# TRAITE DES MALADIES DE L'ŒIL

## ET DES REMEDES PROPRES POUR LEUR GUERISON

ENRICHY DE PLUSIEURS EXPERIENCES DE PHYSIQUE.

*Par* Mre. ANTOINE MAITRE-JAN, *Chirurgien Juré du Roy, à Mery-sur-seine.*



A TROYES.

Chez JACQUES LE FEBVRE, Imprimeur & Marchand Libraire en la grand' ruë, à l'Image S. Augustin.

M. DCC. VII.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# A MONSEIGNEUR
## MONSEIGNEUR
# JEAN PAUL BIGNON
## ABBE' DE S. QUENTIN DE L'ISLE,

CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE, Président des Académies Royales des Médailles & des Sçiences ; & l'un des quarante de l'Academie Françoise.



*ONSEIGNEVR,*

*Ie prens la liberté de vous offrir ce Traité des Maladies de l'Oeil, en re-*

*connoiſſance des obligations que je vous ay de l'honneur que vous m'avez fait dans un tems où je penſois le moins être connu de vous. Et quand je ne vous aurois pas, MONSEIGNEUR, toutes ces obligations, je ne ſçai à qui je pourrois m'adreſſer pour trouver un Protecteur à ce Livre qui pût lui être auſſi favorable que vous. Les profondes connoiſſances que vous avez dans les Sciences Divines & Humaines; ce Genie heureux qui vous fait juger ſi ſolidement de tout; cette laborieuſe application dans la direction de ces Royales & celebres Societés de Sçavans dont vous êtes avec juſtice le Chef & le Moderateur; tous vos Nobles Talens, dis-je, joints à vôtre Illuſtre Naiſſance, qui vous rendent ſi recommendable, perſuadent par avan-*

*ce ceux qui, par une loüable émulation, cherchent à se détromper des anciens préjugez, tres nombreux dans les Sciences humaines, qu'ils trouveront dans les livres des Auteurs que vous honorez de vôtre protection, quelques nouvelles lumiéres pour se conduire dans la recherche de la verité. En effet,* MONSEIGNEUR, *on est si fortement convaincu, qu'étant aussi éclairé que vous l'êtes, vous ne permettriez pas qu'un Ouvrage de la nature de celui que je vous presente parût sous vos Auspices, si le Public n'en devoit recevoir quelqu'avantage, soit pour la connoissance, ou pour le prognostic, ou pour la guérison des maladies dont il traite. Je m'estimerois sans doute bien recompensé de mon travail, si, appuyé de cette protection, ce Livre que*

*je n'ay composé qu'en vûe de servir le Public, pouvoit un jour lui procurer toute l'utilité que je me suis proposée; & s'il pouvoit vous faire connoître de plus en plus le desir que j'ay de remplir autant que je le pourray, les devoirs que vous,* MONSEIGNEUR, *& l'Académie m'avez imposé, lorsque vous m'avez fait l'honneur de me marquer que vous vouliez bien recevoir mes Ouvrages. Si je suis assez heureux pour que mes souhaits soient accomplis, je vous avoüe,* MONSEIGNEUR, *que vous en serez la seule cause; puisque c'est vous, qui, par quelque sentimens d'estime que vous avez temoigné avoir de quelques-uns de mes ouvrages, m'avez donné la hardiesse de rendre ce Traité public. Je vous prie donc*

*de la recevoir comme une marque du profond respect avec lequel je suis,*

*MONSEIGNEUR,*

Vôtre trés humble & trés obéissant serviteur.
ANTOINE MAITRE-JAN.

# TABLE DES CHAPITRES contenuës dans ce present Traité.

La description de l'œil est renfermée en vinge-deux Chapitres.



XX.

La Description des maladies de l'œil est divisée en trois parties.

La premiére Partie contient les maladies du cristallin connuës vulgairement sous le nom de cataractes est renfermée en vingt deux chapitres, dont voici les titres.

La seconde Partie contient les maladies du Corps Vitré, de l'humeur Aqueuse, de la Rétine, du Nerf Optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui forment le blanc de l'œil, renferme vingt-trois chapitres, dont voici les titres.

La troisiéme Partie contient les maladies des parties situées entre le globe & l'orbite, celles des angles des yeux, & celles des paupiéres; renferme vingt-trois chapitres dont les titres suivent.

# APPROBATIONS.

J'AY lû ce Livre intitulé *des Maladies de l'œil & des remedes propres pour leur guerison*, par M. ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-seine, dont j'estime que l'impression sera tres utile au Public. Fait à Paris ce onze Avril mil sept cens quatre.

DODART, *Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Medecin de S, A, S, Madame la Princesse Douairiere, de Conty, de l'Academie Royale des Sciences.*

---

NOUS soûsignez Docteurs en Medecine de la Faculté de Paris, avons lû un Traité *des Maladies de l'œil & des Remedes propres pour leur guerison*, composé par le Sieur ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré du Roy à Mery-sur-seine, que nous avons jugé meriter d'estre imprimé & communiqué au Public. Fait à Paris ce quinze Juin mil sept cens quatre.

MORIN. DEBOURGES.

---

## *PRIVILEGE DU ROY.*

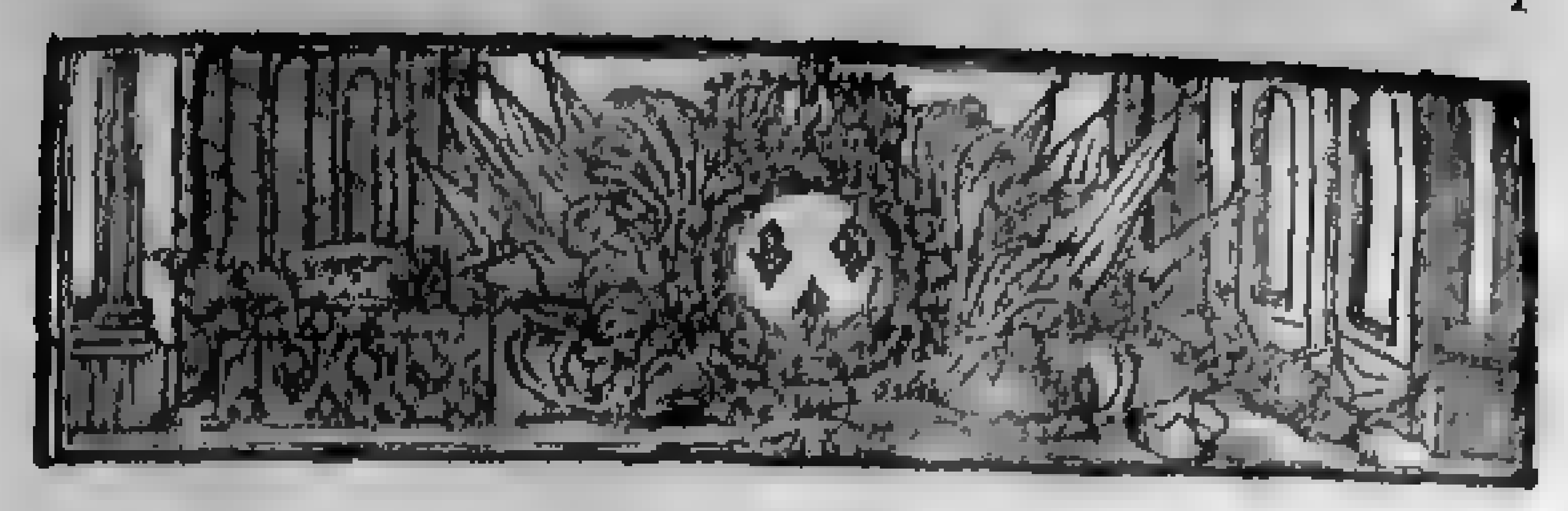
LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nôtre Hostel, Grand Conseil, Prévost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre amé ANTOINE MAITRE-JAN Chirurgien Juré Royal à Mery sur seine; nous

ayant fait exposé qu'il desireroit faire imprimer un Livre de sa composition intitulé *Traité des Maladies de l'œil, & des Remedes propres pour leur guerison*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires; Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Maître-jan de faire imprimer ledit Traité en telle forme, marge, volume, & caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre par tout nostre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la datte des presentes; faisons défenses à toutes sortes de persones de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere en aucun lieu de nostre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer & contrefaire ledit Traité en tout n'y en partie, sous quelques pretexte que ce soit, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, un tiers au Dénonciateur, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces presentes seront Enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce, dans trois mois de ce jour que l'impression dudit Traité sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs; & ce, conformement aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliotecque publique, un dans celle de nostre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres cher & feal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Exposant où ses ayans causes plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit causé aucun trouble, ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Traité soit tenuë pour bien & deüement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution des presentes tous actes requis & necessaires sans autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le premier jour de Février l'an de grace 1705. & de nôtre Regne le soixante deuxiême. Par le Roy en son Conseil. Signé, LE FEBVRE, & scellé en grand Sceau de cire jaune,

Et ledit Antoine Maître-jan à cedé son droit de Privilege à Jacques le Febvre, Imprimeur & Marchand Libraire à Troyes, suivant l'accord fait entre eux,

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ce 10. Février 1705.* Signé, P. EMERY, *Syndic.*

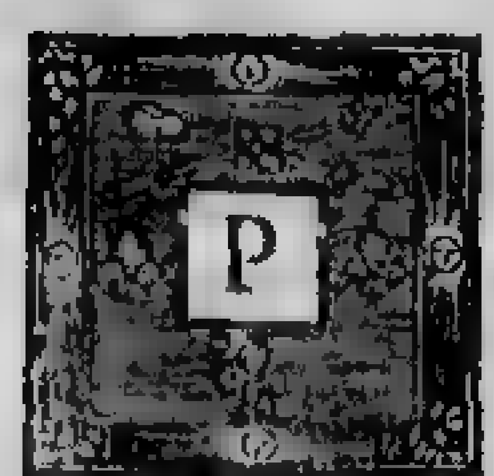
La



# DESCRIPTION DE L'ŒIL.

*De l'Oeil & de sa division.*

## CHAPITRE PREMIER.

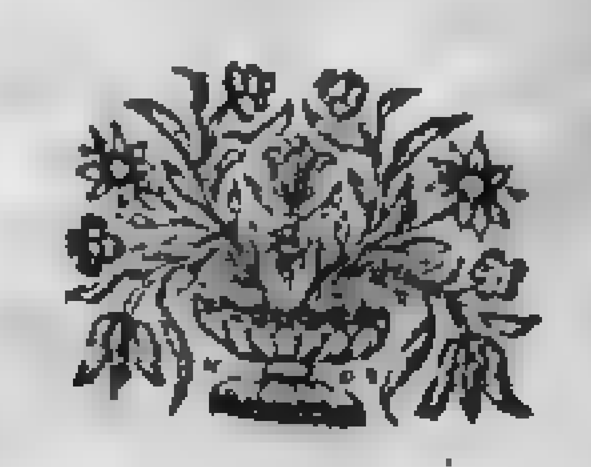


PUISQU'IL faut néceſſairement connoître la ſtructure d'une partie, pour avoir une idée juſte & diſtincte de toutes ſes maladies ; je me vois engagé avant que d'expliquer les maladies de l'œil, leurs Remedes & leurs Operations, de décrire toutes les parties qui compoſent cet organe. Cette deſcription ſera ſuccinte à l'égard des parties extérieures dont je demeure preſque entiérement d'accord avec les autres Anatomiſtes ; & je ne m'étendray que ſur celles qui compoſent le globe, ou qui y ſont renfermées, & ſur leſquelles je feray remarquer quelque choſe de particulier. Je donneray enſuite

mes conjectures touchant la nourriture du corps vitré & du cristallin, & sur l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse : & enfin je feray connoître le vray usage des parties principales de l'œil, à l'occasion de l'explication de la vûe, que j'appuïeray sur plusieurs expériences d'optique.

Pour commencer cette description, je diray que l'œil qui est l'instrument de la vûe, est une partie organique, composée de membranes de differente nature, de nerfs, de veines, d'arteres, de muscles, de glandes, de corps transparents, d'une humeur particuliere, & de quelques autres parties : que sa figure est sphérique, si on ne considere que son globe separé des autres parties qui l'environnent, & si joint avec elles, qu'elle est oblongue & piramidale, ayant sa base en dehors & sa pointe en dedans : qu'il est situé dans l'orbite, où il se meut en differentes manieres : & qu'il est recouvert des paupiéres.

Je diviseray l'œil à la maniere ordinaire des autres Anatomistes, en son globe qui est cette ampoule formée par la cornée & tout ce qu'elle renferme, & en ses parties extérieures qui sont ses muscles, ses glandes, sa graisse, ses nerfs, ses vaisseaux, & ses paupiéres.



*Des parties extérieures de l'Oeil, & premiérement des Paupiéres.*

## CHAPITRE II.

L'Ordre de dissection m'oblige de commencer par les paupiéres, parce qu'elles se presentent les premieres. Il y en a deux, l'une en haut & l'autre en bas; la supérieure est la plus grande en l'homme. Leur figure est assez connüe, puisqu'elle se voit sans dissection. Les endroits ou ces deux paupiéres se joignent, se nomment, *Angles*: celui du côté du nez s'apelle, angle interieur ou grand angle, & celui du côté des tempes, angle exterieur ou petit angle.

Elles sont composées de la peau, d'une membrane charnüe, d'une membrane que l'on croit particuliere, de muscles, du tarse & des cils.

La peau des paupiéres est la même qui couvre les autres parties de la face, elle est seulement plus mince & fort lâchement étendüe, pour se pouvoir rider aisément; elle se termine au bord de châque paupiére, où elle est percée pour laisser passer les cils. En cet endroit elle est jointe & continüe à cette autre membrane particuliere fort unie, mince & sensible qui revêt la partie interieure des paupiéres & qui se joint à la conjonctive avec laquelle elle se confond: & même la surpeau dont cette membrane est recouverte & qui est tres mince & tres transparente, se continüe & recouvre non-seulement la conjonctive, mais aussi toute la cor-

née transparente. Nos Anatomistes croient que cette derniere membrane est produite du pericrane, & que c'est la raison pourquoi elle est si sensible : quoi qu'on puisse dire avec quelque fondement, qu'elle est plûtôt une production ou extension de la peau même qui recouvre les paupiéres, puisqu'elle lui est continüe ; & que d'ailleurs lorsque l'une ou l'autre paupiére demeure renversée par quelque maladie, & que cette membrane n'est plus humectée, on la voit manifestement devenir semblable à la peau.

Entre cette membrane & la peau on rencontre une membrane charnüe, qui n'est autre chose qu'une extension des muscles orbiculaires des paupiéres. C'est à l'extremité de cette membrane qu'est attaché ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne cette même figure aux paupiéres, tenant leur peau étendüe suivant leur longueur : on l'appelle *Tarse* & *Peigne* ; à cause que les cils, qui sont des poils droits toûjours d'une certaine grandeur & ordonnez en maniere des dents d'un peigne, sont implantez à son extremité.

Les paupieres se meuvent quelques-fois selon nôtre volonté, & le plus souvent aussi elles se meuvent sans que nous y fassions aucune attention. Ce dernier mouvement est fort vîte & se fait de moment en momeñt quand nous veillons.

Trois muscles meuvent les paupiéres. Le premier & le second qu'on rencontre au dessoûs de la peau des paupiéres, se nomment *Orbiculaires* ou *Demi-circulaires*. Ils naissent l'un & l'autre au grand angle de l'œil, le superieur passe par la paupiére superieure, &

l'inferieur par la paupiére inferieure, & se vont insérer ensemble vers le petit angle aux environs de l'os de la pommette, où ils confondent leurs tendons, en sorte qu'ils ne semblent être qu'un seul muscle. Ils sont larges d'un travers de doigt ou environ ; & quand ils agissent, ils tirent en même tems la paupiére superieure en bas & l'inferieure en haut, & ferment exactement les yeux.

Le troisiéme est le *Releveur* de la paupiére superieure. Il naît du fond de l'orbite assez prés du trou par où passe le nerf optique ; & couché sur le muscle droit releveur de l'œil, d'un principe étroit & charnu, il se termine par un tendon assez large au tarse & au bord de la paupiére superieure. Lorsqu'il agit, il léve la paupiére en haut & découvre l'œil.

L'usage des paupiéres est de couvrir l'œil ; de le deffendre des injures exterieures ; & par leurs mouvemens de répandre également sur tout l'œil la liqueur qui sort des glandes qui l'environnent, afin d'humecter la cornée, de la polir, de la nettoyer & de la rendre plus transparente.

Au dessus de châque paupiére superieure sont les Sourcils, qui outre l'agrément qu'ils donnent, servent à détourner la sueur, pour l'empécher d'incommoder les yeux. Ils sont trop visibles pour avoir besoin de description.



## 2°. *Des Glandes de l'Oeil & de sa graisse.*

## CHAPITRE III.

CE qu'on appelle vulgairement *Glande lacrimale*, c'est une petite caroncule ou chair glanduleuse, située au grand angle de l'œil à l'entrée du *sac lacrimal*. Il semble méme que cette caroncule ne soit formée que par la reunion de la membrane interieure des paupieres: car dans l'homme il n'y a point proprement de glande; & si nos Anatomistes ont ainsi nommé cette partie, c'est à cause de la liqueur qui se filtre aux environs par les points lacrimaux qui percent dans le sac lacrimal, qu'ils estimoient ne pouvoir venir que d'une glande située en cet endroit; & de ce que de cette méme caroncule on voit manifestement transuder une humidité qui abbreuve aussi l'œil, & qui dans quelques-unes de ses maladies coule trés abondamment.

Le *Sac lacrimal* est l'entrée du canal par où passent les larmes pour se vuider dans le nez; & c'est une extension de la membrane interieure du nez. Ainsi la membrane qui forme ce sac est glanduleuse, puisque toutes les membranes qui tapissent interieurement le nez le sont. Il a deux trous fort petits que l'on nomme *Points lacrimaux*, qui s'ouvrent vers le bord des paupiéres dans la fossette du grand angle.

Dans les animaux qui ont une troisiéme paupiére, cette espece de glande paroit plus considerable que dans l'homme, & on y remarque bien plus aisément deux

ou trois vaiſſeaux lymphatiques qui ſe portent & s'ouvrent, a ce que l'on croit, en la ſuperficie interieure de la paupiére, & d'autres parties que je ne décriray pas ici, puiſque mon deſſein n'eſt que de traiter des maladies des yeux des hommes.

Au deſſus de la paupiére ſuperieure à l'entrée de l'orbite, il ſe rencontre une autre glande qui n'a point de nom, qu'on pourroit avec plus de raiſon appeller *Lacrimale*, tant pour ſa grandeur que pour ſon uſage. Elle commance vers le petit angle & ſe continüe preſque juſques au grand angle, & eſt aſſez large & épaiſſe. Elle ſe trouve quelques fois diviſée en pluſieurs glandes &, varie ſouvent en ſa figure. De cette glande on voit ſortir des lignes droites & nerveuſes, qu'on eſtime être des canaux excrétoires, qui ſe portent le long de la membrane intérieure des paupiéres & que l'on croit qu'ils percent enfin prés des cils.

Outre les trous ou points lacrimaux dont j'ay parlé ci-deſſus, on remarque au bord interieur de châque paupiére une rangée de points qui ſont à l'extremité de quantité de petites lignes à peu prés diſpoſées comme les cils. Etant à Paris au mois de Janvier 1700. Mr. Mery de l'Academie Royale des Sçiences me confirma (ce que d'autres Anatomiſtes ont auſſi remarqué) que lorſqu'on preſſoit le bord des paupiéres, il ſortoit par ces points ou pores un peu d'humeur gluante ; ce que depuis j'ay experimenté être vray. J'ay auſſi obſervé qu'en fendant ces petites lignes, on y trouve pluſieurs petits corps gros comme des grains de pavot, & qui ſemblent être glanduleux : ils ſont diſpoſez dans cha-

que ligne les uns au bout des autres comme les grains d'un chapelet. On les voit mieux avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & les considerant avec un microscope ils paroissent être de veritables glandes. Apparemment que ce sont ces petits corps glanduleux qui fournissent cette humeur gluante & qui est plus fluide dans les hommes & les animaux vivants à cause de leur chaleur, qui concourt à humecter les yeux & à rendre leurs mouvemens plus libres.

Les glandes des yeux comme toutes les autres glandes du corps, outre leurs canaux excrétoires, ont des nerfs, des arteres & des veines. Leurs nerfs principaux sont quelques rameaux de la cinquiéme paire des Modernes qui est la troisiéme Anciens: elles en reçoivent aussi quelques-autres peu considerables des autres paires qui se portent & passent par l'orbite. Leurs arteres viennent de la carotide, & leurs veines se déchargent dans les jugulaires.

L'usage de toutes ces glandes est de filtrer sans cesse cette liqueur, qui sortant par les ouvertures des canaux excrétoires, abbreuve l'œil. Quelques Anatomistes pretendent que quand elle ne sort que dans une mediocre quantité, le superflu passe par les trous qui sont vers le grand angle, entre dans le sac lacrimal, & se décharge enfin par le canal du nez: mais que lorsqu'il s'en filtre une plus grande quantité, ces trous n'étant pas assez grands pour lui donner passage, elle est obligée de couler le long des paupiéres en larmes.

Que ces larmes abondantes qu'on répand dans la douleur, dans la tristesse & dans d'autres passions violentes

tes, viennent du cerveau, comme quelques-uns se l'imaginent, il est difficile d'en demeurer d'accord. En effet, on ne peut montrer aucuns conduits par lesquels elles puissent couler, hors les nerfs, qui, outre qu'ils sont tres petits, n'ont pas de cavitez sensibles pour laisser passer une si grande abondance de larmes, & dailleurs ce n'est pas leur office. Il est donc bien plus probable de dire, que ces larmes ne sont autre chose que la serosité même du sang qui se porte dans ces glandes par les arteres & qui s'y filtre alors plus abondamment; soit à cause que le mouvement circulaire du sang se trouve dans ces passions en quelque maniere intercepté, comme on le peut juger par les sanglots; ou que le sang acquiert quelque degré de consistance qui facilite la séparation de sa partie sereuse.

Dans l'orbite on rencontre une assez grande quantité de graisse qui environne l'œil, & remplit les espaces que les muscles, la glande sans nom & les vaisseaux laissent, & qui sert à échauffer l'œil, à l'humecter, à rendre ses mouvemens plus libres & sa figure plus égale.

---

*3°. Des Muscles de l'Oeil.*

## CHAPITRE IV.

COmme toutes les parties qui attachent & retiennent l'œil dans l'orbite sont molles & lâches, l'œil aussi se peut mouvoir aisément en differentes maniéres : & ces mouvements se font par le moyen des

muſcles, qui ſont *Droits* pour faire les mouvements droits, & *Obliques* pour faire les mouvements obliques.

Il y a quatre muſcles *Droits* & deux *Obliques*, qui reçoivent leurs noms de leurs ſituation & de l'action qu'ils font. Le premier des droits eſt ſitué en la partie ſupérieure de l'œil & le tire en haut, on l'appelle *Hauſſeur & Superbe* : le ſecond qui lui eſt directement opposé eſt en la partie inférieure de l'œil & le tire en bas, on le nomme *Abbaiſſeur & Humble* : le trois & le quatrieme ſont aux côtez, & tirent l'œil du côté du grand angle, ou du petit angle; celui qui eſt du côté du grand angle eſt dit *Adducteur, Bewveur & Liſeur*, & celui du petit angle, *Abducteur & Dédaigneux.*

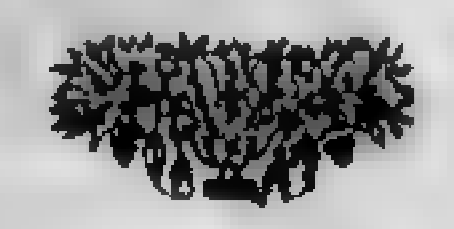
Ces quatre muſcles dont le ventre eſt rond, long & charnu, prennent leur origine du fond de l'orbite, autour du trou par lequel paſſe le nerf optique, & s'avançants par les quatres parties cardinales de l'œil, finiſſent en des tendons larges, minces & forts, qui s'uniſſent tous enſemble & forment une large aponévroſe qui ſe gliſſe entre la cornée & la conjonctive auſquelles elle eſt adherente, & s'inſere enfin à la cornée opaque vers l'endroit où elle commence à dégenerer en tranſparente.

Lorſque ces muſcles agiſſent également ils tirent l'œil en dedans & le tiennent en une ſituation ferme & égale, c'eſt ce qu'on appelle mouvement tonique. Et il étoit neceſſaire que ces muſcles fuſſent oppoſez les uns aux autres, parce qu'autrement l'œil auroit eu une inclination à ſe tourner inégalement d'un côté ou d'autre.

Des deux muſcles *Obliques*, l'un eſt *Grand*, & *Supérieur*, l'autre eſt *Petit* & *Inferieur*. Le *Grand* prend ſon origine du fond de l'orbite preſque du méme lieu d'où naît *l'Adducteur de l'œil*, & ſe portant droit au grand angle, il ſe termine dans un petit tendon rond & long qui paſſe par un trou formé par un petit cartilage, que nos Anciens, à cauſe de ſon uſage, ont appellé *Poulie*, ſitué au grand angle prés de la caroncule lacrimale, & ſe réflechiſſant preſque en angle droit & ſe dilatant, il monte obliquement par la partie ſupérieure de l'œil & s'inſere à la cornée à côté de l'iris vers le petit angle.

Le *Petit oblique* naît de la partie inférieure & preſque externe de l'orbite du côté du grand angle, & s'avançant obliquement au petit angle par la partie inférieure du globe, il unit ſon tendon à celui *Du grand oblique*, ſe terminant ainſi à la cornée à côté de l'iris.

Ces deux muſcles agiſſants ſeparément tirent le globe de l'œil du côté du nez en le tournant un peu ou vers haut, ou vers bas; & c'eſt à cauſe de ces mouvements qu'on les a appellez *Amoureux*: & lorſqu'il agiſſent enſemble ils tirent & arrêtent fixement l'œil du côté du nez.



### 4°. *Des Nerfs, des Arteres & des Veines qui se portent dans les parties ci-devant dites.*

## CHAPITRE V.

TOutes les parties extérieures de l'œil que je viens de décrire, reçoivent des nerfs pour leur porter les esprits animaux, des arteres pour leur fournir leur nourriture, & des veines pour remporter le superflu de cette même nourriture.

Les nerfs les plus considerables sont, la troisiéme paire des Modernes qui est la seconde des Anciens que l'on nomme *Moteurs de l'œil.* Ils prennent leur origine de la base de la substance medullaire prés de l'entonnoir, & sortants du crane ils entrent dans l'orbite, & se dispersent dans tous les muscles destinez à mouvoir l'œil, & fournissent aussi quelque rameau aux muscles des paupiéres.

La quatriéme paire des Modernes qu'on nomme *Pathétiques des yeux*, qui naissent de la partie supérieure de la substance medullaire, prés des protubérances orbiculaires, & entrants dans l'orbite s'inserent entierement dans le grand oblique supérieur. On les nomme *Pathétiques*, parce qu'on croit qu'ils sont la cause de ces mouvemens involontaires des yeux qu'on remarque dans l'amour, dans la haine, dans la crainte, dans la colere, dans la tristesse & dans les autres passions : à la difference des moteurs qui ne servent que lors qu'on à dessein de régarder quelque objet.

Outre ces nerfs *La cinquiéme paire*, des Modernes qui est la troisiéme paire des Anciens, ne se distribuë pas seulement au palais, aux narines & aux autres parties de la face & à presque tous les visceres, elle envoye encore des rameaux aux yeux. Cette paire sort des côtez de la protuberance annulaire par un trou assez ample derriére les pathétiques des yeux : elle a plusieurs fibres, *Molles & Dures*, qui s'assemblent & forment un faisceau, dont il se détache un rameau qui se porte aux yeux, où il distribuë quelques branches à la cornée & aux glandes lacrimales, comme je l'ay déja dit, & le reste de ce rameau *Ophthalmique* ayant passé par dessus ces glandes, s'engage dans les cavitez du nez.

La *Sixiéme paire* des Modernes ou la quatriéme des Anciens qui sort de la plus basse partie de la protuberance annulaire, & passant hors du crane par le méme trou que les nerfs de la trois & quatriéme paire, se termine aussi en partie dans l'orbite & au muscle abducteur de l'œil ; pendant que l'autre partie s'unissant avec quelques ramifications de la *Cinquiéme paire*, forme avec elles le principe du nerf intercostal.

Enfin il se jette encore dans les muscles des paupiéres & du front, un rameau de la partie dure de la *Septiéme paire*, qui est la cinquiéme des anciens, aprés que cette partie est sortie du trou dont l'issue est entre l'apophise *Mastoide & Stiloide*, & qu'elle a fourny quelques ramifications à l'oreille externe, à la face & autres parties.

Les arteres qui se portent aux yeux viennent des

divisions de la carotide, dont le tronc extérieur fournit des rameaux aux paupiéres, de même qu'aux autres parties de la face & aux tempes: & le tronc intérieur étant entré dans la tête, envoye un rameau qui accompagne le nerf optique & se distribuë à tout l'œil.

Et les veines se déchargent, sçavoir celles des paupières, des glandes & quelques autres dans les jugulaires externes, & toutes les autres dans les jugulaires internes.

---

*Du Globe de l'Oeil, & 1° de ses Membranes communes.*

## CHAPITRE VI.

LE globe de l'œil est composé de membranes, de partie transparentes, & d'une humeur.

*On divise ordinairement les membranes en communes*, & en propres, on en compte deux communes, la *Conjonctive* & *l'Innominée*; mais sans m'arrêter à ce nombre, je diray qu'il y en a une *Troisiéme*, que l'on peut reconnoître de même que les deux autres.

Celle-ci est extérieure & est une continuité de la membrane particuliere qui revêt la partie intérieure des paupiéres qui se couche sur la conjonctive, s'y attache & se continuë avec elle jusques au bord de la cornée transparente, & même la surpeau dont elle est recouverte, & qui est trés delicate, recouvre aussi toute la cornée transparente, comme je l'ay déja dit en parlant des paupiéres. Quoi que cette membrane soit fort mince & qu'elle soit fortement unie à la conjonctive, en tirant ou étendant les paupiéres on la reconnoit ai-

sément par les rides qu'elle forme & qui se terminent où elle finit, c'est-à-dire au bord du cercle de la cornée transparente : si même on se donne un peu de peine, on la séparera de la conjonctive, en l'écorchant toutefois, de la même maniere qu'on en sépare la membrane innominée. Il n'est pas non plus difficile de reconnoître cette surpeau qui recouvre cette membrane & la cornée transparente : les *Phlycténes*, qui sont des petites vescies pleines d'eau qui s'élevent sur la superficie de la cornée transparente & sur le blanc de l'œil, & dont quelques-unes ont quelques fois leur centre au bord de la cornée transparente, & occupent en même tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, sont des preuves de son existence.

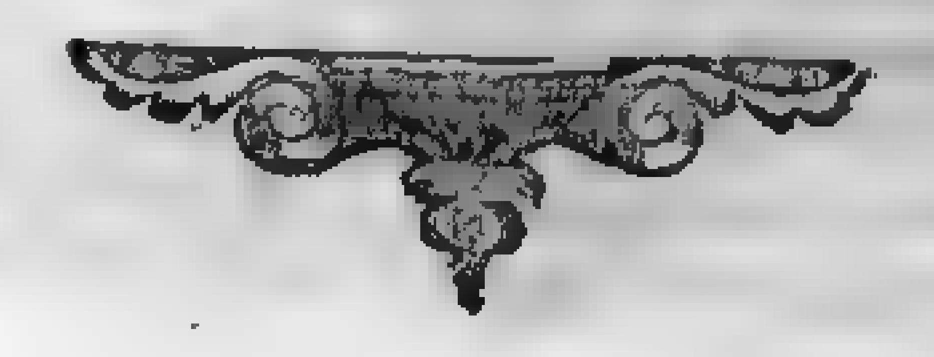
La seconde est dite *Conjonctive*, parce qu'elle retient l'œil dans l'orbite. Elle naît du pericrane, ou plûtôt elle en est une continuité. Elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite, jusques au bord de la cornée transparente. Cette membrane se voit dans toute son étenduë aprés qu'on a levé les muscles orbiculaires des paupieres.

La troisiéme est appellée *Innominée*, par un caprice des Anatomistes, qui appellent de ce nom les parties ausquelles il ne leur plait pas d'en donner. Elle est formée par les tendons des muscles de l'œil qui se convertissent en une large aponévrose qui se glisse entre la cornée & la conjonctive, ausquelles elle est adhérente, & se continuë ainsi jusques au bord de la cornée transparente, comme je l'ay dit en parlant des muscles droits.

Ces trois membranes unies & jointes ne ſemblent en compoſer *qu'une*, qu'un Anatomiſte peut cependant diviſer comme je viens de le dire ; & on a acoûtumé de l'appeller du nom de la principale qui eſt la conjonctive : ce qui fait que beaucoup d'Anatomiſtes *ne reconnoiſſent* que la *Conjonctive*, d'autres la *Conjonctive* & *l'Innommée*, auſquelles j'ajoûte la *Troiſiéme* ci-deſſus.

On appelle encore cette partie de la conjonctive que *l'on voit en ouvrant* l'œil, *Le blanc de l'œil*, à cauſe de la blancheur des membranes dont il eſt compoſé. Et c'eſt à cauſe de ces trois membranes appliquées les unes ſur les autres, & particuliérement de l'extérieure qui eſt la *plus lâchement* étenduë, que dans les ophthalmies violentes, le blanc de l'œil croît quelques fois & s'étend ſi déméſurément, qu'il couvre toute la cornée tranſparente.

*Le tronc extérieur de la carotide fournit auſſi à la* conjonctive le ſang néceſſaire pour ſa nourriture, de méme qu'aux paupiéres, par quantité de petits rameaux ſouvent imperceptibles qui ſe conduiſent de differents endroits ſur la ſuperficie de cette membrane, dont cependant les principaux partent du côté du grand angle de l'œil ; & le ſuperflu de ce ſang eſt reporté par les veines dans les jugulaires externes.



2°. *Des*

2. *Des Membranes propres, & 1. de la Cornée.*

## CHAPITRE VII.

LEs membranes propres sont trois, la *Cornée*, l'*Uvée* & la *Rétine*.

La *Cornée*, est la plus grande de ces membranes, puisque c'est elle qui forme le globe de l'œil. Elle est dure & épaisse ; son épaisseur n'est pas égale, elle l'est d'avantage vers son fond, & elle diminuë insensiblement en approchant en devant. Elle est opaque par derriere, polie & transparente par devant ; d'où vient que quelques Anatomistes la divisent en sa partie transparente qu'ils appellent *Cornée*, & en sa partie opaque qu'ils nomment *Selérotique*, ou *Dure* ; mais je ne la reconnois ici que pour une seule & même membrane.

Elle est entretissuë de toutes sortes de fibres, d'où vient qu'il est difficile de la déchirer uniëment. Et comme toutes les autres membranes qui ont une épaisseur un peu considerable, on estime qu'elle est composée de plusieurs pellicules appliquées les unes sur les autres, dont le nombre ne se peut déterminer. Il est cependant bien difficile de diviser la cornée opaque par pellicules, pour la quantité des fibres qui la traversent: & la transparente, au contraire, se divise un peu plus aisément ; car avec la pointe de la lancette couchée de plat on en peut lever deux & trois épaisseurs, & même plus sans percer l'œil, on s'en peut figurer un bien plus grand nombre : mais comme ces divisions artificielles

ne sont qu'arbitraires, elles ne sont pas tout à fait capables de persuader, il faut donc avoir recours à la raison tirée de l'expérience. On sçait par expérience que la cornée transparente est souvent travaillée de pustules & d'abcez ; & comme ces petites humeurs qui sont plus ou moins enfoncées, sont sujettes à s'applatir & même à faire fusée, on juge qu'elles se trouvent entre des pellicules ; parce qu'autrement l'humeur qui cause ces petites humeurs, trouvant un obstacle égal de toutes parts, formeroit nécessairement & toûjours une humeur ronde.

Cette membrane forme une ampoule qui contient les autres parties intérieures de l'œil, & c'est ce que l'on appelle *Le globe de l'œil*, dont la rondeur n'est pas exacte ; car la partie transparente de la *cornée* s'éleve en une bosse qui excéde la superficie sphérique de la partie opaque. Cette bosse dans l'homme, & dans la plûpart des animaux quadrupedes, fait partie d'un cercle, dont le diametre, si ce cercle étoit entier, seroit moindre d'une huitiéme partie ou environ, que le diametre du cercle formé par la partie opaque de la cornée : & dans les oyseaux elle est si éminente, que le diametre de son cercle n'égale qu'environ le demi diametre de la partie opaque. Ainsi selon que cette bosse est éminente ou déprimée, c'est à-dire, selon qu'elle fait partie d'un plus grand ou d'un moindre cercle, on voit les objets ou plus petits, ou plus gros, ou de plus loin, ou de plus prés, comme je le diray ci apres.

Cette bosse de la partie transparente de la *cornée* exceptée, le globe de l'œil se trouve rond en tout sens

dans l'homme & dans les animaux quadrupedes : mais dans les oyseaux & dans les poissons, il est applati de devant & derriére.

La cornée contre le sentiment de du Laurent, a des arteres qui viennent du rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique en sortant du crane, & qui lui fournissent sa nourriture, & des veines qui se dechargent dans les jugulaires & qui remportent le superflu de cette méme nourriture. Les plus considerables de ces vaisseaux se jettent particuliérement vers sa partie postérieure aux environs du nerf optique, où ils forment differentes ramifications, dont les unes s'étendent par toute la cornée & finissent entre ses pellicules, & les autres pénétrent en biaisant ces mémes pellicules, & entrent dans le globe de l'œil, pour se distribuer à l'uvée, à la rétine & aux autres parties interieures, comme je le diray dans la suite.

Outre ces vaisseaux, il s'insere en cette membrane quelques rameaux de nerfs, qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquiéme paire. Ces rameaux ayant accompagné le nerf optique se distribuent en partie au fond de cette membrane & se répandent à sa superficie extérieure & intérieure, & le reste la pénétrant entiérement en d'autres endroits se porte à l'uvée & au cercle ciliaire, comme je le diray ci-apres.

C'est à la partie postérieure de cette membrane qu'est l'entrée du nerf optique pour se jetter au dedans du globe de l'œil. En pénétrant cette membrane, il s'y attache fortement, en sorte qu'on ne l'en peut séparer. C'est ce qui a fait dire aussi à quelques Anatomistes

modernes, que la cornée n'est autre chose qu'une extension ou dévelopement de la membrane extérieure de ce nerf : ce que je ne leur accorde pas ; parce que si cela étoit, cette membrane devroit étre doüée d'un sentiment plus exquis que celui qu'elle a, & sa ponction dans l'abaissement des cataractes seroit *insuportable* aux malades, ce qui n'est pas, puisqu'ils ne ressentent qu'une mediocre douleur, quoi que cette membrane soit dure & assez épaisse ; & je pourrois même assurer qu'ils n'en ressentiroient presque pas ; n'étoit qu'on est obligé de piquer le blanc de l'œil dont les membranes qui le composent sont d'un sentiment trés exquis, mais dont la douleur est suportable lorsqu'on les pique, à cause de leur peu d'épaisseur qui est bien-tôt pénétrée par l'eguille,

L'union qui se remarque dans l'implantation de ce nerf, ne peut étre non plus un argument de l'extention de sa membrane : cette union étant aussi nécessaire que celle qui se rencontre dans toutes les autres parties de nótre corps, méme de nature bien differente, comme des ligaments & des tendons avec les os, sans qu'on puisse dire pour cela que les os prennent leur naissance des ligaments ou des tendons.

D'ailleurs, s'il étoit vray que la cornée fût une production de la membrane extérieure du nerf optique, il s'ensuivroit que dans les oyseaux & dans quelques poissons dont la partie opaque de la cornée se convertit en partie en os, & dans d'autres animaux où elle se trouve cartilagineuse, la membrane extérieure de ce nerf, que l'on supose former la cornée, deviendroit

osseuse, ou cartilagineuse, cequi seroit absurde : quand même on objecteroit qu'on voit d'autres membranes, comme celle qui forment la fontanelle chez les enfants, & des tendons, comme ceux des muscles, des cuisses & des jambes dans les oiseaux se convertir en os quand ils vieillissent; parce qu'on ne s'est jamais avisé de dire, que les membranes qui forment la fontanelle, fussent une production de la dure-mere, quoi qu'elle y soit attachée, & que les tendons des muscles fussent une suite des nerfs.

Il est donc bien plus probable de dire que cette membrane est formée dés la premiére conformation de même que les autres parties de nôtre corps, & qu'elle est d'une nature toute particuliére, ne s'y en rencontrant point de semblable dans le reste du corps, comme on peut le connoître en comparant cette membrane avec les ligaments des articles, les aponévroses des muscles, les membranes qui les envelopent, celles qui recouvrent les os, & généralement toutes les autres membranes.

Quand je dis que c'est à la partie postérieure de la cornée qu'est l'entrée du nerf optique, je l'entens dans l'homme particuliérement, dans le chien & dans quelques autres animaux qui ont le cerveau plus gros que d'autres à proportion de leur corps, chez lesquels cette entrée est presque directement opposée au trou de l'uvée; car dans la brebis, le bœuf & autres animaux quadrupedes, dans les oiseaux & dans les poissons, elle se trouve plus à côté du globe en tirant vers le nez, aux uns plus, aux autres moins.

### 3. *De l'Uvée.*

## CHAPITRE VIII.

LA membrane qui est immediatement au dessous de la cornée se nomme *Rhagoide*, ou *Uvée*, pour sa ressemblance à la peau qui recouvre un grain de raisin & dont on a separé la queüe, & *Choroide*, parce que de même que le chorion environne & contient l'enfant dans la matrice, & sert d'appuy aux vaisseaux qui lui portent sa nourriture, cette membrane contient les parties principales destinées à la vûe, & reçoit & affermit les vaisseaux qui se doivent distribuer à ces mêmes parties.

Elle est beaucoup plus mince que la cornée, & est tres délicate se déchirant aisément. Elle paroît fort obscure en toutes ses parties, ensorte qu'elle ne permet l'entrée de la lumiére que par son trou qui est en sa partie anterieure, & cela à l'occasion d'une couleur noire dont elle est enduite, qui dans l'homme & dans plusieurs animaux rend cette membrane fort noire, qui d'elle même ne l'est pas, comme on peut le connoître en lavant ou ratissant cette couleur qui se sépare aisément. Cette membrane ne se trouve pas également enduite de cette couleur en toutes ses parties. Il y en a davantage en sa partie extérieure qui touche la cornée, & dans la surface intérieure de l'iris, que dans sa partie intérieure du côté de la rétine, & dans la partie antérieure de l'iris : même dans le bœuf & divers au-

tres animaux, l'uvée se trouve de diverse couleur du côté qu'elle touche la rétine, & dans ceux là il se rencontre tres peu de cette teinture noire.

Cette membrane tapisse tout le fond de la cornée dont elle imite la figure, & elle ne s'en sépare qu'à l'endroit où elle forme l'iris, où elle est plus épaisse & plus forte qu'en sa partie postérieure. Elle s'atache à la cornée en differents endroits. Dans son fond elle est intimement unie à la circonference de l'entrée du nerf optique; ensuite elle n'est plus attachée que par les vaisseaux, je veux dire par les nerfs, les arteres & les veines qui passent au travers de la cornée & se jettent en cette membrane. Et lorsqu'elle est parvenue vers la fin de la cornée opaque, elle s'attache en rond sur & prés de son bord, & cela par le moyen d'un cercle en maniere de petite couronne, qui est d'une substance differente de l'uvée, pour ensuite s'en séparer & former l'iris.

*L'Iris*, est cette partie de l'uvée que l'on voit au travers de la cornée transparente, ainsi nommée à cause de la diversité ou du mélange des couleurs qui s'y remarquent, qui sont ou bleues, ou jaunes, ou vertes, ou noires, &c: & l'on croit que ces couleurs suivent la diverse temperature du cerveau & des yeux, & qu'elles sont plus ou moins vives selon que les esprits sont plus ou moins agitez. La couleur dominante de l'iris donne le nom à l'œil; ainsi on appelle un *Oeil bleu*, quand l'iris est plus meslé de bleu &c.

On remarque au milieu de l'iris un trou qui est toujours rond en l'homme, & qui dans quelques animaux

eſt oblong ou d'autre figure, qu'on appelle *Pupille* ou *Prunelle*. Ce trou ſe dilate & ſe reſſerre; il ſe dilate dans les tenebres & lorſque l'on eſt expoſé à une foible lumiere, ou *lorſqu'on regarde des objets* qui ſont prés de l'œil; il ſe reſſerre lorſque la lumiere eſt forte, ou que *l'on regarde des objets fort éloignez*. Il paroît noir dans l'homme & dans les animaux dont l'uvée eſt noire, parce que *les* rayons de *lumiere paſſants* par ce trou & traverſants l'humeur aqueuſe, le criſtallin & le corps vitré, ne trouvent point de corps au delà capable de les réflechir au dehors: la rétine qu'ils ébranlent en l'illuminant, ne le pouvant, & *l'uvée qui eſt noire* s'oposant à cette reflexion.

L'Uvée depuis ſon fond juſques au *cercle ciliaire* paroît tiſſue de quantité de petites fibres qui ſemblént differentes de ſes fibres membraneuſes, qui ayants abandonné la circonference de l'entrée du nerf optique où elle ſont attachées, ſe conduiſent en biaiſant un peu de derriere en devant; & avant que d'avoir atteint le *Cercle ciliaire*, quelques-unes de ces fibres ſe réfléchiſſent & forment des eſpeces *D'œillets*, ou *Volutes*, à peu prés ſemblables à ces œillets formez par ces petites lignes que l'on remarque en la ſurpeau de la partie interieure du bout des doigts. Cette diſpoſition de fibres me fait conjecturer que cette partie de l'uvée n'a point de mouvement comme quelques-uns le penſent; parce que ſi cela étoit, ces fibres ſe porteroient toutes, ſans changer leur premier ordre, juſques au cercle ciliaire.

Quand ces fibres (differentes des membraneuſes) ont atteint le cercle ciliaire, elle s'y attachent fortement

&

& se glissent en lignes droites & paralleles par le travers de la superficie intérieure de ce cercle ; & parvenües vers sa partie antérieure elles s'en separent, se réfléchissent, & ordonnées en maniére de petits rayons fort courts elles s'inserent tout aussi-tôt au tour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se double pour embrasser le cristallin. Ces fibres ayant abandonné le cercle ciliaire, paroissent plus grosses, plus blanches, & elles sont si tendres qu'elles se rompent trés aisément ; & cela d'autant plus qu'elles ne sont contenues n'y affermies par les fibres membraneuses de l'uvée.

Entre toutes les fibres qui se glissent par le travers du cercle ciliaire, il y a des petites cannelûres remplies de cette teinture noire, dont j'ay parlé ci-devant. Il y en a de semblables sur la membrane du corps vitré à l'endroit où ce cercle se colle sur cette membrane, & qui répondent aux premiéres : en sorte que quand ce cercle est uni à la membrane du corps vitré, ces cannelûres forment des especes de conduits qui se trouvent toûjours remplis de cette teinture noire : d'où vient que lorsqu'on a separé ce cercle du corps vitré, il reste sur ce corps des lignes noires disposées comme des cils, que la plûpart de nos Anatomistes (faute de les avoir bien examinées) appellent *Fibres ciliaires.* Ce ne sont point ces lignes ou cannelûres que j'appelleray *Fibres* ou *Procez ciliaires*, mais bien ces fibres blanches & molles dont je viens de parler.

A l'égard des fibres membraneuses de l'uvée, elles passent au de là du cercle ciliaire & forment *l'Iris.* Ce ne sont pas ces seules fibres qui constituent l'iris ; j'en

remarque encore d'autres dans sa partie intérieure, & d'autres dans sa partie antérieure qui tiennent des routes differentes, & qui font que l'uvée est beaucoup plus épaisse & plus forte à l'endroit de l'iris, qu'en sa partie postérieure.

La délicatesse de toutes ces différentes fibres de l'iris est si grande qu'il est impossible de les séparer les unes des autres pour connoître leur nature; mais quand une partie fuit mon scalpel, je l'abandonne, & pour connoître ce que c'est, j'ay recours à la raison. Ainsi considerant le mouvement de l'iris lorsque la pupille se dilate ou se resserre pour régarder les objets proches ou éloignez, je conçois qu'il faut qu'il y ait des parties pour faire ces mouvéments: & comme je ne vois pas qu'il en vienne d'ailleurs, j'insere que ces parties se doivent trouver dans l'iris même.

En effet aprés avoir ratissé & lavé la partie intérieure de l'iris pour en ôter la noirceur dont-elle est enduite, je remarque des fibres differentes de celles dont j'ay parlé ci-devant, qui partent de la circonférence de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire & se terminent en ligne droite vers le bord de la circonférence de la pupille; je conclus que ce sont des *Fibres motrices*, dont la disposition est fort propre à dilater le trou de l'uvée, lorsque ces fibres agissants vers leur principe se racourcissent.

Dans les vieillards chez lesquels ces fibres acquiérent une consistance un peu plus forte, on les distingue aisement au travers de l'iris, se servant de bonnes lunettes, ou d'une loupe de verre quand la vüe n'est pas

assez perçante, & on les voit disposées par rayons trés bien ordonnez, on observe même leurs mouvements.

Si ces fibres sont capables de dilater la pupille, il faut nécessairement qu'il y en ait d'autres qui la resserrent, puisque ces mouvements suivent nôtre volonté, quoi que nous n'y fassions point d'attention : mais comme ces fibres ne se peuvent desmesler dans un œil d'homme, à cause de leur petitesse & de leur confusion, j'ay recours à un œil de bœuf dont la pupille est oblongue ; & aprés avoir enlevé toute la cornée transparente, & ratissé & lavé la partie antérieure de l'iris, j'ouvre un peu la pupille & je reconnois par la disposition de quelques rides qui s'y forment, ( me servant d'une loupe de verre pour les mieux observer ) qu'il doit y avoir à la partie antérieure de l'iris de part & d'autre de la pupille quelques fibres pour former ces rides. Et comme ces rides semblent partir d'un des angles arrondis de la pupille, se conduire au tour de cette pupille de part & d'autres, & se terminer à l'autre angle, je n'ay point de peine à conçevoir que les fibres qui font ces rides ont leur naissance du côté d'un de ces angles de la pupille, & qu'elles s'insérent vers l'autre angle. Que leur attache commune est à la circonférence de la partie extérieure du cercle ciliaire ; qu'elles sont unies les unes aux autres comme les fibres qui composent un muscle : & que leur disposition doit être assez semblable aux fibres qui forment les muscles orbiculaires des paupiéres. Je puis donc vrai-semblablement conjecturer que ce sont ces fibres qui en se racourcissants resserrent & ferment la pupille dans les animaux qui l'ont oblongue ou en fente.

Je puis encore conjecturer que dans l'homme & dans les animaux qui ont la pupille ronde, ces fibres doivent se croiser & avoir differentes origines & insertions, pour me servir des termes des Anatomistes lorsqu'ils parlent des muscles, plusieurs attaches communes au cercle ciliaire, & même disposition entre toutes celles qui partent d'un même lieu & s'inserent en celui qui lui est opposé, pour pouvoir resserrer la pupille en rond : parce que je sçais que la nature agit toujours uni-formément dans la construction des parties qui doivent avoir un même usage.

C'est à ces différentes fibres de l'iris qu'on doit attribuer la cause efficiente de la dilatation & du resserrement de la pupille, & non point à la différente action de la lumiére, qui d'elle-même n'est point capable de produire ces mouvements ; mais seulement d'exciter dans la retine une certaine sensation qui seroit souvent confuse, si cette lumiére n'étoit modifiée en passant par la pupille : & c'est à l'occasion de cette sensation que l'ame est muë à dilater & resserrer la pupille au degré nécessaire pour perfectionner la vision.

Outre ce que je viens de dire de l'iris, il faut encore remarquer que les fibres membraneuses de l'uvée qui passent au de là du cercle ciliaire & qui forment l'iris, en occupent le milieu, & se continuënt jusques au bord de la pupille où elles forment comme un petit ourlet, & que les fibres motrices ne vont pas jusques au bord, mais se terminent auprés : ce qui fait que l'iris est si mince & si tendre aux environs de la pupille, que dans les moindres efforts extérieurs ; ou pour peu que l'on

touche le bord de la pupille lorſque l'on abbaiſſe les cataractes, ſe bord eſt ſujet à ſe déchirer juſques au lieu ou s'inſérent les fibres motrices ; & quand cela arrive la pupille change de figure.

Comme l'uvée eſt attachée autour de l'entrée du nerf optique, nos Anatomiſtes croient auſſi qu'elle eſt formée par l'extention & dévelopement de la membrane délicate de ce nerf ; quoi qu'on ne voye aucun rapport entre cette membrane & la membrane intérieure du nerf optique. Mais cette maniére d'expliquer l'origine des parties étant induſtrieuſe, il ne faut pas s'étonner que quelques Anatomiſtes modernes ſe plaiſent à l'éxagerer. Pour moi je crois que l'uvée de même que la cornée, eſt formée des principes communs dés la premiére conformation ; & je ne ſçaurois me perſuader ( ſi ce que ces Anatomiſtes avancent étoit vray ) comment les malades pourroient ſouffrir les piquûres, inciſions & déchiremens de cette membrane enſuite de quelques playes ou contuſions de l'œil, qui cauſeroient ſans doute de trés cruelles douleurs; puiſque pour peu qu'on touche un nerf découvert & ſain, les douleurs en ſont inſuportables. Je ne veux pas nier cependant, que le nerf optique ne s'attache à cette membrane comme à la cornée, puiſque cela eſt en effet ; mais les membranes ou envelopes de ce nerf finiſſent où elles s'attachent & on ne les peut conduire plus loin.

Les arteres qui vont à l'uvée, comme je l'ay déja dit, paſſent au travers de la cornée en quantité d'endroits : une partie ſe diſtribuë à l'uvée & au cercle ciliaire, & l'autre partie pénétre cette membrane & ſe

porte à la rétine. La plûpart des arteres qui se portent au cercle ciliaire, aprés avoir pénétré la cornée, font deux & trois lignes de chemin entre cette membrane & l'uvée sans etre attachées ni à l'une, ni à l'autre de ces membranes; & ces arteres par leurs battemens font des impressions à la partie interieure de la cornée de la même maniére que celles qui se remarquent à la superficie interieure du crane faites par le batement des arteres qui rampent sur la dure-mere. Les veines qui suivent les ramifications des arteres, ressortent au travers de la cornée pour se décharger ensuite dans les jugulaires.

Cette membrane reçoit aussi des nerfs qui viennent du rameau ophthalmique de la cinquiéme paire qui se porte à la cornée, & dont plusieurs scions ayant abandonné cette membrane se dissemınent en plusieurs endroits de l'uvée & au cercle ciliaire. Les plus considerables sont ceux qui se portent au cercle ciliaire, & on en remarque aussi quelques-uns qui apres avoir pénetré la cornee, se glissent de même que les arteres & les veines entre cette membrane & l'uvée avant que de se jetter dans le cercle ciliaire. On distingue toutes ces fibres nerveuses des arteres & des veines, quand on sépare l'uvée de la cornée, par leur blancheur & leur dureté: dailleurs celles qui se portent au cercle ciliaire se font reconnoitre trop aisément pour en douter. Il y a apparence que ce sont une partie de ces nerfs qui en se distribuants dans châque fibre motrice de l'iris, leurs portent ces esprits animaux, comme parlent les Medecins, nécessaires pour leurs mouvements.

4. *De la Rétine & par occasion du Nerf Optique.*

## CHAPITRE IX.

AVant que de décrire *La Rétine*, je dois faire connoître les *Nerfs Optiques*, puisque cette membrane semble en être veritablement une continuité.

Cette paire de nerfs est la premiére des Anciens & la seconde des Modernes. Ils prennent leur origine au deffaut des corps cannelez, de la partie supérieure de cette substance medullaire que Galien appelle *Le lict des nerfs optiques*, & descendants & s'avançants en devant s'unissent prés de *l'Entonnoir* au dessus de la *Selle* de *l'Os Sphenoïde*, ils se séparent aprés & sortent aussi-tôt du crane, entrent dans l'orbite & s'inserent au fond de la cornée.

Ces nerfs sont les plus gros de tous ceux qui sortent du cerveau, ils sont aussi les plus fournis de cette substance medullaire qui se rencontre dans les autres nerfs, d'où vient qu'ils semblent plus moûs, & se revêtent comme les autres nerfs de la *Dure* & de la *Pie-mere.*

Les Anatomistes disputent si leur union se fait, ou en se croisant, c'est-à-dire, si un de ces nerfs qui naît du côté droit du cerveau passe à l'œil gauche, & celui qui sort du côté gauche s'insere à l'œil droit; ou par un mélange de leur moëlle; ou par un simple attouchement. Mais l'observation que Vesale a faite dans une femme qui avoit l'œil droit émacié dés son bas âge, & le gauche parfaitement sain, dont le nerf optique

de l'œil émacié étoit beaucoup plus petit que celui de l'œil sain depuis l'œil émacié jusques à la naissance de ce nerf & au côté droit de cette union, décide la chose & fait connoître que leur union se fait par un simple attouchement de leur moëlle.

On demande à quoi sert cette union? Ceux qui se flatent de connoître les desseins de la nature, comme s'ils avoient été appellez en son conseil, nous disent 1. Que cette union est faite afin que l'espece visible reçeüe en châque œil ne parût point double: 2. Afin qu'un œil venant à manquer, tous les esprits animaux des deux nerfs se pussent distribuer à l'autre: 3. Pour les assûrer mutuellement dans leur route qui est longue.

Leur premiére raison se détruit d'elle-même, si on considere que d'autres nerfs destinez à d'autres sens, comme par exemple ceux de l'ouye, ne font pas appercevoir une double sensation, quoi qu'ils tiennent des routes opposées l'une à l'autre, leur seconde ne se soûtient pas mieux, puisqu'elle suppose une communication reciproque de leurs conduits ou pores, ou bien une détermination volontaire de ces esprits, ce qui ne se peut prouver: d'ailleurs quand ces esprits qui ne peuvent plus couler dans l'œil malade seroient déterminez à se joindre à ceux de l'œil sain, il faudroit que les pores du nerf de cét œil sain fussent disposez pour les contenir tous. Leur troisiéme raison est la plus probable.

Le nerf optique, comme les autres nerfs, devient plus solide à mesure qu'il s'éloigne de son origine. La maniére dont-il s'implante dans la cornée, & pénétre l'uvée, fait bien connoître que ces membranes ne sont

pas

pas des dévelopemens de celles qui le recouvrent, comme je l'ay déja dit ci-dessus, & pour s'en assûrer encore davantage, il ne faut que prendre un œil tiré de son orbite, & apres en avoir séparé les muscles, la graisse, & les autres parties qui s'attachent en dehors, fendre le nerf optique jusques en son milieu & continuer de suite l'incision par la cornée, l'uvée & la rétine, jusques à ce qu'on puisse séparer le globe en deux hémispheres : on distinguera alors les differentes substances de toutes ces membranes, & on verra manifestement que les envelopes de ce nerf finissent où elles s'attachent sans s'étendre dans la cornée ni dans l'uvée : on verra même deux petites lignes des deux côtez de ce nerf qui en sont comme les termes.

A l'egard de la rétine il n'en est pas de même : car quoi qu'il semble d'abord que le nerf optique finisse tout à coup apres qu'il a pénetré l'uvée, on voit cependant sortir de l'extrémité de ses fibres moëlleuses un tissu delié & fort tendre en maniére de membrane, que l'on croit avec raison étre un dévelopement ou une dilatation de ces mêmes fibres : du moins il est constant que ces fibres en forment la plus grande partie, & c'est ce tissu que l'on appelle *La Rétine.*

Cette membrane est située immediatement au dessous de l'uvée, elle embrasse toute la partie postérieure du corps vitré, à la membrane duquel elle est attachée par quelques fibres tres tendres dans les endroits où ce corps se joint au cercle ciliaire, & elle se termine enfin autour du cercle ciliaire auquel elle s'attache.

Dans les enfans nouveaux nées elle est d'une consi-

stance extraordinairement tendre, & *elle l'est un* peu moins dans *les adultes. Si* cette membrane ne paroît pas tout à fait si blanche que les fibres moëlleuses du nerf optique dont elle tire son origine, on peut croire que son humidité en est la cause.

On remarque plusieurs petites branches de vaisseaux qui rampent sur sa superficie extérieure & qui lui fournissent le sang nécessaire pour la nourrir: ces vaisseaux viennent des arteres & des veines qui pénétrent la cornée & l'uvée aux environs du nerf optique.

Comme cette membrane paroît être une extension des fibres moëlleuses du nerf optique, qu'elle est blanche dans l'homme & dans beaucoup d'animaux, qu'elle est fort tendre, & qu'elle est située immediatement derriére le corps vitré, nos Anatomistes modernes y ont établi le siege de la vüe, & avec juste raison: en effet c'est la seule partie capable de recevoir les images des objets, je veux dire les impressions de ces rayons de lumiére réfléchis & differemment modifiez par les differentes superficies des corps qu'ils frapent, comme je le diray plus au long ci-apres.

---

*5. Des Parties ou corps transparents, & 1. du Corps vitré.*

## CHAPITRE X.

IL y a dans l'œil deux parties ou corps transparents le *Vitré* & le *Cristallin*. Le *Corps vitré* est un composé de membranes & de fibres transparentes qui contiennent une humeur à peu prés semblable à l'humeur aqueuse.

Les membranes & les fibres de ce corps sont si délicates & si transparentes, qu'il est impossible de les distinguer de l'humeur qu'elles renferment : ainsi il est nécessaire de se servir de quelque artifice pour tâcher de découvrir à peu prés leur disposition. voici de quelle maniére j'y procede.

1. Je prens un corps vitré séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort, je le pose sur un ais, où étant il prend une figure ronde & platte, & petit à petit laisse écouler une humeur assez semblable à l'humeur aqueuse. J'éxamine d'où peut venir cette humeur, & je m'aperçois qu'elle suinte de toute sa superficie; de sorte qu'en quelque endroit que je pose mon doigt, je l'en retire mouillé. Comme cet écoulement se fait tres lentement, ce corps demeure longtems sans recevoir une diminution sensible : je pique ce corps en plusieurs endroits, & je remarque que du coté des ouvertures que j'ay faites, cette humeur s'écoule un peu plus abondamment, & que ce corps s'émince davantage dans les environs de ces ouvertures, pendant que les endroits non piquez se conservent aussi un peu plus dans leur épaisseur : j'augmente les piqûres & ce corps se vuide entiérement & un peu plus promptement que lorsqu'il n'est point piqué.

2. Je prens un autre corps vitré séparé comme dessus, je le presse entre les doigts, & je sens quelque chose qui se romp au dedans : & quand je le pique en quelques endroits & que je le presse doucement, j'en exprime abondamment l'humeur qui y est contenuë.

3. Je prens un troisiéme corps vitré séparé comme dit

eſt, je le plonge dans de l'eau preſque boüillante ; je remarque, d'abord qu'il eſt échauffé, qu'il ſe ramaſſe & s'arrondit, & qu'il devient un peu plus ſolide : je fais enſuite bouillir l'eau, & j'obſerve qu'à meſure qu'elle boult, il diminüe de ſa groſſeur, augmente en ſolidité, conſerve ſa rondeur & beaucoup de ſa transparence; & ſi je continue l'ebollition, il diminüe en ſorte qu'il n'en reſte pas plus gros qu'un petit pois.

De toutes ces expériences je tire ces conſequences. 1. Que la membrane qui recouvre le corps vitré eſt poreuſe en toutes ſes parties ; ce qui fait que l'humeur en ſuinte de toutes parts quand on poſe ce corps ſur un ais, & qu'il diminüe promptement quand on le fait bouillir dans de l'eau, parce que l'humeur ſe rarefiant par la chaleur de l'eau eſt obligée de ſortir abondamment par les pores de ſa membrane.

2. Que le corps vitré outre la membrane particuliére qui l'envelope entiérement, à d'autres membranes ou fibres membraneuſes qui le traverſent en tous ſens & qui s'attachent à ſa membrane extérieure où en ſont des productions : d'où vient que ce corps s'arrondit & devient plus dur, quand ſes fibres échauffées par l'eau boüillante ſe racourciſſent ; & que quand je preſſe ce corps entre les doigts, je ſens quelque choſe au dedans qui ſe romp.

Que ces membranes ou fibres membraneuſes doivent former quantité de petites cellules pour contenir cette humeur ; parce que ſi elle n'étoit contenüe qu'entre des interſtices de fibres, elle s'écouleroit promptement, ſitôt que la membrane qui recouvre ce corps eſt rom-

püe en quelqu'une de ſes parties.

4. Enfin que ces cellules ſe communiquent réciproquement les unes aux autres par des trous ou canaux fort petits : d'où vient que quand on a percé ou rompu la membrane qui recouvre ce corps en quelques endroits, ces cellules ſe vuident toutes ſucceſſivement, & quand on le preſſe doucement que l'humeur s'en écoule un peu plus abondamment.

Ces raiſons ſont, ce me ſemble, aſſez fortes pour perſuader que le corps vitré n'eſt point une humeur congelée ou épaiſſie comme on le croit ordinairement, mais comme je l'ay dit, un compoſé de membranes, de fibres & d'une humeur fluide. Dans le Chapitre ſuivant je raporteray encore quelque expérience pour prouver ce que j'avance.

Le corps vitré occupe tout cet eſpace qui ſe trouve entre le cercle ciliaire, le criſtallin & la rétine, c'eſt-à-dire les deux tiers ou environ du globe de l'œil. Comme il eſt fort fléxible, il s'acommode aiſément à la figure du lieu qu'il occupe : ainſi ſa partie poſtérieure eſt ſphérique, & ſa partie antérieure eſt enfoncée à l'endroit ou eſt logé le criſtallin.

Il eſt commo je l'ay dit recouvert entiérement d'une membrane : cette membrane à l'endroit du cercle ciliaire s'y trouve attachée & à la rétine par le moyen des procez ou fibres ciliaires. En ce méme endroit elle ſemble ſe diviſer en deux membranes dont l'une continüe à environner la partie antérieure du corps vitré ſur laquelle eſt enfoncé le criſtallin, & l'autre paſſe par deſſus le criſtallin, l'embraſſe entiérement, & le tient

fermement attaché au corps vitré : ce qui èst fort aisé à reconnoître apres qu'on a ôté ces deux corps transparents hors du globe de l'œil sans les separer l'un de l'autre.

Quelques Anatomistes donnent des arteres & des veines à cette membrane, ce que je n'ay pas de peine à croire, puisque je suis persuadé que toutes les parties membraneuses se nourrissent de sang ; mais il faudroit des yeux de linx pour les distinguer. Je ne diray rien ici de l'origine de cette humeur qui est renfermée dans le corps vitré, me réservant d'en parler au Chapitre 14. & j'expliqueray l'usage de ce corps au Chapitre 21.

---

*6. Du Cristallin.*

## CHAPITRE XI.

L'Examen peu exact que nos Anciens ont fait du *Cristallin*, est la cause qu'ils ont peu connu cette partie : car n'examinans que son écorce, je veux dire sa transparence, sa mollesse & sa viscosité lorsqu'ils le broyoient sous les doigts, ils ont conclu que ce n'étoit qu'une humeur épaisse & congelée de même que le corps vitré. J'ay deja fait voir que le corps vitré n'étoit pas une humeur epaissie, mais une partie composée de membranes, de fibres & d'une humeur fluide ; & presentement je vais faire connoitre que le cristallin est un corps d'une nature toute particuliére, & dont la structure est si réglée, qu'elle se rencontre toûjours semblable non-seulement dans l'homme, mais aussi

dans tous les animaux qui joüissent de la vûe.

Comme la mollesse & la transparence de ce corps sont trop grandes pour le pouvoir anatomiser dans l'état qu'il se trouve naturellement, je cherche des moyens pour lui ôter cette molesse & cette transparence, & j'y reüssis en ces deux maniéres.

1. Je fais chauffer de l'eau jusques à ce qu'elle soit prête à boüillir, je plonge dedans un cristallin séparé de l'œil d'un homme ou d'un animal nouvellement mort : si-tôt qu'il y est je vois que sa superficie commence à blanchir : je fais boüillir l'eau quelques boüillons, & j'observe que sa blancheur augmente de même que sa solidité : je continüe encore l'ébollition quelques momens & je retire ensuite ce cristallin de l'eau ; je m'aperçois que sa superficie est un peu inégale & raboteuse, & du reste je le trouve solide, blanc, sans aucune transparence, conservant la figure qu'il avoit avant l'ébollition, & en état d'être anatomisé comme je le diray ci-apres.

2. J'ouvre l'œil d'un homme ou d'un animal, j'en tire le corps vitré & le cristallin que j'y laisse attaché sans offenser la membrane qui les joint, même le cercle ciliaire que j'ay soin de conserver entier le plus qu'il m'est possible, j'en separe cependant la plus grande partie de l'uvée à cause de sa noirceur : je plonge le tout dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte meslées ensemble : peu de tems apres la membrane qui recouvre le corps vitré & embrasse le cristallin devient un peu trouble, ensuite le cristallin blanchit & s'affermit toûjours de plus en

plus, jusques à ce qu'il soit entiérement pénétré par l'acide de l'eau forte, alors il demeure dans une même consistance; je laisse ainsi le tout pendant vingt quatre heures, je le retire ensuite hors de l'eau, & j'observe sans dissection.

1. Que la membrane qui recouvre le cristallin est une continuité de la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit au Chapitre précédent.

2. Que la face intérieure du cercle ciliaire est legérement collée sur la membrane du corps vitré; & en détachant doucement ce cercle, je remarque assez distinctement que les cannelûres qui sont entre ses fibres droites & paralleles répondent à celles qui sont sur la membrane du corps vitré, comme je l'ay ci-devant dit, & je vois aussi comme ces mêmes fibres se réfléchissent & s'insérent aussi-tôt à cette membrane à l'endroit où elle se divise pour embrasser le cristallin, c'est-à-dire vers les côtez de ce corps.

3. Que le corps vitré est fort peu alteré, sa membrane étant seulement un peu trouble & blanche, comme je viens de le dire, aussi bien que quelques fibres membraneuses qu'on remarque en dedans de ce corps & qui semble partir de differents endroits de sa membrane vers sa partie postérieure & un peu latérale & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin. Cette disposition de fibres forme ainsi une espece de cône, dont la pointe répond au cristallin & la base à la partie postérieure de ce corps vitré; elles l'empêchent par ce moyen de s'allonger comme il feroit, & de presser ou

de

de pousser le cristallin trop en devant. Quand même on éleve le cristallin, le soûtenant par les côtez, & que le corps vitré y est encore attaché, il se forme une enfonceure vers le milieu de la base du cone, ce qui marque que ces fibres sont plus courtes en cet endroit. A l'égard des autres fibres membraneuses on n'y peut observer aucune disposition particuliére, parce qu'elles conservent trop leur transparence.

Je fends ensuite en quatre parties, avec la pointe de la lancette, la membrane qui couvre le cristallin, aprés quoi le cristallin s'échape de lui même, sans que je puisse remarquer aucune attache, ou vaisseaux, ou fibres : ce qui me fait connoître qu'il n'est joint à aucune partie, étant seulement contenu dans le lieu qu'il occupe, par la membrane qui le recouvre.

J'examine anatomiquement ces deux cristallins préparez, je m'attache plûtost à celui qui est preparé avec l'eau forte, parce qu'il se dévelope plus aisément, que ses fibres sont plus souples, & que sa superficie n'est point alterée ; aussi est-ce la meilleure maniére de le préparer. Je remarque d'abord que le cristallin n'est autre chose qu'un amas & assemblage de plusieurs *Pellicules*, ou *Ecailles*, comme on voudra les appeller, qui sont fort minces & polies, qui forment chacune leur sphére, & qui sont renfermées les unes dans les autres de la même maniére que plusieurs boëtes d'une même figure & de differentes grandeurs, ou comme les differentes lames ou pellicules qui composent un ognon. Toutes ces pellicules sont formées par quantité de fibres courbes & fort deliées qui vont de der-

riére en devant, ou de devant en derriére, comme on voudra l'entendre : & c'est cette conduite de fibres qui est la cause qu'on peut rompre aisément le cristallin de devant en derriére & plus difficilement de travers.

Je dévelope ainsi par pellicules tout le cristallin jusques à son centre, & j'observe en le dévelopant que ces pellicules ont moins de solidité vers sa superficie, & qu'elles s'endurcissent à mesure qu'elles approchent du centre : que leur couleur est d'un beau blanc, & que quand on les régarde avec un verre convexe, ce blanc paroit un peu bleüatre : que le centre est fort dur & qu'il conserve encore un peu de sa transparence. J'observe encore que les fibres qui forment ces pellicules sont plus grosses vers les côtez du cristallin, & qu'elles diminuent en approchant en devant & se portant en derriére. Il semble même que celles des pellicules superficielles ne se joignent pas en devant & en derriére avec celles qui leurs sont opposées.

Voila donc ce que j'observe dans les cristallins préparez de la premiére ou seconde maniére. Mais avant que de passer outre je suis bien-aise de dire en faveur de ceux qui voudront préparer des cristallins de la seconde maniére, qu'on peut augmenter ou diminuer la quantité d'eau forte qu'on mesle avec l'eau commune ; il faut seulement observer que quand on en met trop le cristallin est sujet à se fendre, même la membrane qui le recouvre se romp, du reste il se prépare également ; & quand on en met moins il est plus longtems a se preparer, mais toutes ces parties demeurent en leur entier. On peut aussi faire tremper les cristallins

ſeuls, quand on ne veut examiner que cette partie ; cependant il eſt meilleur de les laiſſer envelopez de la membrane qui les tient attachez au corps vitré, parce que leur ſuperficie ſe conſerve plus égale. Cequi n'arrive pas de même quand on les fait boüillir ; car quils ſoient envelopez ou non, leur ſuperficie eſt toûjours inégale, parce que la membrane qui les recouvre ſe romp le plus ſouvent dans l'eau chaude ; auſſi cette préparation quoi-que plûtôt faite ne vaut pas l'autre, tant par cette raiſon, que parce que le criſtallin ſe déſeiche davantage, ce qui fait que ſes fibres ne ſe dévelopent pas ſi bien. On remarquera auſſi que le criſtallin ne ſe diſſoût nullement tel tems qu'on le laiſſe tremper, j'en ay laiſſé pendant trois mois entiers dans l'eau ci-deſſus dite, ſans que j'y aye obſervé aucune diminution.

Je veux bien encore ajoûter ici une maniére de préparer l'œil, qui eſt une ſuite de celle de l'infuſion, & par laquelle preſque d'une ſeule-fois on peut voir & anatomiſer toutes les parties intérieures du globe. Pour cet effet je ſépare de l'orbite le globe de l'œil, je nettoye bien toute la ſuperficie extérieure de la cornée de muſcles, de graiſſe & des autres parties inutiles pour cette expérience, & je laiſſe ſeulement le nerf optique aſſez long. Je perce avec un ſtile pointu ce nerf en ſon milieu ſelon ſa longueur juſques dans le globe, je ſeringue par ce trou l'eau ſuſdite que je tiens plus forte en ne mettant ſur une partie d'eau forte que deux parties d'eau commune, & cela à cauſe quelle s'affoiblit aſſez par le mélange de l'humeur aqueuſe, & j'y en in-

trouduit tout autant que je puis, je lie apres cela ce nerf pour empécher aucune humeur de sortir, & je laisse ainsi cet œil pendant trois ou quatre jours sans y toucher, & alors il est en état d'étre anatomisé.

Par cette préparation la cornée transparente blanchit & devient fort trouble, le cristallin blanchit & durcit comme dans la préparation précédente, la membrane du corps vitré devient un peu trouble & blanche aussi bien que les fibres dont j'ay parlé, la rétine se caille en quelque maniére & blanchit, & tous ces changemens de couleur donnent plus de facilité à distinguer les autres parties intérieures du globe.

Pour anatomiser un œil ainsi préparé, je coupe en rond la cornée transparente prés de la cornée opaque, & l'ayant enlevée j'observe le cristallin & la partie antérieure de l'uvée qui forme l'iris dans leur situation naturelle : je fends ensuite la cornée opaque depuis cette ouverte jusques aupres du nerf optique, laissant l'uvée entiere, ensuite je la coupe en rond à une ligne de distance de l'attache du cercle ciliaire, & je remarque les nerfs, les arteres & les veines qui passent au travers de la cornée & qui se disseminent dans l'uvée & au cercle ciliaire : je coupe aussi l'uvée en long & de travers & j'aperçois la rétine qui est blanche, plus épaisse du côté de son origine, & diminuant insensiblement à mesure qu'elle s'avance vers le cercle ciliaire ; j'observe encore qu'elle est d'une consistance comme de lait caillé, & que cette substance caillée que je crois étre sa partie moëlleuse se sépare aisément de certaines fibres un peu plus dures, qui avec plusieurs

ſçions de vaiſſeaux qui ſe communiquent les uns aux autres forment une eſpece de lacis qui ſe porte juſques au cercle ciliaire : j'éxamine enſuite le cercle ciliaire & le corps vitré & enfin j'anatomiſe le criſtallin & j'obſerve en ces parties toutes les choſes ci-devant dites.

Apres avoir examiné le criſtallin préparé comme deſſus, je l'éxamine encore ſans aucune préparation & dans l'état qu'il ſe trouve naturellement dans l'œil.

Je remarque 1. qu'il eſt ſitué au milieu de la partie antérieure du corps vitré vis-à-vis le trou de l'uvée : qu'il eſt retenu fermement en ce lieu par la membrane du corps vitré, qui comme je l'ay déja dit, ſe diviſe en deux membranes, dont l'une continüe à environner la partie antérieure du corps vitré & l'autre paſſe par deſſus le criſtallin & l'embraſſe de telle ſorte qu'il ne peut changer de ſituation.

2. Que de toutes les parties de nôtre corps, s'eſt la ſeule que je connoiſſe qui n'a point de continuité avec aucune de ſes parties voiſines, n'étant attaché par aucuns ligaments ni membranes, & ne recevant aucuns vaiſſeaux ; mais étant ſeulement contenu & affermi dans le lieu qu'il occupe par la membrane du corps vitré comme je viens de le dire, ſans y être nullement adhérent : ce qui ſe connoît quand on fend cette membrane, car le criſtallin s'en échape ſans aucune violence & ſans qu'on y puiſſe remarquer aucunes attaches.

3. Que ſa figure dans l'homme & dans pluſieurs animaux eſt ronde & déprimée, approchant en quelque façon de celle d'une lentille ; ainſi il a deux faces dont l'antérieure qui eſt la plus petite eſt dépri-

mée, & la posterieure qui a plus d'étendüe, est plus éminente & un peu allongée en maniére d'un cône: c'est cette face qui est enfoncée dans le corps vitré. Il ne faut pas s'imaginer que ces deux faces forment chacune une portion tout-à-fait reguliére de cercle, comme quelques-uns l'ont crû: car si on coupe un cristallin en deux parties égales (ce qui est fort aisé, se servant d'un cristallin préparé avec l'eau ci-dessus dite) qu'on en applique une moitié sur un carton, & qu'on en trace la figure avec un stile pointu qu'on tourne tout à l'entour, on aura le profil naturel du cristallin & on en reconnoitra la différence.

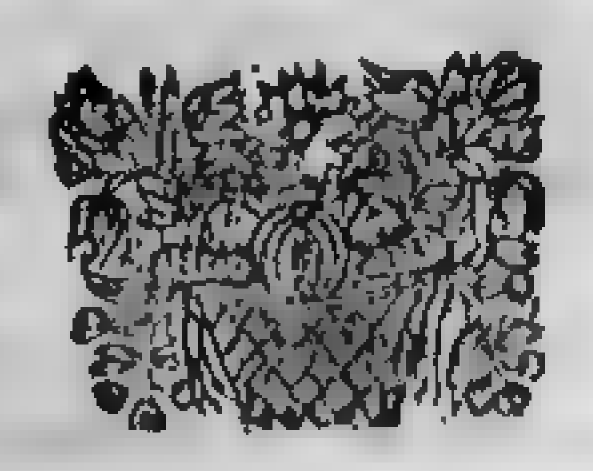
4. Qu'il est d'une substance tres pure & tres transparente, imitant en cela le cristal, d'où lui vient son nom: que cette substance quoique molle a assez de consistence pour se contenir aisément en ses propres bornes, & qu'aparemment elle est disposée par pellicules, formées par des fibres courbes, puisqu'elle se rencontre ainsi lorsqu'elle est endurcie par l'ébullition ou par les acides quelles est différente en son centre & en sa superficie, quoi qu'également diaphane, étant plus tendre & molle en sa superficie, & plus solide en son centre, comme on peu le reconnoitre dans un cristallin nouvellement tiré d'un œil, dont on sépare aisement la superficie qui paroît comme une gomme ou colle fondüe & fort épaisse, dont la quantité ramassée ensemble fait à peu prés un tiers de tout le cristallin.

Je remarque enfin que quoique le cristallin soit d'une substance molle, tres pure & tres transparente, qu'il s'endurcisse par la chaleur de l'eau & par les acides, il

a encore cela de particulier, que les particules qui le composent sont si pressées les unes contre les autres, qu'il est un des corps les plus pesants qui se rencontrent dans l'homme & dans les autres animaux, à proportion de son volume : comme on le connoît lorsqu'on le plonge dans un verre plein d'eau, au fond duquel il se précipite aussi promptement que feroit une pierre. J'en ay même plongé dans l'esprit de vitriol & dans l'eau-forte qui sont les liqueurs les plus pesantes que je connoisse, & il s'y est précipité également.

Je diray à l'occasion de la pesanteur du cristallin, que le corps vitré n'est pas à beaucoup prés si pesant ; car si on le plonge dans de l'eau, il y flote à peu prés comme fait la cire : cequi fait connoître que son volume pese aussi à peu prés comme un semblable volume d'eau.

Que le cristallin se nourrisse, je crois que personne n'en doute : mais de sçavoir d'où il peut tirer sa nourriture puisqu'il n'est adhérent à aucune partie, c'est une question que nos Auteurs n'ont encore gueres éclaircie. J'en donneray mes conjectures ci-apres au Chapitre quatorziême & j'expliqueray l'usage de cette partie au Chapitre vingt-unième.



## De l'humeur Aqueuſe.

## CHAPITRE XII.

CE que j'ay dit dans les deux Chapitres précédents du corps vitré & du chriſtallin, ſuffit ce me ſemble, pour prouver que ce ne ſont point des humeurs congelées & plus ou moins épaiſſies, comme on ſe l'eſt perſuadé : car ſi par humeur on entend une ſubſtance liquide qui s'engendre ſelon nature dans le corps de l'animal, de l'aliment digéré, & qui ſert pour la nourriture du corps ou pour d'autres uſages; il eſt conſtant qu'on ne peut mettre le criſtallin ni le corps vitré au nombre des humeurs, puiſqu'ils n'ont point la fluidité requiſe aux humeurs, & qu'au contraire ils ſe contiennent aiſément dans leurs limites, ayant chacun leur propre ſtructure, comme je l'ay ſuffiſamment prouvé ci-deſſus : Ainſi on ne doit reconnoitre dans l'œil qu'une ſeule humeur, qui à cauſe de ſa pureté, de ſa tranſparence, & de ſa conſiſtance ſe nomme *l'Humeur Aqueuſe.*

Il ne faut pas cependant ſe perſuader que cette humeur reſſemble entiérement à de l'eau : elle a une viſcoſité que l'eau n'a pas, & j'ay toûjours reconnu cette viſcoſité dans l'opération de l'abaiſſement des cataractes, où il ſort de cette humeur plus ou moins par le trou qu'on a fait avec l'éguille. J'ay même percé de propos délibéré des yeux d'animaux vivans pour m'en éclaircir davantage, chez leſquels j'ay trouvé que cette humeur

humeur étoit pareillement visqueuse. Il est vrai qu'elle l'est plus ou moins selon que ces animaux se portent plus ou moins bien, & cette différence se remarque même chez les hommes comme je l'ay souvent experimenté. Ajoûtez que si on recueille une quantité suffisante d'humeur aqueuse, qu'on la fasse évaporer à feu doux, il restera une gelée qui fera assez connoître la nature de cette humeur.

L'humeur aqueuse remplit tout cet espace qui se rencontre entre la cornée transparente, le cristallin & les côtez antérieurs du corps vitré: ainsi la partie de l'uvée qui forme l'iris baigne dans cette humeur. Elle ne peut passer au fond de l'œil, parce que le corps vitré l'occupe entierement: d'où vient que dans les oiseaux chez lesquels le corps vitré est un peu plus petit à proportion du globe de l'œil, que dans l'homme & dans les autres animaux, l'humeur aqueuse se rencontre aussi bien au fond de l'œil comme à la partie anterieure, quoi qu'en moindre quantité, parce qu'elle doit chez eux remplir l'espace que le corps vitré ne peut entiérement occuper.

Lorsque cette humeur s'écoule par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle se diminüe par quelque violente maladie, ou par une extrême vieillesse, le globe de l'œil s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont plus de peine à discerner les objets. Fort souvent elle se rengendre assez promptement lorsqu'elle s'est écoulée, comme je l'ay vû arriver plusieurs fois, & j'en raporteray même quelques exemples dans la suite, ou qu'elle s'est diminuée par maladie lorsque les malades viennent

en convalescence, & alors la vûe se rétablit; mais quand elle s'est diminuée par une extréme vieillesse, il est rare qu'elle se rengendre. Nos Auteurs en citent cependant quelques exemples.

De dire précisément d'où cette humeur vient, il me seroit assez difficile, puisque les parties qui la fournissent, ou plûtost qui la filtrent de la masse du sang sont d'une délicatesse si grande, qu'il est impossible d'en connoître parfaitement la structure; jo n'en ay que des conjectures qui sont d'autant plus probables qu'elles s'accordent à la disposition commune de l'œil & à la regle generale des filtrations. Je les expliqueray ci-apres au Chapitre 14. & je parleray de l'usage de cette humeur au Chapitre 21.

---

*Du Cercle ciliaire.*

## CHAPITRE XIII.

EN décrivant l'uvée, la rétine & les deux corps transparens, je me suis vû engagé de parler du *Cercle ciliaire*, parce que toutes ces parties s'y attachent; ensorte que ce cercle semble être un lieu commun pour les retenir dans la situation qu'elles doivent garder. Mais comme je n'en ay pas fait une description suivie, ne la pouvant faire entiérement avant que d'avoir décrit ces mêmes parties; j'ay jugé à propos, pour donner une idee moins confuse de cette partie, & pour mieux faire comprendre son usage, d'en faire de nouveau une histoire abregée & suivie, auparavant que

d'établir mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, & l'entretien de l'humeur aqueuse.

Le *Cercle ciliaire* est une maniére de petite couronne qui entoure l'uvée avant qu'elle forme l'iris, & qui semble faire partie de l'uvée méme, qui est cependant d'une substance différente, & qui colle & attache cette membrane sur le bord de la partie intérieure de la cornée opaque avant qu'elle devienne transparente,

On distingue ce cercle par le dehors de cette membrane lorsqu'on la separe de la cornée & apres méme qu'elle en est séparée, car il est blanchâtre dans l'homme & dans quelques animaux : on le distingue aussi à l'occasion de cette méme couleur par le dedans de cette membrane ou on voit ses attaches avec la rétine & avec la membrane du corps vitré.

De sorte que la substance qui forme ce cercle pénétre l'uvée, je veux dire qu'elle passe entre les interstices des fibres de l'uvée qui se continüent à l'iris, qui sont entiérement remplis par cette substance; ou si on veut l'entendre autrement, que ces fibres de l'uvée passent au travers de la substance de ce cercle. C'est delà que quelques Anatomistes ont crû que l'uvée finissoit à ce cercle, & que l'iris n'étoit joint à l'uvée que par son moyen, faisans ainsi deux membranes distinctes de l'uvée : mais dans la description que j'ay ci-devant faite de l'uvée j'ay tout compris sous une seule membrane, tant pour ne point multiplier les membranes, que parce que j'estime que les fibres moyennes de l'iris, sont une continuité des fibres membraneuses de l'uvée.

J'ay dit en parlant de l'iris, que ses fibres motrices interieures prenoient leur naissance de la circonference de la partie antérieure & interne du cercle ciliaire, & que ses fibres motrices extérieures avoient leur attache commune à la circonference de la partie antérieure & externe de ce cercle: & en parlant des fibres de l'uvée, qu'il y en avoit qui se glissoient en lignes droites & paralleles par le travers de la superficie intérieure du méme cercle ciliaire, & qu'étans parvenües vers sa partie antérieure elles se réflechissoient & s'inseroient aussitôt à la membrane du corps vitré. Je ne décriray pas plus au long ces particules, puisqu'elles le sont déja au Chapitre huitiéme ou on aura recours; je diray seulement que ce sont ces dernieres fibres qu'on doit appeller *Fibres* ou *Procez ciliaires* à cause de leur disposition, & non point ces lignes noires couchées sur le corps vitré, comme je l'ay déja dit.

Ce sont ces fibres ou procez ciliaires qui s'attachans autour de la membrane du corps vitré à l'endroit où elle se divise pour recouvrir le cristallin, semblent retenir ce méme cristallin dans la situation qu'il garde.

C'est autour de la partie intérieure de ce cercle que se termine la rétine, comme je l'ay dit ci-devant en parlant de cette membrane.

Ce cercle reçoit un grand nombre de nerfs, d'arteres & de veines, dont j'ay suffisamment parlé au Chapitre 8.

Si on considere la structure particuliére de ce cercle, & l'union qu'il a avec toutes les parties ci-devant dites, on jugera d'abord que son usage est d'attacher l'uvée

à la cornée, de donner naiſſance ou de ſervir d'apuy aux fibres motrices de l'iris, de ſervir à l'inſertion de la rétine, & enfin de tenir comme ſuſpendu le criſtallin vis-à-vis de la pupille: mais ſi on conſidere ſa ſubſtance qui eſt blanchâtre & glanduleuſe, & nullement de la nature des ligamens, le nombre des nerfs, des arteres & des veines qui ſe jettent en cette partie, & que l'on faſſe attention ſur la diſpoſition des fibres ou procez ciliaires, on conclûra ſans doute qu'il doit avoir quelque autre uſage, comme je le vais dire en expliquant la maniére dont je penſe que les deux corps tranſparens ſe nourriſſent, & que l'humeur aqueuſe eſt entretenüe.

---

*Conjectures touchant la nourriture des deux Corps tranſparens & de l'entretien de l'humeur Aqueuſe.*

## CHAPITRE XIV.

LA tranſparence du corps vitré & du criſtallin, qui eſt ſi grande & ſi pure qu'elle imite en cela celle du verre & du criſtal, ſeroit ſans doute alterée, ſi le ſang ſe portoit dans ces deux corps dans le même état qu'il ſe rencontre dans les arteres; & les hommes & les animaux qui joüiſſent de la vüe, verroient tous les objets teints de cette couleur rouge qui ſe rencontre dans la maſſe de leur ſang. Il eſt donc néceſſaire que le ſang ſe dépure avant que d'arriver en ces parties, c'eſt-à-dire qu'il ſe dépoüille des parties inutiles à la nourriture de ces deux corps; & que ce qui ſe fait

pour l'ordinaire dans les autres parties qui reçoivent leur nourriture immediatement des arteres, se fasse pour celles-ci dans des parties étrangéres.

Il n'est pas nécessaire que je prouve ici, qu'il y a dans la masse du sang autant de particules différentes qu'il en faut pour nourrir & entretenir toutes les parties différentes de nôtre corps : que dans presque toutes les parties il s'y rencontre une certaine disposition de pores propres à laisser écouler les seules particules capables de nourrir chaque partie : que ces particules sont ordinairement dans une quantité plus grande qu'il n'en est besoin pour la nourriture ou l'entretien des parties qui les reçoivent : que ces particules sont disposées à s'unir aux parties pour lesquelles elles sont destinées, par le ferment naturel qui se rencontre dans chaque partie, qui n'en admet qu'autant qui lui en est nécessaire pour sa nourriture, pendant que le surplus se décharge dans les veines qui sont ouvertes pour les recevoir : & que ce ferment n'est autre chose que le résidu de ces particules prêt à être uni à ces mêmes parties, qui se perpétüe continuellement. On demeure assez d'accord de toutes ces choses dans le tems que j'écris, & d'ailleurs cela me conduiroit trop loin & me feroit sortir des bornes qu'un Anatomiste doit se proposer : je me contenteray donc de les suposer pour faire connoître l'opinion dans laquelle je suis, & d'en faire l'aplication au sujet que je traite.

Je diray donc que de tout ce grand nombre de vaisseaux qui traversent la cornée, tres peu passent au delà de l'uvée, qu'on n'en remarque que quelques petits ra-

meaux qui rampent sur la rétine, & qu'on n'en voit point qui se portent au cristallin ni au corps vitré. Il est cependant probable qu'il s'en porte à la membrane qui recouvre ces deux corps, puisqu'on sçait par expérience que les membranes se nourrissent du sang qui se porte chez elles immédiatement par les arteres, & que si on ne les voit pas, c'est quelles sont si petites quelles fuyent les sens. La preuve de ceci se reconnoit dans le blanc de l'œil ou on ne remarque que quelques vaisseaux, & dans la cornée transparente ou on n'en remarque aucuns, quand ces membranes sont dans leur état naturel : cependant dans les inflammations de ces parties, on les voit manifestement rougir, & on y remarque en même tems un nombre infini de petits vaisseaux. Et quoique j'estime que la membrane qui recouvre les deux corps transparens, reçoive des vaisseaux pour la nourrir, on ne doit pas inferer que ces vaisseaux soient capables d'entretenir l'humeur qui se rencontre dans le corps vitré & de nourrir le cristallin, ils seroient trop petits pour entretenir de si grandes parties à proportion de cette membrane, puisque quand elle seroit toute ramassée ensemble elle ne feroit pas la milliéme partie de ces deux corps.

Ainsi puisque le plus grand nombre des vaisseaux qui traversent la cornée se termine dans l'uvée ou au cercle ciliaire, il est probable que ce n'est pas seulement pour nourrir ces parties ; elles n'ont pas besoin d'une si grande quantité de sang ; l'uvée est trop mince, & le cercle ciliaire à trop peu d'étendüe pour en tant consommer. Il faut donc que ce sang reçoive dans ces parties quel-

que préparation, pour delà être transmis dans les corps transparens. Voici comme je conçois la chose.

Je considere l'uvée comme un grand filtre, dont les petites fibres qui s'étendent depuis le fond de cette membrane jusques au cercle ciliaire, & qui sont différentes de ses fibres membraneuses, sont autant de canaux particuliers : de sorte que le sang artériel se portant en cette membrane s'y depoüille de certaines particules inutiles pour la nourriture des corps transparens, qui rentrent suivant la loy de la circulation dans les veines, pendant que les autres particules pures, transparentes & propres pour la nourriture de ces corps se filtrent au travers des pores disposez à les laisser écouler, entrent dans ces canaux particuliers, & se portent jusques au cercle ciliaire.

Je considere le cercle ciliaire comme un autre filtre, qui étant dela nature des glandes, & recevant un grand nombre de nerfs & d'arteres, filtre abondamment une autre ou une semblable liqueur aussi lymphatique, qui entrant dans les canaux dont je viens de parler, qui selon toute aparence sont ouverts du côté de ce cercle puisqu'ils y sont intimement unis, se mesle avec cette autre humeur nourriciere qui vient de l'uvée ; & ces deux humeurs unies & n'en composans plus qu'une, continuent leur route par les fibres ciliaires, qui sont les suites de ces canaux de l'uvée, & se distribüent aux deux corps transparens.

La maniére dont ces deux corps reçoivent leur nourriture est différente. Le corps vitré la reçoit immédiatement des fibres ciliaires, qui s'ouvrent si-tôt quelles ont

ont pénétré sa membrane, & la répandent réguliérement dans toutes ses cellules : ainsi ce corps se nourrit ou s'entretient de même que les autres parties continües de nôtre corps.

Il n'en est pas de même du cristallin, qui étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, comme je l'ay dit en parlant de l'anatomie de cette partie, ne la reçoit que par *Imbibition* : car le suc nourricier ne peut être qu'épanché par les fibres ciliaires entre cette membrane & le cristallin ; de sorte qu'à mesure que cette humeur s'épanche, le cristallin en est incontinent imbibé de même qu'un corps poreux qu'on feroit infuser dans une liqueur, & ainsi il se nourrit & s'entretient d'une maniére différente des autres parties de nôtre corps.

Que des fibres ciliaires les unes s'ouvrent dans le corps vitré & les autres dans cette bourse qui contient le cristallin, on le peut vrai-semblablement conjecturer : puisque ces fibres s'insérent justement au lieu où la membrane du corps vitré se divise pour recouvrir le cristallin. Il est vray qu'on ne peut justifier ce fait par dissection, parce que ces fibres sont d'une délicatesse trop grande pour souffrir le scalpel.

Mais ce n'est pas assez d'avoir fait connoître les parties qui filtrent le suc qui doit nourrir les deux corps transparens, & les canaux qui le conduisent chez eux, ce suc n'y peut demeurer long-tems, comme dans un magasin, sans s'y altérer : il faut à la maniére des autres humeurs qu'il se renouvelle, c'est-à-dire qu'il rentre dans la masse du sang, suivant la loy de la cir-

culation, à mesure qu'il s'en filtre de nouveau. Il est donc nécessaire que j'explique comment je conçois que cela se fait.

J'ay prouvé ci-dessus en parlant du corps vitré, que la membrane qui recouvre ce corps est poreuse en toutes ses parties, c'est-à-dire qu'elle est percée de quantité de petits trous : il y a aparence que sa partie qui recouvre le cristallin est percée de même. J'ay fait voir aussi que toutes les cellules qui sont dans le corps vitré se communiquent les unes aux autres. Ceci posé : je dis que le suc nourricier étant continuellement poussé dans le corps vitré & autour du cristallin par le mouvement du sang, les parties sur-abondantes de ce suc, ou inutiles à la nourriture de ces deux corps, sont obligées de sortir par les pores de la membrane qui les recouvre, & de s'épancher entre le corps vitré & l'uvée, au travers même de la rétine qui leurs donne librement passage à cause de sa texture rare, & entre le cristallin & la cornée transparente, par les conduits dont je vais parler, pour remplir tout l'espace qui se rencontre en la partie antérieure de l'œil, & tenir tout le globe de l'œil dans une juste étenduë.

C'est cette humeur épanchée au dedans de l'œil qu'on nomme *Humeur aqueuse*. Voila donc son origine expliquée, sans avoir recours à ces prétendus conduits ou canaux aqueux que quelques Anatomistes modernes ont publié : voila comme elle est entretenuë : voila la raison pour laquelle elle ressemble si fort à l'humeur qui est renfermée dans le corps vitré, & pourquoi elle se rengendre si promptement quand elle s'est écoulée

par quelque ponction de la cornée, ou qu'elle s'est diminuée par quelque violente maladie.

J'ay dit ci-dessus au Chapitre huitiéme en parlant des fibrès de l'uvée, qu'entre ces fibres droites & paralleles qui se glissent par le travers de la superficie intérieure du cercle ciliaire, il y avoit des petites canelûres qui répondans à de semblables qui sont sur la membrane du corps vitré en l'endroit ou ce cercle se colle sur cette membrane, formoient des especes de petits conduits toûjours remplis d'une teinture noire. C'est par ces conduits que cette humeur qui s'écoule par la partie postérieure du corps vitré se communique à la partie antérieure de l'œil. Et il ne faut pas croire que cette teinture noire * dont ils sont remplis puisse s'y opposer, puisqu'au contraire cette humeur y coule aussi librement qu'au travers d'un sable délié.

Apostille d'un de Mrs. les Examinateurs
* *Chercher d'où vient ce* [illegible] a.

Cette humeur épanchée dans le globe de l'œil, étant continuellement augmentée par de nouvelle, ne pourroit y demeurer long-tems sans étendre extraordinairement ce globe: elle est donc contrainte de rentrer dans les veines à mesure qu'il en arrive de nouvelle, pour se mesler de nouveau avec le sang & suivre son mouvement.

Ceux qui sçavent de qu'elle maniére les veines ré-

H ij

a. Je ne sçai d'où il vient. Tout ce que je puis dire à Mr. Dodart c'est que je sçai seulement que dans les fœtus, si-tôt qu'on peut distinguer leurs yeux, on apperçoit au travers de leurs membranes cette teinture noire : ce qui peut faire conjecturer que cette teinture n'est point un excrément, ni simplement une humeur ; puisqu'elle se rencontre au moment que les autres particules de l'œil se forment encore.

panduës dans le foye, la rate, & la verge, sont ouvertes de toutes parts de pores ronds ou oblongs, n'auront pas de peines à concevoir que la même disposition se doit rencontrer dans toutes les veines des autres parties, puisque la circulation s'y doit faire également comme dans le foye, la rate, & la verge: ainsi ils concevront que les petites veines répanduës dans l'uvée étans ouvertes de semblables pores, l'humeur épanchée dans le globe de l'œil & pressée d'en sortir, trouvant ces voyes ouvertes, s'y glisse aisément & rentre dans les veines pour suivre le mouvement circulaire du sang. Cette teinture noire dont l'uvée est enduite ne s'oposant pas plus à ce passage que celle qui se trouve dans les conduits ci-dessus dits, étant d'une même nature.

Ce sont là mes conjectures touchant la nourriture des deux corps transparens, l'origine & l'entretien de l'humeur aqueuse, & la maniére dont cette humeur alimentaire circule dans le globe de l'œil. Si elles ne plaisent pas à tout le monde, j'en suis tout consolé. Je ne m'erige pas en maître absolu: je me contente d'exposer mes sentimens: & je demande seulement que dans les choses qu'on ne peut voir ni montrer, il me soit permis de proposer des conjectures vrai-semblables: celles-ci me paroissent telles, étans fondées sur la structure particuliére de l'œil, & sur la régle generale des filtrations: je m'en serviray donc pour expliquer dans la suite de ce traité quelques maladies des deux corps transparens.

*De la Vuë.*

## CHAPITRE XV.

POur ſçavoir, où, & comment les objets extérieurs agiſſent dans l'œil pour y exciter le ſentiment de la vuë, ce n'eſt pas aſſez d'avoir une connoiſſance parfaite de la ſtructure de cet organe, il faut encore être inſtruit de quelques expériences, ſans leſquelles il ſeroit impoſſible de connoître comment ce ſentiment ſe fait.

On ferme la porte & toutes les feneſtres d'une chambre, enſorte qu'il n'y entre aucune lumiére que par un grand trou de tarriére qu'on a fait à la porte ou à un des volets qui répond ſur une place bien éclairée. On aplique & attache ſur ce trou un carton percé d'un trou à laiſſer paſſer un gros pois. On préſente vis-à-vis de ce trou une feuille de papier ou un linge blanc, que l'on aproche ou recule juſques à ce qu'on voye ſur ce papier ou linge une peinture plate & renverſée des objets de dehors.

Si on met entre ce trou & ce papier à une diſtance convenable un verre convexe, on rendra cette peinture un peu plus petite & moins confuſe. Et ſi même on met ce verre en dehors au devant de ce trou, on la rendra auſſi moins confuſe.

Si on fait promener quelque perſonne dans la place vis à-vis de ce trou, enſorte qu'elle s'éloigne ou s'aproche de la porte ou de la feneſtre, on verra la pein-

ture de cette personne devenir plus petites & plus confuse quand elle s'éloignera, & plus grande & moins confuse quand elle s'aprochera.

Pour connoître cette expérience il faut admettre pour principe. Que les rayons de lumière qui réjaillissent de chaque petite partie des objets de dehors, decrivent de toutes parts & à la ronde une infinité, ou pour parler plus correctement, une multitude incompréhensible, ou bien un nombre qui ne se peut déterminer, de lignes droites, dont chaque petite partie des objets sont autant de centres: desorte que tous les rayons qui viennent des différentes parties des objets, se croisent les uns & les autres en une infinité de lieux & en une infinité de distances, sans pour cela s'embarasser ni les uns ni les autres, & sans cesser de continuer leur chemin en ligne droite.

Il resulte delà, qu'il n'entre dans cette chambre, que les seuls rayons réfléchis des objets extérieurs qui se croisent aux environs du trou, pour se peindre sur le papier. Et comme les rayons qui partent des parties supérieures des objets, se croisent avec ceux qui viennent des parties inférieures, ceux des parties droites avec ceux des parties gauches, & ainsi de tous les autres, & qu'ils continuent leur chemin en ligne droite, la peinture en doit être renversée, c'est-à-dire que les parties supérieures des objets doivent paroître en bas, celles des parties basses en haut, celles des parties droites à gauche, & ainsi de toutes les autres.

Mais comme cette peinture est renduë plus petite & moins confuse, quand on met un verre convexe en-

tre le trou & le papier, il s'ensuit que les rayons de lumiére qui se croisent & passent par ce trou ne continüent plus leur route en ligne droite, & qu'ils sont rompus par ce verre & déterminez à s'aprocher plus prés de la ligne perpendiculaire.

En effet, on sçait par expérience que les rayons de lumiére qui passent d'un milieu transparent, dans un autre dans lequel ils continüent de se mouvoir, qui est ou plus liquide ou plus solide, & sur la surface duquel ils tombent avec quelque obliquité, s'éloignent ou s'aprochent de la ligne perpendiculaire.

C'est ce détour qu'on nomme, *Réfraction*. Comme au contraire la *Refléxion* se fait quand les rayons de lumiére tombans sur la surface de quelque corps opaque, massif & poly, qu'ils ne peuvent pénétrer, sont obligez de retourner vers le terme d'où ils sont partis, quand ils tombent perpendiculairement; ou de se détourner par une ligne semblable à celle de leur incidence, quand ils tombent obliquement. Delà vient que l'angle de refléxion est égal à celui d'incidence.

---

*Suite du precedent, contenant des expériences pour prouver la refléxion & la réfraction de la lumiére.*

## CHAPITRE XVI.

ON s'assûrera de la verité que j'ay avancée à la fin du Chapitre précédent par ces expériences dont une partie est tirée de l'optique.

Quand le soleil envoye ses rayons sur la porte de

la chambre ci-dessus, ensorte qu'il en puisse passer un rayon par le trou du carton, on reçoit en dedans de la chambre ce rayon sur la surface d'un miroir, ou d'un autre corps opaque, massif & poly posé horisontalement, cependant qu'on fait de la fumée dans les environs, ou que l'on y tamise quelque poussiere legere, & l'on a le plaisir de voir ce rayon, rendu materiel, tomber sur ce corps & s'en réfléchir, & d'en pouvoir même mesurer les angles que l'on trouvera egaux entre eux.

En voici une autre aussi aisée à exécuter, pour montrer dequelle maniére les rayons de lumiére se brisent en passant dans des milieux de differente nature.

On attache au fond d'un bassin ou d'un autre vase des marques arbitraires, comme des globules de cire, que l'on dispose à certaines distances en ligne droite, selon le diametre du vase: & dans la chambre susdite, on pose horisontalement ce vase au dessous du rayon du soleil qui passe par le trou du carton, de telle sorte que la ligne des marques soit du côté du soleil, & que le rayon tombe sur la premiére marque. On verse ensuite dans ce vase telle quantité d'eau qu'on veut, apres quoi on voit que le rayon qui tomboit sur la premiére marque s'est racourci & a avancé vers le centre du fond du vase de deux ou trois marques, & plus même, suivant qu'on a mis plus ou moins d'eau; je veux dire qu'il s'est aproché de la ligne perpendiculaire que l'on feroit tomber au point de son entrée dans l'eau.

Si on trouble un peu cette eau ensorte qu'elle ne perde

perde point sa transparence, en y versant quelques goutes de lait, ou y jettant quelques grains de sel de saturne, ou de telle autre maniére qu'on voudra, & que l'on fasse de la fumée aux environs, on verra trois rayons bien exprimez, celui d'incidence, celui de réflexion qui se fait sur la superficie de l'eau, & celui de réfraction, & comme ce dernier rayon se continüe en ligne droite depuis qu'il s'est brisé à son entrée dans l'eau.

Et si au milieu du fond de ce bassin, au lieu de marques on met horisontalement un morceau de glace de miroir bien étamée, ou quelque table de métail bien poli, qu'on emplisse ce bassin d'eau, qu'on le mette comme dessus au dessous de ce rayon, ensorte qu'il frape au milieu de cette glace ou de cette table, troublant tant soit peu cette eau, & faisant de la fumée, on verra cinq rayons tres bien distinguez, celui d'incidence, celui de réfléxion, & celui de réfraction, comme dans l'experience susdite; & outre ce, celui de réflexion qui se fait sur le miroir ou sur la table d'angle égal au rayon de réfraction que l'on doit considerer ici comme d'incidence, & enfin celui de réfraction qui se fait dans l'air à la sortie de l'eau, & qui s'éloigne de la perpendiculaire, de telle sorte qu'il se trouve parallele à celui de la premiére réfléxion.

Enfin si on fait un petit coffre large d'un poûce & demi ou deux poûces, long de sept ou huit poûces, & haut de deux poûces & demi, dont le fond & les deux côtez soient des lames de verre ou de cristal bien égales & unies, & les bouts & soûtiens de bois ou

d'autre matiére, ayant ſoin de bien maſtiquer les jointures, avec de la cire ou autrement ; on fera avec cet inſtrument les trois expériences ſuſdites, y procédant comme je l'ay dit, & on aura la facilité de voir & de pouvoir meſurer par le côté tous les angles des rayons avec un quart de cercle gradué. Et outre ce on verra au deſſous du fond de ce coffret le rayon de la ſeconde réfraction qui ſe fait en paſſant de l'eau dans l'air, & qui s'éloigne de ſa perpendiculaire ; enſorte que s'il étoit prolongé vers haut, il ſe trouveroit parallele à celui d'incidence. On remarquera en paſſant, que la réfraction qui ſe fait dans la lame du fond du coffret étant tres peu conſiderable, à cauſe du peu d'épaiſſeur de cette lame, l'erreur qui ſe peut rencontrer dans cette expérience eſt de peu de conſéquence.

On s'aſſûrera auſſi de la réfraction qui ſe fait dans le verre & dans le criſtal, ſi on poſe horiſontalement ſur une table ſituée ſous le rayon ſuſdit, un carton ou une feuille de papier ſur laquelle on aura tracé une ligne droite diviſée à diſcretion par degrez ; & ayant mis à deux ou trois poûces de diſtance aux deux côtez de cette ligne deux liteaux de bois d'égale épaiſſeur, on obſervera ſur quel degré ce rayon tombe : puis mettant ſur ces liteaux une table de verre ou de criſtal, unie & d'égale épaiſſeur, on verra ce rayon racourcy tomber ſur un degré ou deux, ſuivant l'épaiſſeur de cette table, plus prés de la perpendiculaire.

Si on fait les expériences ſuſdites à différentes heures du matin ou de l'apres-midi, on remarquera que lorſque le ſoleil eſt moins élevé ſur l'horiſon, les ré-

fractions des rayons sont plus grandes que lorsqu'il est plus élevé : & parce que lorsque le soleil est moins élevé, il envoye ses rayons plus obliquement sur la superficie de l'eau, & moins obliquement lorsqu'il est plus élevé ; on doit conclûre, que plus les rayons de lumiére frapent obliquement la superficie des corps transparens, & plus ils se brisent & s'aprochent de la perpendiculaire de leur entrée ; & que moins ils la frapent obliquement, & moins aussi ils se brisent.

On le sçait & les expériences susdites le confirment, que les rayons qui frapent la superficie des corps transparens ne les penetrent pas tous : il n'y a que ceux qui donnent dans les pores de ces corps, qui les pénetrent, pour tous les autres qui frapent leurs parties solides, ils se réfléchissent comme on l'a vû, & cela dautant plus que ces rayons y tombent plus obliquement ; parce que dans cette disposition ils rencontrent plus de ces parties solides : car il seroit difficile que les pores de l'air, par exemple, correspondissent juste aux pores de l'eau qui est d'une nature differente.

Mais pourquoi ces rayons en passant d'un milieu transparent dans un autre milieu aussi transparent, mais de differente nature, se brisent-t'ils ? pour en trouver la raison il faut considerer que comme chaque chose persiste de soi-même autant quelle peut dans sa façon d'être ; quand un corps a commencé à se mouvoir en ligne droite, il doit continuer à se mouvoir suivant cette ligne, & quand il s'en détourne il doit rencontrer quelque obstacle du côté d'où il s'éloigne : ainsi quand un rayon de lumiére passe d'un milieu dans un autre

de différente nature & dans lequel il peut continuer ſon mouvement, il doit ſe détourner du lieu où la réſiſtance eſt plus grande.

Et comme les rayons de lumiére qui paſſent dans l'air ont plus d'occaſion de perdre de leur mouvement, en le communiquant aux parties de l'air qui les preſſent en ſe déplaçant continuellement : qu'ils en perdent moins dans l'eau, qui en quelque maniére à plus de dureté que l'air, & dont par conſéquent les pores ſont moins traverſez par le déplacement de ſes parties : & qu'ils n'en perdent que tres peu dans le verre & dans le criſtal, dont les pores ſont déja tous diſpoſez pour leur paſſage, & dont les parties réſiſtent entiérement à leur déplacement ; il s'enſuit que la lumiére doit paſſer plus aiſement dans l'eau que dans l'air, & plus aiſément dans le verre & dans le criſtal que dans l'eau.

De là vient que lorſque les rayons de lumiére paſſent obliquement de l'air dans l'eau, ils trouvent plus de reſiſtance dans l'air du côté de l'angle obtus de leur entrée, que du côté de l'angle aigu, ce qui les oblige à ſe detourner vers le côté oppoſé à la plus grande réſiſtance, & ainſi s'aprocher de la perpendiculaire de leur entrée dans l'eau ou ils ſe meuvent plus aiſément : & de même quand ils paſſent obliquement de l'eau dans l'air, comme la réſiſtance dans l'air eſt toûjours plus grande du côté de l'angle obtus, ils ſont obligez à ſe detourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur ſortie de l'eau : mais quand ils tombent perpendiculairement de l'air dans l'eau, ou de l'eau dans l'air, ils ne doivent point ſe détourner, parce que la

résistance est égale de toutes parts ; & de même en passant dans le verre & dans le cristal.

---

*Suite des deux precedents, contenant des expériences pour prouver de quelle maniére la réfraction se fait dans les verres convexes & concaves.*

## CHAPITRE XVII.

QUand on s'est assûré par les expériences susdites, de quelle maniére les rayons de lumiére se réfléchissent à la rencontre des corps massifs & polis, & de quelle maniére ils se brisent en passant dans des milieux de differente nature ; il est aisé de prévoir ce qui doit arriver quand ces milieux ont differentes figures, & d'expliquer tous les effets qui en résultent. Je ne m'arrêteray point à examiner toutes les expériences que l'on peut faire avec des verres différemment figurez, je me contenteray seulement de faire voir ce qui arrive à l'occasion des corps transparens terminez par des lignes sphériques ; cela seul m'étant nécessaire pour expliquer l'usage des deux corps transparens & de l'humeur aqueuse.

Si on tire une ligne droite sur un carton, qu'on fasse un trou au milieu de cette ligne, & deux autres à ses deux extrémités, ensorte qu'ils soient également distans de celui du milieu & qu'ils n'éxcedent point le diamétre du disque du verre dont on voudra se servir, qu'on aplique ce carton au trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & qu'on fasse de la fumée aux environs, on remarquera d'abord trois rayons sortir

par ces trois trous. Ensuite si on reçoit ces trois rayons sur un verre convexe, ensorte que celui du milieu tombe perpendiculairement sur la partie la plus éminente du verre, on verra ce rayon du milieu traverser ce verre & continüer sa route en ligne droite sans se briser, & les deux rayons extrémes se détourner à leur entrée dans le verre en s'aprochant de la perpendiculaire de leur entree, ce qu'on connoîtra par leur sortie qui se trouvera plus pres du rayon moyen, & en sortant du verre on les verra encore se détourner en s'éloignant de la perpendiculaire de leur sortie, & s'aprocher tellement du rayon moyen, qu'ils s'unissent à lui en se croisant à une certaine distance, & se diviser ensuite de telle sorte, que le rayon qui étoit du côté droit se trouve au gauche, & celui du côté gauche au droit.

Si par delà l'union de ces rayons on met un second verre plus convexe, ensorte qu'il reçoive ces trois rayons, on verra celui du milieu continüer aussi sa route en ligne droite, & les deux extrémes se briser de même & s'aprocher tellement du rayon moyen qu'ils s'unissent à lui & se croisent à une certaine distance plus ou moins éloignée du second verre, que ce verre est moins ou plus convexe. Et si on aproche un peu plus prés ce second verre de la premiére union, on verra que les rayons extrémes se briseront moins, & que leur union se fera plus loin de ce verre. Comme au contraire, si on éloigne davantage ce second verre de la premiére union, leur refraction sera plus grande, & ils s'uniront plus prés de ce verre.

De cette derniere expérience on peut tirer cette con-

séquence. Que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets étant divergents de même que les rayons qui partent de cette premiére union, ils doivent aussi se briser de la même maniére : ainsi rencontrans un verre convexe prés de l'objet d'où ils réfléchissent, ils se briseront moins, & leur union par conséquent se fera plus loin du verre ; & au contraire rencontrans le verre plus loin, ils se briseront davantage & s'uniront plus prés du verre. Et cette conséquence servira à faire concevoir pourquoi les objets ne sont vus bien distinctement qu'à une certaine distance.

Si au lieu d'un verre convexe on reçoit les rayons qui sortent des trois trous du carton sur un verre concave, ensorte que le rayon moyen tombe perpendiculairement au milieu de ce verre, on verra ce rayon du milieu continuer aussi son chemin en ligne droite, & les deux rayons extrémes s'aprocher de la perpendiculaire de leur entrée, ce qu'on connoîtra par leur sortie du verre plus éloignée du rayon moyen, & en sortant du verre s'éloigner de la perpendiculaire de leur sortie, de telle sorte qu'ils s'écartent toûjours de plus en plus du rayon moyen. Ce qui arrive de même à tous les autres rayons qu'on peut s'imaginer passer dans toutes les autres parties de ces verres.

On voit donc par ces expériences qui ne sont que des suites des précédentes, que le verre convexe à la proprieté d'assembler les rayons de lumiére, c'est-à-dire de les rendre convergents ; & le verre concave au contraire de les éloigner, c'est-à-dire, de les rendre divergents.

*Suite des trois précédens, contenant quelques remarques à faire sur les expériences y contenues.*

## CHAPITRE XVIII.

EN faisant ces derniéres expériences & quelques-unes des précédentes, on pourra en même tems remarquer tous les rayons qui se réfléchissent de toutes les superficies de tous les differens milieux au travers desquels ils passent, & comme les rayons principaux s'affoiblissent toûjours de plus en plus : à l'occasion dequoi on verra comment les rayons qui souffrent le plus de réfraction étant reçeus un peu loin des verres, font naitre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

On remarquera encore que chaque rayon qui passe par chaque trou du carton, s'élargit insensiblement à mesure qu'il s'eloigne du trou ; & cela parce que tous les rayons qui partent de chaque point de la superficie du soleil, s'en eloignent de toutes parts en une infinité de lignes droites qui se croisent en une infinité de lieux & de distances, comme je l'ay dit ci-dessus en parlant de la lumiére réfléchie qui suit toûjours les déterminations de la lumiére seconde ou dérivée, je veux dire de ces rayons qui viennent du corps lumineux : desorte que ce rayon que je supose seul, est veritablement composé de plusieurs rayons paralleles qui sont traversez par un autre plus grand nombre de rayons qui passent obliquement par ce trou, & qui se croisent aussi aux environs de ce trou. Et comme la distance de la terre au

au soleil est extrememeent grande, l'angle de leur union est fort aigu, & par consequent celui de leur des-union: ainsi ce faisceau de rayons ne doit s'élargir qu'insensiblement.

Et c'est par cette raison que s'il y a trois ou plusieurs trous sur ce carton disposez en ligne drôite ou autrement, les rayons qui passent par ces trous s'unissent à une certaine distance & ne forment plus qu'un gros faisceau de rayons; & si on met l'œil à lendroit de l'union de ses rayons, on aura le plaisir de ne plus voir qu'un seul trou.

On remarquera enfin qu'il arrive aussi à chaque faisceau de rayons ce qui arrive à tous en général, c'est-à-dire que les rayons qui composent chaque faisceau étant divergents en sortant du trou, en les recevant sur un verre convexe, ils deviennent convergents & tendent à s'unir à un certain point qui est celui de l'union générale.

Si on doutoit de ce que j'ay avancé touchant l'eloignement des rayons de chaque point de la superficie d'un corps lumineux, quoi que cela soit assez facile à concevoir parce que j'en ay dit, on s'en éclaircira encore par cette expérience.

Pendant la nuit on allume une chandelle, on tient auprés de la flamme un carton percé d'un petit trou, on reçoit les rayons qui passent par ce trou sur une feuille de papier blanc qu'on expose à une distance convenable, on voit la flamme, la méche & la partie supérieure de la chandelle peintes foiblement sur le papier, ensorte que les parties supérieures paroissent en bas, les inférieures en haut, les droites à gauche &

les gauches à droite ? & à mesure qu'on éloigne ou aproche la feuille de papier du trou du carton, cette peinture devient ou plus grande, ou plus petite. Ce qui ne pourroit ainsi se faire si plusieurs rayons ne venoient de differents points de la superficie de la flamme, & ne se croisoient à l'endroit du trou de ce carton.

*Suite des quatre précedents, de la nature de la lumiére.*

## CHAPITRE XIX.

PUisque la lumiére se meut, qu'elle se réfléchit à la rencontre des superficies solides, & qu'elle se brise en passant dans des milieux de differente nature; il s'ensuit que c'est un corps qui se meut; & ce corps ne peut être simplement l'air agité, puisque l'air ne peut pénétrer le verre, ce que fait la lumiére: c'est donc une substance ou matiére plus subtile, & qui se meut avec plus de vitesse.

Et comme il seroit difficile de concevoir que cette substance ou cette matiére se pût porter en un instant d'un corps lumineux fort éloigné, comme par exemple du soleil jusques à nous; on peut croire qu'elle remplit tous les pores de l'air & des autres corps transparens; & que si elle n'excite pas toûjours le sentiment de lumiére, quoi qu'elle soit actuellement en mouvement, de méme que les autres matiéres fluides; il y a apparence qu'il lui manque alors quelques mouvemens particuliers qui lui sont absolument nécessaires pour se faire ressentir.

On ſçait par les expériences ſuſdites que le mouvement en ligne droite eſt néceſſaire pour exciter le ſentiment ſimple de lumiére. Il eſt plus difficile de déterminer ceux qui doivent accompagner ce mouvement droit, pour exciter le ſentiment composé d'où naiſſent les couleurs. On connoît ſeulement que les couleurs ne ſont point réelles dans les corps, & que ce ne ſont que de certaines modifications de la lumiére.

On s'en aſſûre en recevant ſur une des faces d'un priſme ou verre triangulaire, ou ſur la ſuperficie d'un verre plein d'eau, la lumiére qui paſſe par le trou du carton de la chambre ſuſdite, & cette lumiére traverſant ce priſme, ou l'eau de ce verre, & ſouffrant de fortes réfractions à ſon entrée & à ſa ſortie, acquiert de certaines modifications qui lui font exprimer fort vivement ſur les corps opoſez à quelque diſtance delà toutes les couleurs de l'arc en ciel.

Quoi que je ne m'embaraſſe point de vouloir determiner quels ſont ces mouvemens ou ces modifications particuliéres que les particules de la lumiere doivent ſouffrir pour exciter toutes ces couleurs; parce qu'il me ſemble qu'il eſt bien difficile de rencontrer juſte dans des choſes qui ne réſultent pas aſſez clairement des expériences que l'on peut faire: cependant je veux bien avertir ici à l'occaſion du priſme, que Monſieur Rohault a s'eſt trompé dans la figure troiſiéme du chapitre 27. de la premiére partie de ſa phyſique, en faiſant croiſer au milieu du priſme les rayons qu'il ſupoſe venir du ſoleil: car outre que cela ne ſe peut; ſi on conſidere que les rayons de lumiére ne ſe briſent point

a Aprés Mr. [illegible]

autrement dans un prisme que dans un verre dont les superficies sont plates, on jugera qu'ils doivent traverser parallélement le prisme. On s'en assûrera encore par cette expérience.

On prendra deux tables triangulaires de bois ou d'autre matiére solides, on tracera sur chacune un triangle equilateral & qui soit égale en chaque table: on fera des rainûres dans les lignes qui termineront ces triangles, & à l'endroit des angles on y fera des trous pour y mettre trois soûtiens égaux en longueur & de même maniére, à côté desquels on fera aussi des rainûres qui repondront à celles des tables: on taillera trois verres pour remplir les trois faces de cette machine, & on les introduira dans toutes ces rainûres. Le tout étant bien joint, on mastiquera les jointures avec de la cire ou autrement, & ayant fait un trou au milieu d'une de ces tables, on remplira ce prisme d'eau; on fermera enfin ce trou avec une cheville ou de la cire.

Ayant fait deux trous sur un carton à trois ou quatre lignes l'un de l'autre, on apliquera ce carton au grand trou de la chambre susdite quand le soleil y donne, & faisant de la fumée comme je l'ay dit, on verra deux rayons sortir par ces trous, & recevant ces rayons sur une des faces de ce prisme, on apercevra aisément au travers de la face qui n'est point traversée par ces rayons, que ces deux rayons se brisent en entrant dans le prisme, & sont paralleles en le traversant, bien loin de s'y croiser; & que sortant enfin de ce prisme, ils se brisent une seconde fois, & continüent parallelement leur route. Ils se joignent ensuite en s'élargissant com-

me je l'ay dit & par la raison raportée au Chapitre precedent, & expriment enfin sur les corps opposez les couleurs de l'ar-en-ciel, même peu apres qu'ils sont sortis du prisme. La même chose arrive quand il n'y passe qu'un gros rayon par un trou à passer le petit doigt; car on le voit conserver sa grosseur en entrant dans le prisme & en le traversant, & encore en sortant du prisme, & ensuite s'élargir insensiblement & exprimer les mêmes couleurs.

De quelque maniére qu'on reçoive les rayons sur un prisme, leurs réfractions sont toûjours tres grandes, à cause de l'inégalité de son épaisseur, je puis même dire quelles sont égales; car si on reçoit les rayons moins obliquement sur une des faces, ils se briseront moins à la verité à leur entrée, mais à leur sortie, rencontrant l'autre face fort obliquement, ils s'y briseront plus qu'ils n'auroient fait si on les avoit reçeu plus obliquement; ainsi il y a toûjours même proportion entre ces réfractions; c'est ce qui fait aussi qu'il en naît toûjours les mêmes couleurs. A l'égard de ces couleurs, on remarquera en faisant l'expérience susdite, que la bleuë, est, & vient du côté le plus épais du prisme, la rouge du moins épais, la verte & la jaune ou orangée entre-deux, la verte étant attenant de la bleuë & la jaûne attenant de la rouge.

Apres cette expérience on jugera comme on voudra du sentiment de Monsieur Rohault touchant l'explication particuliére des couleurs qui naissent du prisme, raportée dans les articles *66. 67.* & *68.* du Chapitre susdit de sa physique. Cependant il sera toûjours

vrai de dire que si on considere avec un microscope les differentes figures & les divers arrangemens des petites parties qui composent les corps qu'on nomme colorez, la transparence de ces mêmes petites parties, & la diversité des pores quelles laissent entre elles, il ne sera pas difficile de concevoir que la lumiére tombant sur leurs superficies, ne s'en réfléchisse & ne s'affoiblisse en differentes maniéres, & ne souffre quelques-unes des réfractions qui se font au travers du prisme ou du verre d'eau : mais il est bien difficile, comme je l'ay dit, de déterminer quelles dispositions il faut pour exciter telle ou telle couleur.

Quoi que je dise que les couleurs ne sont point réelles dans les corps que l'on nomme colorez, & que ce ne sont que de certaines modifications de la lumiére: je ne pretens pas pour cela disputer avec ceux qui tiennent que les couleurs sont réelles dans les corps; & je seray de leur avis lorsque par réalité ils entendront une certaine disposition dans les petites parties qui composent les corps, permanente & propre à réfléchir la lumiére avec les modifications necessaires pour exciter en nous le sentiment des couleurs.

Comme je ne parle des couleurs que par occasion, je n'en diray rien davantage, cela me suffisant pour expliquer dequelle maniére la lumiére réfléchie en imprimant dans l'œil la figure des objets visibles, y excite en méme tems le sentiment des couleurs qu'on leur attribue.

Pour éclaircir quelques difficultées qu'on pourroit se former sur ce que j'ay dit ci-dessus à l'occasion de

la lumiére, on fera les remarques suivantes.

Premiérement que ce terme de lumiére se prend en plusieurs sens : ou pour un certain mouvement des parties du corps lumineux qui les rend capables de pousser à la ronde, comme je l'ay dit, cette matiére subtile dont j'ay parlé, & c'est ce que l'on appelle *Lumiére primitive* ou *Radicale* : ou pour l'inclination qu'à cette matiére à se mouvoir & s'éloigner en ligne droite du corps lumineux ; qui est ce que l'on appelle *Lumiére seconde* ou *Dérivée* : ou pour le changement de détermination qui arrive à cette lumiére seconde à la rencontre des corps solides, avec toutes les differentes modifications qui lui arrivent & cette même tendante à s'en éloigner en ligne droite, ce qu'on nomme *Lumiere réfléchie* : ou enfin pour le sentiment même qu'excite en nous cette lumiére réfléchie, ou cette lumiere dérivée.

En second lieu qu'il n'est pas nécessaire que les parties de cette matiére subtile, dont j'ay parlé, qui environnent un corps lumineux, se portent jusques à nous ; il suffit qu'étant ébranlées & poussées par l'action du corps lumineux, elles transmettent leurs mouvemens à celles qui les suivent, & ainsi successivement les unes aux autres. Ce qui doit ainsi arriver, parce que tous les pores de l'air & des autres corps transparens sont pleins, comme je l'ay dit, de cette matiére subtile. Autrement il seroit impossible de concevoir comment on pourroit voir en un instant le feu d'un canon qu'on tire à une distance éloignée.

Enfin que les corps qu'on nomme transparens sont ceux qui donnent passage à la lumiére pour agir sur

nos yeux ; ainsi leur forme doit consister dans la rectitude de leurs pores qui les traversent de tous côtez sans interruption : & qu'au contraire les corps opaques sont ceux qui interrompent l'action ou le passage de la lumiére ; parce que leurs pores ne sont point droits, du moins que s'il y en a quelques-uns, ils n'en sont pas entierement pénétrez de tous côtez.

S'il reste encore quelques difficultées, pour peu qu'on médite sur ce que j'ay dit touchant la nature & les propriétées de la lumiére, on les résoudra facilement soi-méme : ainsi je ne m'étendray pas davantage sur cette matiére, il me suffit d'avoir établi ce qui me peut servir à expliquer l'usage des parties principales de l'œil, & dans la suite quelques symptomes qui arrivent à qu'elques-unes de ses maladies.

---

*Suite des cinq precédents, contenant le reste de l'explication de la premiére expérience.*

## CHAPITRE XX.

TOut ce que j'ay dit & les expériences que j'ay raportées depuis le Chapitre quinziême n'ayant été que pour parvenir à une explication claire & exacte de la premiére expérience, il est tems que je l'acheve : & pour cet effet je reviens au premier principe dont je me suis servi, & que j'ay suffisamment prouvé, par les conséquences qu'on peut tirer des expériences raportées au Chapitre dix-huitiême & autres.

Je dis donc que les rayons qui rejaillissent de chaque petite

petite partie des objets, décrivans de toutes parts & à la ronde une infinité de lignes droites, on ne doit considerer de tous ces rayons que ceux qui passent par le trou du carton, & qui forment chacun comme un petit *Faisceau* ou *Pinceau* de rayons disposé en piramide, dont la pointe aboutit à chaque petite partie des objets, & la base au trou du carton; desorte que tous ces petits pinceaux de rayons qui viennent de toutes les petites parties des objets, se croisans en passant par le trou du carton, en sortant de ce trou sont non-seulement divergents entr'eux, mais aussi tous les petits rayons dont chacun pinceau est composé, le sont aussi: ainsi rencontrans le papier en cette disposition, ils n'y peuvent exprimer qu'une peinture foible & confuse des petites parties des objets d'où ils partent.

Mais quand tous ces pinceaux de rayons rencontrent un verre convexe entre le trou & le papier, il arrive à chaque pinceau en particulier ce qui arrive à ces pinceaux de rayons dont j'ay parlé au Chapitre 18. c'est-à-dire que les rayons qui les composent, se brisans à leur entrée dans le verre, ils s'aprochent de la perpendiculaire de leur entrée, & que se brisans une seconde fois à la sortie du verre, ils s'éloignent de la perpendiculaire de leur sortie: ainsi tous les rayons de chacun pinceau tendent à s'unir à un certain point plus ou moins éloigné du verre, selon que ce verre est moins convexe ou plus convexe, & à former par consequent une autre petite pyramide dont la pointe est opposée en quelque maniére à la premiére dont j'ay parlé. Et comme tous ces pinceaux en se terminans en pointes

s'aprochent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu, dont le rayon perpendiculaire ne souffrant point de réfraction, comme je l'ay montré ci-dessus, leur sert d'axe; il s'ensuit qu'ils doivent tracer sur le papier une peinture plus petite & moins confuse des objets de dehors.

On juge bien que si on éloigne le papier au delà de la pointe de ces pinceaux de rayons, ces rayons dont ils sont composez continuans leur chemin en ligne droite, se trouveront divergents, & rendront par consequent la peinture confuse; & que si au contraire on aproche le papier du côté du verre, cette peinture se trouvera aussi un peu confuse, parce qu'alors les rayons qui composent ces pinceaux, n'étant pas encore unis, ils ne la peuvent tracer qu'avec quelque confusion. Et c'est ce qui arrive.

On juge bien aussi que tous ces petits pinceaux de rayons ont dans leurs pointes une partie des mouvemens & modifications qu'ils ont reçeu en réfléchissant des petites parties des objets; & qu'ainsi ils peuvent non seulement exprimer la figure des petites parties d'où ils partent, mais aussi leurs couleurs.

Quand on met ce verre en dehors audevant du trou, il est aisé de concevoir que ce verre doit recevoir un plus grand nombre de rayons de chaque petite partie des objets, qu'il n'en devoit passer par ce trou, & que rendant ces rayons plus convergents, il y en entre aussi davantage, & que par consequent la peinture des objets en doit être mieux exprimée.

Et quand on fait promener une personne dans la place

vis-à-vis du trou, la peinture de cette personne doit être plus grande quand elle s'en aproche; parce qu'alors les rayons extrémes & les autres à proportion forment un angle plus ouvert en se croisant, & par consequent celui du dedans de la chambre doit être plus grand & plus ouvert : elle doit aussi être moins confuse, parce que ces mêmes rayons venans de plus prés, il en doit passer un bien plus grand nombre par le trou du carton ; ainsi leur impression doit être plus forte, & dautant plus, que cette impression à moins d'occasion d'être affoiblie par l'entrée d'autres rayons qui pourroient venir d'autres objets. Et au contraire, la peinture doit être plus petite, quand cette personne s'éloigne, parce que les angles dont j'ay parlé deviennent plus aigus : & elle doit être plus confuse, parce qu'alors ces mêmes rayons venans de plus loin, il en doit moins passer par le trou du carton ; & par consequent leur impression doit être plus foible, étant même encore affoiblie par l'entrée des autres rayons qui viennent des autres objets voisins.

---

*Suite des six précedents, contenant l'explication de l'usage des parties principales de l'œil, & qui sont nécessaires à la vision.*

## CHAPITRE XXI.

LOrsque l'on a une fois bien compris par la premiére expérience que je viens d'achever d'expliquer, comment les rayons de lumiére tracent sur le

papier la figure des objets d'où ils sont réfléchis, & expriment en méme tems leurs couleurs; il n'est plus difficile de concevoir comment ces memes rayons peuvent exciter dans la retine le sentiment de la vuë. Si méme on considere attentivement la rondeur de l'œil, la plénitude de son globe, la tumeur de la cornée transparente, la figure differente des deux faces du cristallin, sa situation & la disposition de la rétine, on jugera que les réfractions de la lumiére s'y doivent faire d'une maniére plus parfaite, tant parce que la lumiére s'y meut avec plus de liberté, que parce que tout concourt à la réunion de chacun pinceau de rayons & à leur reception juste sur la retine.

Car l'eminence sphérique de la cornée transparente excedant celle du globe, fait que les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets, se brisent en s'aprochant chacun de la perpendiculaire de leur entree plus qu'ils ne feroient sans cette éminence, & continuans leur route en cette disposition par l'humeur aqueuse, il en passe un plus grand nombre par la pupille, qui, sans cette réfraction, tomberoient sur l'iris. Chaque pinceau de rayons se rétrécissant donc en entrant dans l'œil, & tous ces pinceaux se croisans pour passer par la pupille, rencontrent ensuite le cristallin, dont la superficie sphérique faisant partie d'un moindre cercle que celui de la cornée transparente, & dont la substance étant plus solide que celle de l'humeur aqueuse, tous les rayons dont chacun pinceau est composé s'y brisent une seconde fois en s'aprochans encore davantage de la perpendiculaire; & sortans en cette

disposition du cristallin, & entrans dans le corps vitré, qui n'est pas à beaucoup prés si dur que le cristallin, ils souffrent une troisiéme réfraction en s'éloignans de la perpendiculaire de leur sortie, & s'aprochent par consequent tellement les uns des autres, qu'ils s'unissent chacun en un seul point lorsqu'ils atteignent la rétine. Et parce que tous ces pinceaux, en se terminant ainsi en autant de pointes s'aprochent en même tems les uns des autres autour du pinceau du milieu dont le rayon perpendiculaire leur sert d'axe, comme je l'ay dit dans le Chapitre précédent, ils doivent tracer sur la rétine une peinture fort racourcie des objets d'où ils partent.

Comme tous les pinceaux de rayons qui se réfléchissent de chaque petite partie des objets, se terminent en autant de points sur la rétine, à l'occasion des réfractions susdites, on peut dire qu'ils y impriment les mêmes mouvemens qu'ils avoient lors de leur réflexion, qui sont à la verité plus foibles, & c'est cette impression de mouvement qui fait ressentir à l'ame la presence des objets extérieurs. Cette même impression est aussi ce que nous apellons, *Image*.

Cette impression ou image se trouve renversée par les raisons que j'ay raportées ci-dessus : elle est trés petite à proportion de celle que l'on voit sur le papier dans la premiére expérience, à cause du nombre & de la nature des réfractions, qui font que les pinceaux qui tombent obliquement s'aprochent d'avantage du pinceau moyen : elle est aussi mieux exprimée, parce que la figure de la rétine étant sphérique, elle se trouve

justement à la pointe de chaque pinceau de rayons.

Une juste plenitude du globe de l'œil est si nécessaire pour que les réfractions dont je viens de parler, se fassent réguliérement, que quand elle ne se rencontre plus, comme lorsque l'humeur aqueuse s'est écoulée ensuite de quelque playe, ou quelle s'est diminuée ou consommée par quelque maladie, ou par une extrême vieillesse, & que le globe s'affaise, quoique les autres parties intérieures soient saines, la vuë se diminue considerablement ou se perd, & elle ne se rétablit que quand cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante pour lui donner sa premiére extension : & de méme quand le globe se remplit par trop, comme je le diray ci-apres en parlant de ses maladies. & cela parce que les parties intérieures ne gardans plus leur situation naturelle, les rayons de lumiére n'agissent plus qu'avec confusion sur la rétine.

La dilatation & le resserrement de la pupille ne contribüe pas peu à la perfection de la vuë, lorsque l'on a dessein de régarder les objets proches, ou éloignez, & ceux qui sont plus ou moins éclairez. Je m'explique.

Si dans le fond d'une chambre mediocrement éclairée, on examine la pupille d'une jeune personne qui ne regarde que les objets qui sont dans cette chambre, ou de plus voisins qu'on lui presente, on la verra fort dilatée : & si on fait aprocher cette méme personne de la porte ou de la feneître, on verra que sa pupille se resserrera à mesure quelle aprochera du grand jour. Y étant, si on lui fait régarder quelque objet éloigné, on apercevra que sa pupille se resserrera encore davantage:

& si on lui presente subitement & assez prés quelque objet à régarder, on verra derechef que sa pupille se dilatera & se mettra dans l'état quelle étoit avant qu'on lui fit régarder cet objet éloigné. Si enfin on l'expose à la plus grande lumiére, comme si on lui fait régarder du côté du soleil, on verra sa pupille se resserrer extraordinairement.

De cette expérience j'estime qu'on peut probablement tirer ces conséquences. 1. Que si la pupille se dilate quand la lumiére est foible, c'est pour admettre un plus grand nombre de rayons de chacun faisceau, afin que se reünissans, ils ayent plus de force pour ébranler la rétine. 2. Que si elle se resserre quand la lumiére est forte, c'est qu'une trop grande lumiére, ébranlant extraordinairement la rétine, la blesse & excite de la confusion dans la vision, comme on ne le connoît que trop par expérience.

Or comme les rayons qui viennent des objets éloignez ne peuvent parvenir jusques à l'œil sans qu'ils soient joints en chemin par d'autres rayons qui se réfléchissent d'un tres grand nombre d'autres objets, & qui entrent dans l'œil conjointement avec les premiers; il est évident que de ces derniers il y en a beaucoup qui frapent les mêmes fibres de la rétine dans les environs de son centre : ces fibres se trouvent donc doublement & peut être diversément agitez par ces premiers & seconds rayons. Par cette agitation le sentiment de lumiére seroit extremement augmenté, mais l'ame ne pourroit que tres imparfaitement, & même nullement dans une tres grande distance, distinguer

les objets principaux vers lesquels l'œil seroit dirigé, si la pupille demeuroit autant dilatée quelle le seroit lors qu'on régarde les objets à une mediocre distance: mais pour remedier à cet inconvenient, la nature y a pourvû autant qu'il a été possible, en faisant que la pupille se puisse reserrer ou dilater suivant le besoin. Ainsi lorsqu'on régarde des objets éloignez, la pupille se resserre afin d'empécher l'entrée à une partie de ces rayons accessoires, & alors l'agitation causée par les rayons qui viennent de ces objets éloignez, surmontant celle qui est excitee par ces rayons accessoires, l'ame aperçoit mieux la figure & la couleur de ces mémes objets.

Il est vray que si la pupille se resserroit trop, les rayons qui viennent des objets éloignez, quoique réunis sur la rétine, n'ebranleroient pas assez cette membrane pour se faire ressentir, puisqu'étant divergents en partant de chaque petite partie des objets, plus ces objets sont éloignez moins il en passe par la pupille & moins aussi ils ont de force: mais comme elle ne se resserre que jusques à un certain degré pour distinguer les objets situez à un certain éloignement, & quelle ne se resserre plus pour en voir de beaucoup plus éloignez, à telle distance qu'ils puissent étre, du moins cela est insensible, il est impossible quelle n'admette encore un assez grand nombre de ces rayons accessoires, pour peu que les objets vers lesquels l'œil est dirigé soient eloignez; & ces rayons augmentans le trémoussement des fibres de la rétine, font que les objets éloignez paroissent d'une couleur claire ou aprochante de la lumiére. Plus méme les objets sont éloignez, plus cette

cette couleur est claire & plus on a de peine à les apercevoir distinctement. Si même ils se rencontrent à une tres grande distance, ou s'ils n'ont pas une fort grande étendüe, ils disparoissent entiérement, parce que de tous les rayons qui se réfléchissent de leurs superficies, il n'en peut venir qu'un tres petit nombre à l'œil par la rayson ci-dessus : ainsi les rayons accessoires prevalans, ils se font seuls ressentir.

Mais lorsque les objets sont proches de l'œil, ils empéchent en cette situation un tres grand nombre de ces rayons qui viennent de quantité d'autres objets de se joindre à ceux qui se réfléchissent de leurs superficies. Il n'y en a que quelques-uns qui viennent des objets qui sont de côté qui puissent parvenir jusques à l'œil, qui frapans la cornée fort obliquement, se terminent en partie sur l'iris, & ceux qui passent par la pupille rencontrent aussi le cristallin si obliquement, qu'en se brisans, ils ne parviennent que vers les côtez de la rétine, & par consequent ne se font que foiblement & confusement ressentir. Ainsi les rayons qui réjaillissent de chaque petite partie des objets proches vers lesquels l'œil est principalement dirigé, frapans seuls le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, ils y impriment plus distinctement leurs mouvemens. Et comme l'ame tend autant quelle peut, suivant la disposition des organes dont elle se sert, à perfectionner ses sensations, elle dilate la pupille pour admettre un plus grand nombre de ces rayons, afin que se reünissans sur la rétine, ils ayent plus de force pour l'ébranler & lui faire apprêhender d'une maniere plus parfaite la si-

gure & la couleur de ces mêmes objets.

La pupille se dilate donc & se resserre pour mieux voir les objets proches ou éloignez par la raison des deux consequences ci-dessus : parce que si elle se dilate pour voir les objets proches, c'est qu'il y a peu de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumiére, & d'affoiblir l'action des rayons qui viennent de ces objets proches, ainsi elle se dilate pour en laisser passer davantage de ces derniers : & que si elle se resserre pour voir les objets éloignez, c'est qu'il se presente un tres grand nombre de rayons capables d'augmenter le sentiment de lumiére & d'affoiblir ou éteindre l'action des rayons qui se réfléchissent de ces objets éloignez, ainsi elle se resserre pour s'oposer à l'entree de ces premiers.

Je me vois encore en quelque maniére engagé de monstrer que l'œil ne s'allonge point pour voir les objets qui sont prés de lui, & ne se racourcit pas pour voir les objets éloignez, comme quelques-uns se l'imaginent, fondez sur l'expérience d'un œil artificiel qu'on est obligé d'allonger & de racourcir, pour aprocher ou éloigner le velin du verre convéxe. Il est vrai que cela devroit arriver si les deux faces du cristallin formoient chacune une portion réguliere de cercle, car comme les rayons dont chaque faisceau est composé qui se réflechiroient de chaque petite partie des objets proches, se briseroient moins en pénetrant la cornée, par la raison raportée ensuite de la seconde expérience du chapitre 17. il s'ensuivroit qu'apres leur troisiéme réfraction, leur reunion pourroit se trouver fort éloignée du cristallin, & la retine trop prés, ainsi elle devroit étre

reculée, ou le cristallin devroit s'avancer en devant, où la bosse de la cornée transparente devroit être rendüe un peu plus éminente, pour que cette reünion se fist juste sur la rétine, ce qui arriveroit par l'allongement de l'œil. Et comme ceux qui se réfléchiroient des objets éloignez se briseroient davantage, comme je l'ay dit au lieu ci-dessus cité, il arriveroit aussi que leur reünion se pourroit faire plus prés du cristallin, & l'œil se devroit alors racourcir pour que la rétine se trouvât à leur reünion. Mais la figure particuliére des deux faces du cristallin se trouve tellement disposée, que les rayons qui passent au travers de ce corps, se brisent en sortant de sa face postérieure d'une telle maniére, que les cônes ou piramides qu'ils forment, ont leurs pointes un peu plus allongées quelles ne seroient, si les deux faces du cristallin étoient terminées chacune par une portion réguliére de cercle : ainsi soit que ces rayons viennent d'objets mediocrement proches ou éloignez, s'ils ne frapent toûjours de leurs pointes la rétine, du moins ils la rencontrent par un endroit si étroit de leurs pointes qu'ils causent peu de confusion dans la vision. Aquoi bon donc vouloir que cette membrane s'aproche ou se recule, ou qu'il arrive quelque changement au globe de l'œil ! puisque sans cela la vision peut être assez distincte pour l'usage que nous en devons retirer, pourvû toutes fois que la pupille se dilate ou se resserre, comme je l'ay dit. Ceux qui sont versez dans l'optiqué reconnoîtront cette verité, lorsqu'ils voudront bien se donner la peine de considerer attentivement le profil du cristallin tiré de la maniere

que je l'ay ci-devant enseignée au chapitre onziéme.

Je demeure d'acord que si ces rayons venoient d'objets fort éloignez, ils pourroient *se croiser si prés du* cristallin qu'ils se trouveroient divergens en atteignant la rétine, nonobstant *la figure* particuliére du cristallin : ainsi ils n'exprimeroient la figure de ces objets qu'avec quelque confusion. *Et s'ils venoient* d'objets extremement proches, ils ne pourroient s'unir avant que de rencontrer la rétine, *& ils n'agiroient* aussi qu'avec quelque confusion, c'est effectivement ce qui arrive ; car on ne voit bien distinctement que les objets qui sont à une certaine distance, & cette distance se termine suivant la figure de la cornée transparente & l'étendue des objets.

Je diray de plus que s'il étoit vrai que l'œil s'allongeât ou se racourcit pour voir les objets proches ou éloignez, on devroit s'en apercevoir particuliérement dans les enfans qui ont les membranes de l'œil fort fléxibles. Ce que je n'ay jamais pû remarquer, quoique je l'aie essayé plusieurs fois, en leur faisant régarder des objets fort proches, & subitement de fort éloignez. J'ay seulement remarqué que leur prunelle se dilate davantage que dans les personnes plus avancées en âge, & quelle se meut beaucoup plus librement.

Les muscles obliques qu'on dit l'allonger en le pressant lorsqu'ils se gonflent, ne peuvent avoir cet usage, leur disposition & leur situation y répugnent. Quand un muscle agit, il se resserre & se racourcit, les moins versez dans l'Anatomie le sçavent. Ils pourroient bien plûtôt le tirer dehors, si leur disposition étoit assez

ſemblable pour le tirer également ; & quand cela ſeroit, le globe en changeant de ſituation, n'en changeroit pas de figure. Et les muſcles droits s'il étoit vrai qu'ils l'applatiſſent en le retirant vers le fond de l'orbite, ils ne le feroient qu'inégalement quand les uns ou les autres ſe rélâcheroient, pendant que leurs antagoniſtes ſe racourciroient pour incliner l'œil vers les differentes parties d'un objet éloigné, cequi cauſeroit de la confuſion dans la viſion.

Ceux qui ſont dans ce ſentiment prévoyans une forte objection qu'on auroit pû leur faire, à l'égard des oiſeaux dont la cornée opaque ſe convertit en partie en os, & à l'égard des poiſſons & de quelques autres animaux qui l'ont cartilagineuſe, & qui par conſequent ne pourroit être aſſez fléxible pour changer de figure : ils ſe ſont efforcez d'y répondre par avance, en ſupoſant de certaines fibres ou petits filets noirs qu'ils diſent ne ſe point rencontrer dans les yeux des hommes ou des autres animaux, qui attachans le criſtallin au fond de l'œil, le peuvent faire aprocher ou reculer de la rétine. Mais ils ont ſans doute été trompez en ſe confians trop au raport de quelques Anatomiſtes, qui ne ſe ſont pas aperçeus que ces petits filets noirs ne ſont autre choſe que les fibres de la rétine, qui eſt effectivement noirâtre dans la plûpart des oiſeaux & dans quelques autres animaux. Et quand ces petits filets noirs exiſteroient comme ils le diſent, cela ne les empêcheroit pas de tomber dans une erreur manifeſte : car ſi ces fibres ou ces petits filets noirs pouvoient aprocher ou reculer le criſtallin de la rétine,

il s'ensuivroit que les fibres motrices des autres parties qui gardent une semblable situation, devroient causer les mêmes mouvemens dans les parties ou elles s'inserent; ainsi les muscles antagonistes seroient inutiles, ce qui seroit absurde.

Dailleurs ces fibres ou filets n'auroient pas assez de force pour reculer le cristallin, qui étant intimement joint au corps vitré, ne poûrroit reculer sans que le corps vitré qui occupe environ les deux tiers du globe de l'œil, reculât en même tems : ce qui ne se pourroit, parce qu'il ne trouveroit point d'espace pour se loger. Il ne serviroit même de rien de dire que ce corps étant fort fléxible, il pourroit obeir & s'aplatir; parce que pour cela il faudroit des forces plus grandes que ces filets n'en pourroient avoir; & même il faudroit que les fibres ciliaires qui tiennent le cristallin en sa situation naturelle, pussent obeir ou s'allonger, mais elles sont trop courtes & trop tendres; & dailleurs le cristallin & la partie antérieure du corps vitré étant collez comme ils sont par leurs côtez au cercle ciliaire, ce seroit encore un obstacle pour ce prétendu reculement.

Enfin les muscles obliques ne devroient pas se rencontrer dans ces animaux, puisqu'ils n'y auroient point l'usage qu'ils leurs attribuent dans l'homme & dans les autres animaux; cependant ils s'y rencontrent également; il y a donc aparence qu'ils y ont le même usage que tous les Anatomistes leurs attribuent, comme je l'ay ci-devant dit au Chapitre 4. & comme je le vais encore repeter, apres que j'auray expliqué l'usage de la teinture noire de l'uvée.

La noirceur dont la partie postérieure de l'uvée qui est derriére la rétine est enduite, & qui la rend fort opaque, arrête les rayons de lumiére, & les empêche de passer au delà, ou de se réfléchir considérablement: ainsi l'image se forme mieux sur la rétine. Et celle qui se trouve à la partie postérieure de l'iris, fait que les rayons qui se réfléchissent des superficies des corps transparens & même de la rétine, s'y perdent & ne se réfléchissent plus vers le fond de l'œil; ce qui nuiroit à la vision.

Les muscles de l'œil servent à le diriger vers les objets que l'on veut régarder. Ils sont si nécessaires pour la vision, que sans eux on verroit presque toûjours les objets doubles, & il seroit même difficile de distinguer les differentes parties d'un objet, sans être obligé en même tems de mouvoir la tête suivant l'ordre qu'on voudra les regarder, afin que chaque partie pût tomber successivement sous l'axe visuel, comme on le connoît que trop par l'expérience de ceux qui les ont affectez de quelque inflammation ou autre maladie qui empêche leur mouvement.

J'apelle *Axe optique* ou *Visuel*, le rayon qui partant d'une partie d'un objet vers laquelle l'œil est dirigé, entre perpendiculairement par la partie la plus éminente de la cornée transparente, pénétre l'humeur aqueuse, le cristallin & le corps vitré, & frape en un point le centre de la rétine, sans avoir soufert aucune réfraction.

Et comme c'est autour de ce point, que les autres rayons qui viennent des autres parties de cet objet, se

terminent chacun ſuivant l'ordre de leur réfléxion, pour en tracer une peinture juſte & en racourci : il s'enſuit que regardant des deux yeux ce même objet, il s'en fait une peinture en chacun œil, cependant on ne voit qu'un ſeul objet.

Pour ſçavoir comment cela ſe fait, il faut remarquer que quand on ſe preſſe legérement le globe de l'œil, en poſant le bout du doigt ſur l'une ou l'autre paupiere, enſorte qu'on la hauſſe ou abbaiſſe : ou quand on s'eforce de tourner chaque œil du côté du nez, comme ſi on en vouloit régarder le bout, & qu'en même tems on régarde un objet, cet objet paroît double. Or il paroit ainſi, parce que les deux yeux ne gardent plus une ſituation égale, & qu'aparemment les rayons qui viennent de cet objet ne frapent plus les parties de chaque rétine à une égale diſtance de leur centre. Il faut donc pour qu'un objet paroiſſe ſeul, lorſqu'on le régarde des deux yeux, que les muſcles les tournent & les dirigent de telle maniére vers l'objet, que les rayons de lumiére qui en réfléchiſſent & qui entrent en chaque œil, frapent à une égale diſtance du centre les parties de chaque rétine : ce qui arrive lorſque chaque axe optique qui part d'un même point de l'objet, frape le centre de la rétine de chacun œil; autrement on verroit tous les objets doubles. Et c'eſt là le veritable uſage de tous les muſcles de l'œil.

Par le centre de la rétine, j'entens la partie de cette membrane la plus voiſine de l'inſertion du nerf optique qui répond vis-à-vis le centre du criſtallin, de la pupille & de la cornée tranſparente, & qui étant plus

fournie

fournie des fibres moëlleuses de ce nerf, à un sentiment plus vif. C'est pourquoi on remarquera que des rayons de lumiére qui se réfléchissent des objets, il n'y a que ceux qui sont voisins de l'axe optique, & qui frapent le centre de la rétine ou les parties les plus prochaines, qui fassent voir distinctement la partie de l'objet d'où ils partent, tous les autres rayons qui se peignent sur la rétine ne font voir que confusément les autres parties de l'objet. Ainsi lorsque je lis dans ce livre, quoique je découvre d'une même situation d'œil, une ou deux pages & même les objets voisins; cependant je ne vois distinctement que les lettres qui se rencontrent dans l'axe visuel, ou celles qui en aprochent; & pour peu qu'un mot soit long, je ne le puis lire sans changer successivement la situation de mon œil depuis la premiére lettre jusques à la derniére.

De tout ce que je viens de dire, il paroît que la rétine est l'organe de la vüe; puisque c'est elle à qui toutes les autres parties de l'œil se raportent, & que c'est elle seule qui reçoit les impressions des rayons de lumiére, qui tracent sur elle les images des objets d'où ils réfléchissent, & dont le caractere ou l'impression est portée au cerveau par le moyen des esprits contenus dans les fibres du nerf optique qui la composent, & cela à la maniére des autres sens: ce qui fait que l'ame aperçoit les objets.



*Sçavoir si le Cristallin est absolument nécessaire pour voir.*

## CHAPITRE XXII.

J'Aurois pû, en suivant mes expériences, en raporter quantité d'autres assez curieuses, & expliquer par mes principes plusieurs autres questions d'optique, si j'avois eu dessein d'en faire un traité complet : mais ayant seulement résolu de faire connoître dequelle maniére les rayons de lumiere se portent sur la rétine pour y exciter le sentiment de la vûe, en expliquant à ce sujet l'usage des parties principales de l'œil, afin de faire mieux comprendre dans la suite quelques-unes de leurs affections. Je crois m'étre suffisamment acquité de mon entreprise, & je finirois même en cet endroit cette description, si je ne me trouvois obligé de prévenir la surprise que pourroient avoir quelques-uns de ceux qui liront la suite de ce traité, lorsqu'ils y verront que la cataracte est une alteration entiére du cristallin : c'est pourquoi je vais montrer en peu de mots que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir.

La premiére experience que j'ay raportée en commançant à expliquer la vûe, peut seule faire connoître la verité que j'avance ; puisque par cette expérience on voit manifestement que les faisceaux de rayons qui passent par le trou du carton, étant reçeus sur un papier ou sur un linge blanc, y expriment la figure & la couleur des objets de dehors, quoique ces rayons ne souffrent aucune réfraction. Il est vrai que cette fi-

gure se trouve grande & confuse, & que si cela se faisoit ainsi dans un œil dont le cristallin seroit détourné, on ne verroit que bien confusément les objets. Mais on remarquera que l'éminence de la cornée transparente tenant lieu du verre convéxe qu'on met en dehors audevant de ce trou; il arriveroit que les rayons qui y passeroient & par l'humeur aqueuse se briseroient comme ils se brisent effectivement, en s'aprochant de la perpendiculaire : ainsi la figure des objets qui se traceroit sur la rétine seroit moins confuse, comme on le voit dans l'expérience susdite.

Dailleurs le cristallin ne peut être détourné, qu'en même tems le corps vitré n'occupe sa place, comme je le prouveray ci-apres, & ne forme une bosse ronde qui imite en quelque façon la superficie antérieure du cristallin, par laquelle ces rayons continuant leur chemin, apres s'être croisez en passant par la pupille, peuvent se briser une seconde fois en s'aprochant encore de la perpendiculaire, & venans en cette disposition se terminer sur la rétine, ils y doivent tracer une figure encore moins confuse.

Mais comme ces rayons ne souffrent que deux réfractions, & que même la seconde est moins parfaite, parce que le corps vitré, quoi qu'alors éminent en sa partie antérieure, n'a pas la dureté du cristallin; ce qui fait que les réfractions qui se font chez lui aprochent de celles qui se font dans l'humeur aqueuse; il s'ensuit que tous ceux qui partent d'un même point d'un objet, ne peuvent pas assez se rompre pour se reünir en un seul point sur la rétine: ainsi agissans en mé-

me tems sur differentes parties de la rétine, ils ne peuvent faire voir l'objet d'où ils réfléchissent qu'avec quelque confusion. C'est aussi ce qui arrive à ceux ausquels on a détourné le cristallin, comme je le diray ci-apres en parlant de la cataracte. Il est donc constant que le cristallin n'est pas absolument nécessaire pour voir, mais seulement pour mieux voir.

Je ne suis pas le premier qui ay été de cette opinion; Plempius celebre Medecin d'Amsterdam s'en est expliqué avant moi au chapitre 14. du 3. livre de son ophthalmographie, où, réfutant l'opinion de ceux qui croient que la vûe se fait dans le cristallin, il dit. *Dicamne verò etiam omnibus inopinatum quidpiam? aio enim verò cristallinum non nobiliori in oculo fungi officio, quàm aqueum. Et exempto cristallino, oppletoque loco ab humore vitreo visionem nihilominùs celebratum iri: verum non tam distinctè, quam nunc: confusa enim esset in retiformi picturâ, nisi alio situ, quàm quem nunc obtinet, retiformis locaretur.* Ce sçavant homme n'avoit cependant point d'expérience que le cristallin se pût détourner; puisqu'en parlant de la cataracte il a suivi l'opinion ancienne: il n'y à donc eu qu'une profonde meditation sur les expériences d'optique qui lui ait pû faire embrasser cette opinion.

### *Conclusion de la description de l'Oeil.*

C'est un jeu pour un Anatomiste lorsqu'il travaille à examiner des os, à séparer des muscles, à conduire des nerfs, des arteres & des veines, ou à rechercher la structure de quelque partie sensible: mais lorsqu'il s'a-

tache à quelque petit organe, & qu'il en veut découvrir parfaitement la nature, c'est un veritable travail; puisque souvent il ne rencontre que des particules dont la delicatesse est si grande quelles fuyent ses sens, bien loin de les pouvoir séparer avec son scalpel. Et il a besoin dans cette rencontre d'une grande patience pour surmonter les difficultées qui se presentent à tout moment, & d'une industrie singuliére à imaginer des moyens pour parvenir à son dessein.

Je me suis vû dans cet embaras apres avoir commencé la description de l'œil, je m'étois dabord figuré la chose aisée, parce que je me persuadois connoître assez bien la structure de cet organe. Mais lorsque je me suis arrêté à chercher exactement toutes les parties qui sont renfermées dans son globe, que j'ay examiné avec soin toutes les particules qui en composent d'autres un peu plus sensibles, & que j'ay fait réflexion sur les sentimens differens des Anatomistes touchant leur nature & leur usage; j'avoüe que le scalpel m'est presque tombé des mains, & que je me serois désisté dés lors de ma poursuite, si je n'avois consideré que l'explication que j'avois entrepris de faire des maladies de l'œil, auroit été defectueuse, si je ne l'avois apuyée de faits Anatomiques.

J'ay donc continué mon travail, & comme je suis dans cette opinion qu'un Anatomiste qui veut mettre au jour quelque ouvrage, ne doit écrire que ce qu'il voit, ou au moins ce qu'il conjecture si clairement qu'on ne lui puisse raisonnablement disputer: j'ay examiné en général toutes les parties qui entrent en la

composition de l'œil de l'homme, j'ay consideré celles qui se rencontrent également dans les yeux des animaux, & j'ay conclu que puisquelles devoient avoir un même usage, elles devoient aussi avoir une structure semblable ou aprochante.

Ainsi lorsque je suis entré dans le détail, & que j'ay voulu décrire chaque particule, j'ay fait voir sa situation, sa figure antérieure, sa composition, ses vaisseaux, sa couleur, sa convexion &c. J'ay fait voir, dis-je, toutes ces choses telles quelles se rencontrent dans l'œil de l'homme : mais lorsque la délicatesse de cette même partie m'a empêché de connoître sa structure, j'ay eû recours aux yeux des animaux, chez lesquels j'ay pris seulement ce qui pouvoit me servir pour l'expliquer, & pour tout le reste je l'ay entiérement negligé, comme m'étant inutile.

Si mes sentimens ne s'accordent pas toûjours avec ceux des Anatomistes, on en jugera avec équité : je n'ay point crû être obligé de les suivre en toutes choses. Je me suis plûtôt attaché à ce que j'ay reconnu moi-même, qu'à ce que les autres ont écrit. J'ay embrassé leurs opinions, quand elles se sont trouvées conformes à la raison & à l'experience, & lorsque j'ay connu quelles y étoient contraires, je les ay abandonnées.

J'ay eû aussi plus de soin d'etablir mes sentimens qu'à detruire ceux des autres : & si je me suis attaché à combatre quelques opinions, je ne l'ay fait que parce quelles sont reçeües sans beaucuup de fondement par nos Anatomistes modernes. Je n'ay pas

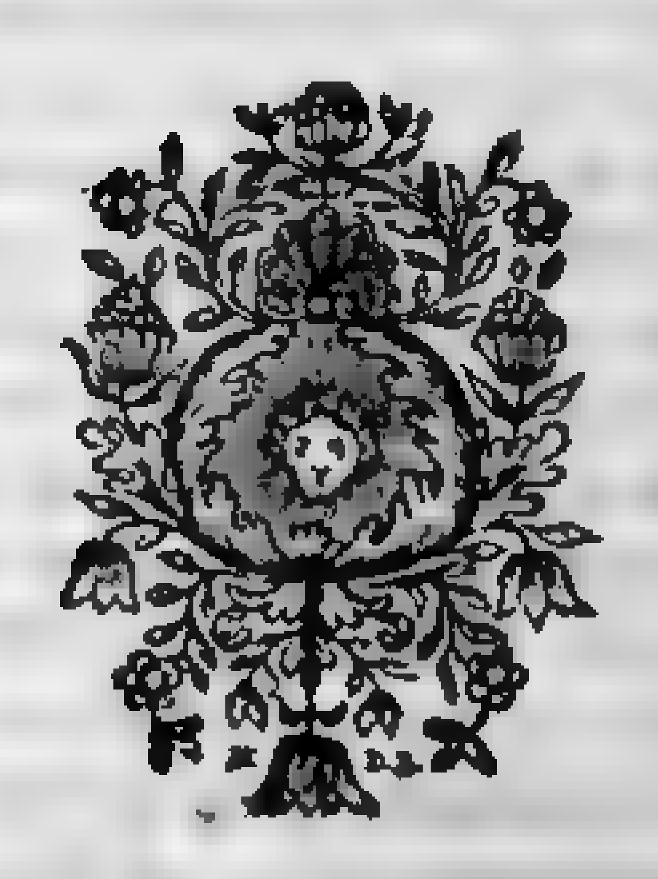
assez de présomption pour croire que je ne me sois point trompé dans mes raisonnemens, & pour me persuader que rien ne me soit échapé. Au contraire, je ne doute point qu'on ne puisse raisonner plus juste, & qu'on ne puisse faire encore d'autres découvertes sur cette partie. Mais quand cela arriveroit; j'auray au moins cette consolation, de n'avoir rien négligé pour pousser autant loin que j'ay pû l'anatomie de l'œil.

A l'égard de l'explication que j'ay donnée de la vûe; on pourra peut-être dire, que pour un Anatomiste j'ay trop raporté d'expériences d'optique, & que je me suis trop étendu sur cette matiére. Mais si on considere que les Chirurgiens sont pour l'ordinaire si peu instruits de l'optique, qu'a peine en sçavent-t'ils les termes: on jugera aisément que je ne pouvois pas en moins dire pour leur rendre sensible l'usage des parties principales de l'œil; & pour leur faire concevoir dans la suite les symptomes de quelques maladies. Ceux méme qui sont les mieux instruits de cette sçience, ne seront peut etre pas fachez de voir la methode que j'ay observée, en ne proposant que des expériences simples, claires, & faciles à faire; & qui cependant prouvent assez évidemment les principes dont je me suis servy pour expliquer la vûe, & qui ne sont autre chose que les conséquences que j'ay tirées de ces mêmes expériences.

J'ay, ce me semble, assez justifié la conduite que j'ay tenuë pour décrire l'œil, & pour expliquer

la vûe. Il est tems que je décrive toutes les maladies dont cet organe est affecté, que j'enseigne les remedes qui leurs conviennent, & que j'explique les operations qui se pratiquent pour les guérir.

*Fin de la description de l'Oeil.*



# DES MALADIES DE L'ŒIL.

## PREMIERE PARTIE.

### Contenant les maladies du Cristallin, connües vulgairement sous le nom de Cataractes.

*Diverses opinions sur la nature de la Cataracte & quelques réflexions sur ces opinions.*

### CHAPITRE I.

CEque les Grecs apellent *Hypochysis*, ou *Hypochyma*, les Arabes *Gutta obscura*, ou *Caliginosa*, les Latins *Suffusio*, est une seule & même maladie, connue vulgairement sous le nom de *Cataracte*.

Presque tous nos Auteurs depuis Galien jusques à present, disent que la cataracte est un amas d'humeur superflüe, lente & épaisse, qui se congele & s'endurcit comme une pellicule dans l'humeur aqueuse, selon quelques-uns, entre la cornée & le cristallin, & selon d'autres, entre l'uvée & le cristallin, & qui empêche la vüe.

Cequi les a fait tomber en cette erreur est l'opinion fausse en laquelle ils étoient, que le cristallin étoit le principal instrument de la vüe, & par consequent absolument nécessaire pour voir.

J'ay déja réfuté cette opinion au chapitre 22. de la

defcription de l'œil, où j'ay fait voir qu'il ne fervoit que pour mieux voir : & dans la fuite en parlant des cataractes vrayes, je raporteray des obfervations qui prouveront encore plus fortement la fauffeté de cette opinion.

Conftants dans cette opinion, ces Auteurs n'ont jamais pû s'imaginer que la cataracte fût une maladie du criftallin, parce que cet obftacle étant détourné, les malades voyoient. Et c'eft fans doute cette raifon qui les a induits à s'éloigner du fentiment des plus anciens Medecins, quoique plus conforme à la verité.

Que nos plus anciens Medecins ayent crû que la cataracte fût une altération du criftallin, Galien m'en fera un auteur non fufpect. Il dit au chapitre 12. de la particule 4. de fon livre, *De oculis*, en parlant de la cataracte, *Hujus aquæ color eft diverfus : quædam enim aëri, quædam vitro affimulatur, alia eft quafi album habens colorem, alia quafi cæli colorem, alia quafi viridem, alia quafi venetum : undè antiqui cataractas, veneticos oculos, appellaverunt : fed differentia eft, quia venetici oculi duobus modis fiunt, vel propter aquam, fi nimium fuerit coagulata : vel propter ficcitatem, quam patitur criftallinus.*

Oribafe qui eft venu long-tems apres Galien s'en eft expliqué encore plus nettement au chapitre 47. du 8. livre de fon abregé de Medecine. *Glaucoma*, dit-il, *& fuffufionem veteres unum eumdemque morbum effe exiftimarunt: pofteriores verò glaucomata humoris glacialis, qui ex proprio colore in glaucum convertatur, & mutetur, morbum effe putaverunt : fuffufionem verò effe effufionem humorum inter uveam & cryftalloidem tunicam concrefcentium : cæterum glaucomata*

*omnia curationem non recipiunt : suffusiones vero recipiunt, sed non omnes.*

Ces deux passages prouvent évidemment que nos plus anciens Medecins, au nombre desquels je pourrois mettre Hippocrate, ne reconnoissoient point d'autres cataractes, que ces maladies ou le cristallin changeoit de couleur & perdoit sa transparence, & qu'ils apelloient *Glaucomata*, soit quelles fussent curables, ou non.

Galien est peut être le premier qui a établi cette difference entre la cataracte & le glaucoma, comme il paroît ci-dessus, ou par une eau trop coagulée, il entend une vieille cataracte, & par la seicheresse du cristallin, le glaucoma. Et il a été si fort prévenu de cette opinion, que dans tous les lieux de ses œuvres ou il parle de la cataracte, il en donne une definition à peu prés conforme à celle que j'ay raportée au commencement de ce chapitre ; & dans son livre ci-dessus cité, au chapitre 2. de la 1. particule, pour prouver que la vüe se fait dans le cristallin, il se sert de cette opinion comme d'un principe incontestable. *Quod autem in eo sit visus*, dit-il, *testatur id, quod videmus in cataractis : aqua enim cum inter crystallinum & corneam steterit, ut non possit species præ aqua ad crystallinum transire, lumen amputat visuale : sed aquâ ablata lumen reparatur.* Il dit aussi la même chose au chapitre 1. du 10. livre de l'usage des parties.

L'autorité de Galien a été d'un si grand poids, que presque tous ceux qui sont venus apres lui jusques à present, même ceux qui ne suivent point ses principes,

ont embrassé son opinion: & si quelques-uns s'en sont un peu éloignez ça plûtôt été à l'égard de la cause de cette maladie & du lieu imaginaire ou ils pausoient quelle s'engendroit, qu'a l'égard de son essencè, qu'ils ont toûjours estimée semblable.

Mais s'ils avoient bien consideré ce qui se passe dans nos corps, ils ne se seroient jamais imaginé que la cataracte fût une membrane engendrées dans l'humeur aqueuse. En effet, qui a jamais observé, que de nouvelles membranes se soient formées chez nous apres nôtre naissance? si on remarque quelques fois des excroissances, elles tirent leur origine des parties ausquelles elles sont toûjours adhérentes: & si dans la pratique on rencontre des tumeurs charnües, ou humorales, qui ont des membranes ou envelopes particuliéres, en les examinant il est aisé de juger, que ce ne sont que, ou des glandes malades extremement grossies par le suc nourricier plus ou moins vicié, qui s'y porte continuellement par les arteres, qui grossissent même considerablement, comme on le voit dans le cancer, dans les écrouëlles, dans les schirres & autres maladies de cette nature: ou des extensions de membranes renduës telles par une semblable cause, comme on le remarque dans les *Atheromes*, *Steatomes* & *Meliceris*, & dans d'autres tumeurs semblables.

C'est aussi ce qui a fait dire à quelques nouveaux Medecins, que toutes les parties étant formées dés la premiére conformation, il ne s'engendroit jamais de Kist ni de membrane absolument contre nature, & que ces Kists, ou ces cataractes qui paroissent, ne sont

que dés dévelopemens des membranes & des petites pellicules qui composent les parties : d'où ils concluënt que la cataracte ne commence à se former que par une petite pellicule qui se détache du cristallin & qui flote dans l'humeur aqueuse.

Cette opinion semble à la verité probablo : cependant si on l'examine de prés, on trouverra quelle n'est point soûtenable : parce que s'il étoit vray qu'il se fist des détachemens des pellicules du cristallin, ce qui ne se peut, il seroit impossible que la surface de celles qui restent, ne se ressentissent de l'altération de celles qui seroient séparées : ainsi cette cataracte imaginaire étant abbaissée, il resteroit un nüage qui empécheroit la vüe : dailleurs cette même surface ne deviendroit jamais assez polie pour laisser passer les rayons de lumiére au travers du cristallin, sans leur causer plusieurs fausses réfractions, qui brouilleroient tellement la vüe, que toutes les lunettes convexes n'y pourroient remedier.

Voila les opinions différentes & principales qu'on a eu touchant l'essence de la cataracte. Si celle des anciens n'avoit pas été abandonnée par Galien & par ceux qui sont venus apres lui, cette maladie n'auroit peut être pas été si long-tems inconnuë : on verra dans la suite quelle aprochoit de la verité. Celle de Galien quoique plus en vogue, est absolument fausse ; & celle des nouveaux Medecins, quoiquelle semble plus raisonnable, elle ne peut à mon sens passer pour vraye, parce quelle ne s'accorde pas à l'expérience.

## *Ce que c'est que Cataracte & de la division des Cataractes.*

## CHAPITRE II.

APres des expériences & des observations souvent reïterées, j'ay reconnu que le cristallin est attaqué de differentes maladies, qui l'alterent ou en toute sa substance, ou seulement en quelques-unes de ses parties.

L'altération entiére du cristallin, qui lui fait perdre toute ou partie de sa transparence, je l'apelle, *Cataracte*; & la particuliére je la nomme, *Tache.*

Et comme dans les cataractes, le cristallin se trouve diversement altéré, & que ces diverses altérations ont differentes causes, je reconnois aussi des cataractes de differente nature, que je divise à raison du prognostic qu'on en peut faire, en *Curables*, *incurables*, & en *tres difficiles à guerir.*

Par *Cataractes curables*, j'entens celles ou le cristallin obeïssant à l'éguille, peut être conduit en un autre lieu que celui qu'il occupe, au moyen dequoi la vüe est rétablie: & je les apelleray dans la suite de ce traité, *Cataractes vrayes*, ou simplement *Cataractes.*

Par *Cataractes incurables*, j'entens premiérement celles ou le cristallin est si fortement attaché au lieu qu'il occupe, qu'il n'en peut être séparé pour être conduit ailleurs: secondement celles ou le cristallin est si peu attaché, qu'il peut être conduit dans toutes les autres parties de l'œil, mais sans aucun avantage pour les ma-

lades : je les apelleray, *Cataractes faußes* ou *bâtardes*.

Et par *Cataractes tres difficiles à guerir*, j'entens celles qui participent des vrayes & des fausses, & qui sont plus ou moins curables, quelles participent plus ou moins des vrayes ou des fausses : je les apelleray, *Cataractes mixtes*, ou *trompeuses*.

Dans la suite de ce traité on connoîtra aisément toutes les raisons qui m'ont obligé à diviser ainsi les Cataractes, c'est pourquoi je n'en diray rien ici.

---

*De la Cataracte vraye.*

## CHAPITRE III.

LA *Cataracte vraye*, est une altération de tout le cristallin, qui change de couleur, perd sa transparence, devient plus solide qu'il n'étoit, & qui diminuant un peu en volume, semble cependant augmenter à l'occasion d'une certaine matiére mucilagineuse qui s'amasse autour en maniére d'apendices qui flotent souvent dans l'humeur aqueuse : & la suite de cette alteration est la perte de la vüe.

Pour prouver la verité de cette description, je pourrois raporter ici un grand nombre d'observations que j'ay faites en operant sur les cataractes ; mais cela seroit assez inutile, parce que tous les Chirurgiens oculistes qui exercent cette operation les peuvent faire aussi bien que moi : ainsi je me contenteray d'en raporter seulement deux de celles qui m'ont le plus desabusé de l'opinion commune, que je suivois alors fort religieu-

sement : ensuite j'en raporteray une autre que j'ay faite apres la mort d'une personne travaillée d'une cataracte, sur laquelle on n'avoit point fait l'operation : & enfin j'en raporteray deux autres faites apres la mort d'une autre personne, sur laquelle j'avois fait l'operation sur les deux yeux quelques tems avant sa mort.

## PREMIERE OBSERVATION.

En l'année 1682. j'abaissay une cataracte sur Thomas Charié Maréchal demeurant à Châtres sous Méry. Cette cataracte, avant l'operation, me parut bonne, quoique la pupille eût de la peine à se resserrer. Dans le tems de l'operation, apres que j'eus introduit l'éguille dans l'œil, & que j'eus détaché la cataracte, je m'aperçeus qu'elle s'avançoit fort en devant, lorsque j'apuyois l'eguille pour l'abaisser, & qu'il sortoit par la pupille quelque chose de blanc & fort fléxible. Je crus facilement que c'étoit toute la cataracte qui passoit par la pupille : cela me fit changer la situation de mon éguille, pour en porter doucement la pointe à la partie supérieure de la pupille, afin de retirer en dedans & d'abaisser ce que je voyois : mais je fus surpris, en faisant ce mouvement, de voir un corps gros, blanc & rond, qui n'avoit point la forme d'une membrane, rouler sous mon éguille. Je reportay plusieurs fois la pointe de mon éguille sur ce corps & je l'abaissay : apres quoi je vis l'œil fort clair, & le malade alors distingua les objets communs. Apres avoir enfin tenu quelque tems ce corps sujet, je retiray mon éguille.

Quelques jours apres, la cataracte remonta un peu, &

& j'aperçeus quelque chose de blanc par delà la pupille, qui haussoit & baissoit au moindre mouvement de l'œil. Je crus que cela se précipiteroit dans la suite ; je me trompay : car apres que le malade fut guéry de la piqueure, cela continua, & il passa ainsi l'hyver. C'étoit dans l'automne que l'opération avoit été faite.

Le primtems suivant il me vint trouver, & me pria instamment de lui abbaisser ce nuage, qui l'incommodoit si fort, à ce qu'il me disoit, qu'il étoit obligé de fermer cet œil pour ne s'en servir que de l'autre, qui avoit aussi été travaillé d'une cataracte, dont l'opération avoit été faite il y avoit environ dix huit mois.

J'allay donc chez lui : je remis l'éguille dans son œil ; je la portay au bas de la pupille, pour reprendre ce que j'avois abbaissé par le bas & lui faire faire la culebute, comme l'enseigne Guillemeau pour les cataractes qui ne demeurent pas sujettes ; & je m'aperçeus aussi-tôt que je faisois remonter ce corps blanc & rond que j'avois remarqué la première fois, mais qui ne me parut pas si gros : je l'abbaissay enfin pour la seconde fois, & il resta sujet : & ce qui paroissoit auparavant disparut entierement. Il vit alors de cet œil comme il voyoit du premier, & a vêçu prés de 19. ans depuis, n'étant mort qu'en l'année 1701. fort âgé.

Cette observation a été la premiére qui a commencé à me faire des-abuser de l'opinion commune ; car je raisonnois ainsi : si la cataracte est une membrane qui s'engendre entre l'uvée & le cristallin, étant separée, elle ne peut contenir un si grand espace, & on pourroit aisement la loger au dessous de la prunelle sans

quelle incommodât, & dailleurs la vüe seroit aussi bonne comme elle étoit avant la naissance de la cataracte. Si c'est une pellicule qui se détache du cristallin, à la verité la vüe devroit être diminuée apres l'opération, mais cette pellicule ne devroit pas paroître sous un si gros corps : il faut donc, disois-je, que ce soit veritablement le cristallin alteré que l'on abaisse. Je n'avois point de peine à concevoir comment on pouvoit voir sans cristallin : j'en étois déja persuadé par raison d'optique, & par le sentiment de Plempius raporté au chapitre 22. de la description de l'œil : mais ce qui m'embaroissoit, c'estoit ce je ne sçais quoi de blanc que j'avois vû floter dans l'humeur aqueuse.

## II. OBSERVATION.

Le 5. Octobre 1685. étant mandé à Sezanne en Brie, je fis l'opération de l'abbaissement d'une cataracte sur l'œil droit d'un nommé Gobin Cordonnier demeurant au faux-bourg de Broyes. Mon éguille étant dans l'œil, & la cataracte commençant à quiter, fortuitement je fus heurté au bras par quelqu'un des assistants: cela me fit donner un faux mouvement à mon éguille, & je m'aperçeus aussi-tôt que presque la moitié de la cataracte étoit passée par la pupille: elle me parut blanche & ronde, comme dans l'observation précédente, & j'y observay bien mieux ce je ne sçais quoi de blanc & de fléxible attaché autour, & dont les extremités flotoient dans l'humeur aqueuse. J'achevay mon opération comme dessus : la cataracte resta abbaissée, & le malade guérit, sans que la pupille soit restée dila-

tée, ce que j'aprehendois bien fort. Il est encore en vie, n'ayant plus que cet œil, l'autre étant perdu par l'imperitie d'un charlatan coureur, qui lui persuada de se mettre entre ses mains, pour le guérir d'une autre cataracte qui commençoit à se former, quand je lui fis l'opération sur l'œil droit.

Cette observation me des-abusa entiérement de l'opinion commune, & je commençay dés-lors à soûtenir, quand l'occasion s'en presentoit, que la cataracte étoit une altération entiére du cristallin : ce qui me donnoit lieu de résoudre quantité d'objections que plusieurs Medecins ou Chirurgiens me faisoient.

## III. OBSERVATION.

Quelque tems apres, un pauvre passant mourut dans nôtre Hôpital : j'avois pris garde la veille de sa mort, qu'un de ses yeux étoit travaillé d'une cataracte : peu apres qu'il fut mort, je séparay l'œil de son orbite, & je le portay chez moi. L'ayant ouvert, je remarquay que cette cataracte occupoit la place du cristallin, & je crus bien que c'étoit le cristallin même : en effet, apres l'avoir séparé aisément avec la pointe de mon scalpel, je reconnus que c'étoit veritablement le cristallin entiérement altéré : je le rompis avec les doigts pour m'en assurer davantage, & je remarquay que sa substance étoit semblable à celle d'un cristallin infusé dans une liqueur acide, comme je l'ay dit ci-devant.

Je suis fâché d'avoir perdu le memoire de cette observation : cela m'oblige d'en demeurer là, dans la crainte que j'ay d'en imposer au public, si je marquois

les autres circonstances de cette observation, que ma mémoire ne me fourniroit peut-être pas aussi fidelement, que ce que j'en viens de dire.

Apres cette observation, je n'eus plus besoin de raisonner sur les observations que je faisois en operant, pour me fortifier dans l'opinion que je tenois. J'en étois convaincu de vüe & de fait ; cependant je n'en pouvois encore convaincre les autres. On m'alleguéoit que je pouvois me tromper ; & que c'étoit peut-être un glaucoma ; que quand on auroit abbaissé ce corps pendant la vie de cet homme, il n'auroit peut-être pas vû, à cause du deffaut du cristallin : que pour détruire une opinion universellement reçeuë, il falloit des observations qui ne laissassent aucun doute, & beaucoup d'autres raisons de cette nature, qui me donnoient lieu d'admirer la facilité avec laquelle on embrasse une opinion peu soutenable, & la difficulté que l'on a de l'abandonner, quand on en est une fois prévenu.

## IV. OBSERVATION.

Sur la fin du mois d'Octobre de l'année 1691. un pauvre homme m'amena sa femme qui étoit aveugle, & me pria par charité de lui rendre la vüe, si cela se pouvoit. J'examinay ses yeux que je reconnus être travaillez chacun d'une cataracte, celle de l'œil droit étoit d'un blanc de perles, peu luisante, suffisamment étenduë & avancée en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & se resserroit ni trop vîte, ni trop doucement, quand je frotois la paupiére & que je l'ouvrois ; & en passant la main entre son œil & le grand jour, elle en distin-

gueoit l'ombre, & de même la lumiére & les tenebres. Ces signes me firent juger, quelle étoit meure & confirmée. Cette cataracte s'étoit formée fort promptement, selon le raport que cette femme & son mary m'en firent, qui m'assûrerent qu'il n'y avoit que trois mois quelle se conduisoit encore de cet œil, ce qui me confirma davantage que cette cataracte obeïroit à l'éguille.

Celle de l'œil gauche étoit jaune, elle paroissoit avoir plus d'étenduë que celle de l'œil droit, & s'avancer plus en devant. Le trou de l'uvée se dilatoit & resserroit fort lentement, & distingueoit bien moins l'ombre de la main & la lumiére. Je jugeay, par ces signes, quelle étoit vieille, & ces pauvres gens me dirent qu'il y avoit six ans que cet œil étoit perdu : cependant je ne desesperay point que cette cataracte n'obeït à l'éguille, parce quelle étoit vraye, l'iris de l'un & de l'autre œil étoit d'une bonne couleur.

Ayant preparé cette femme à l'opération, je lui abbaissay ces deux cataractes le premier novembre suivant. Celle de l'œil droit ne me fit aucune peine, le cristallin étant abbaissé demeura, & la malade distinguea dés-lors toutes sortes d'objets : cela s'entend à la maniére de ceux à qui on a abbaissé les cataractes, c'est-à-dire les voyant un peu confusément : & dans la suite il n'y eût à cet œil ni douleur ni inflammation.

L'opération de l'œil gauche fut beaucoup laborieuse, tant pour abbaisser la cataracte, que pour la tenir sujette, ayant remonté trois ou quatre fois pendant l'opération, & apres l'opération, elle remonta même un

peu, & la malade voyoit un peu moins de cet œil que de l'autre, & fut travaillée d'une inflammation legere, qui se passa entiérement dans sept ou huit jours.

Dix jours apres l'opération cette pauvre femme se trouva entiérement guérie. Et comme son mary & elle, trouverent à s'occuper à préparer du chanvre pour en faire de l'œuvre, le mary à le dégrossir, & la femme à l'affiner, ils résolûrent de passer l'hyver dans cette ville : mais cette pauvre femme ayant été attaquée le premier Décembre suivant d'une violente peripneumonie, elle en mourut le sixiéme jour, nonobstant tous mes soins. Sa mort me facha, parce que c'étoient de bonnes gens : je ne fûs cependant pas faché, de trouver une occasion aussi favorable, pour m'éclaircir davantage de ce qui arrive apres l'opération de l'abbaissement des cataractes, tant pour mon instruction particuliére, qu'afin de pouvoir mieux détromper le public.

Quelques heures donc apres la mort de cette pauvre femme, je séparay les deux yeux de leurs orbites, je les remarquay par des fils que j'y attachay pour les reconnoitre, je les portay chez moy, & je fis les remarques suivantes sur l'œil droit.

1. Avant que d'ouvrir l'œil droit, je le renversay en plusieurs sens, je le secoüay plusieurs fois assez rudement, je le pressay même, sans que la cataracte changeât de place. Ce qui me fit juger, qu'elle s'étoit affermie au lieu ou je l'avois logée lors de l'opération.

2. Je coupay ensuite la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, & j'enlevay la piece sans offenser l'iris : je tenois cependant la partie

antérieure de l'œil élevée en haut, pour empêcher qu'il n'arrivât aucune confusion au dedans de l'œil. L'humeur aqueuse s'étant écoulée en partie, j'eus le plaisir de voir au travers de la pupille, que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper, qui est le milieu de la partie antérieure du corps vitré.

3. Cet endroit du corps vitré étoit élevé en une bosse fort égale, qui imitoit la surface antérieure d'un cristallin, hors quelle n'étoit pas déprimée : & lors qu'avec un stile je l'enfonçois doucement, elle se relevoit tout aussi-tôt que j'avois ôté le stile, & retournoit en sa premiére figure.

4. Elevant l'uvée avec le bout d'un stile, j'aperçeus le cristallin en sa partie inférieure au dessous de l'iris, ou il avoit été placé lors de l'opération. Pour le mieux voir je fendis la cornée & l'uvée au travers du côté des deux angles de l'œil, le reste de l'humeur aqueuse étant écoulée, & ayant entr'ouvert ces membranes, je vis alors tout le cristallin au lieu dit, ou il etoit affermy per le corps vitré qui étoit enfoncé à l'endroit qui touchoit le cristallin, & par une espece de glu qui le colloit legerement à l'uvée & à la membrane du corps vitré.

5. Ayant tout-à-fait ôté le cristallin du lieu dit, je remarquay que les fibres ciliaires, qui du cercle ciliaire, s'inserent à la membrane du corps vitré, à l'endroit ou elle se divise pour recouvrir le cristallin, étoient rompuës & separées de leur cercle, à l'endroit ou ce cristallin avoit été conduit lors de l'opération, & dans celui ou l'éguille avoit passé; & que dans ces deux en-

droits, le cercle ciliaire étoit de même separé de la membrane du corps vitré à laquelle il se colle.

6. Examinant ce cristallin, je reconnus qu'il étoit recouvert de deux sortes de substances. La premiére qui se presentoit, étoit d'un blanc de perles, fort fléxible & obeïssante, & environnoit inégalement le cristallin, ne le touchant qu'en quelques endroits. Elle ressembloit assez bien à des floçons de neige, ou à des morceaux de gomme fondus à moitié dans l'eau, & attachez en maniére d'appendices autour de quelques corps. J'apelleray dans la suite de ce traité cette premiere substance, *Accompagnemens de la cataracte*; parce que ces sortes d'appendices se rencontrent toûjours plus ou moins dans les cataractes vrayes, quand elles sont confirmées ou meures.

7. La seconde substance recouvroit tout le cristallin, sa superficie étoit un peu inégale & raboteuse: elle étoit blanche, plus solide que la premiére, ressemblant à un blanc d'œuf cuit & presque dur, & me paroissoit être la propre substance du cristallin, dont tout le volume sembloit être plus petit qu'il ne devoit, à proportion de la grandeur de l'œil, cette seconde substance comprise.

8. A mesure que cette seconde substance, semblable à un blanc d'œuf endurci, aprochoit le centre du cristallin, elle étoit plus dure, & son blanc tiroit un peu sur le jaune. Et apres avoir ôté toute cette substance, le reste du cristallin me parut plus jaune & plus solide, cependant il étoit un peu transparent, ensorte que le presentant au grand jour, on pourroit distinguer les

les ombres des objets communs que l'on mettoit au devant.

9. Le rompant, je reconnus qu'il avoit la consistance d'un fromage non passé endurci de seicheresse, qu'on peut broyer sous les doigts: qu'il se divisoit par lamines, ou pellicules, dont les fibres qui les composoient, se conduisoient de devant en derriere, ou de derriere en devant, de la même maniére que je l'ay fait remarquer au chapitre II. de la description de l'œil, en parlant du cristallin bouilly, ou preparé avec l'eau forte, ensorte que ces lamines ou pellicules avoient plus de disposition à se fendre & se diviser selon cette longueur de fibres, c'est-à-dire de devant en derriere. Leurs superficies étoient aussi fort unies & conservoient leur figure sphérique. Enfin le cristallin ressembloit entiérement à un cristallin preparé comme je l'ay dit, excepté qu'il étoit un peu jaune.

10. Le corps vitré étoit net & transparent à l'ordinaire. L'humeur aqueuse avoit aussi la pureté & la transparence quelle doit avoir, & étoit dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil assez tendu. J'avois eu soin de la conserver toute dans un verre pour l'examiner ensuite. Enfin toutes les autres parties de l'œil étoient dans leur état & situation ordinaire.

## V. OBSERVATION.

1. Ayant fini d'examiner l'œil droit, je pris l'œil gauche, & apres avoir procedé comme à l'œil droit, je reconnus pareillement que le cristallin n'étoit plus dans le lieu qu'il devoit occuper.

2. Qu'il étoit à la partie inferieure de l'uvée, un peu plus élevé que celui de l'œil droit, parce qu'il avoit remonté un peu apres l'operation, comme je l'ay dit, ensorte qu'on en découvroit une tres petite partie par le trou de l'uvée, & aussi des flocons ou accompagnemens dont je vais parler, qui sembloient s'être un peu affaissez depuis l'operation. Il paroissoit aussi un peu moins affermi à l'endroit ou il étoit resté.

3. Qu'il avoit beaucoup de cette premiére substance dont j'ay parlé à l'article 6. de l'observation précédente, qui n'avoit pas la même blancheur : elle étoit aussi plus solide & fibreuse, faisant même ressort.

4. Qu'il avoit tres peu de la seconde substance, qui étoit beaucoup plus jaune & plus dure, & dont la superficie étoit pareillement un peu inégale & raboteuse : tout le reste du cristallin étant aussi plus petit qu'il ne devoit, & étant plus dur, plus jaune & moins transparent que celui de l'œil droit, ayant au reste même disposition de fibres.

5. Enfin que le corps vitré, & l'humeur aqueuse étoient comme à l'œil droit, & toutes les autres parties interieures de même.

---

*Reflexions sur les observations contenuës au Chapitre précédent.*

## CHAPITRE IV.

Toutes les observations que je viens de raporter, font connoitre si exactement ce que c'est que la cataracte, que je ne pense pas qu'on puisse douter que

ce ne ſoit une altération entiére du criſtallin. Il faudroit étre bien ennemi de la verité & du bon ſens pour perſiſter dans une opinion qui n'avoit pour fondement qu'une idée fauſſe qu'on s'étoit formée de l'uſage du criſtallin. On voit par l'article 2. de la 4. obſervation, & par l'article premier de la 5. que le criſtallin n'eſt point neceſſaire pour voir, puiſque cette femme voyoit, quoique ſes deux criſtallins ne fuſſent plus dans leur lieu, mais ſeulement pour mieux voir; comme je l'ay prouvé au chapitre 22. de la deſcription de l'œil, & comme l'a reconnu Plempius : ainſi cette opinion quoi qu'univerſellement reçeuë ſe détruit d'elle méme.

Les articles 6. 7. 8. & 9. de la 4. obſervation, & les 2. 3. & 4. de la 5. prouvent que la cataracte n'eſt point une membrane, ou un autre corps qui s'engendre, ou ſe congele dans l'humeur aqueuſe, mais une alteration entiére de tout le criſtallin, qui change de couleur & perd ſa tranſparence, & que c'eſt ce criſtallin ainſi alteré qu'on détourne avec l'éguille. L'obſervation 3. fait connoître que c'eſt ce méme criſtallin alteré, qui s'opoſe au paſſage de la lumiére, tant qu'il reſte dans ſon lieu naturel. Enfin la 1. & la 2. obſervation & toutes les autres que l'on peut faire en operant ſur les cataractes, ont tant de relation avec la 3. 4. & 5. que l'on peut dire que ces derniers, ne ſont que des preuves plus évidentes des conſequences certaines que l'on pouvoit tirer de la 1. & de la 2.

Les anciens Medecins avant Galien avoient donc eu raiſon d'eſtimer que la *Cataracte* & le *Glaucoma* étoient

une seule & même maladie : ils ne les confondoient pas pour cela. Le Glaucoma est une espece de cataracte comme je le diray dans la suite : il est vray que c'est une maladie incurable : aussi reconnoissoient-ils de deux sortes de cataractes, de *Curables* & *d'Incurables*, si leurs écrits étoient venus jusques à nous, nous serions peut être mieux eclaircis de leurs opinions, que nous ne connoissons qu'imparfaitement, puisque ce n'est que par le raport de ceux qui les ont abandonnées.

Je diray encore qu'on ne pouvoit trouver une occasion plus favorable que celle qui a donné lieu à la 4. & à la 5. observation ; puisque dans un même sujet on y a trouvé une cataracte nouvellement confirmée, & une vieille cataracte, & toutes les deux abbaissées peu de tems auparavant la mort, avec tout le succez possible; sur lesquelles on pouvoit remarquer en même tems que la facilite, ou la difficulté de les tenir sujettes, depend de la nature de leurs *Accompagnemens*, qui selon qu'ils sont plus ou moins fléxibles, obeïssent ou resistent plus ou moins à l'éguille ou au poids du cristallin ; & que cette espece de glu qui colloit legérement le cristallin à l'uvée & à la membrane du corps vitré, comme je l'ay dit en l'article 4. de la 4. observation ne provient que de la matiére gluante de ces mémes accompagnemens encore tendres : d'où vient que dans les cataractes récemment meures, le cristallin doit étre moins sujet à remonter ; que dans celles qui sont vieilles, puisque leurs accompagnemens étant plus solides, ils peuvent moins s'unir aux parties voisines, comme on l'a vu a la fin de l'article 2. de la 5. observation.

Comme ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur les differents états de ces accompagnemens ; & sur les précautions qu'on doit prendre pour surmonter les difficultés qu'ils causent tres souvent dans les operations, je n'en diray rien davantage pour le present, je me reserve d'en parler au chapitre suivant & dans les chapitres 7, 8. 9. 13. & 14.

---

*Des causes des Cataractes vrayes.*

## CHAPITRE V.

APres avoir montré que la cataracte vraye est une altération entiére du cristallin, il est bon de faire voir quelles peuvent être les causes de cette altération.

En considerant le raport qu'il y a entre un cristallin infusé pendant quelque tems dans une eau composée de trois parties d'eau commune & d'une partie d'eau forte, comme je l'ay dit au chapitre onziéme de la description de l'œil ; & un cristallin qui a perdu sa transparence & qui s'est endurci dans son lieu naturel, comme il se rencontre dans les cataractes vrayes & dans quelques-unes des fausses, je n'ay pas de peine à concevoir que la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'un, ne soit à peu prés semblable à la cause de l'endurcissement & de la perte de la transparence de l'autre.

Ainsi j'estime que la cause des cataractes est une serosité acide & mordicante qui se jettant quelques-fois

par voye de fluxion, & d'autres fois s'amaſſant par congeſtion entre le criſtallin & la membrane qui le recouvre, commence à donner naiſſance à la cataracte, dont les malades s'aperçoivent par un leger brouillard qui les empêche de bien voir. Que cette ſeroſité agiſſant enſuite ſur la ſuperficie du criſtallin, en change ſans doute la diſpoſition, & en détache quelques particules peu affermies qui flotants & piroüetants dans cette même ſeroſité, font ſembler quelques-fois aux malades qu'ils voyent voltiger en l'air des étincelles de feu : & que cette méme ſeroſité s'inſinuant toûjours de plus en plus, altere auſſi de plus en plus le criſtallin, en endurciſſant ſa ſubſtance & changeant ſa couleur, de la méme maniére que les acides agiſſants ſur la cire, alterent ſa ſubſtance, en la deſſeichant, l'endurciſſant & la changeant de couleur.

Et comme les conduits qui portent la nourriture au criſtallin, ne ſe trouvent pas détruits, ils ne ceſſent pas auſſi de lui en fournir : ainſi cette nourriture ayant du raport à la partie quelle doit nourrir, on peu juger qu'étant épanchée autour du criſtallin, & ſe meſlant avec cette ſeroſité acide, ſes parties les plus diſpoſées à s'unir y prennent corps, de même que nous voyons que le lait dans lequel on meſle quelque acide ou de la préſure, ſe coagule.

C'eſt auſſi en partie au ſuc nourricier du criſtallin & en partie aux particules qui ſe détachent de ſa ſuperficie que j'attribuë la naiſſance de ces additions, ou excroiſſances que j'apelle accompagnemens de la cataracte : & ſuivant que ce ſuc eſt plus ou moins fourni

de parties liantes, ou rameuſe, il fait que ces accompagnemens ſont en plus grande ou en moindre quantité, qu'ils ſont ou plus fléxibles, ou moins fléxibles.

Quand ces accompagnemens commencent à ſe former, c'eſt alors que les malades ſemblent voir voltiger en l'air ces choſes qui reſſemblent à des cheveux, à des fils, à de la pouſſiere, à des toiles d'araignées, à un creſpe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des mouches : c'eſt ce qu'on apelle ordinairement, *Imaginations* ; parce qu'il ſemble aux malades, que ces choſes ſoient à une certaine diſtance audevant de leurs yeux. Et ces choſes ne paroiſſent ainſi, que parce que les rayons de lumiére rencontrans ces accompagnemens, ne les peuvent penetrer : ainſi il ſe forme ſur la rétine des ombres ſemblables aux choſes qui les cauſent.

Et quand ces accompagnemens augmentent, on commence à apercevoir dans les yeux malades des nuages blancs, qui augmentent de plus en plus à meſure que ces accompagnemens deviennent plus ſolides, & que le criſtallin perd ſa tranſparence : alors les malades ne diſtinguent plus aucuns objets, mais ſeulement une lumiére confuſe, & les ombres des corps opaques, lorſqu'ils ſont ſituez entre leurs yeux & la lumiére.

Cette ſeroſité acide qui en agiſſant ſur le criſtallin endurcit & deſſeiche ſa ſubſtance, & agiſſant ſur ſon ſuc nourricier le coagule & lui donne corps ; en agiſſant ſur la membrane qui recouvre le criſtallin, elle n'y produit pas le même effet ; au contraire, elle la

détruit le plus souvent & la consomme, si-non entiérement, du moins dans sa plus grande partie. Et la cause, ce me semble, de cette destruction, vient de ce que les parties membraneuses se nourrissans du sang qui leur est porté immediatement par les arteres, cette serosité en s'insinuant dans cette membrane, coagule ce sang & empêche son mouvement circulaire; ce qui fait que cette membrane, faute de nourriture, se consomme comme par une espece de supuration, de même qu'il arrive aux autres membranes de nôtre corps, lorsquelles sont abbreuvées d'une humeur qui a quelque acidité.

Mais cette serosité qui détruit & consomme la membrane qui recouvre le cristallin, pourquoi n'agit-elle pas également sur la membrane qui se rencontre au dessous, & qui recouvre immediatement le corps vitré? ne seroit-ce point parce que cette membrane étant attachée aux fibres membraneuses de ce corps, & en faisant par consequent partie, le sang & les esprits qui nourrissent & entretiennent cette membrane, seroient conservez dans leur mouvement par la chaleur & les esprits de ce corps dont elle fait partie: ensorte qu'un acide peu malin, tel qu'est celui qui cause la vraye cataracte, n'auroit pas assez de force d'y agir comme sur celle qui recouvre le cristallin, qui hors dans ses extremités n'adhere à aucune autre partie, non pas même au cristallin quoiquelle le touche: d'où vient aussi que dans quelques cataractes mixtes, & dans quelques fausses, lorsque cette serosité est maligne, la membrane du corps vitré en est affectée, comme je le diray

ray dans la ſuite. Ou bien ne ſeroit-ce point que comme dans les puſtules, ou petites tumeurs peu malignes qui ſe font dans les tegumens, la matiére qui eſt renfermée chez elles, étant pouſſée par la nature du centre à la circonference, briſe la peau qui la recouvre, ſans offenſer les membranes ou autres parties qui ſont au deſſous, quoique plus délicates : & que de même l'humeur qui cauſe la cataracte, étant pouſſée du centre de l'œil vers ſa circonference, ſeroit plus en état de briſer la membrane qui recouvre le criſtallin. Il y a quelque apparence que cela ſe fait de l'une ou de l'autre maniére, & il ſeroit difficile de rendre une autre raiſon de ce fait.

---

*Suite du précédent.*

## CHAPITRE VI.

QUe ce ſoit donc une ſeroſité acide & mordicante qui ſoit la cauſe des cataractes, la conformité qu'il y a dans la diſpoſition des pellicules & des fibres & dans toute la ſubſtance même d'un criſtallin alteré & tel qu'il ſe rencontre dans les cataractes, & entre celle qui ſe rencontre dans un criſtallin infuſé en une eau acide, comme je l'ay ci-devant dit, le fait bien voir. Dailleurs, la deſtruction de la membrane qui le recouvre en eſt encore une autre preuve ; puiſque par tout ou on voit une deſtruction de partie, on demeure d'accord quelle a été cauſée par une humeur acre, acide ou mordicante.

Mais cette conformité n'est pas tout-à-fait semblable, me dira-t'on ? un cristallin infusé dans une eau acide est blanc jusques dans son centre, & même d'un blanc de perles ; & le cristallin alteré comme il l'est dans les cataractes vrayes qui sont dans leur maturité, n'est blanc que dans sa superficie, & on voit qu'il jaunit à mesure qu'en le dévelopant de ses pellicules on aproche de son centre.

Je repondray à cela en disant qu'il est vray que lorsque l'on fait infuser un cristallin pendant l'hyver dans l'eau acide proposée au chapitre II. de la description de l'œil, il devient blanc en toutes ses parties, & demeure en cet état, tel tems qu'il reste en infusion, & j'en ay même laissay pendant plusieurs mois, sans qu'ils ayent aucunement jauny : mais j'ay aussi experimenté que le faisant infuser dans cette eau acide pendant les grandes chaleurs de l'été, il blanchit les premiers jours & se prépare au reste comme pendant l'hyver, mais dans la suite il jaûnit, même si on le laisse un mois ou plus, cette couleur jaûne s'obscurcit & il devient noiratre. Or il y a aparence que la chaleur donnant alors plus de mouvement aux particules acides de l'eau, elles penetrent & agissent si vivement sur les pellicules qui composent le cristallin, quelles leur causent une espece de calcination, qui fait changer leur couleur blanche en une jaûnatre, puis en une noirâtre ; comme on voit que le mercure fixé par les acides, se change en des couleurs differentes, suivant les differents degrez de calcination qu'on lui donne. On peut raisonner de même à l'égard des cataractes, en disant

que la chaleur dont nous joüissons pendant la vie, faisant agir l'acide, qui est la cause des cataractes, sur les pellicules du cristallin de la même maniére que je le viens de dire, de blanches quelles sont dabord il les doit rendre jaunâtres, & quelques-fois noirâtres dans la suite, comme il arrive assez souvent dans les vieilles cataractes, & conclure de là, qu'il n'y à point de contrarieté dans cette confirmité que j'ay dit être entre un cristallin alteré & tel qu'il se rencontre dans les cataractes, & un cristallin infusé dans les acides; puisque ces mêmes acides aidez par la chaleur, lui peuvent faire changer sa couleur blanche en une jaunâtre ou noirâtre.

Que l'humeur qui cause les cataractes s'amasse quelques-fois par voye de fluxion, & d'autres fois par congestion, l'expérience nous le fait connoître; puisque nous voyons des cataractes qui dans l'espace de trois & quatre mois se trouvent confirmées & en état d'être abbaissées, comme celle de l'œil droit de cette femme dont j'ay parlé dans la 4. observation du chapitre 3. & d'autres qui sont si long-tems à se former, qu'aprés deux, trois, quatre, cinq ou six ans, elles sont si peu avancées, quelles ne se trouvent pas en état de soutenir l'opération; même pendant un long-tems on en remarque aucuns nüages dans les yeux qui en sont travaillez, quoique cependant les malades ne puissent distinguer aucuns objets. J'en donneray quelques exemples dans la suite. Et pour éviter tout équivoque, je diray que par ce terme de fluxion, je n'entens autre chose qu'un amas d'humeur qui se fait en peu de tems, & par celui de congestion, un amas lent & imperceptible.

Que cette humeur se jette dabord entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, il y a aparence ; puisqu'avant que le cristallin ait perdu de sa transparence, les malades ne peuvent bien distinguer les objets : ce qui ne peut arriver que parce que cette humeur élevant en bosse cette membrane, elle est la cause d'une nouvelle réfraction des rayons de lumiére, qui les fait agir avec confusion lorsqu'ils atteignent la rétine, comme on peut le concevoir parce que j'ay dit en expliquant la vûe.

Si l'on m'objecte, que si cette serosité ou humeur que je supose causer l'altération du cristallin, est acide & mordicante, elle peut premiérement altérer l'humeur aqueuse, quand elle se mesle avec elle apres que la membrane qui la retenoit autour du cristallin est rompuë, & ainsi causer l'altération des autres parties de l'œil. Secondement, quelle doit causer de la douleur, lorsquelle agit sur la membrane qui recouvre le cristallin, puisque c'est le propre des membranes d'être sensibles.

Je répondray à la premiére objection, que cette humeur ne fluant pas continuellement, mais seulement pendant un certain tems, comme il arrive dans la plûpart des fluxions qui se font sur les autres parties de nôtre corps, elle n'est pas en assez grande abondance pour altérer l'humeur aqueuse, quand la membrane qui recouvre le cristallin, en se brisant, la laisse écouler ; parce que l'humeur aqueuse étant dans une quantité beaucoup plus grande, elle affoiblît & dompte son acidité, dont méme elle se decharge dans les veines,

en circulant comme je l'ay dit dans la description de l'œil.

A la seconde je diray que la membrane qui recouvre le cristallin étant tres subtile, on ne doit point s'apercevoir de la douleur, puisquelle ne peut étre que tres legere: aussi voyons nous que d'autres membranes beaucoup plus épaisses, causent peu de douleur lorsquelles sont piquées, comme par exemple l'uvée dans l'opération de l'abbaissement des cataractes.

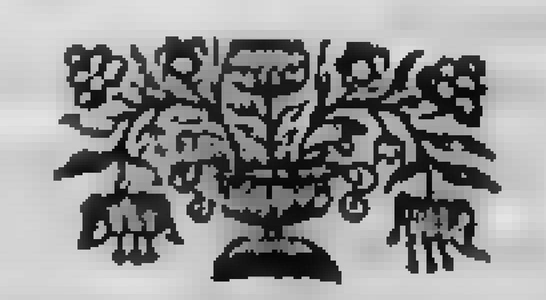
Il y a cependant des malades, qui lorsqu'ils commencent à étre travaillez de cataractes, méme avant qu'ils commencent à s'en apercevoir, & quelques-fois aussi quand elles sont confirmées, se plaignent d'une douleur au fond de l'œil, qui en quelques uns est violente, & en d'autres suportable : mais cette douleur n'est point causée par cette serosité acide amassée autour du cristallin & qui cause la cataracte; mais bien par une humeur rhûmatisante qui se jette sur les membranes qui forment le globe de l'œil & sur ses nerfs & autres parties voisines : & cela est si vray, que ce n'est pas seulement le fond de l'œil qui souffre, mais aussi le devant de la téte, & souvent on ressent méme des douleurs de rhûmatisme en d'autres parties du corps.

Il est vray que lorsque cette douleur de rhûmatisme précede ou accompagne l'humeur qui cause la cataracte, ou quelle contribüe à la determiner à couler au centre de l'œil, la cataracte est ordinairement suspecte, pour la mauvaise impression quelle cause à tout l'œil; ce qui fait que la cataracte change quelques fois de nature : aussi n en entreprend-t'on point l'operation,

que cette douleur ne soit entiérement apaisée, & que la cataracte n'aît de tres bonnes marques, comme je le diray ci-apres.

J'ay attribué en partie au suc nourricier du cristallin, & en partie aux particules qui se détachent de la superficie de ce corps, la naissance des accompagnemens de la cataracte, ne pouvant l'attribuer à d'autre humeur. Cette serosité acide qui est la cause de l'altération du cristallin, n'est pas capable de prendre corps, ce n'est pas le propre de ces liqueurs : l'humeur aqueuse n'y contribuë aussi en aucune maniére, parce que si cela étoit, on trouvertoit quelques-fois de semblables excroissances dans l'espace que cette humeur occupe, sans que le cristallin fût alteré : il n'y a donc que le suc nourricier du cristallin qui leur puisse donner naissance, en liant avec lui les particules qui se détachent de la superficie de ce corps.

Je n'ay rien dit des causes extérieures dés cataractes, comme sont les coups reçeus sur l'œil ; parce que ces sortes de cataractes ne sont pas pour l'ordinaire vrayes. Cela viendra dans son lieu : aussi bien n'ay-je eu dessein de traiter ici que des causes intérieures des cataractes. Voyons presentement quelles en sont les differences.



## Des differences des Cataractes vrayes.

## CHAPITRE VII.

LEs cataractes vrayes ne different entre elles, que, ou à raison de leur âge, ou de leur quantité ou étenduë, ou de leur couleur.

A raison de leur âge, elles sont ou naissantes & imparfaites, ou confirmées & parfaites.

La cataracte est naissante, lorsque le cristallin commence à s'alterer, & que les accompagnemens commencent à se former, & à paroître comme des nuages blancs au travers de la pupille.

Il y en a de deux sortes, de *Laiteuses* & de *Caseeuses*, qui ne different que du plus au moins : car toute cataracte dans sa naissance est laiteuse. & cette matiére laiteuse n'est autre chose que ces accompagnemens naissants & encore tres tendres, joints à ces particules qui se détachent de la superficie du cristallin. Et lorsque cette matiére laiteuse acquiert plus de consistance, elle devient comme un lait caillé qui se peut diviser par morceaux, & forme ainsi la cataracte caseeuse. Dans ces deux états, la membrane qui recouvre le cristallin est encore entiére.

La cataracte est confirmée & parfaite, lorsque l'altération du cristallin est entiére, qu'il a acquis une solidité plus grande qu'il n'avoit, que ses accompagnemens ont plus de consistance, qu'ils ont poussé plus abondamment, que la membrane qui couvre le cris-

tallin est en partie ou entiérement consommée comme par une espece de supuration loüable, & qu'on voit au travers de la prunelle la cataracte entiérement blanche ou d'autre couleur.

Il y a deux dégrez de perfection, un de maturité, lorsque les accompagnemens & la superficie du cristallin sont dans un certain degré de consistance, qu'ils ne peuvent plus se séparer du cristallin & se dissoûdre dans l'humeur aqueuse quand on les touche avec l'eguille, qu'ils se peuvent détacher de l'uvée s'ils avoient contracté quelque adhérence avec cette membrane, & qu'ils sont si fléxibles & si obeissants que quand on conduit le cristallin au bas de l'uvée, ils ne font aucun ressort, d'où vient que la cataracte demeure.

L'autre de vieillesse, quand les accompagnemens ont tant de consistance, qu'ils deviennent fibreux & font ressort; d'où vient que la cataracte est fort sujette à remonter lors de l'opération, & qu'ils s'attachent quelques-fois si fort à l'uvee, qu'on à de la peine à les en separer.

Quand je dis que les cataractes vrayes different à raison de leur quantité ou étenduë, je n'entens pas que le cristallin altere soit plus étendu, j'ay dit au contraire qu'il diminuoit en volume : mais j'entens qu'il paroit ainsi, parce que les accompagnemens sont en si grand nombre quelques-fois & si étendus, qu'ils occupent tout l'espace qui est entre le cristallin & l'uvée, & qu'il en passe même au travers de la pupille, comme je l'ay vû quelques-fois, & comme quelques Oculistes peuvent l'avoir vû : & c'est sans doute ce qui a fait

fait dire à quelques Auteurs, que la cataracte s'engendroit quelques-fois entre la cornée & l'uvée. Quand les accompagnemens sont ainsi, la pupille ne se resserre qu'avec peine, parce que l'uvée est pressée par ces accompagnemens, & quand on abbaisse la cataracte, quoique le cristallin reste en bas, il paroît souvent de ces accompagnemens en forme de nuages par le trou de l'uvée, qui quelques-fois ne se dissipent pas entiérement. Ces cataractes pour l'ordinaire se forment fort promptement, & pour reüssir on doit les abbaisser sitôt quelles commencent à être meures, parce que si on attend, pour peu de solidité que ces accompagnemens ayent, elles sont sujettes à remonter.

D'autres-fois ces accompagnemens sont en si petite quantité, que les cataractes en paroissent petites & enfoncées. Dans cette rencontre le mouvement de l'uvée est tres libre, son trou se dilatant & resserrant fort promptement. Elles sont pour l'ordinaire long-tems à se former, & souvent elles se trouvent traversées, & ces traverses ou barres ne sont autre chose qu'une partie de la membrane qui couvre le cristallin, qui n'a pas été entiérement consommée, pour la petite quantité de l'humeur qui cause la cataracte; même quelques-fois cette membrane ne se consomme point: d'où vient aussi que ces cataractes sont pour l'ordinaire difficiles à separer; mais quand elles sont separées, elles se précipitent aisément.

Enfin les cataractes different à raison de leur couleur, en ce que les unes sont de couleur celeste; d'autres blanches qui sont les plus communes, sous lesquel-

les je comprens celles qui sont d'un blanc de neige, d'un blanc de plâtre, d'un blanc de perles, d'un blanc argentin ou mercuriel, & d'autres blancs meslez : d'autres sont jaunes : d'autres noires : d'autres brunes, ou de couleur de fer, ou de châtaigne : d'autres grises ou cendrees : & d'autres verdâtres. Nos Auteurs en font encore de rouges, mais je n'en ay jamais vû.

Il y a aparence que toutes ces differentes couleurs naissent de la differente action de cette serosité acide, que j'ay suposée être la cause des cataractes. Dabord en détruisant la transparence du cristallin, elle le blanchit, & en conduisant cette humeur qui forme les accompagnemens, elles les rend pareillement blancs, & leur blancheur est diverse, suivant leur diverse disposition : ainsi quand ces accompagnemens sont subtils, ils font paroître une couleur celeste, quand ils sont plus épais, plus épars, ou plus serrez, ils font paroître differents blancs, qui sont plus ou moins luisants, selon que leur superficie est plus ou moins polie. Cette méme serosite acide agissant plus vivement & plus long tems, elle jaunit non-seulement les cataractes, mais aussi leurs accompagnemens, ensuite elle les noircit, comme je l'ay montré au chapitre précédent : & de ces differents meslanges de blancs, de jaune, & de noir, viennent les verdâtres, les brunes, celles de couleur de fer ou de châtaigne, les grises & les cendrées. On peut encore dire que la diverse temperature des malades, contribue beaucoup à la diversité de toutes ces couleurs, puisqu'un bilieux par exemple est plus sujet aux cataractes jaunâtres ou verdâtres, un melan-

colique aux noires, aux brunes, aux grises ou cendrées, & à celles de couleur de fer ou de châtaigne, & un sanguin & un pituiteux aux celestes & aux blanches, quoique quelque-fois toutes ces especes de cataractes ne commencent que d'entrer dans leur maturité.

Un Chirurgien Oculiste doit considerer attentivement toutes ces differentes couleurs, parce quelles dénotent souvent les differents âges des cataractes, & leurs differentes consistances, qui lui aident à faire un pronostic plus certain de la bonne ou mauvaise reüsite des operations, comme je le diray en son lieu.

---

*Des signes diagnostics des Cataractes.*

## CHAPITRE VIII.

QUand l'humeur qui cause la cataracte commence à couler ou à s'amasser entre le cristallin & la membrane qui le recouvre, les malades ne s'en aperçoivent pas aussi-tôt; parce qu'il est rare que cette humeur se jette en même tems & également sur les deux yeux: ce n'est que lorsqu'ils regardent à l'ordinaire, & que fermants fortuitement l'œil sain, ils s'aperçoivent de quelque diminution de vüe dans l'autre. Souvent ils ne s'en plaignent pas, ayant quelques-fois ouy dire à quelques personnes, quelles ne voyoient pas également des deux yeux. Et quand ils consulteroient alors quelque Medecin ou Chirurgien, on ne pourroit leur rien dire de certain, ce signe étant équivoque, & on se contenteroit de leur ordonner quelques remedes ge-

neraux, qui n'empécheroient pas le progrés de leur maladie.

Quand ensuite les malades semblent voir voltiger en l'air, quelques-unes ou plusieurs de ces choses qui ressemblent à des cheveux, à des fils, à de la poussiere, à des toiles d'araignées, à un crespe, à des barres, à des flocons de neige ou de laine, & à des moûches, ce que l'on nomme Imaginations, comme je l'ay dit au chapitre 5. on peut s'assûrer davantage du commencement d'une cataracte : mais ce signe n'est pas encore certain, à moins qu'en même tems on ne s'aperçoive d'une diminution sensible de la vüe. Il y a des personnes qui sont travaillées de ces imaginations sans que la cataracte arrive, comme je le diray ci-apres au chapitre 22. même il y a des malades qui ne voyent aucunes de ces choses, mais seulement une forte diminution de vüe précéde leurs cataractes.

Quand ces choses se fortifient de plus en plus & sans intermission, que la vüe diminuë à mesure, & que les malades ne peuvent plus distinguer que confusement les objets communs, on peut s'assûrer du commancemens d'une cataracte. Et on juge quelle se formera promptement, si tout ce que je viens de dire se fait en peu ; & lentement, si cela ne se fait que dans un long-tems.

Ne confondez pas parmi les signes avant-coureurs des cataractes, ces especes d'imaginations à peu prés semblables à celles que je viens de raporter, ces diminutions & ces erremens de vüe qui arrivent à ces personnes cacochymes dont l'estomach est rempli d'im-

puretés, aux personnes atrabilaires, à celles qui tombent dans la frénésie, aux femmes ou filles travaillées de vapeurs ou de suffocations, aux yvrognes & autres. Il est aisé de ne s'y point tromper, parce que ces symptomes ne sont pas continuels y ayant de l'intermission, qu'ils guérissent par les remedes, ou qu'ils cessent quand la maladie ou la cause qui les produit cesse; & les autres au contraire.

On connoît que la cataracte augmente, quand on voit que la couleur de la prunelle se change, que l'on commence à s'apercevoir des nuages blancs, & que la vüe est si diminuée, que les malades ne peuvent plus en aucune maniere distinguer les objets communs, mais seulement les couleurs vives & encore tres confusément, & une lumiére blanche & confuse lorsqu'on les expose au grand jour.

On connoît quelle est dans son état, lorsque ces nüages sont si fort augmentez que la pupille en paroît toute blanche, ou de quelqu'une des autres couleurs énoncées au chapitre précédent : que cette couleur est égale en toutes ses parties, ce qui dénote l'égalité de la substance des accompagnemens : & que les malades n'aperçoivent plus qu'une foible lueur, & les ombres des corps opaques, que l'on interpose ou passe entre leurs yeux & le grand jour.

Raportez ici quelques-uns des signes que vous trouverrez dans le chapitre suivant, qui font connoître en même tems l'état de la cataracte & le jugement qu'on en peut faire, & raportez y aussi quelques-unes des choses dites aux chapitres 5. & 7.

Enfin on peut connoître à peu prés l'étenduë de la cataracte, je veux dire la plus grande ou la moindre quantité de ses accompagnemens : car si elle paroît petite, enfoncée, luisante, & si on à de la peine à distinguer sa couleur, on juge que ses accompagnemens sont en petite quantité : si au contraire elle paroît grande, peu luisante, superficielle, que regardant de côté la pupille, on voye sortir quelques filaments, que cette pupille soit plus dilatée qu'à l'ordinaire, & quelle ne se resserre que peu & tres lentement, qu'on remarque quelques rayes non naturelles en l'iris, quoique dailleurs d'une bonne couleur, on juge que ses accompagnemens sont en tres grande quantité.

---

*Des signes prognostics des Cataractes.*

## CHAPITRE IX.

LOrsqu'on a connu par les signes précédents que la cataracte est à peu prés en son état ou maturité, on juge par ceux-ci si en faisant l'operation, la réüssite en sera ou bonne ou mauvaise.

Le malade étant au milieu d'une chambre mediocrement éclairées, & tourné du côté du jour, on prend garde si la pupille est bien dilatée, & si en faisant aprocher le malade prés de la fenestre ou de la porte, ce trou se resserre à mesure que le malade aproche du grand jour.

Le malade assis prés de la fenestre ou de la porte, & l'œil sain étant fermé, on pose la main devant &

prés de l'œil malade, on obſerve ſi la pupille ſe dilate comme deſſus, & ôtant ſubitement la main, ſi elle ſe reſſerre ni trop vite, ni trop lentement, & ſi elle retourne en ſa premiére grandeur.

Ou bien l'œil ſain fermé, on poſe le doigt ſur l'œil malade dont les paupiéres ſont fermées, on frote l'œil doucement en rond pendant un peu de tems, on ôte ſubitement le doigt, & on commende en même tems au malade d'ouvrir l'œil, on voit enſuite ſi la pupille s'eſt bien dilatée, & ſi elle ſe reſſerre comme deſſus.

Si par ces trois maniéres d'examiner l'œil, qui ſe raportent l'une à l'autre, la pupille ſe dilate & ſe reſſerre comme il eſt dit, c'eſt un tres bon ſigne; parce que cela marque, premiérement, que la partie de l'uvée qui forme l'iris, le corps vitré, la rétine, & le nerf optique ne ſoufrent aucune altération; puiſque les rayons de lumiére qui paſſent, quoique foiblement, au travers du criſtallin alteré, & qui ſe portent ſur la rétine, ſont capables d'y exciter cette ſenſation à l'occaſion de laquelle l'ame eſt muë à dilater & reſerrer la pupille, à peu prés comme elle le feroit, ſi l'œil n'étoit point travaillé de cataracte: ainſi on eſpere que cette cataracte étant détournee, le malade verra.

Secondement, que les accompagnemens de la cataracte, ne ſont que dans une mediocre quantité, & qu'ils ſont fort fléxibles; parce que ne preſſants que legerement l'uvée, ils ne l'empêchent point de ſe mouvoir, mais retarde ſeulement un peu ſon mouvement: ainſi on juge que la cataracte eſt dans un état de maturité, & qu'étant abbaiſſée, elle reſtera.

Si au contraire la pupille s'étant dilatée se resserre tres promptement, c'est une marque qu'il y a tres peu d'accompagnemens, qui peuvent méme être encore renfermez sous la membrane qui recouvre le cristallin, & qu'ils sont encore laiteux ou caséeux, & que par consequent la cataracte n'est pas dans sa maturité. Ainsi ce signe est suspect pour la reüssite de l'operation; tant à cause qu'une cataracte en cet état, est difficile à separer, que parce que si-tôt qu'on romp la membrane qui recouvre le cristallin, cette matiére laiteuse ou caseeuse s'épanche & brouille l'humeur aqueuse, ce qui empéche de voir l'éguille, & de distinguer la cataracte, d'où vient que l'operation reste souvent imparfaite.

Et si la pupille s'étant dilatée se resserre tres lentement, c'est une marque que la cataracte est vieille, & que ces accompagnemens sont solides; ou si elle est nouvelle, que ces mémes accompagnemens sont fort nombreux, puisqu'ils pressent si fort l'uvée, que son trou ne se resserre qu'avec peine. Ce signe aussi est suspect pour la réüssite de l'operation, y ayant à craindre que les accompagnemens ne soient adhérents autour du trou de l'uvée, ce qui feroit de la peine à separer la cataracte; & que la cataracte étant abbaissée, ne se reléve aussi-tôt, pour l'abondance ou solidité desdits accompagnemens, qui lui feroient faire le pont-levis.

Si la pupille est fort dilatée & quelle ne puisse se resserrer, & si elle est changée de figure, ce sont de fort mauvais signes, qui dénotent des cataractes, ou fausses, ou mixtes, ausquelles l'operation est, ou inutile

tile ou tres suspecte. Voyez ci-apres les chapitres 17. 20. & 21.

Si elle est resserrée, & quelle ne puisse en aucune maniére se dilater, c'est aussi un fort mauvais signe, qui dénote une cataracte fausse ou mixte. Voyez les chapitres 19. & 20.

Enfin toute cataracte, lorsque la pupille n'a aucun mouvement, quoique dailleurs elle ait quelques bonnes marques, est tres mauvaise; parce que cela denote, ou son extreme vieillesse qui la rend entiérement opaque, ou une fausse cataracte comme je l'ay dit; ou bien une obstruction dans le nerf optique; ou quelque autre maladie dans la rétine, ou dans le corps vitré. Je m'explique.

L'extreme vieillesse d'une cataracte, la rend presque toûjours incurable; parce qu'étant venuë en sa maturité, & ses accompagnemens ayant cessé de croitre, ils se lient souvent & se collent insensiblement aux parties voisines, & s'endurcissent de telle sorte, que lorsquelle est parvenuë à une extreme vieillesse, ou il est tres difficiles de la separer du lieu quelle occupe sans interresser lesdites parties, ou si on la separe, il est presque impossible quelle reste, à cause de la solidité de ses accompagnemens qui la font presque toûjours remonter. Il est vray que quelques-fois, mais bien rarement, il se trouve des cataractes extremement vieilles qui sont en état d'être abbaissées & qui réussissent, mais elles ont toutes les marques de bonnes cataractes. J'en donneray quelques exemples dans la suite.

Je feray aussi voir dans quelques chapitres particu-

liers, pourquoi les cataractes fausses sont incurables. Et à l'égard de l'obstruction du nerf optique, quand elle se rencontre avec la cataracte, l'operation y est entiérement inutile, telle bonté que la cataracte ait ; parce que quand elle seroit abbaissée, la vüe ne seroit pas rétablie, puisque les passages des esprits qui doivent porter à l'ame le caractere des images peintes sur la rétine, n'en seroient pas plus degagez.

Outre le signe susdit pour connoître l'obstruction du nerf optique, on demande aux malades, s'ils n'aperçoivent point quelque lumiére lorsqu'on leur fait regarder le soleil, ou le feu, ou quand on passe la main ou quelque corps opaque entre leurs yeux & la lumiére, s'ils ne voyent point quelque ombrage ; car s'ils ne voyent rien, c'est signe qu'il y a quelque autre empechement que la cataracte.

Les maladies qui changent la disposition de la rétine ou du corps vitré, detruisent aussi la vüe, & rendent inutile l'operation comme je le feray voir ci-apres.

En examinant les signes bons ou mauvais que l'on tire des differents états de la pupille, on observe en méme tems la disposition generale de l'œil, & de quelques unes de ses parties, la couleur de la cataracte, & les causes occasionnelles de cette maladie s'il y en a quelques-unes : & de toutes ces choses on s'en forme des signes, qui étant raportez & comparez avec les précédents, servent à juger plus certainement de la bonne ou mauvaise réussite des operations.

Ainsi si la cataracte est inégale dans sa couleur, c'est un signe suspect ; parce que cela denote l'inégalité de

la substance de ses accompagnemens qui ne sont pas encore dans leur maturité : ce qui oblige d'en differer l'operation, jusques à ce que ces accompagnemens ayent acquis plus de consistance.

Si elle est traversée ou barrée, elle est aussi suspecte, quoique plus avancées en maturité que la précédente, & on doit pareillement differer l'operation jusques à sa parfaite maturité, pour les raisons que j'ay déja raportées, en parlant des cataractes laiteuses, ou caséeuses. Ce n'est pas que ces deux especes de cataractes ne réüssissent quelques-fois quand elles sont bien separées, le cristallin se précipitant souvent de lui même, quand il peut se loger au bas de la pupille, & l'œil s'éclaircissant ensuite, comme je le diray ci-apres ; mais c'est la difficulté de les bien séparer.

Il y a aussi, mais rarement, des cataractes qui sont traversées, quelqu'âge quelles ayent : elles sont pareillement doûteuses, parce qu'il est tres difficile de les séparer, mais aussi quand elles le sont, elles se précipitent assez aisément.

Celle dont il n'y a que le centre du cristallin qui soit blanc, est le plus souvent fausse. Voyez à ce sujet le chapitre 21. & si elle est vraye, c'est un signe quelle est encore recente, & qu'on doit attendre sa maturité, dautant qu'il seroit dangereux, en voulant l'abbaisser, de gâter l'œil & de faire perdre la vûe au malade.

Si la cataracte est d'une couleur égale, qui soit bonne, & que les bons signes ci-dessus énoncez ou qui le seront ci-apres, s'y rencontrent en même tems, l'issuë n'en peut être que favorable.

La cataracte estimée la meilleure par tous les praticiens, quant à la couleur, est celle qui est d'un blanc de perles tirant un peu à la couleur celeste. Cette couleur dénote une mediocre quantité des accompagnemens, & leur mediocre consistance.

Celle qui est d'un blanc grisâtre tirant un peu sur la cendre est encore bonne. Elle a aussi une mediocre quantité d'accompagnemens, qui sont d'une consistance un peu plus forte, mais ils obeïssent aussi aisément que les précédents.

Celle qui est d'un blanc qui decline tant soit peu sur le verd, est à peu prés semblable à la précédente; mais il faut prendre garde de la laisser vieillir, parce que ses accompagnemens deviennent en peu de tems solides, & elle se rendroit difficile.

Celle qui est d'un blanc de neige, est difficile à abbaisser & à rester au bas de la pupille, pour l'abondance de ses accompagnemens qui lui font souvent faire le pont-levis, à moins qu'on ne fasse l'operation dés quelle entre dans sa maturité, comme je l'ay déja dit.

Celle qui est d'un blanc de plâtre, est volontiers fausse, ou à tout le moins trompeuse: voyez les chapitres 19. & 20. & de même celle qui est d'un blanc fort trouble.

Celle qui est d'un blanc argentin ou mercuriel, ou qui est fort claire & luisante, est ordinairement fausse. Voyez le chapitre 16.

Celle qui ressemble à une corne blanche & polie, est toûjours fausse, & de même celle qui ressemble à un grain de gresle. Voyez aussi le chapitre 16. & 17.

Celles qui ſont fort jaûnes ou fort vertes ſont ordinairement vieilles & ſuſpectes pour la réüſſite. J'en ay vû quelques jaûnes réüſſir.

Celles qui ſont d'un noir de plomb, ou fort noires, ſont pareillement ſuſpecte. J'en ay vû quelques unes réüſſir & j'en donneray une exemple au chapitre 14.

Celles qui ſont de couleur de fer ou de châtaigne, réüſſiſſent aſſez ſouvent; mais elles ſont difficiles à ſéparer pour peu quelles ſoient adhérentes: parce que leurs accompagnemens, quoi qu'en petite quantité, s'allongent ſouvent ſans quiter priſe, ou ſans ſe rompre; auſſi quand elles ſont ſéparées elles demeurent ſujettes.

Il ſe rencontre quelques-fois des cataractes dont la couleur eſt bonne & qui ſont cependant ſuſpectes, & même entiérement mauvaiſes, parce quelles ſont accompagnées de ſignes ſuſpects, ou mauvais. Et de même il s'en rencontre dont la couleur eſt fort ſuſpecte & qui peuvent neanmoins réüſſir, parce qu'il y à d'autres bons ſignes qui prévalent. Ce que je juſtifieray par quelques obſervations que je raporteray ci-aprés.

Si l'œil travaillé de cataracte eſt plus petit que le ſain, c'eſt un fort mauvais ſigne; parceque l'atrophie ou l'émaciation, eſt une marque que la partie ne reçoit pas ſuffiſamment de nouriture. Ainſi il ni auroit point d'honneur pour l'operateur, ni de profit pour le malade, d'entreprendre l'operation.

S'il eſt plus gros que l'œil ſain, c'eſt encore un mauvais ſigne; parce qu'il y a tout lieu d'aprehender que

l'abondance des humeurs étrangéres qui le remplissent ne cause une confusion & d'estruction des parties interieurs, qui arriveroit même plûtôt ensuite de l'operation; ce qu'on attribueroit à l'operateur.

En comparant l'œil malade avec l'œil sain, si la couleur naturelle de l'iris se trouve changée en une mauvaise, ou que l'iris soit ridé ou affaissé, c'est aussi un mauvais signe, qui dénote une cataracte purulente, ou quelque autre cataracte fausse, comme je le diray en son lieu, ou un commencement de corruption des parties intérieures de l'œil.

Difficillement l'operation réüssit sur une cataracte qui se trouve dans une personne qui a les yeux mauvais, qui est sujette à d'extremes douleurs de tête ou des yeux, & à de violentes fluxions sur ces parties.

Si même cette douleur de tête ou du fond de l'œil, a précédé la cataracte, & quelle ait contribué à determiner l'humeur acide à couler au centre de l'œil, quoique le malade n'ait point été sujet avant ce tems là à de semblables douleurs, cette cataracte est souvent suspecte, pour la raison raportée au chapitre 6. & on n'en doit point entreprendre l'operation, que cette douleur ne soit entiérement apaisées, & que la cataracte n'ait toutes les bonnes marques énoncées en ce chapitre.

L'operation est dangereuse sur une personne qui éternüe souvent, qui a une toux violente, qui vomit frequemment, ou qui a d'autres incommodités fatiguantes; parce qu'on doit craindre que les secousses rudes que ces accidents causent, ne fassent remonter la cataracte apres qu'on l'auroit abbaissée, ou n'excitent quel-

que fluxion sur l'œil : ainsi on doit differer l'operation jusques à ce que ces accidents soient cessez. Si toutes-fois ils arrivent apres que la cataracte est abbaissée, il faudra avoir recours à leurs remedes propres.

Elle n'est pas moins dangereuse sur les personnes travaillées souvent de violents accez de vertiges ou d'épilepsie : non-seulement pour la crainte que l'on a que ces accez n'arrivent dans le tems de l'operation, mais aussi pour les désordres qu'ils causeroient s'ils arrivoient ensuite de l'operation.

Les cataractes sont tres fâcheuses, quand elles sont causées par quelque chûte, par quelque coup, par une piqueure de l'œil, ou par d'autres causes extérieures ; parce que dans toutes ces rencontres, les parties intérieures de l'œil sont pour l'ordinaire, ou confonduës, ou détruites, ou beaucoup altérées, & que dailleurs la plûpart des cataractes excitées par ces causes, sont fausses.

Un bel œil à fleur de tête & bien ouvert est avantageux pour opérer facilement : au contraire un œil naturellement petit & enfoncé rend l'operation plus difficile.

On n'est pas si sûr de la réüssite de l'operation que l'on fait sur un vieil homme, qui sans cette maladie à la vûe foible, comme on l'est lorsqu'on opere sur une personne d'un âge moyen. A l'égard des enfans, on differe l'operation jusques à ce qu'ils soient dans un âge raisonnable ; non pas pour la crainte que leurs cataractes n'ayent pas assez de consistance, car le plus souvent elles sont tres loüables, comme je l'ay vû bien

des fois ; mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez obeïssants ni assez tranquiles pour soûtenir l'operation.

---

*Si par les remedes on peut guérir la Cataracte naissante ou non confirmée, & si on peut la prévenir?*

## CHAPITRE X.

LA plûpart de nos Auteurs proposent des remedes, pour empécher la cataracte de se former lorsquelle commence, ou pour la guérir quand elle n'est pas encore confirmée. Ces remedes selon eux, sont generaux, ou particuliers. Par les generaux ils tendent dabord à subtiliser & attenüer les humeurs, par l'usage des six choses non-naturelles qu'ils disent devoir pancher vers une temperature chaude & seiche, & par celui de quelques autres remedes qu'ils croyent spécifiques. Quand ils ont ainsi préparé les humeurs, ils les purgent avec d'autres spécifiques dont la base est presque toûjours l'aloës ; ils mettent en usage les gargarismes, masticatoires, sternutatoires, cauteres & autres remedes pour dégager le cerveau, ou pour dériver l'humeur qui cause la cataracte. Enfin ils viennent aux remedes particuliers, qui consistent dans plusieurs especes de collyres, liquides ou secs, préparez avec des fiels d'animaux, gommes, sucs, &c. Je n'entre point dans le détail de tous ces remedes, puisque je n'ay pas dessein de les proposer, mais seulement d'examiner, si par cette conduite, on peut guérir ou prévenir les cataractes naissantes ou non-confirmées.

Quand

Quand je considéré que la cataracte est une altération entiére du cristallin, qui lui fait perdre sa transparence : que cette altération est causée par une humeur que j'ay suposée, avec quelque fondement, étre acide, qui, s'insinuant dans les pores du cristallin, dissoût son ferment radical, unit ensemble les particules molles & gommeuses qui composent chacune de ses fibres, les endurcit, les desseiche, & changeant la disposition naturelle de ce corps, le met hors d'état de se pouvoir nourrir. Quand je considere encore que toutes ces choses ne se peuvent faire, sans que les pores du cristallin qui donnent passage à la lumiére ne soient détruits, qu'il ne perde par consequent sa transparence, qu'il ne blanchisse, ou prenne les autres couleurs dont j'ay parlé, suivant que cette humeur acide agit plus ou moins vivement ou plus long-tems, ou quelle est pure, ou meslée d'autres humeurs suivant la diverse temperature des malades ; je ne sçaurois m'imaginer comment un cristallin en cet état, qui est un corps étrange, inutile, nuisible, pourroit se rétablir par les remedes.

Les remedes generaux peuvent digerer, attenuer & subtiliser les humeurs : ils peuvent les détourner & les diminuer, en les évacuant sensiblement ou insensiblement : ils peuvent dégager les parties, y rétablir le mouvement circulaire s'il y étoit empéché, & ainsi prévenir quantité de maladies futures, ou guérir celles qui seroient arrivées. Les remedes particuliers peuvent aussi agir à peu prés de la même maniére sur les parties malades sur lesquelles on les aplique, même

ils adouciſſent, digerent, réſolvent, conſomment, abſorbent & deſſeichent plus puiſſamment. C'eſt ainſi que les uns & les autres diſſipent les inflammations, les éreſipeles & autres maladies intérieures ou extérieures; qu'ils conduiſent à ſupuration les apoſtemes, qu'ils procurent la réünion des playes & des ulceres, qu'ils facilitent l'exfoliation des os, qu'ils arrêtent les gangrenes & hâtent la ſéparation des parties mortifiees : mais ils ne peuvent ni les uns ni les autres, remettre dans le même etat les parties dont la diſpoſition naturelle eſt changee ou détruite ; la nature même qui eſt la ſouveraine medecine des maladies ne le peut : la réunion des parties ne ſe fait que par une ſeconde intention ; dans les parties molles il ſe forme une cicatrice ; dans les parties dures un callus : ce n'eſt plus la même diſpoſition, ce ne ſont plus les mêmes parties : comment donc rétabliront-t'ils en ſon premier état, un criſtallin alteré, un criſtallin corrompu ?

On dira peut être, qu'on demeure d'accord que quand le criſtallin eſt entiérement alteré & corrompu, il ne peut ſe rétablir : mais que lorſque l'humeur ne fait que commencer à flüer, quelle n'a alteré que la ſuperficie de ce corps, & qu'il n'a encore perdu que peu de ſa tranſparence, du moins pourroit-t'on par les remedes empécher cette humeur d'y flüer davantage, réſoudre celle qui ſeroit fluée, rétablir cette legere altération, ou au moins empécher ſon progrés, & rendre ainſi la tranſparence à ce corps, ou entretenir dans le même état celle qui lui reſte encore.

Je repondray, que quand il ſeroit poſſible d'empécher

l'humeur de flüer, & de résoudre celle qui seroit déja flüée, comme peut être cela se pourroit faire par les remedes administrez suivant les régles prescrites par nos Auteurs : il seroit cependant impossible, d'arrêter le progrés de l'altération du cristallin, bien loin de rétablir ce corps ; parceque le cristallin étant séparé de toutes parts de la membrane qui l'embrasse, il ne reçoit point sa nourriture de même que les autres parties de nôtre corps, comme je l'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, mais par imbibition : desorte que l'humeur qui cause la cataracte, s'épanchant entre ce corps & sa membrane, en altére toute sa superficie ; & cette altération si legere quelle puisse être, ne se pouvant faire sans que les pores superficiels de ce corps, qui donnent passage à sa nourriture ne soient détruits ; il s'ensuit que quand l'humeur qui cause la cataracte pourroit cesser de flüer, & celle qui seroit flüée se résoudre, l'humeur alimentaire ne pourroit pas pour cela pénétrer cette superficie : ainsi tout le cristallin, faute de nourriture, se desseicheroit & la cataracte deviendroit mixte, & de la nature de celle dont je parleray au chapitre 16.

De prévenir la cataracte, se seroit une chose bien difficile, quand cela se pourroit, il n'y a point de signe qui précéde la fluxion de l'humeur qui la cause, & même les premiers signes sont si équivoques, qu'on ne juge certainement que la cataracte se forme, que lorsque la vüe est fort diminuée, & qu'on commence à apercevoir quelques nuages, dans lequel tems toutes les précautions que l'on pourroit prendre seroient

inutiles, comme je le viens de montrer : ainsi aquoi bon travailler les malades par des remedes ?

Je diray de plus que l'expérience ne s'accorde point aux promesses que nos Auteurs nous font de la vertu de leurs remedes : on n'a point vû encore de cataracte guerir par leur moyen. Je veux bien croire que parmi ces Auteurs, il y en a beaucoup qui n'ont pas eu dessein de nous tromper, ils se sont trompez les premiers en suivant trop aveuglement ceux qui les ont précédez, & l'opinion qu'ils tenoient touchant la nature de la cataracte, les a confirmé dans leur erreur : aussi nous ont-ils proposez leurs remedes de bonne foy, & suivant les régles de la Medecine. Ils auroient cependant mieux agi, s'ils ne l'avoient fait que problematiquement, cela auroit donné lieu à ceux qui lisent leurs écrits de douter de leur doctrine & de s'en éclaircir par des expériences de pratique Si même ils avoient eu autant de soin de consulter Galien, qu'ils en ont eu à proposer leurs remedes, ils auroient reconnu que cet Auteur, quoiqu'il crût aussi bien qu'eux que la cataracte fût une humeur épaissie & congelée, se donnoit bien de garde de donner sa hyere, que lorsqu'il jugeoit que les imaginations, signes incertains de cataractes, n'etoient que passagéres ; & que quand on le consultoit par lettres pour des suffusions naissantes, il avoit soin avant que d'envoyer ses remedes, de s'informer de toutes les circonstances qui pouvoient l'assûrer que ces indispositions ne provenoient que des impuretes de l'estomach, comme on le peut voir en lisant le chapitre 2. de son 4. livre des *Lieux malades* : ils au-

roient aussi reconnu, qu'il doutoit si fort qu'on pût guérir les suffusions par les remedes, que sur la fin du chapitre 4. de son 4. livre *De la composition des remedes selon les Lieux*, apres avoir proposé les remedes qui conviennent aux suffusions, il conclud ainsi: *Promissiones itaque omnium horum pharmacorum magnæ sunt, verùm effectus aliquando nullus, aliquando valde exiguus.*

Il y en a aussi d'autres qui se sont vantez un peu trop hardiment d'en avoir guéry, ou prévenu quelques-unes. Il y avoit chez ceux là plus de vanité que de bonne foy; & le seul recit vague, indéterminé & mal circonstancié qu'ils font de leurs cures, est plus que suffisant pour les confondre de mensonge, ou tout au moins d'erreur, aussi bien que quelque charlatans modernes qui n'ônt aucune teinture de Medecine ni de Chirurgie, ou s'ils en ont quelqu'une, elle est si mediocre, qu'ils ne meritent pas de porter le titre dont ils s'honorent, & qui cependant exagérent impunément les vertus de leurs prétendus secrets pour guérir les cataractes, & trompent ainsi le public.

De tout ce que dessus, je conclus qu'on ne peut guérir par les remedes les cataractes, quand même elles ne seroient encore que naissantes ou non confirmées, & qu'il est tres difficile de les prévenir. Qu'ainsi, lorsqu'on a reconnu par les signes diagnostics ci-dessus expliquez, qu'une cataracte se forme, on doit laisser les malades en repos sans leur faire aucun remedes; à moins qu'il n'arrivât en même tems quelques autres maladies que l'on traiteroit suivant les régles: & au reste leur recommander d'observer un bon regime de

vivre, jusques à ce que leur cataracte soit parvenüe à une entiére maturité pour la pouvoir abbaisser par l'operation; les exhortant d'attendre patiemment ce tems, & leur faisant esperer un heureux succez de leur maladie, pour leur diminuer le chagrin quelle leur cause. Et en cas qu'une cataracte soit long tems à parvenir en sa maturité, on ne doit pas essayer de la faire avancer par l'usage des aliments vaporeux & qui donnent dans la téte, comme quelques Auteurs le conseillent : cette conduite est réprouvée par les meilleurs Praticiens, & avec raison; parcequelle seroit capable d'exciter des douleurs de téte fâcheuses, & d'autres desordres dans toute l'œconomie du corps, que l'on ne pourroit ensuite corriger qu'avec peine.

---

*Ce qu'il faut faire avant l'operation, le tems que l'on doit choisir, & la qualité des éguilles.*

## CHAPITRE XI.

QUand on s'est assûré par les signes tant diagnostics que prognostics, que la cataracte est dans sa maturité & quelle pourra obéir à l'éguille, on en avertit le malade. Et s'il souhaite ardemment qu'on lui fasse l'operation, la premiére chose qu'un Chirurgien doit faire, c'est de considerer l'état present de son malade. S'il reconnoît que sa santé soit bonne, n'ayant point d'autre maladie que sa cataracte, il lui doit conseiller de se faire préparer à l'operation par Monsieur son Medecin ordinaire, ou de lui préparer

lui même, s'il ne se rencontre point de Medecin, comme il arrive assez souvent à la campagne, ou si le malade est si dénüé de moyens qu'il ne puisse fournir à la dépence pour en faire venir.

Cette préparation consiste à lui prescrire un bon regime de vivre & fort exact quelques jours avant l'operation, lui deffendant le vin & les aliments échauffants ou grossiers & de mauvais suc : lui tenir le ventre libre par le moyen de quelques lavemens émollients & rafraîchissants : le saigner une fois s'il y à plenitude, ou deux fois si la plenitude est grande : le purger enfin, si on juge qu'il y ait encore beaucoup d'excrements retenus que les lavements n'ayent pû vuider, ou qu'il y ait quelque indice de cacochymie. La purgation doit être douce, parcequ'on n'a dessein que de purger les premiéres voyes, sans trop ébranler les humeurs.

Par exemple on prendra deux gros de senné, un demy gros de rhûbarbe, une once de moëlle de casse & un demy gros de cristal mineral, qu'on fera infuser dans un demy septier mesure de Paris de décoction de racines de cichorée & de chiendent, & dans la coulûre on dissoudra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché.

Ou, si le malade est d'une complexion fort délicate, on se contentera d'une once de casse mondée, une once & demie de manne & une once de sirop de cichorée, qu'on dissoudra dans deux verres de petit lait pour deux prises que l'on fera prendre à trois heures de distance l'une de l'autre.

L'intention que l'on a en préparant ainsi le malade, c'est de prévenir la fluxion & l'inflammation qui arrivent souvent ensuite de l'operation, & qui sont à redouter lors quelles sont grandes. Ainsi comme l'abondance du sang en pourroit-être une cause, on diminuë sa quantité : & comme la cacochymie & la quantité des excréments retenus en pourroient aussi être une autre, on corrige l'une & l'autre par les potions purgatives, & par les lavemens, & on empêche par la diete exacte une nouvelle aboudance de sang & une nouvelle cacochymie.

C'est pourquoi quand il n'y a ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre la saignée & la purgation, se contentant seulement d'un regime de vivre humectant & rafraichissant, qu'on fera observer au malade trois ou quatre jours avant l'operation, & la veille de l'operation de lui faire recevoir un lavement pour décharger le ventre de ses gros excrements, quand même le malade auroit déja été purgé.

A l'égard du tems de l'operation, quand on la peut faire dans le printems ou dans l'automne, choisissant le mois de May ou de Septembre, c'est le mieux : mais quand le malade ne peut, ou ne veut differer, ou que la cataracte est d'une nature à s'endurcir, & que l'on aprehende en retardant, que ces accompagnemens ne résistent trop, on la peut faire en tout tems ; évitant seulement les grands froids & les extremes chaleurs, comme contraires aux playes des yeux. Et quand on veut commencer à préparer le malade, il faut choisir un tems beau & qui paroisse stable, afin que le jour

de

de l'operation puisse se rencontrer beau & serain, parcequ'il faut bien voir pour faire cette operation.

Avant l'operation il faut prendre garde si les éguilles dont on doit se servir sont en état. Elles doivent être d'une moyenne grosseur, à peu prés de celles de ces éguilles à coudre en linge commun. Les grosses font une trop grande solution & par consequent beaucoup de douleur, & les petites n'ont pas assez de résistance pour pouvoir pénétrer la cornée sans plier, & ne sont pas si commodes pour abbaisser la cataracte. Elles doivent être bien polies, pour glisser plus aisément, bien pointuës pour piquer avec moins de douleur, un peu tranchantes des deux cotez vers la pointe, à peu prés comme ces éguilles droites à coudre les playes, pour entrer plus facilement & pour surmonter quelques difficultées qui se rencontrent quelques-fois dans l'operation, dailleurs il est plus aisé de les rendre bien pointuës en les repassant sur des pierres à lancette. Quelques Oculistes se servent d'éguilles rondes, parceque disent-t'ils les tranchantes coupent les fibres quelles pénétrent, ce qui est vrai ; mais les rondes meurtissent aussi davantage les fibres quelles écartent, & ces fibres meurtries se rétablissent plus difficilement. Je m'en suis servi comme eux, & je me suis mieux trouvé des premiéres par les raisons ci-dessus. Elles doivent être emmanchées dans des manches ronds, longs & déliés faits d'yvoire, d'argent ou d'autre matiére, pour les tenir & manier plus aisément. Enfin on en doit avoir au moins deux, afin que si on fait l'operation sur les deux yeux en même tems, on puisse

se servir de l'une pour un œil & de l'autre pour l'autre œil ; parceque la premiére dont on s'est servi, ayant été moüillée de l'humeur aqueuse, quoi qu'essuyée ensuite, n'entreroit que tres difficilement, à cause d'une petite croûte imperceptible & mucilagineuse qui reste dessus, & qui ne s'ôte qu'en la lavant, & on n'est pas alors en un état à prendre cette précaution.

---

*De la maniere d'abbaisser la Cataracte.*

## CHAPITRE XII.

LE malade étant préparé & le jour de l'operation venu, le Chirurgien operateur se doit rendre chez son malade, sur les huit, neuf ou dix heures du matin, ou sur les trois, quatre ou cinq heures du soir, si le tems du matin est sombre & pluvieux : visiter dabord le logis, pour choisir une chambre bien éclairee & sur les fenestres de laquelle le soleil ne donne pas, parceque ses rayons frapants l'œil malade en feroient trop resserrer la pupille, & incommoderoit aussi le malade quand la cataracte quitteroit.

Il doit faire préparer deux siéges ; un pour le malade qu'il fera poser vis-à-vis des fenestres, à une distance convenable & un peu de biais, afin que la lumiére ne frape pas à plomb le visage du malade, ce qui rendroit l'œil trop luisant & empécheroit de bien distinguer la cataracte, & l'éguille quand elle seroit dans l'œil ; l'autre pour lui, qui doit être un peu plus élevé, & ce à proportion de la grandeur du malade ou de celle du Chirurgien, parcequ'il faut que le Chirurgien

ſoit toûjours un peu plus élevé que le malade, pour operer facilement.

Dans les villages ou chez les pauvres, où on ne rencontre pas toûjours ſes commoditées, on ſe ſert d'un banc étroit, diſpoſé comme deſſus, ſur lequel on fait aſſeoir le malade, jambe deça, jambe de la, le Chirurgien s'aſſëyant de méme, & ſe faiſant mettre quelque choſe ſous lui pour l'élever plus que le malade, en cas qu'il ne ſe trouvât pas aſſez élevé.

Les ſiéges étant préparez, on fait aprocher le malade: s'il n'y a qu'un œil d'incommodé, on aplique ſur le ſain une compreſſe en pluſieurs doubles, que l'on contient avec une bande poſée obliquement, & cela pour deux raiſons; la premiére pour empêcher cet œil de ſe remuer en regardant les aſſiſtans ou les choſes voiſines, ce qui obligeroit l'œil malade de ſe remuer de méme; la ſeconde pour empêcher la pupille de ſe reſſerrer, ſi le malade tournoit l'œil du côté du grand jour, ce qui arriveroit de méme à la pupille de l'œil malade, parceque tous les mouvemens qui ſe font dans un œil, ſe font pareillement dans l'autre.

On fait aſſeoir le malade. Un ſerviteur debout ſe tient derriére, & ſi prés, que de ſes deux mains poſées ſur les deux côtez de la tête du malade, il la puiſſe tenir un peu renverſée & appuyée fermement contre ſa poitrine. Le Chirurgien s'aſſie auſſi ſur ſon ſiége vis à-vis du malade, & s'aproche le plus prés qu'il peut: de ſes genoux & cuiſſes, il embraſſe les genoux & cuiſſes du malade, & il le prie de tenir ſes mains abbaiſſées ſur ſes genoux.

Il le prie aussi de tenir son œil ouvert, de le tourner comme s'il vouloit regarder le bout du nez, & lui recommande de le tenir ferme & assûré autant qu'il le pourra en cette situation. Il pose ensuite le doigt indice de sa main droite, si c'est l'œil droit sur lequel il opere, au dessous du sourcil, & le poûce sur la pommette de la joüe, pour en les écartant, entretenir les paupiéres ouvertes : & il remarque l'endroit qu'il veut piquer, qui est le blanc de l'œil du côté du petit angle, à deux lignes presque du cercle extérieur de l'iris, ou un peu plus prés, ou un peu plus loin suivant la grosseur de l'œil, & sur la ligne qu'on imagineroit être tirée d'un angle à l'autre, évitant les vaisseaux s'il en paroît quelques-uns.

On choisit cet endroit pour éviter de piquer dans celui où l'uvée s'attache à la cornée par le moyen du cercle ciliaire ; parceque si on piquoit dans ce cercle, il y auroit à craindre dans les operations laborieuses, de séparer de ce côté là l'uvée de la cornée ; & si cette séparation étoit considerable, l'iris pourroit s'affaisser & la pupille se dilater & resserrer irreguliérement, l'insertion des fibres motrices de l'iris n'étant plus stable dans ce lieu. Ce n'est pas à dire qu'on ne reüssisse souvent, quoiqu'on pique plus prés de l'iris lorsque les operations ne se rencontrent pas laborieuses ; mais il vaut toûjours mieux s'en éloigner & choisir le lieu que j'ay marqué, tant pour la raison dite, que pour mouvoir plus librement & dans une plus grande étenduë la pointe de l'éguille.

Le lieu choisi, le Chirurgien de la main gauche, si

c'est l'œil droit sur lequel il opere, & de la main droite si c'est l'œil gauche, prend son éguille qu'un serviteur lui presente, la tient par le milieu du manche avec le poûce, le doigt indice & le doit moyen, à peu prés comme on tient une plume pour écrire, appuye le petit doigt & l'annulaire sur la tempe pour empêcher sa main de vaciller, & pique hardiment, dans le lieu désigné, les membranes qui composent le blanc de l'œil, la cornée & l'uvée : quand il a pénétré l'uvée, il couche un peu le manche de son éguille du côté de la tempe & la pousse doucement & en tournant jusques à ce qu'il en voye, au travers de la cornée transparente, la pointe parvenuë aux deux tiers de la pupille; alors il la hausse & l'abbaisse pour voir si les accompagnemens ne sont point adhérents au bord de la pupille; ce qu'il connoît, quand il s'aperçoit qu'il meut l'iris & que la pupille change de figure à mesure qu'il meut son éguille ; en ce cas par ces mouvemens il les détacheroit doucement & petit à petit ; sinon, il porte la pointe de son éguille vers la partie supérieure de la cataracte ou cristallin alteré, & en l'apuyant un peu vers le centre de l'œil, il l'abbaisse, & reïtere ainsi jusques à ce qu'il voye que la cataracte se détache du lieu quelle occupe : alors il gagne tout-à-fait le dessus, & en apuyant doucement, il l'abbaisse entiérement au dessous de la pupille, ou elle se fait place entre le corps vitré & l'uvée, le cercle ciliaire se séparant même le plus souvent en cet endroit de la membrane du corps vitré, comme je l'ay fait voir en l'article 5. de la 4. observation du chapitre 3. cela ne se pouvent presque

faire autrement, parceque l'espace qu'il y a du bord de la circonference de la pupille au cercle ciliaire n'est pas toûjours capable de loger le cristallin avec tous ces accompagnemens. Et quoique les fibres ciliaires se trouvent rompus en cet endroit & en celui par lequel l'éguille a passé, le corps vitré ne cesse pas pour cela de recevoir de la nourriture autant qu'il lui en est nécessaire, parcequ'il reste encore assez d'autres fibres entieres pour lui en fournir.

Le Chirurgien tient la cataracte en cet état pendant un peu de tems, & reléve ensuite la pointe de son éguille: si la cataracte reste abbaissée, à la bonne heure, l'operation est faite: si elle remonte & fait le pont-levis, il appuye derechef dessus & l'abbaisse un peu plus que la premiére fois, & la contient ainsi pendant un peu plus de tems: il reléve encore la pointe de son éguille, & si la cataracte remonte encore, il l'abbaisse comme dessus, jusques à ce quelle demeure.

Pendant tout ce tems, si le bras du Chirurgien se fatigue, il se le fait soûtenir par un serviteur assûré, afin de s'empécher de vaciller.

La cataracte étant restée au bas de la pupille, le Chirurgien retire son éguille doucement & dans le méme ordre qu'il l'a introduite. Il n'est pas nécessaire de presenter quelques objets au malade, pour les lui faire distinguer & faire connoitre aux assistants qu'il void: les malades eux mémes ont assez d'empressement de le dire, & le Chirurgien le connoit suffisamment par la noirceur & la netteté de la prunelle. Au contraire il faut les prier de ne point parler, & de ne re-

garder aucuns objets, parceque cela ne se pouvant faire sans que l'œil se meuve, il seroit à craindre que, l'éguille étant encore dans l'œil, il ne se fist quelques faux mouvemens qui pourroient causer quelque desordre.

L'operation faite on ferme les paupiéres, on aplique sur tout l'œil une compresse en plusieurs doubles, trempée dans un collyre fait avec l'eau rose, l'eau de plantain & un blanc d'œuf battus ensemble ; & si le malade avoit quelque avertion pour l'eau rose à cause de son odeur que quelques personnes ne peuvent souffrir comme quelques femmes ou filles, on le feroit avec l'eau de plantain seule & le blanc d'œuf : on bande ensuite l'œil malade, bandant aussi le sain sur lequel on laisse la compresse pour les raisons ci-dessus. On reconduit le malade dans son lit, on le fait coucher sur son dos, lui tenant la tête un peu élevée, & on lui recommande de se tenir en repos & de ne point parler.

---

*Comment il faut surmonter les difficultés qui arrivent dans le tems de l'Operation.*

## CHAPITRE XIII.

*Premiére difficulté au sujet de l'irresolution du Malade.*

LA premiére difficulté qui arrive, c'est quand le malade est si timide & si sensible, qu'il ne peut tenir son œil en une assiéte stable, & qu'il a si peu de résolution, que si-tôt qu'il sent la pointe de l'éguille,

il tourne son œil ou en haut, ou en bas, ou vers les côtez. Il faut en cette rencontre l'exhorter à avoir plus de resolution, & l'exciter à tourner l'œil du côté de son nez, & pendant ce tems là tâcher de le surprendre, en piquant promptement dans le lieu designé; quand les membranes sont piquées on n'est alors maître de l'œil, & on finit l'operation comme dessus.

Mais il arrive quelques-fois qu'en piquant ainsi, on pique ou un peu plus haut, ou un peu plus bas que le lieu designé, à cause de l'instabilité de l'œil: il ne faut pas s'en étonner, on ne laisse pas que de réüssir. Il est vrai qu'il y a un peu plus de difficulté; car quand on pique bas, on à un peu plus de peine de gagner le dessus de la cataracte, mais aussi il est plus facile de la loger au dessous de la pupille & de la tenir sujette: & quand on pique haut, il est plus facile de gagner le dessus de la cataracte, & plus difficile de la conduire en bas.

*II. Difficulté au sujet des Cataractes laiteuses.*

La seconde c'est quand on s'est trompé à l'âge de la cataracte: car il y a quelques-fois des cataractes qui paroissent confirmées & meures, & qui cependant sont encore laiteuses; ce qui arrive plûtôt aux jeunes gens. Et comme cette matiére laiteuse est contenüe au dessous de la membrane qui recouvre le cristallin, & quelle est quelques-fois en si grand quantité quelle forme une humeur, ensorte qu'il semble que la cataracte avance endevant, il arrive quelques fois qu'en passant l'éguille pour la faire avancer au dessous de la pupille

pupille, on pique cette membrane & on la déchire, & aussi-tôt cette matiére l'aiteuse s'épanche & se melle avec l'humeur aqueuse, souvent la blanchit & trouble de telle sorte qu'on ne void ni la pointe de l'éguille, ni la cataracte. En cette rencontre si la membrane qui couvre le cristalin est bien déchirée, l'operation réüssit parceque le cristalin tombe de lui méme, n'étant plus soutenu par la membrane, même on le void quelques-fois se précipiter quand l'humeur aqueuse n'est pas bien trouble : Quand cela arrive il faut tâcher d'appuyer l'éguille par dessus pour aider à le loger au bas de la pupille. Mais si la membrane n'est pas bien déchirée , ou quelle ne le soit qu'en sa partie supérieure, le cristallin ne ce precipite pas , & il est bien difficile de finir l'operation , si l'humeur aqueuse est beaucoup trouble. Cependant comme on sçait la situation de ce corps , il faut appuyer doucement l'éguille vers sa partie supérieure & l'abbaisser ensuite , repéter le même mouvement deux ou trois fois avec prudance, sans s'obstiner davantage, retirer son éguille, de crainte de détruire quelque partie intérieure, ou pour le moins d'altérer la superficie du corps vitré en cas que le cristallin fût précipité. Comme on n'a travaillé qu'en aveugle , on n'est pas sûr d'avoir réussi , & on ne le sçait que quand l'œil est éclairci. Si on n'a pas réussi il faut se donner patience, la cataracte ne laissera pas que de se meurir avec le tems , & être en état de soûtenir l'operation.

Il arrive aussi quelques-fois que cette matiére laiteuse, ne se trouvant qu'en une mediocre quantité , ne

forme qu'une legere tumeur, qu'on ne rencontre point en conduisant son éguille au dessous de la pupille : de sorte que la pointe de l'éguille étant avancée aux deux tiers de la pupille, quand on panse abbaisser la cataracte à l'ordinaire, on s'aperçoit quelle enfonce en la pressant, & on diroit quelle flote : ce qui vient de ce que l'éguille la presse inégalement. On fait souvent plusieurs tentatives vaines, parceque l'éguille ne fait que glisser sur la membrane qui recouvre le cristallin, qui en cette rencontre est toujours entiére, à moins qu'on ne retire tant soit peu l'éguille, afin d'en porter la pointe vers le milieu de la cataracte, pour en pressant dessus rompre cette membrane : alors on void cette matiére laiteuse, s'épancher & se mesler dans l'humeur aqueuse, qui souvent ne blanchit que comme une eau de savon, à cause du peu de quantité de cette matiére. Si cette membrane est bien rompuë, on void en méme tems le cristallin se précipiter, que l'on conduit & affermit au bas de la pupille : si-non, en portant la pointe de l'éguille vers sa partie supérieure, & pressant un peu & descendant, on ne manque gueres de le précipiter, parceque pour peu qu'il soit pressé, la membrane acheve de se rompre entiérement.

Dans ces deux rencontres, quand le cristallin se trouve bien abbaissé, il est rare de le voir remonter, parcequ'il n'a point d'accompagnemens qui le repoussent, méme ce deffaut d'accompagnemens, fait que son volume n'etant pas si gros, il se loge plus aisément entre le corps vitré & l'uvée ou il demeure par son propre poids : & quand il n'arriveroit point de separation

au cercle ciliaire, il demeureroit sur ce cercle entre l'iris & le corps vitré sans causer aucun obstacle à la vüe. Il est vrai qu'il en paroîtroit une petite portion par le bas de la pupille ; mais elle disparoîtroit dans la suite, quand ce corps se desseicheroit.

On n'est pas toûjours sûr de réüssir dans ces sortes de cataractes : car si la membrane qui recouvre le cristallin est dans son état naturel, & qu'il y ait peu de matiére laiteuse au dessous, souvent on ne la peut rompre & les tentatives que l'on fait sont vaines : c'est pourquoi il est de la prudence du Chirurgien, apres avoir essayé deux ou trois fois de la rompre, & en vain, de retirer son éguille & de remettre l'operation dans un autre tems, plûtôt que de gâter quelque partie interieure : mais aussi quand elle est mortifiée & quelle est prête pour ainsi dire à tomber en supuration, on ne manque gueres de réüssir, procédant comme je le viens de dire ; à moins que l'humeur aqueuse ne fût extraordinairement trouble, encore quelques-fois réüssit-t'on.

Il n'est pas nécessaire de dire ici qu'on ne doit point entreprendre l'operation, quand on soupçonne par les signes tant diagnostics que prognostics que les cataractes sont encore laiteuses ; puisque je supose qu'on s'est trompé dans le jugement qu'on en a fait : étant méme difficile qu'on ne le soit, quand ces cataractes paroissent comme des cataractes meures & confirmées, & quelles ne sont ni luisantes, ni inégales, ni traversées ou barrées.

Quoique l'humeur aqueuse soit renduë trouble par

le mélange de cette matiére laiteuse, elle ne laisse pas de s'éclaircir en peu de jours & de devenir aussi transparente quelle étoit, cette matiére laiteuse se précipitant petit à petit : même quand ces cataractes réussissent bien, les malades distinguent souvent mieux les objets; parceque leur volume n'étant pas si grand, que dans celles ou il y a des accompagnemens, quand elles sont logées au bas de la pupille, elles n'aportent pas un si grand changement dans la disposition du corps vitré & la bosse de ce corps qui se forme à l'endroit ou étoit le cristallin est plus réguliére.

*III. Difficulté au sujet des Cataractes caseeuses.*

La troisiéme c'est quand on s'est aussi trompé à l'âge de la cataracte, & que l'éguille étant dans l'œil, on void que les accompagnemens encore tendres se séparent du cristallin & flotent dans l'humeur aqueuse. Dans cette rencontre on est bien plus sûr d'abaisser le cristallin que lorsquelle est laiteuse, parceque l'humeur aqueuse ne se trouble que peu, & que pour l'ordinaire la membrane qui recouvre le cristallin est ou détruite, ou pour le moins prête à tomber en supuration ; mais aussi on n'est pas certain que tous les accompagnemens separez se précipitent entiérement, & qu'il n'en reste quelques uns à l'endroit de la pupille, qui incommodent quelques-fois autant que la cataracte.

Il faut agir ici avec prudence, & dabord qu'on s'aperçoit que les accompagnemens quittent, il faut porter la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin, & en l'apuyant sur ce corps &

l'abaiſſant, tâcher de le précipiter du premier coup, afin qu'il ſe ſépare moins d'accompagnemens ; ſi on ne réüſſit pas on reïtere. Et quand on void que le criſtallin ſe précipite, ce qu'on connoît par la groſſeur de ſon corps plus conſiderable que celle des accompagnemens, on l'affermit au bas de la pupille : enſuite avec la pointe de l'éguille, on abaiſſe les plus conſiderables piéces des accompagnemens, autant qu'on le peut ; pour les moindres qui flotent dans l'humeur aqueuſe on les laiſſe, elles ſe précipitent d'elles-mêmes dans la ſuite : auſſi bien ne pourroit-t'on les abaiſſer, parceque l'éguille n'a point de priſe ſur elles.

Quand toutes les parcelles des accompagnemens ſe ſont précipitées, l'humeur aqueuſe reprend ſa tranſparence ordinaire, & les malades recouvrent la vûe : mais quand il en reſte quelques-unes, ou qu'il en remonte de celles qui ont été abaiſſées, comme il arrive quelques-fois, ( car pour le criſtallin il eſt rare qu'il remonte, comme je l'ay dit à l'occaſion des laiteuſes, ) il paroît un nuage au delà de la pupille, qu'on diroit quelques fois être la même cataracte : il eſt pourtant aiſé de reconnoître que ce ne ſont que les accompagnemens, par l'inégalité de ce nuage, qui en quelques endroits eſt rare & tranſparent, & en d'autres plus ſerré & obſcur : d'où vient auſſi que quelques-fois les malades voyent comme au travers d'un crible, quand les parcelles ſont nombreuſes ; d'autres fois comme au travers d'un petit trou, quand il ſe trouve quelque diviſion dans leur milieu ; quelques fois auſſi ils ne voyent qu'une grande lueur, quand il y a quelque groſſe piéce

qui occupe le milieu de la pupille.

Il arrive quelques-fois que ces accompagnemens restent dans le méme état, se lians & prenans corps : quand cela arrive on peut remettre l'éguille dans l'œil cinq ou six mois apres, ou quand on juge qu'ils ont assez de consistance : si méme il n'y avoit que quelque grosse piéce, on la pourroit remettre le cinq ou le sixiéme jour apres l'operation. Il arrive aussi le plus souvent que ces piéces d'accompagnemens restées ou remontées, se flétrissent & se précipitent d'elles mémes, & ainsi l'œil s'éclaircit & reprend petit à petit son usage : on le connoit quand on les void diminuer de jour à autre ; ainsi quand on s'en aperçoit, il n'est pas nécessaire de remettre l'eguille dans l'œil.

Ce qui est sujet à rester aux malades apres de telles cataractes, & méme quelques-fois ensuite des laiteuses, ce sont des petits ombres, comme des poussiéres, ordúres ou autres choses semblables, que les malades voyent quelques-fois voltiger devant leurs yeux, quand ils les meuvent brusquement pour regarder en l'air : & ces choses ne sont que ces petites parcelles d'accompagnemens fletries & séparées les unes des autres, qui à cause de leur legereté sont excitées à floter dans l'humeur aqueuse par le mouvement précipité des yeux : d'où vient aussi que quand les malades arrêtent leur vue sur un objet, ils voyent ces choses se precipiter & disparoitre.

*IIe. Difficulté au sujet des accompagnemens nombreux.*

Lorsque les accompagnemens d'une cataracte sont

fort fléxibles & obeïssants, & dans une mediocre quantité, comme ceux énoncez en l'article 6. de la 4. observation du chapitre 3. on ne peut manquer de bien réüssir : il y a même des cataractes qui sont dans un degré de maturité si juste & si favorable, que pour peu qu'on les touche avec l'éguille, elles se précipitent, & on n'a point d'autre peine qu'à les presser un peu de la pointe de l'éguille, pour aider à les loger au bas de la pupille. Mais quand les accompagnemens sont nombreux, ils causent plus de difficulté, quand méme ils seroient fléxibles & obeïssants.

Quand donc on juge par les signes prognostics que les accompagnemens sont nombreux, il faut prendre garde en introduisant l'éguille, de ne l'engager que le moins qu'on pourra dans les accompagnemens : & pour cet effet quand on aura pénétré les membranes de l'œil, il en faut coucher le manche davantage du côté de la tempe, afin de conduire la pointe le plus prés qu'on pourra de la partie intérieure de l'iris, prenant toutes fois garde de piquer l'iris par dessous ; & la pointe de l'éguille étant parvenuë à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, on agit comme je l'ay dit au chapitre 12. Ce qu'il y a de plus à observer, c'est qu'à toutes les fois qu'on réléve la pointe de l'éguille, il faut s'aprocher de la pupille, pour la débarasser des accompagnemens qui se replient par dessus, avant que de la porter à la partie supérieure de la cataracte : & quand elle est abaissée, il la faut loger le plus bas qu'on pourra entre le corps vitré & l'uvée, & l'y tenir assujettie pendant un tems plus considerable que dans les autres ca-

caractes, puis retirer l'éguille dans la même situation quelle se trouve, de crainte que la changeant, on ne fasse remonter la cataracte, dans les accompagnemens de laquelle l'éguille se trouve embarassée.

Ces cataractes sont sujettes à remonter apres l'operation à cause de l'abondance des accompagnemens qui augmentent beaucoup leur volume, & qui les rendent si glissantes, que pour le moindre effort, elles sont repoussées vis-à vis de la pupille : cela oblige souvent à remettre une seconde fois l'éguille dans l'œil, quatre, cinq ou six jours apres l'operation, si l'inflammation n'est pas considerable.

On peut passer l'eguille par le même trou, s'il n'est point enflammé, ou si on croid le pouvoir faire, sinon, piquer en un autre endroit, pourveu que la seconde piqueure que l'on fera, soit un peu éloignée de la premiére, afin que les deux trous ne se joignent pas s'il se faisoit ensuite quelque fluxion ou inflammation, & agir au reste comme la premiére fois.

Il ne seroit pas toûjours nécessaire de les abaisser une seconde fois, parceque souvent elles se précipitent d'elles-mêmes quand dans la suite des tems leurs accompagnemens se diminuent en se flétrissants : mais comme il arrive aussi quelques-fois quelles s'affermissent au lieu ou elles sont remontées, particuliérement quand les accompagnemens sont encore un peu tendres, & que dailleurs on peut douter, si elles ne se sont point trouvées adhérentes lors de l'operation, & si elles ne tiennent point encore en quelques endroits, ce qui les empécheroit de se précipiter, il vaut mieux

mieux reïterer l'operation, apres laquelle elles restent le plus souvent.

Ce ne sont pas toûjours les cataractes qui remontent, ce sont le plus souvent les accompagnemens qui paroissent par la pupille lorsqu'ils sont fort étendus: on les reconnoît lorsqu'on void qu'ils flotent, ou qu'ils paroissent comme des nuages de differente consistance: ils n'occupent quelques-fois qu'une petite partie de la prunelle, alors ils nuisent tres peu, ils en occupent d'autres-fois davantage, & ils nuisent. Pour l'ordinaire ils diminüent & disparoissent dans la suite: quelques-fois aussi ils demeurent dans le même état, & on est obligé de les abaisser derechef, comme on l'à vû dans la premiére observation du chapitre 3.

*V. Difficulté au sujet des accompagnemens solides.*

La plus grande difficulté qui se rencontre dans l'operation de l'abaissement des cataractes, c'est lorsque leurs accompagnemens sont solides. Cette solidité leur donnant une vertu de ressort, ils obligent souvent le cristallin à remonter en haut, si-tôt qu'il n'est plus assujetty par l'éguille, & dailleurs ces sortes de cataractes se trouvent quelques-fois adhérentes.

Pour les abaisser on suit la methode que je viens d'enseigner, observant seulement de les bien détacher des environs de la pupille, si elles se trouvent adhérentes, quoique rarement, & que ce soit petit à petit, afin de ne point déchirer ou dilater la pupille; car quelques-fois les accompagnemens sont si adhérents en quelques endroits de la pupille, que quand

on presse l'éguille dessus, on void l'iris suivre le mouvement de l'éguille & la pupille changer de figure. On les doit aussi tenir sujettes le plus qu'on peut quand elles sont abaissées, & si l'éguille n'est point engagée dans les accompagnemens, on la reléve pour voir si elles ne remontent point, si elles remontent, on les abaisse derechef jusques à ce quelles demeurent.

On n'est souvent obligé de remettre l'éguille plusieurs fois dans l'œil, ces cataractes étant les plus sujettes de toutes à remonter. Je l'ay quelques-fois remise jusques à trois & quatre fois, sans qu'il en soit arrivé aucun accident, même souvent par le même trou.

Quand des accompagnemens de cette nature, ne se trouvent que dans une mediocre quantité, les cataractes réüssissent plûtôt : quand aussi ils sont nombreux, elles réüssissent tres difficilement.

Les reigles que je viens d'établir pour surmonter les difficultees causées par les differents états des accompagnemens des cataractes, se doivent étendre sur tous les autres états moyens, qu'il seroit impossible de dénombrer ici : vû même qu'il est tres rare que deux cataractes qui se rencontrent dans une même personne, ayent une semblable consistance.

*VI. Difficulté au sujet de quelques accidents qui arrivent dans l'Operation.*

J'ay dit sur la fin du chapitre 8. de la description de l'œil, que des nerfs, des arteres & des veines qui se portent au cercle ciliaire, il y en avoit quelques rameaux, qui apres avoir pénétré la cornée, faisoient deux

& trois lignes de chemin entre l'uvée & la cornée avant que de se jetter dans le cercle ciliaire.

Il arrive quelques-fois en operant, qu'apres avoir pénétré la cornée, on rencontre avec l'éguille quelques-uns de ces sçions de nerfs, alors le malade ressent une douleur vive. Comme il est impossible d'éviter cette rencontre, on doit seulement prendre garde que les mouvemens de l'éguille soient lents & non précipitez afin d'épargner de la douleur au malade.

D'autres-fois on rompt quelqu'un de ces rameaux d'artéres ou de veines, alors il se fait un épanchement de sang dans l'œil, qui passe quelques-fois entre l'iris & la cornée & se précipite en bas, quelques-fois aussi il trouble beaucoup l'humeur aqueuse, si l'operation se trouve laborieuse. Il n'y a point d'autre précaution à prendre, quand on commence à voir qu'il s'épanche du sang, que de terminer l'operation le plûtôt qu'on pourra. Ce sang épanché se résoût dans la suite, & il est rare d'en voir arriver des accidents ; à moins qu'il ne se trouve en si grande quantité qu'au lieu de se resoudre il se supure, & alors il peut corrompre les parties intérieures de l'œil ; cependant je n'en ay point vû encore arriver en cette rencontre.

Dans le tems de l'operation il se fait presque toûjours quelque épanchement de l'humeur aqueuse par le trou qu'on a fait avec l'éguille. Quand cet épanchement est petit ou mediocre, il n'arrive aucun changement à l'œil : mais quand il est considerable, la cornée s'affaisse, l'iris se ride, & les malades ont peine à distinguer les objets, quoique la cataracte se trouve

bien abaissée ; ce qui étonne souvent les Novices. On ne doit point tant s'effrayer de cet accident, cette humeur se rengendre assez promptement & la vüe se rétablit, comme je l'ay dit aux chapitres 12. & 13. de la description de l'œil : il le faut cependant éviter le plus qu'on peut ; parceque si cette humeur s'écouloit plus considerablement dans le commencement de l'operation, & que la cataracte se trouvât difficile à abaisser, on auroit beaucoup de peine à finir heureusement l'operation.

Pour cet effet on doit bien prendre garde de presser le globe de l'œil pendant l'operation, pensant par ce moyen l'empêcher de se mouvoir, parcequ'en le pressant ainsi on oblige l'humeur aqueuse de couler : c'est aussi pourquoi il ne faut point se servir de *Speculum oculi*, comme quelques Auteurs le conseillent ; mais se contenter de tenir les paupiéres ouvertes, comme je l'ay dit au chapitre 12. On doit aussi prendre garde en piquant le globe, que ce soit presque perpendiculairement & non en biaisant, afin que la piqueure ne soit pas plus grande que la grosseur de l'éguille, particuliérement quand on se sert d'éguilles un peu tranchantes vers la pointe, car pour les rondes cela n'est pas tant à aprehender. Et quand l'operation est finie, il faut deffendre au malade de se froter ou presser l'œil On doit extremement se deffier des yeux bleus dont la cornée est pour l'ordinaire fort mince, & par consequent tres sujets à cet accident.

Il y a encore d'autres difficultées qu'on rencontre en operant, dont je ne parleray pas ici, parcequelles ne

dépendent pas des differents états des cataractes vrayes, mais des mixtes ou trompeuses, dont je traiteray dans la suite.

---

*Plusieurs observations de pratique qui ont raport aux choses ci-devant dites.*

## CHAPITRE XIV.

### *Premiére observation sur une Cataracte laiteuse.*

LE 17. Octobre de l'année 1685. j'allay à Sezanne pour abaisser une cataracte dans l'œil gauche d'un jeune garçon apellé Nicolas Véry valet de Sebastien Coutan laboureur. Cette cataracte me paroissoit d'une bonne couleur, la pupille se dilatoit lentement & beaucoup & se resserroit de même, quand je passois la main entre l'œil & le grand jour, le sain étant fermé ; & le malade ne distinguoit que les ombres des objets & une foible lueur. Ces signes me firent juger que la cataracte étoit meure, & dautant plus qu'il y avoit prés d'un an qu'il ne distinguoit aucuns objets, à ce qu'il me dit. Je me trompay cependant ; car en introduisant l'éguille dans l'œil, je m'aperçeus aussi-tôt que l'humeur aqueuse commençoit à blanchir, j'avançay mon éguille à l'ordinaire aux deux tiers de la pupille, je la vis un peu parceque l'humeur aqueuse n'étoit pas encore bien trouble. Et comme j'étois déja persuadé que la cataracte n'étoit autre chose qu'une altération entiére du cristallin, je ne désesperay pas d'achever l'operation. Je portay donc la pointe de mon

éguille vers la partie supérieure du cristallin, & je l'abaissay ensuite doucement, & pendant ce tems l'humeur aqueuse blanchissoit davantage, je la portay une seconde fois de même, & en l'abaissant le malade me dit qu'il voyoit un grand jour; cela me fit juger que le cristallin se précipitoit: en effet, quoique l'humeur aqueuse fût fort trouble, la prunelle ne me parût pas si blanche, & je vis quelle se resserroit beaucoup; ce qui me confirma que le cristallin étoit entiérement précipité. Je retiray peu de tems apres mon éguille, & je pensay le malade à l'ordinaire. Quelques jours apres je retournay le voir, & je trouvay que l'humeur aqueuse étoit fort éclaircie, & qu'il distinguoit toutes sortes d'objets: je le vis encore sept ou huit jours apres en passant par son village, & je le rencontray faisant son ouvrage & entiérement guéry, sans qu'il parût qu'il eût jamais été incommodé de cataracte.

*II. Observation sur une autre Cataracte laiteuse.*

Le 20. Octobre 1691. j'avois abaissé une cataracte à Bernabé Contant de Vannes prés saint Benoît, qui réüssit comme on pouvoit le souhaiter, aussi avoit-t'elle toutes bonnes marques. L'œil gauche dans le même tems étoit travaillé d'une autre cataracte qui ne paroissoit pas étre meure, j'en differay aussi l'operation. Au commencement d'Octobre de l'année suivante il me vint trouver. Cette cataracte me parut assez bonne & bien meure, aussi lui donnay-je jour pour l'operation au 11. dudit mois. Quand mon éguille fut dans l'œil & que je travaillay à abaisser la cataracte; je m'a-

perçeus qu'en pressant dessus elle enfonçoit, & il me sembloit quelle flotoit dans l'humeur aqueuse ; je fis plusieurs tentatives sans avancer en rien, parceque mon éguille ne faisoit que glisser dessus : je me déterminay à retirer un peu mon éguille, pour porter la pointe vers le milieu de la cataracte, & en la pressant, je rompis la membrane qui recouvre le cristallin, & aussi tôt une matiére laiteuse s'épanche & rendit l'humeur aqueuse comme une eau dans laquelle on auroit dissoût du savon : en abaissant la pointe de mon éguille, j'aperçeus le cristallin comme un gros pois qui s'abaissoit, je portay dessus l'éguille pour le loger au bas de la pupille où il demeura. Comme je retirois mon éguille, l'empressement que le malade eut à répondre à un de ses voisins qui lui demandoit s'il voyoit, lui fit tourner brusquement l'œil en dehors pour le regarder, cela fit que la pointe de mon éguille rencontra le bord de la pupille & le déchira ; quelques jours apres l'œil s'éclaircit entiérement & le malade guérit. La pupille est restée un peu dilatée, il void cependant de cet œil les objets proches comme de l'autre ; mais les éloignez, il les void un peu confusément, parceque la pupille ne peut assez se resserrer. Cela ne l'empêche pas de travailler aux vignes & de lire dans ses heures.

### III. *Observation sur une Cataracte caseeuse.*

En l'année 1689. le 14. May, je fis l'operation sur un nommé Claude Robert tonnelier au fauxbourg Goyer de Sezanne. Quand mon éguille fut introduite dans

l'œil, la cataracte me parut se diviser en plusieurs piéces, je portay la pointe de l'éguille vers la partie supérieure & moyenne du cristallin que j'abaissay du premier coup, ensuite je travaillay à abaisser les plus considerables piéces ; j'eus beaucoup de peine à en abaisser une qui me paroissoit grande, & il en resta plusieurs autres sur lesquelles mon éguille n'avoit point de prise & qui me sembloient floter ; je cessay mon travail & retiray l'éguille, esperant que ces piéces se précipiteroient dans la suite. Pendant l'operation l'humeur aqueuse se brouilla un peu, & huit ou dix jours apres, retournant à Sezanne, je reconnus que cette humeur s'étoit éclaircie, que les moindres pieces s'étoient précipitées, & qu'il en restoit une qui occupoit le milieu & presque les deux tiers de la pupille, en maniére d'un nuage plus épais en son milieu ; de sorte que le malade ne voyoit qu'une grande lumiére, sans pouvoir distinguer la figure des objets, mais seulement leurs couleurs, comme blanches, rouges, vertes, &c. Ce nuage paroissoit branler quand le malade remuoit l'œil, ce qui me fit croire qu'il se précipiteroit bientôt : cela n'arriva qu'environ quatre mois apres l'operation, comme je l'ay sçeu du malade qui me dit qu'en descendant de sa chambre pour sortir dans la ruë, il fut surpris, étant dans l'allée de sa maison, de voir & de connoitre les passants. Et depuis ce tems-là, il a toujours continué à travailler de son metier de Tonnelier jusques à present avec cet œil là, ayant perdu l'autre d'un autre maladie.

Dans ce tems là j'étois persuadé de ce que c'étoit

que

que la cataracte : mais je ne pouvois m'imaginer ce que ce pouvoit être que ces piéces qui s'en separoient, ne connoissant point encore les accompagnemens.

*IV. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens nombreux.*

Le Mardy 26. Août 1698. j'abaissay deux cataractes à un nommé Carlet dit du Menne Paticier entre les deux portes du faux-bourg Goyer de Sezanne. Je jugeay par les signes ci-dessus, que ces deux cataractes avoient des accompagnemens nombreux, quoique nouvelles l'une & l'autre, celle de l'œil droit étant un peu plus confirmée que celle de l'œil gauche. Je commençay par celle de l'œil droit, & quand j'eus introduit mon éguille comme je l'ay dit ci-dessus au sujet de ces sortes de cataractes, j'eus beaucoup de peine à lui faire quitter le lieu quelle occupoit ; & quand elle l'eût abandonné, j'eus encore plus de peine à le loger au bas de la pupille pour la multitude des accompagnemens qui s'embaroissent autour de mon éguille, j'en vint cependant à bout ; mais comme je la contenois ainsi, une legere foiblesse survint au malade, & aprehendant qu'il ne tombât tout-à-fait en syncope, je retiray mon éguille. Quand il fut revenu de sa foiblesse, j'examinay son œil, & je vis que la cataracte étoit restée, & qu'il paroissoit seulement un peu d'accompagnemens vers le bas de la pupille. Je travaillay ensuite à celle de l'œil gauche, qui ne me fit pas tant de peine à abaisser, mais elle remonta plusieurs fois, à la fin elle demeura sujette. Huit jours apres je retournay le voir, & je

trouvay que ces deux cataractes étoient remontées en partie, de sorte que presque les deux tiers de châque pupille étoient occupées par les accompagnemens & le malade ne distinguoit que tres difficillement les objets. Cela n'étoit arrivé que le cinquiême jour apres l'operation, à ce que me dit Monsieur Houllier son Chirurgien ordinaire, qui en attribuoit la cause à l'impatience & à l'emportement que le malade eut ce jour là. Je ne trouvay pas à propos de les abaisser derechef, parceque je les voyois branler au moindre mouvement de l'œil, que le malade voyoit quelques-fois les objets assez bien pendant un peu de tems, que j'étois sûr quelles ne tenoient à aucune partie; & que dailleurs ayant resté pendant cinq jours abaissées je crus quelles ne s'affermiroient pas dans le lieu quelles occupoient. Ainsi j'esperay que quand leurs accompagnemens seroient fletris & diminuez, elles se précipiteroient derechef; ce qui arriva entiérement dans le cinquiéme mois ou environ apres l'operation, ne s'étant précipitées que petit à petit.

*V. Observation sur deux Cataractes avec des accompagnemens solides.*

Au mois de Juin 1694. une nommée Madame Germain de Villenoxe femme déja âgée me vint trouver pour lui abaisser deux cataractes, une plus vieille & un peu jaune, l'autre un peu plus nouvelle, plus blanche & meilleure. Je lui fis l'opération chez un Bourgeois de ce lieu chez lequel elle étoit logée le trente du même mois, & je travaillay dabord sur la meil-

leure, que je trouvay adhérente à la circonference de la pupille : quand j'eus séparé les fibres qui causoient cette adhérence, j'abaissay la cataracte avec assez de peine, & je la portay au dessous de la pupille ; mais elle n'y fut pas plûtôt, quelle s'échapa de dessous mon éguille & remonta, & cela arriva plusieurs fois. Aparemment que je ne la pressois pas égallement, car quelques-fois c'étoit par devant mon éguille & d'autres fois par derriére quelle s'échapoit selon que je reculois en arriére ou que j'avançois en devant la pointe de mon éguille : enfin j'apuïay si juste que je la tins sujette pendant du tems, apres quoi je retiray mon éguille & la cataracte resta. J'abaissay ensuite l'autre avec autant de peine, j'en eus méme davantage à la séparer, parceque les accompagnemens étoient si solides que je les voyois s'allonger quand je les pressois avec mon éguille. Trois jours apres, la derniere abbaissée remonta entiérement, je l'abaissay derechef, & je passay l'éguille par le méme trou, ce qui se fit sans douleur. Le 7. Juillet suivant je trouvay que la premiére abaissée étoit aussi remontée ; je remis ce méme jour l'éguille dans l'œil & l'abaissay. Je piquay l'œil dans un autre endroit, parceque le trou de la premiére piqueure étoit couvert d'un petit grain de chair. Elle s'en retourna chez elle quelques jours apres, étant guérie. Elle n'avoit pas la vûe fort bonne avant que d'étre travaillée de ses cataractes, à ce quelle me dit, apres l'operation elle voyoit encore moins comme on le peut juger ; mais elle voyoit assez pour se conduire seule & pour connoître tous les objets communs.

On me dit depuis son retour qu'une de ses cataractes étoit un peu remontée environ un mois apres l'operation, & j'ay sçeu aussi quelle s'étoit précipitée derechef.

*VI. Observation sur une operation suivie d'un épanchement considerable de l'humeur aqueuse, la Cataracte étant de la nature de celles énoncées dans la 4. observation.*

La femme d'un nommé Roger Marinot de saint Benoît & sœur puînée de Bernabé Contant dont j'ay parle dans la 2. observation, étoit travaillée de deux cataractes, une confirmée & l'autre naissante. J'operay sur la premiére, qui etoit à l'œil droit, le 21. Avril 1698. Les accompagnemens se trouverent nombreux, mais obéissants. Comme elle étoit presque abaissée, je ne sçais à quelle occasion cette femme tourna un peu la téte du côté gauche, & cela fit sortir mon éguille de l'œil. Embarassé que j'étois de cet accident, je voulus remettre l'éguille par le méme trou; mais cette femme n'eut pas assez de patience : je me resolus donc de piquer en un autre endroit, & le pressement que je fis pour faire entrer l'éguille, fit sortir de l'humeur aqueuse par le premier trou : cet écoulement continua pendant le reste de l'operation, & ( quoi quelle fût tôt finie ) il fut si considerable, qué quand mon éguille fut retirée, la cornée transparente me parut affaissée, & l'iris fort ridé. Je ne m'en étonnay pas, ayant vû d'autres fois des écoulemens presque aussi considerables. Le 29. du méme mois je l'allay voir, je trouvay le globe de l'œil aussi plein qu'il étoit avant l'opera-

tion, mais la cataracte étoit remontée presque entiérement : doutant quelle se précipitât d'elle-même, je remis l'éguille par une nouvelle piqueure, & l'abaissay de rechef, apres quoi elle demeura, & cette femme guérit sans accident, nonobstant les trois piqueures que l'œil avoit souffert. Le 24. May de l'année suivante je lui abaissay son autre cataracte plus heureusement que la premiére & sans tant de peine.

Je ne raporteray point d'observations sur l'épanchement de sang qui se fait quelques-fois dans l'œil dans le tems de l'operation, ni sur cette douleur vive que les malades ressentent aussi quelques-fois, quand on rencontre avec l'éguille ces sçions de nerfs qui se glissent entre la cornée & l'uvée. J'ay vû cependant plusieurs fois ces choses arriver ; mais n'en ayant jamais vû de mauvaises suites, comme je l'ay dit ci dessus, j'ay négligé de cotter les rencontres ou ces accidents me sont arrivez ; ainsi il me seroit difficile de citer les personnes, de marquer les tems, & les autres circonstances particuliéres. On se contentera donc de ce que j'en ay dit à la 6. difficulté du chapitre précédent.

Voici trois autres observations qui feront connoître que si on s'est quelques fois trompé dans le jugement qu'on a fait de quelques cataractes que l'on a crû bonnes, & qui se trouvent mauvaises; on l'est aussi quelques fois dans des cataractes que l'on croit desesperées & qui réüssissent neantmoins..

*VII. Observation sur une Cataracte de douze ans & tres jaune.*

En l'année 1683. au mois d'Octobre, François Cartougeat Labourcur demeurant à Font-Vanne, étant aveugle à cause de deux cataractes fit vœu d'aller en pélerinage. Passant par Méry quelques personnes qui eurent compassion de son malheur, le conduisirent chez moi : l'ayant examiné je reconnus que l'œil gauche étoit travaillé d'une cataracte assez loüable, & je sçeus de lui qu'il n'y avoit qu'environ neuf ou dix mois que la vûë étoit entiérement perduë. L'œil droit étoit travaillé d'une autre cataracte d'un jaûne fort foncé, & il me dit qu'il y avoit plus de douze ans qu'il n'en voyoit plus : cependant la pupille se dilatoit & se resserroit quand je passois la main entre le grand jour & son œil, & il distinguoit une tres foible lucür. Ce qui me donna quelque legere esperance de réüssir.

L'ayant préparé à l'operation, je la fis le 19. du méme mois sur l'un & sur l'autre œil, & je commençay par la bonne cataracte, qui réüssit comme je l'avois esperé. Je mis ensuite l'éguille dans l'œil droit ; mais je fus bien étonné de voir qu'en pressant l'éguille sur cette cataracte pour l'abaisser, il s'en sépara une humeur grossiére, fibreuse & jaûne, qui nageoit dans l'humeur aqueuse, & qui passa méme par la pupille & se logea entre l'iris & la cornée transparente. Je demeuray un peu de tems sans remuer mon éguille, pour voir ce que deviendroit cette humeur, & je m'aperçeus bien-tôt qu'elle se précipitoit au bas de l'iris, sans qu'elle troublât le reste de l'humeur aqueuse. J'en vis encore par delà la pupille vers le bas, & je vis ensuite le corps de la cataracte, qui n'avoit pas encore changé

de place. Je portay donc mon éguille vers sa partie supérieure & je l'abaissay sans peine, je le vis même se précipiter comme un gros pois, & quand j'apuïay l'éguille dessus pour le loger au bas de la pupille, je vis l'humeur dont j'ay parlé, qui étoit au delà de la pupille, prendre le dessus de la cataracte, & il en passa même encore par la pupille. Voyant que ce corps ne remontoit pas, je retiray mon éguille, & je pensay le malade à l'ordinaire.

Le lendemain matin, l'allant visiter, je connus que cette humeur qui avoit passé la veille entre l'iris & la cornée transparente, avoit repassé par la pupille, & couvroit toute la partie antérieure du corps vitré: comme je jugeay que la situation basse en laquelle je trouvay le malade, pouvoit avoir été la cause de ce nouveau transport, & voyant qu'il n'y avoit ni douleur, ni inflammation à l'un ni à l'autre œil, je crus qu'en lui faisant tenir une situation contraire, cette humeur se précipiteroit au bas de la pupille, je le fis lever & passer la journée dans un fauteuil. Le soir je le visitay, & je vis en effet que cette humeur se précipitoit, & qu'il y avoit déja presque moitié de la pupille de découverte: je le fis coucher, la tête extrémement élevée, & lui recommanday de demeurer en cette situation pendant la nuit, & le lendemain matin de se lever & de passer la journée dans son fauteuil; ce qu'il continua les jours suivans, & dans quatre jours cette matiére se précipita entiérement, & recouvra ainsi la vûe des deux yeux. Le dixiéme jour il s'en retourna chez lui si bien guéry, qu'arrivant pres de son village,

il descendit de sa charette & s'en alla seul à l'Eglise rendre graces à Dieu de sa guérison, à ce qu'il m'a dit depuis.

J'avois lieu d'être surpris de rencontrer sous mon éguille une humeur grossiere & fluante qui accompagnoit une cataracte vieille & jaûne, que je croyois au contraire ne devoir obeïr que difficilement, comme cela se rencontre ordinairement. Et ma surprise n'auroit pas été moins grande, quand dans ce tems là j'aurois connu les accompagnemens, que je n'ay bien découverts que huit ans depuis, ne faisant alors que commencer à abandonner l'opinion commune, & cette observation méme fut une de celles qui me confirmerent dans mon sentiment, puisque je vis fort distinctement le corps de la cataracte que je jugeay être le cristallin. Car comment aurois-je pû m'imaginer que des accompagnemens auroient pû se conserver si longtems dans une consistance moyenne entre laiteuse & caséeuse? Je crus dabord que cette humeur étoit un pus grossier, & que cette cataracte étoit de la nature de ces cataractes mixtes que j'apelleray dans la suite, purulentes, que je connoissois déja, & je l'avois ainsi marqué dans les notes que j'avois faites alors sur cette observation: ce qui me fit aprehender que dans la suite l'œil ne se corrompît, vû la quantité de cette humeur. Mais deux ans apres cet homme m'étant venu voir pour me remercier, je trouvay son œil dans un tres bon état, & comme il est encore, l'ayant vû au mois d'Avril 1700. quoique ce bon homme ait plus de soixante & dix ans; ce qui me fit changer de sentiment.

C'est

C'est la seule cataracte vieille & jaûne, que j'aye rencontrée de cette nature; & je n'en aurois point entrepris l'operation, si cet homme n'avoit pas été aveugle. Je ne raporte pas aussi cet exemple pour servir de reigle general; mais seulement pour faire connoître, qu'on réüssit quelques-fois contre son attente; & que quand un homme est aveugle on peut tout hazarder, quoi qu'on n'ait qu'une legere esperance, comme l'observation suivante le fera encore connoître.

*VIII. Observation sur une Cataracte noire.*

Le 24. Septembre 1698. j'allay à Vannes pres saint Benoît, chez Edme Coutant frere puîné des deux personnes dont j'ay parlé dans la seconde & sixiéme observation, pour lui abaisser deux cataractes. Celle de l'œil gauche étoit d'un blanc un peu grisâtre & meure, la pupille se dilatoit & resserroit lentement, & voyoit les ombres des objets que je passois entre son œil & le grand jour. Celle de l'œil droit étoit noire, & il y avoit tres peu de mouvement à la pupille, & par consequent fort suspecte. Je commençay par celle de l'œil gauche dont les accompagnemens se trouverent nombreux mais obeïssants, & elle demeura au bas de la pupille. L'operation faite & le malade pansé, je le voulus faire coucher, ne jugeant pas à propos de travailler sur l'œil droit pour la raison ci-dessus. Ce pauvre homme voyant cela, me pria instamment d'essayer de lui rendre la vüe de cet œil, joignit les larmes à ses priéres, sa femme en fit autant; mais je ne pouvois me résoudre à entreprendre une operation que je croyois

deseſperée : j'en dis les raiſons à Monſieur Potier Chirurgien ordinaire du Roy qui étoit preſent, afin d'en diſſuader le malade, cela ne ſervit à rien, l'affliction redoubloit, il fallut travailler. Je lui mis donc l'éguille dans l'œil, je trouvay des accompagnemens ſolides & en petite quantité, qui ſe diviſoient les uns des autres comme s'ils euſſent été fibreux ; je ſéparay la cataracte le mieux que je pus & je m'efforçay de l'abaiſſer ; mais quand je mettois l'éguille en ſa partie ſupérieure & que je la preſſois vers le bas, elle s'échapoit : je fis pluſieurs tentatives en vain, elle retournoit toûjours en ſa même place, & voyant que je n'avançois en rien, & que l'humeur aqueuſe commençoit à ſe broüiller, à cauſe d'un peu de ſang qui s'étoit écoulé au dedans, je retiray mon éguille, & je panſay le malade.

Le dernier jour du même mois je l'allay voir, mais je fus bien ſurpris de trouver cette mauvaiſe cataracte précipitée au moins des deux tiers, le malade diſtinguant de cet œil toutes ſortes d'objets ; ce qui me fit eſperer quelle ſe précipiteroit entiérement : & celle de l'œil gauche au contraire étoit un peu remontée, mais elle ſe précipita depuis. Douze ou quinze jours aprés paſſant chez lui, je trouvay la cataracte noire entiérement précipitée, & ce qui eſt aſſez particulier, c'eſt qu'il voit beaucoup mieux de cet œil, que de celui où étoit la bonne cataracte.

Je n'aurois pû citer un autre exemple de cataracte noire, puiſque c'eſt la ſeule dont je viens de parler, qui m'ait bien réüſſi, encore plus par hazard que par mon adreſſe, mais j'aurois pû raporter d'autres exem-

ples de cataractes laiteuſes ſemblables à celle énoncée en la ſeconde obſervation, & d'autres exemples d'opérations ſuivies d'épanchement de l'humeur aqueuſe preſque ſemblables à celle raportée en la ſixiéme obſervation. Si j'ay donc preferé ces exemples à d'autres ſemblables, ç'a été pour faire connoître deux choſes.

La premiére : que de deux cataractes dont un même ſujet ſe trouve travaillé en même ou en different tems, l'une peut être loüable ſans que l'autre le ſoit ; & que quoi quelles paroiſſent égales en bonté & quelles ſoient d'un même âge, elles ne ſe rencontrent pas toûjours d'une ſemblable conſiſtance.

La ſeconde : que l'on peut mettre les cataractes au nombre des maladies hereditaires ; puiſque ces deux freres & leur ſœur ont été travaillez de cette maladie. On ne doutera même pas que cette diſpoſition ne leur vienne des premiers principes de leur formation, quand on ſçaura que la mere de ces pauvres gens avoit pareillement été affligée de deux cataractes dont elle fut delivrée par l'operation, comme je l'ay ſçeu d'eux-mêmes, qui m'ont encore aſſûré que leur mere leur avoit ſouvent dit que leur grande mere en avoit auſſi été incommodée, & que cette maladie leur venoit de famille.

C'eſt la ſeule famille à la verité, ou j'ay vû regner cette maladie auſſi univerſellement. J'ay bien abaiſſé des cataractes à quelques perſonnes qui m'ont dit que leurs ayeuls ou bis-ayeuls en avoient auſſi été travaillez : mais ce malheur n'étoit arrivé qu'à quelqu'un de leurs enfans. Je connois deux Demoiſelles de qualité ſœurs jumelles, qui toutes les deux ont été aſſez infortunées

que d'avoir été travaillées d'une semblable maladie ; sans que personne de leur famille en ait jamais été affligé, ce qui peut aussi confirmer que les jumeaux naissent quelques-fois avec de semblable dispositions, non-seulement de temperamment, mais aussi de parties.

### IX. *Observation sur une Cataracte de trente ans.*

Sur la fin du mois de Janvier de l'année 1700. le nommé Chandelier fermier de Panay à une lieuë de Troyes, me vint trouver pour me demander conseil sur une maladie qui lui étoit arrivée quelque tems auparavant à l'œil droit, & pour laquelle il n'y avoit point de remede, l'œil étant perdu entiérement. Je remarquay en même tems que son œil gauche étoit travaillé de deux maladies ; d'une cicatrice sur le milieu de la cornée transparente, restée ensuite d'une pustule de petite verole dont il avoit été travaillé en sa jeunesse ; & d'une cataracte vieille de trente ans à ce qu'il m'assûra, & qui étoit cependant blanche & peu luisante : la pupille même se dilatoit & se resserroit assez aisement : ce qui me fit croire que cette cataracte pourroit reüssir nonobstant sa vieillesse, & que ce malade verroit assez pour se conduire ; parceque cette cicatrice n'occupant que le milieu de la cornée transparente, les rayons de lumiére qui passeroient autour de cette cicatrice pourroient étre suffisants pour lui faire distinguer les objets qui se trouverroient à côté. Je lui en dis mon sentiment, & remis cette operation au printems suivant, parce qu'alors la saison étoit fort facheuse. Je fus quelque tems sans avoir de

ses nouvelles : mais le 22. May suivant, étant à Troyes, & cet homme l'ayant sçeu, il m'y vint trouver, pour me dire qu'un nommé Deschamps Operateur ambulant avoit été chez lui & lui avoit persuadé de se mettre entre ses mains pour lui abaisser sa cataracte : ce qu'il avoit fait : mais que comme il ne voyoit point devant soi, à cause de cette cicatrice, il me venoit prier de lui dire si on pouvoit lui ôter, parceque cet Operateur lui avoit promis que quand il seroit guéry de sa cataracte, il lui ôteroit sa cicatrice. Je lui repondis qu'il n'y avoit rien à faire à la cicatrice, nonobstant la promesse de son Operateur, qui au reste avoit autant bien réüssi qu'on le pouvoit, en lui abaissant sa cataracte, & qu'il devoit être content de se pouvoir conduire. Cette cataracte étoit à la verité si bien abaissée, qu'il n'y paroissoit pas la moindre partie des acompagnemens, le malade voyant au reste de la maniére que je lui avois prédit.

Si j'ay raporté en ce chapitre des observations ou la réüssite a été assez favorable, qu'on ne croye pas que ce soit par ostentation : ce n'est pas là mon genie. J'àvouë de bonne foi que j'ay trouvé des difficultées que je n'ay pû surmonter, & que je me suis quelques-fois trompé dans le jugement que j'ay fait de quelques cataractes. Ce que j'ay dit sur le prognostic de ces maladies, les reigles que j'ay données dans le chapitre précedent, & ce que je diray dans la suite, en sont des preuves : car je n'avance rien que je ne l'aye reconnu par experience.

Je n'ay donc raporté ces observations, que pour

confirmer les reigles de pratique que j'ay établies & pour empêcher les jeunes Chirurgiens, qui commencent à faire cette operation, de se rebuter quand ils rencontreront des difficultées qu'ils n'auroient pas préveües, en leur faisant connoître qu'on les surmonte le plus souvent quand on agit avec ordre. Et je les ay raportées suivant les differents états sensibles des cataractes, & suivant l'ordre de leur formation, sans garder celui des tems dans lesquels j'ay fait chaque observation. Ce petit nombre m'a semblé suffisant, puisqu'un plus grand auroit été ennuyeux par les frequentes redites.

---

*Ce qu'il faut faire apres l'operation : & les moyens de remedier aux accidents qui la suivent.*

## CHAPITRE XV.

LE malade étant pansé en premier apareil, de la maniére que je l'ay dit au chapitre 12. on lui prescrit le regime de vivre qu'il doit observer jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé. Ce regime consiste à lui faire user de bouillons, de potages, ou panades & de quelques œufs frais, lui défendant le vin au lieu duquel on lui fera boire de la tisanne commune. Le six ou le septiéme jour de l'operation, s'il n'est arrivé aucun accident, on lui permettra d'user de quelques hachis, ou d'autres viandes aisées à manger & de facile digestion, & de boire du vin trempé ; & insensiblement on le remetera à sa vie commune.

Le soir de l'operation on ôte la compresse de dessus son œil, & on en aplique une autre trempée dans le même collyre, ce qu'on continüe dans la suite soir & matin, & même plus souvent, si elle se desseiche trop. Deux, trois ou quatre jours apres l'operation, on ouvre l'œil malade pour voir si la cataracte n'a point changé de place, ou si l'inflammation n'est point considerable. On prend garde en ouvrant l'œil que la lumiére ne soit point forte, de crainte d'exciter de la douleur à l'œil, qui en cet état à de la peine à souffrir le grand jour. Si on reconnoît que tout aille bien, on continuë à panser ainsi le malade, jusques à ce que le tems de la fluxion & de l'inflammation soit passé, qui est ordinairement le septiéme jour. Pour l'ordinaire, la piqueure de l'éguille se trouve presque guérie pendant ce tems là sans autre remede ; si cependant elle ne se trouvoit pas entiérement guérie, on se serviroit alors d'un collyre fait avec quinze grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, dissouts dans deux onces *Des eaues distillées de roses & de plantain*, dont on feroit couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade cinq ou six fois par jour, pour achever de cicatriser la playe, & par dessus on continueroit à apliquer une compresse trempée comme dessus, & ce jusques à parfaite guérison.

Le tems de la fluxion & de l'inflammation étant passé, si on juge qu'il y ait de la foiblesse à l'œil, ce qu'on connoît par un larmoyement d'humeur sereuse, sans douleur & sans inflammation, ou quand il s'est écoulé de l'humeur aqueuse dans le tems de l'opera-

tion, on cesse l'usage du collyre rafraichissant, pour se servir d'un collyre fortifiant, échauffant & dessei-chant moderément, qu'on fait avec *Les eauës distillées de fœnouil & d'eufraise* meslées ensemble & que l'on anime avec un peu *D'esprit de vin*, dans lequel collyre on trempe une compresse qu'on aplique un peu chaudement sur l'œil malade & sur les parties voisines, la renouvellant de tems en tems.

Ou bien on se sert du collyre fait avec une poignée *De semences d'anis ou de fœnouil*, qu'on fait infuser dans une pinte *De bon vin blanc ou clairet*, pendant vingt-quatre heures, distillant ensuite le tout par l'alambic de verre peur avoir seulement une eau spiritueuse dans laquelle on trempe une compresse qu'on aplique comme dessus.

On se sert aussi de l'un ou de l'autre de ces collyres sur la fin de la cure, quand il s'est fait quelque épanchement de sang au dedans de l'œil dans le tems de l'operation, pour en échauffant doucement l'œil, aténüer le reste de ce sang & le faire circuler plus promptement avec l'humeur aqueuse.

Quand il n'arrive point d'accident, le malade se trouve entiérement guéry huit ou dix jours apres l'operation, ou tout au plus dans quinze jours il peut souffrir la lumiére & se servir de son œil; mais quand il en arrive, il se passe quelques-fois bien du tems, avant que le malade puisse guérir.

Les plus communs symptomes qui suivent l'operation, sont la *Fluxion*, l'*Inflammation* & la *Douleur*. Quand ces symptomes sont legers, ils se corrigent par le collyre

lyre rafraichissant ci-dessus renouvellé plus souvent, y ajoûtant même *L'eau de morelle*, pour le rendre plus rafraichissant, & par une diéte exacte.

Mais quand ils sont violents, outre ces remedes, il faut s'efforcer de diminuer & d'arréter le progrez de la fluxion, en saignant le malade au bras du côté de l'œil malade, même à la jugulaire du même côté, si la fluxion est extraordinaire. On peut aussi se servir des *Sang-sues* qu'on apliquera à la tempe, & des *Vesiccatoires* derriére l'oreille. L'experience fait connoître que ces remedes generaux contribuënt beaucoup à arréter le progrés des fluxions qui se font sur les yeux, en diminuant, détournant & dérivant l'humeur qui les cause. Les lavemens émollients & rafraichissants donnez frequemment pour tenir le ventre libre, qui ne s'endurcit souvent que trop dans ces rencontres, temperent aussi la violence des fluxious ; aussi bien que les Apozemes & Juleps rafraichissants.

Quand la fluxion est arrétée, l'inflammation & la douleur cedent ensuite plus aisément. On les calme encore par les collyres adoucissants & rafraichissants, que l'on fait avec *Les eaues distillées de fleurs de melilot, de lis & de roses*, dans quatre onces desquelles on fait infuser une suffisante quantité *De graine de lin* ou *de psyllium*, pour les rendre un peu muccilagineuses, & un demy scrupule *De saffran*, & étant passées par un linge, on en fait couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour : observant de tenir toûjours sur l'œil une compresse trempée dans le collyre rafraichissant susdit.

Pour la même intention, on se sert aussi *Du sang de pigeon*, que l'on coule chaudement dans l'œil : ou *Du lait de femme*, que l'on y trait chaudement, si une nourrice s'en veut bien donner la peine, sinon, on se sert de celui quelle aura trait dans quelque vase, dans lequel on mellera un peu *De saffran*, pour l'empêcher de se cailler & pour adoucir davantage, & l'ayant fait tiédir on en coule quelques goutes dans l'œil malade, aussi souvent que dessus.

Quoique quelques Auteurs nouveaux réprouvent *Le lait*, dans les maladies des yeux, à cause qu'il est sujet à se cailler, l'expérience toutes-fois fait connoître qu'il est utile dans les playes de ces parties, quand il y a de la douleur, & dans quelques autres maladies comme je le diray dans la suite. En effet, sa substance douce & balsamique, adoucit les humeurs acres, tempere la douleur, & dispose à une supuration douce & louable les membranes qui ont été piquées, qui sans cette supuration, ne peuvent se réünir comme elles le feroient si elles n'avoient pas été altérées par une humeur acre & mordicante.

Il arrive quelques-fois que l'endroit de la piqueure s'ulcere ensuite de la fluxion & de l'inflammation ; alors la douleur augmente dans tout l'œil, & par sympathie à la partie antérieure de la tête. En cette rencontre on continuë les remedes susdits, & alternativement on coule dans l'œil quelques goutes des collyres suivans, pour mondifier & arrêter le progrés de l'ulceration.

Quand l'ulceration n'est pas bien considerable, ou

quelle ne fait que commencer, on fait un collyre avec *Les eauës distillées de roses, de plantain & d'eufraise*, meslées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait fondre *Douze grains de gomme arabique* en poudre pour les rendre muccilagineuses, & on y dissoût ensuite huit grains *De vitriol blanc*, cinq grains *De sel de saturne*, vingt grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, & une demie drachme *De sucre candit.*

Quand elle est plus considerable, on ajoûte au collyre susdit vingt grains *D'aloës*, dix grains *De myrrhe*, & dix grains *De tuthie préparée.*

On continüe ces collyres jusques à ce qu'on voye que l'ulcére soit mondifié : apres quoi on ne se sert plus que d'un collyre fait avec vingt grains *Des trochisques blancs de Rhasis*, & une demie drachme *De sucre candit*, dissouts dans quatre onces des eauës susdites renduës un peu muccilagineuses par l'infusion *Des graines de lin*, ou *De psyllium*, & ce jusques à parfaite guérison.

Il se forme aussi quelques-fois, à l'endroit de la piqueure, une *Excroissance de chair* : quand elle est petite & sans douleur, on la néglige, se guérissant d'ordinaire sans remedes : mais quand elle est considerable & douloureuse, elle se traite avec les collyres qui servent à l'ulcération, ou avec le collyre sec que l'on fait avec parties égales *De sucre candit & d'Iris de Florence*, que l'on réduit en poudre tres subtile, pour en souffler un peu sur l'excroissance avec un tuyau de plume d'oye, & cela cinq ou six fois par jour.

Tous les Symptomes apaisez on finit la cure comme je l'ay dit ci-devant.

## *Des fausses Cataractes, & premiérement du Glaucoma.*
## CHAPITRE XVI.

APres avoir décrit les cataractes vrayes, je veux dire celles qui ont toutes les qualitées nécessaires pour pouvoir étre abaissées : il m'a semblé à propos de décrire les fausses, c'est-à-dire celles qui n'ont point ces qualitées, & qui étant des altérations particuliéres du cristallin, la plûpart inconnuës jusques à present, ont été souvent mises par nos Auteurs au nombre des cataractes.

Et quoique je reconnoisse que ces cataractes soient incurables de leur nature, je dis qu'il est cependant nécessaire de les bien connoître, pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les vrayes, & pour faire un prognostic juste & assûré de ces maladies.

Je commenceray par le *Dessechement du cristallin*, connu par nos anciens Auteurs sous le nom de *Glaucosis*, ou *Glaucoma*, à cause de sa couleur qui est souvent d'un bleu celeste ou d'un verd de mer : d'où vient que quelques uns d'eux ont apellé de ce nom les cataractes, qui pour étre trop vieilles aprochent quelquesfois de cette couleur.

Hippocrate a connu cette maladie, comme il est aisé de le juger en lisant le commencement de son livre, *De visu*, & la fin *du* 31. *Aphorisme de la* 3. *section* : comme aussi Galien, qui en parle dans son livre, *De Oculis, au chapitre* 12. *de la particule* 4. où il fait voir la

difference de cette maladie d'avec la cataracte, comme je l'ay dit au chapitre premier. Il en parle encore vers la fin de son Commentaire sur l'Aphorisme susdit, au chapitre 15. de son livre, *De Medico*, aussi vers la fin, & dans quelques autres endroits de ses ouvrages. Les Medecins qui sont venus apres lui ont tenu sa doctrine, qui a été suivie par nos Praticiens modernes, & qui seroit assez conforme à la verité, s'ils ne confondoient pas parmi cette maladie, celle que je décriray dans le chapitre suivant.

Le *Glaucoma*, est une altération toute particuliére du cristallin, par laquelle il se desseiche, diminuë en volume, change de couleur & perd sa transparence, en conservant sa figure naturelle, & devenant plus solide qu'il ne doit être naturellement; & la suite de cette altération est la pertie, ou au moins, une notable diminution de la vüe.

Il y a aparence que le deffaut du suc nourricier est la cause de cette altération. En effet, il est aisé de juger que lorsqu'une partie manque de nourriture, elle doit nécessairement se dessécher ou se corrompre; elle se desseiche, lorsque la nourriture n'y coule pas aussi abondamment qu'il est nécessaire, alors ce n'est qu'une altération imparfaite. Elle se corrompt lorsque la nourriture est entiérement suprimée, ou que les principes de la partie même s'éxaltent, alors c'est une altération entiére. C'est aussi ce qu'on remarque dans le Glaucoma; car, ou le cristallin reçoit encore un peu de nourriture, alors il se desseiche simplement, conserve un peu de sa transparence, & devient de la cou-

leur de l'air, ou d'un blanc verdâtre, & c'est ce qui arrive plûtôt aux vieillards : ou il n'en reçoit plus aucune, alors son altération est entiére, il perd sa transparence, & devient d'un verd plus foncé, ou jaûne, ou noirâtre, ou comme un grain de gresle.

Le cristallin cesse de prendre de la nourriture, quand les canaux qui la portent sont, ou trop étroits, ou obstruez, ou rompus, ou que cette nourriture est trop grossiére, ou enfin quand les pores du cristallin ne sont plus proportionnez pour la nourir. Et quoique toutes ces choses puissent arriver par de certaines dispositions particulieres & naturelles du cristallin & de celle de ses canaux, & par des causes intérieures & ordinaires ; cependant le grand âge, les grandes fluxions sur tout le globe de l'œil, & les coups reçeus en sont aussi des causes fort communes.

Cette maladie pour l'ordinaire n'est précedée ni suivie d'aucune douleur dans son commencement, ni dans ses autres tems, à moins quelle ne soit causée par de grandes fluxions, ou autres intemperies, ou par quelques coups reçeus.

A l'égard des signes du Glaucoma, ils sont aussi équivoques dans son commencement que ceux de la cataracte vraye, & que ceux de la cataracte ci-apres decrite, à l'exception que la pupille n'est pas plus grande qu'à l'ordinaire & quelle conserve toûjours sa rondeur. Dans la suite, les malades s'imaginent voir comme au travers d'un brouillard, d'une fumée, ou d'une nuée : la maladie augmentant, on aperçoit que le cristallin change de couleur, le plus souvent il est d'un

verd blanchâtre, ou d'une couleur celeste fort claire: enfin il devient d'un verd plus foncé, ou jaúne, ou noirâtre, ou d'un blanc luisant, ou d'un grain de grêle, comme je l'ay dit, & alors il perd sa transparence & la vüe est entiérement ôtée.

Comme cette altération se fait sans que la membrane qui recouvre le cristallin se détruise, je dois avertir ici que dans le Glaucoma & dans les autres maladies du cristallin où cette membrane reste entiére, le cristallin alteré paroît presque toûjours luisant: & c'est pour cela que les cataractes luisantes sont toûjours tres suspectes, pour la crainte qu'il y à quelles ne soient de fausses cataractes, ou pour le moins quelles n'en participent.

Tant qu'il passe au travers du cristallin des rayons de lumiére, le mouvement de l'uvée se conserve plus ou moins, suivant les differents dégrez de la maladie: & quand il n'en passe plus, elle demeure immobile, je veux dire que son trou ne se dilate, ni se resserre, & examinant l'œil de l'une ou de l'autre des trois maniéres énoncées au commencement du chapitre 9.

Lorsque le Glaucoma arrive par une intemperie de tout l'œil, l'œil se diminüe & desseiche, & quand c'est par une autre cause particuliére, il conserve davantage sa grosseur naturelle. Chez les vieillards il diminuë aussi, comme on le remarque par les rides de l'uvée, alors pour l'ordinaire les deux yeux sont affectez également.

Il arrive quelques-fois que le Glaucoma reste dans un état imparfait sans augmenter, ce qui est plus or

dinaire chez les vieillards : & comme en cét état les rayons de lumiére peuvent encore passer au travers du cristallin, les malades aussi peuvent voir les objets communs, confusément toutes-fois.

Dans cette maladie, le cristallin se desseichant & diminuant en volume, paroît pour cette raison plus enfoncé que dans la cataracte vraye, & dans celle que je décriray ci-apres.

Il est inutile, de marquer ici les differences du Glaucoma d'avec la cataracte vraye : ce que j'ay dit de ces deux maladies, suffit pour les pouvoir distinguer l'une de l'autre ; dailleurs il est difficile de les confondre, & la plûpart de nos Auteurs ne s'y sont gueres trompé, quoi qu'ils ayent compris sous cette maladie celle que je décriray dans le chapitre suivant, qui en differe beaucoup comme je le feray voir.

Quoique plusieurs de nos Auteurs proposent des remedes dans le commencement de cette maladie pour empécher son progrés, l'expérience toutes-fois nous montre qu'ils y sont inutiles ; & pour moi j'ay toûjours reconnu cette maladie pour incurable en tout ses états, & en cela je suis du sentiment d'Oribase raporté ci-devant au chapitre premier, lorsqu'il dit, *Glaucomata omnia curationem non recipiunt.*

Je n'ay point trouvé d'occasion d'observer cette maladie apres la mort de personnes qui en fussent travaillées : mais je l'ay examinée beaucoup de fois sur des personnes vivantes : ce qui m'a donné lieu de faire les remarques susdites. Voici une observation qui fera connoitre jusques à quel dégré le cristallin se peut desseicher.

Observation

## OBSERVATION.

Etant à Sezanne au mois de Septembre 1700. Mr. Houllier Maître Chirurgien me parla d'un Maréchal du Faux-bourg de Broyes, travaillé d'une cataracte toute extraordinaire. J'eus la curiosité de voir cet homme, je me transportay chez lui avec ledit sieur Houllier. Je reconnus que le cristallin de l'œil gauche étoit si desseiché, que les fibres qui forment les pellicules extérieures de ce corps, laissoient entr'elles des petites cannelûres, qui formoient une infinité de lignes tres bien ordonnées, qui partoient du milieu de sa superficie antérieure, & s'étendoient à sa circonférence. La couleur de ce cristallin étoit d'un brun jaunâtre, & quand on le regardoit au grand jour, elle paroissoit changeante. Cet homme qui est assez âgé me dit qu'il y avoit bien vingt ans qu'il avoit perdu la vûe de cet œil.

---

*2. De la Protuberance du Cristallin.*

## CHAPITRE XVII.

UNe maladie contraire à celle ci-dessus décrite, est une excroissance démesurée du cristallin, qui n'a point été remarquée par nos Auteurs, ni même par nos Oculistes modernes, les uns & les autres la confondant avec le Glaucoma. Je l'apelleray, *Protuberance*, à cause que le cristallin dans cette maladie paroît éminent, & qu'il s'avance en devant.

Cette maladie eſt une altération toute particuliére du criſtallin, par laquelle il augmente en volume, perd ſa tranſparence & ſa figure naturelle, & devient plus ſolide qu'il ne doit étre naturellement.

Si le deffaut de nourriture eſt la cauſe du deſſéchement du criſtallin, il y a tout lieu de croire que l'excez de nourriture eſt la cauſe de ſa *Protuberance* : car il eſt aiſé de concevoir qu'un ſuc nourricier un peu plus viſqueux qu'il ne doit être, ſe portant abondamment par les canaux ciliaires entre le criſtallin & la membrane qui le recouvre, ne circule que difficilement, je veux dire, que n'y ayant que les parties les plus ſubtiles & aqueuſes de ce ſuc, qui puiſſent traverſer les pores de la membrane qui recouvre ce corps pour ſe meſler avec l'humeur aqueuſe & circuler avec elle, les parties les plus viſqueuſes & les plus diſpoſées à s'unir s'amaſſent entre ce corps & cette membrane : ainſi ce ſuc échapé & errant pour ainſi dire autour du criſtallin, & entre les interſtices de ſes fibres, s'épaiſſit enfin & augmente le volume de ce corps. Et cela de la même maniére que le ſuc nourricier de l'os, s'échapant, ou à cauſe de quelque ſolution de l'os, ou à cauſe de la ſéparation du perioſte, en s'épaiſſiſſant & prenant corps, forme un callus, ou une exoſtoſe.

Que ce ſoit un ſuc nourricier qui ſoit la cauſe de cette maladie, il y a aparence, puiſqu'il eſt capable d'augmenter le volume du criſtallin, ſans lui cauſer d'autre altération que celle de la perte de ſa diaphanéité, qu'on doit attribuer ſeulement au changement que cette humeur cauſe dans la diſpoſition des pores

de cette partie : de la même maniére que les corpuscules du froid, en s'insinuants dans les pores de l'huile, de l'eau & d'autres liqueurs, en changeant les couleurs, & détruisent ou diminuent beaucoup leur transparence en les glaçant.

Les signes de cette maladie dans son commencement sont un peu équivoques ; mais dans son progrés ils deviennent tres sensibles.

Les malades se plaignent d'une diminution de la vüe de l'un ou de l'autre œil, ou de tous les deux. Le trou de l'uvée paroît un peu plus grand qu'à l'ordinaire, sans se resserrer, & le cercle de l'iris par consequent est un peu plus étroit, sans qu'on remarque dabord rien de blanc par de là la pupille, & jusques alors on ne peut encore distinguer cette maladie de la cataracte vraye, & de la maladie que je décriray au chapitre premier de la seconde partie, les premiers accidents de ces maladies se trouvants presque semblables. Mais dans celle-ci, quelque tems apres on remarque un nuage à l'endroit du cristallin, qui augmentant de plus en plus, fait paroître le cristallin plus avancé, & d'une couleur de corne blanche, polie & luisante, quelques fois sa superficie est égale, & fort souvent elle est inégale. Le trou de l'uvée s'agrandit encore, & conserve sa rondeur, lorsque la superficie du cristallin est égale, & quand elle est inégale & cornüe, ce trou n'est plus rond, mais inégale, suivant les inégalitées du cristallin qui s'avance. Souvent en cet état les malades voyent une foible lueur, & quelques-fois ils n'en voyent aucune. Et quoi qu'on les ex-

posé au grand jour, même au soleil, leur pupille ne se resserre en aucune maniére : comme aussi les exposant au fond d'une chambre vis-à-vis des fenestres, ou presentant devant l'œil malade, l'autre étant fermé, la paûme de la main, ou quelque corps opaque, la pupille ne se dilate point davantage, ainsi l'uvée est sans aucun mouvement.

Cette maladie ne cause point de douleur dans son commencement, dans son progrés, ni dans son état : si quelques-fois il s'en rencontre à l'œil ou à la tête, cette douleur à une autre cause que celle de la maladie.

C'est à cette excroissance démesurée du cristallin, qu'on doit attribuer la cause de l'immobilité de l'uvée, & de la dilatation de son trou ; parceque le cristallin ainsi disposé, s'avançant fort en devant s'apuye sur l'uvée, & la poussant en devant l'étend & l'empêche de se resserrer. Et une preuve que s'en est la seule cause, c'est qu'en cet état, les malades voyent souvent les ombres des corps opaques situez entre leurs yeux & la lumiére, de la même maniére que ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes, sans que leur pupille se dilate & se resserre comme dans les cataractes vrayes ; ce qui devroit arriver, si l'uvée n'étoit violemment étendué par le pressement du cristallin.

Et comme l'humeur qui cause la protuberance du cristallin est poussée & s'amasse sous la membrane qui recouvre ce corps ; c'est aussi à cette membrane, suivant quelle préte ou résiste, que l'on doit attribuer la cause de l'égalité ou de l'inégalité que l'on remarque au cristallin.

Quoi que cette maladie semble avoir beaucoup de raport avec la cataracte vraye, elle en differe cependant en plusieurs choses. 1. En ce que dans la cataracte vraye, la membrane qui recouvre le cristallin, s'altere & se consomme le plus souvent comme par une espece de supuration, & dans celle-ci elle s'épaissit, s'endurcit & se fortifie. 2. Que dans la vraye cataracte, le cristallin diminuë en grosseur, & dans celle-ci son volume augmente. 3. Que les additions qui arrivent en la vraye cataracte, obeissent & flotent dans l'humeur aqueuse, ce qui fait qu'on peut separer le cristallin de son lieu naturel, & dans celle-ci l'humeur qui se congele autour du cristallin forme un corps solide avec lui, & l'attache aux membranes qui le renferment, d'où vient qu'il est impossible de le séparer.

Elle differe aussi du Glaucoma. 1. En ce que dans le glaucoma, le cristallin cessant de prendre de la nourriture; il se diminuë & se desseiche, & dans celle-ci au contraire, il augmente par une sur-abondance de nourriture. 2. Que dans le Glaucoma il est tantôt bleu, verd, jaune, blanc, &c. & dans celle-ci il est presque toûjours de la couleur d'une corne blanche, polie & luisante. 3. Que dans le Glaucoma il paroît plus enfoncé & petit, & dans celle-ci il s'avance fort en devant & paroît fort grand.

Cette maladie est plus commune que le Glaucoma, & arrive à toutes sortes de personnes: elle est aussi bien moins commune que la cataracte vraye. De sa nature elle est absolument incurable, même dans son commencement, les remedes n'y profitants en rien,

& l'operation y étant tout à-fait inutile.

Pour confirmer ce que j'ay dit de cette maladie, je veux bien raporter les deux observations suivantes.

## I. OBSERVATION.

Il y a quelques années qu'un pauvre homme aveugle me vint trouver pour lui aporter quelque secours. Son œil gauche étoit perdu depuis un long-tems, à cause d'un ulcere dont il avoit été travaillé, qui avoit laissé une cicatrice qui occupoit toute la cornée transparente : & son œil droit étoit travaillé d'une maladie semblable à celle-ci décrite, il y avoit environ un an. Ayant reconnu la maladie pour incurable, je lui dis qu'on ne pouvoit lui rien faire : lui au contraire me sollicita fortement de lui mettre l'éguille dans l'œil, sur ce qu'un Operateur coureur qu'il avoit rencontré dans un village voisin, comme il venoit me trouver, lui avoit dit que c'étoit une cataracte & qu'il le guériroit. Ne pouvant le dissuader, & voyant qu'il étoit résolu de se mettre entre les mains de cet Operateur, & d'ailleurs considerant que l'observation que je ferois pourroit un jour être utile au public, sans que ce pauvre homme courût aucun peril, je condescendit à sa forte volonté.

La maladie n'étoit pas encore dans son plus haut degré de perfection ; le malade voyant une foible lueur, & distinguant les ombres des corps opaques situez entre son œil & le grand jour ; mais l'uvée étoit immobile, ayant son trou fort dilaté & extremement rond. Je me proposay de dechirer la membrane du cris-

tallin, pour ensuite tâcher de le détacher, & de l'abbaisser au dessous du trou de l'uvée, s'il n'étoit pas fortement attaché au lieu où il est naturellement situé.

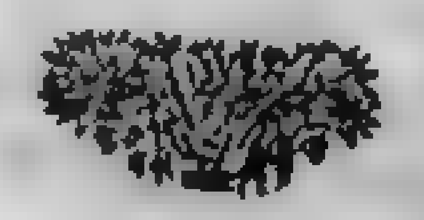
Pour cet effet, je me servis d'une éguille un peu plate & tranchante que j'introduisis à l'ordinaire, & quand je fus parvenu entre l'uvée & le cristallin, & que je vis la pointe de l'éguille par de là les deux tiers du trou de l'uvée, je la haussay & abaissay sans remarquer aucune adhérence du cristallin avec l'uvée, quoi qu'il fût fortement apuyé dessus. Je m'efforçay ensuite de rompre la membrane du cristallin, mais en vain; ce qui m'obligea d'apuyer bien fortement la pointe de l'éguille à la partie supérieure du cristallin, pour voir si je ne pourrois point le détacher en l'abaissant. Pendant cette action, je m'aperçeus que j'amenois le cristallin en bas, & le malade me disoit qu'il distinguoit mieux la lumiére, & effectivement alors quelques rayons de lumiére pouvoient passer au travers du corps vitré qui se presentoit un peu vis-à-vis de la partie supérieure de la pupille, en suivant le mouvement du cristallin : mais je reconnus bien-tôt qu'il ne se faisoit aucun détachement du cristallin, & que ce mouvement forcé que j'imprimois à ce corps, ne faisoit qu'affaiser l'uvée dont je voyois le trou changer de figure, le cristallin remontant aussi-tôt que je relevois la pointe de l'éguille, ou qu'il s'échapoit de lui méme. Enfin apres plusieurs tentatives vaines, je cessay mon travail, & je pansay mon malade qui fut entiérement guéry de la piqueure de l'éguille huit jours apres l'operation, dont il ne retira aucun profit; l'œil au reste

se trouvant dans le même état qu'il étoit auparavant.

## II. OBSERVATION.

Quelque tems apres je rencontray fortuitement le chien d'un paysan qui avoit une semblable maladie en un de ses yeux ; desirant de plus en plus découvrir la disposition du cristallin en cet état, je fis enfermer ce chien & le tuer, & j'en examinay anatomiquement l'œil. Je trouvay le cristallin prés d'une fois plus gros que celui de son autre œil, ayant une bosse inégale en devant. Sa membrane qui étoit plus épaisse, plus forte & plus polie, le tenoit fortement ataché au corps vitré : ayant coupé cette membrane, je vis l'humeur épaissie & qui grossissoit ce cristallin, qui étoit blanche & avoit une solidité mediocre, à peu prés comme celle d'un fromage passé, & étoit un peu visqueuse. Cette substance ne faisoit qu'un corps avec le cristallin, qui étoit pareillement blanc, peu transparent & plus solide qu'il ne devoit être naturellement ; & les autres parties de l'œil étoient dans leur état naturel, à l'exception de l'uvée dont le trou étoit fort dilaté, & inégalement rond, & contre laquelle ce cristallin étoit fortement apliqué.

Par ces deux observations on peut juger de la nature de cette maladie, & du prognostic qu'on en peut faire, pour peu qu'on en fasse l'aplication à ce que j'ay dit ci-dessus.



## 3. *De la Cataracte Branlante.*

## CHAPITRE XVIII.

CElse en parlant des cataractes dit, que si la cataracte branle & se remüe ça & la, à peine y peut-t'on jamais remedier par chirurgie : mais il ne nous à point dit la nature de cette cataracte, & pourquoi elle étoit incurable : aparemment qu'il ne la connoissoit pas, puisqu'il n'auroit pas dit, à peine y peut-t'on remedier par chirurgie, laissant ainsi la chose douteuse ; mais auroit dit absolument, on n'y peut jamais remedier par chirurgie.

Cette maladie est aussi une altération toute particuliére du cristallin, qui suit ordinairement la fonte ou la corruption du corps vitré, par laquelle il se diminüe, s'endurcit, blanchit ou jaûnit & perd sa transparence, en conservant sa situation, & demeurant suspendu, & flotant dans les eauës.

Quoiqu'il semble que cette altération du cristallin, ait beaucoup de raport au glaucoma, l'altération du cristallin dans ces deux maladies se trouvant presque egale ; je n'ay point crû devoir en traiter en parlant du glaucoma, parceque sa cause en est entiérement differente, & que de tous les Auteurs qui en ont parlé, & qui ont suivi Celse, aucun ne l'a pris pour un glaucoma, mais veritablement pour une cataracte, selon leur maniére de parler.

En exposant la cause de cette maladie, je me vois engagé de parler *De la fonte & corruption du corps vitré*, quoique je n'eusse resolu d'en traiter que lorsque j'expliquerois les maladies de cette partie : mais cette maladie du cristallin me force d'en parler ici. Ce sera donc une chose faite, & on aura recours en ce lieu quand je parleray des autres maladies du corps vitré.

Entre les maladies du corps vitré, *Sa fonte ou corruption*, comme on voudra l'apeller, est la plus considerable. Elle a deux causes. La premiére vient d'un prompt depost d'humeurs sur cette partie, qui lui diminüent d'abord sa transparence ; ensuite ces humeurs s'aigrissants, elles détruisent les membranes & fibres delicates de cette partie, & enfin la fondent ou corrompent entiérement.

Que ce dépost soit prompt, tous les malades affligez de cette maladie que j'ay interrogez, m'ont dit qu'ils s'étoient aperçeus tout à coup de la diminution, & ensuite de la perte de leur vûe. Que ces humeurs s'aigrissent, l'expérience nous fait assez connoître que les humeurs amassées en une partie, s'y fermentent & aigrissent, & consomment enfin les parties dans lesquelles elles sont épanchées.

La seconde cause de la fonte ou corruption du corps vitré, vient d'un pus qui s'amasse au dedans de l'œil, soit ensuite de quelque abcez qui se forme dans le cristallin, ou entre ce corps & sa membrane, comme je le diray dans le chapitre suivant : soit ensuite d'autres abcez qui arrivent ou à la membrane uvée, ou en la superficie intérieure de la cornée : soit enfin par un pus

qui se forme d'un sang extravasé au dedans de l'œil ensuite de quelque coup, & qui n'a pû se résoudre pour sa trop grande quantité. De telle maniére donc que ce pus soit épanché, par son acrimonie ou son acidité, il altere, corrode, détruit & fond le corps vitré.

Ce corps étant fondu & resoût en une eau claire & jaunâtre, quand cette fonte vient par un dépost d'humeurs, ou en une eau blanche & trouble; quand elle vient d'un amas de pus, cette eau se mesle avec l'humeur aqueuse & en détruit en même tems sa viscosité, elle passe au travers des pores de la rétine & la détache de l'uvée, elle altere les conduits qui portent la nourriture au cristallin, elle pénétre la membrane qui recouvre ce corps, & la substance de ce corps même qu'elle corrompt enfin entiérement.

Voici les signes de cette maladie. Quand la fonte se fait par un dépost d'humeurs, les malades se plaignent dabord qu'ils ne voyent pas ou tres peu; quoi qu'alors on ne remarque aucun changement dans l'œil, hors la pupille qui est un peu plus dilatée qu'à l'ordinaire, & cette perte ou diminution de vüe est quelques-fois précedée de violentes douleurs à la partie antérieure de la tête & au fond de l'œil, quelques-fois aussi les malades n'en ressentent aucune: peu de tems apres on voit le cristallin fort trouble, & dans la suite il devient blanc, puis jaune, & alors au moindre mouvement de l'œil on le voit tremblotant & branlant comme une giroüette agitée d'un vent mediocre; l'iris perdant sa couleur naturelle, se ridant & se mouvant tan-

tôt en arriere, & tantôt en devant, suivant qu'il est agité par ce cristallin flotant.

Et quand cette fonte est causée par un pus amassé au dedans de l'œil, les signes sont presque semblables dans son commencement, à ceux des cataractes purulentes, ou des autres amas de pus que je décriray ci-apres : ce qui fait qu'on ne peut dabord certainement juger si ce sera une cataracte branlante, parcequ'on ne peut sçavoir si le pus aura assez de malice pour corrompre le corps vitré & altérer le cristallin : ainsi ce n'est que dans la suite qu'on s'en assûre, & quand on voit que le cristallin alteré branle, comme je viens de le dire.

C'est cette agitation du cristallin qui a fait estimer à nos Anciens & à nos Modernes, que cette maladie étoit une cataracte de la nature de celles qu'on abaisse, parceque voyants branler ce corps, ils s'imaginoient que c'étoit une membrane qui flotoit dans l'humeur aqueuse : & aparemment qu'en ayant voulu tenter l'abaissement, & ayant reconnu par expérience, que ce corps étant détourné les malades ne voyoient rien, ils auroient conclu de là qu'il y avoit obstruction au nerf optique.

Cette fonte du corps vitré demeure en cet état pendant le reste de la vie, sans se communiquer aux membranes qui forment le globe de l'œil, comme je l'ay vû par expérience en beaucoup de personnes, travaillez de cette maladie, entr'autres en une femme agée de plus de soixante & dix ans, qui avoit une semblable cataracte depuis plus de trente ans.

On peut rendre raison de ce fait, si on considere que quoique le corps vitré soit détruit & le cristallin alteré, cependant l'humeur destinée par la nature pour nourrir ces corps, ne cesse pas pour cela de se filtrer par l'uvée, & par le cercle ciliaire qui ne souffrent aucune altération, & que s'épanchant parmi cette fonte & ce meslange du corps vitré liquifié & de l'humeur aqueuse, elle en adoucit son acidité, & dautant plus que pouvant circuler de même que je l'ay dit en expliquant la circulation de l'humeur aqueuse, elle peut pareillement entrainer avec elle dans la masse du sang ce qu'il y a d'acide & d'âcre.

J'ay été fort long-tems sans pouvoir connoître au vray, pourquoi dans cette maladie le cristallin alteré branloit au moindre mouvement de l'œil; faute d'occasion de pouvoir anatomiser un œil qui fût affecté de cette maladie : mais le 11. de Décembre de l'année 1691. je rencontray par hazard une vache qui en avoit une semblable, je la fis acheter par un boucher pour la tuer, sur l'œil de laquelle je fis l'observation suivante.

## I. OBSERVATION.

Ayant détaché l'œil de son orbite, & le tenant à la main, pour peu que je l'agitât; le cristallin s'agitoit aussi de toutes parts.

Je coupay la cornée transparente tout autour du cercle extérieure de l'iris, tenant le fond de l'œil en bas, & le devant en haut, pour empêcher l'humeur aqueuse de s'écouler : quand elle fut coupée, il s'en écoula environ une sixiéme partie, & j'aperçeus alors le cris-

tallin flotant sur l'humeur restante, & retenu dans toute sa circonférence par des membranes & des fibres.

Je versay par inclination cette humeur dans un verre, elle me parut d'une consistance d'eau jaunâtre & sans aucune viscosité, & le cristallin demeura suspendu & dans sa même situation, étant seulement un peu plus enfoncé.

Je coupay ensuite la cornée en long jusques auprés de l'insertion du nerf optique, & ensuite je fendis l'uvée, & je reconnus que la rétine étoit entiérement separée de l'uvée, & attachée par derriére au fond de l'œil, à l'entrée du nerf optique, & par devant autour du cercle ciliaire, prés le cristallin : desorte que cette membrane imitoit un cône, dont la pointe étoit à l'entrée du nerf optique, & la base autour du cercle ciliaire.

Au milieu de ce cône formé par la rétine, je remarquay quelques fibres membraneuses, que je crus être la membrane extérieure du corps vitré. En effet, ces fibres toutes flétries, alterées & subtiles quelles étoient, imitoient en quelque maniére le cône de la rétine, & paroissoient se continuer autour de la circonférence du cristallin.

C'étoit aussi tout ce qui restoit du corps vitré ; car au reste il estoit entiérement fondu, & ne formoit avec l'humeur aqueuse qu'une même liqueur, qui remplissoit, comme je l'ay dit, tout le globe de l'œil.

Le cristallin étoit renfermé dans sa double membrane, qui me parut entiére quoi qu'alterée, & étoit retenu dans l'endroit qu'il occupoit, par les fibres ciliaires qui s'inserent à cette membrane aux côtez du cris-

tallin, & ces fibres ſembloient être un peu allongées & beaucoup flétries.

Je ſéparay ce criſtallin pour le comparer à celui de l'autre œil : il étoit plus petit, fort ſec, dur, jaûne, & ſans humeur muccilagineuſe autour.

Je l'examinay anatomiquement, & je reconnus que ſes fibres & pellicules étoient diſpoſées de même que celles des criſtallins préparez avec l'eau forte ou bouillis dans l'eau.

La cornée au reſte & l'uvée étoient dans leur état ordinaire, hors l'iris qui avoit perdu ſa couleur naturelle.

En comparant cette obſervation avec la ſuivante, on connoîtra facilement en quoi differe la fonte & corruption du corps vitré, cauſée par un dépoſt d'humeurs ſur cette partie, d'avec celle qui eſt cauſée par un amas de pus au dedans de l'œil, ſans qu'il ſoit beſoin que je m'en explique davantage.

## II. OBSERVATION.

Un nommé Claude Merat originaire de Boulage & demeurant à Brandenouvilliers, prés de Bar-le-duc, âgé de 40. ans ou environ, me vint trouver le 18. Octobre 1700. pour me conſulter ſur une maladie qui lui étoit arrivée à l'œil droit, la moiſſon précedente. En même tems je remarquay que ſon œil gauche étoit travaillé d'une cataracte branlante, qui avoit été cauſée par un amas de pus au dedans de l'œil, dont la partie la plus groſſiére avoit pris corps en ſe deſſeichant : ce pus deſſeiché paroiſſoit être attaché par une de ſes extremités au criſtallin, & par l'autre à la cornée tranſ-

parente, où je vis une blancheur qui me sembla être une cicatrice intérieure, & à l'endroit de cette blancheur, la cornée formoit une petite bosse en dehors, marque qu'elle étoit émincée en cet endroit par une ulcération intérieure qui avoit précedé, soit que cette ulceration eût été la suite d'un abcez de la superficie interieure de cette membrane, & qui s'étoit ouvert en dedans, ou qu'elle eut été causée par l'acrimonie d'un pus qui se fût amassé en quelque autre partie intérieure de l'œil. Au moindre mouvement de l'œil, ce pus épaissi flotoit & branloit; & comme il n'occupoit qu'environ la moitié de la pupille, vers sa partie inférieure, je voyois en même tems au travers de l'autre moitié supérieure le cristallin alteré & fort blanc floter aussi & branler. Cet œil me parut plus gros que l'autre. La cornée etoit parsemée de gros vaisseaux bleuës & variqueux aux endroits du blanc de l'œil, & de quelques autres petits vaisseaux rouges en quelques autres endroits: & du reste l'humeur qui remplissoit le globe paroissoit fort transparente. Ayant interrogé cet homme, j'apris qu'il y avoit neuf ans qu'il avoit entiérement perdu la vüe de cet œil, & qu'il avoit souffert pendant un an une violente douleur en cette partie.

Par ces deux observations, & ce que j'ay dit de la cataracte branlante, on concluëra aisément que cette maladie est absolument incurable; & que si les malades ne voyent aucune clarté, on ne doit pas inferer; que ce soit une obstruction du nerf optique qui en soit la cause, mais la fonte ou corruption du corps vitré, & le des-rangement de la rétine.

4. De

4. *De la Cataracte Purulente, ou de l'Abcez du Cristallin.*

# CHAPITRE XIX.

RIen ne ressemblant mieux à une cataracte vraye que l'abcez du cristallin & son ulcération, je dois traiter de cette maladie en parlant des cataractes fausses, puisqu'elle ne reçoit aucune guérison, ni par les remedes, ni par l'operation.

Par *Cataracte purulente* ou *Abcez du cristallin*, j'entens un amas de pus, ou dans la propre substance de ce corps, ou entre sa superficie & la membrane qui l'envelope, qui l'altére, le desseiche, & lui fait perdre sa transparence : ainsi le cristallin se trouve en même tems affecté des trois maladies generales, qui sont l'intemperie, la mauvaise conformation, & la solution de continuité.

Si on ne sçavoit par expérience que le cristallin s'abscede, il y auroit assez de lieu d'en douter ; puisque c'est un corps qui n'a aucune continuité avec les autres parties de nôtre corps, comme je l'ay dit lorsque je l'ay décrit, qu'il se nourrit d'une maniére differente, & que les acides agissants sur lui, au lieu de le consommer & le fondre, l'endurcissent comme je l'ay montré ; cependant comme la nourriture qu'il reçoit vient du sang, on peut juger qu'elle en doit retenir les mêmes qualitées & qu'elle peut par consequent souffrir les mêmes altérations.

Ainsi on peut dire vrai-semblablement, que les cau-

ses de l'abcez du cristallin sont semblables à celles des autres abcez de nôtre corps, & qu'une humeur impure séjournant entre ce corps & la membrane qui le recouvre, ou entre les interstices de ses fibres, soit quelle y soit coulée promptement, ou amassée petit-à-petit, se fermente, se corrompt & abscede enfin le cristallin.

On connoît que l'abcez se fait, par une douleur que le malade souffre au dedans de l'œil, qui est plus ou moins grande, selon que l'humeur qui la cause est plus ou moins chaude, & cette douleur s'étend quelques-fois au devant de la tête : par une inflammation au dedans de l'œil, quand l'humeur est chaude ; & par un nuage qu'on remarque bien-tôt au travers de la pupille.

Quelques-fois le dépost est si subit, & cette humeur chaude se fervente si promptement, que le pus se trouve formé & presque entiérement blanc, dans l'espace de trente ou quarante heures. Et il semble alors à ceux qui ne sont pas tout-à-fait versez dans ces maladies, que ce soit une vraye cataracte, à cause de cette blancheur du pus qu'on remarque par delà la pupille, qui imite assez bien une cataracte, & de la perte de la vûë qui arrive en même tems que ce pus se forme.

Je ne doute point que ce ne soit une semblable maladie qui a trompé Fernel, lorsqu'il a dit au chapitre 5. du 5. livre de sa *Pathologie*, qu'il à vû quelques-fois une suffusion entiérement épaisse & consommée, s'amasser en un jour. *Interdum vidi*, dit-il, *omnino crassam atque consummatam suffusionem uno die congeri.*

Ce que j'ay dit de la formation des cataractes vrayes, fait assez connoître qu'il ne peut s'en former en un jour, si prompt que le dépost de l'humeur qui la cause puisse être ; & qu'ainsi Fernel a été trompé par l'aparence. Car quand même on demeureroit d'acord de ses principes, on ne pourroit pas concevoir, qu'une humeur coulée entre l'uvée & le cristallin, pût prendre corps en si peu de tems, pour former selon lui une cataracte parfaite. Et pour la raison qu'il en donne immediatement aprés, quand il dit ; *Et enim si crassus humor in opticum nervum repentè incidens subitò obcæcat ; cur non etiam is longius ob pupillam prolapsus repentinam suffusionem eàmque perfectam inducet ?* elle n'a aucun raport a ce qu'il veut prouver : parceque quand une humeur pourroit tomber subitement dans le nerf optique, ou elle s'engageroit aisement à cause de la disposition de ses pores, & en même tems lui ôter son usage ; il ne s'ensuivroit pas pour cela, qu'une même humeur épanchée entre l'uvée & le cristallin y prît corps en si peu de tems, l'humeur aqueuse avec laquelle elle se trouveroit confondüe s'y oposant.

Mais lorsque l'humeur qui cause cet abcez est froide, il est beaucoup plus de tems à se former, il se passe plusieurs mois, quelques-fois des années entieres avant qu'il paroisse du pus : la vüe est cependant empéchée, & les malades ont presque tous les mémes signes, qu'ont ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes ; ce qui fait qu'on n'en peut faire de jugement certain. Il en est de même quand l'abcez ne se fait que dans une petite partie de la superficie du cristallin, &

qu'il est d'une mauvaise nature ; parcequ'il n'ulcere que petit à petit le cristallin.

On connoit que le pus est fait par sa blancheur, & par la diminution des symptomes qui l'ont precedé, quand ce pus est loüable & en une mediocre quantité, le plus subtil se resoût, & le plus grossier se desseiche, ensemble le cristallin, qui paroît alors comme un Glaucoma, hors qu'il n'est pas si uni, & par consequent moins luisant, & qu'il semble plus petit & plus enfoncé, à cause que la pupille se resserre davantage. Mais quand il est d'une autre nature, qu'il est malin, ou qu'il se trouve en grande quantité, il rompt la membrane du cristallin, se mesle dans l'humeur aqueuse, se precipite quelques-fois au bas de l'œil, ou on le voit souvent au travers de l'uvée & par son trou, détruit quelques-fois & fond le corps vitré, & alors le cristallin alteré n'étant plus soûtenu branle, comme je l'ay dit au chapitre précedent, & tres souvent ce pus altere les autres parties intérieures de l'œil, qui dans la suite s'atrophie, se corrompt & j'aûnit : ce qui arrive rarement sans de tres grandes douleurs de cette partie qui se communiquent même à la tête.

Quand le pus est échapé du cristallin, l'ulcére qui reste fait paroitre sa superficie blanche, inégale & éloignée : l'uvée se ride, & la couleur de l'iris se convertit en une mauvaise : son trou s'étrécit extrement, & souvent même change de figure ; & les malades ne distinguent que tres foiblement la lueur du grand jour.

Voila ce que l'expérience m'a fait remarquer sur cette maladie, assez aisée à connoitre quand elle ne tarde

pas à se former : mais quand elle vient lentement, elle est bien difficile à distinguer de la cataracte vraye, souvent on y est trompé, à cause de leurs signes qui sont à peu prés semblables. Voici une exemple de la derniére.

## OBSERVATION.

Un nommé Claude Durand, homme âgé de saint Julien du Saut, entre Ville-neuve le Roy & Joigny, me vint trouver le premier May 1697. son œil droit depuis cinq ans étoit incommodé d'une tache blanche qui occupoit une partie du cristallin, semblable à une cataracte naissante ; & comme le tour du cristallin conservoit encore de sa transparence, il distinguoit de cet œil les objets communs, la lumiére, les portes, les fenestres &c. & sur la cornée transparente il y avoit un ulcére superficiel, joint à une legere ophthalmie, causée par des collyres acres qu'on lui avoit donné, dont ayant cessé l'usage, il se trouva bien-tôt guéry de cette inflammation & de cet ulcere, comme je l'ay sçeu depuis.

L'œil gauche se perdoit depuis dix-huit mois : il s'en aperçeut par des fils, floccons, nuages, & autres signes avant-coureurs de cataractes : le milieu du cristallin me parut d'un blanc un peu sale, & le reste de cette partie étoit de couleur d'air un peu obscur. En l'un & en l'autre, la pupille se dilatoit & resserroit, plus cependant du droit que du gauche dont il voyoit moins.

J'estimay que la tache de l'œil droit avoit été causée par une pustule ou petit abcez à la superficie du

cristallin, qui étoit guéry, dont la cicatrice blanche étoit cette tache qui demeureroit en cet état sans augmenter, & je ne me trompay pas : & que celle de l'œil gauche étoit un commencement de vraye cataracte, je me trompay comme la suite me le fit voir.

Car le 2. Avril de l'année suivante, étant venu derechef chez moi, je trouvay son œil droit dans le même état que ci-devant : mais pour l'œil gauche, le cristallin m'en parut fort enfoncé, d'un blanc sale, à peu prés de la couleur d'un pus épais & peu loüable, la pupille etant fort petite, irréguliere en sa rondeur, ne se dilatant ni resserrant au grand jour, au soleil, à la chandelle, ni à l'obscurité, ni en frotant l'œil, ni par tout autre moyen : l'iris étoit obscur & peu vif, & fort ridé, ne distinguant au reste que tres foiblement la lueur du grand jour & du soleil. Toutes ces mauvaises marques me firent juger que la tache qui paroissoit l'année précedente & que j'avois estimée être un commencement de cataracte, étoit un petit abcez d'une mauvaise nature, dont le pus s'étant étendu insensiblement, avoit enfin rendu le cristallin tout ulceré & purulant, & que les autres parties intérieures de cet œil étoient alterées par la malice de ce pus : ce qui m'empécha d'en entreprendre l'operation.

En effet, dans l'abcez & l'ulcération du cristallin, l'operation y est absolument inutile : car quand même on abaisseroit le cristallin, ce qui n'est pas toûjours impossible, les malades ne verroient pas pour cela ; parceque la membrane qui recouvre le corps vitré contracte le même vice, & que dailleurs le trou de l'uvée

demeure si resserré, que la lumiére n'y passeroit qu'avec peine.

A l'égard des remedes ils sont aussi inutiles pour ces maladies. On s'en sert seulement pour temperer les douleurs lorsquelles sont violentes, & pour empêcher la fluxion. On employe à cet effet les collyres rafraichissants & anodins, & les fomentations de pareille vertu, la saignée & autres remedes qu'on trouvera ci-apres au chapitre de l'ophtalmie & ailleurs.

---

*Des Cataractes Mixtes, ou Trompeuses.*

## CHAPITRE XX.

SI la connoissance des *Cataractes fausses*, est nécessaire pour s'empêcher d'être trompé en les confondant avec les *Vrayes*; celle des *Cataractes mixtes*, ne l'est pas moins pour s'assûrer de la bonne ou mauvaise réüssite des operations qu'on entreprend, & pour prévenir les malades, ou ceux à qui ils apartiennent, sur les difficultées que l'on soupçonne se rencontrer dans leurs maladies.

S'il ne se rencontroit que des cataractes vrayes & des cataractes fausses, on pourroit avec certitude aprouver les unes & rejetter les autres, en observant ce que j'ay dit ci-devant: mais ces maladies ne se trouvent pas toûjours ainsi disposées; souvent elles participent des cataractes vrayes & des cataractes fausses, & sont plus ou moins mauvaises, quelles aprochent plus ou moins des cataractes fausses.

C'est ici la pierre d'achopement des Chirurgiens Oculistes, qui se confiants trop en leur adresse, promettent aussi avec trop d'assûrance à leur malades, un favorable succez de leurs operations, sans considerer que souvent les aparences sont trompeuses. Une cataracte pour avoir de bonnes marques, n'est pas toûjours bonne pour cela ; il faut examiner s'il n'y en à point de mauvaises, & qui sont celles qui prévalent ; & quand elles seroient toutes bonnes, on doit suspendre son jugement. On voit bien la superficie d'une catatacte, mais on ne voit pas son fond. Si on se trompe quelques fois au jugement d'une cataracte vraye que l'on croit confirmée, & qui dans l'operation se trouve laiteuse, ou caséeuse, on peut avec plus de raison être trompé en une cataracte mixte, dont la superficie paroîtra bonne, & le fond sera mauvais ; ce qu'on ne connoît à la verité, que lorsque l'éguille est dans l'œil.

Je ne veux pas pour cela dire, qu'on doive desesperer de toutes les cataractes qui auront quelques signes mauvais ; au contraire je conseille qu'on en entreprenne l'operation. On ne risque rien quand un homme est aveugle, il ne sçauroit être dans un pire état, & on peut lui rendre la vûe, puisqu'une cataracte un peu mauvaise peut réüssir : mais on ne doit pas trop promettre, se ressouvenant du conseil de Guy de Chau-« liac qui dit, en parlant des cataractes ; qu'il ne faut « jamais être assez imprudent, que de promettre avec « assûrance, de guérir une cataracte ; parceque les re-« medes topiques ne profitent gueres ; & que l'opera-« tion de l'éguille est assez douteuse, sur tout si on a manqué

« manqué à bien prendre ses mesures avant que de
« l'entreprendre.

Par *Cataracte mixte*, j'entens une certaine altération du cristallin, qui tient de la nature de la cataracte vraye, & de la cataracte fausse, & qui a par consequent pour cause principale, quand elle participe plus de la cataracte vraye, l'humeur qui cause cette cataracte, & pour accessoire, celle qui est la cause des cataractes fausses, & au contraire.

Comme il est difficile de déterminer les differentes combinaisons de ces causes, il est pareillement difficile de décrire juste toutes les cataractes mixtes : c'est pourquoi je me contenteray de décrire succinctement en ce chapitre les plus communes & principales. Et voici comment on les doit concevoir.

*Premiére Cataracte Mixte qui tient de la nature du Glaucoma.*

Quand l'humeur qui cause la cataracte vraye, ne coule que dans une mediocre quantité, capable d'altérer seulement la superficie du cristallin, de commencer à former les accompagnemens, & même d'altérer en quelque partie la membrane qui recouvre ce corps, & que par quelque cause inconnüe cette humeur cesse de flüer, il arrive que cette humeur s'adoucit & se consomme : mais comme la superficie du cristallin est déja alterée, & que ses pores sont changez, le suc nourricier ne la peut plus pénétrer ; ainsi le cristallin, faute de nourriture, se desseiche, le reste de sa membrane demeure entiére, & de cette maniére il se fait

une *Cataracte mixte*, qui tient *du desseichement du Cristallin.*

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle à plus de raport, à aussi ces particulieres.

La couleur de cette cataracte est souvent inégale, à cause de l'inégalité de l'altération du cristallin; ensorte qu'une partie se trouve blanche, & une autre partie comme une eau glacée & un peu trouble.

Elle paroit plus petite & enfoncée que la vraye cataracte; & la pupille se rencontre aussi plus resserrée.

Elle est pour l'ordinaire luisante; & souvent elle est barrée ou traversée.

Elle est enfin tres longtems à se former, & souvent apres cinq, six & sept ans elle n'est pas encore confirmée.

De sa nature elle est fort suspecte, étant difficile à separer, à cause de la membrane qui recouvre le cristallin, qui est presque toûjours entiere, & apliquée contre ce corps: souvent même il est impossible de la détacher.

Quand on peut la detacher elle reüssit, n'étant guere sujette à remonter, & quand elle remonteroit, elle se précipiteroit derechef assez aisément: mais ce qui reste apres que cette cataracte est abaissée, c'est un nuage par delà la pupille, causé par la membrane qui recouvroit le cristallin, qui n'étant que dechirée, reste apliquée sur la bosse du corps vitré, en maniére d'un cannepin blanchâtre & extrémement delié; & ce reste de membrane dans la suite du tems se consomme pour

l'ordinaire petit à petit, & alors ce nuage disparoit. Les malades eux-mêmes s'aperçoivent de ce nuage, & un Chirurgien le distingue aisément pour peu qu'il ait bonne vûe : & pour mieux s'assûrer qu'il n'est produit que par la membrane qui recouvroit le cristallin, il doit regarder l'œil avec de bonnes lunettes, ou avec une loupe de verre, & il connoîtra que ce n'est que cette membrane ; il verra même la déchireure ou fente par laquelle le cristallin s'est échapé qui est ou longue ou d'autre figure, & comme dans l'endroit de cette fente la prunelle se trouve noire, au lieu que dans les autres endroits que cette membrane occupe, elle est un peu blanchâtre. La même chose arrive apres l'operation des autres cataractes ou cette membrane ne se trouve point consommée, ou alterée en un tel degré pour se separer entierement & pour suivre le cristallin, comme dans la plûpart des cataractes laiteuses & caséeuses, & dans la mixte dont je parleray dans le chapitre suivant.

Je diray encore que cette cataracte, en vieillissant devient assez souvent bonne : cequi arrive aparemment par une nouvelle fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraye, quelques fois aussi elle reste mauvaise. Je ne donneray point d'exemple de celles qui ont quelque bonté & qui peuvent reussir, comme tenans plus des cataractes vrayes ; mais en voici un de celles qui participes plus du glaucoma, & dont on doit le plus se deffier.

## I. OBSERVATION.

Un pauvre homme mandiant de Fere-en-Tertenois Diocése de Soissons, ayant l'œil gauche perdu d'une maladie pour laquelle il n'y avoit point de remede, & l'œil droit travaillé d'une cataracte que je jugeay participer du glaucoma, me vint trouver pour me prier de lui en faire l'operation.

Cette cataracte me parut blanche, mediocrement luisante, petite & enfoncée : la pupille étoit aussi un peu plus petite que dans la cataracte vraye, & ne se dilatoit ny resserroit que tres foiblement, quand je passois la main entre son œil & le grand jour, mais il en distinguoit l'ombre : le reste de l'œil étoit bien disposé. Quoi que cette cataracte fût confirmée, elle étoit tres suspecte, les mauvais signes prévalants sur les bons : je l'en avertis, il souhaitoit l'operation, je la fis le 15. Avril 1698.

Quand mon éguille fut dans l'œil, je la portay plusieurs fois sur la cataracte pour l'abaisser à la maniére ordinaire, mais en vain. Je retiray un peu l'éguille pour en porter la pointe vers la partie supérieure du cristallin, que j'apuyé un peu fermement pour tâcher de rompre sa membrane, & abaisser ce corps, ce que je répetay deux ou trois fois inutilement. Je fis enfin un dernier effort qui fut de piquer dans la cataracte même, & d'abaisser ensuite la pointe de mon éguille, croyant par là dechirer plûtôt la membrane qui contient le cristallin ; mais il m'arriva ce que j'ay dit dans la premiére observation du chapitre 17. c'est-à-dire,

que par ce mouvement forcé que j'imprimois au cristallin, il s'abaissoit un peu, mais si-tôt qu'il s'échapoit de mon éguille il reprenoit sa premiére situation ; je reiteray le même mouvement, & voyant que je n'avançois en rien, je retiray mon éguille & je pansay le malade, qui fut ensuite travaillé d'une inflammation douloureuse qui dura sept ou huit jours, dont il fut entiérement guéry aussi bien que de la piqueure le 16. jour, qu'il s'en alla sans aucun avantage de l'operation.

### *II. Cataracte Mixte qui tient de la protuberance du Cristallin.*

Une cataracte étant commencée, quand l'humeur qui la cause cesse de fluer, ou quelle s'adoucit, que le suc nourricier du cristallin est un peu plus visqueux qu'il ne doit être, comme je l'ay suposé dans la protuberance, & qu'il ne cesse point de se porter par les conduits ordinaires entre le cristallin & sa membrane, faute de circuler entiérement, ce qu'il y à de plus visqueux & de plus disposé à s'unir, s'amasse, prend corps & forme une substance plus solide que celle des accompagnemens ordinaires ; augmente de cette maniére le volume du cristallin, & forme ainsi une *Cataracte*, qui tient de *L'excroissance immoderée* de ce corps.

Cette cataracte, outre les signes communs des deux maladies ausquelles elle à plus de raport, à encore ces particuliers.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus tardive à se former & à meurir, & le cristallin con-

serve fort longtems une partie de sa transparence, en sorte que les malades distinguent confusément la lumiére, les couleurs vives & les objets communs.

Quand elle est dans son état, elle est d'un blanc luisant, & rarement elle change de couleur si vieille quelle soit.

La pupille se trouve plus dilatée que dans les cataractes vrayes, & un peu moins que dans la simple protuberance; & elle ne se dilate & resserre que tres foiblement, quoiqu'il passe de la lumiére au travers du cristallin, plus que dans les cataractes vrayes.

Cette cataracte, en vieillissant, se meurit quelquesfois & est en état d'être abaissée; mais ce n'est guéres qu'apres cinq, six, sept & huit ans, & même davantage. Souvent aussi elle est presque incurable; parceque la membrane qui recouvre le cristallin restant entiére, il est tres difficile de la rompre. Et quand méme en vieillissant elle changeroit de nature, par une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraye, qui pourroit la détacher en altérant la membrane qui la tient sujette, elle seroit encore assez suspecte, retenant toûjours quelque chose de sa premiére ferocité. Voici un exemple d'une cataracte de cette nature.

## II. OBSERVATION.

Monsieur Poüard Curé de sainte Savine, Fauxbourg de Troyes, travaillé de deux cataractes, me fit prier de l'aller voir au commencement du primtems de l'année 1698. Ces deux cataractes me parurent blan-

ches, luisantes, grandes & assez superficielles : les pupilles étoient un peu plus dilatées que dans les cataractes vrayes, & se resserroient & dilatoient foiblement, quand je passois la main entre ses yeux & le grand jour, ou que je procedois comme je l'ay dit cidevant : il apercevoit confusément la lumiére, les couleurs vives, & mêmes les objets communs : & celle de l'œil droit paroissoit la plus blanche & la plus avancée en maturité. Par ces signes je jugeay que ces cataractes étoient mixtes, de la nature de celle dont je fais la description, & par consequent douteuses. Je dis au malade quelles n'étoient pas en état d'être abaissées, & qu'il falloit attendre quelles fussent meilleures, aquoi il consentit.

Un Operateur Oculiste renommé pour ses operations, & à la verité habile homme, l'avoit vû avant moy, & lui avoit assûré que ces cataractes étoient fort bonnes. Il le vit encore l'été suivant, & lui assûra derechef quelles étoient en état d'être abaissées, & quelles reüssiroient; il s'offrit même de lui faire l'operation, & je ne sçais pour quelle raison ledit Sieur Poüard le remercia. Quelque tems apres il me fit mander, de le voir quand j'irois à Troyes : je le vis & je le trouvay résolu à souffrir l'operation. Ses cataractes ne me parurent guéres meilleures que la premiére fois, & je doutay toûjours de la reüssite. Cependant faisant réflexion sur l'habileté & l'expérience de cet Oculiste, & sur le jugement qu'il avoit fait de ces cataractes, je crûs me tromper dans le mien; mais j'eûs tort : car ayant accordé audit Sieur Poüard de lui faire l'opera-

tion qui fut indiquée au seize Septembre pour lui donner le tems de se préparer, je travaillay sur l'œil droit dont la cataracte paroissoit la plus confirmée & la meilleure, & mon eguille ne fut pas plûtôt dans l'œil, que je reconnus la faute que j'avois faite. Il me fut impossible de détacher le cristallin du corps vitré ; quoique j'eusse déchiré ou fendu sa membrane, comme je le connus par une legere blancheur de l'humeur aqueuse, qui ne pouvoit venir que de la superficie de cette cataracte dissoute dans cette humeur par le mouvement de l'éguille : je lui imprimois bien le même mouvement dont j'ay parlé dans la 1. observation du chapitre 17. mais aussi inutilement. Je cessay donc mon operation qui fut suivie de fiévre, de douleurs à l'œil, & d'une inflammation assez considerable au dehors & au dedans, & qui causa même quelque desordre, comme je le connus apres que ces symptomes furent appaisez.

Pour connoitre que l'impossibilité qu'il y a dans les cataractes fausses, & la grande difficulté qui se rencontre dans les mixtes, de séparer le cristallin du corps vitré, vient principalement de ce que la membrane qui le recouvre est entiére, faire attention à l'expérience suivante, que j'ay faite plusieurs fois & qu'un chacun peut essayer.

J'ay piqué à differentes fois des yeux de moutons & de veaux, & ay fait à chacun tous les mouvemens nécessaires pour séparer le cristallin du corps vitré, & lui faire changer de place, sans y avoir pû reüssir que rarement : ce que j'ay reconnu apres avoir séparé ces yeux

yeux de leurs orbites & les avoir ouverts. Aux uns je ne remarquois pas la moindre impreſſion de mon éguille, ayant ſeulement gliſſé ſur la membrane: à d'autres, je trouvois la membrane un peu dechirée en quelques endroits: en d'autres ou j'avois imprimé plus fortement la pointe de mon éguille, elle étoit plus dechirée, & la ſuperficie même du criſtallin offencée, ſans que pour cela aucun criſtallin eût quitté ſa place, parcequ'il reſtoit toûjours plus de membrane entiére qu'il ne falloit pour le tenir embraſſé: enfin quand j'avois de propos deliberé piqué mon éguille dans le criſtallin, ou que je l'avois paſſée par derriére, & que j'avois fait les autres mouvemens pour l'abaiſſer, je le trouvois quelques-fois culbuté; mais ce n'étoit pas ſans léſion du corps vitré.

Je dis donc par comparaiſon, que dans la cataracte vraye qui eſt meure, & dont la membrane qui recouvre le criſtallin eſt pour ainſi dire ſupurée, le criſtallin doit ſe ſéparer aiſément, n'étant plus retenu que par quelques fibres qui reſtent entieres: auſſi voyons nous que dans cet état, pour peu qu'on le touche avec l'éguille, il ſe précipite.

Que dans une cataracte un peu moins meure & dont la membrane n'eſt point ſuppurée, mais fort alterée, & prête à tomber en ſupuration, le criſtallin doit ſe ſéparer un peu moins aiſement, & c'eſt ce que l'expérience confirme.

Que lorſque la cataracte eſt encore moins confirmée, c'eſt-à-dire, quelle eſt caſéeuſe ou même laiteuſe, & que la membrane ne commence qu'à s'altérer,

il est difficile de la rompre & de séparer le cristallin: cependant on en vient à bout, à cause que la matiére caseeuse ou laiteuse qui est au dessous, l'éloigne du cristallin; desorte qu'apuyant la pointe de l'éguille dessus, elle s'y enfonce, la rompt & a assez de prise pour la déchirer suffisamment pour donner issuë au cristallin.

Mais dans une cataracte fausse ou mixte, lorsque la membrane est saine, ou tres peu alterée & entiere, & quelle est apliquée immediatement sur le cristallin, comme dans le glaucoma; ou qu'il y a tres peu d'accompagnemens entre elle & le cristallin, comme dans celle qui tient du glaucoma; ou que l'humeur contenue à une solidité aprochante de celle de la superficie du cristallin, & quelle en fait partie augmentant son volume, comme dans la protuberance, en laquelle même la membrane du cristallin acquiert plus d'épaisseur; ou qu'étant en moindre quantité & moins solide, une nouvelle fluxion d'humeur, semblable à celle qui cause la cataracte vraye, ne l'a point encore attenuée en un degré pour quelle puisse se séparer des parties voisines, ni alteré entierement la membrane du cristallin, comme dans celle qui tient de la protuberance; je dis qu'il est presque autant difficile dans toutes ces rencontres, de rompre & déchirer cette membrane, & de separer le cristallin, que dans l'expérience ci-dessus: & cela parceque la pointe de l'éguille ne peut s'enfoncer dessus & avoir assez de prise pour la déchirer, à cause de la résistance qui est au dessous. Ajoutez à cela que l'espece d'union que le cristallin contracte avec le corps vitré dans le glaucoma & la protuberance,

& dans les cataractes mixtes qui en participent, s'opose encore beaucoup à son détachement.

Ainsi on ne peut esperer un favorable succez des operations que l'on entreprend sur les cataractes mixtes qui tiennent du glaucoma, ou de la protuberance, à moins quelles n'en tiennent que tres peu, ou quelles n'ayent changé en quelque façon de nature, comme je l'ay dit; encore sont-t'elles toûjours suspectes, & méme celles qui tiennent de la protuberance sont presque toûjours incurables.

3. *Cataracte Mixte qui tient de la Cataracte Purulente.*

Comme je n'ay point vû de cataracte mixte qui participât de la troisiéme espece de cataracte fausse, & que je ne pense pas qu'il s'en rencontre : je passe à celle qui tient de la quatriême espece, je veux dire de la cataracte purulente, qui est la plus commune des cataractes mixtes & la plus difficile à distinguer.

Pendant qu'une cataracte vraye se forme, ou quelle est presque formée, & avant que la membrane qui recouvre le cristallin soit consommée, si le suc nourricier qui continüe à se porter entre cette membrane & le cristallin s'altere & se corrompt, ou s'il se rencontre quelque autre cause capable d'absceder, ou d'ulcerer le cristallin, & de corrompre les accompagnemens commencez, il se fait une *Cataracte mixte*, qui tient de *l'Abcez du Cristallin*, ou *de son ulcération.*

Quand cette espece de cataracte participe plus de la cataracte vraye, elle en a les signes; & quand elle tient davantage de la cataracte purulente, elle en a

aussi les mêmes signes ; ainsi lorsque le pus ne se trouve que dans une petite quantité, quoi qu'une cataracte ait de bons signes, on est souvent trompé, & on ne peut même l'éviter pour la difficulté qu'il y à de distinguer la couleur du pus de celle des accompagnemens. Je n'ay pû encore jusques à present reconnoître ces cataractes par aucuns signes particuliers, d'où vient que je m'y suis trompé comme bien d'autres, & il n'y a eu que l'operation qui m'ait éclairci de leur nature.

Lors donc qu'une cataracte paroît bonne, & qu'ayant introduit l'éguille dans l'œil, on voit aussi-tôt un pus grossier ou une matiére purulente s'épancher dans l'humeur aqueuse & couler en bas, ou passer même au travers de la pupille, & se loger entre l'iris & la cornée transparente, on juge aisément que cette cataracte tient de la nature de la cataracte purulente.

On distingue le pus de la matiére laiteuse & de la caseeuse ; en ce que la matiére laiteuse blanchit & trouble tout à coup l'humeur aqueuse, que la caséeuse se divise par piéces, & que le pus file & se mesle inégalement dans l'humeur aqueuse, se dissoût plus lentement dans cette humeur, & trouble plûtôt la partie inférieure de l'œil que la supérieure.

Quoique cette cataracte se trouve en cet état, il ne faut pas pour cela laisser l'operation imparfaite, il faut au contraire l'achever ; ( ce qui se fait à la verité avec un peu plus de peine pour les raisons que j'ay déduite en parlant de la cataracte laiteuse ) parceque si ce pus ne se trouve que dans une mediocre quantité, qu'il

ſoit loüable, & qu'il n'ait point ulceré la partie antérieure du corps vitré ſur laquelle le criſtallin eſt ſitué, l'operation ne laiſſera pas que de bien reüſſir.

Un pus qui n'a point de mauvaiſe qualité, pour être répandu dans l'humeur aqueuſe, ne la corrompt pas pour cela, à moins qu'il ne ſoit dans une grande quantité; il ſe précipite, prend corps & ſe deſſeiche, ainſi l'œil s'éclaircit & le malade recouvre la vüe.

Il n'en eſt pas de même quand il ſe trouve en grande quantité; car quoique l'operation ſoit bien faite, que ce pus ſe ſoit précipité, que l'œil ſoit éclairci, & que le malade voye, ſouvent dans la ſuite ce pus altere inſenſiblement l'humeur aqueuſe & corrompt les parties intérieures de l'œil. On s'aperçoit de cet altération par la chaleur & la douleur que le malade reſſent au dedans de l'œil & à la tête, par la couleur ſombre & confuſe de l'œil, par le rétréciſſement de la pupille & par les rides de l'iris, & enfin par la diminution & la perte de la vüe. Et quand ce pus eſt d'une tres mauvaiſe qualité, en telle quantité qu'il ſe rencontre ſoit grande ou petite, il ne manque guéres de cauſer tous ces deſordres bien plus promptement & plus violemment.

Mais quand apres avoir abaiſſé une cataracte, la partie que le criſtallin a quittée reſte trouble ou blanche : ce qu'on connoît quelques-fois ſi-tôt que le criſtallin eſt abaiſſé, quand il n'y à que tres peu de pus qui le ſuit & que ce pus ne brouille pas beaucoup l'humeur aqueuſe, & d'autres-fois ſeulement apres que cette humeur eſt éclaircie, quand elle s'eſt broüillée

dans le tems de l'operation pour la quantité du pus; on juge que la membrane qui recouvre le corps vitré a ete ulcerée par ce pus, ou au moins tachée.

Cette tache se dissipe quelques-fois en partie, particuliérement quand elle est fort superficielle, & les malades voyent comme un leger broüillard du côté de la tache : souvent ils ont peine à souffrir le grand jour, à cause des fausses réfractions qui arrivent aux rayons de lumiére & qui blessent la retine, ce qui fait que leur pupille se rétrecit beaucoup : & ils voyent mieux le soir ou quand le tems est sombre, parcequ'alors, la lumiére étant foible, ils en souffrent moins, aussi leur pupille se dilate davantage : d'autres-fois elle reste dans le même état, & les malades voyent une ombre. Quand la tache est petite, ils retirent de l'utilité de l'operation, mais quand elle est grande, l'operation leur est presque inutile, ne voyant que confusément une grande lueur.

De toutes les cataractes mixtes, celle-ci est la plus aisée à abaisser, quoique l'œil se trouble quelques fois dans l'operation; parceque la membrane du cristallin se trouvant le plus souvent consommée, ou au moins beaucoup alterée, le cristallin se sépare aisément. En voici un exemple.

## III. OBSERVATION.

Le 24. Septembre 1691. j'abaissay deux cataractes à Remy Giraut Charpentier demeurant à Boulage, homme âgé. Ces deux cataractes avant l'operation me parurent vraye & bonnes, leur couleur étant d'un

blanc grisâtre ou cendré, les pupilles se dilatants & resserrants ni trop vîte, ni trop lentement, & ayant eü auparavant tous les signes avant-coureurs de cataractes vrayes. cependant quand mon éguille fut dans l'œil droit, & que j'eus touché la cataracte, je vis filer un pus grossier dans une mediocre quantité qui ne troubla point l'humeur aqueuse, ensuite la cataracte se sépara sans peine & se précipita à l'ordinaire, mais il resta une tache blanche à l'endroit que le cristallin occupoit, de la grandeur à peu prés de la quatriême partie de la prunelle, & se trouvoit située presque au milieu.

La cataracte de l'œil gauche étoit la derniére formée, elle étoit aussi un peu moins confirmée, étant plus blanche que celle de l'œil droit. Quand j'eus introduit mon éguille dans l'œil & que j'eus touché la cataracte, je vis aussi filer un pus, mais moins grossier que dans la premiére, à peu prés dans la même quantité, & qui broüilla un peu l'humeur aqueuse, j'eus à cause de cela plus de peine à séparer & abaisser la cataracte, j'en vint cependant about; & comme l'humeur aqueuse étoit un peu broüillée, je ne pus voir ce qui étoit au delà.

Quelques jours apres j'allay voir ce malade; je trouvay la tache de l'œil droit un peu diminuée, l'œil gauche éclairci, & au fond un nüage qui étoit presque de l'étendüe de la prunelle. Dans la suite la tache de l'œil droit se diminua tellement, quelle ne paroissoit que comme un nüage fort superficiel, & le nuage de l'œil gauche disparut presque entiérement. Le malade eut

peine pendant quelque tems à souffrir le grand jour, il ne cessa point de voir quelques nüages des deux yeux, & voyoit assez pour se conduire, & pour discerner tous les objets communs.

*Je me crois* obligé d'avertir ici que dans ces sortes de cataractes, quoi qu'on ait bien réüssi, que les yeux *se soient* éclaircis, & que les malades voyent ensuite de l'operation, on n'est pas toûjours sûr que l'œil de*meure* en cet état : souvent il se corrompt & se perd, pour l'abondance ou la mauvaise qualité du pus, comme je l'ay dit ci-devant : ce qu'on attribuë souvent à l'imperitie du Chirurgien Oculiste, mais à tort, il n'y à point de sa faute ; & il lui est impossible d'éviter ces sortes de désordres, non plus que ceux qui arrivent ensuite d'un grand épanchement de sang au dedans de l'œil, & beaucoup d'autres qui ne dépendent pas de lui.

---

*Du déplacement forcé du Cristallin.*

## CHAPITRE XXI.

CEtte maladie forcée du cristallin se peut encore loger au nombre des cataractes, puisque le cristallin acquiert souvent la même intemperie qui se remarque dans le Glaucoma, & qu'il empêche également la vüe.

Cette espece extraordinaire de cataracte, est une altération qui arrive au cristallin, pour avoir été séparé de son lieu par quelque coup reçeu sur l'œil, au moyen dequoi il se desseiche, faute de nourriture, perd sa transparence, devient blanc, & ôte la vüe.

Il

Il est aisé de concevoir qu'un coup reçû sur l'œil, ébranlant avec violence toutes les parties intérieures de cet organe, rompt aisement la membrane délicate qui recouvre le cristallin, & que s'échapant de cette membrane, il est aisément poussé en devant par le corps vitré sur lequel il est appuyé, & qu'en cet état ne pouvant plus recevoir de nourriture, il faut nécessairement qu'il s'altére & se desseiche.

Les signes de cette maladie sont tres apparents : on sçait déja la cause par le raport du malade. On regarde l'œil, si le coup est receut, on remarque souvent du sang extravasé au dedans, qui denote qu'il y a plusieurs parties intérieures interessées : on voit la pupille plus dilatée qu'à l'ordinaire, ce qui fait connoître que le cristallin est appuyé contre l'uvée, comme je l'ay dit en parlant de la protuberance de ce corps, elle est le plus souvent sans mouvement, où s'il y en a il est tres obscur. Dans le commencement comme le cristallin est encore transparent, les malades voyent, mais fort confusément, parceque le cristallin étant plus avancé en devant qu'il ne doit, les réfractions des rayons de lumiére doivent être fausses.

Tant que le cristallin est transparent on ne le peut distinguer, puisqu'on ne peut même le voir dans son état naturel : mais quand il commence à blanchir, on le distingue aisément & on le voit alors appuyé contre l'uvée : sa blancheur augmente de plus en plus, & enfin en se desseichant il diminüe en grosseur & paroit sous la forme d'une cataracte, telle à peu prés que le glaucoma, si on ne considere que son altération, ou

comme la protuberance, si on considere sa situation & la dilatation de la pupille : alors les malades ne voient plus que comme ceux qui sont attaquez de vrayes cataractes, c'est-à-dire l'ombre des corps opaques lors qu'ils sont interposez entre leurs yeux & le grand jour.

Quand le cristallin est appuyé également sur l'uvée, son trou est plus ample & conserve sa figure ronde ; mais lorsqu'il est appuyé inégalement par quelqu'un de ses côtez, le trou de l'uvée devient oblong ou d'une autre figure.

Je ne sçais si quelqu'un a tenté l'opération de cette espece de cataracte : mais je sçais bien que nos Auteurs l'ont reconnüe pour tres suspecte, & qu'ils deffendent même d'y toucher. Je ne me suis jamais hazardé de la faire dans la crainte que j'ay eüe que le corps vitré ne se trouvât des-rangé par le coup, & que d'autres parties ne fussent pareillement interressées, comme cela doit vrai-semblablement arriver, & qu'ainsi l'opération ne fût inutile, quand bien même le cristallin auroit pû être abbaissé. Voici un exemple d'une telle maladie.

## OBSERVATION.

Etant à Sezanne il y a quelques années, un jeune homme m'y vint trouver, pour me demander conseil sur un accident qui lui étoit arrivé quelques jours auparavant, joüant à la longue paûme, il reçeut un coup de bale sur un de ses yeux ; aussi-tôt il perdit l'usage de cette partie, ne voyant que confusément la lumiére. Il y eut une legere échimose au dessous de la cornée qui se dissipa bien-tôt, à la faveur d'une saignée

& de quelques legers deffensifs qu'on lui aplíqua sur l'œil. Le cristallin qui étoit déja un peu trouble, me parut appuyé sur l'uvée dans une situation égale, la pupille étoit fort dilatée & ronde, & n'avoit plus qu'un mouvement fort obscur. Comme ce cristallin étoit encore un peu transparent, le malade voyoit la lumiére sans pouvoir distinguer aucun corps. Je lui dis mon sentiment sur cet accident.

Quatre ou cinq mois apres étant retourné à Sezanne, il me vint encore trouver pour sçavoir si on ne pourroit point lui ôter cet obstacle qui l'empechoit de voir; je trouvay alors ce cristallin d'un beau blanc, assez semblabe à une cataracte loüable, l'uvée dans la même disposition que ci-dessus, & le malade ne voyoit plus que comme ceux qui sont travaillez de cataractes vrayes & confirmées: l'œil ne paroissoit ni plus gros, ni plus petit que l'autre, & la couleur en étoit bonne. Et lui ayant dit qu'une telle maladie étoit trop suspecte pour en esperer un favorable succez, il se consola de la perte de son œil, sur la bonté de celui qui restoit, sans me prier davantage d'entreprendre une opération que j'aurois toûjours refusé de faire pour les raisons ci-dessus.

Il arrive aussi quelquesfois, ( mais cela est bien rare, ne l'ayant encore vû que deux fois, dont la derniére étoit en un Gentil-homme blessé aussi d'une bale en joüant à la paume, ) que le cristallin ensuite d'un coup reçeu sur l'œil, se porte endevant, s'appuye sur l'uvée, dilate son trou, & diminuë si considerablement la vüe, que le malade ne peut distinguer les objets, & cepen-

dant le cristallin ne perd point sa transparence dans la suite. Apparemment que dans cette rencontre le cristallin n'est point separé du corps vitré, & qu'il reçoit sa nourriture à l'ordinaire : mais que cet accident vient de ce que le corps vitré ayant été ébranlé par la violence du coup, il s'est fait solution de quelques-unes de ses fibres intérieures qui sont extrémement délicates, & particuliérement de celles dont j'ay parlé dans le chapitre onziéme de la description de l'œil, & que j'ay dit partir de differents endroits de sa membrane vers sa partie postérieure, & s'unir ensemble vers sa partie antérieure vis-à-vis le milieu de la partie postérieure du cristallin ; au moyen de laquelle solution, ce corps à plus de disposition à s'avancer en devant, & faire avancer ainsi le cristallin.

J'ajoûteray encore ici avant que de finir ce chapitre, que j'ay vû quelques personnes travaillées de cataractes vrayes, ausquelles j'ay fait l'opération assez heureusement, qui m'ont dit ne s'être apperçeuës de leur maladie qu'aprés avoir reçeu un coup sur l'œil : cela peut étre. Il peut arriver qu'un coup reçeu sur l'œil assez légerement ébranle le cristallin sans rompre sa membrane, & sans des ranger ou interresser considerablement aucune autre partie ; & qu'un cristallin ainsi ébranlé se trouve plus disposé à recevoir la fluxion de l'humeur qui cause la cataracte vraye, qui est même determinée en quelque façon par le coup à couler plûtôt sur l'œil, à cause de la foiblesse qui y reste : de la même maniére que nous voyons qu'une humeur rhumatisante se jette plûtôt sur une partie qui a reçeu quelque coup,

ou qui a souffert quelque extension. C'est ainsi qu'on peut concevoir la cause primitive des cataractes. Et comme elles ont les mêmes signes des autres cataractes vrayes, qu'elles se forment dans les mêmes tems, & qu'elles le sont effectivement, elles se traitent aussi de la même maniére.

---

*Des taches du Cristallin, & des Imaginations Perpetuelles.*

## CHAPITRE XXII.

### 1. *Des Taches du Cristallin.*

APres avoir traité des maladies qui altérent le cristallin en toute sa substance & que j'ay appellées cataractes, il ne me reste plus pour finir la description des maladies de ce corps, que de parler de cette altération particuliére ou d'une seule partie de sa substance, que je nommeray *Tache*, & par occasion de dire quelque chose touchant certaines *Imaginations*, que j'appelleray *Perpetuelles*, que l'on prend souvent pour des avant-coureurs de cataractes.

Par *Tache du Cristallin*, j'entens une espece de cicatrice qui est le plus souvent blanche, qu'on remarque sur sa superficie, & qui blesse la vue.

Elle est le plus souvent la suite d'un tres petit abcez ou pustule qui se forme sur la superficie du cristallin, dont l'humeur étant en tres petite quantité & benigne, se resout & se consomme, sans causer d'autre altération au cristallin que celle du lieu ou cette petite pus-

tule se trouve, & cet endroit du cristallin se cicatrise ensuite.

Dans son commencement on la connoît par un nüage fort leger qui paroit sur le cristallin, & par le raport du malade qui se plaint que sa vüe est broüillée: dans la suite ce nuage devient plus épais & ensuite il blanchit.

On ne peut cependant dans les premiers mois assûrer positivement que ce ne soit pas le commencement d'une cataracte, ou d'une ulcération ambulante du cristallin, parcequ'on ne peut juger de la nature de la pustule: mais quand apres un, deux ou trois ans cette tache reste dans le même état, on peut probablement assûrer quelle y restera toute la vie.

Quand cette tache est blanche, on la voit aisément, & quand elle est noirâtre ou tres superficielle, on ne la peut distinguer, mais on conjecture quelle y est par le raport du malade.

Selon l'endroit que cette tache occupe, les malades semblent voir devant l'œil & en l'air un nüage qui suit l'œil en tous les lieux ou la vüe se porte.

Les malades en sont plus ou moins incommodez suivant quelle est plus grande, ou plus petite, ou plus profonde, ou plus superficielle.

Les taches du cristallin ne s'effacent point, ainsi les remedes y sont inutiles: elles n'augmentent point aussi, à moins quelles ne s'ulcérent de nouveau, & elles ne s'ulcérent pas sans qu'il se fasse une nouvelle fluxion d'humeurs sur cette partie: & quand cela arrive, le cristallin s'ulcere quelques-fois entiérement, & il se

forme ainsi une cataracte purulente, ou au moins une mixte qui tient de la purulente.

J'ay donné un exemple de cette maladie en décrivant la maladie de l'œil droit de cet homme dont j'ay parlé dans l'observation du chapitre 19. J'en pourrois encore donner d'autres, ayant plusieurs fois remarqué de semblables taches sur differentes personnes travaillées des mêmes symptomes dont j'ay parlé, & qui sont demeurées dans le même état : mais comme plusieurs observations d'une même nature sont assez inutiles ; je me contenteray de raporter celle-ci, pour mieux faire connoitre ce que c'est que cette maladie.

## OBSERVATION.

Ayant par hazard vû une vache qu'un Boucher conduisoit à sa boucherie, qui avoit une semblable tache sur le cristallin d'un de ses yeux, je priay ce Boucher de m'en envoyer l'œil. L'ayant je l'ouvris, & je remarquay sur la superficie antérieure du cristallin, & un peu à côté, une tache blanche semblable à une de ces cicatrices blanches qui restent sur la cornée transparente aprés les ulcéres de cette partie : elle étoit de la grandeur d'une lentille, fort luisante & polie, & s'enfonçoit dans le cristallin de l'épaisseur d'un liard. La membrane qui recouvroit le cristallin étoit entiére, sans être aucunement tachée ou altérée à l'endroit de cette tache, & tout le reste de l'œil étoit dans une bonne disposition.

2. *Des Imaginations Perpetuelles.*

Les *Imaginations Perpetuelles*, sont de certaines ombres

comme des fils d'araignées, des points, des aîles de mouches, des floccons de laine & autres choses de cette nature, qui paroissent à une certaine distance devant les yeux, sans qu'on remarque aucun vice au dedans de leurs globes.

Je les appelle *Imaginations*, à cause de leur raport à ces imaginations qui précedent les cataractes : & *Perpetuelles*, parcequelles subsistent pendant tout le cours de la vie, sans ètre suivies de cataractes comme les autres.

Dans leurs commencemens, ceux qui en sont incommodez, en regardant l'eau d'un fleuve, le ciel, une muraille blanche un peu éloignée, ou autres corps blancs, s'imaginent voir répandus en l'air un nombre infini de petits points étincelants & se mouvants dans tous les lieux où ils portent leur vûe. Dans la suite ces points étincelants noircissent, & se convertissent en de petits cercles, en fils ou toiles d'araignées, en aîles de mouches, floccons de laine & autres choses semblables, qui insensiblement semblent se raprocher de leurs yeux: ensorte que ces personnes jugent que ces choses sont à cinq ou six pieds & quelques-fois à un demy pied ou à un pied devant eux.

Les deux yeux n'en sont pas toûjours affecté également, & quelques-fois, un œil seul en est affecté sans que l'autre le soit; mais le plus souvent ils sont tous les deux affecté en même tems. Ces ombres conservent aussi entr'elles une situation égale

J'ay connu des personnes qui en étoient si incommodées, que sans y penser elles portoient leurs mains devant leurs yeux pour les détourner, & en lisant ou écrivant

écrivant, il leur sembloit que ces ombres se mouvoient sur le papier.

On distingue ces imaginations de celles qui précédent les cataractes, en ce quelles sont fort long-tems à se former, étant formées quelles augmentent peu, & quelles n'incommodent pas plus que feroient les choses ausquelles elles ressemblent, si elles étoient posées entre les yeux & les objets qu'on regarde: au lieu que celles qui précédent les cataractes augmentent tellement, quelles sont bien-tôt suivies d'une diminution tres sensible de la vûe.

Ces imaginations, comme je l'ay dit, subsistent toute la vie, sans qu'on les puisse faire dissiper par aucuns remedes. Ce n'est pas aussi pour les guérir que je les décrits ici, c'est seulement afin qu'on puisse assurer ceux qui en sont incommodez quelles ne seront pas suivies de la perte de leur vûe: pourveu que l'on sçache qu'il y a plusieurs années qu'ils en sont incommodez, sans augmentation sensible. J'en connois plusieurs qui depuis quinze & vingt ans se sont plaints à moi de telles choses, & qui sont encore à present dans le même état.

Il est assez difficile de connoître au vray la cause de ces imaginations, & les parties de l'œil dans lesquelles elles se forment. J'ay quelques fois pensé quelles provenoient d'un vice de quelques fibres de la rétine, & d'autres-fois quelles pouvoient avoir leur siége dans le corps vitré: mais ayant consideré leur raport avec ces imaginations que précédent les cataractes; que comme elles, elles semblent être hors de l'œil & voltiger en l'air; quelles garde entr'elles une situation égale, & quelles subsistent pendant toute la vie. Je me suis determiné à penser que leurs

causes devoient se rencontrer, où dans le cristallin même, puisque celles qui précédent les cataractes y ont leur siege, où dans la membrane qui l'environne. Cequi me fait conjecturer, où que c'est un vice de quelques fibres qui composent les pellicules extérieures du cristallin, où bien une dilatation des veines répanduës par sa membrane. Et cequi me feroit le plus pencher à cette derniere opinion, c'est que j'ay connu par expérience que ceux qui dans leur jeunesse ont la vûe tres subtile, & qui sont exposez pendant le cours de leur vie au vent, au froid & aux autres injures de l'air, y sont plus sujets que les autres : parceque ces choses arrestants en quelque façon, dans les veines de cette membrane, le mouvement circulaire du sang, celui qui est poussé continuellement par les artéres, trouvant un obstacle qui s'oppose à son cours, étend & dilate insensiblement les vaisseaux qui le contiennent ; cequi arrive d'autant plus facilement que la tenture de ces parties se trouve tres délicate ; & cela de la même maniére que les varices se forment dans les autres parties de nôtre corps.

Voila toutes les maladies dont le cristallin peut être affecté, du moins celles que j'ay pû connoître : car je sçais bien que beaucoup d'Auteurs lui en attribuent d'autres dont je ne feray point de mention, les croyant plûtôt imaginaires que réelles. Je passe donc aux autres maladies qui attaquent les parties intérieures de l'œil, & les membranes qui forment son globe, que je décriray plus succinctement que je n'ay fait celle du cristallin.

*Fin de la premiére Partie.*

# DES MALADIES DE L'ŒIL.

## SECONDE PARTIE.

Contenant les maladies du Corps Vitré, de l'humeur Aqueuse, de la Rétine, du Nerf optique, de l'Uvée, de la Cornée, & des Membranes qui forment le blanc de l'œil.

*Des maladies du Corps Vitré.*

### CHAPITRE I.

PUisque j'ay commencé la description des maladies de l'œil par les intérieures, & que dabord j'ay décrit celles du cristallin, comme étant celles qui ont donné naissance à ce present Traité : je suivray le même ordre & je continüeray cette description par les maladies dont châque partie renfermée dans le globe de l'œil peut être attaquée ; puis je passeray à celles de la cornée & de la conjonctive, & ainsi en retrogadant j'expliqueray celles de toutes les autres parties qui sont attachées au globe & contenües dans l'orbite, & enfin je finiray par celles des angles des yeux & des paupiéres.

1. *De la fonte & corruption du Corps Vitré.*

J'ay déja parlé *De la fonte & corruption du Corps Vitré*, au chapitre 18. de la premiére partie, & ce à l'occasion *De la Cataracte Branlante*, c'est pourquoi je n'en diray

rien davantage, puisque je l'ay assez expliquée en ce lieu là, & que dailleurs je n'ay point de remedes à proposer pour cette maladie qui de sa nature est incurable.

2. *De son extension non-naturelle.*

Il y a une autre maladie que je lui attribüe, & que j'aurois peine à faire connoitre, si je n'en commençois la description par les symptomes qui l'accompagnent. J'ay vû plusieurs fois des malades qui se plaignoient d'une douleur à la partie antérieure de la tête & à l'œil, quelques-uns d'un seul côte & d'autres des deux cotez: ensuite de cette douleur qui s'apaisoit en quelques-uns & en d'autres qui continuoit moins violemment, le globe de l'œil du côté de la douleur paroissoit un peu plus gros & plus éminent, la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire sans se resserrer que tres peu & tres difficilement au grand jour ou au soleil, & la vüe se diminuoit si fort qu'a peine pouvoient-t'ils distinguer la lumiére & tres confusément les objets communs, ne pouvant même se conduire seuls. En la plûpart ces accidents arrivoient sur les deux yeux, ou en même tems, ou quelques tems apres. En quelques-uns la douleur qui précédoit la diminution de la vüe n'étoit pas bien considerable, ne ressentant même que quelque pesanteur en cette partie; en d'autres elle étoit violente. Quelques-fois je ne pouvois remarquer que le globe de l'œil fût plus éminent qu'à l'ordinaire, particuliérement en ceux qui avoient les yeux noirs naturellement, dont ordinairement les membranes sont plus épaisses & plus fortes, & en ceux qui en étoient travail-

lez également des deux yeux : mais en ceux qui avoient les yeux bleües, ou blancs, ou gris & bien fendus, & en ceux qui n'avoient qu'un œil d'affecté, je remarquois plus aisément que l'œil étoit plus gros. Enfin dans la suite, à la faveur de quelques remedes dont je parleray ci-aprés, & même sans remedes, ces accidents diminuoient, & insensiblement la plûpart de ces malades recouvroient la vüe, en telle sorte pourtant qu'ils voyoient un peu moins bien qu'ils ne faisoient avant leur maladie.

Réfléchissant sur tous ces symptomes, je juge que le globe de l'œil ne peut être rendu plus gros & plus éminent, que par quelque humeur qui flüe & s'amasse au dedans de lui. Ceci posé : je dis que cette humeur n'est pas épanchée dans l'espace qu'occupe l'humeur aqueuse, & quelle n'en augmente pas sa quantité; parceque, si cela étoit, le globe de l'œil en seroit à la verité bien augmenté, mais la pupille ne se trouverroit pas dilatée & presque immobile ; puisque cette humeur pouvant passer par la pupille, se logeroit également entre l'iris & la cornée transparente, & ne presseroit point par consequent l'uvée plus d'un côté que de l'autre : ainsi l'uvée conserveroit son mouvement, & son trou sa grandeur ordinaire. Où est-elle donc ? je dis qu'il y a tout lieu de croire quelle est renfermée dans le corps vitré, & quelle en augmente considerablement le volume.

Si on considere ceque j'ay dit au chapitre 14. de la description de l'œil, touchant la nourriture de ce corps, il sera aisé de concevoir, que si le suc nourricier qui se

filtre continuellement par l'uvée & par le cercle ciliaire, & se porte par les fibres ou canaux ciliaires au corps vitré, ou il se répend réguliérement dans toutes ses cellules, est plus visqueux & plus grossir qu'il ne doit être, en telle sorte qu'il ne puisse librement traverser les pores de la membrane extérieure de ce corps pour suivre le chemin de la circulation, il en doit nécessairement rester dans ce corps plus qu'il n'en convient pour sa nourriture & pour son extension naturelle : & parcequ'il ne cesse pas de s'y en porter de nouveau, il s'ensuit que ce corps doit s'étendre considérablement.

Or le corps vitré ne peut s'étendre & augmenter en volume que tous les symptomes ci-dessus énoncez n'arrivent. 1. Le globe de l'œil doit paroître un peu plus gros, à moins que l'épaisseur de la cornée ne s'opose à son extension, puisque naturellement le corps vitré en occupe déja la plus grande partie. 2. La cornée transparente doit être rendüe plus éminente, parceque l'humeur aqueuse est poussée violemment en devant. 3. Les malades doivent ressentir de la douleur à l'œil & par sympathie à la partie antérieure de la tête, dans le commencement & dans le progrés de cette maladie, à cause de la distension des membranes du globe & de celles qui y sont renfermées, & elle doit diminuer ou s'apaiser dans l'état, puisqu'il ne se fait plus de nouvelle extension : & cette douleur doit être moindre, quand l'extension du corps vitré est moins considérable, ou que l'humeur qui l'a causée ne flüe qu'insensiblement, ou ne s'amasse que petit-à-petit. 4. La pupille dois être dilatée & presque immobile, parceque le corps

vitré s'étendant, le cristallin qui est attaché au milieu de sa partie antérieure, est avancé en devant & presse la partie antérieure de l'uvée, de la même maniére que je l'ay dit en parlant *De la Protuberance du Cristallin.*
5. La vüe doit extremement diminuer, parceque les réfractions des rayons de lumiére ne se font plus comme elles le devroient, à cause du changement de situation du cristallin, & que dailleurs la rétine étant pressée par le corps vitré, son sentiment en est émoussé.
6. Enfin la vüe se doit rétablir, quand la circulation de cette humeur sur-abondante se rétablit, & que ce corps revient dans son état ordinaire, à l'exception quelle doit être un peu diminuée, puisqu'un si grand changement ne peut se faire dans le corps vitré, sans qu'il y reste quelque leger désordre, & dans les autres parties du globe qui ont souffert.

Si l'humeur qui remplit & étend le corps vitré, ne s'altére pas pendant quelle y séjourne, c'est une marque quelle est pure & naturelle, & que ce n'est que le suc nourricier de cette partie, comme je l'ay supposé, qui ne peche que parcequ'il est trop visqueux, & qu'il ne peut entiérement circuler : autrement si c'étoit quelque humeur étrangere, acide & maligne, qui se meslat parmi ce suc, elle l'altéreroit & causeroit la fonte de ce corps, comme je l'ay dit ci-devant en parlant *De la cataracte Branlante.*

Cette maladie dans son commencement est fort difficile à distinguer *De la Protuberance du Cristallin*, même *De la cataracte vraye*, en ayant presque les signes : mais dans la suite, comme on voit que son progrés est

plus prompt, sans qu'il paroisse d'altération dans le cristallin, & qu'étant dans son état, quelque tems apres les malades commencent à distinguer un peu mieux la lumiére, on s'assûre de sa nature.

Les hommes d'une constitution melancholique & atrabilaire, sont quelques-fois travaillez de cette maladie; mais les personnes qui y sont les plus sujettes, ce sont les femmes grosses qui approchent d'une telle constitution, & chez lesquelles cette maladie commence quelques-fois dés le second mois de leur grossesse & continüe souvent jusques apres leurs couches; & les filles qui ne sont point reiglées ou mal-reiglées, ausquelles elle dure aussi quelques-fois quatre & cinq mois.

Nos Praticiens confondent cette maladie avec la *Goute sereine*, à cause qu'il ne paroît point d'autre vice dans l'œil hors la dilatation de la pupille; mais j'en feray voir la difference en parlant de cette autre maladie. Sennert s'y est aussi trompé, & c'est certainement cette maladie qu'il décrit comme maladie du nerf optique au chapitre 37. de la 2. section du 1. livre de la 3. partie de sa pratique de Medecine, lors qu'il dit: *Cognoscitur hoc malum, quod oculi planè clari apparent, nihilque vitii in iis animadvertitur, nisi quod pupilla nigrior, & amplior apparet.* Et quoi qu'il ne fasse pas mention des autres signes dont j'ay parlé, ceux qu'il raporte de la noirceur & de l'étendüe de la pupille suffisent, pour faire distinguer cette maladie de la goute sereine. De plus l'observation qu'il a faite dans quelques femmes grosses travaillées de cette maladie, qui leur avoit duré quatre

quatre, cinq, & six mois, & en quelques-unes jusques apres leurs couches, & qui étoit ensuite cessée d'elle-même, me confirme dans mon opinion

Cette maladie ne se guérit pas toûjours : quand l'humeur qui la cause est trop visqueuse, & qu'au lieu de se résoûdre & de reprendre son chemin ordinaire elle se congelle, elle est souvent incurable; mais quand elle s'attenüe, devient plus fluide & peut circuler, elle est curable. On le connoît si-tôt quelle est dans son état ; car si les malades voient encore quelque lumiére, & que quelque tems apres ils commencent à distinguer un peu mieux les objets, c'est un tres bon signe.

Pour la cure de cette maladie, on juge bien que dans le commencement & dans le progrés, les saignées du bras & de la jugulaire, même de l'artére des temples, & celles du pied lorsqu'il y a suppression d'hemoroïdes dans les hommes, ou de mois dans les femmes ou filles, conviennent s'il y a plenitude : que le cautere au derriére de la tête entretenu ouvert pendant plusieurs mois, les vesiccatoires devant ou derriére les oreilles, & autres remedes de cette nature qui évacüent & dérivent, & que l'on doit employer suivant la violence de la maladie & les forces du malade, sont aussi utiles dans le progrés de cette maladie : de même que dans l'état & sur le declin, les purgatifs universels que l'on dispose suivant lè temperamment du malade, ensuite les spécifiques que l'on croit purger plus particuliérement la tête & les yeux, parcequ'ils incisent davantage les humeurs, les attirent des parties éloignées, & les purgent ensuite, tels que sont les pillules *Sine quibus*,

qui se donnent depuis un scrupule jusques à une drachme apres le premier sommeil ou le matin à jeun, *Celles de Hiere avec l'Agaric, celles d'Agaric, les Cochées* ou autres qui se donnent de même & en même dose.

Ces purgatifs se reïterent de six ou de huit en huit jours, & même plus souvent si on le juge nécessaire. A l'égard des femmes grosses on ne les doit donner qu'avec prudence, & toûjours suivant le conseil de Messieurs les Medecins. Dans les jours d'intervale, l'usage de la décoction *D'une once de racines de Salse-pareille, & d'une demie once de celle Desquine*, infusées & cuites dans deux pintes d'eau jusques à la diminution d'un quart, dont on fait prendre au malade deux verres le matin & autant le soir à quatre ou cinq heures loin de ses repas, pendant quinze jours ou trois semaines, est utile; pour en consommant & poussant par transpiration les humeurs, diminuer en même tems celle qui est épanchée dans le corps vitré.

Voila les remedes dont je me suis servi assez utilement dans cette maladie. Pour les fomentations & les collyres, je les crois inutiles dans cette rencontre, & dans quelques autres maladies des parties intérieures de l'œil: du moins je ne me suis pas encore apperçeu qu'ils soient d'un grand secours; si cependant on s'en veut servir, on peut employer ceux qui attenüent & résolvent.

### 3° *De la solution & autres maladies du Corps Vitré.*

La *solution de continuité du Corps Vitré*, soit quelle arrive par un coup reçeu sur l'œil, qui brise & rompt ce

corps, soit par la playe de l'œil faite avec un instrument pointu ou tranchant, soit par l'érosion d'une matiére purulente épanchée dans l'œil, se met au nombre de ses maladies : mais comme dans ces rencontres, cette partie n'est pas seulement affectée, mais aussi les voisines, & que la suite de ces maladies communes est la *Confusion & destruction de l'œil*, je n'en parleray qu'au chapitre huitiéme.

On lui en attribüe encore quelques-autres : comme lorsqu'il diminüe en volume faute de nourriture ; mais cette maladie se doit raporter *à l'Atrophie* de tout l'œil, dont je parleray au chapitre 7. & lorsqu'il devient plus obscur, ceque je n'ay point encore observé, c'est pourquoi je n'en diray rien, non plus que de sa situation changée.

On veut aussi que la membrane qui le recouvre & le cristallin, ait ses maladies ; quelle devienne plus épaisse lorsquelle s'abreuve de trop d'humeur, cequi lui fait diminüer de sa transparence : quelle se rélâche & se ride : quelle soit travaillée de petite pustules, de petits ulcéres & de petites cicatrices : d'où on fait naitre des diminutions de vüe, dont le nom seul fait l'essence : mais je ne reconnois point d'autres maladies de cette membrane, que celles dont j'ay parlé, en traitant des differentes altérations du cristallin & du corps vitré, & celles qui lui arrivent par la destruction des autres parties intérieures de l'œil, ou par les matiéres purulentes épanchées dans le globe ; ainsi ce sont toutes maladies communes dont il est inutile de parler en particulier.

## Des Maladies de l'humeur Aqueuse.

## CHAPITRE II.

### I. De son abondance non-naturelle.

L'Humeur aqueuse péche, lorsquelle est en trop grande quantité. L'inflammation des parties extérieures de l'œil en est souvent la cause; parceque le sang étant arrêté dans les veines, l'humeur aqueuse ne peut circuler librement, cequi fait quelle séjourne dans le globe & l'étend. Les grands deposts d'humeurs pituiteuses & visqueuses sur l'œil augmentent aussi cette humeur.

On connoît cette maladie, quand le globe de l'œil est un peu plus gros & plus éminent qu'à l'ordinaire; par la difficulté de voir; par l'etendüe naturelle de la pupille; & par la presence des maladies qui la causent & dont celle-ci n'est qu'un symptome.

Quand l'inflammation cesse, la circulation de cette humeur se rétablit, & l'œil se remet dans l'état qu'il étoit; ainsi la trop grande quantité de l'humeur aqueuse qui suit les inflammations des parties extérieures de l'œil cause d'elle-même peu de desordre: mais quand elle est causée par de grands deposts d'humeurs, souvent elle s'altére & se corrompt, de même que les autres parties intérieures.

Pour la cure de cette maladie, il n'y a rien de particulier à ajoûter au traitement des maladies principales dont elle dépend: ainsi voyez les chapitres 6 & 13. suivants.

*2. De sa diminution & de son écoulement.*

Elle péche encore lorsquelle se diminüe, ou quelle s'écoule. Sa *Diminution* arrive ou par une extrême vieillesse, ou par une violente maladie, ou par l'atrophie de l'œil : & elle s'écoule par la ponction, les playes & les ulcéres qui pénétrent la cornée. Et de quelque maniére que cette diminution se fasse, l'œil s'affaisse, l'iris se ride & quelques-fois la cornée, & les malades discernent difficilement les objets.

Quand cette diminution arrive par une extrême vieillesse, il est tres rare que cette humeur se rengendre dans une quantité suffisante pour tenir le globe de l'œil étendu comme il étoit auparavant : je ne l'ay point vû arriver, on en cite cependant des exemples.

Quand c'est par une violente maladie, cette humeur se rétablit quand le malade revient en convalescence.

Quand c'est par une atrophie de tout l'œil, il ne s'en fait aucune réparation.

Et quand cette humeur s'est écoulée par quelque ponction de l'œil, ou par quelque playe ou ulcére, elle se rengendre si-tôt que la ponction, ou la playe, ou l'ulcére ne sont plus assez ouverts pour la laisser écouler, & la vüe se rétablit, à moins que toutes ces choses n'ayent causé d'autres desordres, ou que l'écoulement n'ait été extraordinaire.

J'ay donné la raison de cette réparation au chapitre 14. de la description de l'œil, & j'ay raporte un exemple de cette méme réparation en la 6. observation du chapitre 14. de la premiére partie. Dans la suite j'en

raporteray encore quelque autre en parlant des playes de la cornée & de ses ulcéres.

Comme cette réparation dépend entiérement de la nature, on n'employe point d'autres remedes que ceux qui conviennent aux playes, aux ulcéres ou autres maladies qui la causent.

*3. De sa consistance viciée.*

C'est aussi un vice, quand cette humeur est plus ou moins visqueuse qu'elle ne doit être naturellement. Quand elle est plus visqueuse, elle rend l'œil un peu moins clair & brillant, & quand elle l'est moins, il paroît plus clair. Ces vices sont des suites de la disposition générale de la masse du sang: & j'ay remarqué plusieurs fois en ouvrant des yeux d'animaux, que ceux qui avoient des abcez ou tumeurs schirreuses dans les entrailles, l'humeur aqueuse dans ceux là, n'avoit pas plus de viscosité que l'eau commune. Ces vices ne demandent aucuns remedes particuliers.

---

*Des Maladies de la Rétine.*

## CHAPITRE III.

*1. De l'Aveuglement de nuit.*

SI la rétine est un dévelopement, ou plûtôt un tissu délié & fort tendre des fibres molles & moëlleuses du nerf optique, comme je l'ay dit au chapitre 9. de la description de l'œil; on peut dire que les maladies qui attaquent cette membrane, affectent souvent & en

même tems le nerf optique ; & que celles qui travaillent ce nerf, travaillent aussi cette membrane.

Un Chirurgien Oculiste ne peut pas toûjours par lui-même découvrir les maladies de ces parties : souvent elles n'ont aucuns signes sensibles, & ce n'est que sur le raport du malade, qu'il peut juger de son existance.

Ainsi lorsqu'un malade qui a toûjours bien vû, & dont l'œil ne paroît nullement affecté, se plaint qu'il voit mediocrement bien pendant le grand jour ; qu'il ne voit qu'avec peine quand la lumiére est moindre ; & qu'il ne voit aucunement le soir & la nuit, même quand la lune luit, c'est la maladie que nos Auteurs appellent, *Aveuglement de nuit.* a

a NYCTALOPIA.

Sans m'amuser à réfuter l'opinion commune de nos Auteurs touchant la cause de cette maladie, dont la principale selon eux, est une épaisseur imaginaire des esprits visuels ; je diray quelle vient, ou de ce que les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, de sorte qu'une forte lumiére peut bien les ébranler, mais une foible ne le peut ; ou de ceque ces mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs visqueuses qui en diminüent leur sentiment, qui ne peut être excité par une foible lumiére, au lieu qu'une forte surmonte cet obstacle.

Lorsque cette maladie est inveterée, & quelle vient de ceque les fibres de la rétine ont un peu trop de consistance, cequi arrive pour l'ordinaire plûtôt aux vieillards, elle ne se guérit point : mais elle se peut guerir quand elle est récente, & quelle vient de ceque ces

mêmes fibres sont enduites de quelques humeurs épaisses & visqueuses, & particuliérement si ce sont de jeunes gens qui en soient affectez, qui souvent mêmes guérissent sans aucuns remedes.

Comme il n'y a point de signes qui fassent connoître cette maladie, hors le rapport du malade, aussi n'y en a t'il point qui fassent juger si cette maladie sera curable, ou non : c'est pourquoi dans le commencement il est toûjours bon de faire les remedes qui conviennent à cette maladie.

Pour cet effet, on fait observer au malade un regime de vivre exact : on le saigne du bras, de la jugulaire, ou de l'artére des tempes, s'il y a plénitude : on le purge ensuite avec les pillules *Sine quibus*, *cochées*, *lucis*, ou autres : on employe quelques-fois *Les vesiccatoires*, *cauteres*, *masticatoires* & autres remedes semblables, qui évacuent les humeurs des parties voisines : on lui fait prendre enfin la décoction *De salse-pareille & de squine* ; & le tout comme je l'ay dit au chapitre premier. J'en ay traité ainsi plusieurs qui ont recouvré entiérement l'usage de la vüe.

Nos Auteurs employent aussi pour cette maladie plusieurs collyres, qui à la verité sont bons pour quelques maladies de la cornée, & qui sont inutiles dans celle-ci, puisqu'ils ne peuvent pénétrer jusques au lieu ou est la maladie. L'idée qu'ils se formoient de cette maladie, pouvoit excuser leur pratique : mais l'inutilité de leur application, qu'ils ont sans doute reconnüe, les rend inexcusables.

2. *De l'Aveuglement de jour.* a

Si au contraire un malade se plaint, que pendant le jour il a beaucoup de peine à souffrir la lumiére, qu'il ne peut que difficilement distinguer les objets communs, & que le soir, la nuit & à l'ombre il souffre plus aisément la lumiére & distingue mieux les objets; on juge aussi que cette maladie est une affection de la rétine, & quelle vient de ceque les fibres de cette membrane sont plus tendües quelles ne doivent être, soit par quelque disposition inflammatoire, ou par seicheresse: cequi fait que la rétine est si sensible, qu'une lumiére un peu forte, ébranlant trop ses fibres, la blesse; & qu'une tres foible lumiére, ne les ébranlant qu'autant qu'il est nécessaire pour voir, ne lui cause aucune douleur. a HEMERALOPIA.

La disposition inflammatoire de la rétine est le plus souvent causée par une violente ophthalmie; ou par des pustules, abcez, ou ulcéres de la cornée; ou par les playes de cette membrane: parceque dans toutes ces rencontres la cornée ne peut être enflammée, sans que l'uvée & la rétine ne se ressentent de cette inflammation: d'où vient que pour l'ordinaire les malades qui sont travaillez de ces maladies, se plaignent d'une douleur chagrinante par tout l'œil. Elle est aussi causée par un écoulement de larmes chaudes & acres; par des violentes douleurs de tête tant sympathiques qu'idiopathiques; par des vapeurs; par de certains accez épileptiques; par des playes à la partie antérieure de la tête; & par toutes les autres maladies qui peuvent causer de

l'inflammation à la dure ou à la pie-mere, laquelle inflammation se communique au nerf optique & par consequent à *la rétine*, à cause de la sympathie de ce nerf avec ces membranes. Et la seicheresse de la rétine arrive pour *l'ordinaire ensuite* des maladies aigües & violentes, qui consomment & attenuent promptement toutes les parties.

*L'Aveuglement de jour*, est une maladie qui a des signes *sensibles*; puisquelle se manifeste le plus souvent par les maladies qui la causent, que dailleurs les malades ont les paupiéres fermées pendant le jour, ne les pouvant ouvrir sans souffrir de la douleur; & que même leur pupille se resserre plus quelle ne doit à la presence de la lumiére, & ne se dilate que dans les tenebres.

Quand cette maladie est causée par une disposition inflammatoire de quelque cause quelle vienne, elle se termine quand les maladies principales dont celle-ci n'est qu'un symptome, cessent: ainsi elle se guérit promptement, quand les maladies dont elle dépend se guérissent en peu de tems, & elle dure long-tems, quand ces maladies se rendent habituelles. Et quand elle vient de seicheresse, on employe un bon régime de vivre capable de réparer promptement toutes les parties attenuées. Ainsi cette maladie se guérit sans autres remedes particuliers.

On remarquera que c'est cette maladie qu'Hippocrate au livre 2. de ses prédictions & ailleurs appelle *Nyctalopia*, & ceux qui en sont affectez, *Nyctalopes*: nom cependant que nos Auteurs ont transferé à la maladie

précédente, comme lui convenant mieux selon sa signification étimologique, & ont appellé celle-ci, *Hemeralopia*, c'est-à-dire, *Aveuglement de jour.*

*3. De quelques autres affections de cette Membrane.*

On doit mettre encore au nombre des affections de la rétine, *Ces foiblesses & diminutions de vue, & ces gros nuages noirs, jaûnes, ou rouges*, qui arrivent apres avoir régardé fixement le soleil, ou pour avoir été subitement surpris d'une violente lumiére, ou pour avoir regardé avec trop d'attention avec des lunettes de longues vue des objets éloignez & fort éclairez, ou pour s'être servi de verres fort convexes pour voir des petits objets, ou enfin pour avoir trop long-tems tenu la vûe sur des corps blancs: parceque toute forte lumiére, de quelque maniére quelle entre dans l'œil, ébranle avec trop de violence la rétine & altére ses fibres. Toutes ces choses disparoissent quand les fibres de cette membrane se remettent dans leur état naturel: mais quand le vice que ces fibres ont contracté est considerable, elles continuent quelques-fois à paroître pendant tout le reste de la vie.

Voila les maladies qui attaquent plus particuliérement la rétine: mais ne confondez pas parmi ces maladies, ces autres symptomes presque semblables, qui sont des suites de la mauvaise conformation de la cornee, des vices de l'uvée, du cristallin, ou du corps vitré: il est aisé de ne s'y point tromper, puisque tous ces vices ont des signes tres considerables, comme je l'ay deja fait voir, & comme je le feray encore connoître dans la suite.

## *Des maladies du Nerf Optique.*

## CHAPITRE IV.

### 1. *De la Goute Sereine.* a

A l'égard des maladies du nerf optique, la plus considérable est *La Goute Sereine*, qui est un aveuglement qui arrive petit à petit, ou tout à coup, tantôt à un œil seul, & quelques-fois à tous les deux, sans qu'il y ait aucun vice apparent dans les yeux qui en sont affectez.

a Amaurosis.

On croit que la cause la plus ordinaire de cette maladie est une humeur pituiteuse, grossiére & visqueuse, qui tombe du cerveau dans les nerfs optiques, & les bouche de telle sorte que les esprits animaux n'y peuvent plus couler. Quoi qu'il en soit, il y a apparence que quelque chose de semblable arrive quand cette maladie se fait subitement sans cause extérieure.

La cause la moins commune est la compression des nerfs optiques, soit quelle arrive par un amas d'humeur qui se fait par voye de fluxion ou de congestion, & qui forme quelque tumeur aux environs de ces nerfs ; ou par quelque épanchement de sang ensuite des playes pénétrantes en la partie antérieure de la tête, comme je l'ay vû arriver en deux blessez, ou bien ensuite des playes ou contusions qui pénétrent dans l'orbite & y causent un épanchement de sang, ou quand l'instrument dont elles sont produites en pénétrant dans l'orbite, déjette le globe dans la partie opposée & en dehors, & com-

prime ainsi ou étend violemment le nerf optique.

On peut donc concevoir que la goute sereine est proprement une paralysie des nerfs optiques, & par consequent de la rétine dont la cause est semblable à celle de la paralysie des autres nerfs de nôtre corps : cequi fait que les esprits ne se portant pas par ces nerfs, ils perdent entiérement leur sentiment. Ainsi quoi que les rayons de lumiéres qui entrent dans l'œil frapent la rétine & y peignent l'image des objets d'où ils partent, il ne se peut faire aucune vision, puisqu'il n'y a plus de sensation.

Quand la vüe se perd tout à coup sans cause extérieure, on juge que la goute sereine est arrivée par une fluxion d'humeur pituiteuse qui a étoupé les pores de ce nerf, ou relâché ses fibres quand il y a une cause extérieure de la perte subite de la vüe, comme ensuite d'une playe pénétrante à la partie antérieure de la tête, ou des playes ou contusions qui pénétrent dans l'orbite, on s'assûre que c'est un épanchement de sang qui la cause, ou bien que le nerf optique a été violemment étendu ou comprimé par le forjettement du globe : mais quand la vüe ne se perd que petit-à-petit, on connoit qu'elle vient de quelque tumeur qui se fait aux environs des nerfs optiques, soit au dedans de la tête ou dans l'orbite.

Le nerf optique ne peut être étoupé ou pressé, sans que les fibres de la rétine ne se relachent & ne perdent leur sentiment ; mais ce vice ne passe point aux autres parties de l'œil : d'où vient aussi qu'il ne paroit rien d'extraordinaire dans les yeux, & qu'on ne peut gué-

re connoitre cette maladie que par le rapport du malade.

On distingue la goute sereine de l'aveuglement de nuit ; en ceque dans la goute sereine on ne voit aucune lumiére, & que dans l'aveuglement de nuit, on voit encore la lumiére & les objets quand le jour est beau. On la distingue de l'extension du corps vitré ; en céque dans cette maladie le globe de l'œil paroît quelques-fois un peu plus éminent, que la pupille se trouve toûjours beaucoup plus dilatée qu'à l'ordinaire, & que les malades voient quelque lumiére quoi qu'ils ne puissent distinguer les objets communs, & que dans la goute sereine, au contraire, le globe de l'œil est toûjours dans son étendüe naturelle, que la pupille quoi qu'immobile n'est pas plus dilatée quelle le seroit pour voir des objets mediocrément éloignez, & qu'enfin l'aveuglement est entier. On la distingue enfin de toutes les especes de cataractes naissantes, en comparant les signes de ses maladies, avec ceque je viens de dire de la goute sereine.

Quand je dis, quoi qu'immobile, je n'entens point que la pupille soit absolument immobile dans la goute sereine : car quand cette maladie n'attaque qu'un œil, la pupille se dilate & se resserre quand les deux yeux sont ouverts, & qu'on regarde de l'œil sain des objets differemment éloignez, ou qu'on passe entre l'œil sain & le grand jour quelques corps opaques ; parceque les nerfs moteurs qui se portent à l'uvée de l'œil malade étant sains, les esprits animaux continüent de se porter aux fibres motrices de cette membrane, ainsi elle

suit les mouvements de celle de l'œil sain: mais quand l'œil sain est fermé, la pupille de l'œil malade reste immobile, parceque la rétine de l'œil malade étant insensible à la lumiére, rien n'excite l'ame à déterminer les esprits animaux de se porter aux fibres motrices de l'uvée.

C'est rechercher la pierre philosophale que de vouloir chercher des remedes pour guérir la goute sereine; cette maladie est absolument incurable: & si quelques Auteurs prétendent en avoir guéry, on peut bien penser qu'ils se sont trompez, & qu'ils ont pris l'extension du corps vitré, ou l'aveuglement de nuit pour la goute sereine, étant aisé de les confondre ensemble, si on n'y prend bien garde.

## 2. *De quelques autres affections de ce Nerf.*

Le nerf optique est aussi quelques-fois affecté *d'Inflammation*, ensuite de celle de la dure ou pie-mere, ou de celle des autres parties de l'œil, comme je l'ay dit en parlant des vices de la rétine: cette inflammation cesse, quand celle de ces mêmes parties cesse, & par les mêmes remedes. Il souffre des *Extensions & contorsions douloureuses* de l'épilepsie, & dans les grandes convulsions: *Des solutions de continuité*, dans quelques grandes playes de l'orbite; *Et quelques autres vices*, qui pour être des symptomes communs d'autres maladies, ne doivent pas être mis au nombre de ses maladies particuliéres.

*Des maladies de l'Uvée.*

## CHAPITRE V.

### 1. *De ses Inflammations & Abcez.*

SI toutes les parties qui se nourrissent de sang sont sujettes à s'enflammer & à s'abscèder, on peu juger que l'uvée peut être affectée *d'Inflammation* & *d'Abcez*: c'est aussi ce qu'on reconnoît par expérience *L'Inflammation* est générale ou particuliére. L'inflammation générale arrive plûtôt dans les maladies qui attaquent en même tems toutes les parties intérieures du globe, comme je le feray voir ci-apres : & la particuliére n'arrive qu'à quelque partie de cette membrane, & le plus souvent elle est suivie d'abcez. Quand cette inflammation est à la partie antérieure de cette membrane, je veux dire à l'iris, elle paroit au travers de la cornée transparente, comme une tache rougeâtre ; & quand elle est vers sa partie postérieure, on ne la peut distinguer, & il n'y a que la difficulté de voir & la douleur que le malade souffre qui la pourroient faire soupçonner ; mais il faudroit être bien juste dans son jugement.

Quand cette inflammation se résoût, il ne reste point de vice à l'uvée : mais quand elle suppure, elle forme un abcez, qui, lorsqu'il est petit & que la matiére en est louable, s'ouvre & se vuide au dedans de l'œil sans altérer d'autre partie, parceque la matiére se précipite au bas de l'œil, prend corps & se desseiche, & il ne reste à l'endroit de l'abcez qu'une tache ou blanche ou noirâtre

noirâtre qui est la cicatrice; du moins j'en ay vû de semblable sur l'iris apres la guérison de petites pustules ou abcez: mais quand l'abcez est plus considerable, ou que la matiére en est maligne, il est souvent cause de l'altération de toutes les parties intérieures de l'œil, comme je le diray ci-apres, ou pour le moins d'une destruction d'une partie de cette membrane.

Pour le traitement de l'inflammation ou de l'abcez de l'uvée, on met en usage les remedes généraux dont j'ay parlé & dont je parleray encore en traitant de l'inflammation de l'œil: on se sert aussi des topiques, comme *Des collyres rafraichissants*, pour le commencement, & *Des résolutifs & fortifiants*, pour le milieu & la fin, dont on trouvera des formules au chapitre de l'ophthalmie & en plusieurs autres lieux de ce traité.

### 2. *De sa sortie ou cheute.*

Cette membrane sort par les ouvertures de la cornée & forme differentes *Bosses & tumeurs*, que l'on compte pour autant de maladies de l'uvée; mais comme toutes ces dispositions non-naturelles sont des symptomes qui suivent les playes & les ulcérations de la cornée, je n'en parleray qu'au chapitre 18.

### 3. *De ses dilacérations & playes.*

Elle souffre encore *Des dilacérations & des playes*, lorsque la cornée est tranchée ou piquée, ou par des coups orbes reçeus sur l'œil, & qui arrivent le plus souvent aux environs de la pupille, cequi lui fait changer sa figure ronde en une irreguliére & la dilate souvent ex-

traordinairement : mais comme ces vices ne se rétablissent point par aucuns remedes, & que ceux que l'on y fait ne sont que pour prévenir la fluxion & l'inflammation, on aura recours aux chapitres 8. & 11.

4. *De la dilatation non-naturelle de la Pupille.*

a MYDRIASIS. b PHTHISIS. Il ne me reste donc plus que de parler *De la dilatation de la pupille*, a *& de son rétrécissement ou constriction*, b & d'examiner si nos Auteurs ont eü raison de mettre ces divers états de la pupille au nombre de ses maladies.

J'ay fait connoître au chapitre 8. de la description de l'œil que la pupille se dilatoit & se resserroit suivant les differents états de la lumiére, & suivant les éloignements differents des objets; & au chapitre 21. j'ay donné la raison de ces divers changemens. Ce n'est donc point de cette dilatation de la pupille, & de cette constriction dont j'entens parler ici, puisquelles sont naturelles & nécessaires pour perfectionner la vision; ni de ces autres extensions & constrictions de la pupille qui en de certaines personnes excédent l'état ordinaire dés leur naissance; mais bien de cette affection non-naturelle de la pupille, par laquelle elle se dilate extraordinairement, & demeure ainsi dilatée sans se resserrer; & de cette autre affection par laquelle elle se resserre si fort que souvent elle ne paroît que comme un point noir, dont la cause de l'une & de l'autre affection se rencontre dans l'œil même, & sans qu'au reste la couleur noire de la pupille soit changée.

Pour sçavoir si *La dilatation de la pupille* est une maladie de l'uvée même, ou si c'est un symptome d'autres

maladies, il faut auparavant se remettre en memoire toutes les maladies principales où j'ay fait remarquer que la pupille demeuroit dilatée, & ensuite examiner si cette dilatation arrive en d'autres occasions & quelle en est la cause.

Dans le chapitre 17. de la 1. partie, en parlant des signes *De la protuberance du cristallin*, j'ay fait voir que la pupille se dilatoit & restoit ainsi dilatée sans se resserrer, & que la cause de cette dilatation venoit de ceque le cristallin augmentant en volume s'avançoit en devant, & que s'appuyant sur l'uvée, il la poussoit en devant, l'étendoit & l'empêchoit ainsi de se resserrer.

J'ay fait encore voir dans le chapitre 18. en parlant des signes *De la cataracte branlante*, que dans son commencement, la pupille paroissoit plus dilatée qu'à l'ordinaire, à cause du dépost d'humeurs, qui grossissant le corps vitré, fait que le cristallin est porté en devant sur l'uvée.

Dans le chapitre 21. j'ay fait connoître que le cristallin étant déplacé & s'appuyant contre l'uvée, étoit la cause de la dilatation de la pupille.

Or dans ces trois rencontres & dans quelques autres maladies mixtes où la pupille se trouve plus dilatée quelle ne le doit, sa couleur noire n'étant point changée dans le commencement, on dit dabord que la maladie est une simple dilatation de la pupille, quand on se hâte trop de qualifier la maladie : mais quand dans la suite on voit la pupille changer de couleur, on change en même tems de sentiment, & on juge alors qu'il y a une autre maladie principale, &

que la dilatation de la pupille n'est qu'une maladie accessoire.

Dans le chapitre premier de cette 2. partie en parlant de *L'étendue non-naturelle du corps vitré*, causée par un depost d'humeurs naturelles, j'ay fait aussi remarquer que la pupille se dilatoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire, sans se resserrer que tres peu & tres difficilement, & j'ay attribue la cause de cette dilatation à l'étendue du corps vitré qui fait avancer le cristallin en devant & le presse contre l'uvée.

C'est principalement cette maladie ou l'on prend l'ombre pour le corps, je veux dire, le symptome pour la maladie principale: parceque ne voyant rien d'étranger dans l'œil, hors cette dilatation, on croit que ce n'est qu'un vice de l'uvée, & dautant plus que les malades se plaignent d'une diminution de vûe que l'on attribue aisément à cette dilatation de la pupille. Mais si on fait attention a ceque je viens de dire, on se relevera de cette erreur, & on connoîtra que cette extension n'est qu'un symptome qui suit l'étendüe non-naturelle du corps vitré: & si on se remet en memoire ceque j'ay dit a la fin de la seconde observation du chapitre 14 de la 1. partie, on connoîtra que quoi que la pupille soit dilatée, on voit également les objets proches, & qu'il n'y a que les éloignez que l'on voit un peu plus confusement; & qu'ainsi cette diminution de vue, n'a point d'autre cause que celle que j'ay énoncée au chapitre premier, où j'ay parlé plus amplement de l'extension du corps vitré.

La pupille se dilatoit encore extraordinairement dans

la maladie que je décriray au chapitre ſuivant, & ce par la même cauſe que deſſus.

Enfin elle ſe dilate dans ceux qui ſont travaillez d'accez épileptiques, & de convulſions générales ou de l'œil ſeul, dans les femmes ou filles travaillées de ſuffocations hyſteriques ou de vapeurs ſimples, & dans beaucoup d'autres maladies qui ne ſont point exemptes de convulſions : & cela parceque dans toutes ces rencontres, les muſcles des yeux ſe retirant violemment vers leur principe, retirent le globe de l'œil au fond de l'orbite, le preſſent par conſequent & l'applatiſſent ; & le corps vitré & le criſtallin ſe trouvant alors dans un état violent, flüent & s'avancent du côté de la moindre réſiſtance ; ainſi s'appuyants contre l'uvée, ils l'étendent, & dilatent extraordinairement ſon trou, qui demeure ainſi dilaté tant que ces accez ſubſiſtent, & qui ſe remet dans ſon état naturel quand ils ceſſent.

Voila toutes les maladies ou j'ay obſervé que la pupille ſe dilatoit, n'ayant jamais rencontré de dilatation qui n'ait été cauſée par l'une ou l'autre de ces maladies. Je laiſſe donc à preſent au Lecteur à juger ſi on peut dire que la dilatation de la pupille ſoit une maladie de l'uvée même, ou ſi ce n'eſt pas plûtôt un ſymptome d'autres maladies ; puiſque cette membrane ne s'étend, & que ſon trou ne ſe dilate extraordinairement, que lorſquelle eſt preſſée par le criſtallin & par le corps vitré : & ſi enfin nos Auteurs ont eû raiſon de propoſer des remedes pour remettre la pupille dans ſon état naturel.

5. *De la constriction non-naturelle de la Pupille.*

A l'égard *De la constriction de la Pupille*, il n'en est pas de même : elle est quelques-fois un vice de l'uvée même, & quelques fois aussi, elle est un symptome d'autres maladies.

J'ay toûjours remarqué que la pupille se rétrécit plus quelle ne doit dans *Les cataractes purulantes*, comme je l'ay dit au chapitre 19. de la premiére partie en parlant des signes de ces sortes de cataractes, & dans toutes les autres maladies ou il y a un pus malin amassé au dedans de l'œil ; & cela parceque la partie de l'uvée qui forme l'iris, étant en quelque maniére altérée par le voisinage & l'attouchement du pus qui se trouve au dessous, ses fibres se relâchent, elle se ride & s'affaise, & son trou se rétrécit extremement, même souvent la couleur naturelle de l'iris se change en une mauvaise.

Elle se resserre dans *l'Atrophie de tout l'œil*, de quelque maniére quelle arrive, dans *Sa paralysie*, & dans *quelques inflammations*, des parties intérieures de l'œil, & qui sont communes à l'uvée ; parceque dans toutes ces maladies, les fibres qui servent à dilater la pupille étant sans action, elles se relâchent, ainsi la pupille se resserre.

L'on m'objectera peut être ici que dans les tenebres, ou quand nous avons les yeux fermez, ou quand nous dormons, nos pupilles se dilatent beaucoup ; & que comme il est vrai-semblable que cela n'arrive que parceque les fibres de l'uvée se relâchent, c'est à tort que j'avance que ce relâchement de fibres est une cause du rétrécissement de la pupille.

Je réponderay à cela, que cette dilatation de la pupille dans ces rencontres, ne vient point du rélâchement des fibres de l'uvée : qu'au contraire elle vient de ceque les fibres qui dilatent la pupille sont racourcies & par consequent en action. Et pour concevoir ceci, il faut remarquer que le trou de l'uvée étant destiné pour donner entrée aux rayons de lumiére, il doit naturellement demeurer plûtôt ouvert que fermé; & que c'est pour cela que les esprits animaux sont déterminez à se porter continuellement dans les fibres dilatantes, soit que nous dormions, ou que nous soyons dans les ténebres, pour les gonfler & les racourcir : de la même maniére que les fibres des muscles qui resserrent *l'Anus & le col de la vescie*, sont toûjours gonflées & racourcies par les esprits animaux qui s'y portent continuellement, soit que nous dormions, ou que nous veillions ; & cela parceque ces muscles sont destinez de la nature à tenir les conduits où ils sont situez exactement fermez, pour empêcher l'écoulement involontaire des excréments Et comme ces muscles ne se relâchent que lorsque nous sommes excitez à nous décharger de ces excréments, à moins qu'ils ne soient affectez de quelque maladie ; de même aussi les fibres qui dilatent la pupille, ne se détendent que lorsque les rayons de lumiére, frapans la rétine, excitent l'ame à resserrer la pupille au dégré nécessaire pour perfectionner la vision, quand toutes les parties interieures de l'œil sont dans leur état naturel : mais lorsque l'uvée est affectée de quelqu'une des maladies susdites, ces mêmes fibres se relâchent, & la pupille se resserre, &

alors ce rétrécissement de la pupille est un vice de l'uvée méme.

Elle se resserre aussi plus quelle ne doit, lorsque la rétine est travaillée de quelque inflammation, comme je l'ay dit au chapitre 3. de cette seconde partie en parlant des signes *De l'aveuglement de jour;* parcequ'alors la rétine est si sensible qu'une lumiére un peu forte la blesse; & comme l'ame fait toûjours la douleur autant quelle le peut, elle envoye une suffisante quantité d'esprits animaux dans les fibres qui resserrent la pupille pour s'opposer à l'entrée des rayons de lumiére. Et parceque ce resserrement est forcé, & que toute action violente ne peut subsister long-tems sans causer de la douleur, c'est aussi la raison pourquoi les paupiéres se ferment incontinent, sans que les malades les puissent tenir ouvertes à la présence de la lumiére, à moins de quelque violence.

Enfin la pupille se resserre dans les fausses réfractions de la lumiere de quelque cause quelle viennent, parceque toute lumiére confuse blesse la rétine comme je l'ay ci-devant dit & comme je le diray encore ci-aprés. Et voila comme le rétrécissement de la pupille est quelques-fois un symptome d'autres maladies.

De tout ceque je viens de dire, on doit juger que le rétrécissement de la pupille, soit qu'il vienne d'un vice de l'uvée, ou que ce ne soit qu'un symptome d'autres maladies, n'a besoin d'aucuns remedes particuliers; & que quand il est curable, cequi est rare, à moins qu'il ne soit symptomatique, il se guérit quand les maladies dont il dépend guérissent.

Des

*Des maladies communes à toutes les parties intérieures du globe de l'œil.*

## CHAPITRE VI.

1. *De sa grosseur & éminence contre nature.* 2

Exophthalmia.

CE n'est point de ces yeux gros & élevez qui se rencontrent naturellement en de certaines personnes, dont j'entens parler en ce chapitre : n'y de cette espece de forjettement de l'œil qui arrive ensuite de quelque rélaxation ou paralysie de ses muscles, & dont je parleray au chapitre 2. de la 3. partie : ni enfin de ces yeux éminents & saillants, rendus tels par les violents efforts d'une difficulté de respirer, d'un ténesme, d'un vomissement, d'un accouchement laborieux, & par toutes les autres causes qui en interceptant en quelque maniére le mouvement du sang le retirant dans les veines des parties supérieures : mais de cette *Grosseur & éminence contre nature du globe de l'œil*, qui est quelques-fois si élevé, qu'il s'avance hors de l'orbite, sans pouvoir étre récouvert des paupiéres, & qui est accompagnée de violentes douleurs de l'œil & de la tête, de fiévre & d'insomnies.

Cette maladie est causée, ou par un prompt dépost d'une humeur chaude, acre, & visqueuse, qui augmente outre mesure non seulement l'humeur qui remplit naturellement le corps vitré, mais aussi l'humeur aqueuse, & qui abbreuve en même tems les autres par-

ties intérieures du globe, les altére & souvent les détruit.

La chaleur & l'acrimonie de cette humeur se manifestent par l'inflammation intérieure & extérieure de l'œil, & par la douleur ; & sa viscosité par la grosseur & l'éminence de son globe, puisqu'il n'est rendu tel que par le séjour de cette humeur, & ce séjour ne se fait que par un deffaut de circulation de cette humeur.

Ou elle est causée par une humeur moins chaude & moins acre, mais tres visqueuse, qui s'amasse par congestion & grossit insensiblement le globe de l'œil jusques à un tel dégré, que quelques-fois il sort entiérement hors de l'orbite.

Que le corps vitré soit augmenté outre mesure, cela paroit par l'extrême dilatation de la pupille que l'on remarque toûjours en cette rencontre, & qui ne peut avoir d'autre cause, comme je l'ay dit au chapitre premier de cette seconde partie.

Que l'humeur aqueuse soit pareillement augmentée, on le juge par la profondeur & l'éloignement de l'uvée, & par l'éminence de la cornée transparente.

Le globe de l'œil ne peut grossir extraordinairement qu'il ne s'avance hors de l'orbite, & il ne peut s'avancer hors de l'orbite, sans que le nerf optique, les muscles de l'œil, & toutes les membranes ne soient violemment étenduës : & c'est d'où vient cette violente douleur que les malades ressentent continuellement au fond de l'œil & à la téte, & qui est la cause de la fiévre qui leur arrive, de l'insomnie, & de l'inflammation que l'on remarque non-seulement aux parties in-

térieures de l'œil, mais souvent aussi aux parties extérieures ; & cette douleur est dautant plus cruelle, que l'humeur qui cause cette maladie à plus de chaleur & d'acrimonie.

Cette maladie avance beaucoup en peu de tems, & quand elle est parvenüe en son état, elle y demeure long-tems : souvent aussi les malades souffrent pendant plusieurs mois sans s'appercevoir d'aucune diminution de douleur ; & il est rare que l'œil se diminüe & revienne en sa grosseur naturelle, sans que la vüe se perde, ou diminüe considerablement. Méme quand l'humeur s'amasse par congestion, la maladie subsiste quelques-fois des années entiéres, & tres rarement l'œil se remet dans sa grosseur naturelle.

Soit que cette maladie se fasse par fluxion ou par congestion, il arrive quelques-fois que l'humeur qui la cause s'échauffe à un tel dégré, que les malades ressentent des élancemens de douleurs si terribles qu'ils n'ont aucuns moments de repos, & qu'ils souhaitent plûtôt la mort que la vie : alors l'inflammation augmente au dedans & au dehors, les membranes qui forment le blanc de l'œil se tuméfient extraordinairement, les paupiéres se renversent, il survient un flux de larmes chaudes & acres, & l'œil se broüille enfin ; cequi est un signe avant-coureur de suppuration des parties intérieures & de leur destruction.

Dans la suite de la suppuration la cornée transparente s'ulcere & s'ouvre, les humeurs suppurées & amassées au dedans s'écoulent, les douleurs alors commancent à diminuer, l'œil continüe à suppurer jusques à ceque

toutes les parties altérées soient mondifiées, il diminuë au delà de sa grosseur naturelle, & se cicatrise enfin.

Mais souvent aussi l'humeur qui cause cette maladie ne s'échauffe pas jusques à suppurer : en se fermentant elle s'atteniie si fort, qu'insensiblement elle se résoût, je veux dire quelle reprend le chemin de la circulation: alors la douleur & les autres accidents se calment, & l'œil se remet dans sa grosseur naturelle, quelques-fois aussi il demeure plus petit. Et quoi que dans ce cas l'œil ne suppure point, la vüe cependant se perd ; parceque le globe de l'œil ne peut s'étendre si violemment, sans que ses parties intérieures ne souffrent une altération considerable qui change leur disposition, & que le corps vitré souvent ne se détruise ; même que le cristallin ne perde quelques-fois sa transparence, & ne se corrompt de même que dans la cataracte branlante, ou dans les cataractes purulentes.

Pour le traitement de cette maladie, de quelque cause quelle vienne, on doit dabord s'appliquer fortement à vuider la plénitude, en seignant le malade au bras, du côté de l'œil malade deux ou trois fois & même plus, suivant la grandeur de la maladie & les forces du malade. On ouvre ensuite la jugulaire du même côté, ou l'artére des tempes, pour dériver de la partie malade. Pour la même raison on applique des *Vesicatoires* devant ou derriére les oreilles, & si on juge que la maladie soit longue, on ouvre un *Cautere* au derriére de la tête, ou on y passe un *Setum*.

On fait aussi dés le commencement recevoir au malade des *Lavements émolliants & rafraichissants*, que l'on

continuë pendant tout le traitement ſuivant le beſoin. On lui donne *Des juleps, émulſions, ou apozemes rafraichiſſantes,* ou autres remedes propres à calmer le mouvement du ſang & l'adoucir : obſervant auſſi de lui preſcrire un regime de vivre fort exact & tendant à même fin.

Tous ces remedes généraux doivent être adminiſtrez avec ordre & prudence, & ſuivant le conſeil d'un habile Medecin. Et quoi que ce ſoit de ces remedes dont on doive attendre le plus d'effet pour arrêter le progrés de cette maladie, on ne doit pas cependant négliger les remedes topiques.

Quand l'humeur qui cauſe cette maladie eſt chaude & acre, on ſe ſert dans le commencement *Des eaues diſtillées de roſes, de plantain, de laitues, de morelle, de pavot, ou autres eaües rafraichiſſantes*, dans l'une ou l'autre deſquelles, ou dans pluſieurs, on meſle *Un blanc d'œuf* pour faire un collyre, dans lequel on trempe des compreſſes qu'on applique tiédes ſur l'œil, le front & la tempe du même côté.

Ou bien on prend *Des eaües de roſes & de plantain ou autres, de chacune deux onces, & quinze ou vingt grains de ſel de ſaturne*, qu'on meſle enſemble pour s'en ſervir comme deſſus.

On ſe ſert auſſi de la même maniére *Des ſucs dépurez* de ces plantes au deffaut de leurs eaües diſtillées, qui font le même effet : & on a ſoin de renouveller de tems en tems les compreſſes imbuës de ces remedes, ſans les laiſſer ſeicher ſur la partie ; afin que la peau étant humide, les pores ſoient toûjours ouverts pour faciliter la tranſpiration.

C'est pour la même raison qu'on doit faire tiédir ces remedes avant que de les appliquer, parceque la chaleur douce relâche la peau, & que le froid au contraire la resserre & empêche la transpiration : cependant quelques Auteurs conseillent de les appliquer actuellement froids. Les remedes actuellement froids qu'on applique sur les parties enflammées appaise à la verité pour un moment la douleur, parcequ'en refroidissant la partie malade, ils en émoussent le sentiment, & suspendent pendant un peu de tems la fermentation: mais comme ils resserrent en même tems les pores & empêchent la transpiration, l'humeur épanchée se trouve ensuite plus abondante, elle se fermente davantage; ainsi la partie s'échauffe plus quelle n'étoit & la douleur augmente, comme l'expérience ne le fait que trop voir.

Ces remedes ne servent qu'à temperer la chaleur & l'inflammation extérieure de l'œil; car pour l'inflammation intérieure ils y servent peu, les envelopes extérieures de cet organe étant trop solides pour que leur vertu les puisse penétrer. On peut se contenter de ceux que je viens de proposer jusques à ceque la maladie soit dans son plus haut dégré, ou bien on en choisira quelques autres de ceux que je proposeray ci-apres pour le commencement de l'ophthalmie qui conviennent également ici.

Je ne propose point dans le commencement de cette maladie de remedes qui ayent beaucoup d'astriction, quoi que la plûpart de nos Auteurs s'en servent, & conseillent de les appliquer sur le front & sur les par-

ties voiſines de l'œil ; croyant par là arrêter le cours des humeurs qui flüent en l'œil : parceque je ſuis perſuadé par l'Anatomie, que les artéres qui pénétrent la cornée, ſont trop profondes, pour que les remedes tirez de la claſſe des aſtringents, puiſſent ralentir chez elles le mouvement du ſang ; & que dailleurs je n'ay point encore connu par expérience aucun bon effet de ces remedes en cette rencontre.

Lorſque cette maladie ſe fait par congeſtion, comme la chaleur & l'acrimonie de l'humeur eſt moins grande, on obmet les collyres ſuſdits, pour ſe ſervir dabord du premier que je vais propoſer, & on en pourſuit la cure comme lorſquelle eſt cauſée par voye de fluxion, parceque les ſuites en ſont ſemblables, hors que les mouvements n'en ſont pas ſi prompts.

La maladie étant dans ſon déclin, ce qu'on connoît par la diminution de l'inflammation & de la douleur, on ſe ſert alors des remedes *Réſolutifs*, c'eſt-à-dire de ces remedes qui par leur chaleur douce, qui eſt un effet des parties ſubtiles, volatiles & balſamiques dont ils ſont fournis, échauffent doucement l'œil, attenuent & ſubtiliſent les humeurs, font tranſpirer les plus ſuperficielles, & font reprendre aux autres le chemin de la circulation. Par exemple.

On prend *Des ſemences de lin & de fenugrec de chacune deux gros, des fleurs de camomille & de melilot deux pincées de chacune, & deux gros d'encens*, qu'on fait boüillir & infuſer dans une ſuffiſante quantité *Des eaües diſtillées de fenoüil, de ruë & d'eufraiſe, ou de chelidoine* : on paſſe enſuite le tout par un linge, pour avoir un *Collyre muc-*

cilageneux, dans lequel on dissoût *Dix où douze grains de camphre*, & dont on se sert comme des susdits.

On anime quelques-fois ce collyre avec un peu *D'esprit de vin*, quand on ne remarque point de chaleur à l'œil, & quelques-fois aussi on y fait infuser quelques *Clouds de girofle*: & on continüe l'usage de ce collyre jusques à la fin de la maladie.

C'est aussi sur le déclin de la maladie, & quand la fiévre, s'il y en a, est appaissée, qu'on doit commencer à purger le malade dans l'ordre & comme je l'ay dit ci-devant au chapitre premier de cette seconde partie: lui faisant aussi user *Des décoctions de salse-pareille & de squine*, comme je l'ay proposé au même chapitre, & pour les mêmes raisons que j'y ay rapportées.

Si par ces remedes l'humeur se résoût, & que l'œil se remette insensiblement en son état ordinaire, à la bonne heure, le malade guérira sans autre accident, hors toutes-fois la perte de la vüe, ou tout au moins une grande diminution, & quelques-fois aussi l'atrophie de l'œil: mais si au contraire l'humeur s'échauffe extraordinairement, que les accidents susdits augmentent, & que l'œil se dispose à supputer, on change alors de methode, à l'égard *Des remedes topiques*, qui doivent être en même tems *Rafraichissants, anodins & émollients*: on ne craint pas même de s'en servir en forme de cataplasmes pour avancer d'avantage la suppuration.

On fait une forte décoction *De racines & feüilles de guimauves, de feüilles de violier, de laituës, de mercuriale & de parietaire, de feuilles & fleurs de boüellon blanc*, dans laquelle

laquelle on fait boüillir une suffisante quantité *De farines de graines de lin & de psyllium & des poudres de fleurs de camomille & de melilot*, & quand le tout est reduit en consistence de cataplasme, on y ajoûte environ *Un gros de saffran en poudre*, pour une demie livre de cataplasme. On étend ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant deux fois le jour.

Quand on connoît que le pus est fait, il n'est pas necessaire, d'attendre que la cornée s'ouvre d'elle-même : on doit épargner au malade les cruelles douleurs qu'il seroit obligé d'endurer jusques à ce tems, en ouvrant l'œil avec sa lancette, pour procurer l'écoulement des humeurs purulentes & des autres parties corrompües. Même pour cette raison, on est quelques-fois obligé d'en faire l'ouverture avant que le pus soit entiérement fait ; & cela quand la fluxion est extraordinaire & que les douleurs sont excessives.

Le lieu ou on doit faire l'ouverture est celui ou on voit que le pus se dispose à sortir, & ou souvent on remarque une petite tumeur particuliére sur la cornée, qui vient de ceque cette membrane est déja émincée par le pus. Et si le pus ne se dispose pas plus à sortir par un lieu que par un autre, on la peut faire en celui qu'on voudra, pourvû qu'il soit déclive, la cicatrice restante n'augmentera pas beaucoup la difformité de l'œil. Si cependant le blanc de l'œil n'est point extrémement tumefié, ou qu'il ne soit pas fortement enflammé, on fera l'ouverture du côté du petit angle de l'œil à côté de l'iris. On doit avancer la pointe de la lan-

cette jusque par de là l'uvée, & faire autant d'ouverture qu'on en feroit pour une saignée ordinaire.

L'ouverture étant faite, les humeurs suppurées ne s'écoulent pas toûjours ; elles sont quelques-fois si gluantes quelles imitent de la colle à moitié figée : en ce cas il faut agrandir l'ouverture afin que la cornée préte davantage & que ces humeurs s'écoulent plus prompment. A mesure que le globe se vuide, il se flétrit, & les douleurs diminüent à proportion que les parties altérées se mondifient. On panse ensuite l'œil avec *Les collyres déterfifs & mondifiants*, que je décriray en parlant de l'ouverture & de l'ulcération de la cornée. On en continüe l'usage jusques à ceque l'ouverture soit disposée à se cicatriser ; alors on se sert des *Desiccatifs*, & on pourvoit *à l'excroissance de chair*, qui survient quelques-fois apres l'ouverture ou l'ulcération de la cornée, comme je le diray ci-apres.

---

## 2. *De l'Atrophie ou diminution de l'œil.*

## CHAPITRE VII.

LA maladie contraire à celle que j'ay décrite dans le chapitre précédent, est cette affection contre nature par laquelle le globe de l'œil, faute de nourriture, se diminüe, se flétrit & s'enfonce au dedans de l'orbite, avec perte entiére de la vüe, ou tout au moins une tres grande diminution.

Cette maladie est quelques-fois une suite de la pré-

cédente, comme je l'ay dit, & des autres amas de pus au dedans de l'œil; cequi arrive à cause de la destruction commune des vaisseaux & des parties interieures de l'œil, causée par l'acrimonie du pus ou matiére purulente: elle suit aussi quelques-fois les grandes inflammations intérieures ou extérieures de cet organe; parceque souvent ensuite de l'inflammation, les vaisseaux se rétrécissent & se resserrent de telle sorte, que le sang n'y peut couler librement: elle est encore une suite des coups orbes reçeus sur l'œil, des playes & des dilacerations considérables de la cornée & de l'uvée, à cause de la rupture des vaisseaux qui se fait en ces rencontres: enfin l'atrophie de l'œil est causée par l'obstruction des vaisseaux qui lui doivent porter sa nourriture, & par la paralysie de ses nerfs.

Quelques Auteurs croyent aussi que les grandes évacuations, comme les larmes continuelles, le flux immoderé d'humeurs acres qui se fait en quelques maladies do l'œil, les veilles excessives, & la fiévre hectique sont des causes de l'atrophie de l'œil.

Dans cette maladie la partie de l'uvée qui forme l'iris se ride & s'étrécit, à cause du desseichement de cette membrane: la couleur naturelle de l'iris se change souvent en une étrangere: la rétine se flétrit & desseiche: le corps vitré diminüe en volume: le cristallin s'altére quelques-fois comme dans le glaucoma; & l'humeur aqueuse se consomme en partie, ou s'absorbe entiérement.

Quand cette maladie est une suite de celles qui changent la disposition des parties intérieures de l'œil

& de ses vaisseaux, ou qui les détruisent, elle est incurable, & la perte de la vüe irréparable.

Quand elle vient d'une obstruction des vaisseaux, ou d'un deffaut de sang & d'esprits, quoi que toutes les parties intérieures gardent leur situation naturelle, la cure en est tres suspecte, on tente cependant quelques remedes.

Pour cet effet on employe des remedes généraux & des particuliers, ceux qui peuvent produire un bon sang, & qui peuvent le déterminer à se porter à l'œil. L'usage des viandes d'un bon suc & fort nourrissantes, & celui d'un vin délicat, servent à remplir la premiére intention. Les frequentes frictions de la tête & de l'œil même. *Les fomentations d'eau tiéde* sur l'œil, *ou de lait de vache, ou de celui de femme*, & les *Fomentations émollientes & humectantes* faites, par exemple, avec *Une once de chacune des racines de mauves & de guimauves, une demie once de chacune de leurs semences & de celle de fenugrec cuites dans l'eau*, servent à remplir la seconde.

Quelques Auteurs conseillent encore l'usage *Des collyres acres*, qui provoquent abondamment les larmes, pour en irritant & échauffant l'œil, y attirer le sang & les esprits. D'autres les réprouvent, croyants que ces remedes le dêsseicheroient trop, & augmenteroient l'atrophie. Et quelques-autres tiennent le milieu, & proposent des collyres qui n'ont qu'un peu de chaleur & d'acrimonie, pour en échauffant doucement l'œil & en l'éguillonnant un peu, y attirer l'aliment. Je ne me mettray point en peine d'examiner ici lequel de ces sentimens est le meilleur, croyant cela assez inutile,

puisque jusques à present je n'ay point vû d'atrophie d'œil se guérir par aucuns remedes.

---

### 3. *Du dés-rangement des parties intérieures de l'œil, ou de leur confusion.* a

## CHAPITRE VIII.

LEs *Coups orbes & violents*, reçeus sur l'œil, ou, cequi est la même chose, les cheutes sur quelques corps éminents & durs, font quelques-fois tant d'impression sur cet organe, que les parties extérieures & la cornée ne sont pas seulement contuses, mais aussi les parties intérieures se trouvent en même tems déchirées, rompües & séparées, en telle sorte que ne gardants plus leur situation naturelle, l'œil paroît confus & broüillé avec perte entiére de la vüe. Synchisis.

Outre les coups orbes, *Les piqueures de l'œil*, soit quelles arrivent fortuitement, ou quelles soient faites exprés, comme lorsqu'on erre dans l'opération de l'abbaissement des cataractes, sont aussi quelques-fois des causes de la confusion, quand les instruments piquants pénétrent jusques au corps vitré, qu'ils le brisent ou déchirent & en même tems les attaches du cristallin, la rétine & l'uvée, & qu'ils changent en quelque maniére la situation de ces parties.

L'amas du pus au dedans de l'œil de quelque cause qu'il vienne, quand il ulcére & détruit les parties intérieures, est quelques-fois aussi, mais plus rarement, une cause de la confusion.

Comme dans la confusion le corps vitré se trouve déchiré & détruit, & que l'humeur qui le remplit naturellement s'echape & se mesle avec l'humeur aqueuse; que le cristalin étant détaché & souvent hors de son lieu, s'altère & se desseiche quand il ne peut plus recevoir de nourriture comme dans le glaucoma; que la rétine qui est ou déchirée ou contuse change pareillement sa situation naturelle; & que l'uvée est souvent aussi déchirée: on juge bien que tous ces désordres ne peuvent se rétablir ni par la nature, ni par les remedes, & que la perte de la vûe est par consequent irréparable.

Ce n'est donc pas à ce dessein qu'on s'en sert dans les confusions récentes & qui viennent des causes extérieures: mais bien pour calmer l'inflammation tant intérieure qu'extérieure, pour appaiser la douleur, pour résoudre le sang extravasé au dedans & au dehors de l'œil, pour l'empêcher de suppurer; & prévenir par ce moyen la suppuration de tout l'œil & la difformité qu'une telle suppuration causeroit.

La saignée étant le remede le plus prompt pour prévenir ou calmer l'inflammation, on la doit faire incontinent au bras du côté de l'œil blessé, la reïterant suivant les forces du malade. On doit aussi en même tems faire couler chaudement dans l'œil malade *Du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aîle, couvrant l'œil d'une compresse trempée dans un *Deffensif fait avec le blanc d'œuf ou l'œuf entier, le vin & l'huile rosat*, battus ensemble. On renouvelle ces remedes de tems en tems & on les continue pendant deux ou trois jours, ou jusques à ce que l'on voie que le sang extravasé commence à se

résoûdre ; ce qu'on connoît quand les lieux ou le sang est épanché, jaunissent. Si pendant ce tems l'inflammation se rendoit considerable, au lieu *Du vin*, on mesleroit dans le deffensif susdit *De l'eau destillée de plantain ou quelque autre eau rafraichissante*, & on en continüeroit l'usage jusques à ceque l'inflammation fût calmée. Ensuite on fomente l'œil avec une décoction *d'Absinthe ou d'hyssope, de fœnouil & de fleurs de camomille & de melilot.* Quand l'œil est nettoyé, on distille dedans *Du lait de vache tiéde*, dans lequel on a fait infuser un peu *De saffran*, ou bien on se sert de *Celui de femme*; on trempe enfin une compresse dans la décoction susdite, que l'on applique chaudement sur l'œil & les parties voisines.

Ces derniers remedes se continüent jusques à la fin, à moins qu'il n'arrivât quelques autres accidents, comme une ulcération de la cornée, un amas de pus, ou quelque fluxion, que l'on traiteroit suivant les reigles & par les remedes prescrits pour ces maladies.

---

*4. De l'œil crevé ou rompu.* a

## CHAPITRE IX.

QUand les coups reçeus sur l'œil sont si violents, qu'ils ne brisent pas seulement les parties intérieures comme dans la maladie précédente, mais brisent aussi, rompent & déchirent la cornée : alors non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais aussi le cristallin & le corps vitré ; en telle sorte que le globe a RHEXIS.

de l'œil se vuide entiérement, quand dans la suite l'uvée & la rétine, contuses & déchirées, sont suppurées.

Cette maladie est encore une suite des grandes playes de l'œil, faites par des instruments tranchants, & des grandes ulcerations de la cornée, soit que ces ulcérations commencent sur la superficie extérieure de cette membrane, ou qu'elles soient causées par un amas considérable de pus au dedans de l'œil.

On juge bien que la rupture de l'œil ne peut guéres arriver par des coups, sans que les parties voisines de l'œil ne soient en même tems contuses ou dilacérées, ni par des instruments tranchants, sans que d'autres parties que le globe de l'œil ne soient aussi blessées : & qu'ainsi on doit pourvoir suivant les reigles ordinaires de la Chirurgie, à tous les désordres qui accompagnent cette rupture, quand ils sont de conséquence & qu'ils demandent un traitement particulier, cependant qu'on travaille à prévenir l'inflammation, à appaiser la douleur, à résoudre le sang extravasé, à procurer la suppuration des membranes coupées ou déchirées, & à les mondifier & cicatriser.

La saignée au bras reiterée suivant le besoin, *Le sang de pigeon*, versé dans l'œil, & *Le deffensif fait avec l'œuf, le vin & l'huile rosat*, étant administrez dans l'ordre prescrit au chapitre précédent, servent à prévenir l'inflammation & à appaiser la douleur. *Le jaune d'œuf delayé avec du lait de femme y ajoûtant un peu de saffran en poudre subtile*, qu'on applique avec la frange d'une plume sur la rupture de la cornée y procure une suppuration douce. L'inflammation diminuant, ou n'étant plus

à

à craindre, *La fomentation faite avec l'absinthe, l'hyssope, le fenouil & les fleurs de camomille & de melilot infusées ou cuites dans le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur tout l'œil & les parties voisines, résoût le sang extravasé. On anime aussi quelques-fois cette fomentation *Avec l'esprit de vin* quand le sang extravasé est dans une quantité à faire craindre, par sa corruption, une gangrenne.

Quand il est tems de mondifier, on se sert *Du miel rosat meslé avec un jaune d'œuf & un peu des poudres de myrrhe & d'oliban.* Ou bien on se sert d'un collyre fait *Avec de la myrrhe & de l'aloës de chacun une demie drachme, dix grains de saffran en poudre & une demie once de miel rosat dissouts dans quatre onces d'eau distillée d'absinthe rendüe mucilagineuse par l'infusion d'un peu de semence de fœnugrec.*

Et le même collyre y ajoûtant *Une demie drachme de tuthie préparée & autant de plomb brulé & lavé*, sert enfin à desseicher & cicatriser.

Si pendant la cure il survenoit des chairs fongueuses, on auroit soin de les consommer avec une poudre faite *De parties égales d'alum calciné, d'iris & de sucre candit.* Et si ces chairs avoient quelque disposition à répulluler, on y ajoûteroit au collyre susdit, *Dix grains de vitriol blanc, ou quinze grains de pierre medicamenteuse de crollius*, pour le rendre plus déficcatif.

Quand la rupture de la cornée vient de l'ulcération de cette membrane, on la traite d'abord avec les remedes mondifiants, & on poursuit la cure comme je le viens de le dire, pourvoyant aux autres accidents qui peuvent accompagner cette ulcération, comme je le di-

ray au chapitre 17. ou je traiteray en particulier des ulceres de cette membrane.

On remarquera que lorsque l'humeur aqueuse & les corps transparents se sont ecoulez ensuite de la rupture ou de la playe de la cornée, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si grandes, ni si à apprehender comme dans la confusion. Et la raison c'est que dans la confusion les membranes contuses & dilacérées s'enflamment, le corps vitré, l'humeur aqueuse & le sang épanché s'échauffent, se fermentent & étendent la cornée, & quelques-fois même suppurent, & toutes ces choses ne se peuvent faire sans de grandes douleurs.

Si la plus grande partie de l'uvée reste dans le globe de l'œil sans s'être écoulée dans la suppuration, & que la perte de la substance de la cornée ne soit pas considerable; quand ces membranes sont entiérement cicatrisées, il s'engendre ou s'amasse au dedans de l'œil une humeur semblable à l'humeur aqueuse, qui le remplit & l'etend médiocrement; en telle sorte que les malades pour ôter la difformité, peuvent s'accommoder d'un œil artificiel qui suit les mouvements du globe de l'œil, & qui font croire à ceux qui ne le sçavent pas, que l'œil est naturel. Mais quand l'uvée est entiérement suppurée, ou que la cornee est consommée dans sa plus grande partie, cequi reste est si enfoncé, & les paupiéres sont si renversees au dedans, qu'il est difficile d'y faire tenir un œil artificiel; & si quelques fois les ouvriers reussissent a en faire un qui puisse tenir, il se trouve alors sans mouvement.

5. *De la sortie entiére de l'œil hors de l'orbite.*

## CHAPITRE X.

IL arrive aussi quelques-fois que par un coup du bout d'un bâton, d'une bale à jouer à la longue paume, d'une pierre, ou d'autres instruments semblables poussez violemment sur l'œil, le globe n'est pas seulement contus & meurtri, & les parties intérieures brisées & confonduës; mais aussi les membranes communes, les muscles & les autres attaches de l'œil sont déchirées & brisées, en telle sorte que le globe de l'œil se sépare & se jette entiérement dehors, & quelques-fois tient encore à quelques fibres nerveuses, ou charnües, ou membraneuses.

Quand le globe de l'œil est ainsi jetté hors de l'orbite, quoi qu'il tienne encore à quelques nerfs, muscles, ou membranes, il ne faut pas croire qu'étant remis & contenu dans l'orbite, il puisse s'y unir derechef & recevoir de la nourriture, puisqu'il n'y reste plus de canaux entiers & suffisants pour lui en porter. Quelques Auteurs cependant en rapportent quelques observations, entre lesquelles je ne puis m'empêcher d'en examiner une de Joseph Coüillard: c'est la 17. de son traité des principales opérations de Chirurgie, conçeüe en ces termes.

" Le Sieur Guillaume Vincent Orfévre de cette ville
" du Montelimard, reçeut à l'œil un coup de bale de
" raquette, si fort, qu'il lui sépara toute la circonfé-

« rence de l'œil de son orbite. Je fus appellé pour le « traiter, & trouvay un sien Cousin ayant les ciseaux « à la main, pour couper les nerfs, par le moyen des- « quels il restoit attaché : je m'opposay à cette action, « & ayant remis l'œil à sa place, le plus proprement « & promptement qu'il me fut possible, je poursuivis « la cure, & mes soins reüssirent si bien, qu'il guérit « sans que sa vüe ait été aucunement diminuée.

Quand on ne rapporte des observations de pratique que par ostentation, on grossit pour l'ordinaire les objets plus qu'ils ne sont, & souvent par les circonstances mêmes de ces observations, on en fait découvrir la fausseté. C'est ainsi que cet Auteur en a agi : car quand il dit avoir remis à sa place & guéri un œil séparé dans toute sa circonférence de son orbite, & dont on vouloit couper les nerfs par le moyen desquels il restoit attaché, il avance une chose fausse ; parcequ'un œil ne peut être en cet état, sans que la conjonctive ne soit entierement rompüe & séparées, & sans que les vaisseaux qui suivent cette membrane & qui portent la nourriture à la superficie antérieure de l'œil ne soient pareillement rompus, de même que les muscles & les vaisseaux qui les abbreuves: Et comme ces parties ainsi divisées se retirent vers leur principe & changent de situation, il s'ensuit que chaque parcelle ne peut se rencontrer avec sa semblable, quoi qu'on remette l'œil dans l'orbite : & quand cela se pourroit, il ne se feroit point d'union ; parceque pour qu'une partie considerablement divisée se reünisse, il faut que les deux extremitées de cette même partie reçoivent du sang pour

fournir chacune reciproquement le ſuc nourricier neceſſaire pour leur réünion ; or les extremitées des parties diviſées qui reſtent du côté du globe de l'œil n'en peuvent recevoir, puiſque les vaiſſeaux qui le doivent porter de ce côté-là ſont rompus ; elles ne peuvent donc fournir de ſuc nourricier, & par conſequent il ne ſe peut faire d'union.

Dailleurs quand même on ſuppoſeroit que le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique & qui fournit des artéres à la cornée & aux parties intérieures du globe, pourroit ne pas être rompu, & qu'ainſi il fourniroit non-ſeulement du ſang à la cornée & aux parties intérieures du globe, mais auſſi aux extremitées des parties diviſées qui reſtent du côté du globe : je répondrois que quand cela ſeroit, il pourroit bien continuer quelque tems à fournir du ſang à la cornée & aux parties intérieures du globe ; mais non pas aux parties diviſées qui reſtent attachées du côté du globe ; parceque les artéres qui ſe jettent dans la cornée, ou elles finiſſent entre ſes pellicules, ou elles les pénétrent & entrent dans le globe, ſans qu'il s'en réfléchiſſe aucuns rameaux aux muſcles & membranes communes de l'œil.

De plus le globe de l'œil dans cet état, quand il recevroit encore du ſang par le rameau de la carotide qui accompagne le nerf optique, il ne pourroit pas pour cela ſubſiſter long-tems en vie, parceque pour qu'un membre conſerve ſa vie, il faut qu'il demeure uni dans ſa plus grande partie au tout dont il fait partie ; & quand il en eſt tant ſeparé qu'il ne tient plus au tout

que par quelque parcelle, quand même en cet endroit il se trouverroit des vaisseaux pour l'abreuver de sang, & des nerfs pour lui fournir des esprits animaux, il tomberoit en pourriture & mortification; parceque ces vaisseaux ne se distribuants point dans toutes les particules qui composent ce membre, il ne pourroit recevoir assez de sang pour vivre d'une vie commune avec le tout.

Ajoutez à cela, qu'un membre ainsi séparé est bientôt pénétré de l'air extérieur qui lui fait perdre sa juste température, d'où s'ensuit la coagulation du sang, le deffaut de sa circulation, & enfin la mortification du membre: sans parler des autres désordres qui suivent les dilacérations, contusions & autres especes de solutions dont un tel membre se trouve affecté.

Une autre chose absurde qu'avance cet Auteur, c'est de dire que ce malade guérit sans que la vûe ait été aucunement diminuée. Si cet œil eut été dans l'état qu'il le décrit, supposé qu'il eut pû se reünir, la vûe auroit été entiérement perduë: premiérement parceque le nerf optique n'auroit pû souffrir une si grande violence sans que sa substance moëlleuse eut été des-rangée & confonduë, & qu'ainsi le passage des esprits n'eût été entiérement intercepté: & en second lieu parcequ'un tel coup n'auroit pû séparer entiérement l'œil de la circonférence de l'orbite, sans causer en même tems de la confusion dans les parties intérieures du globe, quand même la cornée auroit resisté au coup sans se rompre.

Voila ceque les circonstances de cette observation font connoître de faux, & voici cequelles peuvent marquer de vrai.

La bale avoit apparemment donné en biaiſant ſur l'orbite du côté du petit angle, ou les os qui forment ce bord, ſe terminent en une crête fort aiguë & tranchante ; ainſi la conjonctive & les autres parties qui ſe trouvent entre la bale & ce bord ſe rompirent, & l'œil ſe trouva de ce côté-là ſéparé du bord de l'orbite. Cette ſéparation jointe à l'échimoſe qui devroit ſuivre ce coup, en étoit aſſez à un homme peu connoiſſeur pour lui faire croire que c'étoit un œil perdu & qu'il le falloit ôter : mais nôtre Auteur plus aviſé, s'y oppoſa, & effectivement il le guérit, rien ne s'oppoſant à la reünion, comme on le peut juger par ce que j'ay dit ci-deſſus. La vüe ne fut point diminuée, parceque le globe de l'œil ne fut point contus, ou s'il le fut, ce fut ſi legerement qu'aucune partie intérieure ne fut ni dilacerée, ni deſ-rangée.

Comme il ſe trouve un grand nombre de Chirurgiens du caractere de cet Auteur, qui pour s'attirer de la réputation, ne craignent point d'outrer la verité, en avançant des cures impoſſibles qu'ils ſe ventent d'avoir faites ? J'ay bien voulu examiner cette obſervation, pour faire connoître qu'il ne faut pas recevoir indifferemment toutes les hiſtoires ou obſervations de pratique pour s'en faire des reigles, ſans auparavant examiner ſi elles ſont conformes à la raiſon & à l'expérience.

Je reviens à mon ſujet & je dis, que puiſqu'il eſt impoſſible qu'un œil ſéparé de l'orbite, comme je l'ay ſuppoſé, puiſſe ſe reünir, il faut couper les foibles attaches qui reſtent & le ſeparer entierement comme un membre inutile ; puis remplir l'orbite *De charpy sec*,

pour arrêter le sang s'il ne flüe que lentement, & s'il flüe abondamment on y mettra avec le charpy *Des poudres de mastuh, de gomme Arabique & de bol d'Armenie meslées par parties égales*, qui ne manqueront pas d'arrêter le sang, & par dessus on appliquera des compresses trempées dans le deffensif fait *Avec le blanc d'œuf, l'huile rosat, le vin & le bol*, que l'on contiendra avec le bandage ordinaire.

On préviendra l'inflammation & la fiévre par la saignée du bras, les lavements émollients & rafraichissants & par un regime de vivre exact.

Dans le second ou troisiéme pansement & dans les suivants, on se servira du digestif fait *Avec la térébenthine, le jaune d'œuf & le miel rosat*, continuant par dessus le deffensifs susdit. Et quand la suppuration se fera, on ajoûtera à ce digestif *Les poudres d'aristoloche & d'aloes*, pour mondifier, ou bien on se servira *Du mondificatifs d'ache*, ou autre semblable, & au lieu du deffensif on trempera les compresses dans la fomentation décrite au chapitre précédent.

Et quand les chairs seront mondifiées & quelles auront suffisamment poussé, on les desseichera & cicatrisera a la maniére des autres playes.

Quand l'œil est entiérement hors de l'orbite, les douleurs & l'inflammation ne sont pas si à craindre que lorsqu'il reste ensuite de quelque coup pour les raisons que j'ay dites au chapitre précedent : & c'est pour cela qu'on traite la playe restante à peu prés à la maniére des playes contuses, n'y ayant point d'autres indications à prendre, excepté qu'il ne faut pas procurer une

une grande suppuration, à cause du voisinage des os, & de ceque l'orbite est fort dénué des parties charnues.

*6. Des Playes des Yeux & de leurs Contusions.*

## CHAPITRE XI.

PUisque dans les trois chapitres précédents j'ay traité des désordres qui arrivent à tout le globe de l'œil par de violentes causes extérieures, j'ay crû devoir parler ensuite de ses moindres playes & contusions, pour le rapport quelles ont entr-elles, tant à l'égard de leurs symptomes, qu'à l'egard des vües que l'on doit avoir pour leurs traitement : quoique cependant, pour suivre l'ordre que je m'étois proposé, j'aurois dû les ranger dans les lieux ou je traite des maladies de chaque particule.

Les *Playes des yeux*, de leur nature ne sont pas mortelles, puisque la plûpart de ceux qui sont blessez en ces parties guérissent; cependant elles sont tres mauvaises & tres dangereuses, non-seulement pour la perte de la vüe qui est souvent inévitable ; mais pour les symptomes fâcheux qui les peuvent suivre, comme fluxion, inflammation, douleur, veilles, delyre & autres.

Pourvû que les playes de l'œil ne soient pas bien grandes, quelles ne changent point la disposition des parties intérieures, quelles ne soient point situées sur la cornée transparente vis-à-vis de la pupille, & quelles guérissent promptement & sans autres fâcheux accicents, elles ne détruisent pas toûjours la vüe, quoiquelles pénétreut quelques-fois la cornée, & qu'il s'y

fasse épanchement de l'humeur aqueuse.

Mais quand elles sont considerables, quelles changent la disposition des parties intérieures, quelles occupent la plus grande partie de la cornée transparente; ou quoique petites, quand l'inflammation, la fluxion, la douleur & autres accidents sont grands, elles sont presque toûjours suivies de la perte de la vûe; & cela, ou à cause des grandes cicatrices qui restent, ou pour les ulcérations, abcez, ou grandes suppurations qui surviennent, & qui sont souvent les causes de la destruction de cet organe.

Les playes causées par des instrumnets piquants ou tranchants sont plus aisées à guérir, proportion gardée, que celles qui sont faites par des instruments contondants.

Celles qui sont faites entre le globe de l'œil & l'orbite, sans lésion des muscles ou des nerfs, se guérissent assez promptement sans être sujettes à beaucoup d'accidents: mais quand les muscles ou les nerfs sont offensez, ou l'œil se retire plus d'un côté que de l'autre, a ou il arrive paralysie à l'œil, ou il se forme des abcez dont les suites sont souvent fort fâcheuses.

a Voyez le symptome [illegible]

Et si ces playes passent outre, soit quelles n'offensent point le globe ou quelles l'offensent, elles causent quelques fois une mort subite, à cause que les os qui forment le fond de l'orbite, étant fort minces, ils ne peuvent arrêter la violence du coup, & empêcher que le cerveau ne soit offensé.

Pour guérir les playes des yeux, on doit prévenir la fluxion, l'inflammation & la douleur, qui sont les plus communs symptomes qui les accompagnent & qui don-

nent naiſſance aux autres ; par la ſaignée du bras du côté de l'œil malade & reiterée ſuivant les forces du bleſſé & la grandeur de la playe ; par un regime de vivre fort exact ; par les frequents lavements, & par les autres remedes généraux propoſez ci-devant & dont je traiteray plus à fond en parlant de l'ophthalmie.

On prévient auſſi la fluxion, l'inflammation & la douleur en ôtant les corps étrangers, s'il y en eſt reſté quelqu'un fiché dans l'œil, ou entre le globe & les paupiéres, & par les remedes ci-aprés propoſez.

Si les *Corps étrangers ſont groſſiers & ſenſibles*, on les ôte avec des petites pincettes quand ils ſont fichez dans la cornée ou ailleurs ; & quand ils ſont entre le globe & les paupiéres, on les fait ſortir avec le bout d'une feuille de mirthe, ou avec une mêche de linge. Si ce ſont *Quelques petits éclats pointus de pierre ou d'autres corps durs*, qui ſoient fichez ſur le globe, comme cela arrive quelques-fois aux Meuſniers en batant leurs meûles & à d'autres ouvriers, & qu'on ne les puiſſe faire ſortir par les moyens ſuſdits, à cauſe de leur petiteſſe & de l'inſtabilité de l'œil, on prend le quart ou environ d'un tuiau de paille de la longueur d'un doigt, on le paſſe pluſieurs fois, pour le rendre ſouple & uni, entre l'ongle du poûce & le doigt indice, la ſuperficie intérieure étant du côté du pouce, on tient enſuite une de ſes extrémitées entre le grand doigt & le doigt indice, & l'autre extrémité entre le méme doigt indice & le poûce, & on forme par ce moyen une anſe avec laquelle on ôte ces éclats en ratiſſant doucement l'œil en l'endroit où ils ſont fichez, & tenant la paupiére ſupérieu-

re bien ouverte ou même renversée si on peut. Mais si ce ne sont que *Quelques poussieres ou petits sables*, on en nettoye l'œil en ouvrant la paupiére supérieure & versant dedans *Quelques goutes d'eau rose ou d'autres eaues ophthalmiques*: ou on prend avec le poûce & le doigt indice les cils de la paupiére supérieure, & les tirant en bas on étend la paupiére, puis fermant l'œil sain, on commande au malade de ciller l'œil blessé, & à la faveur de ce mouvement & des larmes, ces petits corps sont entrainez dehors: ou bien on introduit *Un grain d'ortale*, entre le globe & la paupiére supérieure, qui en s'enflant à cause de l'humidité qui le pénétre, écarte la paupiére du globe, & par le mouvement de l'œil, il roûle par differents endroits sans le pouvoir blesser, & les petits corps sont ou entrainez par les larmes, ou ils s'attachent à ce grain autour duquel il s'est formé un muccilage, & sortent avec lui.

A l'egard des remedes topiques, soit que la playe soit grande ou petite, soit quelle soit contuse ou non, ou soit quelle soit dans la cornée ou seulement dans la conjonctive, & quelle pénétre dans l'orbite, on doit dabord couler dans l'œil *Du sang de pigeon*, que l'on tire sous l'aile, *Ou du lait de femme*, nouvellement trait, ou *De celui de vache*, dans lequel on a fait infuser *Un peu de saffran*, qui sont les remedes les plus familiers & les plus propres pour conserver la température naturelle de cet organe, pour empêcher l'inflammation & la douleur, & pour disposer par une douce suppuration la reunion des membranes divisées; & par dessus l'œil appliquer des compresses trempées dans le

*Collyre fait avec l'eau rose & le blanc d'œuf battus ensemble,* renouvellant ces remedes cinq ou six fois par jour.

A chaque pansement, si la playe pénetre la cornée, il se faut bien donner de garde de presser le globe en ouvrant l'œil, de crainte d'exprimer l'humeur aqueuse, ou de faire presenter l'uvée par la playe; ou même la playe étant grande de faire écouler les parties intérieures, ou au moins d'empêcher la reünion de la playe. Il faut même empêcher le plus qu'on peut l'œil de se mouvoir, en quelque partie que la playe soit; & pour cet effet il est à propos de tenir les deux yeux bandez, afin que l'œil malade soit plus en repos.

Quand la cornée n'est ouverte que par une simple piqueûre, comme d'épine, d'éguille ou autre instrument fort pointu, quoi qu'au moment du coup l'œil se soit affaisé & ridé par l'écoulement de l'humeur aqueuse, un jour ou deux apres l'œil se trouve rempli sans que rien s'écoule par l'ouverture, non plus qu'apres la ponction que l'on fait pour abbaisser les cataractes, comme je l'ay remarqué plusieurs fois, s'y faisant seulement une petite bosse rouge à l'endroit de la piqueure. Il arrive même quelques fois que des playes de la longueur d'une ligne & même plus, par lesquelles l'humeur aqueuse s'est écoulée dabord, deux ou trois jours apres n'en laissent pas écouler une goute, quoi que le globe paroisse presque aussi plain qu'avant la playe: ce qui vient de la solidité de la cornée joint à l'inflammation qui y survient, qui tumifie un peu cette membrane & fait que les bords de la playe se joignent de si pres qu'ils empêchent la sortie de cette humeur. Quand

méme l'inflammation n'augmente pas considérablement, la playe s'unit insensiblement : mais quand l'inflammation devient grande, il ne s'y fait point d'union, & lors de la suppuration on voit la cornée se relâcher & l'humeur aqueuse couler de nouveau, & quelques-fois l'œil se vuider entiérement : c'est pourquoi on doit toujours se deffier de ces sortes de playes, & suspendre son jugement jusques à ceque la suppuration soit bonne & qu'on voie une vraye union.

Quoique Galien estime que la régénération de l'humeur aqueuse soit une chose fort rare, à l'occasion de l'histoire qu'il rapporte dans son premier livre *Des causes des symptomes*, vers la fin du chapitre 2. de cet enfant piqué à l'endroit de la pupille, dont l'humeur aqueuse s'écoula en si grande quantité, que la pupille en fut retrecie & la cornée ridée, & qui étant guéri vit fort bien, l'humeur aqueuse s'étant rengendrée : nos Auteurs cependant nous en ont laissé plusieurs exemples, & je pourrois aussi en rapporter quelques-uns où j'ay vû arriver la méme chose, si déja je n'avois assez prouvé la régénération de cette humeur.

L'inflammation s'appaisant, cequi n'arrive gueres qu'apres le septiéme jour, & la suppuration commençant à être bonne, cequ'on connoît par la chassie qui s'épaissit & blanchit, & par la couleur vive & naturelle de la playe, on cesse les remedes susdits pour se servir *Du collyre fait avec vingt grains des trochisques blancs de Rhasis, dix grains de tuthie preparée, dix grains de myrre, du vitriol blanc & du saffran de chacun cinq grains & une demie dragme de sucre candit, qu'on dissout dans quatre onces des eauës de roses, de*

*plantin & de lyerre terrestre, dans lesquelles on aura fait infuser une suffisante quantité de graine de lin ou de psyllium pour les rendre un peu muccilagineuses.* Ce collyre mondifie, incarne & desseiche moderement, qui sont les intentions qu'on doit avoir alors.

Ou bien on se sert de cet autre, *Fait avec quinze grains de sarcocole nourrie en lait de femme, de l'encens, de l'aloës & de la myrrhe de chacun dix grains, cinq grains de saffran & quinze grains de tuthie, qu'on dissoût dans quatre onces d'eau d'eufraise & de fœnouil rendue muccilagineuse par l'infusion de dix grains de gomme Arabique.*

Mais si linflammation au lieu de diminuer s'augmente & que le globe se tumefie, comme il arrive quelquesfois apres les playes contuses de la cornée & de la conjonctive, & même apres les non contuses quand elles sont grandes, ou quelles sont faites dans des sujets malhabituez, quoique souvent ces playes ne pénétrent pas; il faut s'attacher uniquement à diminuer & d'étourner l'humeur qui cause la fluxion, & à calmer l'effervescence de l'humeur déja amassée; n'y ayant nulle union à esperer, que ces symptomes ne soient appaisez.

On reïtere à cet effet la saignée du bras, on passe à celle de la jugulaire du côté de l'œil malade, on applique des vesiccatoires devant & derriére les oreilles, on ouvre même un cautere ou on passe un setum à la nuque, si on juge par l'abondance des larmes, par leur chaleur & par la cachexie du malade que la fluxion doive subsister long-tems: & à l'égard des remedes topiques on suivra ceque je diray ci-apres à l'occasion des violentes ophthalmies.

Et si la playe s'ulcere, & jette une sanie virulente & corrosive, ou si elle devient putride, on la traitera comme je le diray au chapitre des ulceres : ce qu'on observera à l'égard des autres symptomes communs à d'autres maladies de cet organe.

A moins que la playe qui pénétre la cornée ne soit un peu grande, ou quelle ne soit angulaire, l'uvée ne s'y presente guéres, & cela à cause de la solidité de la cornée qui fait que ses bords ne s'éloignent pas facilement : mais quand elle s'ulcere, l'ouverture s'élargit, cequi donne plus d'occasion à l'uvée de se jetter au travers & de former le *Staphylome*. Dans cette rencontre, si-tôt que l'on voit que l'uvée se presente, on doit se servir de collyres qui ayent de l'astriction, tels que ceux que je proposeray vers la fin du chapitre des ulceres, que l'on doit rendre en même tems mondifiants par l'addition *De la myrrhe & de l'aloës.*

Quand la playe qui est seulement dans la conjonctive penetre dans l'orbite, & qu'il y a quelques vaisseaux d'ouverts, comme les attaches qui y arretent le globe de l'œil sont fort lâches afin qu'il s'y meuve plus aisément, cela donne occasion au sang de s'épancher entre le globe & l'orbite, quelques-fois en si grande quantité, qu'il tumefie de toutes parts la conjonctive, ensorte quelle paroit comme un cercle éminent autour du globe, & quelques fois même le globe est poussé en dehors. Cet épanchement & amas de sang se fait plûtôt quand la playe est petite, que lorsquelle est grande ; parcequ'alors il s'écoule en dehors à mesure qu'il sort des vaisseaux. On ne doit pas cependant conclure, qu'il

qu'il seroit donc avantageux d'agrandir la playe trop petite pour procurer cet écoulement, & empecher le sang de s'amasser & de se cailler: parcequ'il est à craindre, en coupant la conjonctive, qui est la plus forte & la plus considerable attache qui contienne le globe de l'œil dans son orbite, que, 1. Le globe ne se dejette dans la partie opposée à la playe. 2. Que l'air exterieur en s'insinuant dans l'orbite n'y cause de l'altération. 3. Qu'on n'offense quelque muscle, ou quelque nerf, ou le globe même, à cause du peu d'espace qui se rencontre entre lui & le bord de l'orbite. Il vaut donc beaucoup mieux que ce sang qui se caille peu de tems apres qu'il est épanché, se rende fluide & s'écoule de lui-même par la playe, cequi arrive lorsque la suppuration est prête à se faire; & jusques à cequc tout ce sang soit écoulé, ne mettre dans l'œil que *Le sang de pigeon, ou le lait*, comme je l'ay dit ci-devant, & par dessus tout l'œil appliquer le deffensif fait *Avec l'œuf entier, le vin & le saffran battus ensemble*, à moins que l'inflammation ne devint grande, car en ce cas on suivroit la reigle ordinaire. Il peut aussi arriver que, la playe se resserrant par l'inflammation, ce sang ne puisse s'écouler, & qu'ainsi il suppure & forme un abcez; alors on auroit recours au chapitre premier de la troisiéme partie ou je parleray de l'abcez de l'orbite.

Il arrive aussi quelques fois que la conjonctive est dechirée & dilacérée par des instruments contondans poussez en biaisant sur le bord de l'orbite du côté du petit angle, à cause que de ce côté là les os qui forment ce bord se terminent en une crête aiguë & tran-

chante, comme je l'ay dit dans le chapitre précedent, sans que la peau des paupiéres se trouve toûjours rompue; parcequ'etant plus épaisse, plus forte & moins voisines des os, elle resiste davantage à la violence du coup. Dans cette rencontre pour peu que cette dilacération soit grande, l'œil se déjette dans la partie opposée, & s'avance quelques-fois si fort hors de l'orbite, que l'on decouvre les muscles du côté de la dilacération, ensorte que l'on croiroit l'œil perdu: cependant il se peut reünir & rétablir dans sa situation ordinaire, sans même que la vüe soit interressée, pourveu que d'ailleurs le globe n'ait point été pressé; parceque cette dilacération n'etant que dans une partie de la conjonctive, cette membrane reçoit assez de nourriture pour procurer sa reunion. Cequi est seulement à craindre, c'est que l'air qui pénétre dans l'orbite n'altére le globe & n'y excite de l'inflammation, qui seroit suivie d'une suppuration qui dans la suite seroit cause que le globe s'uniroit de ce côté là si étroitement à l'orbite, qu'il demeureroit immobile.

Si au contraire l'œil a été pressé, comme lorsque la dilaceration a été causée par quelque instrument contondant qui ne s'est point arreté sur le bord de l'orbite, & qu'il y ait quelque des-rangement dans les parties interieures; ou même si l'instrument a seulement donné à côté du globe & l'a déjetté violemment dans la partie opposée & en dehors, & que par ce moyen le nerf optique ait souffert une violente extension, quoi que souvent la conjonctive ne se trouve point déchirée: dans ces deux cas la vüe reste considerablement dimi-

nuée, ou tout-à-fait perdüe; parceque les parties intérieures étant dés-rangées, les rayons de lumiére ne se trouvent plus dirigez pour se porter dans leur ordre naturel sur la rétine; & que par la violente extension du nerf optique, ses fibres moëlleuses sont ou rompües ou confondües, cequi lui fait perdre son sentiment.

Les mêmes remedes dont on se sert pour les playes de la cornée & de la conjonctive, servent pour la dilacération de cette membrane: ce qu'on doit faire de particulier, c'est que si-tôt que l'on voit l'œil se dejetter hors de l'orbite, on doit l'y repousser & l'y contenir par des petites compresses épaisses qu'on applique sur les paupiéres, & par un bandage un peu serré, & cela tant que l'on voie que l'œil soit réuni; observant de tenir aussi l'autre œil couvert & bandé comme je l'ay déja dit.

Quand ensuite de quelques coups moins violents que les précédents, ou par quelque cause intérieure, les vaisseaux de la conjonctive se trouvent rompus & ouverts, le sang s'épanche entre ses pellicules & les rend rouges & ensuite livides. Quand l'épanchement est abondant, il occupe tout le blanc de l'œil & le tumefie: quand il est en moindre quantité, il n'en occupe qu'une partie qui est le plus souvent l'inférieure; & quelquesfois il est en si petite quantité, qu'il forme seulement une tache rouge dans les environs du vaisseau d'où il s'est échapé. Et de quelque maniére que cet épanchement se fasse, & en quelque quantité que le sang se trouve épanché, on appelle en françois cette maladie, *Oeil poché.* a

a *Les Grecs la nomment* HYPOS-PHAGMA. *Les Arabes* TARFEN.

Soit que cet épanchement vienne d'une cause intérieure, comme lorsque les vaisseaux de la conjonctive sont d'une texture si foible qu'ils ne peuvent soûtenir l'effort d'un sang échauffé, raréfié & abondant sans se rompre, comme on le voit arriver assez fréquemment à quelques personnes, particuliérement ensuite de quelques mouvemens violens & dans les grandes chaleurs de l'été; ou qu'il soit excité par quelques causes extérieures; on traite cette maladie de même que les playes contuses de cette partie, quoi quelle ne soit accompagnée d'aucune solution extérieure. Ainsi dans le commencement on saigne le malade, on coule dans l'œil *Le sang de pigeon, ou le lait de femme, ou celui de vache meslé de saffran*, & par dessus on applique les compresses trempées dans le collyre *Fait avec le blanc d'œuf & l'eau rose*; & quand on ne craint plus d'inflammation, on travaille à résoudre le sang épanché, en coulant dans l'œil quelques goutes du collyre *Fait avec quatre onces des eaues de fenouil & de rue rendues muccilagineuses par une infusion de graine de fœnugrec, dans lesquelles on dissoût dix grains de camphre & autant de saffran*, & sur tout l'œil on applique une compresse trempée dans une *Décoction d'hyssope, d'absinthe & de fleurs de camomille & de melilot*.

Il arrive aussi qu'ensuite de quelques coups orbes moins violents que ceux énoncez au chapitre 8. le globe de l'œil se trouve pareillement contus; qu'il y a du sang épanché, ou entre ses membranes propres, ou au dedans de l'œil, sans toutes-fois qu'on remarque de confusion ou des-rangement dans ses parties intérieures, ni de dilacération sensible: cependant on doit

craindre en cette rencontre la perte, ou au moins, une notable diminution de la vûe, si le sang épanché au lieu de se résoûdre, suppure; puisque tout pus épanché au dedans de l'œil, pour peu malin qu'il soit, quand il est en quantité, peut détruire les parties intérieures & causer leur confusion, ou au moins les altérer considerablement. On previent autant qu'on le peut les suites fâcheuses de cette contusion intérieure, en la traitant comme la précédente; se conformant aussi a ce que j'ay dit au chapitre 8. & ailleurs.

Pour la foiblesse qui reste à l'œil apres la guérison des playes & contusions, on se conformera a ce que j'ay dit à l'occasion de celle qui reste apres l'opération de l'abbaissement des cataractes, & pour cet effet on aura recours au chapitre 15. de la premiére partie, ou ci apres à la fin du chapitre 13.

---

*Digression, sur les causes générales & particuliéres des fluxions, inflammations & autres maladies locales; sur le bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes; & sur l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du sang.*

## CHAPITRE XII.

ON n'auroit jamais fait, & il seroit même fort ennuyeux, si en traitant de chaque maladie en particulier, au lieu d'en rechercher la cause la plus prochaine, on vouloit toûjours remonter jusques à la premiére source; & si en prescrivant les remedes généraux,

on étoit obligé de retoucher les fondements sur lesquels leur usage est établi. Cependant comme l'explication particuliére de chaque maladie dépend autant des notions générales qu'on se forme de leurs causes, comme des notions particuliéres ; & que les reigles particuliéres de pratique sont fondées sur les générales ; je me vois obligé, avant que de poursuivre la description des maladies de l'œil, d'expliquer succinctement dans ce chapitre les causes générales & particuliéres des fluxions, inflammations & autres maladies locales, de dire quelque chose sur le bon usage de la saignée contre l'opinion de quelques Modernes, & sur l'effet des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du sang ; afin d'éclaircir quelques difficultées qu'on pourroit faire naitre de l'explication des causes des maladies dont j'ay parlé ci-devant, & de celles dont je traiteray ci-apres, & de confirmer quelques reigles de pratique que j'ay suivies & que je suivray dans la suite de ce traité.

### 1. *Des causes générales & particuliéres des fluxions, inflammations, &c.*

Si on considere comment le sang, en se fermentant, se perfectionne & se rend propre à entretenir toutes les parties de nôtre corps, quand sa fermentation est naturelle & bien reiglée, & comment, au contraire, il s'éloigne de sa perfection & tend à la destruction de ces mêmes parties, quand elle est non-naturelle & déreiglée ; il sera aisé de concevoir l'origine non seulement, des inflammations, mais aussi de toutes les autres tumeurs & abcez, des ulceres, & de tous les symp-

tomes qui arrivent aux playes & à toutes les maladies locales. Je m'explique.

La masse du sang considerée dans son état naturel & comme elle se doit trouver dans les vaisseaux, dans les visceres & dans toute l'habitude du corps, pour nourrir & entretenir toutes les parties, est un assemblage ou un composé de plusieurs petites parties differentes, délayées dans une certaine quantité de liqueur aqueuse qui leur sert de véhicule commun, que je diviseray suivant la doctrine des Anciens en quatre classes, sçavoir, en parties sanguines, pituiteuses, bilieuses & melancoliques : entendant par les parties sanguines, ces parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques de la masse du sang, qui ne sont autre chose que les parties les plus pures & temperées du chyle qui ont souffert une coction moderée & parfaite : par les parties pituiteuses, celles qui sont encore cruës, insipides & visqueuses, qui ne sont autre chose que les parties les plus cruës du chyle qui ne sont pas encore converties en sang, & qui dans la suite, par la coction, s'y rendent en partie semblables : par les parties bilieuses, celles qui sont subtiles, penetrantes, ameres & faciles à s'échauffer, qui sont proprement les parties mêmes du sang trop attenuées & volatilisées : & par les parties melancoliques, celles qui sont grossiéres, terrestres & acides, & qui sont comme la lie ou le résidu de toutes les autres.

C'est de l'abondance de l'une ou de l'autre de ces parties d'où tous les hommes prennent la difference de leur temperament, qui change en chaque homme

ſuivant ſes differents âges, les differentes ſaiſons, & les differents aliments : ainſi l'abondance des parties ſanguines, rendent l'homme d'un temperamment ſanguin ; les pituiteuſes, d'un temperament pituiteux ; les bilieuſes, d'un temperament bilieux ; & les melancoliques, d'un temperament melancolique.

Comme la chymie m'apprend que les liqueurs dont les parties ſont uniformes, n'ont point d'autres mouvements que celui qui eſt commun à tous les liquides ; & que celles, au contraire, dont les parties ſont de differente nature, outre ce mouvement, en ont encore un autre beaucoup plus ſenſible, par lequel elles ſe fermentent & changent de nature ; je n'ay point de peine à concevoir que le ſang qui eſt composé de tant de parties differentes les unes des autres en figure & en propriétés, ſe meuve de lui même & ſe fermente.

Par la fermentation du ſang, j'entens un mouvement continuel de toutes ſes parties differentes, par lequel, en s'entre-choquant, elles ſe briſent, changent leurs figures, en acquierent de nouvelles, ſe ſubtiliſent, volatiliſent, & ſe rendent propres aux uſages deſtinez par la nature ; & ce mouvement eſt ſuivi de l'efferveſcence & de la chaleur.

Ce mouvement eſt moderé par la partie aqueuſe du ſang dans laquelle nagent toutes ces particules : il eſt facilité par les particules de l'air qui entrent dans les poûmons & qui ſe meſlent dans la maſſe du ſang : il eſt entretenu par le chyle nouveau, auquel le ſang déja fait, ſert de levain : & il eſt communiqué également à toutes les particules de la maſſe, par le mouvement général

néral de toute la même masse, je veus dire par la circulation.

C'est par la fermentation que les parties du chyle encore cruës & visqueuses, eû égard au sang, sont attenuées autant quelles le peuvent être, & renduës semblables au sang, si-non toutes, au moins une partie; & c'est ce changement de chyle en sang qu'on nomme seconde coction. C'est aussi par la fermentation & par l'effervescence moderée qui la suit, que les parties hétérogenes & ineptes à la nourriture, j'entens les excréments, sont disposées à se separer de la masse.

Ces excréments & les autres particules inutiles & sur-abondantes de la masse avec lesquelles ils sont meslez, sont portez indifferemment avec le sang par les arteres à de certaines parties qui ont une certaine configuration de pores propre à les laisser écouler: ainsi chaque excrément se separe de la masse du sang par son filtre propre: & ce mouvement de séparation se nomme filtration.

Les excréments ainsi separez se portent hors du corps, comme choses inutiles, ou ils rentrent une seconde fois dans la masse du sang.

Les excréments qui se portent hors du corps, sont tous ceux qui se separent & transpirent par la peau, ou sous le caractere de vapeurs fuligineuses & insensibles, ou sous celui de sueurs: les urines qui se separent par les reins: les mucosités qui se filtrent par les membranes glanduleuses du nez: les larmes par les glandes des yeux, &c.

Ceux qui rentrent une seconde fois dans la masse du

sang, y rentrent, ou apres s'être purgez de certaines parties impures & grossiéres : ou ils y rentrent dans le même état qu'ils sortent des glandes. Les premiers sont l'une & l'autre humeur bilieuse qui se sépare par le foye: l'humeur qui se filtre par le paucreas & par les glandes du mesantere dont les canaux excrétoires se terminent dans les *intestins* : celle qui se sépare par les membranes glanduleuses de l'œsophage, de l'estomach & des *intestins*, & la salive par celles de la bouche & par les glandes des environs. Et de tous ces excréments, les uns sont nécessaires pour délayer les aliments & pour leur servir d'un levain pour en faire la premiére coction dans l'estomach ; & les autres pour préparer le chyle dans les intestins.

Les seconds, sont tous les autres excréments qui se filtrent par toutes les autres glandes du corps, & qui sont versez par leurs canaux excrétoires dans les veines, ou ils se meslent avec le sang qui est reporté au cœur, soit pour y être perfectionnez, ou pour rendre le sang plus fluide, ou pour lui servir en quelque maniere d'un levain nouveau pour aider à sa fermentation.

Tant que le sang se purge bien de ses excréments, & qu'il se décharge de ses autres parties sur-abondantes & inutiles, sa temperature est bonne & loüable, & la fermentation est bien reiglée ; parceque la fermentation suit la temperature, comme la temperature est entretenüe reciproquement par la fermentation : & au contraire, quand les excréments & les autres parties sur-abondantes & inutiles restent dans la masse du sang,

sa temperature devient viciée, & sa fermentation souvent se dereigle.

Je ne parleray point des dispositions qui se doivent rencontrer dans la masse du sang & dans les parties par lesquelles il passe pour que sa temperature soit loüable, on les connoîtra assez par le contraire de celles qui produisent l'intemperie, que voici en peu de mots, pour abreger cette digression.

Je dis donc que lorsque quelques-unes ou plusieurs des différentes parties qui constituent la masse du sang, dominent jusques à un tel point quelles détruisent, pour ainsi dire, les autres, le sang acquiert de lui même différentes intemperie, qui sont les causes de quantité d'effervescences viciées, de dissolutions, coagulations & autres altérations de la masse du sang, & par consequent les causes de plusieurs maladies.

Que quand le sang est en si grande quantité, qu'il remplit trop les vaisseaux & toute l'habitude du corps; desorte que ne pouvant librement se fermenter, il ne peut se décharger de tous ses excrémens; les plus grossiers demeurants confondus dans sa masse, y causent aussi différentes intemperies, sources de plusieurs especes de fiévres & d'autres maladies; ou s'arrestants dans les parties, y causent différentes obstructions, qui sont aussi l'origine de plusieurs maux.

Que le deffaut de sécrétion des excrements, & des autres parties sur-abondantes du sang, qui vient du rétrecissement ou de l'obstruction des vaisseaux, ou des pores des émonctoires qui les doivent separer, ou de celles de leurs canaux excrétoires, conduit dans l'intem-

perie : parceque ces excréments, ou ces parties surabondantes restant dans la masse du sang, y causent une plenitude cacochymique, qui est suivie d'autres desordres; ou s'accumulant petit-à-petit dans les parties obstruées, y forment par leur altération particuliére differents levains & differentes tumeurs.

Que toutes les évacuations immoderées dépoüillants le sang de ses plus utiles parties, disposent le reste de la masse à une temperature vicieuse. Et que les violentes passions de l'ame, en déreiglant tous les mouvements naturels, causent souvent du désordre dans la masse du sang.

Que l'excez du travail & les veilles continuelles, épuisants le sang de ses esprits, le disposent à s'altérer. Et que le sommeil excessif & la vie trop sedentaire favorisent l'amas de beaucoup de parties impures.

Que le grand froid extérieure en réfroidissant le corps, condense le sang, & en resserrant les pores de la peau, il empéche la transpiration : & qu'aucontraire la chaleur excessive, en l'échauffant, rarifie trop le sang, & en ouvrant trop les pores de la peau, excite trop de transpiration.

Que toutes les matiéres impures ou vénéneuses, de quelque maniére quelles entrent dans le corps, ne manquent jamais d'altérer considérablement la masse du sang; soit en rarefiant trop le sang, ou en le condensant excessivement, ou lui imprimant d'autres mauvaises qualités : de méme que tous les levains malins qui s'engendrentdans les tumeurs ou apostemes dans les ulceres & dans les playes des parties intérieures ou extérieures.

Que la trop grande abondance du chyle qui vient des aliments trop nourrissants & pris trop assiduément, produit la plethore qui dégenere souvent en cacochymie. Et que la disette du chyle qui vient du deffaut d'aliments, ou de cequ'il ne passe pas de chyle autant qu'il en faut dans la masse du sang pour l'entretenir dans une juste quantité, à cause de l'obstruction des glandes ou des veines lactées, ou des autres conduits par lesquels il doit couler, fait que sa masse diminüe & s'altere.

Que tous les aliments liquides ou solides qui ont des qualités excessives ; les grossiers, terrestres, cruds, indigestes, faciles à se corrompre, ou qui ont d'autres mauvaises qualités, étant pris assiduement, ou excessivement, impriment dans la suite une temperature vicieuse au sang.

Je dis encore que le sang ne peut être vicié, sans que tous ses excréments ne le soient pareillement : cequi fait que les excréments utiles ou levains qui retournent dans la masse du sang, y retournent avec les mémes qualités qu'ils avoient quand ils se sont filtrez dans les glandes, & méme plus puissantes s'ils y ont sejourné, & qu'ainsi ils l'entretiennent dans son intemperie ; & que ceux qui se portent dans l'estomach & dans les intestins dérégle toûjours la premiére coction. Car si ces levains acides sont trop foibles ou en trop petite quantité, la digestion sera imparfaite, & le chyle qui en proviendra sera fort incipide, crud & visqueux : s'ils sont trop forts, ou en trop grande quantité, la digestion ne se fera pas, ou si elle se fait, elle sera précipitée, & le chyle qui en provindra sera fort acide & chargé de

parties terrestres & grossiéres; & s'ils ont quelque mauvaise qualité, ils la communiqueront au chyle, qui en contractera encore d'autres en passant par les intestins, suivant les vices des sucs biliaire, pancreatique & autres, ou suivant l'abondance ou le deffaut de ces sucs, ou suivant les autres matiéres impures qui se rencontreront dans les intestins. Et c'est ainsi que l'intemperie du sang est augmentée par les vices de la premiére digestion.

Ce sont là les causes de l'intemperie du sang & de ses fermentations déreiglées, je veus dire de toutes les effervescences extraordinaires, des exaltations, dissolutions, coagulations, précipitations, & de toutes les autres altérations, tant générales de la masse du sang, que des altérations particuliéres de quelque portion de ce même sang dans les parties ou il se trouve arrêté & épanché, & par consequent de ces saleures, acretés, acidités & de toutes les autres qualités viciées dont le sang pour être susceptible, & qui sont des suites du déreiglement de la fermentation, qui sont plus ou moins malignes, selon que le sang est plus ou moins dépoüillé de ses parties spiritueuses, douces, huileuses & balsamiques.

Ainsi on peut juger que l'intemperie du sang, est non-seulement la cause de toutes les différentes maladies qui travaillent le corps en général; mais aussi de la plûpart de celles qui attaquent quelque partie en particulier, comme de toutes les inflammations & autres tumeurs & abcez, des ulceres & de tous les symptomes qui arrivent aux playes & autres maladies locales.

Si l'intemperie du ſang eſt la cauſe qui le diſpoſe à s'échauffer & à enflammer les parties dans leſquelles il s'eſt arrêté & épanché ; il ne reſte plus que de ſçavoir les cauſes qui peuvent déterminer ce ſang à s'arrêter, & à s'épancher plûtôt dans une partie que dans une autre : & je trouve qu'il y en a qui ſe rencontrent dans la partie même, & qu'il y en a d'autres qui viennent du dehors.

Je dis premiérement que la foibleſſe d'une partie, qui conſiſte dans le relâchement de ſes fibres, ſoit que cette partie ſoit telle naturellement, ou accidentellement, eſt une cauſe qui détermine le ſang à s'y arrêter : car quand le ſang diſpoſé comme je viens de le dire, eſt pouſſé vigoureuſement & en abondance dans cette partie, il en écarte les fibres qui ne peuvent réſiſter à la violence de ſon mouvement, il s'échape entre leurs interſtices & y ſéjourne.

2. Que l'obſtruction des vaiſſeaux d'une partie, ſoit quelle vienne d'un ſang groſſier ou grumelé, ou de quelque autre humeur ſemblable qui les rempliſſe, ſoit quelle ſoit cauſée par la compreſſion de quelque tumeur ſchirreuſe, de quelque glande groſſie, ou d'autres parties, s'oppoſant au cours reiglé du ſang, les particules les plus ſubtiles de ce ſang ſont contraintes de s'échaper par les pores des vaiſſeaux & de s'épancher dans les eſpaces voiſins : & comme le ſang eſt continuellement pouſſé avec violence, ces pores ſe dilatent inſenſiblement, cequi donne occaſion aux autres parties du ſang les plus groſſiéres de s'extravaſer.

3. Qu'un levain acide ou malin, quoi qu'en petite

quantité, engendré dans une partie, soit par la corruption du suc nourricier de cette partie, ou de l'humeur excrémenteuse d'une glande, ou de quelqu'autre suc que ce soit, en se répandant entre les fibres voisines, les altere, les detruit, pénétre les vaisseaux, les ouvre, & se meslant avec le sang qui s'épanche, le fermente, l'échauffe & le corrompt, quand même ce sang n'y auroit que peu de disposition.

A l'egard des causes extérieures & sensibles, on sçait premiérement, que dans les playes & dans les contusions, le sang s'arrête & s'épanche, ne pouvant continuer son mouvement, à cause de la solution & destruction des vaisseaux, & de la défiguration des pores des parties.

2. Que les fortes ligatures des parties l'arrêtent pareillement, & quelles sont aussi cause de son épanchement quand elles subsistent long-tems; de même que les luxations des os & leurs fractures quand elles ne sont pas reduites, & que les vaisseaux voisins des os luxez ou fracturez se trouvent comprimez.

3. Que la chaleur actuelle & potentielle, quand elle est assez violente pour altérer la juste température du sang en l'echauffant & raréfiant excessivement, ou pour détruire la disposition naturelle des pores des parties, détermine aussi le sang à s'arréter & à s'épancher.

4. Que le froid extérieur qui saisit une partie, en resserrant & coagulant le sang, l'empêche de se mouvoir, & ce sang est obligé dans la suite de se corrompre & de s'épancher par la corruption des vaisseaux mémes qui le contiennent & qui suit celle du sang.

5. Et

5. Et qu'enfin les piqueures ou morſûres d'animaux vénéneux, les vapeurs âcres & malignes, & toutes les autres choſes qui peuvent irriter les parties fort ſenſibles, ou y introduire une qualité maligne, ſont capables d'y corrompre le ſang & d'arrêter ſon mouvement.

De ceque je viens de dire, on juge bien que toutes ces diſpoſitions particuliéres ne ſeroient pas toûjours ſuffiſantes pour être les cauſes de tous les épanchements, ou pour me ſervir des termes ordinaires, de toutes les fluxions qui ſe font ſur les parties, ſi le ſang n'étoit pouſſé avec violence ſur ces mêmes parties : il faut donc encore rechercher la cauſe de ce mouvement rapide du ſang.

Quand le ſang n'eſt que dans une juſte quantité, les mouvements du cœur ſont libres & bien reiglez, le ſang coule à l'aiſe de ſon ventricule droit dans les poûmons. & des poûmons dans ſon ventricule gauche, d'où il eſt pouſſé auſſi librement dans les artéres qui ſont les conduits qui le portent dans toutes les parties du corps pour les nourrir, & apres les avoir abbreuvées, il entre avec la même facilité dans les veines par leurs pores qui ſont toûjours ouverts pour le recevoir : & quoi qu'alors ſon mouvement ſoit moindre, en ayant beaucoup perdu en paſſant par toutes ces parties, il en conſerve cependant aſſez pour être reporté dans le ventricule droit du cœur & achever ſon cours circulaire pour le commencer de nouveau.

Quand il eſt dans une moindre quantité, tous ces mouvements ſe font à la verité, mais ils ſont plus languides ; d'où vient auſſi que le ſang circule plus lentement.

Dans ces deux états le sang est peu disposé à faire des fluxions, à moins qu'il ne s'éloigne beaucoup de sa juste température, ou qu'il ne rencontre dans les parties par où il passe quelque levain acide & malin qui l'altére, ou quelqu'une des autres causes ci-dessus dites.

Mais quand le sang est en tres grande quantité, les mouvements du cœur sont extremement forcez, le sang qui tombe dans son ventricule droit l'étend violemment, parcequ'il y tombe en trop grande abondance; ce ventricule ne s'en peut vuider qu'avec peine, pour la difficulté que ce sang à de se loger dans les poûmons qui n'en sont déja que trop remplis; des poûmons il se porte dans le ventricule gauche avec la même violence: & comme ce ventricule est fourni d'un beaucoup plus grand nombre de fibres musculeuses que n'en a le ventricule droit, il pousse ce sang dans les artéres avec plus de vigueur; mais les artéres se trouvant pleines & toute l'habitude du corps pareillement, ce sang ne peut se dégorger librement dans les veines qui n'en ont que trop, ainsi son mouvement circulaire ne se fait que difficilement. Le sang étant donc dans un état si violent dans les vaisseaux & dans toute l'habitude du corps, pour peu qu'il soit vicié, pour peu qu'il rencontre dans les parties quelqu'une de ces dispositions particuliéres dont je viens de parler, il s'échape des vaisseaux, il s'épanche dans les parties, il produit differentes inflammations, differentes tumeurs, differents abcez, suivant les differents sucs impurs dont il est meslé. La plénitude est donc la cause de ce mouvement rapide & des-ordonné du sang, & par consequent une des cau-

ses les plus puissantes des fluxions.

Cette verité a été reconnüe par Hippocrate, comme on le peut voir dans son livre, *De locis in homine*, où il dit, *Carnes valde plenæ factæ cum capere non possint, fluit humor qui capi non potuit*; & elle a été reçüe par tous les Medecins qui sont venus apres lui & qui ont suivi sa doctrine, comme une maxime incontestable, qui a servi de reigle à leur pratique, quoi qu'ils ignorassent le mouvement circulaire du sang.

2. *Du bon usage de la saignée dans les inflammations & autres maladies, contre l'opinion de quelques Modernes.*

Quoi que la saignée ait de tout tems passé pour un des remedes les plus puissants pour calmer les inflammations, & beaucoup d'autres maladies; il se trouve cependant quelques Modernes qui la décrient si fort, qu'ils la rejettent universellement pour toutes les inflammations extérieures & intérieures; prétendants assez purifier le sang avec leurs remedes diaphorétiques, sudorifiques & autres.

Mais s'ils consideroient attentivement qu'il arrive peu d'inflammations sans qu'il y ait plenitude, comme je l'ay fait voir ci devant; & qu'il n'y a point de plénitude, sans qu'il y ait en méme tems ou peu de tems apres beaucoup d'excréments & de parties inutiles retenuës & confonduës dans la masse du sang, qui ne peuvent s'en dégager que par une fermentation & une effervescence moderée: ils connoîtroient que par la methode qu'ils tiennent, bien loin de moderer cette fermentation, ils l'augmentent excessivement, & aug-

mentent par consequent la confusion du sang & la plénitude ; d'où il arrive que ce sang, ne pouvant assez s'étendre, se jette avec plus de violence sur les parties où il a commencé à fluër, & y augmente ainsi l'inflammation, à moins qu'heureusement les pores de toutes les parties par lesquelles le sang se purge, & leurs canaux excrétoires, ne soient si ouverts, que le sang y trouvant une issuë plus facile, se décharge en même tems par une crise générale de toutes ces parties excrémenteuses, ou sur-abondantes & inutiles ; cequi est assez rare.

Par la methode ordinaire, au contraire, en diminuant le sang par la saignée, celui qui reste ayant plus d'espace pour s'étendre, il n'est plus si en état de se jetter sur les parties où il a commencé de fluër ; & dailleurs sa masse étant diminuée, il peut recevoir une plus grande quantité de chyle nouveau, qui étant chargé de peu de parties nourriciéres, à cause de la diéte exacte, ne peut augmenter de beaucoup les excréments du sang ; mais ayant au contraire beaucoup de parties aqueuses, il augmente aussi de beaucoup de celles du sang, & ce sont ces parties aqueuses qui moderent sa fermentation, qui temperent son effervescence & sa chaleur, & qui servent de véhicule pour entrainer par les reins & par les autres émonctoires hors du corps, toutes les parties hétérogenes & impures de la masse, à mesure quelles sont atténuées par cette fermentation moderée du sang.

La saignée ne sert donc pas seulement à diminuer la plénitude, elle aide encore à corriger l'intemperie du

sang : ainsi c'est un remede qui convient à toutes les inflammations & autres fluxions quand elles sont causées par une plénitude cacochymique.

3. *De l'action des remedes purgatifs pour corriger l'intemperie du sang.*

Ceque j'ay dit ci-dessus de la fermentation du sang & de la sécrétion de ses excréments, peut faire concevoir de quelle maniére tous les remedes qui le purifient, & particuliérement les purgatifs agissent dans les vaisseaux pour accélérer ou rétablir cette sécrétion : car si les particules hétérogenes de la masse du sang sont capables de le mettre en mouvement & de le fermenter, à plus forte raison les particules les plus subtiles des purgatifs introduites dans la masse du sang par les voyes du chyle, ensuite de cette digestion imparfaite qui s'en est faite dans l'estomach & dans les intestins grestes ; puisque ces particules sont beaucoup plus differentes du sang que celles qui proviennent des aliments. Et comme ces particules sont ténües & acres, elles pénétrent, agitent, atténüent & fondent les humeurs visqueuses & excrémenteuses contenuës dans la masse du sang, ou arrêtées dans les vaisseaux ou dans les conduits des émonctoires quelles ouvrent & débouchent, & elles irritent en même tems toutes les parties qui servent à la sécrétion des excréments. Ainsi ces humeurs visqueuses & excrémenteuses liquefiées, ensemble ces particules des purgatifs, sont contraintes de s'écouler & de se porter dans les intestins par les canaux cholidoque, pancréatique & autres canaux excrétoires

qui s'y terminent ; dans l'estomach, par les canaux excrétoires des glandules de cette partie ; dans la vescie, par les uréteres ; dans la bouche, par les canaux salivaux ; & dans les narines, par les canaux excrétoires de leurs glandes : cela s'entend pourveu que ces humeurs ne soient point trop visqueuses, & que les obstructions quelles causent ne soient point trop invétérées : car si cela est ainsi, l'action prompte d'un seul remede purgatif ne pourra les surmonter, à moins qu'il ne soit plusieurs-fois reïtéré, ou que l'on ne fasse user au malade pendant quelque tems des apozemes un peu purgatives, ou que l'on ne se serve d'autres remedes capables de les dissoûdre petit-à-petit, quand les malades ne peuvent supporter qu'avec peine les frequents purgatifs.

A l'égard de l'action des purgatifs dans l'estomach & dans les intestins, on est assez persuadé qu'un remede purgatif étant descendu dans l'estomach, s'y mesle avec le résidu des derniers aliments & avec les levains qui y coulent continuellement & en abondance, à cause de l'irritation que les particules acres de ce remede causent à cette partie : qu'il s'y fermente & dissoût les humeurs grossiéres & visqueuses attachées contre les parois intérieures ou autrement contenuës dans ce viscere, dans lequel ce remede reste peu de tems à proportion des aliments ordinaires, à cause que cette fermentation est trop prompte & que l'irritation est trop violente ; d'où vient que l'estomach se resserrant il s'en décharge dans les intestins où il agit de même que dans l'estomach, & y excite même une plus grande

effervescence par le meslange des sucs biliaire, pancreatique & autres : que dissolvant les matiéres grossiéres, ensemble les humeurs visqueuses qui enduisent la membrane veloutée de ces longs tuyaux, il ouvre les entrées des veines lactées, ses parties les plus subtiles s'y insinuent & se portent comme le chyle dans la masse du sang, pendant que ses parties les plus grossiéres irritants les fibres expultrices des intestins, y augmentent leur mouvement peristaltique, & les contraignent de se décharger de leurs excréments grossiers meslez avec ces mêmes parties grossiéres des purgatifs & les autres humeurs visqueuses quelles ont liquifiées ou détachées: & qu'enfin l'estomach & les intestins étant déchargez de ces humeurs & excréments, & les extrémités de tous les canaux excrétoires qui finissent dans ces parties s'en trouvant débarassées, les humeurs excrémenteuses de la masse du sang liquéfiées par les particules les plus subtiles des purgatifs, se déchargent & s'écoulent plus abondamment par ces voyes que par les autres émonctoires ; d'où vient aussi qu'apres que les intestins se sont vuidez des excréments grossiers, ceux qui suivent sont tres liquides, & que la quantité des excréments grossiers & liquides que l'on rend apres avoir pris un remede purgatif, excede de beaucoup celle qui pourroit être contenuë auparavant dans l'estomach & dans les intestins grelles & gros.

Puisque les remedes purgatifs agissants sur la masse du sang augmentent sa fermentation & lui donnent plus de mouvement quelle n'en avoit, on juge bien qu'on ne les doit mettre en usage qu'apres que l'on a

diminué la plénitude, & que l'inflammation est vers la fin de son déclin : parceque si on s'en servoit lorsque les vaisseaux sont encore pleins, au lieu de diminuer les excréments du sang en les évacuant, on augmenteroit au contraire leur confusion, puisqu'alors cette fermentation ne seroit point libre, & on contraindroit aussi le sang de se jetter avec plus de violence sur la partie ou il a commencé de flüer ; ainsi on augmenteroit l'inflammation, comme on le connoît par expérience : même si on s'en servoit lorsque l'inflammation n'est encore que dans le commencement de son declin, quand bien il n'y auroit plus de plénitude, on pourroit aussi renouveller l'inflammation ; parceque les voyes par lesquelles le sang a flué sur une partie, étant encore ouvertes, pour peu que l'on agite & que l'on attenüe le sang, il se porte aisément sur cette partie : c'est aussi ceque l'expérience fait souvent voir.

Quoique l'on dise des purgatifs, que les uns purgent les humeurs bilieuses, d'autres les pituiteuses, d'autres les mélancoliques, ce n'est pas à dire qu'un remede purgatif ne purge qu'une seule humeur ; il les purge toutes, mais plus ou moins suivant que le purgatif est plus ou moins violent, ou selon que l'humeur dominante est plus ou moins facile à mettre en mouvement : ainsi les excréments bilieux, par exemple, qui sont aisez à ébranler, cedent à un purgatif foible ; les pituiteux & les mélancoliques qui sont plus difficiles à émouvoir demandent des purgatifs plus violents, qui, pour purger ces humeurs excrémenteuses, ne laissent pas aussi de purger en même tems les excréments bilieux

lieux. Et comme il est rare que dans une maladie, une seule humeur excrémenteuse abonde, on dispose le remede purgatif ensorte qu'il puisse purger toutes celles que l'on croit pouvoir causer la maladie, ayant égard seulement à celle qui semble plus dominer.

---

*Des maladies de la cornée & par occasion de celles des membranes qui forment le blanc de l'œil.*

## CHAPITRE XIII.

### I. *De l'Ophthalmie ou inflammation de l'œil.*

Comme *l'Ophthalmie*, précede ou suit la plûpart des maladies qui arrivent à la cornée, & aux autres membranes extérieures de l'œil, & qu'elle est encore un symptome de quantité d'autres maladies de cet organe, comme on l'a vû ci-devant & comme on le verra encore dans la suite; je ne dois pas differer davantage à traiter de cette maladie non-seulement comme symptome, mais aussi comme maladie propre & particuliére à l'œil.

Quoique par *Ophthalmie*, on entende communément une inflammation des membranes qui forment le blanc de l'œil, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de la principale qui est la conjonctive : on ne doit pas penser que cette inflammation n'occupe toûjours que le blanc de l'œil, elle s'étend souvent dans toutes les parties extérieures de l'œil, & même aux paupiéres.

Quand cette inflammation est legere, la moiteur peu considérable, & la douleur supportable, c'est ce

qu'on nomme, *Ophthalmie fausse.* [a] Quand au contraire elle est plus forte, que les vaisseaux du blanc de l'œil & de la cornée sont apparents & tendus, & que la douleur est violente, on l'appelle, *Ophthalmie vraye.* Si cette méme inflammation est accompagnée d'un écoulement de larmes chaudes & abondantes, on dit que *l'Ophthalmie est humide* : & s'il n'en coule que tres peu qui excitent un prurit cuisant à l'œil & aux paupiéres, on dit que *l'Ophthalmie est seche.* Et quand l'inflammation est si grande, que les membranes qui forment le blanc de l'œil sont boursoufflées & si élevée au dessus de la cornée, qu'elle paroît comme dans un fond, & que les paupiéres, outre leur rougeur & chaleur, sont quelques-fois renversées, ne pouvants qu'à peine couvrir l'œil, c'est *La plus violente Ophthalmie.* [b]

[a] TARAXIS *id est oculi perturbatio.*

[b] *on la nomme* CHEMOSIS.

Si les inflammations des autres parties de nôtre corps sont des suites du mouvement du sang arrêté, & de l'épanchement qui suit ce deffaut de mouvement ; on ne doit point rechercher d'autre cause prochaine de l'inflammation de l'œil, puisque cette inflammation est semblable aux inflammations des autres parties, comme on le remarque par la réplétion ou tumeur des membranes de l'œil & de leurs vaisseaux, par leur rougeur, par la douleur accompagnée de battements, & par la grande chaleur qui la suit.

Ainsi quand le sang est déterminé à s'arréter & à s'épancher par quelque cause extérieure de peu de consequence, comme par quelque coup leger, par la poussiere ou autres petits corps qui entrent dans l'œil, par la fumée, par l'ardeur du soleil, par un vent froid, ou

autres causes semblables capables d'exciter une mediocre douleur à l'œil, il ne produit qu'une legere inflammation, ou *Fausse Ophthalmie*; pourveu toutes fois qu'il n'y ait ni plenitude, ni intemperie, ou qu'au moins elles soient peu considerables: car si ces causes exterieures ou autres sont plus violentes, ou que la plenitude ou l'intemperie soient plus considerables, elles exciteront une *Ophthalmie vraye*.

Un sang vicié chaud & acre qui s'arrêté & s'épanche à la maniére des autres fluxions sans le concours d'aucunes causes extérieures, produit aussi *l'Ophthalmie vraye*.

Si ce sang est meslé de beaucoup de sérosités salines, il s'en s'éparera aussi beaucoup par les glandes lacrimales, & ainsi *l'Ophthalmie sera humide*.

Si, au contraire, ce sang est dépouillé de sérosités & qu'il soit d'une temperature fort bilieuse, il engendrera une *Ophthalmie seiche*.

Et si enfin ce sang est fort vicié, s'il est fort acre ou acide, & s'il flüe abondamment, il gonflera extraordinairement les membranes du blanc de l'œil, & causera *l'Ophthalmie la plus violente*.

Les signes de l'ophthalmie sont si sensibles, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade, voir la rougeur & tumeur du blanc de l'œil, la tension de ses petits vaisseaux, & entendre les plaintes du malade touchant l'ardeur & la douleur qu'il y ressent, pour connoître l'ophthalmie. On sçait du malade quelles ont été les causes extérieures, & ceque j'ay dit des differences & de leurs causes, & la considération de la temperature dominante

du malade, de son âge, de sa maniére de vivre, & de la constitution de l'air & de la region en feront connoître l'espece.

Pour le prognostic, L'ophthalmie est aisée à guérir quand elle vient de causes legeres & externes, & qu'il n'y a ni grande plenitude, ni intemperie considerable. Au contraire elle est plus difficile à guérir lorsque les causes externes sont violentes, que la plenitude est grande, & que le sang s'éloigne davantage de sa temperature naturelle.

Elle dure long-tems dans les enfants & dans les vieillards, qui abondent en humeurs séreuses & pituiteuses qui s'aigrissent aisément par le deffaut d'une bonne fermentation, & de leur sécrétion.

Par la même raison elle est tres difficile à guérir, & est même fort sujette à recidive dans ceux qui sont travaillez de tumeurs scrophuleuses, ou d'autres tumeurs froides, ou qui par la constitution de leur sang y ont un panchant, & dans ceux dont l'humeur est si acre & flüe en si grande quantité quelle affecte les deux yeux, & se jette sur le nez & les lévres quelle tumefie souvent & ulcere.

Quand la douleur est violente & quelle subsiste long tems, c'est un mauvais signe, y ayant à apprehender que l'humeur ne corrode & ulcere les membranes de l'œil; ou qu'il n'arrive des pustules ou abcez à la cornée, dont les suites sont souvent fâcheuses, ou qu'enfin il ne se fasse quelque tumeur ou abcez dans les parties voisines de l'œil.

Quand l'ophthalmie est symptomatique, elle est

plus ou moins aisée à guérir, suivant que la maladie dont elle est un symptome, est plus ou moins mauvaise.

Dans l'ophthalmie, quand les larmes diminuent, quelles deviennent gluantes, & quelles se convertissent en une chassie molle & d'une substance égale & unie, c'est une marque quelle finira bien-tôt: au contraire quand la chassie est seiche, rude, inégale, & comme des petits grains, elle denote que l'humeur est fort acre & que l'ophthalmie durera long-tems.

Voici l'ordre qu'il faut suivre pour guérir l'ophthalmie. Si elle vient de causes extérieures, il faut dabord éloigner ces causes si elles sont encore presentes, autrement on travailleroit en vain. Ainsi si la poussiére, le vent, la fumée &c. ont produit ce mal, on les évitera. S'il reste quelques corps étrangers qui pour l'ordinaire se rencontrent entre le globe de l'œil & la paupiére supérieure, on les fera sortir par les moyens que j'ay enseignez au chapitre onziéme.

Les corps étrangers ôtez, si l'inflammation est legere, on fera couler dans l'œil quelques goutes du collyre fait *Avec les eauës distilées de roses & de plantain & un blanc d'œuf* battus ensemble, & par dessus l'œil on appliquera une compresse trempée dans ce même collyre, & ce quatre ou cinq fois par jour jusques à parfaite guérison.

Ou bien on se sert de la même maniére *De ces mêmes eaues, ou autres eauës rafraichissantes & ophthalmiques, dans trois onces de l'une ou l'autre desquelles on fait fondre cinq ou six grains de sel de saturne.* Ces remedes suffisent pour guérir

les fausses ophthalmies excitees par de legeres causes extérieures : mais quand ces causes sont plus violentes, ou que déja l'inflammation s'est renduë considerable, on y remedie comme dans la vraye ophthalmie.

Les vues génerales que l'on doit avoir pour guérir la vraye ophthalmie, sont de diminuer la plénitude & l'intemperie du sang : cequi s'éxécute par les remedes généraux deuëment administrez.

Pour cet effet, on ordonne dabord au malade un regime de vivre rafraichissant, humectant & exact, lui deffendant toutes les choses acres, salées, épicées, vaporeuses, & celles qui s'aigrissent aisément dans l'estomach.

On lui fait recevoir des lavements émolliants & rafraichissants, que l'on continüe pendant le traitement, autant qu'il en est de besoin pour lui entretenir le ventre libre, & le decharger de ses gros excréments.

Apres le premier lavement, & quelques-fois même auparavant, quand l'ophthalmie est violente, on le saigne au bras du côté de l'œil malade, & on reitere la saignée suivant le degré de la plénitude & les forces du malade, sans crainte de diminuer la vüe, comme le pense le vulgaire ignorant. Si on soupçonne qu'une suppression de mois ou d'hemorroides ait contribué à causer l'ophthalmie, on saigne au pied pour les mois retenus, & on se sert de sang-sués pour vuider les veines hemorroidales, ou on les provoque à fluer par quelque autre moyen. Dans les grandes & opiniâtres ophthalmies, on saigne ensuite de la jugulaire pour deriver. Nos Auteurs conseillent aussi l'ouverture des vei-

nes du front & des temples, même de celles des angles des yeux ; mais le peu de sang que l'on tire de ces veines, n'est pas capable d'apporter un grand soulagement : & c'est pour cette raison que l'on prefere plutôt l'ouverture de l'artere des temples qui se fait par une simple ponction, pour en tirer du sang comme dans les saignées ordinaires.

On ajoûte dans la suite à ces évacuations sensibles, celles que l'on procure par l'application des *Vesiccatoires* devant ou derriére les oreilles, & du *Cautere ou du setum* au derriére de la tête. Les *Vesiccatoires* conviennent particuliérement dans les ophthalmies humides quand l'humeur s'étend aux paupiéres & dans les environs de l'œil ; cequ'on connoît par l'inflation du cuir & des paupiéres. On laisse flüer autant qu'on le peut les ulceres qu'on a excitées, pour diminuer dautant plus la serosité épanchée. A l'égard *Du cautere ou du setum*, on ne les applique que lorsque la fluxion se rend habituelle, afin de la détourner insensiblement, aussi les tient-t'on fort long-tems ouverts pour pouvoir procurer du soulagement.

Quand on a suffisamment vuidé la plénitude, on travaille plus particuliérement à corriger l'intemperie du sang. Si l'ophthalmie est violente & rebelle, ou si elle est accompagnée de fiévre, on tempere dabord l'effervescence du sang, par l'usage des émulsions faites *Avec les semences froides dans une décoction rafraichissante, ausquelles on ajoûte le sirop de nymphe & quelques cuillerée d'eau rose.* Ou bien on se sert des juleps fait *Avec les eauës de cichorée, de laituës & le sirop de limons, ou le sirop*

*violat ou de nenuphar.* Pour les malades qui ont quelque aversion pour les eaües distillées, on se sert *Des decoctions des mémes plantes, ou d'autres* suivant l'espece de l'intemperie : on y ajoûte quelques fois *Quelques goutes d'esprit de vitriol, ou de soulphre, méme le cristal mineral.* S'il est necessaire, on use apres d'apozemes, qui sont plus puissantes pour lever les obstructions & disposer les excréments du sang à reprendre leur cours par les voyes ordinaires. Dans une ophthalmie bilieuse, on les fait, par exemple, *Avec les racines de cichorée, d'ozeille, de chiendent, de fraisier & d'aigremoine de chacune une once, les feuilles de buglosse, de pimpinelle, de chacune une poignée, une drachme des semences froides & une demie poignée d'orge, dont on fait une décoction pour trois doses, à chacune desquelles on ajoûte une once de sirop de capillaires ou violat, & quelques-fois aussi un demy gros de cristal mineral, ou quelques goutes d'esprit de vitriol ou de soulphre,* pour en donner au malade une dose soir & matin. On diversifie ces remedes selon la nature de l'humeur dominante, & suivant les voyes par lesquelles le sang à plus de disposition à se purger : ainsi on les vend plus ou moins incisifs, aperitifs, diuretics, &c.

Sur la fin de l'ophthalmie on met en usage la purgation pour décharger le sang de ses excréments, & ôter par ce moyen la cause d'une nouvelle inflammation. Dans une ophthalmie bilieuse, par exemple, on fera prendre au malade la potion suivante.

*Dans une quantité suffisante d'une décoction rafraichissante, on fera boullir legerement & infuser deux gros de senné, un demy gros d'anis, une once de moelle de caße nouvelle & un demy*

*demy gros de crême de tartre, & dans l'expression on dissoûdra une once de manne & une once de sirop de fleurs de pesché, ou de celui de roses pasles.*

S'il est necessaire de purger plus fortement, on augmentera *La dose du senné, & au lieu de la casse on dissoudra six drahmes de catolicon double de rubarbe.*

Cette purgation conviendra dans la plûpart des ophthalmie, observant seulement d'y ajoûter *Huit ou dix grains de poudre de racine de jalap, ou six grains de sa résine* quand on voudra purger plus fortement les sérosités, ou, *Une demie once de l'éléctuaire diacarthamee* au lieu du catholicon.

Pour les malades qui ont de l'aversion pour les potions, on pourra les purger *Avec six gros de moelle de casse, trois gros de catolicon double & un gros de rhubarbe en poudre* qu'on meslera ensemble pour en faire un bol *Avec du sucre pulverisé*, auquel on ajoûtera même, s'il est nécessaire, *La poudre ou la résine de jalap*, dans la dose ci-dessus prescrite.

Quoique ces remedes purgatifs suffisent pour l'ordinaire dans la plûpart des ophthalmies, on n'en doit pas cependant exclure beaucoup d'autres qui y conviennent également & dont je ne feray point de mention, me contentant d'avertir qu'à l'égard de ces purgatifs & de tous les autres remedes généraux que j'ay proposez & que je proposeray dans la suite, il est du devoir & de l'honneur d'un Chirurgien de prendre l'avis de Messieurs les Médecins & de s'y conformer autant qu'il le pourra, comme je l'ay déja dit ailleurs.

Pendant l'administration des remedes généraux, on

ne néglige pas les remedes particuliers & topiques : ainſi dés le commencement on travaille à modérer l'efferveſcence particuliére du ſang par l'application des collyres que j'ay propoſez pour l'ophthalmie legere. On doit rejetter dans ce tems tous les remedes repercuſſifs qui ont beaucoup d'aſtriction, parcequ'en reſſerrants trop les pores ſuperficiels des parties enflammées ils empêchent la tranſpiration des humeurs les plus ſubtiles, qui étant retenuës augmentent par leur agitation la douleur & l'inflammation. Et par la même raiſon on rejette auſſi tous les remedes emplaſtiques & onctueux, comme contraires aux inflammations. On ſe contente donc de ces remedes ou autres qui n'ont qu'une aſtriction legere, capables ſeulement d'empêcher le trop grand relachement des fibres, & de tempérer la trop grande efferveſcence du ſang épanché, juſques à ce qu'on ait diminué l'abondance des humeurs & corrigé l'intemperie par les remedes généraux ci-devant preſcrits, qui ſouvent guériſſent l'ophthalmie ſans le ſecours d'autres remedes.

Si la douleur eſt violente on ſe ſert des collyres faits *Avec le lait de femme, ou à ſon deffaut avec celui de vache,* dans lequel on fait infuſer pendant quelques heures *Du ſaffran* [a] *en poudre*, étant paſſé par un linge on y ajoûte *Parties égales de mucilages de ſemences de coins tirez avec les eaues de roſes & de plantain*, dont on fait couler quelques goutes tiédes dans l'œil malade, & par deſſus l'œil on

a. Ici & dans tous les autres lieux où la doſe du ſaffran n'eſt pas fixée, on en mettra ſeulement autant qu'il en faudra pour rendre le lait ou les autres liqueurs d'un beau jaune.

applique une compresse en double trempée dans ledit collyre, réïterant ce remede de deux ou au plus de trois en trois heures, ayant soin à chaque fois de nettoier l'œil avec quelques eauës ophthalmiques tiedes.

Notez que tous les collyres dans lesquels entre le lait ne se conservent pas long-tems sans s'aigrir, & que pour cet effet il est necessaire tous les jours d'en preparer de nouveaux; parcequ'au lieu d'appaiser la douleur, ils l'augmenteroient par leur acidité, & que c'est aussi pour cette raison que leur application en doit être plus frequente. Remarquez aussi que ceux qui sont rendus muccilagineux par l'infusion de quelques semences, ne se conservent guéres que cinq ou six jours sans se corrompre pendant l'hyver, & que deux ou trois jours pendant l'été, & que pour cette raison on les doit renouveller environ dans ce tems là. Cela soit dit une fois pour toutes.

Ou on se sert de celui que j'ay proposé au chapitre 15. de la premiére partie fait *Avec les eauës distillées de fleurs de melilot, de lys & de roses meslées par parties égales, dans quatre onces desquelles on fait infuser douze ou quinze grains de saffran & de la graine de lin ou de psyllium autant qu'il en faut pour les rendre un peu muccilagineuses*, dont on fait couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, appliquant ensuite sur l'œil une compresse double trempée dans ledit collyre, ou dans quelque autre collyre plus rafraichissant, si les paupiéres sont en même tems beaucoup enflammées.

Ou bien on prend *Parties égales des eauës distillées de fray de grenoüilles, de roses, de morelle ou de pavot, dans lesquelles*

*on fait infuser du saffran & de la graine de lin ou de psyllium dans les mémes doses que dessus*, préparant au reste ce collyre & s'en servant comme du précedent.

Les raisons pour lesquelles on rend un peu muccilagineux les collyres que l'on introduit dans l'œil, sont prémiérement parceque les muccilages des semences de lin, de psyllium, de coins & de quelques autres medicaments, qui déja de leur nature sont anodins, embarassent les particules acres ou acides des humeurs séreuses qui coulent sur l'œil, & les empêchent de piquer si vivement sa superficie; & en second lieu, parceque les collyres ayant un peu plus de corps, ils séjournent plus long-tems sur l'œil & agissent plus efficacement.

Dans les douleurs tres violentes nos Auteurs conseillent d'avoir recours à *L'opium*, mais avec prudence & beaucoup de précaution, dans la crainte (disent-t'ils) de trop condenser les esprits, les humeurs & les membranes de l'œil, & de diminuer ainsi la vüe. Je n'examine point si leur crainte est bien fondée, n'ayant nul dessein d'en proposer en cette rencontre, ni autre remede de pareille espece hors ceux ci-dessus: mais je sçais bien qui si *L'opium*, que l'on prend en dedans en assoupissant les malades, diminüe le sentiment de leurs douleurs, il n'agit pas de méme étant appliqué sur des parties rendües tres sensibles par quelques maladies, l'ayant plusieurs fois expérimenté, en meslant de l'opium dans des remedes que j'appliquois sur des ulceres douloureux, sans avoir remarqué aucune diminution de douleur ensuite de cette application.

Il est vray que les eauës distillées de quelques plantes narcotiques, comme de *Morelle*, de *Cigué*, de *Pavot*, même leurs sucs dépurez conviennent dans les inflammations & en appaisent souvent les douleurs: mais ce n'est point en condensant les humeurs & les parties sur lesquelles on les applique; au contraire, c'est en relâchant les fibres des parties membraneuses, ouvrant leurs pores, fondant les humeurs & les disposant à transpirer ou à reprendre leurs cours ordinaire. C'est aussi pour cette raison qu'on se sert de ces plantes dans les tumeurs schirreuses que l'on veut ramollir pour les résoûdre ou amener à suppuration, & l'experience fait connoître quelles n'y sont pas inutiles. Et comme dans les inflammations il y auroit à apprehender qu'en relâchant trop, on ne causât de la putréfaction dans la partie enflammée, c'est la raison pourquoi on ne se sert point des eauës distillées de ces plantes, qu'on n'y messe au moins un tiers de quelque eau spiritueuse rafraichissante & un peu astringente, ou quelque autre remede à peu prés de semblable vertu, & qu'on cesse l'usage de ces eauës si-tôt que l'inflammation commence un peu à diminüer, ou qu'on remarque dans la partie quelque legere tumeur œdemateuse.

Il arrive quelques fois que la chaleur est si grande, particuliérement quand les paupiéres sont enflammées, que les compresses imbuës des collyres que l'on applique sur l'œil sont incontinent seiches; cequi oblige de les renouveller souvent. En ce cas pour ne point tant fatiguer le malade, on se sert de quelqu'un des cataplasmes anodins & rafraichissants suivants.

On prend environ *Une once & demie de moëlle de pomme douce cuite auprés du feu, une once de muccilages de semences de coins tirez dans l'eau rose, un blanc d'œuf reduit en eau, deux ou trois cuillerées de lait de femme & dix ou douze grains de saffran en poudre*, on mesle le tout ensemble en forme de cataplasme, que l'on étend sur un linge & que l'on applique tiede sur l'œil malade, dans lequel on a fait couler auparavant quelques goutes d'un des collyres susdits.

Ou, on fait infuser *De la mie de pain blanc & tendre, dans parties égales de lait de femme, & d'eau rose, ou autres eaües rafraichissantes*, qu'on applique comme dessus sur l'œil malade.

Ou on prend *Parties égales de moëlle de pommes cuites & de casse recemment mondée, qu'on mesle ensemble, y ajoûtant de l'eau de roses & du lait de femme*, autant quelles en peuvent absorber, pour en faire un cataplasme qu'on applique comme il a été dit.

On peut laisser ces remedes six ou sept heures sans les changer, à moins que la chassie soit en si grande quantité & si acre qu'on apprehende que par son trop long sejour elle n'ulcere l'œil ou n'augmente au moins l'inflammation ; alors on les leve plûtôt afin de nettoyer l'œil & le laver avec quelqu'un des collyres susdits.

Quand la douleur & l'inflammation commencent à s'appaiser, qui est une marque que les humeurs ne fluënt plus avec tant de violence sur l'œil, & que la maladie est prés de son declin ; on doit alors se servir de remedes qui digerent, attenuënt & resolvent les humeurs, & qui en méme tems aient de l'astriction, afin

de rendre aux fibres leur vertu élastique, pour quelles puissent en se resserrant, se décharger plus aisément de l'humeur qui les abbreuve.

On se sert pour cet effet en la maniére ci-dessus dite, du collyre fait *Avec parties égales des eauës distillées de roses, d'eufraise & de chelidoine, dans quatre onces desquelles on fait infuser une pincée de roses rouges & de la semence de fœnugrec autant qu'il en faut pour les rendre muccilagineuses*, étant passées par un linge, on y ajoûte *Sept ou huit grains de sel de saturne, & cinq ou six grains de camphre.*

Si les canaux lacrimaux sont si relâchez que les larmes sortent abondamment & sans douleur, au lieu *Du sel de saturne*, on fait fondre dans le collyre susdit pareille quantité *De vitriol blanc.*

Les eauës distillées *De petites marguerites, de brunelle, de bugle, de lierre terrestre & d'autres plantes vulnénaires*, seules ou meslées avec les susdites pour en faire un collyre comme le précédent, font aussi un tres bon effet.

Si les membranes du blanc de l'œil ont été enflées & boursoufflées par la violence de la fluxion, & quelles ne se réduisent pas dans leur état naturel par l'usage de ces collyres, on y ajoûte *Sept ou huit grains d'alum* pour les rendre plus stipliques, ou on augmente la dose *Du vitriol blanc*, cela s'entend pourveu que la douleur soit appaisée.

Où on met *Un blanc d'œuf*, dans un plat d'étain, on lagite avec un morceau *d'Alum*, jusques à ce qu'il acquierre une consistance approchante de celle de l'onguent; on étend ce remede sur un linge, & apres en avoir introduit un peu dans l'œil, on en couvre les

paupiéres l'ayant fait un peu chauffer auparavant. Ce remede par son astriction est propre aussi à remettre les paupiéres relâchées par la violence de la fluxion, & à les dessecher aussi bien que les parties voisines de l'œil qui ont été excoriées par l'acrimonie des larmes.

Si on apprehende la trop grande astriction de ce remede, ou que le relâchement des paupiéres ne soit pas considerable, on se servira du cataplasme fait *Avec la moëlle de coins cuits dans l'eau rose & l'eau de plantain, dans deux onces de laquelle on mettra un gros de poudre de roses rouges & un demy scrupule de sel de saturne*, ayant soin en même tems de couler dans l'œil quelques goutes d'un des collyres susdits.

Sur la fin de l'ophthalmie on ne travaille plus qu'à resoûdre l'humeur qui peut être restée sur & aux environs de l'œil, & à le fortifier : pour cela on se sert du collyre fait *Avec les eaues distillées de fœnouil & d'eufraise dans lesquelles on mesle un peu d'esprit de vin*; ou de celui fait *Avec les semences d'anis ou de fœnouil, infusées dans le vin & distillées*, en la maniére & comme je l'ay dit au chapitre 15. de la premiére partie : ou bien on se sert *Des eaues distillées de rue, d'absinthe, d'hyssope, de mélisse, ou autres de cette nature*, seules ou meslées ensemble & animées *Avec un peu d'esprit de vin*. On peut aussi se servir de la décoction de ces mêmes plantes qui fait le même effet.

Il y a des ophthalmies inveterées & si opiniatres qu'elles resistent à tous les remedes ordinaires ; ou si elles guérissent, elles récidivent peu de tems aprés. Comme elles sont pour l'ordinaire causées par une fluxion habituelle d'humeurs séreuses & pituiteuses aigries

par

par le deffaut d'une bonne fermentation, comme il arrive souvent chez les enfants & les vieillards, & dans ceux qui sont sujets aux tumeurs scrophuleuses & autres tumeurs froides ; ou par des levains chancreux, scorbutiques, véroliques, ou autres insignes intemperies du sang : on doit pour les guérir détruire auparavant, autant qu'on le peut, toutes ces causes mauvaises, tant par les remedes généraux qui leurs conviennent, que par les remedes spécifiques à ces sortes de maladies.

A l'égard des ophthalmies qui sont suivies de pustules, abcez, ulceres, ou autres maladies de l'œil, ou des ophthalmies qui sont des symptomes de ces mêmes maladies, on aura recours pour les guérir aux chapitres où je traite en particulier de ces maladies.

Tous les remedes topiques que je viens de proposer, conviennent dans toutes les vrayes ophthalmies, puisque leurs differences ne demandent point d'indications opposées : il est seulement de la prudence du Chirurgien Oculiste de bien observer leurs différents degrez & leurs divers états, pour y appliquer les remedes dans l'ordre & suivant les reigles prescrites. J'aurois pû en proposer un plus grand nombre, mais ceux là suffisent : châque Chirurgien peut se servir de ceux qui lui sont familiers, pourveu que ce soit avec raison.

Je sçais que beaucoup de Praticiens se servent indifféremment & sans raison dans les ophthalmies de plusieurs especes de collyres, dans lesquels ils font entrer *La tuthie, le verdet, la pierre calaminaire, l'aloës, la sarcocolle, l'encens, le mastich & autres*, suivants effectivement en cela les sentiments de quantité de nos Auteurs qui

proposent ces sortes de remedes, comme s'ils convenoient dans les inflammations. La cause de leur erreur vient sans doute, de cequ'ils confondent l'ophthalmie qui n'est suivie ou qui ne dépend d'aucune autre maladie de l'œil, avec celle qui est suivie, ou qui dépend des ulceres de la cornée ou de la conjonctive, ou de ceux des paupiéres, ou d'une fluxion habituelle de larmes acres, ou d'autres maladies que j'ay déja décrites ou que je décriray ci-apres : car s'ils avoient fait cette distinction, auroient-t'ils proposé ces remedes si indifferemment, & n'auroient-t'ils pas expliqué les cas dans lesquels ils conviennent ? Mais non, ils ont fait commé ceux qui diroient que *L'ægiptiac*, *le sublimé corrosif*, *l'esprit & l'huile de vitriol*, *le feu même*, sont des remedes rafraichissants, resolutifs & desiccatifs, & qu'ils sont propres pour guérir les inflammations, sous pretexte qu'ils auroient vû des inflammations qui accompagnoient des ulceres virulents, corrosifs, gangréneux, & autres de cette nature, guéries ensuite de l'application de ces remedes ; sans considerer que ces inflammations n'étant que symptomatiques, ont dû guérir quand le levain malin qui étoit la cause de ces ulceres, & par consequent de ces inflammations a été absorbé & détruit par ces remedes violents. Je ne suivray donc point leurs traces, & en proposant leurs mêmes remedes, quand l'occasion s'en presentera, je ne le feray que dans les maladies ou ils conviennent, & cela dans l'ordre & avec toutes les précautions nécessaires, comme je l'ay déja fait dans quelques chapitres qui précédent celui de l'ophthalmie.

*2. De l'Oedeme, ou fluxion Oedemateuse de la conjonctive, & de ses autres inflations.*

## CHAPITRE XIV.

IL arrive quelques-fois qu'ensuite de l'ophthalmie, & souvent aussi sans que l'ophthalmie ait précédé, il s'y fait une fluxion si considerable d'humeur pituiteuse sur l'œil, que la conjonctive en est si élevée & tumefiée, ( sans toutes-fois qu'il y ait de l'inflammation ) quelle sort assez souvent hors des paupiéres, perdant sa couleur naturelle, & causant une demangeaison incommode à tout l'œil.

Comme cette maladie n'arrive qu'à ceux qui sont d'un temperamment pituiteux ou autrement mal-habitué, on doit pour la guérir ordonner un bon regime de vivre, & purger frequemment le malade, pour consommer l'humeur pituiteuse qui domine dans la masse du sang & pour l'obliger à reprendre son cours ordinaire; ayant soin même avant que d'en venir à la purgation, d'y préparer le malade par des juleps, apozemes, ou tisannes propres à enlever les obstructions, s'il y a long-tems que la cachexie dure : ensuite employer les *Vesiccatoires*, *Cautere* ou *Setum*, comme je l'ay dit en d'autres rencontres, pour détourner & dériver l'humeur qui flue sur les yeux, le tout suivant la grandeur de la fluxion; car si l'œdeme est peu considerable, les seuls remedes topiques suffisent.

A l'égard des remedes particuliers, on se sert pour couler dans l'œil & le laver dix ou douze fois par jour,

du collyre fait *Avec quatre onces des eauës distillées de fænoüil & de roses, dans lesquelles on fait infuser une quantité suffisante de graines de fænugrec & de lin*, pour les rendre muccilagineuses, dissolvant dans l'expression *Une demie drachme de myrrhe & huit grains de camphre*: & par dessus l'œil on applique des compresses trempées dans des fomentations fortifiantes & résolutives, faites *Avec les feuilles d'absinthe, de sauge & de betoine, de chacune une demie poignée, des fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges de chacune deux pincées, & des semences de fænugrec, d'anis & de fænoüil de chacune deux gros*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité *De vin rouge*, pour s'en servir comme dessus. On anime quelques-fois ces fomentations avec un peu *D'esprit de vin*, particuliérement quand les paupiéres se trouvent en même tems fort tumefiées & comme transparentes.

Remarquez que telle extension que la conjonctive souffre en cette rencontre, elle se retire & se remet d'elle-même à mesure que l'humeur pituiteuse se résoût, & qu'ainsi on n'en doit rien couper, quoi quelle sorte dehors.

Si le blanc de l'œil n'étoit composé que des aponévroses des muscles de l'œil & de la conjonctive, il seroit difficile de concevoir comment il pourroit s'étendre si considerablement; mais on n'aura pas de peine de le concevoir, si on demeure d'accord qu'il est encore recouvert de la peau ou membrane qui revest entiérement les paupiéres qui se produit & s'étend jusques au cercle extérieur de l'iris, je veus dire qui s'attache au commencement de la cornée transparente; car

étant fort lâchement tenduë, elle s'étend aisément par les humeurs qui abbreuvent le blanc de l'œil. Il est même fort aisé de remarquer que cette membrane extérieure souffre la plus forte extension dans cette maladie ; puisque souvent le blanc de l'œil & les paupiéres ne semblent former qu'une même tumeur recouverte par une seule membrane.

La conjonctive s'enfle & se boursouffle encore par une humeur flatueuse qui se jette entre ses différentes pellicules & qui l'étend si fort quelle sort quelques-fois aussi gros des paupiéres, comme dans la fluxion œdemateuse ci-dessus, de laquelle elle ne differe que parcequelle est transparente, & que quand on la touche & presse, on ne sent point d'humeur au dedans, & quelle revient aussi-tôt en son état naturel, comme toutes les autres tumeurs flatueuses : elle est aussi quelques-fois une suite des grandes ophthalmies & malignes, soit quelles soient maladies principales ou symptomatiques. Quand cette inflation de la conjonctive se fait d'une humeur flatueuse, elle se traite comme l'inflation œdemateuse ; & quand elle est produite par une ophthalmie, on suit ce que j'ay dit à cette occasion en parlant de la cure de l'ophthalmie.

---

3. *Des Pustules de la Conjonctive & de la Cornée.*

## CHAPITRE XV.

IL arrive de deux sortes *De pustules*, communes à la conjonctive & à la cornée ; les unes sont des petites vesicies tres superficielles pleines d'eau, semblables à

ces petites vescies qui sont excitées par le feu, l'eau bouillante, & les remedes vesiccatoires ; on les nomme vulgairement *Phlyctenes* : & les autres sont des petites vescies ou tumeurs un peu plus enfoncées remplies d'une humeur purulente assez semblable à celle des pustules qui arrivent à la superficie de la peau ; je les appelleray simplement *Pustules*, pour les distinguer des phlyctenes.

Ces maladies sont le plus souvent des suites de l'ophthalmie : car quand le sang arrêté & épanché, ne transpire ou ne rentre dans les vaisseaux, en séjournant il se corromp, & corromp en même tems les parties qui le contiennent ; ou quand il est si acre qu'il corrode les fibres membraneuses entre lesquelles il s'échappe, il ne tarde gueres à les elever en tumeur. Et toute la différence qui se rencontre entre les phlyctenes & les pustules quant à la cause, c'est que les phlyctenes sont causées par une sérosité un peu chaude & acre, qui ne peut transpirer au travers de la surpeau qui recouvre les membranes de l'œil, & les pustules par un sang un peu plus acre qui se convertit en pus.

Elles sont encore produites par l'humeur qui cause la rougeole & la petite verole, lorsque cette humeur se jette sur les yeux. Et enfin elles sont excitées par des causes extérieures, comme par l'ardeur du soleil, par l'entrée dans l'œil de quelques petits corps ignez, de quelques liqueurs acres, acides & corrosives, de mouches, moucherons, araignées, ou autres corps étrangers, capables par leur acrimonie d'exciter des phlyctenes, même dans d'autres parties du corps.

Comme les phlyctenes sont transparentes, elles paroissent de la couleur de la partie de l'œil quelles occupent : ainsi quand elles sont des suites de l'ophthalmie, celles qui sont à la superficie de la conjonctive paroissent rouges, parceque dans l'ophthalmie cette membrane est rouge ; quand elles occupent la superficie de la cornée à l'endroit de l'iris, elles semblent être noirâtres ou des autres couleurs de l'iris ; & à l'endroit de la pupille elles paroissent noires ; cela s'entend quand on les regarde de face, car quand on les regarde de côté, on reconnoît veritablement leur transparence. A l'égard des pustules, elles paroissent dabord comme des petites tumeurs plus rouges dans leur circonférence que n'est la conjonctive, quand elles se forment sur cette membrane, & dans la suite elles blanchissent : & quand elles se forment sur la cornée transparente, elles paroissent obscures de tel sens qu'on les regarde, mais peu de tems apres elles blanchissent.

En général les phlyctenes & les pustules mettent le malade en peril de perdre la vûe, parcequ'il y a à craindre quelles ne dégénerent en ulceres malins & corrosifs, dont les suites sont toûjours fâcheuses, comme on le verra dans le chapitre des ulceres. En particulier, les phlyctenes ne sont pas si mauvaises que les pustules, parcequelles sont plus superficielles, & que l'humeur quelles contiennent n'est pas si acre. De plus les phlyctenes & les pustules qui viennent sur la conjonctive ne sont pas si dangereuses que celles qui viennent sur la cornée ; & celles qui viennent sur la cornée à l'endroit de l'iris, incommodent moins par leurs cicatrices ref-

tantes, que celles qui viennent vis-à-vis de la prunelle: enfin celles qui viennent des causes extérieures sont moins fâcheuses que celles qui sont excitées par des causes intérieures.

La cure des phlyctenes & des pustules est semblable. Dans leur commencement on les traite avec les mêmes remedes proposez pour le commencement de l'ophthalmie, soit quelles soient des symptomes de l'ophthalmie, ou que l'ophthalmie soit un symptome de ces maladies; parceque la premiére intention que l'on doit avoir, est d'appaiser l'inflammation. Ainsi on employe la saignée & les autres remedes géneraux dans l'ordre & comme je l'ay dit au chapitre 13. & on se sert des collyres rafraichissants & adoucissants, & des autres remedes proposez audit chapitre, suivant que l'inflammation & la douleur sont plus ou moins violentes.

Lorsque l'inflammation commence à s'appaiser, si les phlyctenes & les pustules diminuënt & semblent se résoûdre, on continüe la cure comme dans la suite de l'ophthalmie; quelques-fois par ces remedes elles se dissipent: mais si au contraire elles augmentent, on juge qu'il ne se fera point de résolution, & que par consequent elles se termineront comme des autres pustules du corps, c'est-à-dire, par l'issuë de leur matiére. C'est pourquoi on se sert alors de collyres qui amollissent & résolvent en même tems, comme de celui fait *Avec une demie once de racines d'althea, des fleurs de camomille & de melilot de chacune une pincée*, qu'on fait boüillir un peu de tems dans *Six onces des eaües distillées*

*de*

*de roses & de fænoüil*, ensuite on y fait infuser *Un demy scrupule de saffran*, & le collyre étant passé par un linge, on en fait couler quelques goutes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, mettant dessus à chaque fois une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, ou quelqu'un des autres remedes proposez pour l'ophthalmie.

Si elles tardent à s'ouvrir, le plus seûr est de les ouvrir avec la pointe d'une lancette, ou avec une éguille, pour empêcher que l'humeur qu'elles contiennent par son trop long séjour, n'excave la cornée & ne cause un ulcere plus profond, dont la cicatrice restante, étant plus épaisse, empêcheroit davantage la vûe; particuliérement si ces pustules se rencontrent sur la cornée transparente, vis-à-vis de la pupille.

La maniére de les ouvrir est de les piquer à côté, comme on fait ordinairement les pustules qui arrivent sous l'épiderme. Si on se sert de la lancette, il est bon d'enveloper le fer & les chasses d'une petite bande de linge, ne laissant que la pointe de découverte; tenant la lancette par les chasses comme on tient l'éguille pour abbaiser les cataractes, on pique comme dessus, le plat de la lancette étant du côté de l'œil. Toutes ces précautions ne servent que pour s'empêcher de blesser l'œil.

Soit que les phlyctenes ou les pustules se soient ouvertes d'elles mêmes, ou qu'on les ait ouvertes, on traite les ulceres qui restent avec les collyres mondifiants & dessicichants que l'on compose, par exemple, *Avec un scrupule des trochisques blancs de Rhasis, dix grains de myrrhe, cinq grains de vitriol blanc & une demie drachme*

*de sucre candit*, que l'on dissoût dans *Quatre onces des eaües distillées de roses & de lyerre terrestre.* On en met trois ou quatre goutes dans l'œil dix ou douze fois par jour, & on couvre l'œil d'une compresse trempée dans un collyre rafraichissant tant qu'il y a de l'inflammation.

Si même la douleur est violente, on coule dans l'œil alternativement du collyre susdit, & de quelqu'un des collyres adoucissants proposez dans le chapitre 13. & ce, tant que la douleur subsiste.

Si ces ulceres ne guérissent point par ces remedes, on aura recours au chapitre 17. ou on choisira les collyres qui leurs conviendront.

On ne traite point d'une autre maniére les pustules qui sont produites par la petite verole: mais on s'efforce autant qu'on le peut, d'en deffendre les yeux. On se sert à cet effet de remedes qui relâchent & ouvrent la surpeau des environs des yeux, & qui atténüent l'humeur qui cause les pustules, afin quelle puisse transpirer à mesure quelle aborde: on emploie utilement *Le lait de femme*, ou à son deffaut, *Celui de vache*, dans lequel on fait infuser *Une quantité suffisante de saffran*, pour en faire une forte teinture, dont on oint les paupiéres & les environs quatre ou cinq fois par jour, & dont on coule même quelques goutes dans les yeux.

Ou on se sert de la même maniére d'un collyre fait *Avec parties égales des eaues distillées de lys & de fray de grenouilles*, dans lesquelles on fait infuser *De la graine de lin*, autant qu'il en faut pour les rendre muccilagineuses, *Et du saffran comme dessus*, étant passées par un linge, on dissoût dans deux onces *Sept ou huit grains de*

*camphre.* Souvent par ces remedes ou autres on empéche les pustules de la petite veroles de pousser dans les yeux, pourvû qu'on s'en serve de bonne heure.

Paré, au chapitre 3. de son vingt-sixiéme livre, se sert *De l'eau rose, du verjus & du camphre*, pour mettre autour des paupiéres ; ou bien d'une décoction *De sumach, de berberis & d'écorces de grenades, y dissolvant de l'aloës & un peu de saffran*, & propose aussi pour la même fin *Le jus de grenades.* Cette pratique, quoi quelles semble contraire à la précédente, convient cependant avant que les pustules ayent commencé à pousser à la superficie de la peau ; parceque ces remedes ayants beaucoup d'astriction en resserrent les fibres, ainsi la matiére des pustules s'y loge plus difficilement : mais aussi quand la peau en est déja abbreuvées, ces remedes qui s'opposent à sa transpiration seroient plus capables d'augmenter l'inflammation & les pustules, & d'exciter de plus grands desordres ; c'est pourquoi il vaut mieux agir suivant l'intention que j'ay proposée, & qui est la plus universellement reçeuë ; & cela, dautant plus qu'on n'est guéres appellé en ces rencontres que lorsque les pustules commencent à pousser.

---

4. *De l'Hypopyon, ou Abcez de la Cornée.*

## CHAPITRE XVI.

PAr *Hypopyon*, nos Auteurs entendent deux choses: *Primo.* Un amas de pus derriére la cornée & dans le globe même : 2. Un amas de pus qui se fait entre les pellicules mêmes de la cornée.

Comme la premiére signification à trop d'étenduë, puisquelles comprend tous les amas du pus qui viennent des abcez des parties intérieures de l'œil, ou du sang épanché au dedans de l'œil & qui suppure ; je la restraindray à cet épanchement de pus derriére la cornée ensuite de l'ouverture de l'abcez qui se fait en la superficie intérieure de cette membrane : ainsi par *Hypopyon*, j'entendray aussi deux choses, premiérement & principalement l'amas de pus, ou l'abcez qui se fait entre les pellicules de la cornée ; & en second lieu l'épanchement qui s'en fait au dedans de l'œil, lorsque cet abcez s'ouvre en dedans.

Cette maladie est souvent une suite des grandes inflammations des yeux, lorsquelles ne se terminent point par résolution ; elle arrive aussi quelques-fois par un sang chaud & acre qui flüe & s'amasse dans une seule partie de la cornée, à la maniére des autres abcez : & elle arrive encore ensuite d'un sang épanché entre les pellicules de la cornée par quelque coup, ou autre violence extérieure, quand ce sang, au lieu de se résoûdre, suppure.

Elles differe des phlyctenes & des pustules, en ceque ces maladies ne sont qu'à la superficie intérieure de la cornée, & que la matiére quelles contiennent est fort fluide, & que celle-ci est entre ses pellicules, & que sa matiére est plus épaisse & assez semblable à celle des abcez : aussi *l'Hypopyon*, est proprement *Un abcez de la cornée.*

Quand cet abcez se forme, l'inflammation est violente, & les douleurs sont vives & elançantes, qui

continüent même quoique le pus soit formé.

Cet abcez est quelques-fois si petit, qu'il n'a pas plus d'étenduë qu'une pustule, & d'autres fois il est si étendu qu'il occupe une grande partie de la cornée.

Quand le pus s'amasse entre les pellicules de la superficie extérieure de la cornée, il forme en dehors une tumeur pointuë en maniére d'un cloud : entre les moyennes, la tumeur est platte & déprimée : & entre les pellicules de la superficie intérieure, souvent il ne paroît aucune tumeur en dehors, la tumeur étant au dedans de l'œil.

Quand il ne paroît point de tumeur en dehors, pour juger si le pus est entre les pellicules de la cornée transparente, il faut regarder l'œil par le côté & par l'endroit sain de la cornée transparente, & si l'iris & la pupille paroissent dans leur état naturel, vis-à-vis de l'amas, c'est une marque que l'abcez est dans la cornée. Il est plus difficile à juger, quand il s'amasse vers la superficie intérieure de la cornée opaque, & qu'il ne paroît point de tumeur en dehors, n'y ayant que les signes généraux qui le fassent connoître, qui sont la douleur plus violente en cet endroit, l'inflammation plus considérable, la tension des vaisseaux plus grande dans les environs, & la couleur sombre vers le milieu de l'amas.

Quoique la cornée transparente soit fort solide, le pus qui se trouve renfermé entre ses pellicules, s'étend quelques-fois si fort en large, que la tumeur qu'il formoit en dehors s'applatit & disparoît, ne laissant qu'une grande tache blanche : quelques-fois aussi ce pus étant

amassé vers le haut ou vers le milieu de la cornée, fait fusée & décend en bas, laissant un vestige blanc ou trouble dans le lieu qu'il occupoit, & dans celui par lequel il a passé: & cette extention & transposition de pus est le plus fort argument qui fasse connoître que cette membrane est composée de plusieurs pellicules, par la raison que j'ay rapportée au chapitre 7. de la description de l'œil.

Quand le pus fait ainsi fusée, il s'arrête au bas de la cornée transparente, & quand il y est en une certaine quantité, il s'y étend & forme une tache blanche à peu prés semblable à celle qu'on remarque à la racine des ongles. Cette tache est beaucoup plus apparente, quand l'abcez se rompt au dedans de l'œil, & que le pus s'epanche entre l'iris & la cornée transparente: & c'est proprement cette espece *D'Hypopyon*, que nos Anciens ont appellée, *Onyx*.

L'abcez de la cornée est une maladie tres fâcheuse, puisque la plûpart de ceux qui en sont travaillez perdent la vûe, soit par les cicatrices qui restent & qui sont fort épaisses; soit par l'ulcere de la cornée qui suit l'ouverture de l'abcez, & qui est presque toûjours d'une nature fort maligne; soit par la rupture de cette même membrane, dont s'ensuit l'écoulement de l'humeur aqueuse, qui est quelques-fois si considérable, que les parties intérieures en changent de situation & se confondent; soit enfin par la suppuration de tout l'œil, ou au moins d'une partie, quand le pus qui s'échappe au dedans est d'une mauvaise qualité. Voila pour ce qui regarde le prognostic général.

Quant au particulier : les petits abcez dont le pus ne s'étend pas entre les pellicules de la cornée, marquent moins de malignité & peuvent plûtôt recevoir guérison. Ceux qui sont vers la superficie extérieure de cette membrane sont moins mauvais que ceux qui en occupent le milieu, & ceux-ci sont aussi moins fâcheux que ceux qui se forment vers la superficie intérieure. Enfin ceux qui se forment dans la cornée opaque sont moins dangereux, proportion gardée, que ceux qui se forment sur la cornée transparente, & ceux qui sont vis-à-vis de l'iris incommodent moins par leurs cicatrices restantes quand ils guérissent, que ceux qui sont vis-à-vis de la pupille.

Pour la cure de l'abcez de la cornée, on se sert dans le commencement des remedes tant généraux que particuliers que j'ay proposez pour l'ophthalmie, observant ceque j'ay dit dans le chapitre précédent à l'occasion de la cure des *Phlyctenes* & des *Pustulles*. Et quand l'inflammation commence à s'appaiser, si on voit qu'il y ait peu de matiére amassée & quelle ne soit pas d'une mauvaise qualité, cequ'on connoît si l'inflammation diminuë considerablement, on la dissipe si on peut par l'usage des collyres resolutifs & un peu émollients, faits *Avec les fleurs de camomille & de melilot, les semences de fænugrec & de fænoüil, de chacune une pincée, & un scrupule de myrrhe*, que l'on fait boüillir legérement dans *Six onces des eauës distillées de roses & de rue*, & ensuite on y fait infuser *un demy scrupule de saffran*, pour étant passé par un linge, l'appliquer à l'ordinaire.

Si par l'usage de ce remede ou autre de semblable

vertu, le pus ne se resoût, il faut venir à l'extréme remede, quand l'abcez est grand, qui est de piquer avec une lancette la cornée à l'endroit de l'abcez pour en faire sortir le pus, sans attendre qu'il se fasse jour lui même par l'ulcération de la cornée, pour éviter les cruelles douleurs qu'il causeroit au malade, & les autres desordres qui surviendroient par un trop long séjour du pus.

La maniére de faire cette opération, est de situer commodément le malade sur son lit, la tête bien appuyée de crainte qu'il ne la remuë, & tenant du poûce & du doigt indice d'une main l'œil ouvert & sujet, de l'autre tenir la lancette comme si on vouloit saigner, & piquer la cornée au lieu le plus panchant de l'abcez, si profondement que l'on parvienne jusques au pus, faisant ensuite une petite élevation pour rendre à peu prés l'ouverture de la grandeur du demi diametre de l'abcez. On ne doit pas toûjours s'attendre que le pus suive la pointe de la lancette, il est quelques-fois si épais qu'il ne coule qu'à mesure qu'il s'attenüe: dailleurs la cornée est si solide que les lévres de l'ouverture s'approchent dabord si fort, quelles s'opposent à sa sortie; mais dans la suite elles s'ouvrent & le pus s'écoule insensiblement.

Immediatement apres l'ouverture, on se sert du collyre fait *Avec le lait de femme & le saffran*, ou de quelque autre collyre anodin pour appaiser la douleur: ensuite on se sert des collyres mondifiants & desseichants, comme de celui que j'ay proposé apres l'ouverture des pustules, remediant à l'inflammation & à la douleur,

ſi ces accidents ſe renouvellent, par les remedes que j'ay ci-devant propoſez : enfin ſuivant que l'ulcere ſe rend plus ou moins mauvais, on le traite comme je le diray ci-apres au chapitre des ulceres.

Notez que ſi le pus avoit déja fait fuſée, ou qu'il ſe fût étendu comme je l'ay dit ci-deſſus, il ſeroit bon d'attendre quelques jours avant que d'en venir à l'ouverture, & pendant ce tems l'a ſe ſervir des collyres réſolutifs pour tâcher de le diſſiper, comme quelques-fois cela arrive : mais ſi apres quatre ou cinq jours on ne s'apperçoit d'aucune réſolution, & qu'au contraire le pus augmente dans le lieu ou il a coulé, il ne faut pas tarder à lui donner jour au lieu même ou il a flué, ſans ſe mettre en peine de celui ou il s'eſt amaſſé la premiére fois. L'expérience fait connoître que c'eſt là que l'ouverture doit être faite, puiſque faute d'ouverture, il s'y fait ſouvent jour.

Remarquez encore, que lorſque l'abcez s'eſt ouvert au dedans de l'œil, & que le pus s'eſt épanché entre la partie inférieure de l'iris & la cornée tranſparente, quand il n'eſt pas d'une mauvaiſe qualité, il ſe deſſeiche quelques-fois en cet endroit, ſans cauſer d'autre deſordre, qu'un changement en la couleur de l'iris, & une tache blanche qui eſt la cicatriſe de l'ulcere intérieure de la cornée, d'où le pus s'eſt épanché : mais quand il eſt d'un mauvaiſe qualité, il altere non-ſeulement la partie de l'uvée qui forme l'iris, mais encore les autres parties intérieures de l'œil, & ſouvent même ulcere & perce la cornée tranſparente, ſi on differe à lui donner jour.

Avant que d'en venir à l'opération, si vous n'avez aucune esperance que la vûe se puisse rétablir, ayez bien soin d'en avertir le malade, & lui faites connoître que l'opération que vous lui proposez n'est que pour l'exempter des cruelles douleurs qu'il souffriroit, si on attendoit que le pus se fist jour de lui-même par ulcération, & pour éviter la difformité que la suppuration de tout l'œil causeroit; afin qu'il n'impute point à l'art, cequi est une suite malheureuse de sa maladie.

J'ajoûteray à la fin de ce chapitre que Galien, *Au chapitre 19. du quatorziéme livre de la methode*, rapporte que de son tems un nommé *Justus* Medecin oculiste, guérissoit plusieurs personnes travaillées *D'Hypopyon*, en leur secoüant rudement la tête jusques à ceque l'on vît le pus décendre au bas de l'œil, ou il demeuroit par sa pesanteur. Ne vous servez point de cette pratique qui ne vous reüssiroit pas, quoique ce fait puisse être vray en trois rencontres. Premiérement, quand le pus s'est amassé vers la superficie intérieure de la cornée, & qu'il est prest à l'échapper: 2. Quand l'abcez s'est formé en la partie antérieure de la membrane uvée, & qu'il est pareillement prest à se rompre: 3. Quand le pus s'est amassé au dedans de l'œil, soit à cause d'un sang èpanché qui n'a pû se resoûdre, ou par quelque autre cause; car nos Anciens appelloient *Hypopyon*, tout amas de pus qui se faisoit ou dans l'épaisseur de la cornée, ou par delà: dans ces trois rencontres, dis-je, les secousses peuvent avancer la précipitation du pus, qui se feroit même naturellement, ou à la faveur des frictions de l'œil, comme je l'ay vû arriver plusieurs

fois. Mais quand le pus s'est amassé entre les pellicules de la cornée, & qu'il n'a point de disposition à s'échaper au dedans de l'œil, toutes les secousses, ou autres moyens ne lui peuvent faire changer de place : & s'il s'étend souvent, ou se précipite au bas de la cornée transparente, comme je l'ay dit ci-dessus, c'est un de ces effets de la nature, que l'art ne peut pas produire.

---

*5. Des Ulceres de la Conjonctive & de la Cornée.*

## CHAPITRE XVII.

Les *Ulceres de la conjonctive & de la cornée*, sont les maladies les plus communes qui arrivent aux yeux. L'inflammation, les pustules, les abcez, les playes, & généralement toutes les solutions de continuité de ces parties, non-seulement les causent ; mais aussi toutes les fluxions d'humeurs acres & mordicantes qui se font sur les glandes des yeux, & sur les paupiéres les excitent, quand ces humeurs coulent & sejournent sur l'œil.

Ils sont ou *Superficiels*, ou *Profonds*. Les *Superficiels*, qui sont ordinairement causez par des humeurs acres & mordicantes, qui sortent des glandes & qui abbreuvent l'œil, ou par des *Phlyctenes*, ou par quelques corps étrangers & peu de consequence, qui entrent dans l'œil & qui le blessent, sont de quatre especes, qui ne different entre elles que du plus au moins. La premiére, est un leger ulcere qui paroît en maniére d'un brouillard tres superficiel sur la cornée transparente, & qui

en occupe souvent la plus grande partie ; ce n'est proprement qu'au commencement d'ulcération de la surpeau qui recouvre la cornée ; aussi quand cet ulcere ne passe point outre & qu'il guérit, il ne reste point de cicatrice, cette surpeau se rengendrant facilement : nos Auteurs appellent cette espece d'ulcere, *Broüillard*, [a] à cause effectivement qu'il ne paroît que comme un petit broüillard.

[a] ACHLYS, ou Caligo.

La deuxiéme, est un ulcere semblable au précédent, un peu plus profond & plus blanc, qui occupe souvent moins de place ; & comme en cet ulcere la superficie de la cornée se trouve aussi ulcérée, il reste une cicatrice legere apres sa guérison, qui incommode un peu la vüe quand elle se trouve au dessus de la pupille : nos Anciens l'ont appellée, *Nuage*, [b] parcequ'il est plus opaque que le précédent, & qu'il ressemble à un petit nüage.

[b] NEPHELION ou Nubecula.

La troisiéme, est un ulcere rond & plus profond que les précédents, qui suit souvent l'ouverture des pustules, & qui paroît blanc quand il est sur la cornée transparente, & rougeâtre quand il occupe le blanc de l'œil : & quand il se trouve en telle situation qu'il occupe en méme tems partie du blanc de l'œil & partie de la cornée transparente, il paroît des deux couleurs ci dessus, c'est à-dire, rougeâtre au blanc de l'œil, & blanc sur la cornée transparente. La cicatrice qui reste apres sa guérison, empéche de distinguer les objets quand elle est vis-àvis de la pupille. Nos Auteurs le nomment, *Ulcere rond*, [c] à cause de sa figure, qui est mieux circonscrite que celle des précédents.

[c] ARGEMON, ou Ulcus rotundum.

La quatriême, eſt un ulcere brulant, douloureux, d'un gris cendré, inégal & rude, paroiſſant comme un petit flocon de laine quand il eſt ſur la cornée tranſparente. C'eſt le plus mauvais des ulceres ſuperficiels, étant ſujet à dégénerer en ulcere profond & ſordide. Il laiſſe une cicatrice plus épaiſſe que le précédent. Il eſt appellé à cauſe de la chaleur & de la douleur qu'il cauſe, *Ulcere brûlant.* [d]

[d] EPICAUMA, ou Ulcus inuſtum.

Tous ces ulceres étant négligez, ou arrivants dans un corps de mauvaiſe complexion, ſujet à des fluxions habituelles, dégénerent ſouvent en *Ulceres profonds.*

Les *Ulceres profonds,* ſont encore cauſez par l'ouverture des abcez qui ſe font dans l'épaiſſeur de la cornée, par des playes & autres cauſes : on les diſtingue ordinairement en trois eſpeces.

La premiére, eſt un ulcere étroit, profond & dur, dont la cornée tranſparente, quand il eſt au deſſus de l'iris ou de la pupille, ne paroît point changée de couleur, ne blanchiſſant que lorſque l'ulcere ſe cicatriſe : & quand il eſt ſur la cornée opaque à l'endroit du blanc de l'œil, il eſt fort rouge en ſa circonférence & ſon milieu paroît noirâtre, à cauſe que la cornée eſt émincée en cet endroit. On l'appelle, *Une foſſette,* [e] à cauſe de ſa profondeur.

[e] BOTHRION, ou Foſſula, & annulus.

La deuxiême, eſt un ulcere ſemblable au précédent, hors qu'il eſt plus large & qu'il ſemble moins profond, parceque la cornée étant émincée, eſt un peu pouſſée au dedans de l'ulcere par l'humeur aqueuſe, à cauſe de l'étenduë de cet ulcere. On le nomme, *Encanure.* [f]

[f] COELOMA, ou Cavitas.

La troiſiême, eſt un ulcere ſordide & pourri, jettant

une sanie épaisse, inégale & mauvaise. Il retient le nom d'*Ulcere sordide*. 8.

8. ENCAUMA ou *Ulcus sordidum*.

Voila toutes les especes d'ulceres que nos Anciens ont décrit, avec les noms qu'ils leurs ont donné, dont on ne doit pas fort se mettre en peine, pourvû que l'on connoisse bien la nature de chaque ulcere. Si on vouloit s'attacher à examiner plus particuliérement toutes les autres circonstances qui les peuvent accompagner, on en trouverroit un bien plus grand nombre ; mais comme toutes ces circonstances ne font point changer l'ordre de leur traitement, il est inutile d'augmenter le nombre des especes de nos Anciens : il suffit qu'un Chirurgien Oculiste s'applique à reconnoître toutes leurs complications essentielles & principales pour en tirer ses indications curatives.

Les ulceres des yeux sont si aisez à connoître, qu'il ne faut qu'ouvrir l'œil malade pour découvrir leur nature, & dailleurs ceque j'ay dit de leurs différences, renferme en même tems leurs signes diagnostics.

Pour le prognostic, en général, on peut juger que les ulceres des yeux sont des maladies tres fâcheuses, tant pour la difficulté qu'il y a de les guérir, à cause des cruelles douleurs qu'ils causent à l'œil & à la tête, des violentes inflammations qui les suivent, & de la nature des parties ulcerées, que par les autres symptomes qui les accompagnent souvent, comme la rupture de la cornée, les excroissances de chairs, les fistules, & enfin par les cicatrices qui restent toûjours apres leur guérison. Tous symptomes qui détruisent entiérement la vûe, ou qui la diminuent au moins considerablement.

En particulier, les ulceres qui n'occupent que la conjonctive sont moins dangereux que ceux qui passent à la cornée, & ceux qui sont en la cornée opaque, ou dans la transparente, vis-à-vis de l'iris, quand ils guérissent, n'incommodent point la vûe par leurs cicatrices restantes, comme ceux qui se trouvent vis-à vis de la pupille.

Plus les ulceres sont superficiels, plus ils sont aisez à guérir, & moins ils incommodent par leurs cicatrices; & plus les ulceres sont profonds, plus il y a à craindre que la cornée se rompe, que l'œil se flétrisse & que l'uvée sorte par la rupture.

Les ulceres qui rendent une sanie claire ou rousse, & qui est si acre, quelle ronge les parties voisines de l'ulcere, les paupiéres & les autres parties sur lesquelles elle s'épanche, sont difficiles à mondifier : & ceux qui rendent une sanie inégale, crouteuse, noirâtre & mauvaise, sont aussi tres difficiles à mondifier & doivent faire craindre la suppuration de tout l'œil.

Ceux qui sont entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs acres qui se fait sur les glandes de l'œil, ou sur celles des paupiéres, comme il arrive souvent dans les enfants sujets aux tumeurs scrophuleuses, dans ceux qui sont travaillez de scorbut, verole, ou autre insigne intemperie du sang, ne guérissent point qu'on n'ait auparavant détruis toutes ces mauvaises causes. Et quand ils sont entretenus par les poils des paupiéres qui se renversent dans l'œil, ils ne guérissent qu'apres qu'on a arraché ces poils, ou qu'on les a détournez.

Les yeux affoiblis par des ulceres précédents ou par

des fluxions, ou par un grand âge, & pour être continuellement exposez aux injures extérieures, faute d'être recouverts des paupiéres, sont fort sujets à être ulcerez, & quand ils le sont, les ulceres en sont difficiles à guérir,

Un symptome commun à ceux qui sont travaillez de violentes ophthalmie, de playes, de pustules, d'abcez & d'ulceres à la cornée, & de quelques autres maladies, c'est de ne pouvoir souffrir la lumiére du grand jour sans de grandes douleurs : cequi oblige les malades à tenir toûjours les yeux fermez à la presence du grand jour, & de ne les ouvrir que dans les tenebres, ou lorsque la lumiére est fort foible.

En parlant des maladies de la rétine, j'en ay attribué la cause à la disposition inflammatoire de cette membrane, parcequ'il est impossible que toutes les parties sensibles de l'œil, & particuliérement la rétine, ne se ressentent de l'inflammation douloureuse de la conjonctive & de la cornée, soit que cette inflammation soit seule, ou quelle accompagne les playes, les pustules, les abcez, ou les ulceres, puisque même les autres parties voisines de l'œil s'en ressentent.

Une preuve que cette difficulté de souffrir la lumiére, ne vient point de la sensibilité extraordinaire que la conjonctive ou la cornée contractent dans ces maladies, c'est que lorsque les ulceres, si enflammez & si sensibles qu'ils soient, occupent la cornée transparente, & empéchent entiérement les rayons de lumiére de pénétrer l'œil & de se porter sur la rétine, les malades ouvrent aisément l'œil à la presence du grand jour sans

en

en souffrir aucune douleur ; & au contraire, quand ils sont dans dautres parties de la cornée & qu'ils n'empêchent point le passage des rayons de lumiére, ou que la cornée ulcérée à encore assez de transparence pour être pénétrée par les rayons de lumiére, comme il arrive dans les ulceres les plus superficiels & dans quelques autres, si en même tems il y a de l'inflammation, les malades souffrent de si grandes douleurs de la lumiére, qu'ils ne peuvent tenir l'œil ouvert : cequi fait qu'on a beaucoup de peine à faire ouvrir les yeux aux enfants peu raisonnables, & qu'on est obligé de leurs ouvrir de force pour reconnoître leurs maladies, ou pour y introduire des remedes.

Cette difficulté de souffrir le grand jour sert même pour le prognostic des ulceres ou des autres maladies qui la causent ; parceque si-tôt que l'on voit un malade qui ne peut ouvrir l'œil sans de grandes douleurs, on juge avant que de l'éxaminer, que la vüe n'est point perdüe.

Pour la cure des ulceres des yeux, on travaille dabord à réprimer l'inflammation si elle est grande, en diminuant, détournant & dérivant les humeurs qui la causent, par le régime de vivre, les lavemens, la saignée, les vesiccatoires, les cauteres, & les autres remedes généraux, administrez dans l'ordre & comme je l'ay dit en parlant de l'ophthalmie, & cela, suivant le degré de l'inflammation,

On doit aussi en même tems se servir des remedes topiques qui conviennent à l'inflammation & dont j'ay aussi parlé en la cure de l'ophthalmie, & de ceux qui

peuvent mondifier les ulceres : & voici l'ordre qu'il faut tenir dans l'usage de ces remedes.

Si l'ulcere est superficiel, & que l'inflammation soit peu considérable, on se sert du collyre fait *Avec cinq grains de vitriol blanc, cinq grains de sel de saturne, vingt grains de trochisques blancs de Rhasis*, [a] *& un scrupule de sucre candit*, qu'on dissoût dans *Trois onces des eauës distillées de roses, de plantain & d'eufraise*, dans lesquelles on a fait fondre auparavant *Dix grains de gomme arabique en poudre*, pour les rendre muccilagineuses : on en fait couler quelques goutes tiedes dans l'œil malade dix ou douze fois par jour, & par dessus l'œil on applique une compresse trempée dans un collyre rafraichissant, fait *Avec un blanc d'œuf, & les eauës de roses & de plantain*, battuës ensemble.

Ou bien on se sert du collyre de camphre que l'on fait *Avec dix grains de camphre, autant de vitriol blanc, &*

a. NOTE. Les trochisques qu'on appelle chez les Apotiquaires, *Trochisques blancs de Rhasis*, ne sont pas tout à fait semblables à ceux de *Rhasis*; puisqu'on en ôte *L'opium*, auquel on substituë *Le camphre*, & qu'on y ajoûte *La gomme arabique & l'amydon*: cependant comme c'est de ces trochisques officinaux dont j'entens parler, j'ay crû qu'il étoit à propos de n'en pas taire la description.

On prend *Dix drachmes de ceruse lavée*, comme je le diray ci aprés, *Six drachmes de sarcocolle subtilement pulverisée, quatre drachmes d'amydon, des gommes arabique & tragacanth bien pulverisées, deux drachmes de chacune, & une drachme de camphre.* On broye le camphre avec un amande pelée dans le petit mortier, on y ajoûte peu à peu une cuillerée *D'eau rose*, puis les poudres qu'on triture bien, y ajoûtant encore *De l'eau rose*, s'il en est besoin, pour rendre le tout en consistance de pâte un peu solide, dont on forme des trochisques, qu'on fait seicher à l'ombre. Il est assez inutile de nourrir la sarcocolle avec le lait de femme, puisque ce qu'il en reste quand les trochisques sont secs, ne peut être d'une grande vertu, & que dailleurs on peut ajoûter le lait, si on le juge necessaire, dans les collyres que l'on fait avec ces trochisques.

*un scrupule de sucre candit*, qu'on dissoût dans pareille quantité *Des eauës susdites*, pour s'en servir de même.

Quoique le camphre se dissolue assez bien dans les eauës distillées en le broïant dans le petit mortier avec le sucre, & versant les eauës dessus petit à petit ; on le dissoût cependant plus aisément si on le broie avec le quart ou la moitié d'une amande pelée, ou une semence ou deux de concombre mondée, ou autres semences huileuses, & de cette maniére on le dissoût sans sucre dans toutes sortes de liqueurs.

Le camphre par la tenuité de ses parties, pénétre & s'insinuë aisément dans les pores des parties, attenuë les humeurs grossiéres, les détache & leur fait quitter prise, corrige le virus des ulceres par sa qualité balsamique, & conserve ainsi la temperature des parties : c'est pourquoi il convient fort dans les remedes ophthalmiques. Il est vrai qu'en l'appliquant il cause une douleur un peu vive, parcequ'il s'insinuë promptement, mais cette douleur se passe en un instant, & dailleurs il ne cause aucune inflammation, au contraire en discutant l'humeur qui la cause, il l'appaise ; d'où vient qu'on l'à crû froid.

Si l'ulcere ne se mondifie pas bien par ces remedes, ou s'il est plus considerable, on rend ces collyres un peu plus puissants, en diminuant la quantité des eauës distillées, ou augmentant la dose des remedes qui entrent dans leur composition. Ce qu'on doit observer dans tous les collyres que j'ay ci-devant proposez, ou que je proposeray dans la suite : car il est de la prudence d'un Chirurgien, d'observer continuellement l'ef-

fet de ses remedes par la considération de la partie malade sur laquelle il les applique : ainsi quand il voit, par exemple, qu'un ulcere de l'œil se desseiche & s'échauffe au lieu de se mondifier, il doit juger que ces remedes sont trop violents, & alors il les doit adoucir en les étendant par l'addition des eauës distillées, ou se servir d'autres remedes plus doux : quand au contraire il reconnoît qu'un ulcere s'humecte trop & se salit, il doit inférer qu'ils sont trop foibles, & alors il doit rendre ses collyres plus pénétrants, mondifiants, & desseichants, en diminuant les eauës, ou augmentant la dose des remedes principaux qui en servent de base, ou se servir d'autres remedes plus puissants : & quand il s'apperçoit que la suppuration se rend loüable, que l'ulcere se mondifie, & que l'inflammation s'appaise, il doit continuer ses mêmes remedes jusques à ce qu'une indication contraire l'oblige à les changer; puisqu'il doit juger qu'ils sont dans le degré nécessaire pour detruire la maladie. C'est ainsi qu'on doit rectifier tous les remedes topiques : car les doses que l'on prescrit dans les formules, étant ordinairement reiglées pour les corps d'une texture mediocre, il se trouve souvent que ces remedes sont trop foibles pour un corps d'une texture plus serrée & plus robuste, & trop forts pour un corps d'une texture plus delicate & foible : ainsi un remede qui mondifie dans un sujet, ne fera que suppurer dans un autre.

Si l'ulcere est profond & qu'il n'y ait pas grande malignité ; cequ'on connoît quand la couleur en est blanche & assez unie, que les larmes sont peu chaudes &

acres, que l'inflammation n'est pas considerable, & que la douleur n'est que mediocre; on se sert en la maniére susdite du collyre fait *Avec de l'aloës & de l'encens un scrupule de chacun, six grains de saffran, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun, vingt grains de tuthie préparée & une demie drachme de sucre candit*, qu'on dissoût dans *Quatre onces des eaues distillées de roses & de chélidoine*, renduës muccilagineuses par l'infusion *De quinze grains de gomme arabique ou de tragacanth.* Ce collyre mondifie, incarne & desseiche.

Quand il y a de la malignité, comme dans les ulceres dont les bords paroissent calleux, & le fond d'une couleur inégale, que les larmes sont chaudes & acres, & que l'inflammation & la douleur sont grandes; & dans ceux qui changent peu la couleur de la cornée, & qui sont accompagnez desdits accidents, il faut tâcher d'en corriger le virus, en l'adoucissant & mortifiant avec les collyres dans lesquelles on fait entrer quelques mineraux, comme celui fait *Avec la tuthie preparée.*[1] *Le plomb brûlé & lavé.*[2] *Et l'antimoine lavé.*[3] De

NOTES. 1. Comme il se peut trouver des Chirurgiens qui ne sçavroient pas la maniére de préparer *La Tuthie, le Plomb, l'Antimoine & quelques autres mineraux*, dont on se sert dans les collyres; je veus bien la marquer ici, pour leur épargner la peine de la chercher ailleurs.

On fait rougir *La Tuthie*, dans un creuset ou dans une cuillere de fer sur un feu de charbons, & on l'éteint dans de l'eau, ce qu'on reïteré cinq ou six fois afin de la reduire plus aisement en poudre, aprés quoi on la broye sur un porphyre ou dans un mortier de fonte, jusques à ce qu'elle soit en poudre presque impalpable; on la verse alors dans de l'eau froide qu'on agite pour y délayer la poudre, on laisse un peu rasseoir l'eau, afin que les parties les plus grossiéres se précipitent au fond; on verse l'eau trouble, chargée des parties les plus subtiles de la Tuthie, dans une terrine ou bassine, on remet les parties grossiéres sur le porphyre

*chacun vingt grains, un ſcrupule de myrrhe, ſix grains de ſaffran & une demie drachme de ſucre candit*, qu'on diſſout dans *Quatre onces des eaues de roſes & de fray de grenoüilles*, dans leſquelles on aura fait fondre *Quinze grains de gomme tragacanth*, pour s'en ſervir comme des ſuſdits : obſervant ſeulement que dans les intervales de ſon application, il eſt bon d'inſtiller dans l'œil quelques goutes du collyre anodin fait de *Lait de femme ou de vache, de ſaffran, & des mucctlages de ſemences de coins*, en la maniére que je l'ay dit en la cure de l'ophthalmie ; & cela tant pour appaiſer la douleur, que pour amollir l'ulcere & le diſpoſer à une ſuppuration loüable, laquelle étant arrivée & l'inflammation appaiſée, on quitte ces collyres pour ſe ſervir de celui énoncé dans l'article précédent.

Les ulceres dont je viens de parler deviennent quelques-fois ſi malins, qu'ils tiennent des ulceres chancreux : pour lors les douleurs en ſont cruelles, non-ſeulement à l'œil, mais dans toutes les parties voiſines & particuliérement à la partie antérieure de la tête, & aux tempes, à cauſe de l'inflammation continuelle de la

ou dans le mortier, on les broye déréchef & on les met dans de l'eau comme deſſus, ce qu'on continue juſques à ce qu'on ait ainſi reduit toute la Tuthie en poudre ſi ſubtile, quelle puiſſe être enlevée par l'eau : enſuite on laiſſe repoſer l'eau des lotions juſques à cequelle ſoit claire, & que toute la Tuthie ſe ſoit précipitée au fond, on verſe l'eau par inclination, & on en remet de nouvelle ſur la poudre, on l'agite derechef, & on la laiſſe repoſer pour la verſer comme deſſus ; enfin on verſe ſur la poudre reſtante de l'eau de roſes & de fœnoüil ou autres eaués ophthalmiques, & on procede de même ; & apres on fait ſeicher la poudre à l'ombre, ou on la réduit en *Trochiſques*, que l'on ſerre pour le beſoin. Voila ce qu'on appelle *Tuthie préparée ou lavée*.

2. Le *Plomb*, ſe brûle ou calcine en deux maniéres, ſans addition, ou avec addition.

cornée & de la conjonctive, causée par l'humeur acre & maligne qui découle de ces ulceres, leurs bords paroissent plus élevez & plus durs, & les vaisseaux qui les environnent deviennent tres apparents & variqueux: souvent ils s'appaissent & semblent se cicatriser; mais peu de jours apres ils se renouvellent. Ils sont tres difficiles à guérir, & souvent même ne guérissent que par la perte entiére de l'œil.

On ne doit point négliger les remedes généraux dans dans cette rencontre; & pour les topiques, on se servira du précédent collyre si les malades le peuvent supporter, ou si les ulceres ne s'irritent point ensuite de son application; sinon, on en ôtera la myrrhe, ou bien on se contentera seulement d'un collyre fait *Avec les muccilages de semences de coins & de lin, tirez avec les eaues de fray de grenouilles & de plantain*, dont on continuëra l'usage jusques à cequ'on voye qu'ils ne soient plus irritez; alors on reprendra le précédent collyre, & dans la suite, si ces ulceres se rectifient, on achevera de les guérir comme les autres. Observant pendant tout leur

Sans addition: on le fait fondre dans un pot de terre propre à soûtenir le feu, ou dans une cuillere de fer sur un feu moderé, l'agitant continuellement avec une spatule de fer, & separant de tems en tems la poudre grise tirant sur le jaûne qui s'amasse dessus, & continuant ainsi jusques à ce que tout le plomb soit converti en cette poudre ou chaux; on la lave ensuite & passe par l'eau de même que la tuthie.

Avec addition: le plomb étant fondu comme dessus, on jette dessus peu à petit environ la moitié de son poids de souffre en poudre, remuant continuellement avec une spatule de fer jusques à cequè le souffre soit entiérement consommé; & par ce moyen le plomb se brûle plus promptement que dans la préparation précédente, & se convertit en une poudre obscure qui est proprement ce qu'on appelle *Plomb brûlé*. On broye cette poudre sur le porphyre ou dans le mortier, & on la lave &

traitement ceque j'ay dit à l'occasion des ophthalmies opiniâtres.

Quand l'ulcere est *Sordide & pourry*, ceque dénotent la sanie noirâtre, épaisse, inégale & mauvaise, & la pourriture de la cornée dont les pellicules corrompuës s'élévent en tumeur & se divisent en filamentes par l'humidité maligne qui les abreuve, on doit beaucoup craindre que toute la cornée ne se rompe & que toutes les parties intérieures ne s'écoulent : c'est pourquoi on doit travailler promptement à arrêter le progrés de cette pourriture autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui desseichent puissamment, & qui absorbent le virus malin & putrefactif dont la cornée est imbuë.

Si cet ulcere ambule, pourrit, corrode & ronge promptement l'œil & les parties voisines, jette un pus puant & en quantité, excite une grande douleur, qui est suivie de fiévre & quelques-fois de cours de ventre, les Latins l'appellent, *Ulcus depascens*, a qui ne differant de l'ulcere sordide que parceque ses progrés sont

a. Les Grecs Nome.

passe par l'eau de même que la tuthie. On se sert également de ces deux préparations de plomb.

La *Ceruse* & la *Litharge*, qui sont d'autres especes de plomb calciné, n'ont besoin d'autre préparation que d'être pulverisées, lavées & passées par l'eau comme la tuthie.

3. L'*Antimoine crud*, se pulverise, se lave & se passe par l'eau de la même maniére que la tuthie. On se sert également *Du foye d'antimoine*; que l'on pulverise & lave de même.

On lave & passe par l'eau tous ces remedes pour les adoucir & pour les rendre en poudre impalpable, afin qu'ils se puissent mesler plus aisément dans les liqueurs, & qu'étant introduits dans l'œil, ils ne l'offensent par leur apreté, & qu'ils agissent plus efficacement. On doit agiter les collyres ou ces remedes entrent, à chaque fois qu'on s'en sert; afin que les poudres, qui, quoique subtiles, se précipitent toûjours au fond à cause de leur pesanteur, soient répanduës également dans toute la lique-

plus

plus prompts & plus violents, ne demande point que l'on change l'intention précédente.

Pour l'accomplir, on se sert du collyre fait *Avec quinze grains de verdet, dix grains de camphre, un scrupule de myrrhe & une demie drachme de sucre candit*, qu'on dissoût dans *Deux onces des eauës de roses & d'absinthe*, renduës muccilagineuses par l'infusion *De dix grains de gomme tragacanth*. Et comme le verdet se trouve souvent meslé de beaucoup d'impuretés, il est bon de le dissoûdre dabord avec la quantité des eauës susdites, les laisser reposer quelques heures & ensuite en tirer à clair la liqueur colorée, qu'on passe par un linge fin & dans laquelle on dissoût la gomme, le camphre, la myrrhe & le sucre à la maniére ordinaire.

Ou bien, on se sert de celui fait *Avec quinze grains de vitriol de chypre, un scrupule de myrrhe & une drachme de miel rosat*, qu'on dissoût dans pareille quantité *Des eauës susdites*.

On augmente ou diminüe la dose *Du verdet* ou *Du vitriol*, suivant le degré de la pourriture & la constance du malade à supporter la douleur que causent ces violents remedes.

Il vaut mieux que ces collyres soient un peu plus chargez *De verdet* ou *De vitriol*, que de n'y en avoir pas assez, afin d'arrêter plus promptement le progrés de la pourriture. S'ils causent un peu plus de douleur, & augmentent davantage l'inflâmmation, ces symptomes n'en durent pas si long tems, puisqu'on en cesse l'usage si-tôt que la pourriture est arrêtée, & dailleurs la douleur & l'inflammation qui est excitée par ces re-

medes se calme bien-tôt aprés qu'on les a abandonnez: au lieu que s'ils en étoient moins chargez, ils agiroient si lentement qu'ils n'arrêteroient qu'avec peine la pourriture & leur longue application feroit que les malades en souffriroient davantage, tant par la douleur que par l'inflammation qui augmenteroit plus par une irritation continuë, quoique moins violente, que par une plus violente & qui ne seroit que passagére.

La maniére de se servir de ces collyres, n'est point différente de celle des autres : il faut seulement remarquer qu'on n'en doit appliquer que trois ou quatre fois par jour, à cause de la douleur qu'ils excitent : & dans les intervales de leur application, se servir des collyres anodins & rafrachissants, comme je l'ay déja dit ci-dessus. On choisira dans le chapitre de l'ophthalmie ceux qui y conviendront le mieux, & toûjours par raport à la douleur, à l'inflammation & aux autres accidents qui les suivent. Et si-tôt qu'on voit la pourriture arrêtée ; cequ'on connoît quand les pellicules pourris se desseichent & commencent à se separer des parties saines de la cornée, qu'un pus blanc, uni, & épais, paroit, & que les autres symptomes s'appaisent, on cesse ces collyres pour se servir de celui que j'ay proposé ci-dessus, pour l'ulcere profond & peu malin, ou de quelque autre de semblable vertu, parcequ'alors on ne doit plus travailler qu'à mondifier doucement, incarner & desseicher l'ulcere.

Si les collyres secs ont lieu, c'est particuliérement dans ces sortes d'ulceres, pourvû que l'inflammation ne soit pas considérable, comme il arrive quelques fois.

Et comme leur vertu est plus unie & plus forte par consequent, on ne met dans leur composition ni *Verdet*, ni *Vitriol de Chypre*, ni *autre remede de pareille force*, de crainte de trop irriter la conjonctive & la membrane intérieure des paupiéres; cequi augmenteroit trop considérablement l'inflammation & la douleur : on se contente donc de les faire *Avec vingt grains d'aloes*, *quinze grains de vitriol blanc*, qui est beaucoup moins violent que celui de chypre, quoiqu'il ait au moins autant d'astriction, *Dix grains de sel de saturne*, *une demie drachme de tuthie preparée*, *autant d'iris de florence*, *& une drachme de sucre candit*, qu'on reduit en poudre tres subtile, pour, avec un tuyau de plume en souffler deux ou trois grains sur l'ulcere : l'œil étant ensuite fermé, ce collyre se fond avec les larmes, s'épanche par tout l'œil & agit de même que les autres collyres. On en reitere l'application trois ou quatre fois par jour, observant cequé j'ay dit ci-dessus pour appaiser la douleur.

On se sert aussi pour ces ulceres de collyres en forme de liniment, que l'on fait *Avec deux drachmes de myrrhe*, *un scrupule de vitriol blanc*, *douze grains de camphre*, *& une demie once de sucre candit*, qu'on réduit en poudre, dont on remplit les cavités *De plusieurs blancs d'œufs*, qu'on a fait durcir & dont on a ôté *Les jaunes*, on reünit ces blancs, on les lie avec du fil, & on les met à la cave ou en un lieu humide, sur une claye posée sur un bassin de fayance ou de terre vernissée, pour recevoir la liqueur qui en coulera; dans laquelle on trempe l'extremité d'une plume de l'aile de quelque petit oiseau dont on touche l'ulcere quatre ou cinq fois par jour, observant cequé dessus.

Les ulceres causez & entretenus par une fluxion habituelle d'humeurs pituiteuses & âcres, qui se fait non seulement sur les yeux, mais aussi sur les joües, le nez, les lévres & autres parties voisines, & qui même les ulcere souvent, se traitent de la même maniére que ceux avec lesquels ils ont rapport en tant qu'ulceres; cequ'il y a de plus à ajoûter, c'est qu'on doit travailler fortement à détourner ces humeurs & à les détruire, tant par les remedes généraux que spécifiques, sans quoi ces ulceres ne guérissent pas; & sur les ulceres croûteux qui se font aux nez, au lévres & autres parties, se servir *Du beurre de saturne*, ou *De pommades desiccatives*, ou autres remedes semblables.

Lorsque les ulceres, de quelque nature qu'ils ayent été, sont mondifiez, si on voit que la cornée soit fort émincée & quelle commence à s'élever en bosse, on se sert des collyres desseichants & astringents, que l'on fait *Avec une demie once d'écorces de grenades, & deux gros de racines de grande consoulde*, que l'on pile grossiérement & que l'on fait boüillir dans *Six onces des eaües de roses & de plantain*, & dans quatre onces de la coulûre, on dissoût *Un scrupule des trochisques blancs de Rhasis, vingt grains de tuthie, quinze grains d'alum, dix grains de camphre & une demie drachme de sucre candit.*

Au lieu des *Trochisques blancs de Rhasis*, on se sert également dans ces collyres *De la ceruse lavée, ou de la litharge lavée*; on y ajoûte quelques-fois *La pierre hæmatite*, preparée de la même maniére que la tuthie, *La corne de cerf*, calcinée & réduite en poudre tres subtile, ou *Les coquilles de limaçons, ou celles d'œufs*, preparées

de même: la dose de ces remedes est depuis *vingt grains* jusques à *Une demie drachme*, & même plus si on veut plus fortement desseicher; cela s'entend dans la quantité de la liqueur susdite.

Ou bien on les fait *Avec les feüilles & les extremités tendres de ronces, de bourse de pasteur & les fleurs de roses rouges*, qu'on fait cuire dans *L'eau de grande consoulde*, pour faire la liqueur du collyre, on ajoûte même *Les fleurs de grenades ou son écorce, & les galles vertes*, quand on veut que la liqueur ait plus d'astriction, & dans *Quatre onces de cette liqueur on dissoût de l'aloës, de la tuthie, de l'antimoine, des coques d'œufs calcinées, & de la sarcocole, de chacun douze grains, du saffran & du sel de saturne, de chacun huit grains*, pour s'en servir de même que du précédent.

Observez que où *Les gallés*, & autres simples de cette nature entrent, on ne doit point mettre de *Vitriol*, parcequ'il noirciroit le collyre comme de l'encre, mais substituer à sa place *Le sel de saturne ou l'alum.*

Les ulceres étant entiérement desseichez & cicatrisez, s'il reste de la foiblesse à l'œil, on employe les collyres fortifiants, dont j'ay parlé à la fin de la cure de l'ophthalmie.

J'ajoûteray en finissant ce chapitre, par forme d'avertissement, que toutes les fois qu'on panse les ulceres des yeux, on doit avoir soin de nettoyer & d'ôter la chassie qui s'amasse dans les yeux ou autour des paupiéres, tant en les lavant avec des eauës ophthalmiques, qu'en les essuyant doucement avec des linges bien blancs. Qu'on doit faire tiédir tous les collyres ou autres re-

medes dont on se sert avant que de les couler dans les yeux, ou les appliquer dessus, ne devant jamais se servir de remedes actuellement froids sur ces parties. Que si la douleur est grande, il faut couvrir les deux yeux, quoi qu'il n'y en ût qu'un d'affecté, & cela afin que l'œil malade qui suivroit les mouvements du sain, soit en repos. Que les compresses doivent être de linges bien blancs, pliées en quatre doubles au plus, pour ne point trop charger l'œil, & qu'on doit, autant qu'on le peut, les renouveller à chaque pansement.

Que les bandages doivent être seulement contentifs, évitant le nombre des circonvolutions si on les fait avec la bande roulée, & le nombre des doubles linges, si on se sert de mouchoirs ou de servictes. Qu'on doit faire coucher le malade sur son dos, la tête un peu élevée, ou s'il n'y peut demeurer, l'avertir de ne se pas coucher du côté de l'œil malade, & lui recommander de garder le plus de repos qu'il pourra. Toutes ces choses ne regardent pas seulement le traitement des ulceres, mais aussi celui de toutes les autres maladies de l'œil, qui sont de consequence.

---

*6. Des Symptomes qui survent les ulceres des yeux.*

## CHAPITRE XVIII.

### *De la chûte de l'Uvée ou Staphylome*, I. *Symptome.*

QUand ensuite des grands ulceres virulents & corrosifs qui rongent insensiblement la cornée, ou des ulceres putrides qui en occupent une grande par-

tie & qui la font tomber en pourriture, cette membrane se romp entiérement, ou quand elle est autrement rompüe par des instruments piquants, tranchants, ou contondants, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoule, mais souvent aussi la plûpart des parties intérieures du globe sortent de l'œil. Comme j'ay parlé de cette maladie commune à tout le globe au chapitre 9. je n'en diray rien ici davantage.

Mais quand les ulceres sont moindres & fort profonds, ou ils éminent si fort la cornée, quelle se relâche & forme une bosse en dehors, ou ils la rompent entiérement : & alors si l'uvée se rencontre au dessous, elle est poussée au travers de cette rupture par l'humeur aqueuse, & forme une tumeur en dehors, qui prend differentes figures, suivant que cette rupture est plus ou moins grande : & si l'uvée ne se rencontre point au dessous de la rupture, comme lorsquelle se fait vis-à-vis de la pupille, l'humeur aqueuse s'écoule.

Nos Auteurs appellent, *Proptosis*, toutes les éminences ou tumeurs particuliéres que l'on remarque au dessus de la cornée, soit quelles soient formées par la cornée éminente & relâchée, ou par l'uvée qui se pousse au travers de la rupture de la cornée ; comme ils appellent aussi de ce nom tous les forjettemens du globe de l'œil hors de l'orbite : ainsi je ne me serviray point de ce terme, trop étendu, pour signifier ces especes de tumeurs que l'on comprend sous le nom de *Staphylome*.

Ces sortes de tumeurs se divisent ordinairement en quatre especes, qui tirent leurs noms des choses ausquelles elles ressemblent. La *Premiere*, qui est la prin-

cipale & comme générique, dont la baſe eſt large & la ſuperficie arrondie, reſſemblant à peu prés à la moitié d'un grain de raiſin, ſe nomme à cauſe de cela, *Staphylome*, [a] ou *Raiſiniére*; & eſt de deux ſortes: l'une quand la cornée eſt ſi émincée & relâchée que l'humeur aqueuſe, qui naturellement remplit avec quelque violence le globe de l'œil pour l'entretenir dans ſa groſſeur & rondeur naturelle, trouvant moins de réſiſtance de ce côté là, pouſſe cette membrane en dehors, & la fait elever en une boſſe qui eſt pour l'ordinaire de la méme couleur de la cornée; ainſi dans le commencement quand cette membrane eſt encore ulcerée, elle eſt d'une couleur obſcure, & quand elle eſt entiérement cicatriſée, elle eſt blanche & luiſante: l'autre, quand la cornée eſt entiérement rompüe, & que l'humeur aqueuſe pouſſe l'uvée au travers de la rupture & la fait ſortir en une boſſe ronde & noire, à cauſe de la couleur de cette membrane.

a. STAPHYLOMA.

La *Deuxiéme eſpece*, eſt quand la membrane uvée eſt ſortie en ſi grande quantité, quelle forme une tumeur & plus grande & plus groſſe que la précédente, répréſentant en quelque façon une petite pomme; alors le ſtathylome change de nom & on l'appelle [b] *Une pommette*.

b. MELON, ou Malum.

La *Troiſiéme*, eſt quand l'uvée étant ainſi avancée & ſortie dehors, s'endurcit & ſe reſſerre à la baſe de la tumeur quelle forme, ou que la cornée s'endurcit pareillement & ſe reſſerre, en telle ſorte que la baſe de la tumeur étant fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie en maniére de la tête ſphérique d'un cloud

cloud ; cequi lui fait changer le nom *De pommette*, en celui de [c] *Cloud.*

c. HELOS, ou Clavus.

La *Quatriême*, est alors que la rupture de la cornée est si petite que l'uvée qui s'avance en dehors forme une tumeur qui n'est pas plus grosse que la tête d'une mouche, qui à cause de cette ressemblance se nomme [d] *Tête de mouche.*

d. MYOCEPHALON, & des Arabes, Formicalis.

Toutes ces tumeurs se trouvent quelques-fois irréguliéres dans leurs figures, y en ayant des *Oblongues*, des *Angulaires*, des *Meurales*, & autres, qui ne dépendent aussi que des differentes figures de la rupture de la cornée, ou de ceque l'uvée prête plus aisément en des endroits & résiste plus en d'autres.

Les trois premiéres especes détruisent entiérement la vüe & causent une grande difformité à l'œil : la quatriême espece ne cause pas tant de difformité, quelque partie de l'œil quelle occupe, & ne détruit pas entiérement la vüe quand elle se trouve dans la cornée opaque ; mais quand elle est dans la cornée transparente, elle la détruit presque toûjours, ou la diminuë considérablement, tant à cause du des-rangement de l'uvée, que par la cicatrice qui reste de l'ulcere qui a précédé.

On peut mettre ces maladies au nombre des incurables, puisque par les remedes on ne peut rétablir la vüe, & que ceux que l'on fait ne sont que pour empêcher l'accroissement de ces tumeurs, ou pour diminuer un peu la difformité, encore faut-t'il s'y prendre de bonne heure,

Ainsi si-tôt que l'on voit que la cornée émincée s'éleve en bosse, ou qu'étant rompuë l'uvée se presente en

dehors, il faut se servir des mêmes collyres desseichants & astringens énoncez à la fin du chapitre des ulceres, afin de resserrer & de desseicher ces membranes. Il est vrai que tous les remédes qui ont beaucoup d'astriction enflamment un peu les parties ulcerées & causent de la douleur; à cause que resserrants les fibres, ils suppriment l'écoulement des matiéres, qui étant retenues, sont la cause de cette inflammation; mais on remarquera que cette legere inflammation favorise le rétrécissement des parties divisées, parceque les fibres étant alors pressées les unes contre les autres, elles y demeurent dans une espece de repos, cequi fait quelles s'unissent insensiblement, & ne sont plus en apres si en état de se relâcher. On ne doit point craindre dans ce tems là de mauvaises suites de cette legere inflammation causée par l'action de ces remedes, puisque je suppose que l'ulcere est mondifié & pres à se cicatriser, ou tout au moins en bonne suppuration; & que de plus on peut cesser ces remedes, si on voit que les bords ulcerez de la rupture se salissent, pour se servir des collyres mondifiants & simplement desseichants, jusques à cequ'ils soient mondifiez une seconde fois, & ensuite remettre en usage les collyres susdits. On observera aussi que pendant l'usage de ces collyres, il est toûjours bon d'appliquer sur tout l'œil une compresse trempée dans quelqu'un des collyres rafraichissants proposez pour l'ophthalmie, & cela pour deffendre les paupiéres de l'inflammation.

Souvent ces remedes diminüent les staphylomes recents, ou tout au moins les empêchent d'augmenter:

mais quand ils sont plus vieux, ou que les bords de la cornée sont cicatrisez, ou que l'uvée est fort déjettée en dehors, comme dans la seconde ou troisiéme espece, ou que cette membrane est déja endurcie, tous ces remedes n'y servent de rien, & il n'y auroit plus que l'opération, si elle reüssissoit comme on se le propose. Voici la maniére de la faire.

Le Chirurgien étant assis, fait asseoir le malade à ses pieds, & le prie de renverser & d'appuyer la tête sur ses genoux : ensuite, si c'est un staphylome à baze étroite, il prend une éguille enfilée d'un double fil de lin, & l'œil étant ouvert, il la passe par le milieu de la base du staphylome, commençant du côté du grand angle & finissant vers le petit : le fil étant passé il le coupe prés de l'éguille, & prend les deux extremités d'un même fil, & fait un nœud de Chirurgien à côté de la base du staphylome, serrant modérément de crainte de la couper, mais assez pour la faire mortifier : il fait un semblable nœud de l'autre côté avec l'autre fil, & le staphylome étant ainsi lié tombe ensuite, se séparant insensiblement. Si même il est fort gros, on l'ouvre par la pointe apres qu'il est lié, afin de le vuider & d'apporter par ce moyen quelque soulagement au malade. L'opération faite, on coule dans l'œil, & on applique dessus quelques collyres rafraichissants & anodins, prenant garde en levant l'appareil dans les pansemens suivants, de tirer les fils, de crainte de faire séparer trop tôt le staphylome, parceque l'œil se vuideroit & s'enfonceroit. Le staphylome étant tombé, on panse l'ulcere restant avec les collyres mondifiants &

desseichants, comme je l'ay dit au chapitre précédent.

Voila à peu prés la maniére d'opérer de Celse, & que tous ceux qui ont écrit depuis lui ont suivie. Les manieres d'operer de Paul & d'Aëce n'en different qu'en ceque le premier passe dabord de bas en haut au travers de la base du staphylome une simple éguille, & en passe une autre enfilée d'un double fil du grand au petit angle par dessous la premiére, & procede au reste comme dessus; la premiére éguille qu'il retire apres que le staphylome est lié, ne servant que pour le tenir plus en état pendant l'opération : & que le second se sert de deux eguilles enfilées chacune d'un double fil qu'il passe en chi X majuscule à la base du staphylome, & fait quatre nœuds aux quatre côtez de la base, c'est à dire un nœud avec chaque fil; avertissant auparavant que les staphylomes, dont la base est large & les veines pleines de sang, sont difficiles à guérir, & que ceux qui sont fort éminents, dont la couleur est changeante, & qui causent une douleur qui se communique aux tempes, sont incurables, & ne demandent que des remedes propres à appaiser la douleur.

Si je rapporte les maniéres de faire l'opération du staphylome que nos Anciens ont proposées & que tous nos Modernes enseignent sans (je pense) les avoir pratiquées; ce n'est que pour contenter ceux qui ne les veulent pas ignorer, & pour avoir occasion d'en dire mon sentiment, fondé sur la raison & sur ceque j'en ay vû par expérience.

Il y a bien trente ans que je vis faire une semblable opération par un Chirurgien habile Opérateur, qui o-

pera à la maniére de Celse & comme je l'ay dit ci-dessus ; la ligature fut faite si à propos, que le fil & le staphylome ne tomberent que le neuf ou dixiéme jour de l'opération , mais la playe de l'uvée ne se trouva point fermée & l'œil se vuida entiérement & se flétrit ; cependant l'ouverture de la cornée se ferma & cicatrisa dans la suite, apres une suppuration qui arriva. Voila la seule opération que j'aye vû faire.

Il y a environ quinze ans qu'un homme qui avoit un staphylome de la troisiéme espece qui l'incommodoit fort, parce qu'avençant beaucoup, il étoit rencontré des cils des paupiéres, qui par leur frotement l'irritoient continuellement, cequi lui causoit de l'inflammation, de la douleur & un larmoiëment incommode, me vint trouver pour me prier de lui ôter : je l'avertis que son œil pourroit se vuider , dont il ne se soucia point pourvû qu'il fût soulagé. Je le liay d'un seul fil, sans me servir d'éguille, parceque la base en étoit fort étroite, il tomba sept ou huit jours apres, & il resta une petite fistule par laquelle l'humeur aqueuse s'écouloit de tems en tems. C'est la seule opération du staphylome que j'ay faite, ne l'ayant point voulu entreprendre depuis, comme je l'avois toûjours refusé auparavant.

En effet, réfléchissant sur l'issuë de ces deux opérations, je ne vois pas qu'il en puisse arriver autre chose dans la plûpart des opérations qu'on pourroit faire. Car si on considere que l'uvée est une membrane tres mince, que sa superficie intérieure dans cette maladie est continuellement abbreuvée de l'humeur aqueuse, & que l'extérieure ne touche qu'à la cornée qui est une

autre membrane fort ſolide, on doit juger de la difficulté que l'uvée a de s'unir à l'endroit de la ligature, puiſque d'un côté le peu de ſuc nourricier quelle peut fournir & qui ſeul eſt capable de faire cette union, eſt continuellement affoibli par l'humeur aqueuſe, & que de l'autre la cornée qui eſt ſeiche & peu fournie de ſang ne lui peut guéres fournir de ce ſuc, & cela dautant plus que cette membrane à contracté une calloſité dans le contour de ſa rupture: de ſorte que quand même il y auroit déja un commencement d'union dans l'uvee, elle ne pourroit ſubſiſter, la ligature étant tombée, à cauſe de l'effort de l'humeur aqueuſe qui déja a été la cauſe du ſtaphylome, comme je l'ay dit au commencement de ce chapitre: ainſi l'œil eſt toûjours en péril de ſe vuider & ſe flétrir, ſi la rupture de la cornée eſt tant ſoit peu conſiderable, ou il doit reſter preſque toûjours une fiſtule ſi cette rupture eſt fort petite, comme il eſt arrivé dans les deux opérations précédentes.

Pour les ſtaphylomes à baſe large, ſoit qu'ils viennent de ceque la cornée eſt émincée, & relachée, ou de ce qu'étant rompuë l'uvée eſt pouſſée dehors, les novices peuvent aiſément juger qu'ils ne peuvent ſoûtenir l'opération, quand même on paſſeroit en leur baſe deux éguilles en chi à la maniére d'Aëce, parceque ces membranes étant fort éloignées dans la baſe du ſtaphylome, il ſeroit impoſſible de les rapprocher & de les joindre enſemble par les nœuds du fil ſans les déchirer & ſans procurer en même tems l'écoulement de l'humeur aqueuſe & des autres parties intérieures de

l'œil, & cela à cause de la plénitude du globe.

Puisque l'issuë de ces operations est si douteuse, & que l'avantage que les malades en peuvent retirer est de si peu de conséquence, ne consistant que dans une legere diminution de la difformité que ces maladies apportent; il est assez inutile d'exposer les malades aux douleurs que cause l'opération, & qui souvent aigrissent & augmentent ces maladies.; à moins que les staphylomes avançants extraordinairement en dehors, ne soient irritez par la rencontre des cils : en ce cas pour éviter cette incommodité, on pourroit les lier si leur base est fort étroite, comme je l'ay dit dans la seconde observation; sinon, les couper dans leur pointe pour faire écouler l'humeur aqueuse, parcequ'alors les membranes se retirent en dedans & le staphylome disparoît; cela fait, mettre dessus un peu de poûdre faite avec parties égales de tuthie, d'iris & de sang de dragon, pensant ensuite l'œil avec les collyres rafraichissants & anodins, & la douleur étant appaisée, avec ceux qui mondifient & desseichent, comme je l'ay dit en parlant des ulceres. On évitera ainsi les douleurs que les autres maniéres d'opérer causent; puisque de quelque maniére qu'on opere, on ne peut éviter que l'œil ne se vuide & se flétrisse, ou qu'il ne demeure fistuleux.

Dans tous les autres cas, il ne faut point toucher aux staphylomes, d'eux-mêmes dans la suite du tems ils se retirent un peu & diminüent en se desseichant, & souvent leur superficie blanchit; en telle sorte que la difformité paroît moins, & que les malades peuvent tenir l'œil ouvert sans souffrir de douleur.

*Suite des Symptomes qui survent les Ulceres des Yeux.*

# CHAPITRE XIX,

## *De la Fistule de la Cornée, 2. Symptome.*

UN autre symptome qui suit, mais rarement, les ulceres des yeux quand la cornée se romp, c'est *La fistule.* la fistule. Elle arrive quand la rupture est fort étroite, & que les bords deviennent calleux, ensorte qu'il demeure au milieu un petit trou rond. Elle suit aussi les playes faites par quelques instruments piquants lors quelles dégénerent en ulceres calleux.

Cequi suit cette maladie, est que l'humeur aqueuse se vuide de tems en tems, & alors les membranes paroissent affaissées & flétries : & comme cette humeur se rengendre continuellement,comme je l'ay dit ci-devant, deux ou trois jours apres l'œil paroît aussi plein qu'auparavant ; mais il ne reste pas long-tems en cet état, car si-tôt que cette humeur étend un peu plus le globe, elle recommence à suinter & couler comme devant.

Quand la fistule est dans la cornée opaque & que la cicatrice du tour n'a pas une grande étenduë, les malades peuvent distinguer les objets quand le globe est plein, pourvû qu'il n'y ait rien de dérangé au dedans de l'œil, mais non, quand l'humeur aqueuse est écoulée : & quand elle est dans la cornée transparente, l'aveuglement la suit presque toûjours en quelque endroit quelle soit, parcequ'il est impossible que l'iris ne s'altere dans sa situation, & que dailleurs la cornée ne perde

perde sa transparence par la cicatrice de l'ulcere qui a causé la fistule.

Si pour guérir les fistules il faut ôter ou consommer la callosité des bords des ulceres fistuleux pour le pouvoir unir ensuite; on juge bien que cela ne se peut pratiquer aux fistules de la cornée, & qu'ainsi elles sont sans remedes. Je n'en ay vû encore que quatre, une arrivée apres l'opération du staphylome dont j'ay parlé ci-devant, deux autres qui avoient succedé à des ulceres étroits qui avoient rompu la cornée, & une autre qui étoit survenuë apres une playe faite d'un éclat pointu de bois qui avoit percé la cornée opaque vers le petit angle de l'œil, mais elle se ferma sept ou huit mois apres, s'y étant engendré un petit bouton de chair qui s'endurcit & s'unit, de maniére que depuis la fistule ne coula plus, même le malade voyoit assez pour se conduire de cet œil.

### *Des excroissances de Chairs, 3. Symptome.*

Quoi que la cornée soit une membrane solide & qui paroît tres peu fournie de sang, il ne laisse pas quelques-fois de survenir aux ulceres dont elle est affectée, & même ensuite des playes, *Des excroissances de chairs*, plus ou moins grandes, & qui sont tantôt *Fort éminentes & fongueuses*, tantôt *Assez fermes mais sans malignité*, & d'autres fois *Si malignes*, quelles tiennent *Du cancer.*

Les ulceres ou playes qui arrivent à la cornée opaque, sont les plus sujets à ces *Excroissances de chairs*, à cause du plus grand nombre de vaisseaux dont elle est arrosée en sa superficie, & de la nature des membranes qui

forment le blanc de l'œil : il s'y en fait cependant quelques-fois dans les ulceres de la cornée transparente ; & même quand la cornée est rompuë, quelques-unes ont leur fondement sur l'uvée, comme je le feray voir dans l'histoire suivante.

Lorsque ces excroissances ne sont pas de consequence, elles se traitent avec les collyres desseichants & un peu astringents, ou bien, avec le collyre sec fait *Avec parties égales de sucre candit, de tuthie & d'iris de Florence.* Si ces remedes ne sont pas assez puissants pour les desseicher, ou que ces excroissances soient plus considerables, on ajoûte au collyre sec susdit, *Un peu de poudre d'alum brûlé*, dans la dose de moitié d'une des autres drogues, on augmente même cette dose suivant qu'on le juge nécessaire : quelques-fois aussi au lieu *D'alum*, on se sert *Du vitriol blanc calciné*, & cela quand ces excroissances résistent aux plus doux cathérétiques : on est même obligé, mais rarement, de passer à de plus violents remedes, comme on le va voir.

Il suffit de souffler sur ces excroissances un peu de ces collyres secs avec le tuïau d'une plume cinq ou six fois par jour, ou d'en saupoudrer ces excroissances si elles sont grandes ; & s'ils causent de l'inflammation se servir dans les autres tems d'un collyre anodin & rafraichissant, comme je l'ay dit ci-devant en d'autres rencontres.

Quand ces excroissances sont excessives, on est quelques fois obligé de les lier, si cela se peut, sinon, de les couper pour avancer besogne, achevant apres de les desseicher avec les collyres secs susdits.

La plus grande excroissance de chair que j'aye vue suivre un ulcere qui étoit partie dans la cornée opaque & partie dans la cornée transparente en la partie inférieure de l'iris, fut en un nommé Nicolas Noël dit la seine, qui servoit dans les troupes en qualité de Cavalier, il y a dix-huit ou vingt ans. Elle étoit si considérable quelle s'avançoit hors les paupiéres comme un champignon qui couvroit tout l'œil & étoit horrible à voir. Plusieurs Chirurgiens des Hôpitaux d'Armées & des Troupes, à cequ'il me dit, l'avoient déja extirpée plusieurs fois par ligatures & avec les ciseaux, & avec des remedes, mais trois semaines ou un mois apres elle repulluloit si fort quelle étoit dans le même etat d'auparavant; ainsi l'ayant jugée incurable, il fut congedié. S'étant retiré dans ce lieu, il me vint trouver pour l'en delivrer, & le soulager des cruelles douleurs qu'il souffroit : m'ayant dit ceque dessus & ayant examiné cette excroissance & reconnu quelle n'étoit point chancreuse, quoi qu'un peu maligne, je me déterminay à la consommer avec les cathérétiques; j'en appliquay quelques-uns, mais en vain : cela m'obligea à me servir d'une poudre faite *Avec une partie de sublimé corrosif & quatre parties de croûte de pain bien desséchée*, j'en saupoudrois un peu avec les doigts toute la superficie de l'excroissance, & si-tôt que je voyois les chairs blanchir, je lui lavois l'œil avec des eauës ophthalmiques un peu tiédes, pour empêcher le sublimé dissout dans les humidités de l'excroissance d'agir sur les parties voisines, & ensuite j'y appliquois des compresses trempées dans le collyre fait *Avec le blanc d'œuf & l'eau*

*rose.* Les escharres se formoient assez promptement, tomboient le soir ou le lendemain matin, étant tombez j'y appliquois de nouveau de la poudre & procedois comme dessus. Dans quatre jours tout cequi excédoit les paupiéres fut consommé : alors j'affoiblis ma poudre y ajoûtant de la croûte de pain, & quand je l'appliquois je tenois les paupiéres ouvertes jusques à cequelle eût agi & que j'eusse lavé l'œil comme dessus, & cela pour deffendre la partie intérieure des paupiéres. Plus j'avançois vers la racine & plus les chairs étoient solides & plus aussi la douleur que ma poudre causoit étoit grande; cependant les escharres tomboient à l'ordinaire & je ne remarquois pas plus d'inflammation à l'œil. Dans trois autres jours l'excroissance se trouva consommée à niveau de la cornée, & je reconnus alors que sa base n'occupoit pas plus de place que la moitié du petit ongle, que la cornée étoit ulcérée & rompuë de la même grandeur, & que les racines de cette excroissance passoient au delà & avoient leur fondement sur l'uvée : cela m'obligea à quitter cette poudre pour me servir d'une autre moins violente, mais nonobstant son usage les chairs repulluloient de jour à autre; je repris donc la précédente pour détruire entiérement toutes les racines de cette excroissance, aussi bien l'œil étoit-il perdu. Apres la seconde application, comme l'escharre se sépara, non-seulement l'humeur aqueuse s'écoula, mais en même tems le cristallin & le corps vitré flûerent par l'ouverture, & l'œil étant vuide, toutes les douleurs cesserent & l'ulcere se mondifia & cicatrisa entiérement en quinze jours de tems

par l'usage d'un collyre mondifiant & desseichant, sans que le malade depuis ce tems la ait ressenty aucune douleur, quoique continuellement exposé à toutes les injures extérieures, étant Marinier de sa profession.

Quand les excroissances de chairs sont veritablement chancreuses; cequ'on connoît par leur dureté, par leur inégalité, par leur couleur diverse, par l'écoulement d'une sanie maligne, virulente & corrosive, qui échauffe & ulcere les parties sur lesquelles elle coule, par les grosses veines qui rampent à la base de ces excroissances & dans les environs, & par la douleur violente de la partie malade qui se communique à la tête & aux temples; on n'y doit nullement toucher si petites quelles soient, parcequelles s'irritent considerablement, nonseulement par les remedes violents, mais encore par ceux qui ont tant soit peu d'acrimonie & de chaleur. Ainsi on doit se contenter d'appliquer dessus des collyres faits *Avec la ceruse lavée ou les autres préparations de plomb*, que l'on mesle à la quantité *D'une drachme dans quatre onces des eauës distillées de fray de grenouilles, de morelle & de roses*, dans lesquelles on fait fondre *Quinze grains de gomme Arabique*, y ajoûtant même *Un scrupule de poudre de corne de cerf brûlée ou de coquilles d'œufs*, ou autres remedes semblables, capables aussi d'adoucir l'acide malin qui y domine, & de rendre les douleurs qu'il cause plus supportables, en empêchant ou plûtôt retardant l'augmentation de ces excroissances chancreuses. & du reste s'efforcer par un bon regime de vivre, & par les remedes généraux & spécifiques pris intérieurement d'éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.

*Des Cicatrices de la Cornée, 4. Symptomes.*

Lorſque les ulceres ou les playes de la cornée ſont guéries, il y reſte *Des cicatrices*, de même que dans les autres parties du corps qui ont ſouffert quelque ſolution ; ces *Cicatrices*, dans la cornèe tranſparente paroiſſent comme *Des taches blanches*, plus ou moins étenduës & plus ou moins épaiſſes, ſelon que les ulceres ou les playes dont elles ſont des ſuites, ont été plus ou moins etenduës ou profondes. Elles ſont pour l'ordinaire unies & luiſantes, d'autres-fois elles ſont enfoncées, & quelques-fois auſſi elles ſont un peu éminentes & inégales. Dans la cornée opaque ſouvent elles ne paroiſſent pas ou tres peu, à cauſe de la couleur blanche des membranes de la conjonctive, quelques-fois auſſi elles paroiſſent *Rougeâtres ou un peu éminentes*, & d'autres-fois *Un peu obſcures*, particuliérement quand les ulceres ont été étendus & profonds.

De toutes les cicatrices de la cornée, il n'y a que celles qui ſont ſur la cornée tranſparente vis-à-vis de la pupille qui ôtent ou diminüent la vüe, toutes les autres n'incommodent point, quand dailleurs il n'y a point de changement dans la diſpoſition naturelle des parties intérieures du globe.

Celles qui ſuivent les ulceres ſuperficiels ne paroiſſent que comme un leger broüillard qui diminuë plus ou moins la vüe, ſuivant qu'il a plus ou moins d'étenduë, ou plus ou moins d'épaiſſeur. Et celles qui ſuivent les ulceres profonds paroiſſent comme une corne blanche & polie : & comme elles détruiſent la tranſparence de

la cornée, elles empechent entiérement le passage des rayons de lumiére, & cela plus ou moins, suivant qu'elles occupent plus ou moins de place.

Incontinent apres la guérison des ulceres, ou des plâyes, les cicatrices paroissent avoir plus d'étenduë, à cause d'un leger broüillard qui les environne, qui n'étant causé que par un reste d'humeur contenuë entre les pellicules de la cornée, se dissipe quand cette humeur est entiérement resoûte : & alors les cicatrices ne paroissent pas plus grandes qu'étoient les solutions de continuité qui les ont precedé ; même elles sont tant soit peu plus petite, à cause du rétrécissement & desseichement des fibres membraneuses cicatrisées.

C'est une erreur de croire que les cicatrices de la cornée se puissent ôter ou effacer par aucuns remedes, elles sont absolument ineffaçables & elles subsistent toute la vie, comme l'expérience le fait voir, nonobstant toutes les promesses que la plûpart de nos Auteurs font en nous proposant leurs remedes : s'ils les avoient essayez, ils auroient eux-mêmes reconnu cette verité. C'est encore une erreur que de s'imaginer de les pouvoir teindre & noircir pour en diminüer la difformité, avec des collyres, ou encres faites *Avec les galles, les écorces de grenades & de noix, le vitriol, la litharge, le plomb brûlé & autres de cette nature.* Tous les remedes au contraire avec lesquels on prétend les ôter ou effacer, ou les teindre, & que nos Auteurs proposent en assez grand nombre, seroient plus capables par leur acreté, ou leur astriction, de les ulcerer de nouveau & de les rendre ainsi plus fâcheuses.

## 7. *De l'Aigle, ou Aige, & du Leucoma ou Albugo.*

## CHAPITRE XX.

Lorsque quelques-uns de nos Auteurs parlent des taches de la cornée, ils les confondent souvent avec les pustules, les abcez & les ulceres; & quelques autres qui les distinguent fort bien de ces maladies, les confondent neanmoins entre-elles, & sous ce nom generique de taches, comprennent les cicatrices, l'aigle, & le leucoma, maladies cependant qui different les unes des autres. J'ay parlé des cicatrices, parcequelles sont toujours des suites des ulceres & des playes, je vais à present traiter des deux autres sortes de taches.

*L'Aigle* ou *Aige*, est une tache blanchâtre qui paroit au blanc de l'œil, & qui est causée par une humeur pituiteuse & gypsée, qui s'amasse par congestion entre les pellicules du blanc de l'œil & la cornée, & qui forme souvent une espece de petite tumeur. Et quand cette humeur ou matiére est plus endurcie & quelle forme comme une espece de durillon, c'est ceque l'on nomme, *Peros* ou *Porosis*.

Comme ces maladies sont des especes de petits *Atheromes* de la conjonctive, on n'en doit pas craindre de mauvaises suites: souvent elles n'excedent pas un grain de millet, & quand elles se trouverroient avoir un peu plus d'étendue, il est rare quelles augmentent jusques à incommoder. Si elles sont de nature à suppurer dans la suite, cela se fait sans presque causer de douleur & sans

sans aucune inflammation : elles s'ouvrent & il en sort un pus de matiére épaisse, & l'ulcere se mondifie *avec un peu de poudre d'iris & de sucre candit*, qu'on souffle dans l'œil, ou avec quelque collyre mondifiant & dessechant, & il se referme bien-tôt apres. Il y reste cependant une petite tache, même quelques-fois le follicule se remplit, quoique rarement, il se rouvre aussi de même sans autre accident : ainsi il est inutile de les écorcher comme quelques Auteurs le proposent, ou de tâcher de les dissiper par des remedes, puisqu'on se mettroit en danger, les voulant guérir ainsi, d'exciter une plus grande maladie.

On peut mettre encore au nombre de ces maladies, *De petites excroissances de chairs blanchâtres, & d'autres petites excroissances graisseuses*, qui se forme sur la conjonctive, dont on voit quelques personnes qui en ont sans en recevoir aucune incommodité, & qui ne demandent aucuns remedes, à moins quelles ne soient excessives, cequi est rare : en ce cas on les accroche subtilement avec un petit crochet pointu, prenant garde de n'y point comprendre la conjonctive ; ou on passe au travers une petite éguille courbe, enfilée d'un fil de soye, & pendant qu'on les soûleve avec le crochet ou le fil, on les coupe avec la pointe des ciseaux sans offenser la conjonctive ; on y souffle ensuite un peu *De la poudre susdite*, & on achéve la cure avec les collyres mondifiants & dessleichants.

Le *Leucoma* ou *Albugo*, est une tache blanche & superficielle sur la cornée transparente, causée par une humeur pituiteuse & comme caséeuse qui s'amasse in-

sensiblement & se glisse au-dessous de la surpeau qui recouvre cette membrane, & qui empêche la vûe tant quelle subsiste. Les vieillards & les enfans dont la chaleur est foible, & qui sont travaillez de legeres fluxions habituelles sur les yeux sont les plus sujets à cette maladie; elle est aussi quelques-fois excitée par des causes extérieures.

On distingue *L'Albugo* des cicatrices, en ceque les cicatrices sont pour l'ordinaire d'un blanc luisant, quelles sont sans douleur, & quelles sont des suites des solutions de la cornée, & que l'albugo est d'un blanc non-luisant comme de craïe, qu'il est accompagné d'une legere fluxion, d'un peu d'inflammation & de douleur, d'un petit l'armoiëment, & qu'il arrive sans qu'aucun ulcére ait précedé, au contraire il est en quelque façon le commancement d'un ulcere: on le distingue cependant des ulceres, en ceque dans les ulceres si superficiels qu'ils soient, on y remarque quelque enfonçeure & solution, & que leur couleur est sombre ou cendrée, & que dans l'albugo il ne paroît ni enfonçeure ni solution hors quand la surpeau se rompt, & que sa couler en est beaucoup plus blanche. Il differe des pustules & des abcez, en ceque leur figure ou tumeur est réguliérement circonscrite, & que celle de l'albugo ne l'est pas, s'étendant tantôt plus dans un lieu que dans un autre, & tantôt étant plus épais & plus blanc dans un endroit, & moins blanc & moins épais dans un autre. Enfin l'albugo differe de l'aigle ou aige, en ceque cette maladie-ci occupe le blanc de l'œil & à peu d'étenduë, & que l'albugo se trouve toûjours

sur la cornée transparente & à une plus grande étenduë.

Quand cette maladie subsiste long-tems, il est à craindre que dans la suite elle n'ulcere petit à petit la cornée, & alors apres sa guérison elle laisseroit un nuage qui ne s'effaceroit point; au lieu que lorsquelle ne dure pas long-tems, pour l'ordinaire il en reste peu de vestiges.

Ainsi on doit travailler à la guérir le plus promptement qu'on peut; & pour cet effet apres avoir prescrit les remedes généraux propres pour détourner la fluxion habituelle, en détruisant la source de l'humeur qui la cause, on vient aux remedes particuliers qui sont de diverses sortes.

On dissoût, détache & nettoie l'albugo avec des remedes *Acres & volatils*, comme *Avec les fiels de brochet, de carpe ou autre poisson*; ou avec *Ceux d'oiseaux de proye, de perdrix, ou autres*; dans l'un ou l'autre desquels on trempe la frange d'une plume pour en toucher l'albugo deux fois le jour.

Ou bien on se sert *De la suie humide de drapeau ou de papier*, que l'on fait brûler entre deux assiétes laissant, assez d'espace pour que le linge ou papier puisse brûler, & ramassant *Cette suie*, on la délaïe avec un peu de salive pour en toucher l'albugo comme dessus.

On se sert encore également & de la même maniére *De l'huile de gayac, ou de celle de buys.* Et comme tous ces remedes sont acres & cuisants, on nettoie l'œil demie heure apres ou environ, avec un collyre rafraichissant, dans lequel on trempe aussi une compresse qu'on applique sur l'œil malade.

On le mondifie aussi avec une liqueur faite *Avec un demi gros de myrrhe, cinq grains de camphre, & cinq grains de vitriol blanc*, qu'on dissoût dans *Deux gros de miel & du suc de fenouil*, autant qu'il en faut pour rendre le tout en forme de liniment un peu liquide, dont on touche l'albugo comme dessus.

Le collyre sec fait *Avec l'iris, le sucre candit, la myrrhe, un demi gros de chacun & quinze grains de vitriol blanc*, y est aussi fort bon. On peut encore se servir d'autres remedes, mais ceux-ci suffisent.

De quelque maniére qu'on ait fait séparer l'albugo, on en finit la cure avec les collyres proposez pour les ulceres superficiels.

---

## 8. *Du Pterygion, ou Ongle.*

## CHAPITRE XXI.

Le *Pterygion ou Ongle*, est une excroissance de chair membraneuse, qui pour l'ordinaire commence à pulluler au grand angle de l'œil, & s'étend insensiblement & se glisse en maniére d'une aîle sur & le long de la conjonctive, entre cette membrane & la surpeau qui la recouvre, jusques au cercle extérieur de l'iris, & quelques-fois passe outre & couvre la cornée transparente en telle sorte quelle empéche la vüe. Elle commence aussi quelques fois au petit angle, mais plus rarement, & il est encore rare quelle commence à la racine des paupiéres; j'en ay vû cependant, mais je n'en ay point encore trouvé qui ayent assez incommodé pour obliger à en venir à l'opération.

Nos Anciens en ont reconnu *De trois especes* : un qu'ils ont appellé *Membraneux*, parcequ'en effet il ressemble à peu prés à une membrane charnuë & nerveuse. Le second *Adipeux*, parcequ'il ressemble en quelque sorte à une graisse congelée, étant même plus blanc que le premier, & qu'aussi il se rompt aisément quand on le veut séparer. Le troisiéme, qu'on peut nommer *Variqueux*, étant entrelassé & tissu de quantité de veines & d'artéres assez grosses, d'où vient qu'on l'appelle, *Panniculus* ; c'est proprement *Le Sebel* des Arabes ; il est le plus fâcheux de tous pour l'inflammation, l'ulcération, le prurit & la douleur qui l'accompagnent le plus souvent.

Ceux qui sont sujets aux fluxions sur les yeux, & ceux qui ont été travaillez de quelque grande inflammation, ou de quelque épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, ou de quelque ulcere ou autre semblable maladie du grand angle, sont les plus exposez à cette maladie ; parceque toutes ces choses ne peuvent gueres arriver, sans que les vaisseaux capillaires ne soient, ou rompus, ou rongez, ou autrement desfigurez ; cequi donne occasion au suc nourricier de s'échapper plus abondamment entre les interstices des membranes extérieures de la conjonctive, de s'y figer faute de pouvoir rentrer dans les veines, & de former ainsi les deux premiéres especes d'ongle ; ou au sang de s'arrêter & de s'amasser insensiblement dans les vaisseaux, de les gonfler, de les rendre variqueux, & de produire la troisiéme espece.

*L'Ongle* se forme aussi sans avoir été précédé des ma-

ladies susdites, & seulement par une legere fluxion d'humeur acre, qui par les prompts désordres quelle cause aux vaisseaux & membranes extérieures de la conjonctive, donne aussi-tôt naissance à l'ongle ; mais cela est beaucoup plus rare.

*L'Ongle adipeux*, n'est point sujet à devenir malin : *Le membraneux & le variqueux*, au contraire, quand ils sont causez ou abbreuvez par une fluxion habituelle d'humeur acre ou salée, deviennent quelques-fois si malins, qu'ils ne sont traitable ni par les remedes ni par l'opération : même le variqueux sans être abbreuvé de cette humeur le devient souvent, à cause du sang qui en séjournant dans les vaisseaux s'y grumelle, s'y seiche, s'y aigrit, & acquiert quelques-fois un degré de virulence capable d'altérer les parties voisines ; d'où vient aussi que le *Sebel*, est le plus fâcheux des trois especes d'ongle.

On demendera peut-être pourquoi l'ongle commence plûtôt au grand angle de l'œil qu'au petit, ou à la racine des paupiéres ? On ne peut rendre une raison anatomique assez probable, en disant que le plus grand nombre de vaisseaux que la conjonctive reçoit venant du côté du grand angle, cette membrane doit aussi recevoir plus de nourriture de ce côté là, comme on remarque effectivement dans beaucoup de personnes quelle y est plus épaisse, & qu'ainsi quand ces vaisseaux sont affectez par quelqu'une des causes ci-dessus, l'ongle à plus d'occasion de s'y former.

L'ongle dans sa naissance demeure quelques-fois en un certain état de grandeur sans augmenter & sans ap-

porter aucune incommodité pendant le cours de la vie, comme on le voit assez souvent dans des personnes qui en portent depuis un tres long-tems. A ceux-là il ne leur faut aucuns remedes.

Quelques-fois aussi à l'occasion d'une nouvelle inflammation, il pullule de nouveau & grossit ensuite considérablement.

Quand il est nouveau & médiocre, on le guérit quelques fois par les remedes, ou pour le moins on le diminuë & on l'empéche de croitre : mais quand il est confirmé, & qu'il est si augmenté qu'il commence à couvrir la cornée transparente, les remedes n'y font plus rien, & il n'y à que l'opération qui le puisse guérir.

Pour étre traitable par l'opération, il faut qu'il soit sans douleur, qu'il soit blanc, qu'il soit molasse, & obeïssant quand on le touche, & qu'il ait cependant assez de consistence pour résister sans se rompre. Et si sa base est étroite, & qu'il n'adhére que par ses deux extremités, se séparant aisément dans son milieu, il obeïra, encore plûtôt à l'opération.

Ainsi l'ongle adipeux est difficile à enlever par l'opération, à cause qu'il est tres sujet à se rompre en le soûlevant. Et celui qui est gros & renversé, éminent, endurci, inégal, noirâtre, ou de diverse couleur, douloureux & dont la douleur se communique aux temples, est absolument incurable, parcequ'il est malin & chancreux ; & le sebel qui est le plus sujet à toutes ces mauvaises qualitées, quand il les a, il est pareillement incurable.

Pour parvenir à la cure de l'ongle, s'il est traitable

par les remedes, je veus dire s'il est médiocre & recent, on doit avoir en vüe de l'attenuer & consommer si on le peut, ou tout au moins de faire en sorte de le desseicher & emmaigrir pour l'empêcher de croître davantage; cequi s'execute par l'un ou l'autre des remedes suivants.

On fait un collyre sec *Avec un scrupule d'os de seiche, un demi scrupule de cristal fin, quinze grains de vitriol blanc, une demie drachme d'iris de Florence, & une drachme de sucre candit*, qu'on reduit en poudre tres subtile, dont on répand quelques grains sur l'ongle, ou avec les doigts, ou par le moyen d'un tuïau de plume, & cela trois ou quatre fois par jour; observant de laver l'œil demie heure apres son application avec quelques eauës ophthalmiques.

Le cristal qui entre dans ce collyre & dont chaque particule conserve des petits angles tranchants, comme on le reconnoît avec le microscope, ne sert que pour excorier en quelque maniére la superficie de l'ongle, pour donner occasion aux humidités qui l'abbreuvent de s'écouler, & pour exciter en même tems une legere suppuration, aussi bien que pour favoriser la pénétration & l'action des autres remedes. On ne doit point craindre de se servir de ce remede, quoiqu'il semble nouveau, pouvant assûrer que je n'en ay point vû arriver de mauvais effets, m'en étant servi plusieurs fois, à l'imitation d'un vieux Praticien que j'ay connu autres fois, qui faisoit une poudre avec parties égales de sucre candit & de cristal, dont il se servoit non-seulement pour les ongles naissants, mais aussi pour l'albugo, & pour

pour les ulceres qu'il ne pouvoit mondifier, & cela avec assez de succez. Et je ne doute pas même que nos Anciens & nos Modernes qui font entrer la pierre ponce dans les collyres, n'ayent le même dessein.

Le collyre sec fait *Avec une demie drachme d'os de seiche, un scrupule de vitriol blanc douze grains de sel de Saturne & une drachme de sucre candit*, reduits en poudre subtile, dont quelques Chirurgiens se servent pour souffler sur l'ongle, est aussi fort bon pour le diminuer, & pour l'empêcher de croître quand il ne fait que commencer à naître.

Ou enfin on se sert du collyre vert que l'on fait *Avec un scrupule de verdet, seize grains de vitriol romain calciné jusques à rougeur, du borax & de la pierre ponce douze grains de chacun, & une drachme du sucre candit*, qu'on dissoût dans *Quatre onces des eauës distillées de ruë & de chelidoine*, renduës un peu muccilagineuses par l'infusion *De la gomme Arabique*. On en fait couler quelques goutes sur l'ongle cinq ou six fois par jour.

Si par ces remedes ou autres semblables, on ne peut l'empêcher d'augmenter, comme il arrive souvent quand il est parvenu à un certain degré d'étenduë & de solidité; ou qu'étant inveteré & grossi, & couvrant déja une partie de la cornée transparente, on apprehende que bien-tôt il ne s'étende au dessus de la pupille, on doit au plûtôt l'emporter par l'opération; parceque si on tardoit elle seroit infructueuse pour le rétablissement de la vüe, à cause de la cicatrice qui resteroit en forme de nüage sur la cornée transparente vers l'extrémité de l'ongle qui s'y trouve toûjours adhéren-

te : mais auparavant il faut prendre garde si l'œil n'est poînt actuellement travaillé de fluxion ou d'inflammation, parcequ'en ce cas il ne faudroit point faire l'opération, que ces symptomes ne fussent appaisez, dans la crainte de les augmenter par la douleur de l'opération, quoique legere.

Pour faire cette opération, le Chirurgien s'assied, fait asseoir le malade à ses pieds, & lui fait renverser & appuyer la tête sur ses genoux. Un serviteur situé à côté tient une paupiére ouverte, & le Chirurgien l'autre; puis il passe une éguille un peu courbe dont la pointe est émoussée, [1] enfilée d'un fil de soye retors & fin, ou d'un crin de queüe de cheval, [2] par dessous l'ongle environ son milieu, ensorte qu'il le comprenne tout avec son éguille : l'éguille étant passée outre, il la tire & coupe le fil ou le crin prés l'éguille, & de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin, qui doit rester simple, le plus prés de l'œil qu'il peut, & l'étendant, il le fait glisser comme en sçiant par dessous l'ongle vers sa racine du côté du grand angle, il le rameine ensuite de la même maniére vers son autre

NOTE 1. L'éguille doit être ronde, & un peu longue pour la tenir fermement avec les doigts, elle doit être cependant un peu deliée : on la detrempe en la faisant rougir à la flamme d'une chandelle & on la courbe suivant qu'on le juge à propos : on en émousse ensuite la pointe en la frotant sur une pierre de levant ou autre propre à aiguiser, afin quelle ne pique point & quelle se glisse plus aisément entre l'ongle & la conjonctive sans la blesser, n'étant pas necessaire quelle pique pour rompre la surpeau qui le recouvre & qui le tient attaché sur la conjonctive, cette surpeau étant si délicate quelle se romp pour le moindre effort.

NOTE 2. Le crin de cheval est assez fort pour cette opération, il glisse un peu plus aisément que le fil de soye, on s'en sert cependant également pourveu qu'il soit retors & fin.

extrémité du côté de la cornée transparente, & le sépare ainsi de la conjonctive. S'il voit que l'ongle ait de la peine à se séparer, ou qu'il apprehende, etant adipeux, qu'il ne se rompe, il tient les deux extrémités du fil ou du crin d'une main, & soûlevant un peu l'ongle il le sépare doucement de côté & d'autre, selon sa longueur, avec la pointe d'une lancette qu'il tient de l'autre main, prenant garde d'offenser la conjonctive; ou bien au lieu de lancette, il se sert d'un petit déchaussoir bien tranchant, ou d'une plume d'oye coupée en maniére d'une pointe de lancette à peu prés comme ces plumes qu'on taille pour se curer les dents. Cela étant fait, de chaque main il prend une extrémité du fil ou du crin & le fait glisser comme dessus d'une extrémité à l'autre de l'ongle: le voyant bien séparé, il le lie avec le même fil ou crin vers son milieu, [3.] & tenant d'une main les deux extrémités du fil ou du crin, il éleve un peu l'ongle, & de l'autre il le coupe le plus prés qu'il peut de la cornée transparente, [4.] avec le tranchant d'une lancette, [5.] ou avec des ciseaux bien tranchants; lâchant un peu le fil, il coupe ensuite l'ongle vers sa racine, prenant garde de couper cette petite avance de

NOTE 3. L'ongle étant séparé, on le lie dans son milieu pour le tenir pendant qu'on le coupe dans ses deux extrémités, autrement ayant coupé une extrémité, il seroit difficile de couper l'autre, parcequ'il se retire & s'accourcit beaucoup.

NOTE 4. Il n'importe quelle extrémité on coupe la premiére, étant toûjours maître de l'ongle par le moyen du fil dont il est lié: ainsi on peut commencer par celle du grand angle, si on veut en cela suivre nos Auteurs, ou bien par l'autre comme je l'ay dit, cela est égal.

NOTE 5. Si on se sert d'une lancette, il la faut entortiller d'une petite bande, ne laissant que la pointe de découverte, & cela pour la tenir plus commodément.

chair glanduleuse située au grand angle, de crainte qu'étant coupée, il n'en arrive un larmoiëment involontaire. L'opération faite, il met dans l'œil *Un peu de poudre de sucre candit*, & par dessus une compresse trempée dans un collyre rafraichissant; & dans la suite il panse l'œil avec les collyres proposez pour les ulceres superficiels qu'il continuë jusques à la fin de la cure, sans craindre que les paupiéres s'unissent à la conjonctive, comme quelques Auteurs le craignent sans raison, parce que deux parties ne peuvent s'unir, s'il n'y à en méme tems solution de continuité dans l'une & dans l'autre.

Cette maniére d'opérer ne differe de celles de Paul, d'Aëce, de Celse, & d'autres Anciens qui se sont copiez les uns & les autres & que nos Modernes à leur tour ont copié, qu'enceque les deux premiers accrochent dabord l'ongle avec un petit crochet, & passent ensuite par dessous une éguille enfilée en méme tems d'un fil de lin & d'un crin, soûlevants l'ongle avec le fil de lin qu'ils font tenir par un serviteur, cependant qu'avec le crin ils séparent l'ongle en sciant, comme je l'ay dit, & le coupent ensuite à sa racine avec les mémes précautions que j'ay rapportées; & que le troisiéme qui se sert aussi du crochet ne passe qu'un fil, procedant au reste comme les deux autres: sans que les uns ni les autres se soient avisez de lier l'ongle apres être separé, hors Albucasis & Avicenne, qui, au raport de Guy de Chauliac, le lient avec le fil de lin avant que de le séparer avec le crin. Ainsi, on peut juger que la maniére que j'ay proposée est la plus sûre

& commode, étant exemte de la multiplicité des instruments, & du ministere d'un serviteur pour soûlever l'ongle qui est aisé à rompre, pour peu que ce serviteur peu instruit tire trop le fil ou le crochet, & que dailleurs l'ongle étant séparé & lié, il est bien plus facile au Chirurgien de couper sûrement ses deux extrémités sans en rien laisser.

Pour *L'Ongle Graisseux*, s'il se rompt pendant l'opération, on ôte cequi reste autant qu'on le peut avec la pointe du ciseau, ou on l'écorche avec la pointe de la lancette, prenant garde de blesser les autres parties de l'œil; & ensuite on consomme cequi peut encore rester avec le collyre vert ci-dessus.

A l'égard *Du Sébel*, quand il n'a aucune malignité, cequi est assez rare, il s'ôte de la même maniére que l'ongle. Je n'ay fait encore l'opération que sur deux: le premier, je l'extirpay de la maniére susdite, & pour arrêter le sang, je me servis d'une poudre faite avec parties égales de gomme Arabique & de bol, & d'une sixiême partie de colcotar: le second, comme les vaisseaux étoient gros, pour éviter le flux de sang, qui est toûjours assez incommode à l'œil, quoi qu'il ne flüe qu'en petite quantité, apres être séparé de la conjonctive, je le liay avec le même fil prés du grand angle, & je le coupay ensuite à son autre extrémité, la ligature tomba cinq ou six jours apres, & tous les deux reüssirent assez bien.

Mais quand il est accompagné d'une cuisson ou d'une demangeaison incommode, de croûtes, d'ulcéres, d'inflammation, d'un flux de larmes acres, que les vais-

ſeaux en ſont gros & durs, rouges ou noirs, qu'il eſt fort élevé, que la cornée tranſparente eſt trouble, que les paupiéres ſont tumefiées, que le malade reſſent une grande douleur à l'œil, aux paupiéres & aux temples, & qu'il ne peut en aucune maniére ſouffrir le jour, ſoit que toutes ces choſes ſe rencontrent en même tems ou qu'il n'y en ait que quelques-unes, il ne faut nullement en entreprendre l'opération : on ne doit pas même ſe ſervir d'aucuns remedes qui aient la moindre acrimonie ou chaleur, mais ſeulement ſe contenter d'y appliquer des collyres rafraichiſſants & anodins pour appaiſer autant qu'on le peut ces fâcheux ſymptomes, cependant qu'on travaille par les remedes généraux à corriger l'intemperie du ſang, & à divertir l'humeur qui fluë ſur les yeux.

---

*9. Du Rétréciſſement, ou des Rides de la Conjonctive & de la Cornée.*

## CHAPITRE XXII.

ON compte auſſi parmi les maladies de la conjonctive & de la cornée, cette *Contraction*, ou *Rétréciſſement*, qui leur arrive quand le globe de l'œil ſe diminuë ou par une extrême vieilleſſe, ou par quelqu'une des cauſes dont j'ay parlé en traitant du *Rétréciſſement de l'uvée*, de l'*Atrophie* de l'œil, & de quelques autres maladies : mais comme ces vices ne ſont pas de propres affections de la conjonctive ni de la cornée, non plus que de l'uvée, ni des autres membranes intérieures, mais bien des accidents ou ſymptomes d'autres ma-

adies, qui dailleurs ne sont point guérisables, à moins que les maladies dont ils dépendent ne le soient ; il est assez inutile d'augmenter le nombre des maladies de l'œil de celle là, puisqu'aussi bien il n'y a point de remede particulier à y apporter, quand même elle viendroit de vieillesse.

---

10. *Des Yeux de travers, ou des Yeux louches.*

## CHAPITRE XXIII.

QUoique quelques Auteurs rapportent cette maladie que les Grecs nomment, *Strabismos*, les Latins, *Strabositas*, par laquelle on regarde de travers ou par le côté, au cristallin, croiants qu'il est situé de travers, ou qu'il panche de côté ou d'autre ; que d'autres la rapportent à un vice de tout l'œil, ou à de certains vices imaginaires d'esprits visuels ; & que quelques autres l'attribuënt à une convulsion ou rétraction de quelques muscles de l'œil : je la mettray cependant au nombre des maladies de la cornée, parcequ'il est constant que cette maladie ne vient que d'une mauvaise conformation de la cornée transparente, qui étant plus tournée du côté du grand angle ou du petit angle, ou vers haut ou vers bas, oblige ceux qui ont un tel vice à regarder de trauers ou par le côté.

Mais comme il arrive plus ordinairement que ceux qui régardent de travers régardent en même tems de prés, je comprendray aussi sous cette maladie cette autre que quelques autres Auteurs en distinguent & qu'ils nomment, *Myopia*, ou *Lusciositas*, par laquelle on ne peut

voir que de bien prés les objets; puisque ce n'est proprement qu'une méme maladie, & qui dépend de la méme cause, je veus dire de la mauvaise conformation de la cornée.

Pour s'éclaircir d'où vient ce vice, il n'y à rien de plus aisé que de considérer & d'éxaminer les yeux de ceux qui en sont affectez, & de remarquer que presque tous ont la cornée transparente plus éminente & plus voûtée qu'à l'ordinaire, avec cette différence que les uns l'ont moins voûtée & les autres plus voûtée & éminente, & que ceux qui régardent simplement de prés ont bien la cornée transparente plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée un peu plus du côté du nez quelles n'est ordinairement dans les autres hommes; & que ceux qui régardent de travers ou de côté l'ont de méme pour l'ordinaire plus éminente & voûtée, mais la pointe de cette éminence est tournée à l'opposite & regarde en quelque façon le côté du corps, ou bien elle est tournée vers le bas, ou elle regarde le haut.

Ceci connu, il n'est pas difficile de concevoir que lorsque les Loûches veulent régarder à la maniére ordinaire des autres hommes, ils ne peuvent voir distinctement comme eux les objets: parceque les petits pinceaux de raions de lumiére qui partent de chaque petite partie des objets & qui parviennent à leurs yeux, rencontrants chez eux la cornée transparente plus éminente & plus voûtée, ils doivent se briser davantage en s'approchants de la perpendiculaire de leur entrée, lorsqu'ils pénétrent cette membrane & qu'ils entrent

dans

dans l'humeur aqueuse ; ainsi par une suite nécessaire tous les raions qui composent chaque petit pinceau, dans cette disposition, doivent, suivant la seconde expérience rapportée au chapitre 17. de la description de l'œil, s'unir & se croiser dans le corps vitré avant que d'atteindre la rétine ; ils doivent donc se trouve divergents quand ils rencontrent cette membrane, & par consequent ils n'y peuvent former qu'une peinture confuse des objets d'où ils partent, si ces objets sont un peu éloignez, comme je le suppose, & s'ils sont petits.

Car pour que la peinture fût distincte, il faudroit, ou que la rétine s'approchât plus prés du cristallin, ou le cristallin plus prés de la rétine, cequi ne se peut, comme je l'ay dit en expliquant la vûe ; ou bien il faudroit que le cristallin fût moins éminent, mais il ne se rencontre point d'autre figure dans les yeux loûches que dans les autres ; ou enfin que le globe de l'œil fût plus applati, comme dans les Chat-huants & les autres oiseaux qui ont la cornée transparente fort éminente, & il est rond à l'ordinaire : quel remede donc ?

Les Loûches eux mêmes le trouvent. Il ne faut que s'approcher plus prés des objets, ou approcher les objets plus prés des yeux : car alors tous ces petits pinceaux de raions de lumiére, dont je viens de parler, qui réfléchissent de chaque petite partie des objets, étant plus courts ; puisque l'œil se trouve plus prés de tous les centres d'où ils partent, & que je considere ici comme autant de points d'union, ils doivent se moins briser en pénétrant cette membrane & passant dans l'humeur aqueuse, de même en traversant le cristallin

& le corps vitré, & par conſequent tous les raïons qui composent chaque petit pinceau doivent s'unir plus loin du criſtallin, ſuivant ce que j'ay dit, & par la conſequence que j'ay tirée de la même expérience ſeconde, du chapitre 17. de la deſcription de l'œil. Et comme ces raïons ne peuvent s'unir plus loin du criſtallin ſans rencontrer à leur pointe ou union particuliére la rétine, ils y doivent par conſequent peindre plus diſtinctement la figure des objets d'où ils partent. Et c'eſt ce qui arrive aux Loûches.

Il s'enſuit de tout ce que deſſus, que plus la cornée eſt voûtée, & plus les Loûches doivent approcher les objets prés de leurs yeux, pour les pouvoir voir diſtinctement.

Que ceux qui regardent ſimplement de prés, pour voir un petit objet, ou pour lire, par exemple, dans un livre, doivent approcher le livre fort prés de leur nez, mais reguliérement devant eux.

Que ceux dont l'éminence de la cornée tranſparente eſt tournée en dehors, ſont obligez pour régarder un objet ou pour lire dans un livre, de mettre le livre à côte, ou de tourner la téte vers le côté opposé à l'objet qu'ils veulent régarder, & que ſouvent même ils ne peuvent lire que d'un œil, ſi l'éminence eſt grande & ſi elle eſt fort tournée en dehors; parcequ'en cette diſpoſition les deux yeux ne ſe peuvent aſſez tourner pour que les deux axes optiques ſe puiſſent rencontrer en régardant de ſi prés.

Que ceux dont l'éminence de la cornée tranſparente regarde le bas, ſont obligez de lever la tête & de met-

tre le livre vers leur menton, pour pouvoir lire, & quand ils marchent dans les ruës, d'avoir toûjours le nez en l'air : & que ceux dont la même éminence est tournée vers le haut, sont obligez de baisser la téte ou d'élever le livre en l'approchant de leur front pour lire, & d'avoir la tête baissée pour voir devant eux quand ils marchent dans les ruës. Et tout cela, parcequ'il faut nécessairement que l'objet que l'on veut voir distinctement soit dirigé vers la partie la plus éminente de la cornée, afin que les raïons qui partent de cet objet se puissent porter vers le centre de la rétine, comme je l'ay dit en expliquant la vüe : & comme les Loûches n'ont pas les muscles des yeux autrement disposez que ceux des autres hommes, ils ne peuvent assez tourner leurs yeux vers le côté opposé à l'éminence pour voir comme les autres hommes ; ainsi ils sont obligez de suppléer à ce deffaut, comme je le viens de dire.

Il s'ensuit encore que les Loûches doivent voir les objets plus gros que ne les voient les autres hommes, parceque l'angle par lequel ils voient & par lequel on juge de la grosseur des objets est plus ouvert, à cause de la grande voûture de la cornée transparente ; d'où vient aussi que la plûpart des Loûches, en écrivant, font leurs caracteres fort petits.

Que les Loûches pendant la nuit voient mieux que les autres hommes, & qu'ils peuvent lire au clair de la lune ; parceque leur cornée, étant plus éminente, rassemble davantage de raïons de lumiére qui passent par consequent en plus grand nombre par la pupille, qui chez eux se dilate même plus que dans ceux qui

ont la cornée transparente formée à l'ordinaire.

Qu'ils peuvent voir plus loin avec des lunettes dont les verres sont concaves, parcequ'ils rendent les raïons divergents; & qu'au contraire ils ne peuvent voir avec des lunettes dont les verres sont convexes, parceque leur cornée n'est déja que trop voûtée.

Que plus ils vieillissent & plus ils peuvent voir loin, à cause que par l'âge, la cornée en se desseichant s'affaisse & n'est plus si éminente; & de la vient que leur vûe se perfectionne encore lorsque celle des autres hommes au contraire diminuë, & qu'ils peuvent parvenir jusques à une grande vieillesse sans être obligez de se servir de lunettes pour lire & pour écrire.

De ce que je viens de dire des yeux des Loûches & de la cause de ce vice, on peut juger si nos Auteurs ont bien rencontré dans les differents raisonnemens qu'ils ont fait sur cette maladie, s'il m'est permis de me servir comme eux de ce terme, & s'ils ont eû grande raison de proposer des remedes pour rétablir ce vice naturel de lui méme irréparable, non pas même par les masques que l'on vente si fort pour rectifier les yeux travers, quelque assiduité qu'on ait à les faire porter. Je pourrois réfuter toutes leurs raisons, si ce que je viens de dire n'étoit plus que suffisant pour les détruire : ainsi je passe outre pour commencer la troisiéme partie.

*Fin de la seconde Partie.*



# DES MALADIES DE L'ŒIL.

## TROISIEME PARTIE.

## Contenant les maladies des Parties situées entre le Globe & l'Orbite, celles des Angles des Yeux, & celles des Paupiéres.

*Des Abcez qui se forment entre le Globe de l'Oeil & l'Orbite.*

### CHAPITRE I.

IL s'amasse quelques-fois du pus ou autre matiére entre le globe de l'œil & l'orbite, ou par voïe de fluxion, ou de congestion ; ou par le séjour d'un sang extravasé, ensuite de quelque violence extérieure, qui n'a pû se resoûdre.

Lorsque *l'Abcez* se fait par fluxion, on le connoît par l'inflammation qui survient à l'œil & qui est souvent plus grande du côté de l'amas ; par la douleur violente & pulsative que le malade ressent dans l'orbite & au fond de l'œil, & qui se communique à toute la partie antérieure de la tête ; par la pesanteur de la tête, l'insomnie & la fiévre ; & enfin par la tumeur qui paroît ensuite au dedans de l'œil entre le globe & la paupiére, ou au dehors vers la racine de la paupiére du côté de l'amas.

De plus, quand l'abcez est grand, l'œil se déjette en la partie opposée à l'amas & semble se renverser, & quand il est profond il pousse l'œil en dehors, en-

ſorte que quelques-fois il ne peut être recouvert des paupiéres, de même que dans cette maladie dont j'ay parlé au chapitre ſixiême de la deuxiême partie, avec cette différence toutes fois que dans celle-là le globe de l'œil eſt beaucoup plus gros qu'il ne doit être, & que dans celle-ci il n'excede point ſa groſſeur naturelle.

Quand cet abcez ſe fait par congeſtion, il eſt fort difficile à connoître dans ſon commencement, à cauſe que ſes progrés ſont lents, qu'il n'y paroît point ou peu d'inflammation, & que la douleur n'eſt que mediocre ; mais dans la ſuite il ſe fait connoître par la plûpart des ſignes précédents.

Et quand il ſe forme par un ſang épanché enſuite de quelque cauſe extérieure, on le connoît par la preſence de la playe ou de la contuſion, ou par le rapport du malade, ſi on ne remarque ni playe ni contuſion.

L'abcez de l'orbite eſt une maladie dont les ſuites ſont toujours fâcheuſes, à moins qu'il ſoit peu conſidérable, ou qu'il ſe faſſe vers le bord de l'orbite ; car on doit craindre ou que le nerf optique ne ſoit preſſé ou étendu, & que ſa ſubſtance moëlleuſe ne ſoit par conſequent confonduë, ce qui cauſe la perte entiére de la vûë, comme je l'ay dit au chapitre quatriême de la deuxiême partie : ou que les autres nerfs qui ſe diſtribüent aux muſcles & qui entrent dans le globe ne s'abbreuvent & ſe relâchent, ou même ſe pourriſſent & ne cauſent la paralyſie de l'œil. ou que les autres vaiſſeaux ſe détruiſent & ne le conduiſent dans l'atrophie par le deffaut de ſang : ou que quelques-uns de ſes muſcles ne ſuppurent totalement ou en partie, d'où il arrive-

soit un changement en sa situation, ou au moins une difficulté de se mouvoir : ou que les os de l'orbite ne se carient, ce qui causeroit un ulcere fistuleux de longue durée : ou qu'enfin apres la guérison de l'abcez, l'œil ne se trouve si uni à l'orbite qu'il en demeure comme immobile.

Pour le traitement de cet abcez, on doit dés le commencement & quand la fluxion se fait encore, diminuer abondamment le sang pour empêcher que l'amas soit si grand : cequi s'éxécute par un regime de vivre tres exact; par la saignée fréquemment reïterée, aiant égard cependant aux forces du malade ; & par les autres remedes tant généraux que particuliers, proposez pour le commencement de l'ophthalmie. Et quand par les signes ci-dessus, on connoit que l'abcez se fait, & qu'il ne se terminera pas par résolution, on doit avancer la suppuration autant qu'on le peut par l'usage des fomentations ou cataplasmes émollients & temperez. Par exemple.

On prend *des racines & feüilles de guimauves, des feuilles de violier, de mercuriale, de parietaire, & des feüilles & fleurs de boüillon blanc, de chacune une demie poignée, des semences de lin & de psyllium une once de chacune*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau pour en faire une décoction muccilagineuse, dans laquelle on trempe des compresses que l'on applique chaudement sur l'œil & que l'on renouvelle de trois ou de quatre en quatre heures.

Ou bien on prend *des poudres de fleurs de camomille & de melilot, & des farines de lin & de fœnugrec, une once de*

*chacune*, que l'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'une forte décoction *des plantes susdites*, pour rendre le tout en consistence de cataplasme, auquel on ajoûte sur la fin *une once de moelle de casse mondee*. On étend ce cataplasme sur un linge qu'on applique chaudement sur l'œil malade, le renouvellant deux ou trois fois le jour.

Quand le pus est fait, il se pousse & fait tumeur au dehors des paupiéres vers le bord de l'orbite, ou au dedans de l'œil par la conjonctive entre le globe & le bord de l'orbite. Quand l'abcez paroît en dehors, qui est la plus favorable issuë, & que l'on connoît que le pus est fait, on l'ouvre suivant sa longueur qui suit ordinairement celle des paupiéres, prenant garde de faire l'ouverture trop grande ; & le pus étant écoulé, on met seulement pendant deux ou trois jours à l'entrée de l'ouverture une méche de charpi pour l'empêcher de se resserrer trop promptement, que l'on couvre *d'un emplâtre de diapalme dissoût avec l'huile rosat*, & par dessus le tout une compresse trempée *dans le blanc d'œuf & l'eau rose battus ensemble*. Dans le second pansement & les suivants on se sert pour mondifier l'ulcere de l'injection faite, *avec l'aristoloche, l'encens, la myrrhe & le sucre, infusez dans le vin*; & l'ulcere étant mondifié, on l'incarne & cicatrise, comme ceux des autres parties molles.

Et quand l'abcez paroît en dedans & que le pus est fait, on l'ouvre aussi, faisant de même l'ouverture selon la longueur de la tumeur qui suit pareillement celle de l'œil ou des paupiéres, la menageant en sorte quelle

qu'elle soit seulement suffisante pour écouler le pus. On ne tente rien au dedans de l'œil, mais on peut se servir *de la même injection*, pourvû qu'on fasse l'infusion *avec l'eau d'eufraise & de rhue*; ou bien on se servira *de l'un ou de l'autre des collyres* que j'ay proposez pour mondifier les playes de la conjonctive & de la cornée, ou *de quelque autre*, à peu prés semblable, que l'on choisira dans le chapitre des ulceres. Enfin on finira la cure comme je l'ay dit en parlant des playes ou des ulceres de cette partie.

Quand le pus est écoulé, la tumeur qui étoit grande dans les environs de l'œil se dissipe, l'inflammation s'appaise, & l'œil se retire insensiblement dans l'orbite; mais il y reste une legere tumeur œdemateuse que l'on dissipe *avec les collyres ou fomentations fortifiantes & resolutives*, dont j'ay parlé ailleurs, que l'on anime même *avec l'esprit de vin*.

A l'égard des abcez qui se font par congestion, les remedes y profitent si peü que l'on n'en fait aucuns, à moins qu'il n'y survienne quelque inflammation douloureuse, que l'on tempere *avec des collyres rafraichissans & anodins*. Comme ces tumeurs sont pour l'ordinaire de la nature des *Athéromes*, *des Steatomes*, *ou des Meliceris*, elles demeurent souvent un long-tems sans augmenter; quelques-fois aussi elles augmentent si prodigieusement qu'elles poussent entiérement l'œil hors de l'orbite; ce qui n'arrive point sans des douleurs fort cruelles. Quand cela arrive il n'y a point d'autre moien pour faire cesser ces douleurs, que d'amputer l'œil pour vuider la matiére contenuë dans l'orbite, cela s'entend

pourvû que la tumeur ne soit point chancreuse, traitant ensuite l'ulcere comme je l'ay dit au chapitre 10. de la seconde partie. On m'amena sur la fin de l'hyver de 1701. une fille qui depuis six ans étoit travaillée d'une semblable tumeur qui avoit augmenté jusques à un tel degré, que le globe de l'œil étoit entiérement hors de l'orbite & lui pendoit sur la joüe, je n'ozay entreprendre l'amputation à cause que la tumeur étoit fort grosse, dure, inégale, douloureuse, enflammée, & environnée d'un grand nombre de vaisseaux gros, variqueux & durs : je lui conseillay seulement quelques remedes pour temperer l'inflammation & la douleur.

Et quand l'amas est moins considérable & qu'il paroît en dehors, il n'est pas nécessaire d'amputer l'œil; mais il faut se conformer sur ce que j'ay dit à l'égard du traitement de celui qui se fait par fluxion, & de même quand le pus se forme d'un sang épanché ensuite de quelque violence extérieure.

---

*Des maladies des Muscles de l'œil, & de celles de ses Nerfs.*

## CHAPITRE II.

QUand quelques-uns des muscles ou des nerfs moteurs de l'œil sont coupez, comme il arrive quelques-fois dans les playes qui pénétrent dans l'orbite, ou quand ils sont consommez ou rongez par une matiére purulente, comme par celle des abcez de cette

partie, le globe de l'œil est retiré dans la partie contraire, comme cela arrive à tous les autres membres, lorsque quelques-uns de leurs muscles ou de leurs nerfs sont entiérement coupez ou autrement détruits.

Quand les esprits animaux s'y portent avec violence & inordinément, ils souffrent des convulsions ou rétractions extraordinaires; d'où vient que le globe de l'œil prend différentes situations ou attitudes, suivant que ces muscles ou ces nerfs sont affectez, comme il arrive dans les accez épileptiques, dans les suffocations ou vapeurs hystériques, dans les convulsions générales & autres maladies.

Et quand ces mêmes esprits y coulent seulement inordinément & sans violence, ils sont la causé de cette instabilité des yeux par laquelle ils ne peuvent demeurer dans une même situation, se mouvants continuellement de côté & d'autre. Cette maladie [a] vient ordinairement de naissance, quelques-fois aussi elle est un accident des fiévres ardentes.

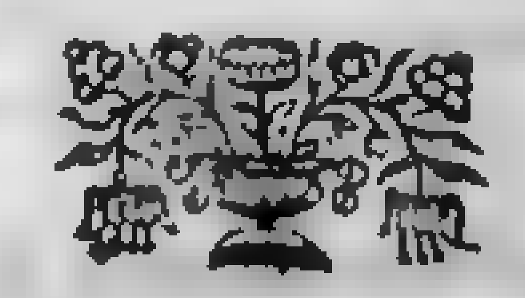
a *Appellé des Grecs* HYPPOS.

Mais lorsque les esprits animaux ne peuvent couler par les nerfs à cause de quelque obstruction de quelque cause qu'elle vienne, les muscles se relâchent & demeurent sans mouvement, aussi bien que l'œil dont le sentiment diminüe aussi ou se perd entiérement: ainsi l'œil tombe dans la *Paralysie*, & souvent se porte ou s'incline hors de l'orbite. Quand cette maladie n'est pas tout à fait confirmée, c'est ce que nos Auteurs appellent, *foiblesse de l'œil*, qui est un acheminement à la *Paralysie*.

Dans cette maladie, quand il n'y a qu'un muscle

de relâché, le globe de l'œil est seulement retiré dans la partie contraire, à cause de l'action plus forte du muscle antagoniste qui ne perd ni son mouvement, ni son sentiment, non plus que les autres muscles & nerfs de l'œil. Et toute l'incommodité que les malades souffrent de cette rétraction du globe, & de celle qui lui arrive quand quelqu'un de ses muscles ou nerfs moteurs sont coupez ou rongez, c'est qu'ils voïent tous les objets doubles lorsqu'ils les régardent des deux yeux; & cela parceque les deux yeux ne gardent plus une situation egale, comme on peut le concevoir par ce que j'ay dit vers la fin du *chapitre 21. de la description de l'œil*, en expliquant l'usage de ses parties principales.

Si je décris si succinctement ces maladies, ce n'est seulement que pour les faire connoître, afin qu'on ne les confonde pas avec d'autres, & qu'on les puisse distinguer de celles quelles peuvent en même tems accompagner, pour en faire un prognostic juste, & non pas pour proposer des remedes pour tenter de les guérir, les croiant entiérement inutiles, puisque ces maladies sont incurables; à moins que la seconde & la troisiéme ne soient que symptomatiques, & encore dans ce cas les remedes particuliers y seroient inutiles, parceque si elles peuvent guérir, elles cessent d'elles-mêmes quand les maladies dont elles dépendent sont guéries.



*Des maladies des Glandes des yeux.*

## CHAPITRE III.

QUand l'œil eſt enflammé, ſes glandes ſe reſſentent pareillement de l'inflammation : elles filtrent alors une plus grande quantité de larmes, parceque le mouvement du ſang n'eſt pas libre dans les veines, & que les artéres pouſſent avec violence. Ces larmes ſont chaudes & acres, à cauſe du vice général du ſang, & de l'intemperie particuliére qu'il contracte dans la partie même enflammée : elles flüent & coulent le long des paupiéres à cauſe de leur quantité, & de ce que les canaux qui devroient les reporter par le nez, apres avoir abbreuvé l'œil, ſe trouvent reſſerrez par l'inflammation.

Cet *écoulement de larmes* ne ſe conſidere pas comme une maladie particuliére des glandes, mais comme un ſymptome de l'inflammation, qui ceſſe le plus ſouvent lorſque l'inflammation ceſſe : auſſi ce ſymptome ne demande point d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie dont il dépend, je veus dire à l'inflammation.

Mais quand l'inflammation a été grande & qu'elle a ſubſiſté long-tems ; que les pores des glandes & leurs canaux excretoires ſe ſont dilatez & agrandis par l'abondance de l'humeur qui y a coulé ; & que, l'inflammation ceſſée, ces pores & ces canaux ne ſe reſſerrants & ne ſe remetrants point dans leur état naturel, les lar-

mes quoique sans acrimonie & claires continüent de couler ; on ne considere plus cette affection comme un symptome de l'inflammation, quoi quelle lui ait donné naissance, mais comme une maladie particuliére ; & le terme dont on se sert pour la désigner c'est de dire qu'il y a *foiblesse aux glandes*.

Ce *flux de larmes* arrive aussi quelques-fois dans les fiévres violentes lorsque la plénitude est grande ; & alors il n'est consideré que comme un symptome, cessant ordinairement quand la fiévre cesse.

Il arrive aussi naturellement, quand dés l'enfance les pores & les canaux des glandes se trouvent si ouverts qu'ils ne peuvent empêcher les larmes de couler immodérément ; ainsi les yeux sont toûjours moüillez & pleurants, & quelques-fois ce vice dure toute la vie. Ceux qui y sont sujets ont ordinairement la tête grosse & large, sont d'un temperamment phlegmatique & travaillez souvent de fluxions sur les yeux. Ce *flux habituel* est ceque nos Auteurs appellent, *delacrymatio* ou *epiphora* ; quoique d'autres n'entendent par *epiphora* que ce flux de larmes chaudes & acres qui accompagne les grandes ophthalmies. Comme ce terme est équivoque, se prenant pour toute défluxion d'humeurs en quelque partie que ce soit, on l'entendra ici comme on voudra; je ne dispute point des noms.

Il arrive encore un autre *flux de larmes* quand cette petite chair glanduleuse qui est au grand angle de l'œil a été coupée, ou consommée par quelque ulcére ; on appelle cette espece de flux, *Rhyas*, ou *Rhœas*.

A l'égard de tous les autres flux de larmes excitez

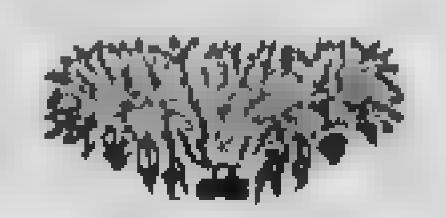
par la tristesse, par la joye & par d'autres passions, par un froid extreme, par le vent, par la fumée, par les choses acres, par l'yvrognerie & par d'autres causes, on ne les compte point parmi les vices des glandes; parceque tous ces écoulements ne sont que passagers, cessants par l'absence des causes qui les ont produit.

Lorsque la foiblesse des glandes est la cause du flux de larmes, on les fortifie avec les collyres que j'ay proposé vers la fin du chapitre de l'ophthalmie, se servant de ceux qui ont de l'astriction pour couler dans l'œil, & de ceux qui fortifient pour tremper les compresses qu'on applique dessus.

Ou bien on se sert pour couler dans l'œil d'un simple collyre que l'on fait *avec un scrupule de vitriol blanc*, fondu dans *quatre onces d'eau de pluie ou de riviere*, y ajoûtant si on veut *une demie drachme de sucre candit.*

Ces mêmes collyres servent aussi pour *le flux de larmes habituel,* & pour l'autre que l'on nomme *Rhyas*, pourvû que l'on augmente leur astriction.

On ne s'avise guéres de pousser les remedes généraux au degré que nos Auteurs les proposent pour ces flux de larmes, à moins qu'on ne voïe qu'ils augmentent considérablement & que les larmes en deviennent acres; en ce cas, pour prévenir quelque nouvelle fluxion on les met en usage suivant les reigles prescrites au chapitre de l'ophthalmie.



*Des maladies des Angles des yeux, & premiérement de l'Anchilops ou abcez du grand Angle.*

## CHAPITRE IV.

L'*Anchilops* est une petite *tumeur* ou *abcez* qui se forme entre le grand angle de l'œil & le nez, cette tumeur est ou *phlegmoneuse*, ou elle est de la nature des *atheromes*.

La *Phlegmoneuse* qui est la plus commune, commence dabord par une inflammation du grand angle qui se communique le plus souvent à l'œil & aux paupiéres, & qui est accompagnée d'une douleur piquante & d'une tension au lieu ou l'abcez se doit former: l'inflammation augmentant ensuite, la tumeur se circonscrit & enfin l'abcez se forme assez promptement. Sa cause est semblable à celle des phlegmons des autres parties.

Celle qui est de la nature des *Atheromes* & qui est la moins commune, à ses progrés plus lents, elle n'est point précédée par l'inflammation: elle commence par un petit *tubercule* assez dur, qui augmente insensiblement, sans douleur ou au moins elle est fort legere, & sans que la peau qui le recouvre soit changée de couleur: la tumeur étant plus augmentée, elle devient molle, & quand on l'ouvre on en voit sortir une humeur épaisse & gluante qui en quelque sorte ressemble à celle des *atheromes*, ou des *steatomes*, ou des *meliceris*, & souvent cette matiére se trouve renfermée dans un *chyst*.

Toutes

Toutes les tumeurs qui viennent au grand angle, sont sujettes apres leur ouverture à dégénerer en *fistules*, qui sont d'une difficile cure quand l'os est carié. Deplus les *phlegmoneuses* s'étendent quelques-fois si fort & si promptement quelles se font jour d'elles-mémes lorsqu'on s'y attend le moins ; elles pourrissent aussi quelques-fois l'angle de l'œil, ensorte qu'on ne peut empêcher l'œil d'être éraillé, ou elles forment des *sinus* qui s'étendent en d'autres parties. Et celles qui tiennent des *athéromes* s'endurcissent quelques-fois & dégénérent en *schirre* ou en *cancer*.

Pour la cure de l'abcez du grand angle, quand il est *phlegmoneux*, on emploïe dans le commencement & quand l'inflammation commence à paroître les remedes tant généraux que particuliers qui conviennent au commencement de l'ophthalmie ; afin de diminuer & détourner l'humeur qui flüe, & empêcher l'abcez d'être si grand. Et si-tôt qu'on s'apperçoit que la tumeur commence à se former, on se sert de remedes qui resolvent mediocrement & qui en même tems amolissent & relâchent la peau, pour déterminer le pus à se porter en dehors, comme d'un cataplasme fait *avec les farines resolutives*, cuites dans *l'oxicrat fait avec les eaues de roses & de plantain & un peu de vinaigre*, auquel on ajoûte *du miel* & sur la fin de la décoction *un jaune d'œuf & un peu de saffran* en poudre : on étend de ce cataplasme sur un linge & on l'applique chaudement sur la tumeur & les environs, observant de ne point couvrir l'œil ; & par dessus on applique les compresses trempées dans le deffensif fait *avec l'eau rose & le blanc d'œuf.*

Je ne sçaurois approuver la conduite de ceux qui se servent dans le commencement de remedes qui ont beaucoup d'astriction, prétendants repousser l'humeur & empêcher sa suppuration : parceque ces remedes, quoi qu'ils repoussent à la verité l'humeur en resserrant les fibres de la peau, n'empêchent pas cependant que l'abcez ne se forme, quand une fois elle a commencé de s'amasser : au contraire ces remedes seroient plûtôt cause que l'amas se feroit plus profondément, & que la matiere seroit plus en état de carier l'os, de s'étendre dans les environs, de pénétrer dans le sac lacrimal, & de sortir par le canal nasal ou par le coin de l'œil; ce qu'on doit toûjours éviter le plus qu'on peut, pour la difficulté qu'il y auroit d'y appliquer des remedes & d'empécher la fistule.

Et quand cet abcez tient de la nature des *Athéromes*, on se sert d'un emplâtre *de diachylon gommé* pour l'amollir & conduire à suppuration, ou de quelque autre semblable : parcequ on doit toûjours avancer la suppuration de ces sortes de tumeurs autant qu'il est possible, & qu'il n'y a nul danger de les échauffer un peu par les remedes emplastiques, puisque par ce moien on peut procurer la suppuration de leur *chyst*.

Il y a de deux sortes d'abcez qu'on ne peut trop tôt ouvrir pour empécher la fistule, celui du grand angle de l'œil & celui du fondement. Car si on attend à les ouvrir que le pus soit entiérement formé & qu'il commence à éminceer le cuir; ou bien si on attend qu'il se fasse jour de lui-méme, il est tres rare qu'il ne reste fistule : parceque dans celui du fondement qui est une

partie graisseuse & fort humide, le pus s'étend en dedans, forme plusieurs sinus, & perce même l'intestin, ensorte qu'apres que l'abcez est ouvert il est difficile de le mondifier & de l'incarner à cause de la perte de la substance qui est grande & qui fait que ses parois intérieures ne peuvent s'approcher & s'unir, & à cause de l'humidité du lieu qui s'oppose à cette reünion. Et que dans celui du grand angle, le pus en séjournant s'étend pareillement, forme des sinus, pénétre & ulcere le sac lacrimal, carie les os voisins & consomme cette petite chair glanduleuse située au grand angle, & par où il se fait quelques-fois jour de lui-même : d'où vient qu'apres que l'abcez est ouvert, il est pareillement difficile de le mondifier & de l'incarner, à cause du vuide qui reste & qui ne peut se remplir de chairs assez solides pour se cicatriser, parceque ce vuide est continuellement abbreuvé d'humidités, ou à cause de la carie de l'os sur lequel il ne se peut faire aucun bon fondement, à moins que cequi est carié ne soit séparé.

Ainsi si-tôt que l'on voit que la tumeur est circonscrite & que le pus commence à se former, il faut l'ouvrir sans attendre que le pus soit entiérement fait, parce qu'alors n'y aiant encore aucun vuide sensible, les fibres entre lesquelles l'humeur étoit épanchée & qui sont presque entiéres s'en trouvant débarassées, elles se resserent & s'unissent aisément, aussi bien que la playe que l'on a faite, à mesure que ce qui reste de cette humeur s'écoule par une douce & loüable suppuration.

Mais parcequ'en faisant l'ouverture de bonne heure, il ne sort de la tumeur qu'un sang un peu purulent,

quelques Chirurgiens craignent de recevoir du blâme des malades ou de ceux qui les approchent, particuliérement si ce sont des personnes de distinction, & que cela fasse tort à leur réputation. Il est bon de prévenir auparavant ces personnes, & leur remontrer les raisons que l'on a d'agir ainsi, elles sont toûjours assez raisonnables pour juger qu'on ne le fait que pour leur avantage.

On fait l'ouverture sur la tumeur, s'éloignant le plus qu'on peut de l'angle de l'œil. On la fait à peu prés de la grandeur de celle d'une saignée & un peu plus suivant l'étendüe de l'abcez. On se sert d'une lancette que l'on enfonce jusques au centre de la tumeur, on laisse écouler le sang & le pus, & ensuite on met dans l'ouverture une petite *méche de charpi*, & par dessus un *emplâtre de diapalme dissoût dans l'huile rosat*, on couvre enfin tout l'œil d'une compresse seiche s'il n'y a plus d'inflammation, & s'il y en a encore on la trempe dans *les eaües de roses & de plantain*, dans lesquelles on a fait fondre *un peu de sel de Saturne*.

Dans le second pansement on se sert du digestif fait avec *deux parties du suppuratif, une partie de terébanthine une demie partie des poudres de myrrhe & d'aloës*; & quand l'ulcére est en bonne suppuration on se sert du *mondificatif d'ache* ou autre semblable, diminuant tous les jours la méche de plus en plus; & enfin on cicatrise l'ulcére à la maniére des autres. Par cette conduite il est tres rare que l'abcez du grand angle dégénere en fistule.

Si on a été appellé à tard & que l'abcez soit déja formé, on l'ouvre dans l'état qu'il est, faisant l'ouver-

ture un peu plus grande, afin d'y introduire plus aisément les remedes pour le mondifier : ou si l'ouverture s'est faite d'elle-même, on se contente de la dilater autant qu'il le faut, procédant au reste comme dessus pour le premier appareil,

Au second pansement on examine si l'os n'est point découvert ; & s'il l'est, on agit comme je le diray dans le chapitre suivant en parlant de la cure de la fistule. S'il ne l'est pas, on mondifie & desseiche l'ulcére avec une lotion faite *avec l'aristoloche*, *la myrrhe*, *l'aloes*, *l'encens & le sucre*, qu'on fait infuser *dans le vin*, procédant au reste comme dessus. Et notez qu'il vaut mieux en cette rencontre ne point se servir de remedes onctueux, de crainte d'augmenter la suppuration qui n'est d'ordinaire que trop grande, à moins que ces remedes ne soient fort mondifiants & desseichants, en ce cas je ne les des'approuve point.

Enfin si l'abcez est de la nature des *athéromes*, apres être ouvert & pansé comme dessus, au second pansement on le sonde pour voir si l'os n'est point découvert & y remedier comme dans le chapitre suivant : & s'il ne l'est pas, comme ces sortes d'abcez ont ordinairement un *chyst*, on travaille à le consommer & faire tomber en suppuration avec un peu de poudre *de mercure rouge précipité* qu'on messe dans *du suppuratif*, ou un peu de poudre *de trochisques de minio*, ou un peu *d'ægyptiac*, de l'un ou l'autre desquels on se sert de fois à autre, jusques à ce qu'on voïe par la cheute ou suppuration des escharres que le *chyst* soit entiérement consommé ; achevant la cure comme je l'ay dit ci-dessus.

2. *De l'Ægilops ou fistule lacrimale.*

## CHAPITRE V.

L'*Abcez du grand angle* est si sujet à dégénérer en *fistule*, que si-tôt qu'il est ouvert, la plûpart des Chirurgiens qualifient par avance l'ulcére qui reste, du nom de *fistule*, quoique veritablement ce n'en soit pas une, puisque souvent il ne pénétre pas dans le *sac lacrimal*, que l'os ne se trouve pas toûjours découvert ou carié, & que l'ulcére n'est pas encore calleux. Et quand même il pénétreroit dans le sac lacrimal & que l'os seroit découvert & carié, ce ne seroit pas encore proprement une fistule, puisque cequi constituë la fistule est la callosité des bords & de la superficie intérieure de l'ulcére, & sa sinuosité.

*L'ægilops* ou *fistule lacrimale* est donc proprement un petit ulcere calleux, profond & quelques-fois sinueux situé au grand angle de l'œil, duquel il découle continuellement ou de tems en tems une humidité purulente ou glaireuse. Et improprement elle se prend pour tout ulcere intérieur du grand angle, qui a quelque issuë par ou l'humeur qui s'amasse dans le vuide s'écoule, quoi qu'il soit récent & sans callosité.

Des *fistules lacrimales*, les unes sont *apparentes* & ce sont celles qui sont ouvertes par dehors ; & les autres sont *cachées*, qui sont celles qui s'ouvrent du côté de l'œil à l'endroit de cette petite chair glanduleuse située au grand angle, ou qui ont leur issuë par le canal nasal.

Les *premiéres* sont ordinairement causées par ces petites *tumeurs phlegmoneuse* qui poussent en dehors, & moins souvent par ces autres tumeurs de la nature des *athéromes*, soit qu'on ait ouvert ces differentes tumeurs, ou que d'elles mêmes elles se soient fait jour. Et les *secondes* sont le plus souvent causées par la matiére même des larmes qui s'amasse dans le sac lacrimal à cause de quelque obstruction de ses conduits, & qui par son sejour s'échauffe & s'aigrit, excorie ou ulcére legerement la superficie intérieure de ce sac, & forme une petite *éminence* ou *tumeur* de la grosseur d'un pois ou plus, qui étant pressée se vuide ou du côté de l'œil ou par le *canal nasal*, quand l'humeur contenüe est assez fluide pour pouvoir passer par ces conduits, ou que ces conduits sont assez ouverts pour la laisser écouler, si elle est plus épaisse.

Dans les *premiers*, quand elles sont causées par une humeur chaude, qui en s'aigrissant aisément pourrit & consomme les chairs ou autres parties molles voisines qui en cet endroit ont bien peu d'épaisseur, l'os se trouve souvent découvert & carié, & cette carie d'os est la cause quelles dégérérent plus promptement en vrayes fistules; parceque le suc nourricier qui s'échappe de l'os, en s'altérant, contracte une certaine acidité maligne, qui lorsquelle est grande endurcit & rend calleuses les chairs de l'ulcére, & lorsquelle est moins grande, les rend fongueuses, & cela en fixant trop promptement le suc nourricier des parties molles. Et quand elles sont causées par une humeur grossiére & froide dont les progrés sont lents, elles sont sujettes à

être calleuses; mais rarement elles pénétrent jusques à l'os, à moins que cette humeur, en séjournant tres long tems, ne s'échauffe & s'altére par le mélange de quelque autre suc ou levain impur; cequi n'arrive gueres sans une nouvelle fluxion.

On accuse ordinairement *l'os unguis* d'être carié dans les fistules lacrimales, cequi n'est pas toûjours vray : il l'est quelques-fois, je l'avoüe; mais souvent c'est la partie supérieure *de l'os principal* de la machoire qui se joint à *l'os coronal*, & par son côté au côté antérieur de *l'os unguis* avec lequel il forme ce sinus ou longue cavité qui contient le sac lacrimal, & à la partie inférieure de laquelle est le trou qui pénétre dans le nez. Il est fort aisé de s'en éclaircir en sondant les fistules, car selon que la sonde entre avant, on juge si c'est l'os unguis sur lequel elle s'arrête, ou si c'est l'os de la machoire : dailleurs en frappant avec le bout de la sonde l'os unguis, on ne trouve pas la même résistence & le même rapport de son, comme en touchant l'os de la machoire, parceque l'os unguis est tres mince, & qu'il n'a pas la même solidité de l'os de la machoire.

Le propre des fistules c'est de flüer pendant un tems, & de seicher en d'autre, ou au moins de jetter peu d'humidités, & de recommencer ensuite à flüer. La même chose arrive à quelques fistules lacrimales, car il y en a qui sont un tems sans flüer, puis elles se rouvrent & fluent abondamment, & il y en a aussi d'autres qui fluent perpetuellement. Quand elles cessent de flüer, cela vient ou de ce qu'il n'afflüe point d'humeurs excrémenteuses dans l'ulcére fistuleux, comme lorsqu'on les

les a épuisées détournées par les purgatifs ; ou que la nature elle même leur a fait reprendre le chemin de leurs émonctoires ordinaires ; ou de ceque par une legere inflammation les parois intérieures de la fistule se trouvent étranglées, ensorte que l'humeur ne peut passer au travers, comme on le voit arriver aux playes ou aux ulcéres qui s'enflamment ; ou enfin de ceque leurs issues se trouvent bouchées de quelques chairs fongueuses ou calleuses. Mais lorsque les humeurs excrémenteuses abondent dans la masse du sang par le défaut de leur sécrétion, ou que les parois intérieures de la fistule se relâchent quand l'inflammation cesse, ou que les chairs fongueuses ou calleuses se fondent ou pourrissent par l'exaltation du levain de la fistule, quoi qu'en petite quantité, alors les fistules recommencent à flüer comme elles faisoient auparavant, & quelquesfois même davantage.

Les fistules lacrimales qui suivent de grands abcez, ou qui arrivent à des sujets mal-habituez & enclins à de grandes fluxions, sont sujettes à avoir plusieurs sinus & plusieurs issuës, à de grandes caries, & à de grands écoulements de matiére purulente.

Celles qui sont ouvertes en dehors & dont le fond à peu d'étenduë, qui sont récentes, sans callositées & sans carie d'os, sont les plus aisées à guérir. Au contraire quand elles sont vieilles, profondes & calleuses, & qu'il y a carie, elles sont tres difficiles à guérir.

Les cachées, soit quelles aient leur issuë du côté de l'œil ou du côté du nez, lorsquelles se vuident aisément quand avec le doigt on presse le coin de l'œil,

que l'humeur qui en coule est claire & glaireuse, que la tumeur qui paroît en dehors quand la fistule est pleine est tres petite, & qu'il n'y a ni douleur au coin de l'œil, ni inflammation, peuvent se desseicher & guérir d'elles mêmes; parceque l'ulcération du sac lacrimal n'est que legere & superficielle : & au contraire, quand l'humeur est purulente & quelle sort en quantité, il est rare quelles guérissent à moins qu'on ne leur donne une issuë par dehors & qu'on ne les mondifie & desseiche, à cause que l'ulcération du sac lacrimal est alors plus considérable.

Enfin soit quelles soient cachées ou apparentes, quand l'humeur qui en découle est sanieuse, acre, noirâtre & d'une mauvaise odeur, indices souvent de la carie de l'os, elles ne guérissent point qu'on ne les ouvre ou dilate, qu'on ne les mondifie & desseiche, qu'on ne corrige la carie de l'os ou par les remedes ou par le feu, & que l'os carié ne soit ensuite separé du sain par la nature. Mais quand les fistules deviennent si malignes quelles tiennent de la nature du *cancer*, cequi est rare, elles ne peuvent se guérir ni par les remedes, ni par l'opération.

Pour la cure des fistules lacrimales, on doit dabord prévenir la fluxion qui pourroit survenir pendant le traitement, par la saignée, s'il y a plénitude, & par les autres remedes proposez dans le *chapitre de l'ophthalmie*, pour diminuer & détourner ailleurs les humeurs qui peuvent flüer; & s'il y a intemperie cacochymique, par les purgatifs que l'on diversifie suivant la nature de l'humeur dominante : cela s'entend si la fistule est con-

ſidérable, & que pour la guérir, on ſe propoſe de paſſer aux derniers remedes; parceque ſi elle eſt de peu de conſéquence, & qu'il ne ſoit néceſſaire de ſe ſervir que des remedes les plus doux, on peut obmettre les remedes généraux ſans crainte d'aucun accident.

Enſuite ſi la fiſtule eſt ouverte par dehors, que ſon fond ſoit un peu large, quelle ſoit ſans callositées, & que l'humeur qui en découle ſoit claire & viſqueuſe, ou qu'étant purulente elle ſoit blanche & unie, on la mondifie & deſſeiche avec la lotion ci-devant propoſée, faite *avec l'ariſtoloche, la myrrhe, l'aloés, l'encens & le ſucre* infuſez dans *le vin*, dans laquelle on trempe une petite méche qu'on introduit dans la fiſtule pour la remplir, apres y avoir ſeringué un peu de ladite lotion, & par deſſus on y met un petit emplâtre *de diapalme* diſſoût comme deſſus ou autre ſemblable. Et en cas que l'entrée fût trop étroite on la dilateroit auparavant avec un peu *d'éponge préparée* ou de la *racine de gentiane ſeiche*, ou avec la lancette, ſuivant qu'on le jugeroit plus à propos. On diſſoût quelques-fois dans la lotion ſuſdite un peu *de camphre & de vitriol blanc* quand les humiditées ſont abondantes & que les chairs ont peu de ſolidité. A meſure que la fiſtule ſe mondifie & deſſeiche & que les chairs nouvelles & bonnes pouſſent, on diminuë la méche en ſa longueur, juſques à ce que la fiſtule ſoit preſque remplie de chairs, apres quoi on ſe contente d'un petit plumaceau ſec & de l'emplâtre; & ſi alors les chairs pouſſent trop, on ſe ſerviroit d'un peu de poudre *d'alum brûlé* pour les conſommer & deſſeicher.

On peut aussi se servir au lieu de la précédente lotion, *du baume vert de Metz*, *de l'onguent mondificatif d'ache*, dans lequel on doit dissoudre un peu *de verdet* pour le rendre plus detersif, ou y mesler de *l'onguent des Apostres*; ou même se servir d'autres baûmes ou onguents à peu prés semblables pourvû qu'ils soient assez chargez *de verdet* pour empêcher qu'il ne s'engendre des chairs fongueuses : mais les lotions sont toûjours à preferer aux remedes onctueux.

Si l'ouverture de la fistule est étroite & calleuse, on la dilate en consommant la callosité avec *un petit trochisque pointu de minio* qu'on introduit dedans ; & l'escharre étant tombé, s'il reste encore de la callosité au fond de la fistule, on y porte un peu *de ce trochisque en poudre*, ou bien on se sert *du mercure rouge precipité* seul ou meslé avec parties égales *d'alum brûlé*, ou d'autres semblables remedes cathérétiques ; & apres que la callosité est consommée on mondifie & desseiche l'ulcére comme dessus.

Et comme ces remedes pendant leur action, causent de la douleur qui peut être suivie d'inflammation, il en faut deffendre l'œil & les paupiéres par l'application fréquente des compresses trempées dans un collyre rafraichissant.

Si l'os est carié, on dilate la fistule jusques dans son fond, si elle ne l'est pas assez, ou avec *le trochisque de minio* quand il y a callosité, ou s'il n'y en a point, avec *l'éponge préparée*, ou *la racine de gentiane*, ou par une petite incision faite avec la lancette particuliérement quand la peau est peu ouverte. Et quand la dilatation est assez

grande, on examine l'os pour reconnoître de quelle espece de carie il est affecté : car si elle est simple & peu humide ( comme il arrive aux os découverts par quelque cause extérieure, ou par un pus peu malin, & qui sont touchez de l'air ) on peut le dessecher & en avancer l'exfoliation par les remedes. On se sert à cet effet *de l'esprit de vitriol* ou de celui *de soulphre*, dans l'un ou l'autre desquels on trempe un petit globule de charpi ou de cotton que l'on introduit au fond de la fistule immédiatement sur l'os, remplissant le reste de la fistule de charpi sec pour l'entretenir ouverte ; & aiant continué cette application pendant deux, trois ou quatre pansements, on en cesse l'usage, pour ne plus se servir que *de l'huile de gayac*, ou *de la teinture de myrrhe & d'aloes tirée avec l'esprit de vin*, ou *de l'esprit de vin camphré*, jusques à ceque l'os soit exfolié : ensuite on mondifie, dessiche & cicatrise l'ulcére comme je l'ay dit.

Ce qu'on appelle *exfoliation* est la separation de la superficie altérée de l'os qui est plus ou moins épaisse selon que l'altération de l'os est plus ou moins profonde. Quand cette exfoliation est tres superficielle, souvent on ne s'en apperçoit par la sortie d'aucune piéce sensible de l'os ; mais on reconnoit quelle se fait, ou quelle est faite, par des chairs rouges & solides qui grainent immédiatement sur l'os : & cette exfoliation si superficielle quelle soit, ne se fait point en l'os unguis parceque cet os est tres mince, mais la partie altérée de cet os se sépare entiérement ; d'où vient qu'il reste percé, & que les humiditées qui entrent dans la partie du sac lacrimal qui reste entiere s'écoulent pour l'ordinai-

re par le nez, ſans que les Malades en reçoivent grande incommodité.

Quand la carie eſt fort humide, ou que l'os découvert ſe trouve exoſtoſe, c'eſt-à-dire, qu'il eſt recouvert d'une croûte oſſeuſe fort tendre, qui n'eſt autre choſe que le ſuc nourricier de l'os qui s'échappe & ſe condenſe ſur ſa ſuperficie, les remedes ordinaires ne peuvent détruire cette carie humide non plus que l'exoſtoſe, & la rugine ne s'y peut porter pour l'emporter, à cauſe du peu d'étendüe du lieu & du voiſinage de l'œil : ainſi il eſt néceſſaire d'y emploier le dernier remede qui eſt le feu ; comme auſſi dans cette autre eſpece de carie humide accompagnée de *vermoulûre* qui eſt la plus mauvaiſe de toutes les caries, étant ordinairement cauſée par un pus acide & malin qui s'engendre dans l'ulcére, qui pénétre l'os, altére ſon ſuc nourricier & le rend ſi malin & deſtructif, qu'il ronge & corrode non-ſeulement l'os dont il ſort, mais auſſi corromp les chairs & les autres parties voiſines qu'il touche. Et la raiſon pour laquelle on ſe ſert du feu dans ces eſpeces de caries, c'eſt pour, en brûlant l'os, le deſſeicher promptement juſques en ſa partie ſaine, & conſommer en même tems ce virus malin qui réſide dans l'os carié : & comme l'os ainſi brûlé & deſſeiché eſt rendu plus ſolide qu'il n'étoit, le pus ou la ſanie qui s'engendre dans l'ulcére des chairs, ne le peut plus pénétrer ; ainſi dans la ſuite rien n'empêche plus que cet os deſſeiché ſoit ſéparé de ſa partie ſaine, à meſure que le ſuc nourricier qui s'amaſſe au deſſous & qui donne naiſſance à une eſpece de chair qui a ſes fondements dans les pores mêmes de

l'os sain, le pousse dehors.

Pour faire sûrement cette opération, apres avoir préparé le Malade par les remedes généruax s'il en est nécessaire, & suffisamment dilaté la fistule comme je l'ay dit ci-dessus, on le situë commodément, ou sur son lit, la tête bien appuïée sur l'oreillier, ou sur une chaise à haut dossier & un peu renversé, sur lequel on appuie aussi la tête que l'on fait tenir fermement par un serviteur, observant qu'elle soit en telle situation, que l'appuy se fasse sur l'oreille & la tempe opposée à l'œil malade: & aiant couvert l'œil sain d'une compresse affermie par un bandeau, pour ôter au Malade l'appréhension du feu, & appliqué sur l'œil malade une autre compresse imbuë de quelque eau rafraichissante, ne laissant que l'endroit de la fistule de découvert; on introduit dans la fistule & jusques à l'os une cannule de fer ou d'argent faite en maniére de la doüille d'un petit entonnoir, & qui autour de sa partie supérieure à un bord applati & l'arge d'environ le travers d'un doigt avec un petit manche pour la tenir: on pousse au travers de cette cannule une ou deux fausses méches de linge pour épuiser le sang ou les humiditées qui peuvent être écoulées sur l'os, afin quelles n'émoussent point l'action du feu, & qu'étant échauffées elles ne brûlent point les chairs voisines, cequi pourroit exciter une grande inflammation à l'œil; & en retirant la fausse méche on plonge en même tems par la cannule un petit cautere bien rouge qu'on appuie à plat sur l'os; & son action étant passée, on le retire & on ôte aussi la cannule que l'on trempe dans de l'eau pour la réfroi-

dir ; l'aiant essuïée promptement on l'introduit de rechef dans la fistule & on plonge dedans un second cautere comme dessus ; ce qu'on reïtere deux ou trois fois suivant la grandeur de la carie. Et l'os étant ainsi bien cauterisé & desseiché ; on remplit la fistule de charpi sec que l'on couvre d'un petit linge sur lequel on a étendu *un cérat rafraichissant*, & par dessus on met une compresse en plusieurs doubles si petite & étroite qu'elle puisse tenir entre le nez & l'œil, & sur le tout une autre assez grande pour couvrir l'œil & les parties voisines, les aiant auparavant trempées dans un deffensif ordinaire, contenant enfin tout l'appareil avec un bandage convenable.

Il faut observer, que lorsque c'est l'os unguis qui est carié, on le perce ordinairement en le brûlant à cause de son peu d'épaisseur comme je l'ay dit ; ainsi la fistule se trouve alors ouverte du côté du nez : d'où vient que l'on dit qu'en faisant cette opération l'on convertit la fistule extérieure en une intérieure : mais cette fistule intérieure n'apporte point d'incommodité sensible ; parceque le tour de l'os se couvre d'une chair subtile qui se cicatrise d'un côté avec la membrane qui forme le sac lacrimal qui reste entiére, & de l'autre avec la membrane glanduleuse qui revêt la partie intérieure du nez : & que tout cequi peut s'écouler par ce nouveau trou ne sont que les humiditées qui entrent dans le sac lacrimal, qui pour être naturelles, ne causent aucune mauvaise odeur.

Il faut encore remarquer que dans cette rencontre il reste souvent deux trous qui du sac lacrimal se communiquent

niquent dans le nez : celui dont je viens de parler qui est accidentel, & le trou lacrimal qui est naturel. Car il ne faut pas penser que par l'opération on ne fasse qu'agrandir le trou lacrimal, cela ne se peut ; parceque ce trou est à la partie la plus inférieure de ce sinus formé par l'os unguis & l'os principal de la machoire, & ou on ne peut porter la cannule. Ce qui arrive seulement, c'est que ce trou se trouvant quelques-fois obstrué, ou par des chairs fongueuses, ou par l'épaisseur de la membrane enflammée, se desopile dans la suite, ou par la suppuration des chairs fongueuses excitée, & par l'opération & par les remedes dont on se sert ensuite, ou par la réduction de la membrane épaissie en son état naturel ; à cause de la cessation de l'inflammation & du desseichement qui suit l'écoulement libre des matiéres qui s'amassoient auparavant dans la fistule.

Et lorsque c'est la partie supérieure de l'os principal de la machoire qui est cariée, le cautere ne le perce point, parceque cet os a assez d'épaisseur pour résister à l'action du feu, ainsi il s'exfolie de même que les autres os ; & apres l'exfoliation la fistule se desseiche & cicatrise plus promptement que lorsque c'est l'os unguis, parcequelle n'est pas si profonde, & que pour l'ordinaire elle n'interesse pas si fort le sac lacrimal.

Dans le second pansement & dans les suivants, on applique sur l'os une petite mêche trempée dans *l'esprit de vin ordinaire*, ou *camphré*, ou chargé de la teinture *de myrrhe & d'aloës* ; on peut même toucher l'os avec *l'huile de gayac*, ou se servir des *poudres céphaliques* * pour toû-

* NOTE. Les meilleures & principales sont les poudres *d'aloës*, *de*

jours le desseicher davantage & en avancer l'exfoliation, apres laquelle on incarne l'ulcére, on le desseiche & cicatrise comme je l'ay dit ci-dessus.

A l'égard des fistules cachées, soit quelles se vuident par le coin de l'œil ou par le dedans du nez, si l'humeur qui en découle est purulente & abondante, ce qui denote l'ulcération du sac lacrimal, il est plus utile pour en tarir la source de les ouvrir par dehors : & quand elle est sanieuse, acre & noirâtre, outre l'ulcération du sac lacrimal, il y a tout lieu d'apprehender la carie de los, & on ne peut absolument se dispenser de les ouvrir. L'ouverture des unes & des autres se fait avec la lancette, comme je l'ay dit en parlant des abcez de cette partie, & non point avec le *cautere potentiel* comme quelques Auteurs le proposent, tant à cause du voisinage de l'œil que le cautere, en s'étendant, pourroit offenser puisqu'on n'est point maître de son action, qu'à cause de la difformité qu'une plus grande cicatrice, qui suivroit l'application du cautere, causeroit. L'ouverture étant faite, si l'os ne se trouve point carié, on traite la fistule comme je l'ay dit ci-dessus : mais s'il est carié, on le desseiche & on en procure l'exfoliation par les remedes ci-dessus proposez, quand cette carie est simple, ou par le feu, quand l'os est exostosé ou vermoulu, en observant au reste ce que j'ay dit à l'occasion du traitement de ces sortes de caries.

*myrrhe*, *d'encens*, *de mastich*, *de sabine*, *de centaurée*, *d'iris*, *d'aristoloche*, *de gentiane*, seules ou quelques unes meslées ensemble : on les appelle *céphaliques* ou *catagmatiques*, parcequ'on s'en est dabord servi aux fractures des os de la tête pour aider à séparer les os cariez superficiellement.

Mais si l'humeur qui decoule d'une fistule cachée est claire & glaireuse, si la tumeur quelle forme en dehors est petite, & s'il n'y a ni douleur ni inflammation comme je l'ay déja dit, elle se guérit le plus souvent sans remedes & sans opération, pourvû que les Malades aient le soin de se presser avec le doigt le coin de l'œil pour faire couler cette humeur & empêcher que par son séjour elle ne s'aigrisse & ulcére le sac lacrimal dans lequel elle s'amasse : car cette humeur n'est autre chose que l'humeur excrémenteuse & naturelle qui se filtre dans ce sac & qui devient glaireuse, ou à cause quelle s'y mesle avec le suc nourricier de cette partie qui a été relâchée par l'inflammation précédente, ou à cause d'une simple obstruction du trou nasal, qui empêchant l'écoulement de cette humeur par le nez, fait qu'elle s'échausse par son sejour, qu'elle s'aigrit & qu'elle altére la temperature de ce sac. De là vient qu'apres des abcez des angles des yeux, non-seulement de la nature des *phlegmons*, mais aussi de celle des *athéromes* qui ne pénétrent point dans le sac lacrimal, comme on le connoit apres leur ouverture, & qui guérissent fort promptement, & aussi apres des inflammations des angles des yeux guéries sans suppuration, il reste quelques-fois aux Malades de ces sortes d'écoulements de matiéres claires & glaireuses pendant plusieurs mois & quelques-fois des années entiéres, & qui enfin se dessechent & se suppriment entiérement.

Cette derniére espece de fistule, qui est une des plus communes, quand elle dure long-tems, & qu'on n'a pas le soin d'en exprimer l'humeur à mesure quelle s'a-

masse, dégénere souvent dans la précédente, parceque cette humeur se corrompant par un trop long séjour acquiert un plus haut degré d'acreté, devient purulente, ulcére un peu plus profondément le sac lacrimal & le rend un peu calleux. Cependant il n'est pas toûjours necessaire d'en venir à l'opération pour la guérir, à moins que l'humeur comme je l'ay dit ci-dessus ne soit abondante, ou qu'on doute que l'os soit carié ; l'expérience faisant connoitre qu'elle se guérit souvent aussi d'elle-même dans la suite du tems : & même il arrive qu'apres une nouvelle fluxion, elle se desseiche & guérit promptement, parcequ'il s'y fait alors une nouvelle suppuration qui détruit la callosité & qui desobstruë le trou nasal. Quoi que cette fistule se puisse guérir d'elle-même, il est cependant plus sûr d'avancer sa guérison par l'ouverture & par les remedes propres à la mondifier & desseicher.

En finissant ce chapitre, je me crois obligé d'avertir qu'apres l'operation des fistules où l'os s'est trouvé carié, soit qu'on en ait procuré l'exfoliation par les remedes ou par le cautere actuel, & même apres le traitement des autres fistules, quoique l'ouverture extérieure soit bien cicatrisée, il reste souvent un écoulement d'humidités par le le coin de l'œil, & quelques-fois par le nez, qui subsiste plus ou moins selon que les Malades sont d'un temperamment plus ou moins humide & sujets aux fluxions, & qui se desseiche enfin. C'est pourquoi il est bon d'en prevenir les Malades avant même l'opération, afin de leur ôter le chagrin qu'un tel reste de maladie leur pourroit causer, si un tel écoulement res-

toit, & les empêcher de se plaindre de leur Chirurgien.

Je dirai encore qu'on voit quelques-fois des fistules de toutes especes, même ou il y a carie, se guérir sans remedes & sans opération, quand les sujets sont d'un bon temperamment : les exfoliations se faisants naturellement, & les callosités se détruisants par de nouvelles fluxions & suppurations. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenteray de ces deux.

Un païsan assez jeune & robuste, travaillé en même tems de deux abcez fort considerables aux grands angles des yeux, me vint trouver il y a quelques années pour les lui ouvrir, la matiére étant déja prête à percer la peau : étant ouverts, non-seulement la partie supérieure des os principaux de la machoire, mais aussi les os *unguis* se trouverent découverts & cariez ; voiant ce desordre, je lui conseillay de souffrir l'application du feu, à quoi il ne voulut consentir, quoique je lui fisse connoître l'incommodité qu'il recevroit des fistules qui resteroient. Il se contenta de me demander des remedes pour se panser lui-même & s'en retourna. Quelque tems apres les ouvertures se resserrerent & se convertirent en fistules calleuses, jettants du pus & beaucoup de sanie noirâtre, cequi continua pendant trois ans, & quelques esquilles étant sortiés, ces fistules se cicatriserent au dehors, mais il resta des fistules intérieures ou cachées dont les humidités purulentes se vuidoient du côté de l'œil qui subsisterent encore plus d'un an, puis se dessécherent, & le Malade se trouva entiérement guéri, sans que depuis il en ait ressenti aucune incommodité.

Une Dame d'un tempéramment assez cacochyme & délicate, sujette à des fluxions sur les yeux, fut travaillée il y a environ trois ans d'un abcez au grand angle de l'œil qui dégénéra en fistule cachée. Elle consulta plusieurs Medecins & Chirurgiens qui lui conseillerent l'opération, à laquelle ne pouvant se résoûdre, elle sortit de Paris ou elle étoit, pour venir prendre l'air en une de ses terres, où étant, elle voulut avoir mon avis sur ce qu'elle devoit faire. Voiant que la tumeur qui se formoit quand la fistule étoit pleine étoit fort petite, quelle se vuidoit aisément du côté de l'œil quand elle la pressoit du bout du doigt, que la matiére qui en sortoit à son réveil étoit assez loüable, & que celle qui sortoit pendant la journée étoit claire, glaireuse & peu purulente, n'y aiant au reste ni inflammation, ni douleur; je lui dis qu'en souffrant l'opération, comme on lui avoit conseillé, elle guériroit plus promptement & plus sûrement; mais que quisqu'elle ne pouvoit se résoûdre à ce remede douloureux, elle devoit au moins ne point s'affliger si un jour il survenoit une nouvelle fluxion, ou une suppression entiére des matiéres qui avoient accoûtumé de couler, & que l'abcez qui se formeroit pourroit prendre son cours par le nez, & qu'ensuite elle guériroit: cequi effectivement lui arriva l'hyver suivant étant de retour à Paris, & elle guérit comme je lui avois prédit. Elle m'en donna aussi-tôt avis: & ce mois de Juillet 1701. tems auquel j'écris ce traité, cette Dame étant en Champagne, je l'ay vûe & ay reconnu moi-même la verité de cette guérison.

*3. De quatre autres maladies du grand Angle.*

## CHAPITRE VI.

### *1. D'une excroissance de chair dite Encanthis.*

IL arrive encore aux angles des yeux quelques autres maladies, qui quoi quelles paroissent petites & de peu de conséquence, ne laissent pas que d'apporter des incommodités quelques-fois fâcheuses aux Malades qui en sont attaquez.

Telle est *l'excroissance de chair* au grand angle de l'œil, * dont il y a deux especes : une qui est fongueuse, rougeâtre & indolente, qui obeït souvent aux remedes; & une autre qui est plus solide, quelques-fois blanchâtre, & d'autres-fois un peu plombée, un peu douloureuse & qui résiste aux remedes ordinaires, n'obeïssant qu'à l'opération.

* *appellée* ENCANTHIS.

Si l'errement du suc nourricier des parties molles est la cause de toutes les excroissances charnuës, on ne doit point chercher dautre cause de celle-ci : ainsi quand le suc nourricier de cette petite chair glanduleuse qui se rencontre naturellement au grand angle, se trouve abondant, grossier, ou en quelque maniére altéré par quelque levain non naturel coulé & infiltré en cette partie, soit par une ulcération de cette même chair glanduleuse, ou par un reste d'ongle qui n'a pas été emporté dans lopération, ou que l'on n'a pas suffisamment desseiché, il donne naissance à cette excroissance ou addition de chair, qui semble être une appendice ou

une excroissance même de cette petite chair glanduleuse du grand angle.

Quand cette excroissance est fongueuse, rougeâtre, indolente & peu considérable, elle se sépare quelques-fois d'elle-même & se guérit sans remedes, comme je l'ay vû arriver; mais souvent aussi si on la néglige, ou elle croît des-mesurément & incommode, ou elle s'ulcére & cause une inflammation douloureuse, & un écoulement fâcheux de larmes acres, ou quelques-fois elle devient chancreuse.

Pour la guérir: lorsquelle peut obeïr aux remedes, on la consomme & desseiche avec le collyre sec fait avec *quinze grains de verdet brûlé, dix grains d'alum calciné, un scrupule d'iris & une dragme de sucre candit*, reduits en poudre tres subtile, dont on met un peu sur l'excroissance trois ou quatre fois par jour, lavant l'œil demie heure apres avec quelque *eau ophthalmique*, ou bien on se sert *du collyre vert* que j'ay ci-devant proposé pour l'ongle.

Quelques Auteurs conseillent de se servir *du verdet seul*, ou *de l'alum*; d'autres *du precipité rouge de mercure*; & quelques autres ne craignent point de toucher cette excroissance *avec l'esprit de vitriol*: mais comme on ne peut appliquer ces remedes si juste sur l'excroissance qu'ils ne se répandent peu de tems apres aux environs, & que lœil qui ne peut souffrir de si forts *cathérétiques* n'en soit offensé, on ne s'en doit point servir, à moins qu'on ne les étende avec d'autres remedes plus doux pour affoiblir leur action. Même on doit rejetter absolument en cette rencontre *l'esprit de vitriol*, & les autres *esprits acides*

*acides*, parcequ'ils se répandent en même tems qu'on les applique, & agissent si promptement qu'il est impossible d'arrêter le progrés de leur action.

Mais si cette excroissance est plus solide & peu douloureuse, quelle ait beaucoup d'étenduë, ou quelle résiste aux remedes ordinaires, on l'extirpe en cette maniére.

On passe au travers une éguille enfilée d'un fil avec lequel on la lie, & soûtenans d'une main les bouts du fil on l'eleve doucement, puis on la coupe avec la pointe des ciseaux, ou avec la lancette ou le scalpel, tout auprés de cette petite chair glanduleuse du grand angle sur laquelle elle prend naissance, & que l'on doit éviter d'offenser pour la raison que j'ay donnée en parlant de l'opération de l'ongle ; il est aisé de les distinguer en ceque leur couleur n'est pas tout à fait uniforme. On met ensuite un peu de poudre *de sucre candi* dans l'œil & par dessus des compresses trempées dans un *collyre rafraichissant*, pansant au reste le Malade avec les *collyres mondifiants & dessêichants* proposez pour les ulcéres superficiels.

Si enfin cette excroissance est fort dure, inégale & douloureuse, qui sont des marques quelle est maligne & chancreuse, on n'en entreprend point l'opération qui ne seroit que funeste, on se sert seulement des *collyres rafraichissants & anodins* pour diminuer la douleur & empêcher autant qu'on le peut l'augmentation de cette maladie.

### 2. *De la consomption de la chair glanduleuse du grand Angle.*

Une maladie contraire à la précédente est la *consomption* de cette petite chair glanduleuse du grand angle, qui cause ce flux de larmes dont j'ay parlé ci-dessus au chapitre troisiéme. Cette *consomption* arrive, ou pour avoir emporté cette chair glanduleuse en extirpant l'excroissance ci-dessus, ou bien en séparant l'ongle, ou par un pus fort acre qui découle d'une fistule lacrimale ouverte du côte de l'œil & qui ulcére & ronge cette petite chair glanduleuse, ou par des petits abcez ou des ulcérations qui s'y font, ou enfin par l'action de remedes trop acres dont on s'est servi inconsidérément pour quelque maladie de cette partie.

Comme le flux de larmes qui suit cette consomption est incommode & fâcheux durant quelques-fois toute la vie; on doit dés le commencement s'efforcer de le prévenir autant qu'on le peut, par l'usage des collyres qui peuvent resserrer & desseicher cette chair glanduleuse, & dont j'ay parlé au chapitre 3. à l'occasion de ce flux, ajoûtant dans ces mêmes collyres *de l'encens*, s'il est necessaire d'incarner, ou *de la myrrhe*, ou *de l'aloës*, s'il est besoin de mondifier.

### 3. *Des Pustules du grand Angle.*

Il se forme quelques-fois aux angles des yeux des petites pustules rougeâtres & fort douloureuses, semblables à ces petites pustules qui arrivent en d'autres parties du corps connuës sous le nom *d'Epinyctis*, à cause

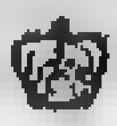
de la douleur qui augmente pendant la nuit. Ces petites pustules s'ouvrent bien-tôt d'elles-mêmes jettants un peu de bouë sanglante, & se convertissent en des petits ulcéres. Avant que d'être ouvertes on les traite avec des *collyres rafraichissants & anodins*; & quand elles sont ouvertes, on se sert *de ceux qui mondifient & desseichent*. Et mêmes comme ces petits ulcéres occupent des parties charnuës, on peut se servir de *l'onguent de tuthie* auquel on ajoûte un peu *de poudre de myrrhe & d'aloës* pour les mondifier & desseicher.

### 4. *Des Ulcéres prurigineux du grand Angle.*

Enfin il survient aussi en ces parties des petits *ulcéres prurigineux*, incommodes pour la necessité ou se trouvent ceux qui en sont attaquez de se froter souvent les yeux comme s'ils avoient du sable ou quelque ordure au coin de l'œil. Cette maladie [a] est causée par une humeur acre & salée qui abbreuve cette petite caroncule ou chair glanduleuse du grand angle & les environs.

[a] *appellée* PERIBROSIS.

On desseiche ces petits ulcéres & on éteint la demangeaison qu'ils causent avec le *collyre de vitriol* décrit au chapitre 3. ou avec *le collyre verd* décrit au chapitre 21. de la deuxiême partie. Et si ces petits ulcéres ambulent & s'étendent le long du bord des paupiéres, pour leur traitement on suivra ceque je diray ci-aprés au chapitre dix-septiême, ou je parleray des ulceres prurigineux des paupiéres.



*Des maladies des Paupiéres.*

## CHAPITRE VII.

### 1. *De leur Enflûre.*

L'*Enflûre* ou *tumeur des paupiéres* est excitée par des causes extérieures, ou intérieures. Les extérieures sont les contusions, les playes, les piqueures de moûches à miel, de guespes, d'araignées, ou dautres semblebles insectes, les attouchements d'orties ou autres causes semblables, capables d'arrêter le mouvement du sang & de le faire épancher, ou de lui imprimer une qualité maligne qui altere sa substance. Les intérieures sont toutes les humeurs impures & excrémenteuses qui coulent sur ces parties & y séjournent à cause des obstructions qui s'y rencontrent, ou à cause de la nature même de l'humeur, qui étant grossiére ou peu animée, s'arrête & s'épanche entre les interstices de leurs fibres.

De là vient qu'il y a des enflûres qui d'elles-mêmes sont maladies principales, & que d'autres sont symptomatiques, dépandantes d'autres maladies, comme des grandes inflammations de l'œil, des apostemes ou des ulcéres qui occupent ses parties voisines, des cachéxies, hydropisies & autres insignes intempéries du sang.

Toutes ces enflûres tiennent, ou de *l'inflammation*, ou de *l'emphyséme*, ou de *l'œdéme*, ou bien elles sont mixtes. *L'inflammation* se connoît par la rougeur, la tension & la douleur si elle est *phlegmoneuse*, & si elle est *érésipelateuse* elle est d'un rouge jaunâtre : *l'emphyséme*

par la tumeur plus grande, qui est pâle; transparente, sans douleur, & qui revient aussi-tôt en son état lorsqu'on la presse avec les doigts; *l'ædéme* par les mêmes signes, hors que la tumeur n'est pas si transparente, & qu'étant pressée l'impression des doigts y reste: & les *mixtes* par les signes communs de chaque maladie dont elles sont composées. Elles causent toutes une pesanteur dans les paupiéres & une difficulté dans leurs mouvements, d'où vient quelles demeurent presque toûjours fermées, particuliérement quand l'enflûre est grande.

Pour guérir toutes ces sortes d'enflûres, on doit premiérement avoir égard à corriger l'intemperie du sang, par la saignée, la purgation & par les autres remedes généraux qui conviennent à chaque espece d'intemperie, en cas que ces enflûres soient de conséquence & quelle dépendent du vice général du sang: puis on doit travailler à corriger l'humeur coulée & infiltrée dans les paupiéres & à la résoûdre.

Pour cet effet si l'enflûre tient de *l'inflammation*, on se sert des *collyres rafraichissants* qui conviennent à l'ophthalmie, dans lesquels on trempe des compresses qu'on applique sur les paupiéres enflammées, & on en poursuit la cure comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'ophthalmie: si de *l'emphyseme* ou de *l'ædéme*, on met en usage les *fomentations* fortifiantes & resolutives, qu'on fait par exemple avec *les feuilles & sommités d'hyssope, d'absinthe, de pouliot & d'origan, & les fleurs de roses, de camomille & de melilot*, que l'on fait boüillir dans *du vin*, & dans ces fomentations, que l'on anime quelquesfois avec *l'esprit de vin* si l'œdéme est grand, on trempe

des compresses qu'on applique chaudement sur les paupiéres malades, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour.

Ou bien on se sert du cataplasme fait avec *les quatre farines résolutives, les poudres d'absinthe, de scordium & de fleurs de camomille & de melilot*, que l'on fait cuire avec *le vin & le miel* en consistence de cataplasme qu'on étend sur un linge & qu'on applique chaudement sur les paupiéres, le renouvellant au moins deux fois le jour.

Si ces enflûres sont *mixtes*, on proportionne ces remedes suivant leur complication, aiant toûjours plus d'égard à la maladie qui domine. Par exemple, si c'est *une inflammation œdemateuse*, on se sert des résolutifs rafraichissants, comme du cataplasme fait *avec la moëlle de coins* cuits sous la cendre ou au four, *les poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses, & les muccilages de semence de fænugrec tirez avec de l'eau de roses ou de plantain* que l'on mesle ensemble & que l'on fait boüillir pour l'appliquer comme dessus. Et si c'est un *œdéme phlegmoneux* on se contente de la *fomentation* susdite, excepté qu'on se sert *d'eau* & non pas de *vin* pour faire la décoction.

Si l'emphyséme ou l'œdéme sont causez par des piqueures de moûches à miel ou de guespes, l'éguillon oté, elles se résolvent le plus souvent d'elles-mémes, à moins que celui qui est piqué soit d'un mauvais temperemment: en ce cas pour empécher de plus fâcheuses suites, on se sert des fomentations ci-dessus pour résoûdre plus promptement la tumeur qui s'est faite:

ou bien si-tôt qu'on est piqué on écrase la moûche même sur la piqueure, ou on la frote de miel. Si par une piqueure d'araignée, on se sert de thériaque ou de mithridate en forme de cataplasme. Si par un attouchement d'orties ou autres choses semblables capables d'exciter une enflûre avec chaleur, on emploïe le liniment fait avec *le blanc d'œuf, l'huile rosat & le suc de plantain ou de joubarbe.*

A l'égard des autres enflûres qui dépendent des playes, des apostemes ou des ulcéres des parties voisines de l'œil, elles se guérissent par les remedes qui conviennent à chacune de ces maladies.

---

2. *De l'abcez des Paupiéres & de leur pourriture.*

## CHAPITRE VIII.

QUand la *tumeur phlegmoneuse* des paupiéres ne se resoût pas, elle se convertit en abcez, qui ne différant point des abcez des autres parties molles de nôtre corps, demande aussi les mêmes remedes. Ce qu'il y a seulement à observer, c'est de ne point se servir de remedes trop humides & pourrissants, à cause du peu d'épaisseur des paupiéres qui tomberoient aisément en pourriture. On peut se servir utilement du *cataplasme* proposé pour l'abcez du grand angle; ou si l'abcez est petit de *l'emplâtre de diachylon simple dissoût dans un peu d'huile rosat;* appliquant sur le reste des paupiéres & sur les environs de l'œil un deffensif ordinaire; & si-tôt que le pus paroît fait on lui doit donner jour.

La maniére de faire l'ouverture, c'est de suivre avec la lancette la rectitude des fibres du muscle orbiculaire, épargnant le cuir autant qu'on le peut pour éviter la difformité. Et la raison pourquoi on la fait ainsi, c'est premiérement pour s'empêcher de couper de travers les fibres de ce muscle, & en cela on suit la reigle générale des autres ouvertures quand elles doivent pénétrer jusques aux muscles : & en second lieu, c'est que si on faisoit l'ouverture de haut en bas, comme les paupiéres se rident d'un angle à l'autre quand elles sont ouvertes, il arriveroit que l'ouverture s'entr'ouvriroit en son milieu, en telle sorte que ses angles s'approcheroient l'un de l'autre, & que se cicatrisant en cet état, pour peu quelle fût grande, la paupiére demeureroit ridée en cet endroit & ne pourroit que difficilement couvrir l'œil : au lieu que l'ouvrant comme je l'ay dit, les deux lévres de l'ouverture s'aprochent simplement l'une contre l'autre, quand l'œil est ouvert, & s'unissent ainsi sans que la même incommodité puisse arriver ; à moins qu'il n'y eut déperdition de substance, comme lorsque l'abcez tombe en pourriture, auquel cas on agiroit comme je le diray en un autre lieu.

L'ouverture de l'abcez étant faite, on ne met dedans ni tentes, ni méche, à cause du peu d'épaisseur des paupiéres, on se contente d'appliquer dessus un plumaceau sec que l'on couvre d'un emplâtre de *diapalme dissoût avec l'huile rosat* pour le premier appareil, ensemble les *deffensifs ordinaires* ; & dans les autres pansemens on se sert des remedes mondifiants, incarnants & cicatrisants ordinaires.

Et

Et quand la *tumeur œdemateuse* des paupiéres est si grande que l'humeur, au lieu de se résoudre, s'aigrit & devient purulente ; cequi arrive encore plûtôt quand elle est *phlegmoneuse* ou *érésipélateuse*, l'un ou l'autre de leurs superficies se pourrit, s'ouvre en plusieurs endroits, & il en découle en abondance une humeur sanieuse & purulente. Quelques Auteurs appellent cette maladie, *Mydesis*, nom cependant commun à de semblables pourritures des autres parties du corps.

Comme en cette rencontre l'humeur est épanchée abondamment & également entre les interstices des fibres de l'une ou l'autre paupiére, il est rare quelle s'amasse en un seul lieu & forme un vrai abcez : mais à la maniére des autres œdémes, à mesure quelle s'aigrit elle se pousse à la superficie, pénétre les pores de la peau quelle dilate en les pourrissant, éleve & sépare la surpeau, & se fait jour en dehors. Et parceque la membrane qui revest entiérement les paupiéres est plus mince & plus tendre que la peau qui les recouvre en dehors, & que ses pores sont plus ouverts ; de là vient que cette humeur se fait plûtôt des issuës vers la partie intérieure des paupiéres.

Toutes les grandes suppurations qui suivent les œdémes, menaçent les parties dans lesquelles elles se font de grande pourriture, même de gangrenne, & dautant plus si ces parties sont déja foibles de leur nature, comme sont les paupiéres. Il y a de plus à apprehender que les matiéres qui coulent du côté du globe de l'œil ne l'ulcérent par leur acrimonie, ou au moins ne l'enflamment.

Pour prévenir tous ces fâcheux accidents & rémédier à cette maladie, dés qu'on voit que l'œdéme ne peut se résoudre & que l'humeur commence à s'aigrir, il faut faire quelques legeres mouchetûres dans les endroits les plus déclives des paupiéres, pour la faire écouler petit à petit & les en décharger plus promptement, & cependant continuer à appliquer dessus les *fomentations fortifiantes & résolutives* décrites dans le chapitre précédent & animées avec *l'esprit de vin*. Et si déja l'humeur s'est fait jour, il n'est point besoin de mouchetûres, elle s'écoulera assez par les passages quelle s'est fait, il faut seulement s'opposer aux progrés de la pourriture par l'usage d'un collyre fait *avec de la myrrhe & de l'aloes un scrupule de chacun, du camphre & du vitriol blanc huit grains de chacun & une drachme & demie de miel rosat*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaues distillées de roses & d'absinthe*, pour introduire souvent dans l'œil, si la matiere s'est fait jour de ce côté la : ou bien on se sert de la teinture *de myrrhe & d'aloes tirée avec le vin & animée avec un peu d'esprit de vin* pour en laver entiérement les paupiéres, si l'humeur à ses issûes en dehors. Et même si la pourriture est grande, on peut se servir avantageusement d'un peu *d'ægiptiac dissoût dans du vin*, pourvû qu'on se donne de garde qu'il n'en entre dans l'œil. On peut même laisser sur la paupiére un petit linge imbu de ces liqueurs, & par dessus le tout appliquer les compresses trempées dans les fomentations susdites.

Quand les paupiéres sont déchargées de toute l'humeur qui les abbreuve, & que les endroits par lesquels elle s'est écoulée sont mondifiez, on incarne & dessei-

che les ulcéres restants, soit qu'ils soient au dedans ou au dehors des paupiéres, avec le collyre fait avec *l'aloes, l'encens, la tuthie préparée & des trochisques blancs de Rhasis, un scrupule de chacun, dix grains de pierre medicamenteuse de Crollius & une drachme de sucre candit*, qu'on dissoût dans *quatre onces des eaues de roses & de plantain* pour s'en servir comme dessus.

Si la peau qui recouvre les paupiéres a été pourrie dans toute son épaisseur & que la perte de la substance soit considérable, il est difficile d'empêcher quelle ne soit racourcie & que l'œil ne demeure éraillé : & si la même chose arrive en la membrane de sa superficie intérieure, il est pareillement difficile d'empêcher que la paupiére ne rentre en dedans, & que les cils ne blessent le globe de l'œil. On préviendra autant qu'on le pourra ces choses comme je le diray au chapitre dixiéme.

---

*3. De la dureté & du schirre des Paupiéres.*

## CHAPITRE IX.

L'Inflammation des paupiéres causée par un sang grossier & mélancolique, lorsquelle est grande & quelle subsiste long-tems, se convertit quelques fois, mais rarement, en une espece de tumeur dure & mal circonscrite accompagnée de rougeur & de douleur. On la nomme, *Sclerisasis*, ou *durities palpebrarum*, parcequ'en effet on ne s'en apperçoit que par la dureté des paupiéres, & par leur épaisseur.

Difficilement cette tumeur se guérit entiérement,

subsistant même apres que l'inflammation est cessée ; & quelques-fois aussi elle s'endurcit si fort quelle passe en vrai schirre ; alors sa couleur rouge se convertit en une couleur un peu livide. Quand elle est convertie en vrai schirre elle est indolente, elle incommode cependant, parcequelle rend les paupiéres si pesantes quelle les empêche souvent de s'ouvrir, & que quelques fois elle y provoque des fluxions qui se renouvellent de tems en tems, quand deja les Malades y sont sujets de leur nature, & ces differentes fluxions, la font même dans la suite degénérer quelques-fois en cancer.

Pour la guérir on doit dés le commencement & sitôt qu'on s'apperçoit de la dureté, se servir de fomentations emolliantes faites *avec les racines & feuilles de mauves & de guimauves, les feuilles de violier, de pariétaire & de mercuriale de chacune une demie poignée, & une demie once de grain de lin ou de coins* qu'on fait boüillir dans une suffisante quantité d'eau, & dans la décoction on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupiéres, les renouvellant cinq ou six fois par jour. Apres s'être servi pendant sept ou huit jours de ces fomentations, si la dureté subsiste & que l'inflammation soit entiérement passée, on applique sur la tumeur ou le *diachylon gommé*, ou *l'empläitre de mucilages*, ou *celui de vigo avec le mercure*, en cas que la dureté paroisse en dehors. Et si au contraire elle paroît dans la partie intérieure des paupieres, on ne peut se servir que des *mucilages de semences de lin & de coins tirez avec l'eau rose*, & dans lesquels on dissoût quelques-fois *un peu de myrrhe & de saffran* pour introduire dans l'œil, & par dessus

les paupiéres les fomentations susdites.

Si apres s'être servi pendant quelque tems de ces remedes ou d'autres de semblable vertu, on s'apperçoit que la tumeur ne s'amollisse & ne se résolve pas, ou quelle passe en *vrai schirre*, on en discontinuë l'usage, étant inutile de fatiguer en vain un Malade. Mais si dans la suite il se faisoit quelque nouvelle fluxion, on y remedieroit comme je l'ay dit ailleurs. Et si enfin la tumeur devenoit *chancreuse*, on se conformeroit pour le traitement sur ce que je diray ci-apres en parlant du cancer des paupiéres.

---

## 4. *De l'Anthrax ou charbon des Paupiéres.*

## CHAPITRE X.

Il survient quelques-fois à l'une ou à l'autre paupiére ou dans leurs environs, une petite pustule rouge & fort brûlante, qui se noircit bien-tôt apres & cause une si grande inflammation, tumeur & tension aux paupiéres, quelles viennent d'un rouge livide, avec grande dureté & douleur tant aux paupiéres qu'à l'œil & aux parties voisines. La pustule s'agrandissant continuellement, il s'y forme un escharre dur comme si le feu y avoit passé, & quelques-fois cette pustule croît si démesurément, quelle consomme entiérement la paupiére ou elle a pris naissance, & gâte souvent l'œil. Ce-qui n'arrive point sans qu'il s'y fasse de grandes fluxions sur les parties voisines, que les glandes voisines des oreilles se tumefient, & que la fiévre ne survienne.

Nous voions ordinairement que cette maladie n'arrive gueres que vers la fin de l'été dans le tems de la moisson, particuliérement quand les seicheresses sont tres grandes. Les pauvres gens obligez à passer les jours entiers à scier les bleds sont sujets à être travaillez de cette maladie, non-seulement aux paupiéres, mais aussi au visage & autres parties, & croient que cela leur vient de dormir sur terre apres leur repas.

Un sang grossier & brûlé, dépoüillé de ses parties spiritueuses & balsamiques, & de son vehicule ordinaire est sans doute la cause principale de cette maladie, comme il l'est de tous les autres charbons & de toutes les autres maladies communes de cette saison : d'où vient aussi qu'il n'y a gueres que les pauvres mal nourris, continuellement exposez au travail & aux injures de la saison, qui y soient sujets. Elle arrive à d'autres personnes, & aussi en d'autres saisons ; mais cela est beaucoup plus rare.

Pour la cure de cette maladie, si tôt que l'on voit la pustule commencer, il n'y à point de tems à perdre pour en arrêter le progrez : il faut saigner le Malade une fois ou deux au bras suivant ses forces, lui donner des *lavements émolliants & rafraichissants*, lui faire prendre des *émulsions* ou *des juleps rafraichissants* deux ou trois fois par jour, & lui prescrire sur tout un bon regime de vivre tendant à même fin.

Sur la partie malade il faut appliquer dans le commencement des compresses trempées dans *les mucilages de semences de coins & de psyllium*, tirez avec *les eaues de roses & de plantain*, meslez avec parties égales *de lait de*

*femme ou de vache*, que l'on renouvelle ſouvent. Ou ſe ſervir de même *des eaüës de roſes & de plantain*, dans quatre onces deſquelles on fait fondre *un ſcrupule de ſel de ſaturne & autant de nitre purifié.*

Si l'inflammation ne s'appaiſe pas, & qu'au contraire on la voie augmenter, que la puſtule noirciſſe, & que l'eſcharre ſe forme, on le fend & coupe avec la lancette, & on le lave avec la lotion faite avec un peu *d'ægiptiac*, diſſoût dans *le vin & l'eau de vie.* Si même la tumeur eſt grande & que la rougeur ſoit pourprée ou obſcure, on fait avec la lancette pluſieurs mouchetûres ſur toute la partie tuméfiée, principalement aux environs de l'eſcharre, laiſſant flüer le ſang à volonté: enſuite on lave le tout avec *la lotion ſuſdite* pour empêcher les mouchetûres de ſe fermer ſi tôt, afin que les ſéroſités acres & malignes qui abbreuvent la partie puiſſent s'écouler; puis on applique un cataplaſme fait avec *les farines de fèves, d'orobe & de ſeigle, les poudres d'abſinthe & de ſcordium, & de fleurs de camomille & de melilot*, parties égales de chacune, qu'on fait boüillir dans *le vin & le miel*, & dans quatre onces de ce cataplaſme on meſle *une demie once ou environ de myrrhe pulvériſée.* On en renouvelle l'application deux ou trois fois par jour.

Si l'eſcharre s'étend & devient plus épais on l'inciſe derechef & on le touche *avec l'eſprit de vitriol ou de celui de ſouffre*, ou bien *avec l'eau de ſublimé* qui eſt encore plus ſpécifique pour arrêter le progrés de ces ſortes d'eſcharres. Elle ſe fait *avec une demie drachme de ſublimé corroſif* réduit en poudre que l'on met dans une phiole dans laquelle on verſe *deux onces*, plus ou moins, ſuivant qu'on

la veut rendre plus forte ou plus foible, *d'eau de pluïe ou d'eau de plantain*, & que l'on fait ensuite digerer sur les cendres chaudes, jusques à ce que *le sublimé* soit dissoût, on doit se donner de garde en touchant l'escharre avec ces remedes, qu'ils n'en coule dans l'œil, quoique les paupiéres soient fermées. Si les mouchetûres se sont refermées, on les renouvelle, & on les lave comme dessus, appliquant ensuite le cataplasme susdit.

Nos Chirurgiens de campagne qui voient de tems en tems quelques-unes de ces maladies & qui en sçavent par expérience les mauvaises suites, ne se contentent pas des mouchetûres. ils font des scarifications en forme, sans se mettre en peine de la difformité quelles causent. Il est vrai quelles arrêtent plûtôt le progrés de la maladie, en évaçuant plus promptement le sang, & les sérosités malignes qui abbreuvent les paupiéres ; mais on ne les doit pas faire sans grande nécessité, parcequelles sont cause que la peau des paupiéres se retire davantage, ce qui rend l'œil trop defiguré. Dailleurs il est rare qu'on n'arréte pas tous ces facheux symptomes par les remedes ci-dessus, sans qu'on soit obligé d'en venir aux scarifications.

L'escharre étant arrété & terminé, on avance sa chute avec le digestif fait *avec le jaûne d'œuf, le miel rosat, un peu de saffran en poudre & la poudre de myrrhe* meslez ensemble, dont on couvre un plumaceau qu'on applique sur l'escharre, & par dessus le cataplasme susdit que l'on continuë jusques à ce que les paupiéres soient presque reduites dans leur état naturel.

Quand l'escharre est séparé, on mondifie & cicatrise l'ulcére

l'ulcére restant à la maniére des ulcéres des autres parties molles de nôtre corps : observant seulement que comme il y a perte de substance dans la peau de la paupiére, la cicatrise qui survient la rétrécit beaucoup & la fait renverser ; cequ'on doit éviter le plus qu'on peut, en tenant la peau de la paupiére étenduë. Et pour cet effet, en pansant le Malade, on lui fera fermer l'œil, & par dessus les remedes appliquez sur l'ulcére mondifié & prest à se cicatriser, on mettra un emplâtre adhérent, comme celui *de diapalme ou autre semblable dissoût avec un peu de térebenthine*, qui couvrira non-seulement les deux paupiéres, mais aussi un peu du front & de la joüe, y faisant seulement une petite échancrûre à l'endroit du grand angle, afin que les humidités ou la chassie puissent s'écouler, continuant à mettre un semblable emplâtre jusques à ce que l'ulcére soit entiérement cicatrisé : & par ce moien on empêchera l'œil de s'ouvrir & la peau de la paupiére de se tant rétrécir.

Il est cependant bien difficile d'empêcher que l'œil ne demeure éraillé, & même il est impossible qu'il ne le soit, quand l'escharre a été grand, ou qu'il s'est formé vers le bord des paupiéres.

Comme dans la violence de la fluxion les paupiéres sont toûjours fermées sans qu'on les puisse ouvrir, on ne peut rien mettre dans l'œil pour en adoucir la douleur : ainsi il faut se contenter à chaque pansement de nettoier la chassie qui s'amasse vers le grand angle ou ailleurs, avec des eauës ophthalmiques.

5. *De l'Orgeolet, de la Gresle, & de la Pierre ou Gravelle des Paupiéres.*

## CHAPITRE XI.

### 1. *De l'Orgeolet.*

L'*Orgeolet ou orgueil*, * est une petite tumeur longuette, à peu prés de la figure & de la grosseur d'un grain d'orge, qui naît pour l'ordinaire à l'extrémité de la paupiére supérieure prés ou entre les cils, & plus rarement dans les autres endroits de cette paupiére ou à la paupiére inférieure, dont la matiére qui s'amasse par congestion est renfermée dans une petite membrane, & qui difficilement suppure, étant en quelque façon de la nature *des athéromes*.

* *En Grec* CRITHE, *en Latin* HORDEOLUM.

Ces petites tumeurs ne causent pas grande incommodité aux Malades qui les portent quelques-fois fort long-tems sans s'en plaindre, à moins qu'elles ne s'échauffent, alors elles causent un peu de douleur; mais aussi quand cela arrive elles grossissent un peu plus & s'ouvrent quelques fois d'elles mêmes.

Il s'en rencontre quelques-unes qui se dissipent & qui renaissent ensuite quelque tems apres : quelques-fois aussi qu'en les échauffant à force de les froter quand elles commencent à naître, & appliquant ensuite dessus quelques *emplâtres émollients & résolutifs*, on les dissipe entierement.

Pour guérir l'orgeolet, quand la tumeur n'est pas encore meure, on applique dessus *un petit emplâtre de gal-*

*banum*, ou *d'ammoniac*, ou *de diachylon avec les gommes*, ou autre ſemblable pour l'amollir & ſuppurer ; & enſuite on l'ouvre ſelon ſa longueur avec la pointe de la lancette, on en exprime l'humeur & on introduit dans l'ouverture un peu de *miel roſat* & par deſſus on met *un petit amplâtre de diachylon*.

Si on doute que la petite membrane qui renferme la matiére ne ſoit pas conſommée par la ſuppuration naturelle ou excitée par les emplâtres ci-deſſus, cequi eſt cependant aſſez rare quand la ſuppuration eſt faite, on touche le dedans de l'ulcére avec *un petit morceau pointu de pierre infernale* attaché au bout des petites pincettes, ou au bout d'un porte-craïon ; ou bien avec un pinceau tres delié trempé dans un peu *d'eſprit de vitriol* on touche de même le fond de l'ulcére, que l'on panſe au reſte comme deſſus, juſques à parfaite guériſon.

Quelques Auteurs croient que la matiére de l'orgeolet peut par ſon ſéjour altérer ce petit cartilage membraneux qu'on nomme *tarſe* ; ce que je n'ay point encore vû, quoi que j'en aïe traité de bien vieux ; & quand cela arriveroit, il ne ſeroit pas neceſſaire de racler ce qui ſeroit gâté, comme ils le conſeillent, pouvant ſe mondifier avec *le miel roſat* ſeul, ou meſlé avec un peu *de poudre de myrrhe*.

Quand l'orgeolet s'engendre vers le milieu de la paupiére ſupérieure, quoi que rarement, il devient plus long & un peu plus gros, & ſe guérit comme deſſus, & même plus aiſément, parcequ'on y peut mieux contenir les remedes.

2. *De la Gresle.* [a]

[a] en Grec. CHALAZEON en Latin. GRANDO

*La gresle des paupiéres* est une autre petite tumeur ronde, mobile, dure, blanche & en quelque façon transparente, ressemblant assez *à un grain de gresle*, qui s'engendre également dans les deux paupiéres. Elle differe de l'orgeolet par sa figure ronde, sa transparence & sa mobilité.

Il y a de deux sortes de gresle, une *grosse* & l'autre *petite*, qui occupent ou la superficie extérieure des paupiéres, ou leur superficie intérieure. *La grosse* est le plus souvent unique, & *la petite* paroît comme plusieurs petits grains dispersez en différents endroits de la paupiére. L'une & l'autre contiennent une humeur un peu dure, qui par sa blancheur, sa transparence & sa consistance ressemble à un blanc d'œuf desseiché.

De plus *la grosse* qui imite quelques-fois une petite féve en grosseur, fait de la douleur lorsqu'on la presse rudement, & dailleurs elle incommode par sa grosseur; & *la petite*, au contraire, n'en fait point & incommode tres peu, si long-tems qu'on la porte, hors celle qui est en la partie intérieure des paupiéres quand elle est tres superficielle.

On propose des remedes pour amollir *la gresle*, mais ils sont inutiles, & si on la veut guérir il faut avoir recours à l'opération qui se fait ainsi.

Aiant situé commodément le Malade : quand la gresle est à la superficie intérieure de l'une ou l'autre paupiére, on prend avec deux doigts la paupiére prés des cils, on la renverse ensorte qu'on puisse bien voir

les grains qu'on veut ôter, on fait avec la pointe de la lancette une petite incision sur la gresle, selon la hauteur de la paupiére supérieure quand c'est en cette paupiére que la gresle se rencontre, & quand c'est en la paupiére inférieure on la fait selon la longueur, pénétrant jusques au grain, & avec une petite curette on fait sauter le grain. Et s'il y en a plusieurs on fait la même chose à chacun grain; puis on met dans chaque ouverture *un peu de miel rosat*, & dans la suite on introduit dans l'œil quelques goutes d'un collyre fait *avec un gros de miel rosat, un scrupule de myrrhe & huit grains de saffran* qu'on dissoût dans *deux onces d'eau de plantain*, & qu'on continuë jusques à parfaite guérison.

Et quand elle est à la superficie extérieure de l'une ou l'autre paupiére, on étend avec les doigts la peau de la paupiére d'un angle à l'autre afin d'affermir la gresle, sur laquelle on fait une petite incision selon la longueur de la paupiére & de l'étenduë du grain que l'on fait sortir comme dessus; appliquant de même dans l'ouverture *un peu de miel rosat*, & par dessus *un petit emplâtre de diachylon*, procédant au reste comme je l'ay dit en parlant de la cure de l'orgeolet.

J'ay déja donné la raison pour laquelle les incisions des parties extérieures des paupiéres se doivent faire selon leur longueur, c'est-à-dire, d'un angle à l'autre. Par une semblable raison les incisions intérieures de la paupiére supérieure se font de haut en bas pour s'empêcher de couper de travers les fibres de l'aponévrose du muscle releveur de cette paupiére. Et celles que l'on fait à la partie intérieure de la paupiére inférieure se font

à l'ordinaire selon sa longueur, parceque cette paupiére n'a point d'autre muscle que l'orbiculaire.

### 3. *De la Pierre ou Gravelle.*

Il arrive encore à la partie extérieure ou intérieure des paupiéres une autre petite tumeur blanche, raboteuse, plus dure & plus calleuse que les précédentes; dont l'humeur renfermée ressemble en consistance, ou à *du tuf*, [a] ou à *de la pierre ou gravelle*, [b] & qui ne differe de la *gresle* qu'en ceque celle-ci est une tumeur unique, quelle est plus dure, & quelle est raboteuse; car pour le reste elle est assez semblable *à la gresle*: on la traite aussi de même tant pour l'opération que pour les remedes.

[a] TOPHUS *en Latin.* POROSIS *en Grec.*

[b] LAPIS, *& en Grec* LITHIASIS.

Ces trois especes de tumeurs approchent si fort les unes des autres, que si on n'y prend bien garde de prés, il est aisé de prendre souvent l'une pour l'autre, principalement quand la seconde & la troisiéme se trouvent prés des cils on les prend souvent pour *l'orgeolet*. Ce ne seroit pas à la verité une grande faute de s'y tromper, puisquelles sont produites par les mêmes causes, quelles ne different entr'elles que par le plus ou le moins d'endurcissement de leur matiére, & que pour les guérir on tient le même chemin, soit pour l'opération, soit pour les remedes. Cependant pour l'honneur de la profession, il est toûjours plus avantageux de qualifier juste la maladie que l'on veut traiter. On ne se trompera pas en celles-ci, si on considere les differences essentielles énoncées en chaque description.

Il se forme encore aux paupiéres *des petites pustules pu-*

*rulentes*, sans malignité, qui pour naître prés ou entre les cils sont quelques-fois prises pour *l'orgeolet*, mais à tort, n'en aiant aucunes marques. Ce ne sont que *pustules communes* qui suppurent & s'ouvrent promptement, & guérissent de même, souvent sans remedes, ou si on s'en sert, on n'emploïe que quelques *petits emplâtres de diachylon simple ou de diapalme*, ou d'autres emplâtres communs.

---

*6. De l'Athérome, du Stéatome, & du Méliceris des Paupiéres.*

## CHAPITRE XII.

OUtre ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, il en naît encore d'autres plus grandes, dont l'humeur qui s'amasse par congestion est lente & épaisse, & est renfermée dans une membrane ou Kist, & sont proprement de veritables *athéromes, stéatomes & méliceris.*

Tous les sucs impurs qui s'amassent par congestion entre les interstices ou dans les petites cavités des parties, par leur long séjour s'y fermentent diversement, & se convertissent en differents corps étrangers suivant qu'ils sont plus ou moins chargez de parties salines, fixes & grossiéres, & meslangez avec le suc nourricier des parties. Ils ne produisent pas un vrai pus, parceque ne s'amassants que petit à petit, leur fermentation est fort lente & ne se fait que de tems en tems ; de telle sorte qu'à mesure qu'un nouveau suc aborde, celui qui

avoit précédé se trouve déja dépouillé de ses parties les plus subtiles & actives qui se sont évaporées au travers des pores des parties, & converti en quelque autre chose differente d'un vrai pus. Ainsi les tumeurs produites de cette maniére ne suppurent point, si par un dépost plus promt des humeurs nouvelles n'y abordent dans une quantité suffisante pour y exciter une promte fermentation, & remettre en mouvement les matiéres déja coulées, comme on le voit dans toutes les tumeurs qui se font par congestion, qui ne suppurent jamais d'elles-mêmes sans qu'il s'y fasse une nouvelle fluxion; ce qu'on connoît par l'augmentation promte de la tumeur, par l'inflammation & par la douleur: ou si par l'application de remedes chargez de parties fort volatiles, pénétrantes & incisives, on ne met ces matiéres paresseuses en mouvement, supposé quelles n'aient pas encore acquis un degré de consistance capable de résister à l'action de ces remedes.

C'est ainsi qu'on peut concevoir pourquoi dans ces petites tumeurs décrites dans le chapitre précédent, on rencontre tantôt une matiére molle, tantôt une plus solide, & ressemblant à un blanc d'œuf desseiché, & tantôt une autre qui a la dureté du tuf ou de la pierre: pourquoi dans *l'athérome* la matiére est semblable à de la boüillie, dans le *stéatome* à du suif ou à de la graisse, & dans le *méliceris* à du miel: & pourquoi dans d'autres tumeurs on trouve d'autres matiéres plus étrangéres ou diversement meslangées.

Les *athéromes*, *stéatomes* & *méliceris* qui se forment aux paupiéres étant semblables aux autres tumeurs de cette nature

nature qui viennent dans les autres parties du corps, ils sont si aisez à distinguer des autres tumeurs de différente espece, qu'il n'est pas nécessaire d'en marquer ici les signes ; mais pour les distinguer entr'eux il est assez difficile avant qu'ils soient ouverts & que l'on voïe les matiéres.

A l'égard du prognostic qu'on en peut faire, je diray que ces tumeurs ne peuvent que beaucoup incommoder par la tension & la pesanteur quelles causent aux paupiéres, & le relâchement qui en peut arriver ; & que si elles sont grandes il sera tres difficile de les guérir sans qu'il en reste quelque difformité considérable.

Ainsi pour leur cure, on doit dés le commencement & quand elles sont encore petites tâcher de les résoûdre, ou au moins de les disposer à suppuration par le moien des *cérats*, *emplâtres* & autres remedes *émolliants & résolutifs*, tel qu'est par exemple le cérat fait avec *une demie once de gomme ammoniac dissoûte dans le vinaigre & passée, deux gros de cire neuve & une once de moelle de veau*, fondues & dissoutes ensemble ; ou l'emplâtre suivant.

On prend *une demie once de gomme ammoniac de la plus pure*, qu'on met dans le petit mortier chauffé, & avec le pilon pareillement chauffé, on la triture jusques à ce quelle soit amollie, on y ajoûte ensuite *une once de poix noire* que l'on triture de même, puis on y mesle *deux gros de fleurs de souffre*, pour en faire une masse d'emplâtre dont on étend un peu sur du linge ou de la peau & qu'on applique sur la tumeur. On peut aussi se ser-

vir efficacement, de l'emplâtre *oxicroceum*, ou du diachylon avec les gommes, ou de l'emplâtre *de Vigo* avec le mercure.

Si par ces remedes ou autres la tumeur ne se résout pas, & qu'au contraire elle s'échauffe, & s'enflamme, ou s'il y a déja long-tems qu'elle dure, & qu'elle soit grosse, il est inutile de tenter sa guérison par les remedes, on doit en venir à l'operation.

Quelques Auteurs conseillent d'inciser en long des paupieres la peau qui recouvre la tumeur, & quand elle est bien découverte, de passer au travers une aiguille enfilée; pour, en tenant les deux extrémités du fil, élever la tumeur d'une main & de l'autre main avec la pointe du scalpel la séparer doucement de la paupiere, ensorte qu'on l'enleve entiérement avec son Kist. Cela est fort aisé à dire à un Theoricien qui n'a jamais mis la main au scalpel, mais très difficile à exécuter. Si la paupiere étoit stable & qu'elle eût beaucoup d'épaisseur; ou si d'ailleurs le Kist qui renferme la matiere de l'atherome ne tenoit aux parties voisines que par quelques fibres membraneuses & délicates, ou par quelques petits vaisseaux, comme il arrive à deux ou plusieurs muscles qui se touchent, cela se pourroit; mais il n'en est pas de même, cette membrane n'étant autre chose qu'un composé des fibres membraneuses, ou plutôt que la membrane même des parties entre lesquelles la matiere de l'atherome a commencé de s'épancher, qui s'est étendue, épaissie & endurcie à mesure que le suc nourricier s'y est épanché & amassé, elle se trouve intimement unie aux parties voisines, en telle

sorte qu'on ne l'en peut séparer sans les interesser. Et comme cette union est d'autant plus forte que les parties sont plus privées de graisse; comme on le remarque dans les diverses opérations que l'on fait pour séparer de semblables tumeurs en d'autres parties : il seroit tres-difficile pour ne pas dire impossible de séparer un athérome ou une autre semblable tumeur qui seroit dans la paupiére; sans endommager considérablement le muscle orbiculaire, ou d'autres parties, ou méme sans percer entiérement la paupiére, vû qu'elle est privée de graisse, qu'elle a fort peu d'épaisseur & qu'elle est fort mobile. Pour donc éviter ces accidents voici comme on doit agir.

On ouvre la tumeur selon son étenduë avec la lancette, faisant l'incision suivant la longueur de la paupiére; on fait ensuite sortir la matiére le plus qu'on peut; puis éloignant avec deux doigts les lévres de la playe, on touche le fond avec *la pierre infernale*, ou avec *l'esprit de vitriol* comme je l'ay dit ci-devant : on couvre apres l'ouverture d'un petit plumaceau sec & d'un petit emplâtre *de diapalme dissolu avec l'huile rosat*, & sur tout l'œil on met un *deffensif*, une compresse & le bandage ordinaire.

Dans le second pansement on trouve l'ouverture diminuée en grandeur & le Kist si resserré que le fond paroît fort superficiel : on y introduit avec un petit pinceau un peu *d'ægyptiac meslé avec partie égale de suppuratif* pour l'affoiblir, & dans cet état & pour la petite quantité qu'il en reste dans le vuide, il ne sert que pour mondifier un peu fortement. Dans les autres pansements,

quand la suppuration commence à se faire & que l'ulcére se mondifie, on juge si le Kist est suffisamment consommé, ce qu'on connoît par sa couleur vive; s'il ne l'est pas, on le touche encore comme dessus, ou on y introduit un peu *d'ægiptiac* ou autres *cathérétiques* doux: & quand on voit qu'il l'est assez, on acheve de guérir l'ulcére par les remedes ordinaires.

On ne doit point craindre que *la pierre infernale* ou *l'esprit de vitriol* pénétrent trop profondément. Comme ces remedes ne séjournent pas, ils n'enlevent qu'une petite superficie. Dailleurs quand la tumeur est vuide, le Kist en se resserrant, acquiert dabord un peu plus d'épaisseur que ces remedes ne peuvent enlever d'un premier coup. Il n'est pas même nécessaire de le consommer entiérement, pourveu qu'on emporte sa superficie intérieure, il suffit; le reste se diminuë si fort par la suppuration qu'il ne s'y peut plus faire d'amas nouveau. J'ay guéri plusieurs tumeurs semblables suivant cette methode, sans qu'il soit arrivé aucune recidive; & entre-autres un *Athérome* qui étoit gros comme le poûce, quoi qu'il soit rare d'en voir de cette grosseur aux paupiéres.

---

*7. De l'Hydatis des Anciens, ou tumeur adipeuse des Paupiéres.*

## CHAPITRE XIII.

CE terme *d'hydatis* semble dabord signifier simplement une petite vescie superficielle pleine d'eau, suivant l'usage ordinaire, & comme on appelle les pe-

tites tumeurs remplies de serosités qui se font sous l'épiderme, ou celles qui se font à la superficie des parties intérieures du corps. Ce n'est pas cependant ce que nos Auteurs entendent par ce terme à l'égard des paupiéres.

Paul, *livre 6. chap. 14.* dit, que c'est une substance grasse & contre nature, couchée sous la peau de la paupiére supérieure. Qu'en quelques-uns & particuliérement aux enfans qui sont fort humides, cette substance croît & cause plusieurs accidents fâcheux; quelle charge l'œil, excite des fluxions & des inflammations qui sont plus violentes le matin, d'où vient que les Malades ne peuvent voir le grand jour, & que l'œil leur tremble & pleure; que les paupiéres semblent être enflées au dessous des sourcils, & quelles ne peuvent se relever quand il est besoin d'ouvrir l'œil; & qu'enfin lors qu'on les comprime avec les doigts écartez, ce qui est au milieu s'enfle.

Que pour guérir cette maladie par l'opération, aiant situé commodément le Malade, on presse la paupiéré avec le doigt indice, & celui du milieu un peu écartez pour ramasser au milieu toute la substance grasse, pendant qu'un serviteur de bout derriére le Malade lui soûtient la tête, & de ses doigts posez sur le milieu du sourcil soûleve doucement la paupiére, on fait avec une lancette une incision de travers en la paupiére, (*cela se doit entendre eû égard à toute la face, c'est-à-dire, selon la longueur de la paupiére*) qui ne soit pas plus grande que celle d'une saignée & qui ne pénétre que la peau ou jusques à la substance grasse, se donnant de garde

de pousser plus avant, de crainte de blesser les muscles de la paupiére, moins de la percer entiérement, & d'offenser la cornée; l'incision faite, si l'*hydatis* paroît, on la tire, sinon, on augmente doucement l'incision, & l'*hydatis* se presentant, avec les doigts envelopez d'un linge usé, on la prend, & la remuant de çà & de là, & quelques-fois en la tournant, on l'arrache. Puis on applique des linges trempez dans *de l'eau & du vinaigre* que l'on contient avec un bandage convenable. Il ajoûte que quelques-uns jettent dans l'ouverture avec le bout de l'éprouvette *du sel broyé*, afin que s'il reste quelque chose de l'*hydatis*, elle soit consommée; & qu'au second pansement, s'il n'y a point d'inflammation, on applique des collyres en forme de liniment, ou du *lycium*, ou du *glaucium*, ou du *saffran*, & s'il y en a, outre ces collyres on se sert des cataplasmes ou autres remedes propres à l'appaiser.

Celse, *livre* 7. *chap.* 7. décrit différemment cette maladie, disant qu'il vient en la paupiére supérieure des vescies grasses & pesantes qui l'empêchent de s'ouvrir qu'avec peine, & qui provoquent une fluxion de pituite legere & subtile (*il entend un larmoiement d'humeur sereuse*) & que pour l'ordinaire cette maladie arrive aux enfants.

Pour l'opération il agit comme Paul: il dit seulement de plus, qu'il faut se donner de garde de blesser la vescie qui renferme l'humeur, & qu'ainsi entiére on l'arrache aisément: mais que lorsque la vescie est incisée & l'humidité épanchée, il est bien difficile; & que si cela arrive il y faut appliquer des remedes suppuratifs.

Aëce, appelle simplement cette maladie [illegible] [illegible] dit que sa cause vient d'une fluxion d'humeur aqueuse, & que ses signes sont l'enflûre & l'élévation de la paupiere, qui est décolorée, pesante & difficile à remuer, laquelle est quelques-fois pâle & quelques-fois si relâchée que son bord décend plus bas que le coin de l'œil, avec une qualité lâche qui obeït & se perd quand on la presse du doigt, & soudain retourne, comme il arrive aux tumeurs venteuses; & quelques-fois pour l'ordinaire elle est sans douleur, & de même couleur que l'habitude naturelle. Cet Auteur la guérit sans Chirurgie, par *distillations, clystères, cataplasmes, fomentations, onctions, &c.* [illegible]

Nos Modernes qui ont écrit de cette maladie, ont tissu leurs chapitres du texte de ces Auteurs que je viens de rapporter; d'où vient que les descriptions qu'ils ont fait de cette maladie sont si confuses qu'il est difficile de connoître ce qu'ils ont voulu enseigner. En effet, que peut-on juger d'une description composée de trois descriptions, & plus même, aussi dissemblables, & à quoi s'en tenir?

Pour moi, comme je ne sçaurois écrire d'une maladie que je ne connois point & qui ne m'est point tombée en pratique, j'ay mieux aimé rapporter en abrégé & séparément les differents textes des Auteurs, qui en ont fait une description plus exacte, afin de pouvoir au moins faire connoître ce qu'ils ont entendu par *hydatis*. [illegible]

Par la description de Paul, c'est un amas d'une graisse fort humide, puisque la pressant avec deux doigts écar- [illegible]

rez, ce qui est au milieu s'enfle, & quelle est capable d'exciter tous les symptomes rapportez. Il y a apparence qu'il n'a pas crû quelle fût recouverte d'une membrane, puisqu'il n'avertit pas de se donner de garde de la blesser dans l'opération, mais seulement d'offenser les muscles ou de percer la paupiére & de blesser l'œil: & elle doit selon lui être fort fibreuse, puisque pour la tirer il enseigne de la prendre avec les doigts, & de l'ébranler deçà & delà & en tournant. J'avoüe que je n'ay point encore vû de semblable maladie; mais que si la description que Paul en fait est vraye, & si cette maladie se rencontre quelques-fois en pratique, je dis que l'opération qu'il propose est assez juste & qu'on la peut pratiquer.

Par celle de Celse, c'est un amas d'humeur dans une vescie ou Kist particulier: ce qui a fait conjecturer à quelques-uns qu'il entendoit par *hydatis* un *athérome*: cela peut être: mais cet *athérome* seroit de la nature de ces *faux athéromes*, qui ne renferment qu'une humeur claire, glaireuse ou onctueuse, comme on en rencontre souvent de semblables en d'autres parties. Et quand cela seroit, sa membrane ne quitteroit pas si aisément, comme je l'ay dit dans le chapitre précédent; & pour en faire l'opération, il faudroit suivre la methode que j'ay proposée dans ledit chapitre.

Et enfin selon la description d'Aëce, l'*hydatis* ne semble être autre chose qu'un *œdéme* de la paupiére dont j'ay parlé ci-devant; & en ce sens il a eû raison de ne point proposer d'opération, cette maladie se pouvant guérir par les remedes. J'ay vû souvent de semblables œdémes

œdémes & qui ſont même fort communs non-ſeulement aux enfants, mais auſſi aux perſonnes plus âgées, que j'ay guéri comme je l'ay dit au chapitre ſeptiéme.

---

8. *Des Verruës des Paupiéres.*

## CHAPITRE XIV.

LEs *Verruës*, qui ſont des petites excroiſſances, ou des petites tumeurs charnuës qui s'élévent au deſſus de la peau, & dont la cauſe eſt ſemblable à celle de toutes les autres excroiſſances charnuës, attaquent les paupiéres comme beaucoup d'autres parties du corps. Elles naiſſent ou ſur leur ſuperficie exterieure, ou ſur l'intérieure, ou ſur leurs bords.

Celle qui a la baſe ou racine grêle & longue, & une tête plus large & de mediocre grandeur, [a] vient le plus ſouvent ſur la ſuperficie extérieure ou au bord des paupiéres. C'eſt la premiére eſpece de *verruë pendente.* [b]

Celle qui eſt appellée, *Thymale*, [c] à cauſe quelle reſſemble en figure & en couleur à la tête du vrai thym blanc de Candie, où *verruë porrale*, pour ſa reſſemblance à la tête d'un porreau, ſeconde eſpece de *verruë pendente*, eſt une petite éminence charnuë pareillement étroite, mais plus courte par le bas & large par le haut, âpre, inégale ou crévacée par deſſus, de couleur blanchâtre ou rougeâtre, & ſans douleur quand elle eſt benigne; & quand elle eſt maligne, cette éminence eſt plus grande, plus dure, plus apre, de couleur livide, ſanieuſe, douloureuſe, & s'irritant quand on la touche

[a] *Elle eſt appellée* ACROCHORDON.

[b] VERRUCA *penſilis.*

[c] THYMUS.

ou qu'on y applique des remedes. Elle se forme plûtôt en la partie intérieure des paupiéres, & quelques-fois aussi en l'extérieure. Quand cette verruë est petite, elle retient le nom de *thymale*, & quand elle est fort grande on l'appelle *un fic*, [d] à cause de sa ressemblance à une figue.

[d] FICUS en Latin. SYCOSIS en Grec.

Et celle qui est à base large, [e] qu'on peut appeller *fourmilliere*, [f] parceque par le grand froid elle cause des douleurs qui imitent les picotements des fourmis, est une éminence de la peau peu élevée, aiant la base large & qui diminuë vers le haut, qui est calleuse, quelques-fois noirâtre & le plus souvent rougeâtre ou blanchâtre, ou de la couleur de la peau, & qui a plusieurs petites éminences semblables aux petites éminences ou aux grains d'une meure, d'où vient qu'on l'appelle aussi *meurale* ou *morale*. Elle vient plus ordinairement en la partie intérieure des paupiéres. Voila les trois especes de verruës qui arrivent le plus communément en ces parties. Je n'ay rapporté leurs differents noms, qu'afin qu'on les puisse reconnoitre dans les Auteurs.

[e] VERRUCA sessilis.

[f] MYRMECIA des Grecs. & FORMICA des Latins.

Quand ces verruës sont au dehors, elles sont plus seiches, plus fermes, moins sujettes à saigner quoique crévassées, & souvent elles sont presque de la couleur de la peau, particuliérement quand elles ne sont pas chancreuses : & quand elles sont à la superficie intérieure des paupiéres, elles sont humides, mollasses, sujettes à saigner pour le moindre attouchement, même à être purulentes quoique non malignes, à cause quelles s'échauffent & s'ulcerent aisément pour l'humidité du lieu & le frotement fréquent des paupiéres ;

leur grosseur le plus souvent n'excede pas celle d'un pois, & leur couleur est ordinairement d'un rouge blanchâtre, à peu prés comme ces chairs fongueuses qui naissent dans les ulceres.

Les *verrues pendantes*, quoi qu'étroites par le bas, ont des vaisseaux à leur base qui les abbreuvent & qui sont si considérables, eû égard à leur peu de volume, que lorsqu'on les extirpe il en sort du sang assez abondamment. Quelques-fois elles tombent, se dissipent & se guérissent d'elles-mêmes, particuliérement celles qui viennent en la partie intérieure des paupiéres, qui renaissent aussi assez souvent; quelques-fois même les unes & les autres s'enflamment ou s'abscedent en leur tête, ou s'ulcerent; & quelques fois aussi apres être tombées, abscedées, ou ulcerées, leur racine restante se grossit insensiblement & se convertit en une tumeur schirreuse ou chancreuse.

La premiére espece, quand on la tranche, ne laisse aucune racine & par conséquent ne revient point; & la seconde espece, à cause d'une petite racine ronde & quelques-fois filamenteuse, qui reste enfoncée dans la chair, est sujette à germer de nouveau, à moins qu'on ne consomme cette petite racine.

Les verruës à base large rarement guérissent, si on ne les panse, & même souvent on ne les peut dissiper: & quand leur base est fort large, on ne les peut couper sans qu'il y reste un grand ulcere, dont les suites seroient fâcheuses; c'est pourquoi on ne coupe que celles dont la base n'a pas plus d'étenduë que leur corps.

Celles qui sont malignes & chancreuses ne guérissent

point par les remedes, & il est tres rare quelles guérissent par l'opération quand leurs racines sont grosses & dures, & quelles rampent en plusieurs endroits de la paupiere, à moins qu'on n'emporte la piéce qui les contient, encore cela est-t'il fort suspect.

On dissipe ou emporte les verruës des paupiéres par les remedes ou par l'opération. Les remedes ne conviennent qu'aux verruës de leur superficie extérieure, l'œil ne pouvant souffrir de tels remedes, si on vouloit s'en servir pour les verruës intérieures. Et l'opération convient également aux extérieures & aux intérieures.

Les remedes dissipent & emportent les verruës en desseichant & absorbant l'humeur qui les nourrit, cequi fait quelles s'atrophient ensuite & s'évanoüissent. Et de ces remedes les uns agissent si lentement qu'à peine s'apperçoit-t'on de leurs effets, d'où vient qu'on dit qu'ils agissent par une propriété occulte, comme *le suc laiteux de pissenlit, le suc de cichorée verrucaire, de geranium robertianum, de pourpier, de mille feuille* &c. & les autres agissent plus puissamment, comme *le suc de racines de grande chélidoine, la poudre de sabine* &c. On doit préférer ces derniers aux autres; & pour s'en servir pour les paupiéres, on doit incorporer *la poudre de sabine avec un peu de miel*, pour en oindre les verruës trois ou quatre fois par jour; ou les oindre de même *du suc de chélidoine*, jusques à ce quelles disparoissent. Mais on les detruit plus promptement par *les remedes caustics*, comme en les touchant legerement avec *l'eau forte, l'esprit de vitriol, l'eau de sublimé*, décrite au chapitre 10. que l'on rend plus forte, s'il en est besoin, ou celle-ci.

Prenez *du verdet, de l'alum & du sel commun une drachme de chacun, du vitriol romain & du sublimé corrosif, de chacun une demie drachme*, pilez ces choses & les faites bouillir dans *quatre onces d'eau de pluie ou d'eau de plantain*, filtrez la liqueur & la conservez dans une phiole pour vous en servir comme dessus. Prenant garde qu'il n'entre d'aucuns de ces remedes dans l'œil.

L'opération qui est le plus sûr moien & le plus prompt pour emporter les verruës considérables des paupiéres, soit extérieures ou intérieures, se fait en deux maniéres, ou en les liant, ou en les coupant. La ligature convient aux deux especes de verruës pendantes quand elles sont en dehors des paupiéres, ou à leurs extrémités : on les lie d'un nœud de Chirurgien, le plus prés de la peau qu'on peut, avec un fil de soye ou de lin, ce nœud se fait en passant deux fois l'extrémité du fil par l'anneau qu'on forme dabord, & par ce moien on le serre quand on veut de jour à autre jusques à ce que la verruë soit tombée. S'il reste quelque petite racine, on la consomme en la touchant avec quelque une *des eaües caustiques* susdites, pour empêcher quelle ne repullule; ensuite on desseiche l'ulcere restant ou avec *l'onguent de tuthie*, ou quelque *collyre dessicatif*.

La ligature ne se pratique point pour les intérieures, parceque le fil seroit un corps étranger qui incommoderoit trop l'œil: ainsi on les coupe. Et pour ce faire on prend avec le poûce & le doigt indice de la main gauche le bord de la paupiére, on la renverse, & avec des ciseaux qu'on tient de l'autre main on coupe les verruës tout prés de la peau, soit quelles soient à base

large ou à base étroite ; on laisse ensuite abbaiser la paupiére & le sang s'arrête presque toûjours de lui-même : s'il tardoit à s'arrêter, on feroit couler dans l'œil quelques goutes d'un collyre fait avec *quinze grains de vitriol blanc & un scrupule de bôl de levant lavé*, dissouts dans *deux onces d'eau de plantain*, renduë fort muccilagineuse par l'infusion *de la gomme Arabique ou tragacanth*. On desseiche enfin l'ulcere avec un *collyre desiccatif*.

On coupe aussi les verruës extérieures des paupiéres & celles qui pendent à leurs bords de la même maniére que les intérieures : & pour le faire sûrement, on étend avec deux doigts la paupiére & on les tranche avec la pointe des ciseaux ; & si le sang ne s'arrête, on se sert d'une poudre faite avec *une partie de vitriol romain calciné, deux parties de gomme arabique & trois parties de bol de levant*, dont on met un peu sur un plumaçeau qu'on applique sur la playe & que l'on contient avec les doigts jusques à ce que le sang soit arrêté. On applique ensuite dessus un petit emplâtre de diapalme, une compresse & le bandage ordinaire ; finissant la cure comme je l'ay dit ci-devant.

---

*9. Du Cancer des Paupiéres.*

## CHAPITRE XV.

Les paupiéres sont aussi quelques-fois travaillées *de cancer*, de même que les autres parties de la face. La dureté de la tumeur, son inégalité, sa couleur livide ou plombée, la grosseur & la dureté des vaisseaux qui rampent en sa base, la douleur quelle cause,

& l'irritation qu'on y remarque ensuite de l'application des remedes ordinaires aux autres tumeurs, font assez connoître cette maladie.

Il commance ordinairement par une petite tumeur dure & douloureuse de la grosseur d'un grain de bled & qui augmente insensiblement; & quelques-fois aussi par quelqu'une de ces petites tumeurs qui se font par congestion & dont j'ay parlé ci-devant; ou par une verruë naissante, quand ces maladies dégénerent de leur nature à l'occasion de quelque acide malin qui s'y mesle dans la suite.

Fort souvent le cancer des paupiéres ne s'ulcere point, demeurant dans un état fixe sans augmenter. Il croit aussi quelques-fois démesurément ou s'ulcere. Et de quelque maniére qu'il soit, il s'irrite lorsqu'on veut tenter de le guérir ou par les remedes ou par l'opération, à moins qu'il ne soit encore que naissant.

Ainsi quand il est dans cet état fixe & sans ulcération, on ne doit point entreprendre de le guérir par les remedes qui amollissent, suppurent ou résolvent les autres tumeurs, dans la crainte de reveiller son levain malin, cequi le feroit manifestement augmenter & ulcerer: au lieu que le laissant en repos, il peut demeurer fort long-tems en cet état sans que de lui même il s'échauffe ou s'ulcere, comme l'expérience le fait connoitre. L'opération y est aussi si suspecte quelle est rejettée unanimement par les meilleurs Praticiens, non seulement pour les cancers des paupiéres, mais aussi pour tous les cancers de la face, qu'ils ont à ce sujet appellez, *noli me tangere*, & cela à cause des mauvaises issuës

des opérations qu'on n'en a entrepris. En effet, on ne peut couper un cancer des paupiéres, sans enlever en même tems une partie de la paupiére pour emporter au moins ses principales racines ; ce qui causeroit une difformité plus grande, & pour le moins aussi incommode que le cancer ; parceque l'œil étant découvert se trouveroit exposé à toutes les injures extérieures. Dailleurs comme il seroit impossible d'emporter toutes ses racines, on ne pourroit appliquer sur cette partie des remedes pour les consommer ; ainsi bien-tôt apres le cancer pulluleroit de nouveau, & au lieu d'être *caché*, c'est-à-dire, *non ulceré*, comme il étoit, il s'ulcereroit si prodigieusement qu'il occuperoit les parties voisines, & feroit ensuite périr misérablement le Malade.

On ne peut donc entreprendre qu'une cure palliative, quand le cancer s'échauffe, pour en retarder l'ulcération ; & quand il est ulceré, pour empêcher le progrés de l'ulcération & éloigner autant qu'on le peut les suites funestes de cette maladie.

A cet effet, on emploïe les remedes généraux, comme le bon regime de vivre, la saignée & les purgations douces, & souvent reïterées. Ces remedes sont si absolument necessaires que sans eux les remedes topiques procureroient peu de soulagement aux Malades. On connoit aussi par expérience que les évacuations naturelles, comme le flux des hémorroïdes & celui des menstruës sont si profitables, que souvent elles arrêtent l'inflammation & appaisent la douleur : ainsi on les doit exciter quand elles n'arrivent pas naturellement à ceux qui y sont sujets.

En

En commençant les remedes généraux, on met aussi en usage les remedes topiques, choisissant ceux qui rafraichissent, temperent, dissolvent & repoussent doucement les humeurs malignes qui se mettent en mouvement, tels que sont *les eaües distillées de morelle, de cigue, de plantain, de fray de grenoüilles ou de grenoüilles entieres, de vers de terre*, seules ou meslées ensemble, & dans lesquelles on fait fondre *du sel de saturne*. On se sert aussi des sucs de ces plantes & de ceux *de geranium, de scabieuse & d'herniaire*, même *du suc d'écrevices pilées dans un mortier de plomb*. On trempe des linges dans ces liqueurs tiédes qu'on applique sur le cancer & qu'on renouvelle à mesure qu'ils seichent. On y applique même *du fromage moû*, ou *du lait caillé, des tranches de chair de veau*, que l'on change quand elles se corrompent, & plusieurs autres remedes semblables, se donnant bien de garde de se servir d'aucuns remedes qui suppurent, ou qui repoussent fortement, ou qui soient trop actifs ou pénetrants, parceque tous ces remedes seroient capables d'augmenter le mouvement de l'humeur & de la fermenter à un tel degré, que le cancer s'ulcéreroit infailliblement.

Quand le cancer est ulceré les remedes susdits y conviennent, mais on adoucit plus puissamment l'acide malin & corrosif, en y appliquant aussi en même tems *la poudre faite avec le plomb fondu, avec le mercure crud. Le plomb brûlé & lavé, la litharge, la ceruse & le minium aussi lavez, la tuthie preparée, & tous les bols & terres sigillées, adoucissent aussi l'acide du cancer*. Les poudres *d'écrevices, de grenoüilles, de crapaux calcinez*, sont estimez de bons

ſpecifiques pour mortifier l'acide malin de tous les cancers ulcérez. *La corne de cerf calcinée, toutes ſortes de coquillages, les os ou arrêtes des poiſſons de riviere, ceux de moruë ou d'autres poiſſons de mer*, n'ont pas un moindre effet.

On ſe ſert de toutes ces poudres ſeules, ou de quelques-unes meſlées enſemble, on en ſapoudre le cancer ulcere, & par deſſus on applique des linges ou compreſſes imbuës de quelques-unes des liqueurs ſuſdites. Ou bien on en prépare des eſpeces d'onguents ou liniments que l'on fait *avec quelques-unes de ces poudres minerales, & parties egales de quelques-unes des autres poudres* que l'on meſle enſemble, & que l'on triture bien dans un mortier de plomb, en y ajoûtant petit à petit *une quantité ſuffiſante de quelques-uns des sucs ſuſdits*, rendus fort muccilagineux par l'infuſion *de la ſemence de coins*, juſques à ce que le tout ſoit en conſiſtance de liniment. Quelques-uns ajoûtent dans ces ſortes de liniments *l'huile d'œufs, ou celles d'amandes douces, ou autres* : mais les huiles ſont toûjours pernicieuſes aux cancers.

Voila une partie des remedes, & je puis dire les meilleurs, dont on peut ſe ſervir pour la cure palliative des cancers, ſoit ulcérez ou non ulcérez. Ne croiez pas cependant qu'ils ſoient immanquables, je ne les propoſe pas pour tels, car ils profitent quelques fois ſi peu qu'ils ne peuvent arrêter la furie de cette maladie, tant l'acide qui la cauſe eſt malin & corroſif.

Ce que je viens de dire des cancers des paupiéres, ſe doit entendre des cancers parfaits & confirmez : car quand ils ſont encore naiſſants, qu'ils n'excédent pas en groſſeur un grain de bled, qu'ils ſont immediate-

ment sous la peau extérieure des paupiéres, qu'ils sont mobiles, sans racines, qu'ils causent tres peu de douleur, & que le Malade est d'une bonne complexion, on peut les enlever par l'opération : & pour cela il faut bien prendre ses mesures pour n'en point laisser & pour s'empêcher d'offenser considérablement les paupiéres. Voici comme j'ay fait une fois cette opération. Je fis pincer en long la peau extérieure de la paupiére prés du cancer, & je la coupay avec la pointe des ciseaux de côté & d'autre de la tumeur ; puis je passay une petite éguille courbe enfilée, d'une incision à l'autre par la base de ladite tumeur ; & l'élevant avec le fil, pendant que je faisois étendre la paupiére d'un angle à l'autre, je séparay entiérement la tumeur avec la pointe de la lancette, & je pansay ensuite la playe à la maniére des playes recentes qui fut bien-tôt guérie, sans qu'il en soit arrivé dans la suite aucun accident, le Malade aiant vêcu plus de dix ans apres l'opération.

---

10. *Des Varices des Paupiéres.*

## CHAPITRE XVI.

LOrsqu'un sang grossier & melancolique se grumele & s'arrête dans quelque rameau considérable de veines, il y intercepte la circulation du sang ; de sorte que le sang nouveau qui est continuellement poussé par les artéres dans les autres petits rameaux qui sont en deça de l'obstruction, ne pouvant librement circuler, remplit & étend tellement ces petits rameaux

de veines que leur membrane se relâche, quelles grossissent considérablement, s'endurcissent & forment ce qu'on appelle *Varices*.

Le sang dans sa constitution naturelle peut encore dilater les veines & produire *des varices* lorsqu'il est arrété dans quelques troncs ou rameaux considérables de veines, par la compression quelles souffrent à l'occasion de quelques tumeurs schirreuses ou autres, ou de quelques autres causes.

C'est ainsi que les paupiéres sont quelques-fois travaillees *de varices* qui viennent ou à cause que le sang s'arréte dans leurs veines par la compression de quelques tumeurs schirreuses ou autres; ou à cause d'un sang grossier & mélancolique qui s'arrête comme je viens de le dire.

Ce n'est point de ces *varices des paupiéres* qui accompagnent les tumeurs de ces parties dont je prétend traiter ici, puisque ces sortes de varices ne sont proprement que des maladies symptomatiques : mais de ces autres especes *de varices* qui ne semblent avoir d'autres causes qu'un sang melancolique & grossier, & qui par elles mémes peuvent étre considerées comme maladies.

Quand le sang qui aborde incessamment dans les varices peut trouver quelques petites veines qui se joignent à d'autres qui s'insérent au rameau obstrué au de là de l'obstruction, ou à d'autres rameaux (comme ces sortes d'unions ou anatomoses sont fréquentes dans les veines) il dilate insensiblement ces petites veines, s'y fait des passages : & quoi que son cours ne soit pas tout à fait libre, il ne laisse pas que de se renouveller

& d'entrainer avec lui quelques parties impures les plus subtiles du ſang le plus groſſier qui reſte dans les varices, & par ce moien il l'adoucit & l'empêche de s'altérer ou de s'aigrir conſidérablement : de là vient que ce ſang groſſier peut reſter fort long-tems dans les varices, ſans y cauſer d'autre déſordre que de les gonfler.

Mais lorſque le ſang qui aborde ne trouve aucune iſſuë pour circuler, il reſte dans ces veines, ſe meſle avec celui qui y étoit déja coulé, ſe lie avec lui, ſe fige & ſe grumelle, & ſa lymphe alors ſe ſéparant, s'aigrit & s'échauffe, paſſe au travers des membranes de ces vaiſſeaux, & ſe jette dans les parties voiſines quelle picote & enflamme, & quelques-fois les ulcere.

Voila pourquoi on remarque de deux ſortes de *varices* aux paupiéres de même que dans les autres parties du corps, *de benignes*, c'eſt-à-dire, qui peuvent ſubſiſter du tems ſans apporter de grandes incommodités aux Malades, & *de malignes*, qui ſont toûjours accompagnées de ſymptomes fâcheux.

Les *benignes* cauſent quelque difformité à la paupiére, & un peu de peſanteur ou de difficulté à ſe mouvoir : mais les *malignes*, outre ces ſymptomes qui ſont beaucoup plus conſidérables, cauſent tantôt de la chaleur & un picotement douloureux aux paupiéres, & tantôt un écoulement de ſéroſités acres & mordicantes, qui échauffent, groſſiſſent & ulcerent les bords des paupiéres ou leur partie intérieure, & excitent quelques-fois une inflammation habituelle à l'œil. Et quelques-fois auſſi elles acquiérent un ſi haut degré de malignité quelles tiennent en quelque façon de la nature *du cancer*.

On ne travaille point à guérir les *varices des paupiéres* par l'opération, on y seroit mal reçeu à cause de la nature de ces parties : on se contente seulement avec les remedes de les diminuer autant qu'on le peut, ou tout au moins de les empêcher d'augmenter, & d'en appaiser les plus fâcheux symptomes, puisqu'on ne peut rétablir entiérement la confirmation viciée des vaisseaux variqueux.

Et pour celà on à recours aux remedes généraux qu'on commence par la saignée s'il y a plénitude, pour en diminuant le sang pouvoir plus aisément le purger de ses parties grossiéres & mélancoliques, tant par les remedes purgatifs ordinaires & propres à évacuer cette humeur, que par les autres remedes spécifiques destinez à corriger le déreiglement du sang, si on juge qu'il tende trop à l'épaississement & à la coagulation, comme sont *les décoctions de squine, de gayac & de salse-pareille*, ou *les décoctions des plantes vulneraires*, ou autres remedes semblables.

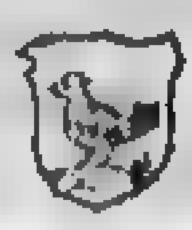
Puis on passe aux remedes topiques , & on met dabord en usage ceux qui amollissent & fondent le sang épaissi & grumelé renfermé dans les varices , afin de le mettre en état de reprendre son cours ordinaire. Comme par exemple, on prend *des semences de lin, de psyllium, & de fænugrec concassées*, *un gros de chacune*, *des fleurs de camomille & de melilot deux pincées de chacune*, *un demi gros de saffran*, *& deux gros de myrrhe en poudre*, qu'on fait bouillir ensemble dans une quantité suffisante *d'eau de pluye ou d'eau de fray de grenouilles*, & sur la fin de la coction, on y ajoûte *un gros & demi de sel armoniac* : aiant

passé le tout par un cannevas, on trempe des compresses dans cette décoction muccilagineuse, & on les applique chaudement sur les paupiéres, les renouvellant quatre ou cinq fois par jour. On en continuë l'usage pendant cinq ou six jours, ou jusques à ce qu'on juge que le sang grumelé soit dissoût. Ensuite on se sert de fomentations qui resserrent & fortifient les vaisseaux dilatez, comme par exemple de la suivante.

On prend *deux pincées de roses rouges, deux gros d'écorces de grenades concassée, une demie poignée de feuilles d'absinthe & un gros d'alum*, qu'on fait cuire dans une suffisante quantité *de vin rouge :* on passe ensuite le tout par un linge, & on trempe des compresses dans cette fomentation tiéde qu'on applique comme dessus.

Si les varices sont suivies de quelques ulcérations des paupiéres, on se sert *des collyres mondifiants & desseichants* proposez pour les ulceres des yeux : si ces ulcérations sont à leurs bords, on se sert utilement *de l'onguent de tuthie*, ou de quelques autres remedes choisis dans le chapitre suivant. Et si elles ont excité une inflammation habituelle à l'œil, on y remédie comme je l'ay dit au chapitre de l'ophthalmie.

Mais si les varices sont parvenuës à un si haut degré de malignité quelles soint chancreuses, on doit se donner de garde d'y appliquer aucuns des remedes susdits, de crainte de les irriter ; & on doit se contenter de ceux proposez dans le chapitre précédent.



II. *Des Ulceres pruriginеux, ou gratelles des Paupiéres, & par occasion de la Chassie ou Lippitude.*

## CHAPITRE XVII.

LEs paupiéres sont sujettes à plusieurs especes de gratelles qui approchent si fort les unes des autres, que toutes leurs différences ne consistent qu'au plus ou au moins de malignité : d'où vient aussi qu'on les traite presque d'une même maniére.

Lorsque les bords des paupiéres & leurs angles sont rouges & legérement ulcérez, qu'il en découle une sanie ou chassie baveuse & gluante meslée de larmes aeres & salées qui causent une demangeaison incommode, & une extension de chaleur & de rougeur à toutes les paupiéres & à l'œil, les François appellent cette maladie, *Gale des paupiéres.* [a]

Quand les paupiéres sont peu enflées & peu humides, & que la chassie, au contraire, est seiche, quelles sont rouges, mediocrement douloureuses & pesantes, & que de nuit elles s'attachent & se collent ensemble à l'occasion d'une humeur plus grossiére & épaisse, cequi travaille beaucoup les Malades le matin quand ils s'éveillent : cette maladie est un *galle ou gratelle seiche des paupieres.* [b]

Mais lorsque les bords des paupiéres & les paupiéres mêmes sont plus dures que de coûtume, quelles sont plus rouges & douloureuses, que le matin elles ne peuvent s'ouvrir que difficilement & avec douleur, sans qu'il

a *Les Grecs* PSOROPHTHALMIA. *Les Latins* LIPPIDO *Pruriginosa.*

b *Les Grecs l'appelent* XEROPHTHALMIA, *Les Latins,* ARIDA *lippitudo.*

qu'il en sorte aucune humidité, s'y amassant seulement à leurs bords & à leurs angles un peu de chassie tres seiche & dure, & que l'œil est pareillement rouge & douloureux ; c'est une *galle ou gratelle dure des paupiéres* [c]

Enfin quand dans la partie intérieure de l'une & de l'autre paupiére, il y a des apretés, inégalités, ficosités, fentes & duretés accompagnées de rougeur & de prurit, c'est proprement une *dartre des paupiéres*, [d] dont on fait trois especes, ou plûtôt trois degrez différents. Le *premier* est, quand en renversant les paupiéres, on voit quelles sont en dedans rouges, inégales & âpres & que le Malade se plaint d'une demangeaison cuisante. [e] Le *second* est, quand ces symptomes sont plus violents, & que l'on voit qu'il s'y éleve des petites éminences à peu prés comme des grains de figue. [f] Et le *troisiéme*, est quand la maladie est si invéterée, que la partie intérieure des paupiéres est ulcerée, & qu'il y a des fentes & des duretées calleuses. [g]

La cause prochaine de toutes ces maladies, est une humeur acide, âcre, mordicante & salée. Et toutes les différences que l'on remarque dans ces gratelles & dartres, ne vient que du différent meslange des particules pituiteuses, bilieuses & melancoliques, & de la chaleur de l'acreté ou de l'acidité, plus ou moins grande que ces humeurs contractent, suivant quelles sont plus ou moins alterées & corrompuës.

Ainsi plus de particules pituiteuses & moins de bilieuses, en se corrompant, ulcerent le bord des paupiéres & produisent cette *chassie gluante & prurigineuse :* moins de pituiteuses & plus de bilieuses, par leur cor-

[c] *Dite des Grecs* Sclerophthalmia, *Les Latins* Lippido dura.

[d] *On l'appelle* Trachoma.

[e] Dasytes, *ou* Densitas palpebrarum.

[f] Sycosis, *ou* Ficositas, & ficosa palpebra.

[g] Tylosis, *ou* Callositas palpebræ.

Vuu

ruption, causent cette *chassie seiche* : le meslange des melancoliques fait la *chassie dure* : & quand les melancoliques excedent, ou quelles sont également meslées avec les bilieuses, elles constituent le *Trachoma*, dont les differents degrez ne dépendent que du plus ou du moins d'altérations de ces humeurs.

On ne peut, à la verité, juger des différentes combinaisons de ces humeurs que par opinion : cependant si on considere que parmi ceux qui sont travaillez de ces maladies, ceux que l'on dit être d'un tempérammment pituiteux, sont les plus sujets à la premiére espece, les bilieux à la seconde, & les melancoliques à la troisième & à la quatrième ; on connoîtra que cette opinion n'est pas sans quelque fondement. Et quoi qu'il en soit, il est toûjours constant que ces humeurs étant echappées en quelques parties, en se corrompant, elles s'échaussent, s'aigrissent & deviennent fort âcres, & quelles sont les causes non-seulement de ces maladies, mais aussi de quantité d'autres de cette nature,

Ces maladies sont aisées à connoître par la description que j'ay faite de chaque espece, ainsi je ne diray rien davantage de leurs signes. J'ajoûteray seulement quelles n'occupent pas toûjours les deux paupiéres, n'y en aiant quelques-fois qu'une d'incommodée, & quelques-fois même qu'une seule partie : que pour l'ordinaire elles commencent par le bord des paupiéres, particuliérement les trois premiéres especes : que dabord les Malades y ressentent un prurit qui les oblige d'y porter souvent les doigts ; ensuite on remarque que le bord des paupiéres est un peu plus gros qu'à l'ordinai-

re, & que les Malades ont un peu plus de peine à mouvoir les paupiéres ; puis ce bord rougit insensiblement & se renverse à mesure qu'il s'endurcit, alors il commence à couler de la chassie. Si on regarde ce bord avec une loupe de verre ou de bonnes lunettes, on apperçoit une rangée de petits ulceres superficiels qui croissent de jour à autre : cequi fait connoître que ce sont les extremités de tous ces petits canaux excrétoires qui se terminent le long du bord des paupiéres par de là les cils qui sont ulcerez, & que ces maladies commençent dabord par l'inflammation de toutes les petites glandules d'où partent ces canaux.

Suivant que l'humeur qui s'écoule de ces petits ulceres est chaude & âcre, elle échauffe la partie intérieure des paupiéres & enflamme aussi la conjonctive, y excite quelques-fois des pustules & des ulceres même aussi à la cornée transparente : ainsi cette inflammation alors ces pustules & ces ulceres sont des symptomes de ces petits ulceres prurigineux, comme il arrivent quelques-fois que ces petits ulceres sont des symptomes d'une longue ophthalmie, & que souvent aussi ils sont des symptomes des ulceres des yeux, du sebel malin, de la fistule lacrimale, du cancer, des varices des paupiéres & de beaucoup d'autres maladies.

La quatriême espece commence plus rarement par le bord des paupiéres, quoique dans la suite il s'ulcere ; mais par une chaleur & un prurit de leur partie intérieure qui augmente de jour à autre jusques à les rendre inégales & âpres, & à y causer ensuite les ficosités, ulceres, fentes & duretés ci-dessus énoncées. Et com-

me cette espece de gratelle participe bien plus de la dartre que les autres, elle s'étend aussi davantage, & est plus sujette à passer aux parties extérieures des paupiéres.

Toutes ces maladies sont tres opiniâtres & tres difficiles à guérir, & quelques-fois mêmes elles se rendent incurables pour la difficulté qu'il y a d'appliquer aux paupiéres des remedes assez puissants pour éteindre & absorber le levain acide infiltré dans ces parties, & qui n'est pas exempt de malignité.

Les vieillards rarement en guérissent entiérement quand une fois ils en sont travaillez, quoique souvent il n'y ait chez eux que le bord des paupiéres qui en soit affecté. Et ceux qui en ont été travaillez dés leur enfance y sont fort sujets pendant leur vie, aussi bien que ceux qui sont travaillez d'écroüelles ou d'autres maladies froides, ou dont le temperamment y panche, & ceux qui ont eü les paupiéres gatées de pustules de la petite verole, de brûlûres, d'ulceres ou autres semblables maladies.

Lorsque ces maladies se rendent habituelles, on peut dire en quelque maniére quelles se convertissent en des petits ulceres fistuleux, puisqu'en effet on remarque aux bords des paupiéres de la callosité, & qu'il s'en écoule toûjours quelque humeur gluante qui de tems en tems flüe plus abondamment. Et quand elles se sont renduës ainsi habituelles, elles deviennent supportables par la diminution de la chaleur, du prurit & de la douleur.

Pour la cure des ulceres prurigineux, il faut remar-

quer que lorſqu'ils n'occupent que le bord des paupiéres, qu'ils ſont ſans inflammation ou tres legeres, que le prurit eſt peu conſiderable, que la chaſſie n'eſt ni âcre, ni abondante & quelle eſt loüable, que le Malade n'eſt point dailleurs ſujet aux fluxions ſur les yeux, & qu'il n'y a chez lui ni plénitude, ni indice de cacochymie, on peut obmettre les remedes généraux; & cela encore dautant plus ſi ces ulceres ſont des ſuites d'autres maladies qui ſont gueries ou qui ſont preſt de l'être & pour leſquelles on les a déja mis en uſage: mais dans toutes les autres rencontres, on doit commencer par ces remedes. Ainſi on preſcrit au Malade un regime de vivre doux & rafraichiſſant pour temperer la chaleur & l'acrimonie du ſang: on le ſaigne, s'il y a plenitude: on le purge pour décharger le bas ventre de ſes excréments & pour faciliter la ſecrétion de ceux qui ſont contenus dans la maſſe du ſang: on paſſe quelques-fois au *cautere* ou au *ſetum* quand la maladie eſt violente ou habituelle; on emploïe auſſi *le bain d'eau tiede*, & généralement tous les remedes propres à humecter, fondre & évacuer les humeurs impures & à les éloigner des paupiéres.

Pour cequi eſt des remedes topiques, on doit ſe ſervir dabord de ceux qui humectent, amoliſſent, & temperent la chaleur & l'acrimonie de l'humeur contenüe dans les paupiéres; puis on vient à ceux qui détergent & deſſeichent les ulceres.

On commence donc par une fomentation qu'on fait avec *les racines de guimauves, les feuilles de violier, les fleurs de camomille, de melilot & de bouillon blanc, & les ſemen-*

*ces de lin & de fænugrec* cuites dans une ſuffiſante quantité d'eau : la décoction étant paſſée, on y fait fondre, pour demie livre, *quinze ou ſeize grains de ſel de ſaturne* ; & dans cette décoction tiede, on trempe des linges avec leſquels on fomente les paupiéres pluſieurs fois le jour, les appliquant enſuite deſſus.

Ou on ſe ſert de la même maniére *des eauës diſtillées de fray de grenouilles & de lis* meſlées par parties égales, dans leſquelles on fait infuſer *des ſemences de lin & de phyllium* pour les rendre muccilagineuſes, y ajoûtant, apres les avoir paſſées, pareilles quantité *de ſel de ſaturne* pour pareille quantité de ces eauës.

Quand apres l'uſage de ces remedes ou autres de ſemblable vertu, on voit que les paupiéres ne ſont plus ſi dures ni enflammées, & que la chaſſie n'eſt plus ſi croûteuſe; on ſe ſert pour les ulceres de leur ſuperficie intérieure de collyres plus ou moins mondifiants & deſſeichants, ſuivant que ces ulceres ſont plus ou moins violents. Comme par exemple pour la premiére eſpece.

On prend *de la myrrhe, de l'aloes & de la tuthie préparée de chacun un ſcrupule, du camphre & du ſaffran de chacun ſix grains*, qu'on diſſoût dans *quatre onces des eauës diſtillées de fœnouil & de miel* ; & de ce collyre tiede, on lave les paupiéres intérieurement dix ou douze fois par jour, & on laiſſe deſſus un linge imbibé de ce remede.

Pour la ſeconde eſpece, on rend ce collyre plus déterſif & déſiccatif en y ajoûtant *un gros de ſucre candit & ſeize grains de vitriol blanc* ; & ſouvent en cet état il convient auſſi pour la troiſiéme eſpece. Ou bien on ſe ſert du ſuivant.

On prend *de la myrrhe & de l'aloes de chacun un scrupule, du plomb brulé & lavé & de l'antimoine lavé, de chacun vingt grains, un gros de sucre candit, douze grains de sel armoniac, & six grains de camphre*, qu'on dissoût dans pareille quantité des eauës susdites.

On ajoûte quelques-fois dans ces collyres *de la corne de cerf calcinée & subtillement pulverisée*, ou autres semblables *Alkalis fixes*, dont la dose est depuis douze jusques à vingt grains : quelques-fois aussi on y met *dix ou douze grains de fleurs de soulphre*. Comme aussi au lieu de *l'antimoine lavé* on se sert *de son foye* bien pulverisé, & au lieu *de plomb brûlé* on prend *la litarge ou la ceruse*, qui font le même effet. On peut même se servir également, au lieu des collyres susdits, de ceux que j'ay proposeé pour les ulceres de la cornée, en observant le même ordre.

Tous ces collyres servent aussi pour le *Trachoma* pourvû qu'on les rendent un peu plus forts en augmentant les drogues qui entrent en leur composition, ou seulement en diminuant la quantité des eauës dans lesquelles on les dissoût, ou y ajoûtant quelques grains *de verdet ou de vitriol* s'il n'y en a déja. Ou on se sert du suivant.

On prend *une drachme de tuthie préparée, deux scrupules d'aloës, un scrupule de verdet, & dix grains de camphre*, qu'on dissoût dans *six onces d'eau de roses & de vin blanc* meslez par parties égales, on fait ensuite infuser le tout dans une phiole ou petit matras, pour se servir de la liqueur claire comme dessus.

On augmente ou diminuë la force de ce collyre suivant les degrez du *Trachoma* : on peut même en l'affoiblissant, s'en servir pour les autres *ulceres prurigineux*.

L'exemple des collyres proposez pour les ulceres de la cornée fait voir qu'on emploïe quelques-fois de plus violents collyres nonobstant la sensibilité des yeux. Si on pouvoit guérir ces maladies avec de plus doux remedes, ce seroit le mieux : mais souvent ces gales participent si fort des dartres, que les remedes foibles n'y font rien. C'est aussi cequi obligeoit nos Anciens ( quoi qu'ils se servissent des collyres plus violents que les susdits, comme on peut le voir dans Galien, dans Paul, dans Aëce & autres ) de ratisser la partie intérieure des paupiéres avec la pierre ponce, ou l'os de seiche, ou les feuilles de figuier, pour, en excoriant ces gales prurigineuses, en faire écouler le sang, ensemble les sérosités bilieuses, âcres & malignes, & faciliter la pénétration de leurs remedes. Pratique rude , qui leur devoit beaucoup faire appréhender l'augmentation de la fluxion & de l'inflammation.

Quand ces ulceres ou gales prurigineuses occupent la superficie extérieure des paupiéres, il n'est pas besoin de tant de précautions : aprés qu'on les a humectées & amollies avec les fomentations précédentes, on se sert du collyre ci-dessus pour les mondifier & desseicher ; on le rend même plus puissant, s'il est besoin, en augmentant la dose du verdet : ou bien, on se sert de celui fait avec *une drachme d'ægiptiac* qu'on dissoût dans *trois onces d'eau de plantain* : mais il faut bien prendre garde, quand les collyres sont si âcres, qu'il n'en entre dans l'œil de crainte de l'enflammer. Cette femme dont Paré parle *au chapitre dixiéme de son 17. livre*, qui, pour un prurit, se lavoit les yeux du plus fort vinaigre

naigre qu'elle pouvoit trouver, n'appréhendoit point cependant d'augmenter l'inflammation ni la douleur, puisqu'au contraire elle avoüoit n'avoir trouvé un remede plus singulier.

Les yeux sont plus offensez par l'application des remedes onctueux, quoique doux, que par celle de beaucoup de collyres soit secs ou liquides, quoi qu'ils semblent plus piquants & plus âcres : cependant beaucoup de Praticiens, contre cette verité que l'expérience confirme, souvent ordonnent indifféremment des remedes onctueux, comme onguents ou pommades ophthalmiques, dans des inflammations de la conjonctive & des paupiéres, sous pretexte qu'ils en ont vû quelques-unes guéries apres l'application de ces remedes; sans considérer que ces remedes qui ne conviennent qu'aux ulcérations extérieures des paupiéres & à celles de leurs bords ou de leurs angles, parceque ces parties sont de la nature des parties sanguines, n'ont guéri ces inflammations des paupiéres ou de l'œil que par accident; ou plûtôt que ces inflammations n'ont cessé, que quand les ulceres extérieurs des paupiéres ou de leurs bords qui les causoient ont été guéris par ces remedes.

Tous les ulceres prurigineux des parties extérieures des paupiéres & de leurs bords ne guérissent pas méme par ces remedes : ceux qui participent beaucoup des dartres y résistent, & méme deviennent quelques-fois plus rebelles : il n'y a que les simples ulcérations & celles qui tiennent de la gale qui leurs cedent; encore guérissent-t'elles plus promptement par les collyres ci-

dessus. Cependant comme on à souvent à traiter des Malades qui ne peuvent s'assujettir à se faire appliquer plusieurs-fois le jour des remedes sur les yeux, ou qui sont si délicats qu'ils ne s'accommodent pas toûjours de remedes un peu cuisants, ou d'autres que la nécessité de vaquer à leurs affaires les empêche de se servir de remedes pendant le jour, on est souvent contraint d'emploier ces remedes onctueux qui sont plus doux pour les parties extérieures de l'œil, parcequ'ils agissent plus lentement, & dont une seule application suffit pour toute une nuit ou pour tout un jour.

Par exemple, pour une legere ulcération du bord des paupiéres on se sert de *l'onguent de tuthie*, que l'on fait avec *deux gros de tuthie préparée & une once de beurre frais* lavé plusieurs-fois dans *de l'eau commune* & ensuite dans *de l'eau de roses*, que l'on mesle bien ensemble en les agitant dans un petit mortier de cuivre ou de plomb. On en met la grosseur d'un petit pois dans le grand angle de l'œil malade; on ferme ensuite les paupiéres, & l'onguent en se fondant s'étend par tous leurs bords dont il mondifie & cicatrise insensiblement les petits ulceres, en appaise la chaleur, la douleur & le prurit, & en tarit la source de la chassie.

On ne doit préparer cet onguent que lorsqu'on s'en veut servir; parceque le beurre, en vieillissant, devient âcre, à cause des parties caséeuses & séreuses qu'on ne peut si bien séparer par les lotions qu'il n'y en reste. Et c'est pour cette raison, que lorsque l'on veut conserver quelque tems cet onguent, au lieu du beurre lavé, on doit emploïer du beurre fondu & purifié à la maniére

de celui que l'on prépare pour la cuisine.

Si ces petits ulceres ne se mondifient pas suffisamment par le moien de cet onguent, on y ajoûte un peu *de myrrhe & d'aloes en poudre subtile*, ou on se sert de la *pommade suivante*.

On prend *de la tuthie préparée & du foye d'antimoine lavé, de chacun un gros, un demi gros d'aloës en poudre subtile, six grains de camphre pilé avec une amande pelée, & une once d'axonge de porc bien lavée dans de l'eau simple & dans l'eau rose*, on mesle le tout ensemble pour s'en servir comme dessus.

Pour les ulcérations extérieures des paupiéres, on se sert des mêmes remedes dont on les oint deux fois le jour. Ou bien on se sert *du liniment* fait avec *la litharge lavée*, que l'on triture dans un mortier y meslant petit à petit *de l'huile d'olives, du suc de racines de patience & un peu de vinaigre distillé*, le tout dans une quantité suffisante pour pouvoir nourrir la *litharge* & la reduire en consistence de liniment.

On ajoûte aussi quelques-fois dans ces *onguents, pommades*, ou *liniments*, un peu *de souphre vif en poudre*, ou *de la fleur de souphre*, particuliérement pour les gales extérieures des paupiéres.

Lorsque l'inflammation de l'œil, qui accompagne ordinairement toutes ces maladies est peu considérable, on n'y fait point de remedes particuliers; tous les susdits, en guérissant ces maladies, guérissent en même tems l'inflammation qui n'en est qu'un symptome: mais si elle est tres considérable, on y emploïe alternativement les remedes proposez pour l'ophthalmie. *La chassie*

qui est aussi un symptome de ces maladies se guérit par les mémes remedes.

Les ulcérations habituelles des bords des paupiéres qui deviennent rouges, durs & renversez, avec un écoulement continüel de chassie, résistent souvent à tous ces remedes, particuliérement quand elles arrivent à des personnes âgées ou extremement cacochymes. Dans ces rencontres, je me suis quelques-fois servi avec succez *d'un collyre mercurial*, fait avec *six grains de sublimé corrosif, autant de camphre & vingt grains d'alum*, reduits en poudre, que l'on met dans une phiole dans laquelle on verse *trois onces d'eau de plantain*, puis on fait infuser le tout sur les cendres chaudes pendant cinq ou six heures, & aiant filtré la liqueur, on trempe un pinceau dedans avec lequel on touche les bords des paupiéres cinq ou six fois le jour, prenant garde qu'il n'en entre dans l'œil.

Quoique le *sublimé corrosif* serve de base à ce collyre, on ne doit point craindre de s'en servir, il fait si peu de douleur qu'à peine s'en apperçoit-t'on, à cause de la petite quantité qu'il y en entre & qu'il se trouve étendu dans beaucoup de liqueur : il ne laisse pas que de fondre puissamment les callosités de ces ulceres & d'en éteindre le levain malin : on en augmente quelques-fois la dose quand on juge quelle n'est pas assez forte.

*De la Chassie ou Lippitude.*

Comme dans ces maladies & dans beaucoup d'autres de l'œil, il s'amasse toujours *de la chassie* qui s'épaissit pendant la nuit ; que de jour elle se trouve plus

delaïée de larmes âcres qui fluënt quelques-fois abondamment, & qu'enfin ces maladies sont presque toûjours suivies de l'inflammation de l'œil ; la plûpart de nos Auteurs confondent *l'ophthalmie* avec la *lippitude*, comme si elles n'étoient qu'une seule & même maladie : & quelques autres confondent aussi la *lippitude* avec les *larmes* ; parceque ces deux excréments se rencontrent toûjours meslez ensemble.

Mais pour distinguer toutes ces choses, il faut voir premiérement ce qu'on entend par ces deux excréments; & en second lieu en quelles maladies on les rencontre.

Par *larmes*, on entend un excrément séreux ou aqueux qui se filtre par les glandes des environs des yeux, qui dans son état naturel sert à humecter l'œil & à conserver la cornée dans sa polissûre & transparence mais lorsqu'il dégénere beaucoup de sa nature, il contracte une acrimonie qui échauffe & corrode la superficie non-seulement de la cornée & de la conjonctive, mais aussi celle de la partie intérieure des paupiéres & tous les autres lieux par lesquels il passe.

Quand cet excrément s'épaissit & devient gluant, on l'appelle *lippitude* ou *chassie*. Or il ne vient en cet état que par l'ulcération ou des membranes de l'œil, ou de la partie intérieure des paupiéres, ou de leurs bords, ou par l'altération des glandules de ces parties : car la *chassie* n'est proprement que la matiére purulente qui découle des ulceres & qui est delaïée & entrainée par les larmes ; ou bien le suc nourricier vicié qui s'écoule des glandules altérées & qui est aussi délaié & entrainé par les larmes.

Dans *l'ophthalmie* & dans les *ulcérations* de la cornée & de la conjonctive il y a pour l'ordinaire beaucoup de *larmes*, particuliérement quand ces maladies sont dans leur vigueur, parce qu'alors l'irritation est grande; mais on ne rencontre que peu ou point de *chassie*, à cause que la matiére de la *chassie* étant en petite quantité & delaïée dans une grande quantité d'eau, elle est peu sensible : & quand ces maladies commencent à décliner les *larmes* diminuënt & elles deviennent alors gluantes & se convertissent en *chassie*. Dans la *fistule lacrimale* ouverte du côté de l'œil, & dans toutes les *ulcérations* de la partie intérieure des paupiéres & de leurs bords, & dans quelques autres maladies de cette nature, on remarque beaucoup de *chassie*, parcequ'il y a beaucoup de pus ou matiére purulente delaïée dans peu de *larmes*. Enfin dans la *foiblesse*, ou dans *l'ulcération* des glandules des yeux ou des paupiéres qui viennent ensuite des fluxions qui s'y sont faites, on rencontre encore de la *chassie*, parceque dans ces rencontres les pores de ces glandules étant ou dilatez par l'abondance de de l'humeur qui y a coulé, ou rongez & rompus par l'acrimonie de cette humeur, le suc nourricier trouvant ces voïes ouvertes s'écoule facilement avec les *larmes* & se condense en *chassie*.

Puis donc que la *chassie* se rencontre en plusieurs maladies, on ne doit point appeller l'ophthalmie, *lippitude*, quoique l'ophthalmie soit quelques-fois acconpagnée de *lippitude*; & dautant plus que la *lippitude* qui n'est qu'un symptome non-seulement de l'ophthalmie, mais aussi de toutes les maladies ci-dessus énoncées,

arrive souvent dés l'enfance, & continuë toute la vie, quand elle est excitée par un vice particulier des glandes ou par quelques ulceres fistuleux : au lieu que lorsquelle est une suite de l'ophthalmie, elle ne subsiste qu'autant que l'ophthalmie. On ne doit pas non plus confondre les *larmes* avec la *lippitude*, puisque leur consistence est différente, & que dailleurs les larmes coulent souvent sans être meslées de *chassie*.

Si la *chassie* pendant la nuit s'amasse plus abondamment autour des paupiéres, cela vient de ce que pendant ce tems il ne s'écoule pas une si grande quantité de *larmes*, parceque les yeux & les paupiéres étant alors sans mouvement, les glandules de ces parties ne sont pas exprimées comme pendant le jour ; & de ce qu'au contraire il coule plus de *chassie*, parcequ'alors les paupiéres étant fermées, l'air extérieur ne desseiche & ne resserre point la superficie des ulceres qui la produisent. Comme nous voions que les playes & les ulceres qui sont exposez à l'air, ne suppurent pas autant, comme lorsqu'on empêche l'air de les toucher.

La *chassie*, étant aux ulceres des yeux & des paupiéres ce que le *pus* est aux autres ulceres de nôtre corps, comme je viens de le montrer, ses différentes consistences doivent faire connoitre les différents états des maladies qui la produisent : ainsi quand elle est en petite quantité & fort delaiée de larmes, c'est une marque que la maladie est encore dans son commencement : quand elle est plus abondante & quelle à un peu plus de consistence, quelle est dans son progrés : quand elle est plus gluante, plus blanche & plus égale, quelle est

dans son état : & quand ensuite elle diminuë & qu'il y a tres peu de larmes, quelle est vers sa fin. Tout cela s'entend quand il n'y a point de malignité dans la maladie ; car quand la *chassie* paroît comme des petits grains, ou comme des petites écailles, quelle est fibreuse ou filamenteuse, quelle est de diverse couleur ou autrement inégale, quelle cesse de couler sans que la maladie soit diminuée, on juge ou que les ulceres d'où elle découle sont virulents & corrosifs, ou qu'ils sont putrides ou en chemin de le devenir, ou qu'ils s'enflamment de nouveau.

---

12. *De la chûte des Cils, de leur des-rangement, & de leurs autres vices.*

## CHAPITRE XVIII.

### 1. *De leur Chûte.*

La *chûte* & le *des-rangement des cils* sont souvent des symptomes des ulceres prurigineux qui attaquent les bords des paupiéres : car quand l'humeur qui cause ces ulceres est fort âcre & salée, & quelle pénétre jusques aux racines de ces poils, ou elle en altere si fort l'humeur qui les doit nourrir quelle est incapable de se porter dans leurs pores & d'y prendre corps, cequi fait que les cils se desseichent & tombent ; ou bien elle corromp ces mémes racines & les détache des parties dans lesquelles elles sont implantées, par les ulcérations profondes quelle y cause : ainsi les paupiéres se dépilent par des causes presque semblables à celles qui font que les

les cheveux, les sourcils & les autres poils du corps tombent dans ceux qui sont infectez de teigne, de lepre, de grosse verole & d'autres maladies.

Les cils tombent encore de même que les cheveux ensuite de quelques fiévres malignes; mais comme la cause de cette chûte n'est que passagere, & qu'elle ne détruit ni leurs racines, ni la disposition des pores de la peau, ils repullulent quelques tems apres; aussi ne met t'on point cette chûte au nombre des maladies des cils.

Nos Auteurs qui ont toûjours eü grand soin de donner des noms Grecs aux moindres maladies comme aux plus grandes, ont appellé d'un nom général la chûte des poils des paupiéres, *Madarosis*, & en particulier celle en laquelle le bord des paupiéres est fort rouge, *Milphosis*, ou *Miltosis*, & celle en laquelle il est épais, dur & calleux, *Ptilosis*.

Comme on ne doit point espérer que les cils renaissent quand leurs racines sont entiérement consommées, ou quand les pores de la peau dans lesquels ils sont implantez sont détruits, il est assez inutile d'emploier *les remedes chimeriques* proposez & tant vantez par nos Anciens pour les faire engendrer de nouveau, comme sont *les fientes d'hyrondelle & de souris*, *les mouches brulées*, *les noiaux de datte calcinez*, *la graisse d'ours*, *le miel* & autres remedes semblables: mais on doit bien plûtôt s'appliquer à guérir les maladies qui ont causé leur chûte, avec les remedes énoncez dans le chapitre précédent. S'il reste encore quelques racines saines, & si les pores de la peau ne sont pas détruits, les cils regermeront assez d'eux mêmes.

2. *Du des-rangement des Cils.*

De quelque maniére que les cils soient des-rangez ; quand ils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, on appelle ce vice en général, *Trichiase*, [a] dont on fait trois especes. La *premiére* est, quand il paroît un double rang de cils, dont les uns se portent en dehors & les autres au dedans de l'œil & l'offensent. [b] La *seconde* est, quand on en remarque un plus grand nombre ; [c] ou selon Paul, lorsque le bord de la paupiére se renverse au dedans de l'œil, sans qu'il y ait de rélaxation à la paupiére. Enfin la *troisiéme* est, quand la paupiére est relâchée & que son bord se retourne en dedans, ensemble le poil qui blesse aussi l'œil. [d]

[a] Trichiasis
[b] Distichiasis.
[c] Phalangosis.
[d] Ptosis.

Que des humeurs superflües & sans acrimonie qui se portent abondamment aux bords des paupiéres, y engendrent des cils superflus, comme quelques Auteurs nous le disent, prévenus de cette opinion commune, que les poils sont engendrez des excréments de la troisiéme coction, c'est de ce dont je ne demeurerai jamais d'accord avec eux : puisqu'au contraire j'estime qu'apres la naissance, il ne naît pas un seul poil nouveau sur toute la superficie du corps, étant tous formez de même que les ongles & toutes les parties dés le tems de la premiére conformation, & que s'ils ne paroissent pas tous dés le moment de la naissance, c'est qu'ils sont si courts & si subtils qu'ils fuïent souvent les sens, mais on les discerne tres bien avec une loupe de verre, & mieux encore avec le microscope, aussi bien que l'ordonnance qu'ils doivent garder pendant le cours de la vie.

D'où viennent donc, me dira-t'on, ces doubles rangs de cils que l'on remarque plusieurs-fois aux paupiéres? Je répons premiérement, qu'à l'égard de ces cils qui semblent former deux ou plusieurs rangées où auparavant on n'en remarquoit qu'une, cela vient de ce que la même humeur qui est la cause des gales ou ulceres prurigineux des paupiéres, s'amassant vers les racines des cils, y forme des petites tumeurs longuettes & dures, & grossit en même tems le bord des paupiéres: & comme ce bord ne peut s'étendre aisément suivant sa longueur, à cause du *Tarse* qui est ce petit cartilage membraneux & demi-circulaire qui donne la même figure aux paupiéres & sur lequel les cils sont implantez, il faut nécessairement que de ces petites tumeurs, les unes se portent en dehors & les autres en dedans, & qu'il se fasse comme des petits plis au dedans de ce bord: ainsi les cils, qui sont obligez de suivre la même disposition, doivent se des-ranger & se porter les uns au dedans de l'œil & les autres au dehors, & former par conséquent de nouvelles rangées, quoique leur nombre n'en soit pas augmenté; comme il est facile de s'en convaincre quand il n'y a qu'un œil affecté de cette maladie, en comparant la paupiére de l'œil sain avec celle du malade.

Secondement, je dis que ceux qui ont un double rang de cils, s'il est vrai que cela se rencontre dans quelques-uns, sans que leurs paupiéres soient affectées d'aucunes maladies, les ont dés leur naissance; & que ces cils ne doivent point par conséquence les incommoder, à moins que de leur nature, ou pour la tempe-

rature de la region qu'ils habitent, ils ne soient fort sujets aux fluxions sur les paupiéres ; en ce cas ils en seroient fort souvent offensez ; de même que les habitans d'Alexandrie en Egypte, chez lesquels on dit qui la *Trichiaise* est si familière, que pour la guérir ou la prévenir, on applique communément sur le bord des paupiéres une *lame d'or*, rougie au feu pour former une cicatrice sur les pores par lesquels les cils sortent.

La même humeur qui cause la *lippitude seche*, ou celle qui cause la *lippitude dure*, quand elle se jette seulement aux bords des paupiéres elle les tumefie & les endurcit du côté où elle se jette, & elle les rétrécit dans la partie opposée : ainsi ces bords sont déterminez ou à se renverser en dehors, ou à se replier en dedans, suivant que cette humeur se porte plus vers un côté que vers l'autre. Quand les bords se renversent en dehors, ils causent plus de difformité que de douleur ; mais lorsqu'ils se replient en dedans, tous les cils se tournent du côté de l'œil & causent par leurs frotemens & picotemens continuels une douleur tres vive.

Voila donc comme les deux premiéres especes de *Trichiase* aussi bien que la *chûte des cils* n'ont point d'autre cause que celle qui produit les ulceres prurigineux des bords des paupiéres : mais pour la troisiéme espece qui suit la rélaxation de la paupiére, elle arrive quand une humeur sereuse ou autre humeur subtile & de même nature fluë vers la superficie extérieure de la paupiere, quelle abbreuve, relâche & tumefie ; cequi est proprement un *Oedéme* ou un *emphyséme* de sa seule partie extérieure : car si cette humeur abbreuvoit égale-

ment toute la paupiére, elle se relâcheroit, à la verité, mais son bord au lieu de se renverser en dedans, tomberoit ou se porteroit sur l'autre paupiére & la couvriroit en partie ; ainsi les cils de cette paupiére relachée n'incommoderoient point l'œil, mais bien ceux de l'autre paupiére, qui, en frotants contre la superficie intérieure de la paupiére relâchée, y exciteroient de la douleur & de l'inflammation : parceque, pour que ce bord se renverse, il faut qu'il soit tiré inégalement. De là vient, que non-seulement dans cette rencontre, mais aussi dans toutes les tumeurs extérieures des paupiéres, leurs bords se renversent, quand ces tumeurs sont beaucoup étenduës.

C'est toûjours une fâcheuse maladie quand les cils entrent dans l'œil & qu'ils le piquent, parcequ'ils y excitent une douleur vive qui est suivie de fluxion, d'inflammation, d'un écoulement continüel de larmes, & souvent d'ulceres de l'œil : tous symptomes qui augmentent considérablement la maladie dont ils dépendent, & qui souvent sont cause de la perte de la vuë.

Pour la cure, voici l'ordre qu'il faut tenir. Les remedes généraux, en cas qu'il en soit besoin, duëment administrez, on doit dabord se servir dans la premiére & seconde espece de *Trichiase* de la *fomentation émolliante* proposée pour le commencement de la cure des ulceres prurigineux, ou d'autre de même vertu, pour tâcher en humectant & amolissant le bord des paupiéres, d'y exciter une legere suppuration qui puisse décharger ce bord d'un partie des humeurs qui y sont infiltrées, &

par ce moien souvent ce bord se relâche & les cils changent de disposition.

Si ce remede est sans effet, soit à cause que ces maladies sont trop violentes ou trop invétérées, il faut avec une petite pincette arracher les uns apres les autres tous les cils qui piquent l'œil, le plus subtilement & avec le moins de douleur qu'on pourra : ainsi l'œil n'étant plus piqué, la fluxion & l'inflammation s'appaiseront plûtôt, & on aura le tems de rétablir le bord des paupiéres, avant que les cils aient repoussé.

Quelques Auteurs enseignent de prendre les cils qui piquent l'œil, de les renverser sur la face extérieure de la paupiére, & de les y coller pour leur faire prendre un autre pli ; mais il n'y à ni colle, ni glu, ni emplâtre qui les y puisse faire tenir, à cause des larmes abondantes qui humectent trop la paupiére, & dailleurs ils sont trop courts pour les pouvoir manier si dextrement.

D'autres conseillent de brûler l'extremité de la paupiére à l'endroit des cils d'un angle à l'autre, avec un petit *cautere actuel* pointu ; pour consommer la racine des cils & les empêcher de renaître : mais nos Européens sont trop delicats pour se soûmettre à une telle opération ; & de plus c'est que par l'escharre qu'on formeroit, on diminueroit trop le bord de la paupiére, & la cicatrice qui y surviendroit le rétréciroit considérablement.

D'autres enfin veulent qu'apres avoir arraché les cils, pour les empêcher de repousser, on oigne fréquemment le lieu avec *du lait de chienne*, ou *du fiel de veau*, ou *du sang de grenouilles vertes*, ou *du remede d'Archigenes* com-

posé de *parties égales de castoreum, de fiel & de sang de hérisson* : mais Gallien *au livre* 10. *des facultées des simples medicaments*, assûre que cela est faux à l'égard *du sang de grenouilles vertes*, apres en avoir fait lui même l'expérience, & dans un autre endroit du même livre il n'estime pas plus *le lait de chienne.*

Je puis dire, sans l'avoir expérimenté, la même chose de leurs autres remedes, quoique fort recommandez par les Anciens & par quelques Modernes ; puisque pour empêcher les poils de renaître, il faut absolument ou emporter leurs racines, ou les consommer avec les cauteres actuels ou potentiels, ce que ne peuvent faire les remedes susdits.

Les cils étant arrachez, on remedie à l'inflammation de l'œil si elle est grande par les remedes proposez au chapitre de l'ophthalmie, aux ulcérations, s'il y en, par les remedes qui conviennent aux ulceres des yeux : & enfin on traite les ulceres pruriginеux du bord des paupiéres comme je l'ay enseigné au chapitre précédent.

Si pendant le traitement quelques cils repoussent, on les arrache de nouveau si-tôt qu'on les peut prendre avec les pincettes, parce qu'étant courts, ils piquent plus vivement que s'ils étoient longs : ce qui n'arrive que lorsque les ulceres sont invétérez & que la callosité est grande ; car autrement, ils sont presques toûjours guéris avant que les cils aient eû le tems de repousser. Même souvent quand ils repoussent, ils sont si fins & mollets, qu'ils se replient du côté où il y a moins de résistence & se jettent par conséquent en dehors ; particuliérement quand en les arrachant on a

emporté une partie de leurs racines, n'y aiant que ceux dont les racines se sont rompuës à la superficie du bord qui soient durs & piquants lorsqu'ils repoussent.

Pour la troisiéme espece de *Trichiase*, on se sert des *fomentations fortifiantes & résolutives* proposées au chapitre 7. à l'occasion de la cure de l'emphyséme & de l'œdéme: parcequ'en résolvant l'humeur qui relâche la partie extérieure de la paupiére, cette partie se remet dans son état naturel, & alors les cils reprennent leur situation sans qu'il soit besoin de les arracher. L'inflammation de l'œil qui avoit été excitée par le frotement des cils se guérit en méme tems si elle est legere; & si elle est considérable, on la guérit comme je l'ay dit, & de méme les ulceres s'il y en a.

Je ne sçaurois m'empêcher d'éxaminer ici en peu de mots l'opération que nos Anciens enseignent de faire en cette rencontre. Ils proposent d'inciser le bord intérieure de la paupiére un peu par de là les cils d'un angle à l'autre, afin qu'il se relâche & se retourne en dehors; & si cela n'arrive, ils conseillent de faire une incision en long sur la paupiére & qui ne pénétre que la peau, l'éloignant des cils autant qu'il est necessaire pour poser dans la peau un point d'éguille, puis une autre incision en croissant qui commence à une extrémité de la premiére incision & finisse à l'autre, ensuite d'ôter, en écorchant toute la peau comprise entre les deux incisions, & de joindre en aprés les deux bords de la playe restante avec un seul point d'éguille ou plusieurs s'il en est necessaire, pour reduire la paupiére dans son état naturel. Voiez plus au long si vous le

voulez

voulez, la maniére de faire cette opération avec toutes les précautions nécessaires dans *Paul*, *Celse*, *Aece*, *Albucrasis*, & autres Anciens, & même dans nos autres Modernes qui les ont copiez : car pour moi je ne puis m'arrêter à décrire toutes les minuties d'une opération que je ne veus que réfuter ; ce que j'ay dit suffisant pour la faire connoître.

Il est hors de doute que cette opération a été imaginée dans le cabinet, sans avoir été jamais mise en pratique, & encore si mal imaginée, qu'aucun des Anciens ni même des Modernes leurs imitateurs n'a prevû ce qui arriveroit ensuite, car s'ils y avoient bien fait réflexion, ils auroient jugé que l'humeur rhûmatisante ou humidité superfluë qu'ils reconnoissoient être la cause de la rélaxation de la peau extérieure de la paupiére, étant tarie & desseichée, cette peau devoit ensuite se remettre en son état naturel ; & qu'en emportant une partie de cette peau relâchée, quoi qu'alors superfluë, apres l'union & cicatrisation de la playe & le desseichement de cette humeur, la peau restante se devoit trouver trop courte pour permettre à la paupiére de s'abaisser sur l'œil, & qu'ainsi l'œil devoit rester éraillé, comme nous le voions tous les jours arriver apres les cicatrices qui suivent les brûlûres, les ulceres & quelques playes de cette partie, quoique souvent il ne se rencontre pas une telle perte de substance. Ils auroient aussi jugé que cette premiére incision qu'ils conseillent de faire au dessous des cils, pour faire renverser le bord de la paupiére en dehors, devoit avoir un effet tout contraire ; puisque par la cicatrice qui devoit sui-

vre, ce bord devoit se resserrer en dedans & ainsi s'y replier davantage.

Ils auroient enfin reconnu qu'il étoit donc inutile de se donner tant de peine à tailler & retailler une si foible partie, & qui souffre si difficilement des incisions; & de tant faire souffrir de douleurs pour si peu de profit.

Nos Praticiens qui ont obmis ou condamné cette opération & quelques autres plus étranges que nos Anciens proposent pour la même fin & que je ne raporte pas, parceque les moindres Chirurgiens en peuvent connoître les deffauts, ont donc eü plus de raison que ceux d'entre nos compilateurs Modernes qui les ont transcriptes dans leurs livres comme ils les ont trouvées dans les anciens, sans se mettre autrement en peine si elles étoient d'usage, ou non.

### 3. *Des Poux qui s'engendrent entre les Cils.*

On ajoûte encore parmi les maladies des cils celle qu'on nomme, *Phthiriasis*, qui est quand des petits poux larges & plats s'engendrent entre les cils. Je n'en ay point encore rencontré, quoi que j'aye exercé la Chirurgie assez long-tems dans l'Hôtel-Dieu de Paris, & que journellement je l'exerce sur les pauvres & les malheureux, qui par la mauvaise nourriture, la malpropreté & les autres suites de la pauvreté, y devroient être les plus sujets. J'ay bien vû quelques-fois des *Morpions* s'attacher à la racine des cils, comme dans les autres lieux pileüx; mais cela ne constituë pas une maladie particuliére, & dailleurs ce n'est pas de cette espece de vermine dont nos Auteurs entendent parler. Quoi

qu'il en ſoit, quand il s'engendreroit des poux entre les cils, il ne ſeroit pas difficile de les détruire, ou en les ôtant & les lentes qu'ils auroient pû produire, ou en les faiſant mourir avec des médicaments amers, comme en lavant les paupiéres avec *de l'aloës* diſſoût dans *l'eau roſe*, ou par le moien des autres remedes propres à faire périr toutes ces ſortes de vermines.

---

13. *De la rélaxation & foibleſſe de la Paupiére ſuperieure & de ſon cillement involontairé.* *

* ATONIATON BLEPHARON.

## CHAPITRE XIX.

IL arrive quelques-fois que la paupiére ſupérieure eſt entiérement relâchée & affoiblie, en telle ſorte quelle demeure abbaiſſée ſans que le Malade la puiſſe relever qu'en y portant la main; & ſans que les cils bleſſent l'œil, comme dans la précédente rélaxation, ni qu'il paroiſſe rien d'extraordinaire au dehors ni au dedans de cette paupiére hors quelle eſt plus allongée.

Toutes les tumeurs humorales qui ont de l'étenduë, & quelques inſignes fluxions inflammatoires ou autres qui ſe font ſur les paupiéres, les étendent & allongent ſouvent en toutes leurs parties & les font abaiſſer: mais comme cette ſorte d'extenſion & allongement n'eſt qu'un ſymptome d'autres maladies qui ceſſe par la ceſſation de ces mêmes maladies; ce n'eſt pas de cette eſpece de rélaxation dont j'entens parler en ce chapitre, mais ſeulement de celle que l'on eſtime être cauſée par une humidité ſuperfluë qui amollit, relâche & fait tomber la paupiére.

Je puis dire avec quelque fondement que cette maladie est proprement une *paralysie de la paupiére*. En effet je ne l'ay jamais remarquée que dans quelques paralytiques, & quand je l'ay rencontrée, j'ay en même tems observé que la jouë du même côté étoit travaillée d'un pareil relâchement, que la machoire & la langue se ressentoient aussi de la paralysie, & que l'œil même en étoit pareillement affecté.

Je ne veus pas pour cela nier absolument que la paupiére ne puisse se relâcher simplement par une humidité superfluë, comme l'ont pensé nos Auteurs, quoi que je n'en aïe point d'exemple: mais si cela est, je veus croire aussi qu'en cette rencontre, cette maladie pourroit se guérir par l'usage des *fomentations fortifiantes & résolutives* énoncées au chapitre 7. ou d'autres semblables, aidées des remedes intérieurs propres à épuiser les humidités sur-abondantes de la masse du sang: au lieu que si cette rélaxation vient de paralysie, j'estime que tous les remedes qu'on y pourroit faire y seroient bien peu profitables.

A l'égard de l'opération que nos Auteurs proposent pour relever la paupiére, en emportant une partie de sa peau extérieure, de la même maniére que je l'ay dit vers la fin du chapitre précédent, elle doit être également rejettée par les raisons que j'ay déja avancées. J'ajouteray de plus qu'ils ont encore plus mal pris leurs mesures en la proposant pour cette maladie-ci; puisque si toutes les parties de la paupiére sont également relâchées, comme elles le sont effectivement, en enlevant une partie de sa peau extérieure & reünissant par cou-

tûre les extrémités de la peau restante, ils doivent causer une maladie plus fâcheuse que celle qu'ils ont dessein de guérir ; parceque les autres parties de la paupiére conservant toute leur étenduë, elles doivent nécessairement, quand la seule peau extérieure sera accourcïe, se présenter en dehors en se repliants, & ainsi le Malade en doit être plus incommodé que si toute la paupiére étoit également abaissée.

*Du cillement involontaire de la Paupiére supérieure.*

Il y a une maladie des muscles ou des nerfs des paupiéres qui s'est si rare que je ne l'ay rencontrée que deux fois en pratiquant. Je la joints ici, parceque j'ay si peu de chose à en dire, que cela ne merite pas que j'en fasse un chapitre particulier.

C'est un *cillement* involontaire, extremement promt & comme convulsif des paupiéres supérieures, qui cesse quelques moments de tems en tems, & qui recommence de même qu'auparavant. Quand le *cillement* cesse les Malades voient à l'ordinaire ; & lorsqu'il subsiste, ils ont peine à se conduire.

Apparemment que ce *cillement* ou mouvement involontaire des paupiéres, vient de ce que le muscle *releveur* de chaque paupiére supérieure est affoibli à cause de quelque obstruction imparfaite dans les petits rameaux de nerfs qui se distribuent dans ce muscle, qui empêche les esprits animaux d'y couler assez abondamment : de sorte que l'action de ce muscle, qui s'accourcit naturellement & sans qu'on y pense pour tenir la paupiére ouverte quand on veille, n'étant pas égale à

celle de *l'orbiculaire*, cette paupiére est aussi-tôt entraînée en bas par l'action plus forte de *l'orbiculaire*, cequi doit exciter ces mouvements redoublez & comme convulsifs des paupiéres. Et si ce *cillement* cesse pendant quelques moments, cela peut venir de ce qu'alors il est coulé assez d'esprits animaux dans ce muscle *releveur* pour rendre son action à peu pres égale à celle de *l'orbiculaire*. Mais comme ces esprits sont bien-tôt dissipez, & qu'il n'en coule de nouveaux qu'avec peine, ce *cillement* doit recommencer comme auparavant.

N'aiant vû que deux personnes affligées de cette maladie, il me seroit difficile de dire si elle est curable ou non: & dautant plus que les observations que j'avois commencées n'ont pas été suivies; ces deux personnes aiant negligé de revenir chez moi dans les tems que je leur avois marqué.

---

14. *De l'éraillement des Paupiéres, & premiérement de celui de la Paupiére supérieure.*

## CHAPITRE XX.

LA paupiére supérieure se trouve quelques-fois si retirée en haut, quelle ne peut être abaissée entiérement, ensorte que l'œil n'en peut être couvert en dormant. Et comme on dit que les *Liévres* dorment les paupiéres ouvertes, on appelle à cause de cela cette maladie, *œil de liévre*. [a]

[a] LAGOPHTHALMOS.

Tous nos Anciens ont reconnu que cette maladie provenoit de differentes causes. 1. D'un vice de nature, quand dans le tems de la premiére conformation il y

a eû un deffaut de matiére pour engendrer la paupiére. 2. De la convulsion du muscle *releveur* de la paupiére, & en même tems de la paralysie du muscle *orbiculaire* qui l'abaisse. 3. D'un trop grand desseichement de la substance même de la paupiére, qui fait quelle se rétrécit. 4. Par les cicatrices qui restent ensuite des playes, des ulceres & des brûlûres de cette partie.

Je ne disputeray point les trois premiéres causes, encore bien que je n'aïe vû aucun *éraillement d'œil* qui en fût produit. Je diray seulement que les cicatrices qui suivent les playes, les ulceres & les brûlûres en sont les causes les plus communes, & que les *éraillements* sont plus ou moins grands, suivant que ces maladies ont plus ou moins causé de perte de substance en la paupiére, ou suivant quelles ont été plus ou moins étenduës.

Mais je ne me tairay pas sur l'opération que les Anciens & leurs imitateurs Modernes proposent pour guérir cette maladie, & que voici en peu de mots. Ils avoüent dabord que lorsque la paupiére est beaucoup trop courte, elle ne peut se rétablir; mais ils disent aussi que lorsqu'il s'en faut peu, il est aisé d'y remédier: & que pour cet effet, si la paupiére est rétrécie par une cicatrice, il faut inciser entiérement cette cicatrice, séparer les bords de cette incision avec de la charpie mises entre, & continuer ainsi à les tenir séparez jusques à la fin de la cure; observant de ne se servir pendant tout ce tems d'aucuns remedes qui desseichent, mais seulement de ceux qui humectent & relâchent, comme de *l'onguent de basilicon*, des *mucilages de fœnugrec* &c. & que

si la paupiére est rétrécie par une autre cause, il faut inciser la peau au dessous du sourcil en forme de *croissant*, dont les extremités soient tournées en bas & prés du bord de la paupiére, & la partie gibbe en haut; diviser ensuite la peau pour la faire descendre en bas & donner moïen à la paupiére de s'abaisser; l'entretenir en cet état avec de la charpie, quelques Modernes ajoûtent avec une petite platine de plomb logée entre les deux lévres de la playe; & procéder au reste comme dessus.

Pour sçavoir si cette opération est bonne ou mauvaise, il ne faut qu'examiner ce qui arrive à toutes les cicatrices qui suivent la guérison des playes des autres parties, & on connoîtra qu'il ne s'en fait aucune sans que la peau soit rétrécie, quoi qu'il n'y ait même que la peau d'incisée. Il est aisé de s'en éclaircir sûrement; car en mesurant une playe recente faite *en ligne droite* avant que d'y appliquer le premier appareil, & la mesurant apres être cicatrisée, on verra que la cicatrice n'est pas si longue qu'étoit la playe: cequi ne peut arriver sans que la peau soit rétrécie à l'endroit de la cicatrice.

C'est aussi ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les playes au lieu d'être *en ligne droite* sont *en ligne courbe*, la partie de la peau qui est renfermée par cette *ligne courbe* devient éminente en se cicatrisant: que lorsquelles sont faites *en chévron brisé*, *en croix*, ou quelles sont autrement *angulaires*, tous les angles de la peau renfermez par ces lignes deviennent pareillement éminents en se cicatrisant: que lorsqu'il y a *perte de sub-*

*stance*

*stance* en la peau, cette peau se resserre de toutes parts, ensorte que la cicatrice qui survient est beaucoup plus petite que n'étoit la piece emportée : & que dans les *playes profondes*, les cicatrices en sont enfoncées & que le bord de la peau se replie en dedans l'ensonçeure.

C'est encore ce rétrécissement de peau qui fait que lorsque les *lévres*, les *ailes du nez*, les *paupiéres*, le *lobe de l'oreille*, & la *peau du prépuce* sont fenduës, elles s'écartent & ne se reünissent point comme elles étoient, à moins quelles n'aient assez d'épaisseur pour souffrir des points d'éguille pour les rapprocher, & les tenir réünies l'une contre l'autre, comme les *lévres* & le *lobe de l'oreille* : & cela parceque la peau extérieure & l'intérieure de chaque côté, se resserrent & s'unissent ensemble par une cicatrice, ce qui fait que ces fentes demeurent ouvertes.

Si donc dans toutes ces rencontres la peau se retrécit, que doit t'il arriver ensuite de l'opération susdite ? le voici. Si l'éraillement est causé par une cicatrice, & que l'on coupe cette cicatrice, il s'en fera une autre qui resserrera encore davantage la paupiére ; parceque par la suppuration qui suivra, une partie de la premiére cicatrice se consommera ; ainsi y ayant plus de perte de substance, il y aura plus de rétrécissement. Si l'éraillement à une autre cause, & qu'on incise la peau de la paupiére en croissant, il arrivera que la peau renfermée dans le croissant, en se rétrécissant dans sa circonférence, deviendra seulement un peu plus éminente sans que la paupiére en ait plus d'étendue, au contraire elle en sera un peu plus raccourcie. Mais, dira-

l'on, on tient les lévres écartées avec de la charpie, ou avec une petite lame de plomb ? cela ne se peut, à cause du peu d'épaisseur de la paupiére & de son instabilité ; mais quand cela se pourroit, je dis que cette charpie ou ce plomb ne demeureroient pas long-tems dans la playe, parceque les chairs en croissant les pousseroient dehors, & que ces mêmes chairs en se desseichant & se cicatrisant ne pourroient empêcher la peau de se retirer. Ainsi il n'y à personne, pour peu de refléxion quelle fasse sur ce que je viens de dire, qui ne juge que cette opération est plus préjudiciable que profitable ; puisquelle ne peut qu'augmenter la difformité en faisant souffrir le Malade ; & qu'on doit par conséquent laisser la paupiére en l'état quelle est, sans y rien faire.

---

15. *De l'éraillement de la Paupiére inferieure.*

## CHAPITRE XXI.

Lorsque la paupiére inférieure se renverse & se retire en dehors, ensorte quelle ne peut remonter pour couvrir le blanc de l'œil, c'est ce que nos Auteurs appellent proprement, *Eraillement*, [a] peut être parceque cette paupiére y est plus sujette que la supérieure.

[a] Ectropion.

Nos Anciens nous disent qu'il ne vient point naturellement, comme celui de la paupiére supérieure, ni par le desseichement de la paupiére ; mais 1. Par le relâchement de la partie intérieure de la paupiére, causé par un trop long usage de remedes émolliants : 2. Par la paralysie de cette partie : 3. Par quelque excroissance

de chair qui s'est insensiblement engendrée dans sa partie intérieure : 4. Par les cicatrices qui suivent les playes, les ulceres & les brûlûres de cette partie.

Je ne m'arrêteray point à examiner toutes ces causes, je me contenteray seulement de dire que les cicatrices en sont les causes les plus ordinaires : & que si cette maladie vient d'un relâchement de la partie intérieure de la paupiére à l'occasion seulement d'un long usage de *remedes émollíants*, on pourroit tenter de corriger ce vice par un usage continu de *remedes fortifiants, astringents & desseichants*, & non point par les *cauteres actuels* ou *potentiels*, comme quelques-uns le veulent : que si elle vient d'une excroissance de chair, si cette chair est fongueuse & petite, on la pourra consommer & desseicher par le moien des remedes proposez cidevant pour de semblables excroissances ; si au contraire elle est vieille & dure, on pourra l'ôter en la coupant avec la pointe des ciseaux, pourvû qu'on reconnoisse quelle ne soit nullement chancreuse, prenant garde d'offenser le corps de la paupiére ; même pour la couper plus facilement, on pourra, comme nos Auteurs l'enseignent, passer une éguille enfilée au travers de sa base, & former avec les deux bouts du fil une anse avec laquelle on l'élévera pendant qu'on la coupera petit-à-petit, ou avec le bistory courbe, ou la lancette, ou la pointe des ciseaux, se servant ensuite des remedes dont j'ay parlé à l'occasion des verruës : mais si *l'éraillement* est causé par une paralysie de la paupiére, ou s'il vient des cicatrices ensuite des playes, des ulceres & des brûlûres, il est absolument incurable.

Cependant nos Anciens & nos Modernes, toûjours remplis de leurs mêmes idées, conseillent deux opérations par le moien desquelles ils prétendent réduire la paupiére en sa grandeur naturelle. 1. Quand *l'éraillement* vient de ceque la peau de la paupiére inférieure est rétrécie par quelque cicatrice, ils veulent que l'on y fasse aussi une incision en croissant dont les extrémités tendent vers l'un & l'autre angle & approchent prés du bord de la paupiére, & la partie gibbe en bas du côté de la jouë, qu'on en separe la peau pour la faire remonter, qu'on l'entretienne en cet état avec de la charpie, & selon quelques Modernes avec une petite lame de plomb, & qu'on procede au reste comme dans l'éraillement de la paupiére supérieure.

2. Quand il vient des autres causes, ils veulent qu'on fasse deux incisions dans la partie intérieure de la paupiére, qui commencent chacune vers chaque angle de l'œil prés le bord de cette paupiére, & que les continuant obliquement vers le milieu & le fond de la paupiére, on les joigne ensemble, ensorte quelles y forment un angle; puis levant la peau intérieure comprise par ces deux lignes, on la coupe enfin prés le bord de la paupiére: cequi est proprement, afin qu'on l'entende mieux, enlever une piéce triangulaire de la peau intérieure de la paupiére, dont la base se prend du côté des cils, & la pointe vers le fond de la paupiére. Cela fait, quelques-uns veulent qu'on fasse deux points d'éguille pour reünir la peau restante; d'autres se contentent d'incarner, de desseicher & de cicatriser.

Comme la premiére de ces opérations est semblable

à celle proposée par nos Auteurs pour *l'éraillement* de la paupiére supérieure, il n'est pas besoin de la refuter ici, puisque je l'ay déja refutée dans le chapitre précédent. Il ne me reste donc plus que d'éxaminer si la seconde peut avoir quelque utilité dans *l'érallement* de la paupiére inférieure.

Je dis premiérement, que quand elle auroit quelque utilité, il seroit bien difficile de l'éxécuter, tant pour faire les incisions obliques, que pour enlever cette piéce triangulaire de peau, sans offenser le reste de la paupiére, à cause du peu d'épaisseur de cette partie: secondement que bien loin d'être utile pour faire redresser la paupiére inférieure, elle la resserreroit & rétréciroit si fort quelle s'en raccourciroit & descendroit plus bas, & son bord même se renverseroit davantage, comme on le voit arriver lors qu'ensuite de quelque pourriture, il s'y fait quelque perte de substance dans la partie intérieure de cette paupiére. Ainsi cette opération difficile & laborieuse pour le Chirurgien, douloureuse & cruelle pour le Malade, ne peut qu'augmenter la maladie.

Il arrive encore une autre espece *d'éraillement* commun aux deux paupiéres, qui se fait ordinairement quand par une playe, ou un ulcere ensuite de quelque pourriture, charbon, gangrenne ou autre maladie, le bord de la paupiére est fendu ou consommé en partie, & que les angles de part & d'autre de cette fente, & même les bords se retirent & se renversent. Nos Auteurs disent aussi que ce deffaut vient quelques-fois par un vice de la premiére conformation: je ne l'assûreray

pas, n'en aiant jamais rencontré. Quoi qu'il en soit, cette maladie aiant quelque rapport au bec de liévre & aux fentes & mutilations des oreilles & des aîles du nez, on l'appelle, *Mutilation*,[b] ou *accourcissement de la paupiére*, quand une partie de sa substance est emportée ou consommée; & simplement, *fente*, quand il n'y a rien d'emporté.

b COLOBOMA, nom commun pour signifier toutes ces maladies.

Ceux qui ont écrit de cette maladie, disent que lorsquelle est grande on ne la peut guérir, & que si on tente de la guérir, on rend l'œil plus difforme: mais que lorsque la mutilation est peut considérable, on la peut guérir par une opération semblable à celle que l'on fait pour les *becs de liévre*. Pour moi je ne suis pas de ce sentiment, & je l'estime incurable si petite quelle soit, & cela parceque la paupiére à trop peu d'épaisseur pour pouvoir être retaillée, & pour soûtenir une ou deux éguilles autant de tems qu'il en faudroit pour l'union.

---

### 16. *De la conjonction des Paupiéres.*[a]

a Dite des Grecs ANCYLOBLEPHARON.

## CHAPITRE XXII.

IL arrive quelques-fois, mais bien rarement, que par un vice de conformation l'extrémité de la paupiére supérieure se trouve unie & jointe avec l'extrémité de l'inférieure, en telle sorte que l'œil ne peut être découvert quand cette union est parfaite, & qu'il ne peut se découvrir qu'en partie lorsquelle est imparfaite.

Je n'ay point vû jusques à present d'union parfaite:

elle m'a cependant été assûrée autres-fois par un Chirurgien qui disoit l'avoir vûe dans un enfant nouveau né, cela peut être : mais j'ay vû cinq ou six fois de ces unions imparfaites plus ou moins grandes, dont la plus considérable étoit d'un peu plus de la moitié des paupiéres, en une fille de quinze ou seize ans ; & c'est cé qui m'a donné occasion de faire les remarques suivantes.

1. Que ces jonctions arrivent ordinairement du côté du petit angle, du moins toutes celles que j'ay vûes y étoient.

2. Qu'a l'endroit de la jonction on remarque une ligne qui fait la séparation des deux bords des paupiéres, & qui est d'un autre couleur que la peau qui recouvre les paupiéres, & cette ligne s'étend jusques à l'angle extérieur des paupiéres & s'y termine.

3. Que non-seulement les cils de l'une & de l'autre paupiére gardent leur ordre, mais aussi cette petite rangée de trous qui sont par de là les cils, se trouvent hors de l'union, & quand les enfants pleurent on les voit s'humecter.

4. Que lors qu'avec les doigts on élevé la paupiére supérieure & que l'on abaisse l'inférieure, l'endroit de l'union s'élargit, ensorte qu'on reconnoît manifestement que cette union ne se rencontre que dans les extrémitées de cette membrane ou peau qui revêt la partie intérieure des paupiéres.

Suivant ces remarques, on juge bien qu'on peut par la Chirurgie diviser les paupiéres ainsi unies, & les empêcher de s'unir derechef en opérant de la maniére suivante, à l'imitation des Anciens.

On introduit entre le globe de l'œil & les paupiéres tout le long de l'union une petite sonde cannelée, ensorte que la cannelûre soit justement au dessous de l'union : on eloigne cette sonde du globe de l'œil, tant pour ne le point incommoder, que pour étendre par ce moien les paupiéres, & rendre cette ligne formée par l'union plus apparente; puis avec une lancette bien tranchante, ou avec un petit scalpel on coupe sur la cannelûre de la sonde cette espece de lien ou de membrane qui forme l'union, justement dans son milieu, & on poursuit l'incision jusques au petit angle, prenant garde de l'offenser; cequi est facile à éviter étant tres aisé à distinguer. Ou bien on se sert de ciseaux bien tranchants, & introduisant une de leurs pointes dans la cannelûre, on fait de même l'incision : ou bien même sans sonde cannelée, on la peut couper avec des ciseaux à bouton; puisqu'il n'importe de quelle maniére on fasse l'opération, pourvû qu'on coupe l'adhérence sans blesser ni l'œil, ni les bords des paupiéres, ni leur angle.

L'operation faite, on laisse couler le sang jusques à ce qu'il s'arrête de lui même, puis on nettoie l'œil avec quelque *eau ophthalmique*, & on lave ensuite les paupiéres dix ou douze fois le jour avec un *collyre dessicatif*, sans y appliquer ni compresses, ni bandages, pour ne point donner occasion au Malade de tenir les paupiéres fermées : au contraire, il faut lui bien recommander de les tenir toûjours ouvertes, pour empêcher qu'elles ne se reunissent; & pour cela il ne le faut laisser dormir que le moins qu'on pourra, & même à plusieurs

ſieurs repriſes ; & apres le réveil, il faut à chaque fois avoir ſoin d'éloigner avec les doigts les paupiéres l'une de l'autre, afin que, s'il s'étoit fait quelque commencement d'union, de la ſéparer. Quelques Auteurs conſeillent de mettre entre les paupiéres un petit linge mollet trempé dans quelque collyre pour mieux les empêcher de s'unir : cela ſeroit bon ſi l'œil pouvoit le ſouffrir. Ordinairement dans ſept ou huit jours les paupiéres ſe trouvent entiérement cicatriſées.

Lorſque les paupiéres ſont peu unies, comme d'une demie ligne ou d'une ligne au plus, l'œil à la verité n'eſt pas ſi ouvert qu'il le devroit ; mais cela n'empêche point de voir, & la difformité n'eſt pas conſidérable, y paroiſſant ſeulement comme un petit lien en dedans qui unit les paupiéres : ainſi cela ne vaut pas la peine d'en faire l'opération. Mais quand l'union eſt grande, comme d'un tiers ou de moitié des paupiéres, outre la difformité, cela empêche de bien voir de cet œil ; auſſi l'opération y eſt plus néceſſaire.

Je ne conſeillerois point de faire l'opération ſur les enfants, pour l'impoſſibilité qu'il y a de leur faire tenir les yeux ouverts, à cauſe de leur peu de raiſon ; ce qui feroit que les paupiéres ſe reüniroient : ainſi je conſeillerois plûtôt d'attendre un âge plus raiſonnable ; cette maladie n'étant point du nombre de celles qui ſe rendent plus mauvaiſes en vieilliſſant.

Les paupiéres s'uniſſent encore enſemble enſuite de quelques brûlûres ou de quelques ulceres de leurs bords ; mais comme ces accidents n'arrivent gueres ſans qu'il ſe faſſe quelque perte de ſubſtance en ces parties, les

cicatrices qui se forment sont si irrégulieres, & rétrécissent tellement la peau des paupiéres, que quand on les fendroit derechef, les Malades n'en recevroient aucun soulagement: au contraire la difformité seroit plus grande, parceque l'œil se trouveroit découvert & éraillé à l'endroit de la séparation, comme il est aisé de le juger. J'en ay vû plusieurs à qui un semblable accident étoit arrivé, mais j'ay mieux aimé les renvoier sans leur rien faire, que de les exposer à les rendre plus difformes.

Nos Auteurs mettent encore sous ce titre l'union qui se fait de la partie intérieure de la paupiére avec la conjonctive, & quelques-uns disent aussi avec la cornée, ensuite de quelques ulceres ou brûlûres en ces parties, ce qui empêche le mouvement de la paupiére. J'ay bien vû la paupiére unie avec la conjonctive, mais je ne l'ay point vûe avec la cornée & cela est fort difficile à concevoir. Quoi qu'il en soit, ils enseignent que pour guérir ce vice, on doit élever la paupiére avec quelque instrument propre, puis séparer doucement l'adhérence avec le tranchant d'une lancette, prenant garde d'offenser la paupiére ni les membranes de l'œil, ensuite mettre entre la paupiére & l'œil un peu de charpie, ou quelque linge délié, imbu de quelque liqueur propre pour empêcher que la paupiére se rejoigne, & d'avoir même soin de la renverser tous les jours, tant pour empêcher cette union, que pour y appliquer des remedes.

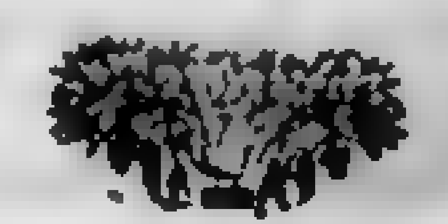
Pour moi je mets encore cette opération au nombre des imaginaires, quoique nos Modernes l'enseignent

apres l'avoir transcrite fort religieusement de nos Anciens. 1. Parceque cette séparation est tres laborieuse, tant pour le Malade que pour le Chirurgien. 2. Pour le peril qu'il y auroit de causer une maladie bien plus grande que la premiére, soit en perçant ou coupant la paupiére, ou en offensant l'œil, ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroient, pour la crainte qu'il y auroit que par l'inflammation qui surviendroit, la paupiére ne tombât en pourriture ou gangrenne à cause de son peu d'épaisseur; ou qu'au moins la suppuration fût si grande, que la paupiére en se cicatrisant ensuite se rétrécit beaucoup. 3. Parcequ'il seroit tres difficile, quand le tout tourneroit à bien, d'empêcher que la paupiére ne s'unit derechef, vû que le moien qu'ils donnent pour l'empêcher, en mettant un linge entre la paupiére & l'œil, ne se peut exécuter, l'œil ne pouvant souffrir un tel corps étranger entre lui & la paupiére. Par ces raisons, j'estime que cette maladie est incurable, & en cela je suis de l'opinion de *Celse* qui avoue ingenuément n'en avoir vû guérir aucun par l'opération susdite.

Je veus bien croire que cette opération & toutes les autres que je viens de réfuter, ne sont point à present en usage, & je ne pense pas même qu'elles y aient eté: du moins je puis dire que si on les a voulu quelquesfois mettre en pratique, la mauvaise reussite qui s'en est ensuivie les à fait abandonner par ceux qui se confiants trop aux Auteurs, ont eu assez de hardiesse, pour ne pas dire de témérité, de les entreprendre, sans prevoir ce qui en pouvoit arriver.

Si j'ay donc réfuté ces maniéres d'operer, c'est

qu'aiant consideré que parmi nos Anciens Praticiens, un grand nombre les ont décrites si uniformément, qu'il semble quelles fussent en commun usage; quoique cependant ils aient puisé leurs descriptions les uns des autres, comme il est aisé de le connoître par la conformité de leur texte, & ainsi entassé erreurs sur erreurs; qu'une partie de nos Praticiens Modernes, ceux même dont on se fait une loi de suivre les sentiments, les ont rapportées dans leurs livres, sans se mettre autrement en peine si elles étoient possibles, ou non: qu'il y a encore des Chirurgiens, même de réputation, qui les enseignent publiquement & aussi sérieusement que si elles leurs étoient fort familiéres: & qu'enfin entre le petit nombre des Anciens & des Modernes qui les désaprouvent, les uns ne le font que tacitement, c'est-à-dire, en n'en parlant point dans leurs livres de pratique; & les autres les exposant simplement en citant les Auteurs dont ils les ont tirées, & se contentent ensuite de dire quelles ne se pratiquent plus, parcequelles sont trop douloureuses ou cruelles. Aiant dis-je consideré toutes ces choses, j'ay crû que je devois relever les jeunes Chirurgiens du doute où ils pourroient être à l'égard de ces opérations, en leur montrant par des raisons de pratique, quelles ne doivent point être mises en usage; & cela pour les empêcher de tomber dans des fautes autant desavantageuses pour leur réputation, que funestes pour leurs Malades.



17. *Des maladies des Paupiéres excitées par des causes extérieures.*

## CHAPITRE XXIII.

LEs paupiéres sont souvent offensées par des causes qui les meurtrissent, les déchirent, ou les tranchent, sans que les autres parties de l'œil soient blessées.

Les contusions se guérissent comme celles des autres parties du corps. Cependant comme les paupiéres se tuméfient & enflamment aisément, on doit s'appliquer d'abord à empêcher ces symptomes. Ainsi on se sert dans le commencement des *deffensifs faits avec l'eau rose, le blanc d'œuf & un peu de saffran*, ou de celui dont j'ay parlé ci-devant, fait *avec l'œuf entier, le vin & l'huile rosat.*

Si la lividité est grande, qui est une marque qu'il y a beaucoup de sang extravasé, on oint les paupiéres *de suc d'absinthe meslé avec du miel*, ou on applique dessus des linges imbus de cette mixtion. Ou bien on se sert d'une fomentation faite *avec les feuilles d'absinthe & de scordium, les sommités de thym, les fleurs de camomille & de melilot, & la semence d'anis*, que l'on fait cuire avec *le vin*, dans laquelle on trempe des compresses qu'on applique chaudement sur les paupiéres, & qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour. Ou on emploie de la même maniére *le suc de racines de sceau de Salomon, ou la décoction des mêmes racines faite avec le vin.*

A l'égard des playes, si elles sont faites avec des

instruments trenchants, on les oint *d'huile d'hypericon*, dans laquelle on ajoûte *de la térébanthine de Venise*, ou d'autres *baûmes ou onguents vulneraires*, & par dessus on applique un petit plumaceau & un *empl'atre de diapalme dissout avec l'huile rosat* : & si ce sont des playes contuses ou dilacérées, on se sert bien des mêmes *huiles*, *baûmes ou onguents*, mais au lieu de *l'empl'atre de diapalme*, on applique les *deffensifs susdits*.

Si ensuite de ces playes, il se faisoit une fluxion & tumeur considérable aux paupiéres, on l'appaiseroit par le moien d'un cataplasme fait avec *deux onces de mie de pain blanc, demie once des farines de semences de fœnugrec & de lin*, que l'on feroit cuire dans *le lait de vache*, y ajoûtant sur la fin *un jaune d'œuf*, *vingt grains de saffran en poudre & une demie once d'huile rosat*, que l'on appliqueroit chaudement sur les paupiéres & leurs environs. Et si cette tumeur devenoit œdemateuse, on se serviroit pour résoûdre & fortifier de celui fait avec *deux onces des farines d'orge & de féves, une once des poudres de fleurs de camomille, de melilot & de roses rouges, & une once & demie de miel*, que l'on feroit cuire dans une décoction *de feuilles de betoine & d'eufraise*, que l'on appliqueroit comme dessus.

Les paupiéres sont encore offensées par des brûlûres qui se guérissent en les oignant avec *l'onguent populeum ou l'huile d'œufs*, *ou le beurre de Saturne*, & autres remedes usitez pour les brûlûres. On doit seulement prendre garde de dessecher les ulceres qui leurs succedent trop promptement, de crainte que les cicatrices, en se resserrant trop, ne rétrécissent beaucoup les paupiéres,

& ne causent un éraillement, qu'il est cependant bien difficile d'éviter, pour peu que les brûlûres soient profondes : & en cas que les bords de l'une & de l'autre paupiére fussent ulcerez, on doit pareillement prendre garde que les deux paupiéres ne s'unissent ensemble ; & pour l'empêcher autant qu'on le pourra, il sera bon de les ouvrir de tems en tems, & de mettre sur leurs bords un peu de *tuthie lavée* ou *du plomb brûlé*, tant pour desseicher les ulcérations de chaque bord, que pour servir d'un moien pour empécher leur union. Si on pouvoit faire tenir entre les deux bords un petit morceau de cannepin imbû de quelque collyre desiccatif cela seroit commode; mais l'œil difficilement souffre de tels corps étrangers. Enfin si les bords des deux paupiéres ne sont point ulcerez, pour empêcher les éraillements, servez vous des moiens énoncez vers la fin du chapitre dixiême ; mais s'ils le sont, ne vous en servez point ; parcequ'il vaut mieux que les paupiéres demeurent éraillées, quoi que cette difformité soit grande, que de rester unies.

### *Conclusion des maladies de l'œil.*

SI je n'ay point mis de préface au commencement de ce Traité, je dois au moins en le finissant faire connoître les motifs qui m'ont engagé de l'écrire, & rendre raison de l'ordre que j'ay observé en décrivant les maladies qui y sont contenuës.

Mon premier motif a été de communiquer au Public les découvertes & les observations que j'ay faites depuis plusieurs années sur les maladies des yeux ; &

en cela m'aquiter du devoir de ceux de ma Profession, qui s'étant dévoüez pour le service du public, ne peuvent sans injustice se rendre secrettes les connoissances particuliéres qu'ils acquierrent dans l'exercice de leur Art.

En effet, si ceux qui nous ont précédé, ne nous avoient pas laissé leurs découvertes, leurs observations & leurs méditations sur toutes les parties de la Medecine, cette science seroit encore dans le berceau, & nous aurions juste sujet de nous plaindre d'eux : mais ils l'ont fait si libéralement, qu'à leur imitation nous ne devons point priver le public du fruit de nos veilles & de nos travaux.

Et comme les Sçiences & les Arts ne se perfectionnent qu'avec le tems : que plus les Sçiences & les Arts ont d'étenduë, & plus il faut de tems pour les conduire à leur entiére perfection : & que même il y en a, comme par exemple la Medecine, qui n'arriveront jamais à ce degré tant recherché & tant desiré : on ne doit point s'étonner, si nos Auteurs tant Anciens que Modernes se sont trompez en plusieurs rencontres. C'est beaucoup pour eux qu'ils nous aient frayé le chemin : que par leurs observations & leurs expériences, ils nous aient découvert les signes pour connoître les maladies, & pour en faire un pronostic bon ou mauvais : qu'ils nous aient montré les indications que nous devons avoir pour parvenir à leur cure : & qu'ils nous aient donné les remedes pour les combatre, & enseigné les opérations pour les détruire. Nous devons profiter de leurs connoissances, & nous devons nous servir

judicieusement

judicieusement des reigles qu'ils ont établies pour perfectionner de plus en plus les choses qu'ils nous ont laissées comme imparfaites, & pour découvrir celles qu'ils n'ont pû véritablement pénétrer.

Le second motif est, qu'aiant considéré que tres peu de Praticiens ont écrit sur les maladies des yeux, & que parmi les Modernes la plûpart n'ont presque fait que colliger ce qu'ils ont trouvé dans les Anciens, sans y rien ajoûter du leur, hors quelques noms grecs de maladies, capables plûtôt de rebuter que d'instruire; j'ay crû obliger les jeunes Chirurgiens qui voudront s'appliquer à connoître à fond ces maladies, & apprendre à les traiter tant par les remedes, que par les opérations, en leur en traçant un plan en quelque maniére nouveau, par lequel ils s'instruiront en peu de tems de toutes les choses necessaires pour les connoître & pour les guérir.

Je suis persuadé qu'ils loüeront mon dessein & qu'ils l'approuveront, quand apres avoir lû ce Traité & apres avoir conferé les descriptions que j'y faits des maladies avec celles qu'ils liront dans les Auteurs, ils trouveront que dans celles ou je suis entiérement d'un sentiment opposé, je me soûtiens & par la raison & par l'expérience comme sur deux pivots inébranlables; au lieu que celles de nos Auteurs ne sont appuïées que sur des opinions si peu probables, que pour peu qu'on les examine, il est assez difficile de s'imaginer comment elles ont pû avoir cours pendant un aussi long-tems: & que dans celles où je ne m'éloigne pas tout à fait de leur sentiment, je ne me contente pas seulement de rapor-

ter ce que j'ay trouvé chez eux de conforme à l'expérience; mais que j'y ajoûte encore des éclairciſſements utiles pour la connoiſſance, pour le prognoſtic, & pour la cure de ces maladies.

Ce que je viens de dire, n'eſt point pour critiquer nos Auteurs ni ceux qui ſuivent leurs ſentiments; j'ay trop de reſpect pour l'Antiquité & pour mes Maîtres. S'ils ſe ſont trompez en bien des choſes, ce n'eſt pas leur faute. L'opinion, par exemple, qu'ils avoient de l'uſage du criſtallin, & de la maniére qu'ils penſoient que la vûe ſe faiſoit, n'a pas peu contribué à leur donner une idée fauſſe de la cataracte, & de quelques autres maladies de l'œil : & je puis dire que j'en aurois encore la méme idée, ſi j'avois toûjours été perſuadé que le criſtallin fût le principal inſtrument de la vûe. Cependant, quoi qu'ils n'aient pas veritablement connu la cataracte, cela ne les à pas empéché d'inventer une opération ſi juſte pour la détourner, que la réüſſite à repondu à leur deſſein, quelle eſt encore heureuſement pratiquée par nos Oculiſtes Modernes qui ſuivent leur doctrine, & quelle le ſera dans la ſuite tant que la Chirurgie ſubſiſtera.

A l'égard de l'ordre que j'ay obſervé dans ce Traité, il paroitra dabord irrégulier, je l'avoüe. Je ſçais bien que je devois commencer par les maladies des parties extérieure de l'œil, & décrire de ſuite celles des membranes extérieures du globe, puis celles des parties interieures, & enfin celles du nerf optique : mais voici pourquoi cet ordre eſt renverſé. C'eſt que mon pre-

mier dessein n'étoit que de faire un petit Traité des maladies du cristallin, pour donner au Public mes découvertes sur la cataracte. Ce Traité étant ébauché, j'en conféray avec quelques-uns de mes amis qui me sollicitérent de n'en pas demeurer là, & de donner mes remarques sur les autres maladies de l'œil, je suivis leur conseil, & je continuay mon travail sans en changer l'ordre. Ainsi comme la description des maladies du cristallin avoit trop d'étenduë pour être placée selon son ordre, j'en ay fait la premiére partie de mon Traité; & pour cela je l'ay augmentée de beaucoup d'observations de pratique pour éclaircir de plus en plus les choses que j'y avois avancées; j'ay décrit ensuite les maladies du corps vitré & des autres parties intérieures de l'œil, & celles des membranes qui forment son globe, pour en faire la seconde partie: puis j'ay passé suivant le même ordre à celles des parties extérieures de l'œil, pour en composer la troisiéme & derniére partie. Peut être même que cet ordre ne déplaira pas, quand on verra que j'ay tellement disposé les chapitres, que souvent les précédents servent à mieux faire entendre les maladies contenües dans les suivants.

Dans la premiére partie j'ay rapporté des observations sur toutes les différentes altérations du cristallin, parceque j'ay traité des maladies de ce corps, comme si j'étois le premier qui en eût parlé; & effectivement nos Auteurs les ont peu connuës. J'ay même rapporté quelques-unes des observations que j'ay faites sur des

yeux d'animaux, qu'on ne doit pas pour cela rejetter; puisque les yeux des animaux sont travaillez des mêmes maladies que ceux des hommes, comme on peut le connoître pour peu qu'on veuille s'appliquer à les examiner. Mais dans la seconde & dans la troisiême partie, je n'en ay point rapporté, hors quelques-unes de pratique; & cela parceque je n'en avois pas assez de bien circonstanciées, pour en fournir à tous les chapitres; m'étant contenté pendant plusieurs années de faire seulemant des remarques courtes & simples sur les differentes maladies que je traitois, pour ne servir qu'à mon instruction particuliére, n'aiant alors aucun dessein d'écrire sur ces maladies. Cependant comme toutes les descriptions que j'y faits des maladies, sont fondées sur ces remarques & autres observations, (car je n'avance aucun fait que je ne l'aie auparavant reconnu par expérience,) je puis dire que chaque description est veritablement une observation complette.

Je n'ay point voulu paroître singulier, en donnant des noms nouveaux à quelques maladies, quoi que les idées que j'ay de quelques-unes soient entierement différentes de celles des Anciens & des Modernes: je me suis servi de ceux que l'antiquité leur a donné: ainsi j'ay appellé *Cataracte*, l'altération du cristallin, quoi que la cataracte soit autre chose au sentiment de nos Auteurs. J'ay même conservé la plûpart des noms Grecs des maladies, dont je pouvois cependaut me passer, étant assez exprimez par ceux qui sont usitez en nôtre Langue; afin, comme je l'ay dit ailleurs, de donner de

la facilité à ceux qui voudront lire ces mêmes maladies dans les Auteurs, de les y trouver. Et quand j'ay décirt quelque maladie que je n'ay point trouvée dans nos Auteurs, je l'ay exprimée par les termes les plus significatifs de nôtre langue.

Si je me suis beaucoup étendu sur les descriptions de quelques maladies, c'est que j'ay eü dessein qu'on les connût suffisamment pour les pouvoir traiter: & si j'ay marqué exactement toutes les minuties des opérations, c'est parceque je sçais qu'on ne sçauroit trop instruire les jeunes Chirurgiens qui n'ont pas encore mis la main à l'œuvre, & qui souvent se trouvent embarassez quand ils commencent à opérer, faute de connoître quantité de petites choses que la plûpart de nos Auteurs négligent d'écrire, & dont la connoissance ne s'aquiert que par un long travail: ce sont mêmes ces minuties qui font connoître un Chirurgien habile & expérimenté, d'avec celui qui ne l'est pas.

Pour les remedes, je n'ay proposé que ceux dont je me suis utilement servi, & dont je me sers journellement pour les mêmes maladies. Je me suis même appliqué à n'en proposer qu'un certain nombre, qui suffit pour remplir toutes les intentions que l'on peut avoir pour guérir les maladies des yeux, pourvû qu'on les allie & qu'on les dose de la maniére que je l'ay enseigné. J'ay écrit les formules sans abbreviations & sans me servir des caracteres ordinaires; parceque souvent dans les impressions, il se glisse de si grandes fautes à l'égard de ces caracteres & chiffres, qu'il est difficile

de démesler les doses, si on ne connoît parfaitement la matiére medicinale.

Je ne prétens point exclure quantité de remedes que nos Auteurs proposent judicieusement pour les maladies des yeux : ni quantité d'autres dont on se sert journellement, & que plusieurs personnes tiennent fort secrets ; pourvû qu'on s'en serve avec methode & raison & qu'on n'en fasse pas des remedes à tous maux ; car c'est l'abus ordinaire ou tombent la plûpart de ces gens à secrets, qui faute de connoissance, profanent souvent les meilleurs remedes,

Il y a quelques redites en plusieurs lieux de ce Traité, mais on ne peut pas toûjours les éviter dans un ouvrage de cette nature, si on veut se rendre plus intelligible. C'est aussi ce qui m'a fait préférer une narration simple & étendüe, mais claire & instructive, à une concise mais obscure : persuadé que je suis que ce ne sont point les paroles choisies qui guérissent les maladies, mais une juste application des remedes, & un industrieux mouvement de la main.

Pour mieux éclaircir quelques matiéres, j'ay été obligé de faire souvent plusieurs digressions. Il y en a de courtes, & d'autres assez longues. J'ay laissé les courtes dans le corps du discours de chaque chapitre, parcequelles arrétent si peu le Lecteur, quelles ne sont pas capables de l'ennuïer : mais pour les longues, je les ay séparées ; afin que ceux qui voudront seulement voir la suite de la maladie dont je traite, ou qui n'auront pas besoin des éclaircissements que je donne dans

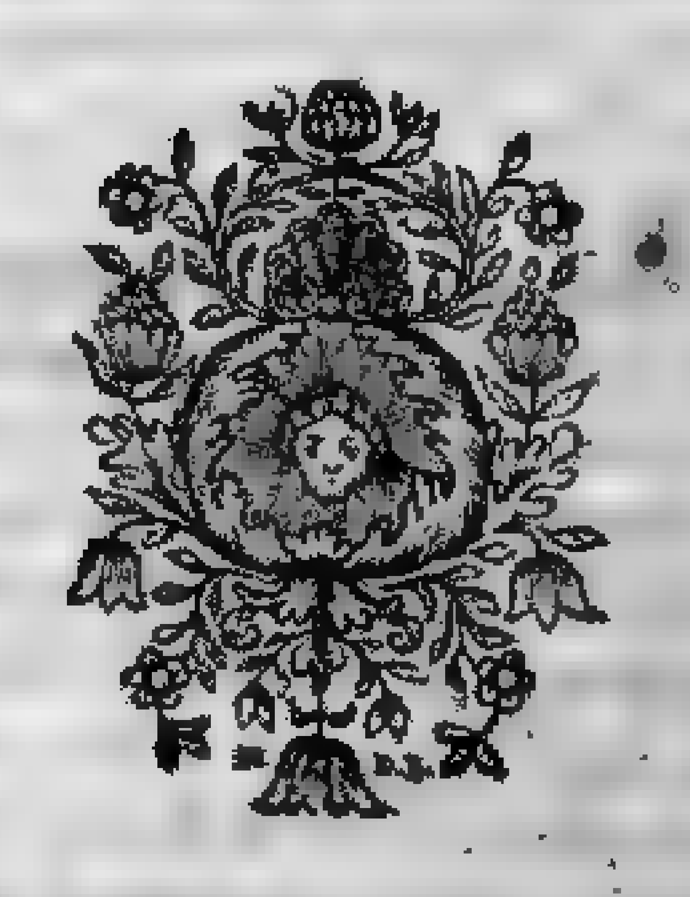
ces digreſſions, les puiſſent paſſer, quand ils n'auront pas le tems de les lire.

Quoi que je me ſois donné aſſez de peine pour décrire autant nettement que je l'ay pû les maladies des yeux, & pour ne me point laiſſer tromper par les apparences dans les obſervations que j'ay faites, je ne me flate pas cependant que ce Traité ſoit parfait, & que j'aïe épuiſé tout ce qu'on peut dire ſur ces maladies; je crois au contraire qu'on pourra faire encore de nouvelles découvertes qui ſerviront de matiére à de nouvelles réfléxions. J'invite les Chirurgiens zelez à y travailler, & je les prie, que s'ils en font quelques unes, de ne les point laiſſer périr dans l'oubli: comme je leurs promets, en cas que je découvre encore quelque choſe dans la ſuite, de leur communiquer, en l'ajoûtant à ce Traité.

Je ſçais que la plûpart des Chirurgiens négligent de s'appliquer aux maladies des yeux; parcequelles ſont ſi nombreuſes qu'on s'en fait un monſtre: & que l'on croit quelles demandent toute l'application d'un homme, & une addreſſe toute ſinguliere pour exécuter les opérations qui leurs conviennent. Il n'eſt rien de tout cela; elles ſont nombreuſes à la verité, mais elles ſont tres faciles à apprendre à un Chirurgien déja éclairé dans ſa Profeſſion: elles n'ont point d'autres reigles pour leur traitement, que celles que l'on ſuit pour guérir les autres maladies; pourvû ſeulement que l'on ait égard à la nature de l'œil: & il n'eſt beſoin que d'une addreſſe mediocre & d'un peu de jugement pour en

faire les plus difficiles opérations. Je souhaite que ce Traité puisse exciter un grand nombre de jeunes Chirurgiens à s'adonner à l'étude particuliére de ces maladies ; afin que s'étant rendus capables de les traiter, les pauvres comme les riches en puissent recevoir du soulagement ; & que ce soit pour la plus grande gloire de Dieu.

*Fin des maladies de l'œil.*



TABLE

# TABLE DES MATIERES PRINCIPALES.

## A.



Dddd

D.



E.

## L.



## M.

Q.



R.



S.

Fin de la Table des matiéres.

---

# Fautes à corriger.

*Page* 17. *Ligne* 13. Sclérotique, *lisez*, sclérotique, *pag.* 18. *l.* 5 *&* 9. humeurs *lis.* tumeurs : *& à la lig.* 11. *lis.* tumeur. *pag.* 24. *l.* 26 pausent, *lis.* pensent. *pag.* 36. *l.* 7. l'ébollition, *lis.* l'ébullition. *pag.* 38. *l.* 20. épaisse, *lis.* épaissie. *pag.* 46. *l.* 20 par les acides quelle est, *lis.* par les acides : quelle est. *pag.* 50. *l.* 20. lieu, *lis.* lien. *pag.* 62. *l.* 4. connoître, *lis.* concevoir. *pag.* 76. *l.* 11 maniére, *lis.* matiére. *pag.* 92. *l.* 13. termine, *lis.* détermine. *pag.* 95. *l.* 17. voudra, *lis.* voudroit. *pag.* 101. *l.* 14. chercher, *lis.* rechercher. *pag.* 101. *l.* 8. antérieure, *lis.* extérieure. *pag.* 196. *l.* 17. assimulatur, *lis.* assimilatur : *& à la lig.* 22. sivitatem, *lis.* siccitatem. *pag.* 108. *l.* 3. pausoient, *lis.* pensoient. *pag.* 113. *lig.* 26. à me faire desabuser, *effacez*, faire. *pag.* 120. *l.* 30. pourroit, *lis.* pouvoit. *pag.* 131. *l.* 23. on en, *lis.* on ne. *pag.* 138. *l.* 12. condulsant, *lis.* condensant. *pag.* 140. *l.* 24. en peu, &, *lis.* en peu de tems ; &. *pag.* 141. *l.* 11. s'apercevoir, *lis.* apercevoir. *pag.* 163. *l.* 26. s'assie, *lis.* s'assied. *pag.* 168. *l.* 28. humeur, *lis.* tumeur. *pag.* 170. *l.* 21. &, *lis.* en. *pag.* 181. *l.* 8. Sezanne, *lis.* Saviére. *pag.* 183. *l.* 8. s'épanche, *lis.* s'épancha. *pag.* 185. *l.* 17. à le loger, *lis.* à la loger. *pag.* 205. *l.* 16. partie, *lis.* perte. *pag.* 206. *l.* 7. droits, *lis.* étroits *& lig.* 10. nourrir *lis.* recevoir. *pag.* 207. *l.* 20. & examinant, *lis.* en examinant. *pag.* 226. *l.* 17. se fervente, *lis.* se fermente. *pag.* 227. *l.* 10. sufflusionem, *lis.* suf-

fasionem. *pag.* 228. *l.* 7. comme un, *lis.* comme au. *pag.* 249. *l.* 11. receut, *lis.* recent. *pag.* 257. *l.* 27. que précedent, *lis.* qui précedent. *pag.* 258. *l.* 18. tenture, *lis.* texture. *pag.* 275. *l.* 27. tres considerables, *lis.* tres sensibles. *pag.* 275. *l.* 15. ses fibres quand, *lis.* ses fibres : quand. *pag.* 284. *l.* 30. se dilatoit, *lis.* se dilate. *pag.* 288. *l.* 8. fait, *lis.* fuit. *pag.* 289. *l.* 15. le retirant, *lis.* le retiennent. *pag.* 334. *l.* 19. pour, *lis.* peut. *pag.* 337. *l.* 27. commencer, *lis.* recommencer. *pag.* 343. *l.* 29. pourroit, *lis.* pouvoit. *pag.* 352. *l.* 21. on les vend, *lis.* on les rend. *pag.* 353. *l.* 11. discarthanet, *lis.* diacarthame. *pag.* 359. *l.* 16. vulnairaires, *lis.* vulneneires : *&* *lig.* 23. stipliques, *lis.* stiptiques. *pag.* 364. *l.* 28. entierement, *lis.* intérieurement. *pag.* 365. *l.* 11. gros, *lis.* hors. *pag.* 372. *l.* 23. intérieure, *lis.* extérieure. *pag.* 381. *l.* 29. encaneure, *lis.* encaveure. *pag.* 417. *l.* 2. un pus, *lis.* un peu. *pag.* 422. *l.* 20. on ne peut, *lis.* on en peut. *pag.* 450. *l.* 10. de l'étendre, *lis.* de s'étendre. *pag.* 482, *l.* 20, *&* 21, entiérement, *lis.* extérieurement. *pag.* 498, *l.* 2, denigo, *lis.* de vigo. *pag.* 523. *l.* 18, cette inflammation alors ces pustules & ces ulceres sont des, *lis.* cette inflammation, ces pustules & ces ulceres sont alors des. *pag.* 532, *l.* 9, mercurial, *lis.* mercuriel. *pag.* 539. *l.* 2. plusieurs fois, *lis.* quelques-fois. *pag.* 564. *l.* 17. expolant, *lis.* exposent.